LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 12 1921

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1921

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1921.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

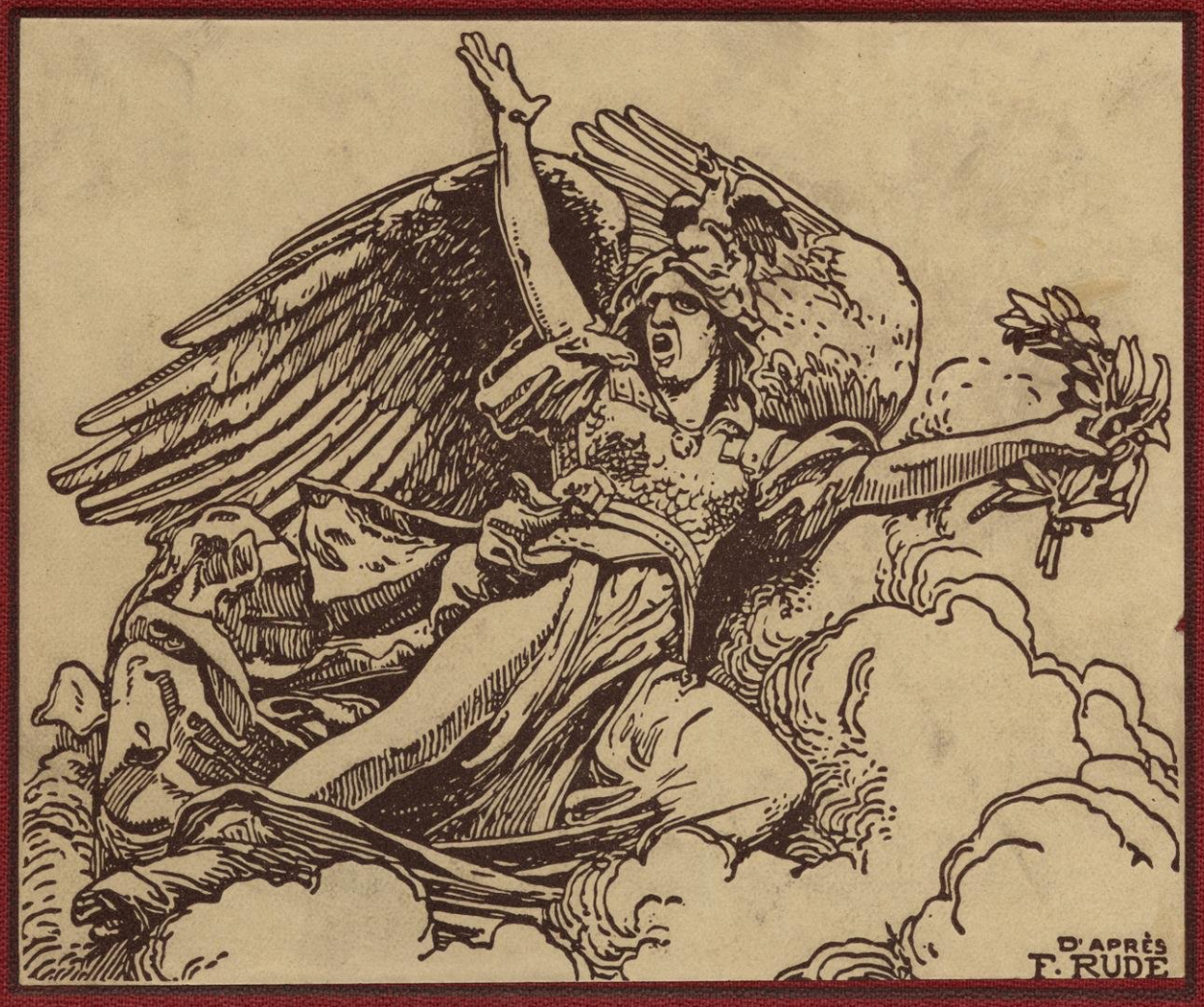
The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française



HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Library
of the
University of Wisconsin

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME XII.

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1921

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

GABRIEL HANOTAUX

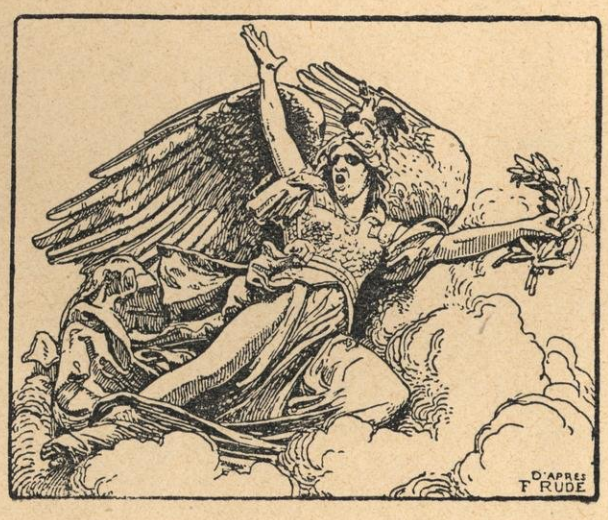
de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME DOUZIÈME



GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS

1921

271226
NOV 13 1923
+FO807
+H19
12

CHAPITRE LIV (Suite)

LA RETRAITE ALLEMANDE ET LA POURSUITE FRANÇAISE (10-14 septembre 1914).

Ordres donnés pour la poursuite française. — Les trois objectifs de la poursuite : la manœuvre de pivot ; la manœuvre de rupture ; la manœuvre d'enveloppement. — Rôle de chacune des armées, de l'Ourcq à l'Argonne. — La retraite allemande. — Le Haut-Commandement en déliquescence. — La concentration allemande sur la Vesle, l'Aisne et l'Argonne. — Les combats pour la poursuite et pour la retraite. — Le front se fixe.

AINSI, d'après von Tappen, c'est lui qui sauva la situation en prélevant sur les armées de gauche insuffisamment poursuivies par nos armées de droite, les trois corps qui, jetés entre la Ire et la IIe armée, consolident tout le front allemand et s'opposent à la manœuvre de poursuite de gauche, tandis que von Bülow attribue ce succès à son habile intervention secondée par l'arrivée du corps de Maubeuge et des deux corps de von Heeringen.

Von Tappen dit que ses ordres furent donnés *oralement*, et on doit reconnaître que l'intervention des trois corps d'armée dans la fissure (c'est-à-dire environ au nord de Soissons) n'eut pas lieu, sauf pour un seul corps. Il est probable que, dans le désordre, il y eut des tentatives incomplètes et que des systèmes plus ou moins différents concoururent tous au même résultat.

Ce qui est certain, c'est que la poursuite française avait enlevé Reims, pénétré dans les forts et s'était portée par Pontavert jusqu'à Sissonne par Amifontaine. C'est sur cette ligne que la poursuite fut arrêtée devant la IIe armée.

Mais, avant de dire comment la poursuite fut accomplie par les armées françaises, il faut revenir sur le sort de la Ire armée allemande et sur la retraite des IIIe, IVe et Ve armées.

RETRAITE DE LA Ire ARMÉE JUSQU'AU MASSIF DE COUCY-LAON

A la Ire armée, von Kluck continuait à n'en faire qu'à sa tête, et il avait une forte tendance à se séparer du gros de l'armée et à se porter vers l'ouest, quand intervint l'ordre le subordonnant à von Bülow : c'était un coup de massue. Nous avons dit qu'il l'accueillit en protestant sourdement : mais il n'avait qu'à obéir.

Le 11 septembre, après des combats assez vifs à Billy, à Rully et dans la forêt de Compiègne où la cavalerie française était sur ses talons, il avait donné l'ordre à toute son armée de franchir l'Aisne dans la journée du 12 en laissant de fortes arrière-gardes sur la rive sud.

Von Kluck avait reçu l'ordre de donner un coup de boutoir en retraite et on prétendait même qu'il en revint immédiatement à l'offen-

sive pour dégager la IIe armée. Mais il avait répondu, dès le 11, qu'il ne pouvait être question, pour lui, d'attaquer l'ennemi, le désordre général et la lassitude de son armée ne le lui permettant pas. Les instructions furent données pour le passage de l'Aisne dans un ordre qu'il est important de connaître pour le futur emplacement des troupes allemandes.

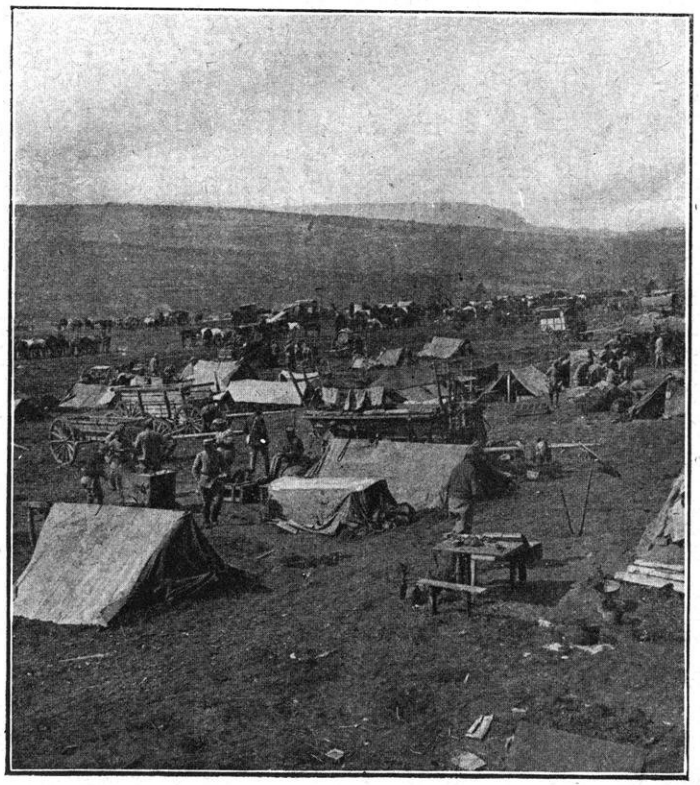
A l'aile gauche (von Linsingen), la 7e division de réserve et la 22e division de réserve se mettront en marche le 11 septembre à 5 heures du matin, et passeront l'Aisne par Fontenoy et Pommiers. Le IVe corps de réserve se rassemblera au sud de Nouvron.

Garnisons des positions retranchées d'arrière-garde, en partant à 5 heures du matin : la 5e division d'infanterie avec la brigade Lepel et le bataillon des obusiers lourds du IIIe corps d'armée entre Saconin et Breuil et le secteur de la Crise ; 8e division d'infanterie à Saconin et Breuil.

Groupe du général Sixt von Arnim : 6e division d'infanterie avec la 8e prendra des positions d'arrière-garde dans la région de Laversine. A 5 heures du matin, la 4e division d'infanterie s'avancera de Rivières par Ressons-le-Long-Fontenoy dans la région de Pasly et s'y reposera.

Groupe du général von Quast : la 6e division d'infanterie, se mettant en marche à 5 heures du matin, s'avancera vers Crouy au nord-est de Soissons par Attichy, Bitry, Berny-Rivière, Tartiers, Chavigny, Cuffies. Elle se reposera dans la région de Tartiers. Le IXe corps d'armée passera l'Aisne à Berneuil avec une division et s'arrêtera ; les autres divisions dans la région Cuise-La Motte (sud d'Attichy).

Corps de cavalerie. Il couvrira le flanc gauche de l'armée à Acy-Serches (ouest de Braine) et empêchera un mouvement tournant de la cavalerie ennemie sur Soissons contre les derrières et les liaisons de l'armée. La 4e division de cavalerie protégera le flanc droit de l'armée en avant du IXe corps d'armée dans la forêt de Compiègne.



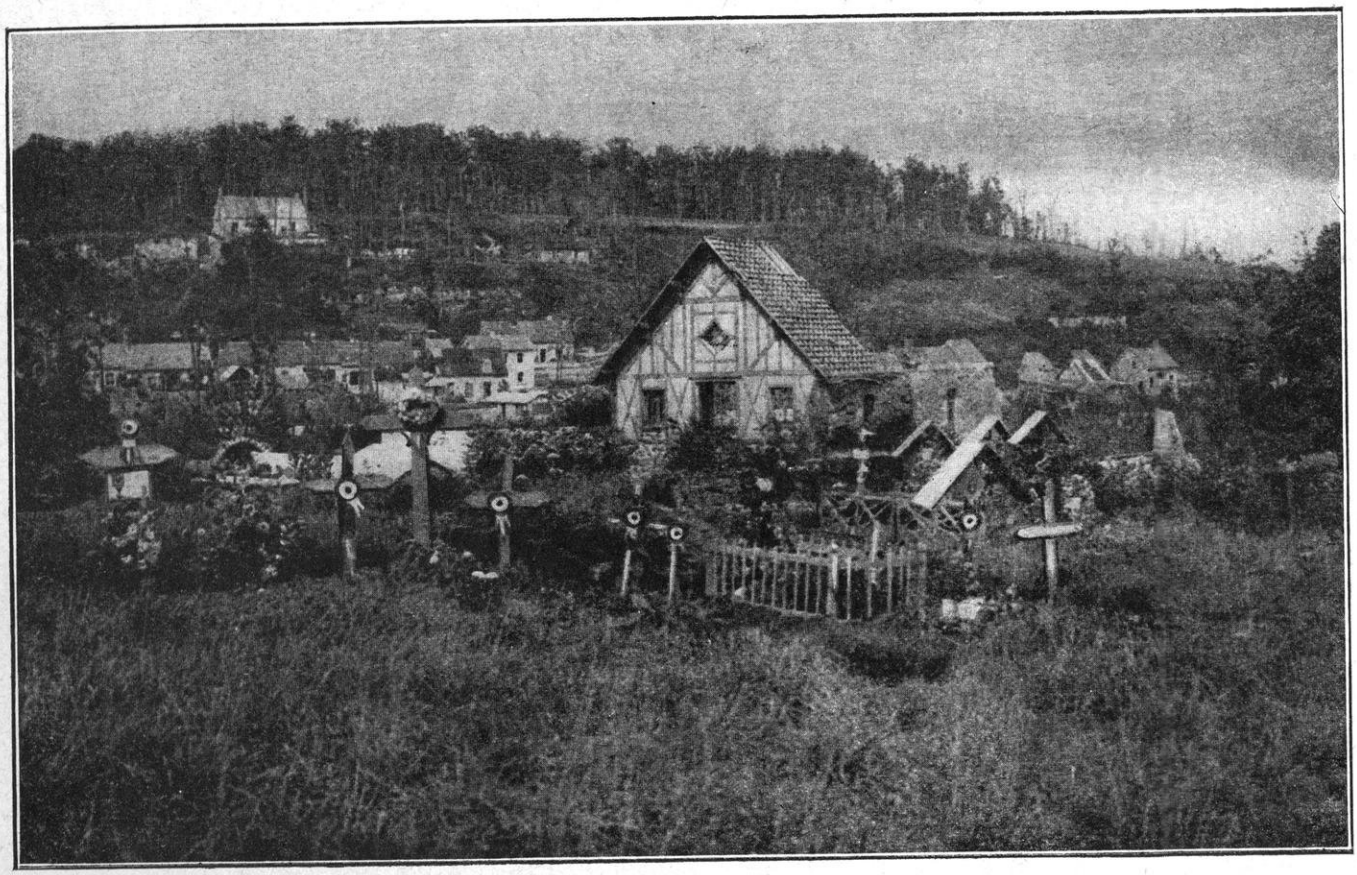
UN PARC DE RAVITAILLEMENT SUR LE FRONT

Quartier général à Fontenoy.

On voit très bien l'ordonnance de cette retraite à travers la région boisée de Compiègne : von Linsingen servant de pivot autour de Soissons, von Quast prenant l'aile marchante, les deux forces de cavalerie couvrant les deux flancs. On remarque aussi la tendance de von Kluck à s'isoler en *tirant* vers l'ouest ; mais aussi l'avantage de son mouvement qui, gagnant au nord, pare, d'avance, à la manœuvre d'enveloppement que Maunoury a ordre de tenter vers l'ouest. Par contre, ce mouvement en bloc, en bataillon carré, si j'ose dire, a le grand danger de séparer von Kluck de la masse et de laisser béante la fissure que l'armée anglaise doit élargir dans la région de Braine et Bourg-et-Comin, tandis que Franchet d'Espérey l'élargirait de l'autre côté en rejetant von Bülow vers Reims.

Le Grand Quartier général et von Bülow songent plutôt à ce danger imminent, et c'est pourquoi ils jettent les troupes de Maubeuge, celles de von Heeringen et même les corps d'armée venus de l'Ouest dans la fissure entre Braine et Reims.

L'armée de von Kluck avait passé l'Aisne, le 11 au soir, au moment où il était subordonné à von Bülow. Von Kluck dit qu'à ce même moment, il avait adressé à l'Empereur un télégramme lui exposant le résultat des combats de la Ire armée sur l'Ourcq, la retraite vers l'Aisne *et la défense du flanc*



(Photo Meys.)

CORCY. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS

droit de la IIe armée par la Ire. Autant dire que la IIe armée devait son salut à la Ire.

Ce point de vue n'est pas accepté, naturellement, par Bülow devenu commandant du groupe, et il réplique par des ordres se succédant du 11 au matin à la nuit du 11-12, par lesquels il commande impérativement à von Kluck d'exécuter ce que celui-ci se vante d'avoir fait et de couvrir le flanc de la IIe armée. Voici le texte de ces ordres :

« IIe armée gagnera le 12 septembre le secteur de la Vesle des deux côtés de Reims. La Ire armée doit se retirer le 11 derrière l'Aisne et s'étendra sous la protection du secteur de l'Aisne *jusqu'à la hauteur de l'aile droite de la IIe armée. Les secteurs de la Vesle à Braine et à Fismes seront barrés par une brigade dès le 11 septembre au matin.* »

Cela veut dire que la Ire armée ne doit pas négliger de s'étirer à l'est jusqu'au fort de Condé et de consolider les liaisons avec la IIe armée.

D'après une communication postérieure, l'aile droite de la IIe armée, devant se porter vers Châlons-sur-Vesle, toujours pour combler la fissure, la 13e division d'infanterie restera à Braine et à Fismes ; le Ier corps de cavalerie plus au sud, l'ennemi débouchant de Ville-en-Tardenois.

En même temps, on recevait une communication du général von Heeringen faisant savoir que le XVe corps d'armée, venu de l'Est, était en route sur Saint-Quentin, et que les troupes combattantes seraient en place pour caler l'aile droite de l'armée allemande, le 13 septembre. Von Kluck s'écrie, dans son mémoire : « Une pareille intervention dix jours plus tôt, à Soissons, eût été décisive pour l'aile droite et pour la situation générale. »

Oui, mais qui donc y avait pensé, le 3 septembre?

Il semble qu'à partir de ce moment von Kluck entre davantage dans les vues de von

Bülow. Il observe lui-même que le pays est vide d'ennemis dans la région Roye-Montdidier-Noyon, c'est-à-dire à l'ouest, et qu'il n'y a pas à craindre pour le moment de ce côté une attaque ennemie, Maunoury et French ayant l'intention d'agir d'abord plus au sud avant l'arrivée des renforts allemands. En conséquence, il cale son armée sur l'Aisne, en tenant les hauteurs au nord de Condé et même Vailly par la cavalerie de von der Marwitz et une division d'infanterie. Ainsi la coupure de la Vesle est protégée.

Cependant von Kluck ne peut encore tenir sur la ligne de l'Aisne. C'est ici que se fit sentir le dernier effet de la *fissure* existant au début de la retraite entre les deux armées : cette fissure n'a pu être remplie à temps par l'armée anglaise ; cependant elle va se transformer en *poche* jusqu'à la hauteur du Chemin des Dames. Voici, à ce sujet, l'explication de von Kluck : « Sur la rive droite de l'Aisne, les positions étaient fortes, le flanc droit assuré, l'aile gauche pouvait être étendue vers l'est, suivant un groupement ordonné du IIIe corps d'armée et de la cavalerie Marwitz qui tendaient la main au VIIe corps de réserve en marche d'approche rapide vers Laon et à l'aile droite de la IIe armée. Le terrain de la rive nord est très tourmenté, celui de la rive sud un peu moins. Des pentes rapides, richement groupées et boisées, n'offraient qu'un champ de tir insuffisant du côté de l'ennemi. *A de nombreux endroits, les corps renoncèrent à tenir l'Aisne directement sous le feu de l'infanterie et préférèrent des positions* plus au nord sur les plateaux avec de vastes champs de tir.

« Le 12 vers 5 heures, l'ennemi, c'est-à-dire l'armée Maunoury, avait réussi à franchir l'Aisne sur la ligne Attichy-Soissons ; cependant, plus à l'est, on n'avait eu affaire qu'à de la cavalerie. On reçut, juste à ce moment, l'ordre suivant : « L'ennemi, ayant refoulé la division de l'aile droite (de la IIe armée), a traversé la Vesle et gagné les hauteurs de Saint-Thierry. La Ire armée enverra aujourd'hui même des forces importantes dans le dos de l'ennemi, direction de Saint-Thierry. »

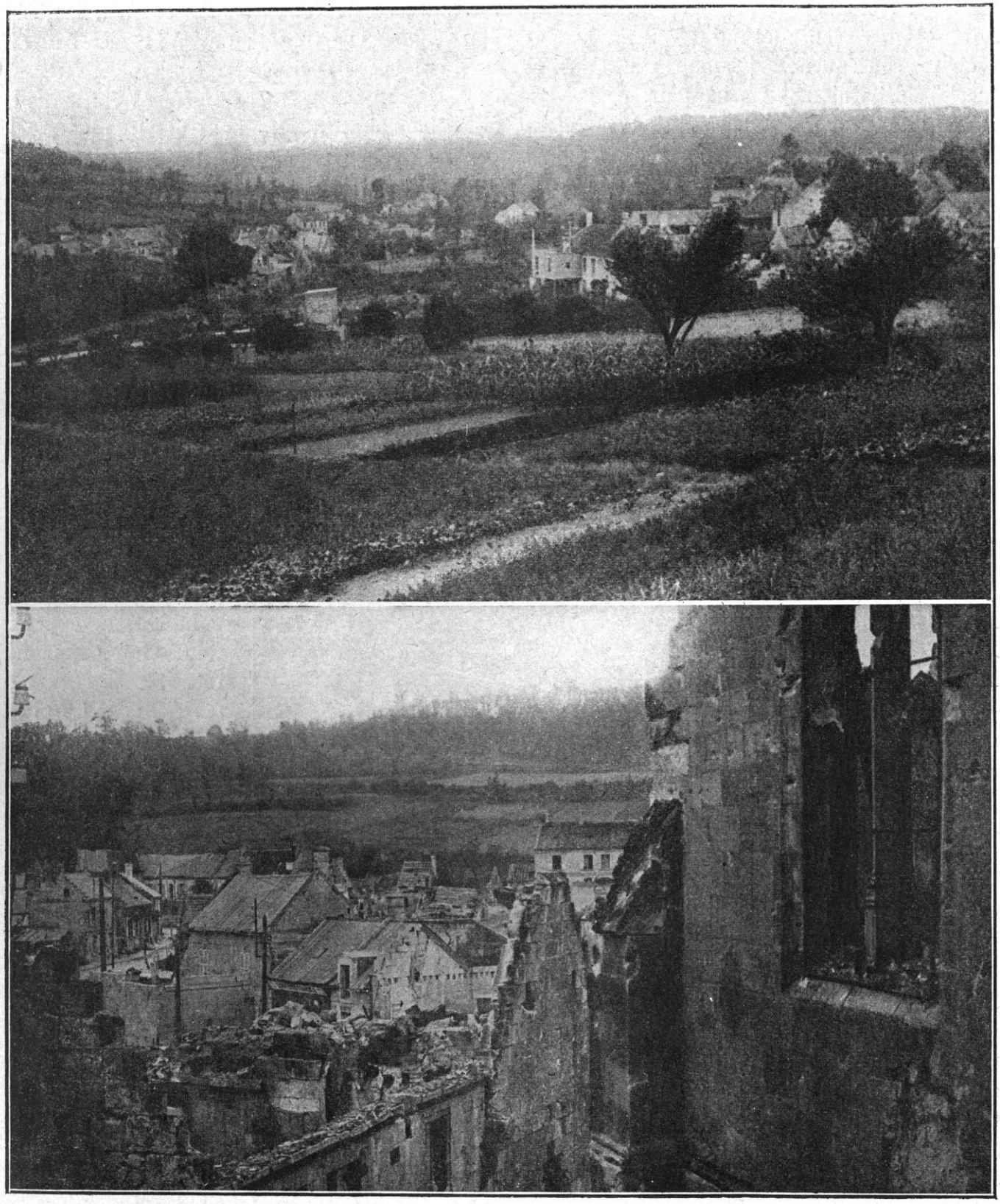
Or, l'aile droite de la IIe armée, 13e division d'infanterie, cédait encore à Bourg-et-Comin qui était le centre même de la fissure, et l'Aisne était traversée en ce point ; la cavalerie grimpait sur la falaise de Pargnan. La Ire armée déclare que ce qu'on réclame d'elle est impossible et que, loin de songer à attaquer, elle en est à se demander s'il ne vaudrait pas mieux reculer plus au nord, c'est-à-dire vers Laon, fallût-il abandonner le Chemin des Dames.

La situation était angoissante. « D'après les reconnaissances d'avions, des colonnes françaises importantes s'avançaient en direction nord, venant des environs de Hartennes et Fère-en-Tardenois ; sur l'Ourcq supérieur, les Anglais avançaient aussi, mais en masse plus lourde à se mouvoir ; d'autres forces débouchaient de Cœuvres-et-Valsery ; et l'armée Maunoury, ayant franchi la forêt de Villers-Cotterets, marchait également pour enserrer von Kluck. Le moindre retard de la part de celui-ci ou la moindre hâte du côté des Anglais, et la Ire armée était coincée.

A l'ordre d'offensive qui lui était donné, von Kluck répondit que la fissure qui se produisait entre la IIe et la Ire armée devait être bouchée par les troupes de la VIIe armée, puisque leurs avant-gardes se trouvaient, le 13, au sud de Laon (approchant par conséquent du Chemin des Dames). On télégraphia, en outre, au quartier général de la IIe armée à 8 h. 50 du soir : « La Ire armée violemment attaquée sur la ligne Attichy-Soissons s'attend demain à la bataille. Tiendra la rive nord de l'Aisne, d'Attichy à Condé. Elle peut encore allonger l'aile gauche ; mais l'avance sur Saint-Thierry est impossible. » Une pointe en avant eût, sans doute, été un désastre.

Tout ce que l'on put faire avec l'intervention de la VIIe armée, qui était désormais engagée dans la fissure, ce fut de consolider les liaisons et de se maintenir en avant du massif laonnois.

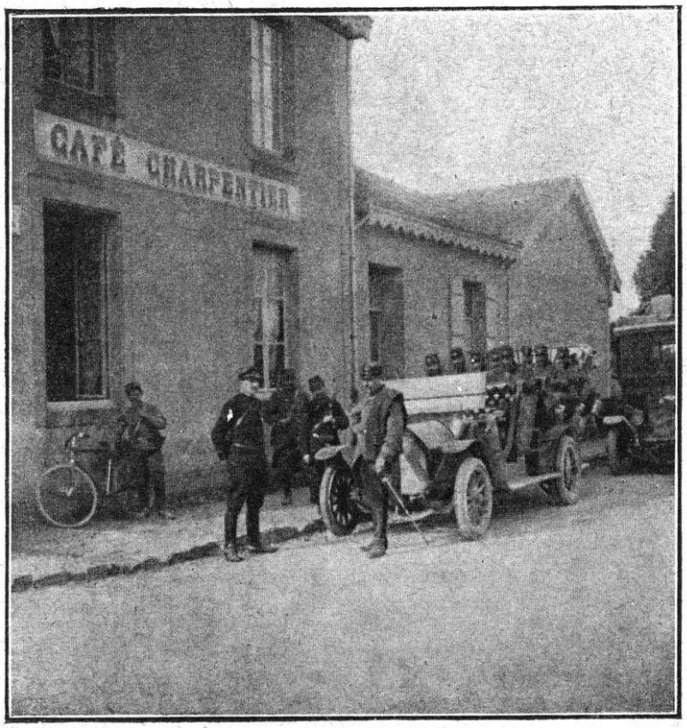
Le 12 au soir, les Français avaient franchi l'Aisne en face de l'aile droite du IVe corps



(Photo Meys)

CŒUVRES. — LE VILLAGE AVANT ET APRÈS SON BOMBARDEMENT

de réserve et devant le VIIe corps entre Braine et Vailly. Von Kluck fait observer qu'on eût pu éviter ce grave échec (et qui devait finalement avoir ses conséquences jusque sur la fin de la guerre) en garnissant les hauteurs de la rive sud de l'Aisne de mitrailleuses et en s'y défendant jusqu'au dernier homme. Mais, tenait-il suffisamment compte de l'état de lassitude, de découragement, presque de désespoir où étaient les troupes, notamment celles du IVe corps de réserve qui se battaient depuis dix jours sans une heure de répit?

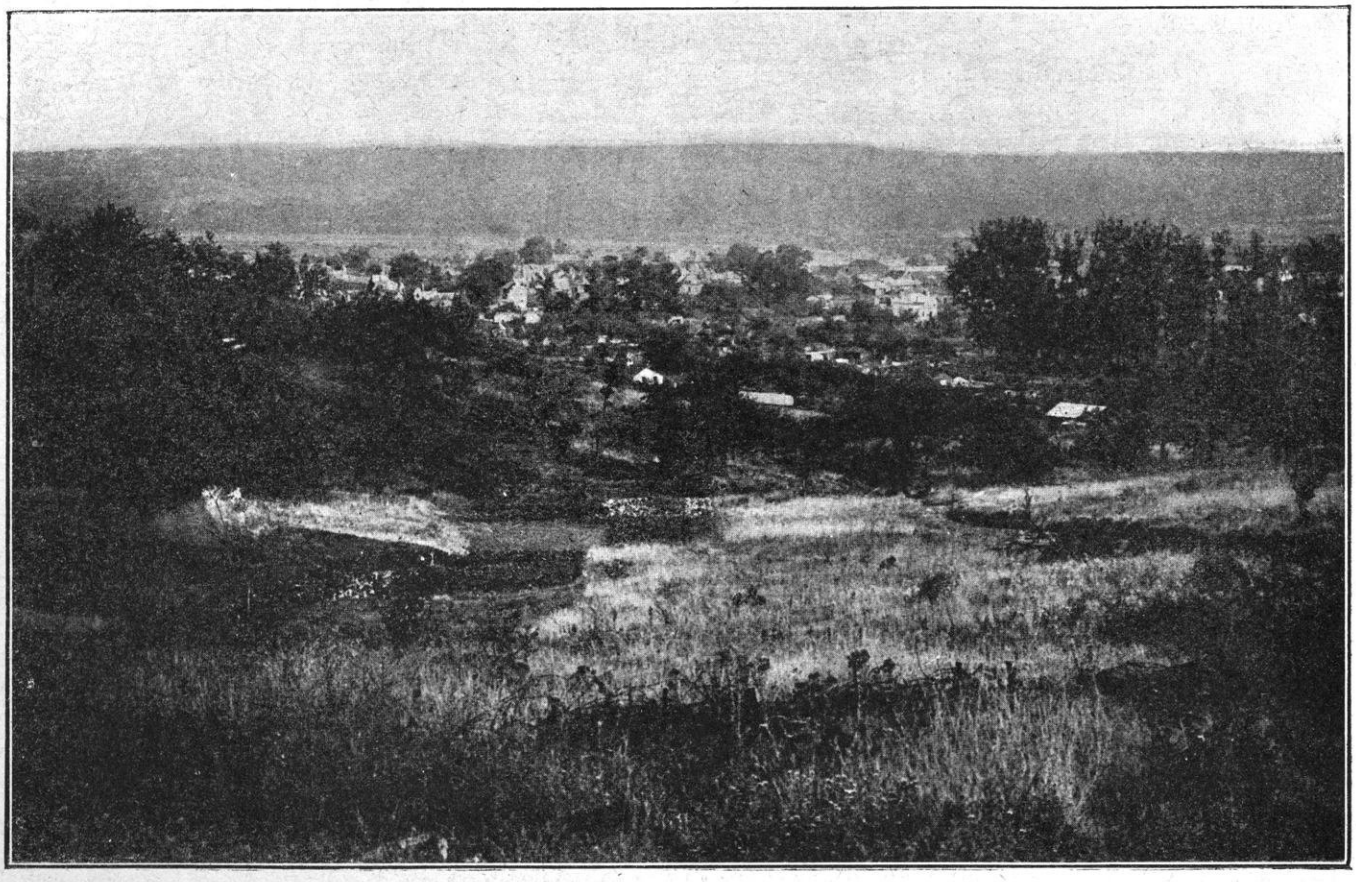


SOLDATS PARTANT POUR LA BATAILLE DE LA MARNE

Le 13, les attaques françaises reprennent. Maunoury menace Attichy. Mais déjà le front s'est organisé pour la résistance. Le 14, on travaille à force aux tranchées. On entre franchement dans la guerre de positions. L'armée ennemie semblait d'ailleurs manifester aussi des traces de fatigue ; elle attaquait plus mollement. Enfin la VIIe armée était arrivée ; elle entrait en ligne ; on respirait. « Sur l'aile gauche de l'armée, le IIIe corps d'armée, de l'est de Condé, *en union avec le VIIe corps de réserve et la moitié du XVe corps de la VIIe armée,* s'avançait à l'attaque en direction du sud... Le 15 au soir, la Ire armée pouvait annoncer au Grand Quartier général transporté plus en arrière à Vauxaillon, qu'elle tenait toutes ses positions. La VIIe armée avec son VIIe corps de réserve s'était maintenue à Braye-en-Laonnois (un peu au sud du Chemin des Dames) ; à l'est, les XVe et XIIe corps étaient en plein combat; le VIIe corps de réserve se battait, le 16, en liaison avec le IIe corps. En somme, l'entrée en ligne vigoureuse du VIIe corps de réserve accouru de Laon à marches forcées, sous le commandement du général von Zwehl, et débouchant sur les hauteurs les plus puissantes de la rive nord de l'Aisne « jetait au moment et au point le plus critique de la bataille, le premier rayon de lumière depuis bien longtemps ». Ainsi s'exprime von Kluck, et il ajoute mélancoliquement : « Qu'on s'imagine ce qu'avait été l'arrivée sur la Marne, dix jours auparavant, des mêmes corps qui combattaient maintenant en arrière de l'Aisne, et que l'on compare! »

La guerre de positions était commencée.

Résumons les opérations de la Ire armée. Les ordres donnés par le général Joffre l'ont exposée à un double danger : soit d'être enveloppée par Maunoury et même par d'Amade à l'ouest, soit d'être entièrement coupée de Bülow et coincée sur ses derrières dans la forêt de Compiègne entre French et Maunoury. Tout d'abord von Kluck ne songe qu'au péril de l'ouest et il s'éloigne de Bülow pour parer vers Noyon. Mais Bülow prend le commandement et le rappelle vers l'est. Si la marche de l'armée French eût été moins « lourde », la coupure était faite vers Bourg-et-Comin, Cerny-en-Laonnois, Chemin des Dames. La cavalerie anglaise a même grimpé sur la falaise. Mais les ordres de Bülow s'exécutent : von Kluck se rapproche et occupe les



(*Photo Meys.*)

VAILLY. — LE VILLAGE ET SES ABORDS

hauteurs et le fort de Condé : c'est un solide point d'appui. Cependant, il cède encore ; le front s'incurve. A ce moment précis, l'armée de von Heeringen entre en ligne vers Braye-en-Laonnois et, bouchant la *fissure*, en fait une *poche*, bientôt consolidée par l'intervention de l'armée de renfort. French renonce à s'étendre au nord. La poursuite est arrêtée. Le Chemin des Dames va devenir la ligne de la guerre de positions.

L'Aisne était franchie. La poche créée au nord de la rivière était étroite, il est vrai, mais singulièrement dangereuse ; de Soupir à Berry-au-Bac, elle pouvait ouvrir la voie à une offensive française ultérieure sur le massif du Laonnois.

Celui-ci, avec sa rude et robuste constitution géographique et militaire, n'en restait pas moins, dans sa grande masse, aux mains de l'armée allemande qui allait en faire, pendant quatre années, son bastion d'attaque contre Paris. La bataille de la Marne avait dégagé la capitale, mais elle n'avait pu libérer le territoire national.

RETRAITE DES IIIe, IVe ET Ve ARMÉES ALLEMANDES

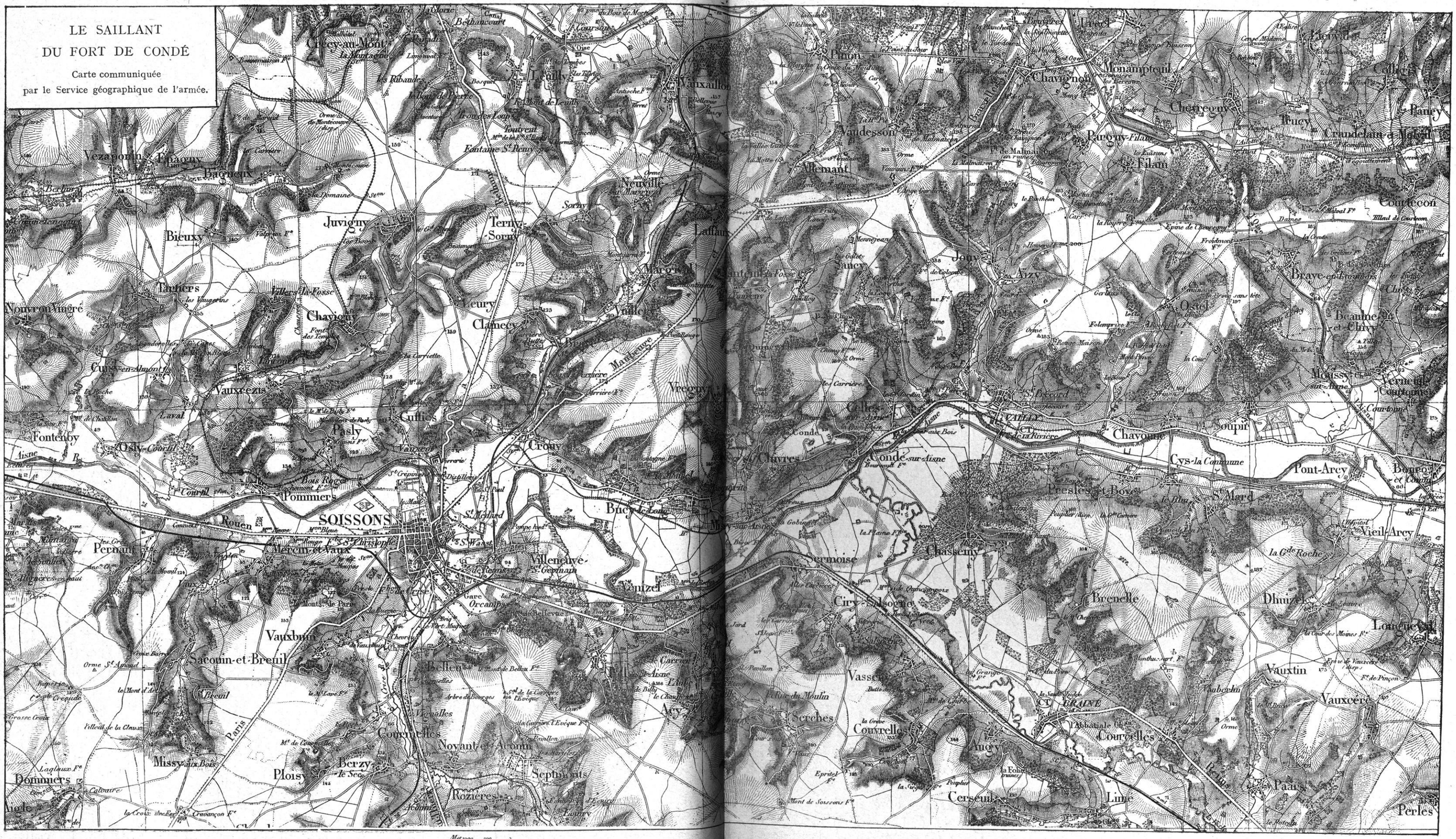
Sautons vers l'Est par-dessus la IIe armée et voyons comment il est procédé à la retraite dans les trois armées de gauche. Leur position est moins dangereuse et leur rôle moins décisif que celui des armées de droite. Le Grand Quartier général allemand n'a pas perdu l'espoir de se servir d'elles, un jour, pour reprendre l'offensive. Il les attarderait volontiers sur le terrain. D'ailleurs, leur défaite est moins complète. On leur emprunte même des forces pour caler la résistance des deux armées de l'Ouest.

Quoi qu'il en soit, voici les ordres et les récits officiels :

Nous avons laissé ces armées, le 11 septembre, au moment où von Moltke les visite

LE SAILLANT DU FORT DE CONDÉ

Carte communiquée par le Service géographique de l'armée.



et s'assure : 1° que la IIIe armée fortement éprouvée ne peut plus tenir le vaste front qui lui est confié; 2° que les deux armées de gauche IVe et Ve armées croient pouvoir tenir encore.

Les ordres pour le 10, à la IIIe et à la IVe armée, avaient été les suivants :

La IIIe armée tiendra en liaison avec la IIe armée la ligne Mourmelon-le-Petit-Franche ville-sur-Moivre.

La IVe armée, en liaison avec la IIIe armée au nord du canal de la Marne au Rhin jusque dans la région de Revigny, etc. *Les positions atteintes par ces armées devront être fortifiées et maintenues.*

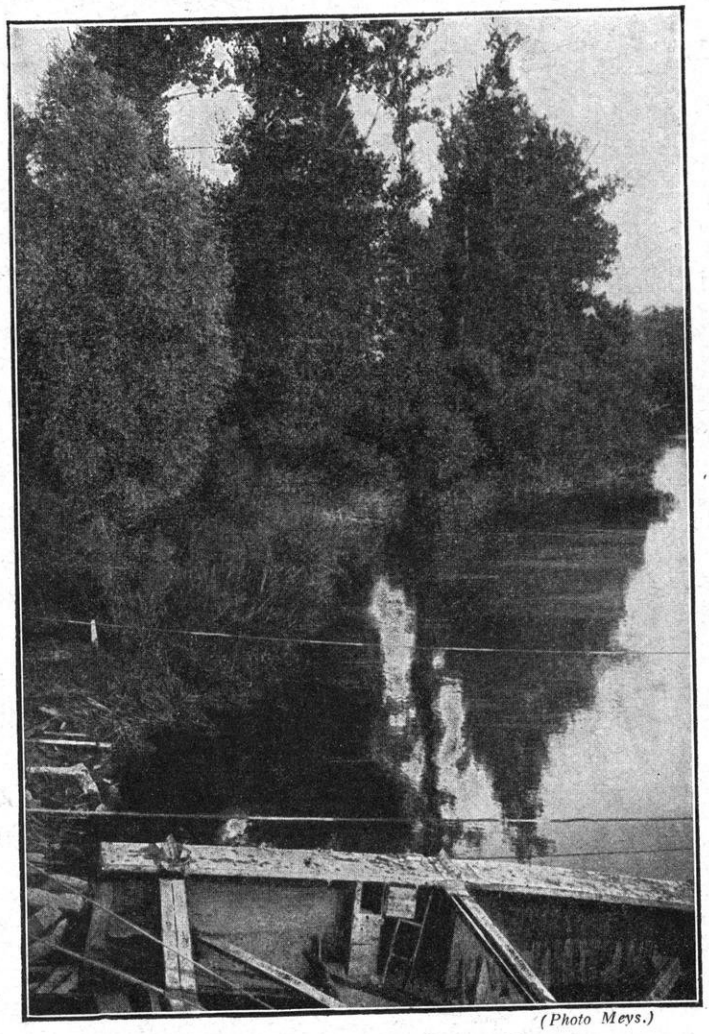
On pensait donc, jusqu'au 10, que le front pourrait être consolidé en écharpe de Reims à Revigny. La IIIe armée n'avait qu'à se replier derrière la Marne. Les ordres furent donnés en conséquence à la IIIe armée. Le mouvement s'accomplit non sans une grande confusion entre les divisions et les corps. Mais, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, dès le 10, de grosses forces françaises s'étaient avancées vers Connantray et avaient vivement pris à partie les forces allemandes. Celles-ci se hâtèrent donc de repasser la Marne dans la journée du 11.

Les ordres pour le lendemain étaient ainsi libellés, à la suite de la visite du général von Moltke :

La IIIe armée a ordre de se fortifier sur une ligne Thuisy-Suippes en liaison avec la Garde (de la IIe armée) à Thuisy.

La IVe armée devait fortifier la ligne Suippes-Sainte-Menehould.

Et il n'y avait pas une minute à perdre pour ces opérations. Le désordre allait croissant. L'ennemi avançait. Le général Foch entrait à Châlons. Son aile gauche atteignait Epernay. Il cherchait visiblement à prendre par le flanc la IVe armée allemande ou à la rejeter vers le nord.



(Photo Meys.)

L'AISNE A PONTAVERT

D'ailleurs, ce qui se passait à la Ve armée (armée du Kronprinz) ne laissait plus de choix sur le parti à prendre : sinon les armées de von Hausen et du duc de Wurtemberg, restées en flèche, seraient prises comme dans un piège entre les deux armées Foch et Langle de Cary qui avaient entamé la poursuite.

Quant au Kronprinz, il était décidé à déguerpir sans plus tarder vers le nord.

Voici, en effet, ce qui s'était passé. Au Grand Quartier général, on avait pensé, d'après la conversation avec le général von Moltke, que l'armée du Kronprinz pouvait rester plus au sud et faire flanc-garde de toute l'armée allemande. Mais, dès que le centre français se fut mis en mouvement, on commença à réfléchir au quartier général de la Ve armée.

Dans l'après-midi du 11, peu après la visite du chef d'Etat-Major général von Moltke, arriva à Varennes le colonel von Dommer du

(Photo Meys.)

LONPGONT. — UNE PARTIE DU VILLAGE APRÈS SON BOMBARDEMENT

Grand État-Major qui venait voir dans quelles conditions pouvait s'opérer la retraite. Il s'agissait de déterminer la ligne d'arrêt la plus avantageuse. Un débat assez imprévu s'engagea alors entre l'état-major du Kronprinz et le colonel von Dommer.

Celui-ci proposa d'adopter comme ligne de retraite la lisière méridionale de l'Argonne. Le Kronprinz et son état-major se récrièrent et proposèrent une ligne beaucoup plus septentrionale, la ligne de hauteurs dessinée par Apremont-Baulny-Montfaucon ; ils faisaient valoir que cette ligne était très forte et qu'on pourrait y tenir solidement. Elle présentait, en outre, l'avantage de maintenir les communications avec le Ve corps de réserve pour l'investissement de la place de Verdun. Le Kronprinz ajoutait que la VIe et la VIIe armées allemandes étant rejetées sur la frontière, la Ve armée devenait à la fois la flanc-garde et le pivot de toute la grande armée allemande à l'est, et qu'il fallait donc la consolider sérieusement.

Ces arguments furent développés avec force. Mais d'autres, non moins graves, et sur lesquels on insistait moins, déterminaient le Kronprinz à cette retraite qui ressemblait, en vérité, à une fuite. Nous les empruntons textuellement au général Baumgarten-Crusius :

« Avec les quatre corps qui restent à la Ve armée, disait-on, il est impossible à celle-ci de tenir soit la lisière sud des forêts de l'Argonne, soit même, avec son aile méridionale, la ligne Sainte-Menehould-Clermont, c'est-à-dire un front de 65 kilomètres placé, pour la plus grande partie, sous les canons de la forteresse de Verdun, sans parler des difficultés inouïes que l'on trouverait pour le ravitaillement et les communications dans une région si exposée.

« Et ce qui est pis encore, la situation de l'armée elle-même ne permet plus un tel effort. Les corps ne comptent guère plus que 10 000 hommes d'infanterie (le XVIIIe corps, 16 000 hommes) ; et, en outre, le manque de munitions se fait déjà sentir. Dans ces conditions et avec la responsabilité qui lui incombe, la Ve armée est forcée de s'en tenir au parti le plus prudent. C'est pourquoi elle n'est pas d'avis de garder la ligne Boureuilles-Vauquois, parce que cette région, située à l'ouest de la forêt de Hesse que l'adversaire de Verdun connaît à fond, est flanquée à l'ouest par la forêt d'Argonne. »

Ces arguments convainquirent le colonel von Dommer, et ce fut la grande retraite qui fut décidée. Il fut entendu qu'elle se ferait peu à peu et qu'on tiendrait tête jusqu'au 25 septembre.

Le colonel von Dommer passa donc de là aux quartiers généraux de la IVe et de la IIIe armée. Il fit connaître, qu'en raison de la mauvaise qualité du terrain dans la forêt d'Argonne, la Ve armée était obligée de reculer plus au nord qu'il n'avait été décidé. La conséquence de ce mouvement était que l'aile droite de la IVe armée ne pourrait pas rester à Suippes, mais qu'elle devrait s'appuyer sur Souain. Par conséquent, la IIIe armée recevrait en partage le secteur Prosnes-Souain.

Le commandement de la IIIe armée, qui passait, ce même jour, 12 septembre, aux mains du général Von Einem, ex-commandant du VIIe corps ne cacha pas au colonel von Dommer quel nouveau souci c'était pour lui de contremander encore les ordres déjà donnés et quelle impression défavorable causerait aux troupes ce deuxième abandon de positions déjà préparées. Le colonel von Dommer se rendit à ces raisons. Il repartit pour le quartier général de la IIe armée et les exposa à von Bülow. Mais celui-ci tint ferme et, à 11 heures du soir, le 12, le colonel revint avec l'ordre formel de reculer sans une minute de retard, et de gagner, pour le 13, la ligne Prosnes-Souain. L'ordre fut donc donné, le 13 à minuit et demi, aux trois corps d'armée.

Baumgarten-Crusius fait suivre ces détails de ces fort justes observations :

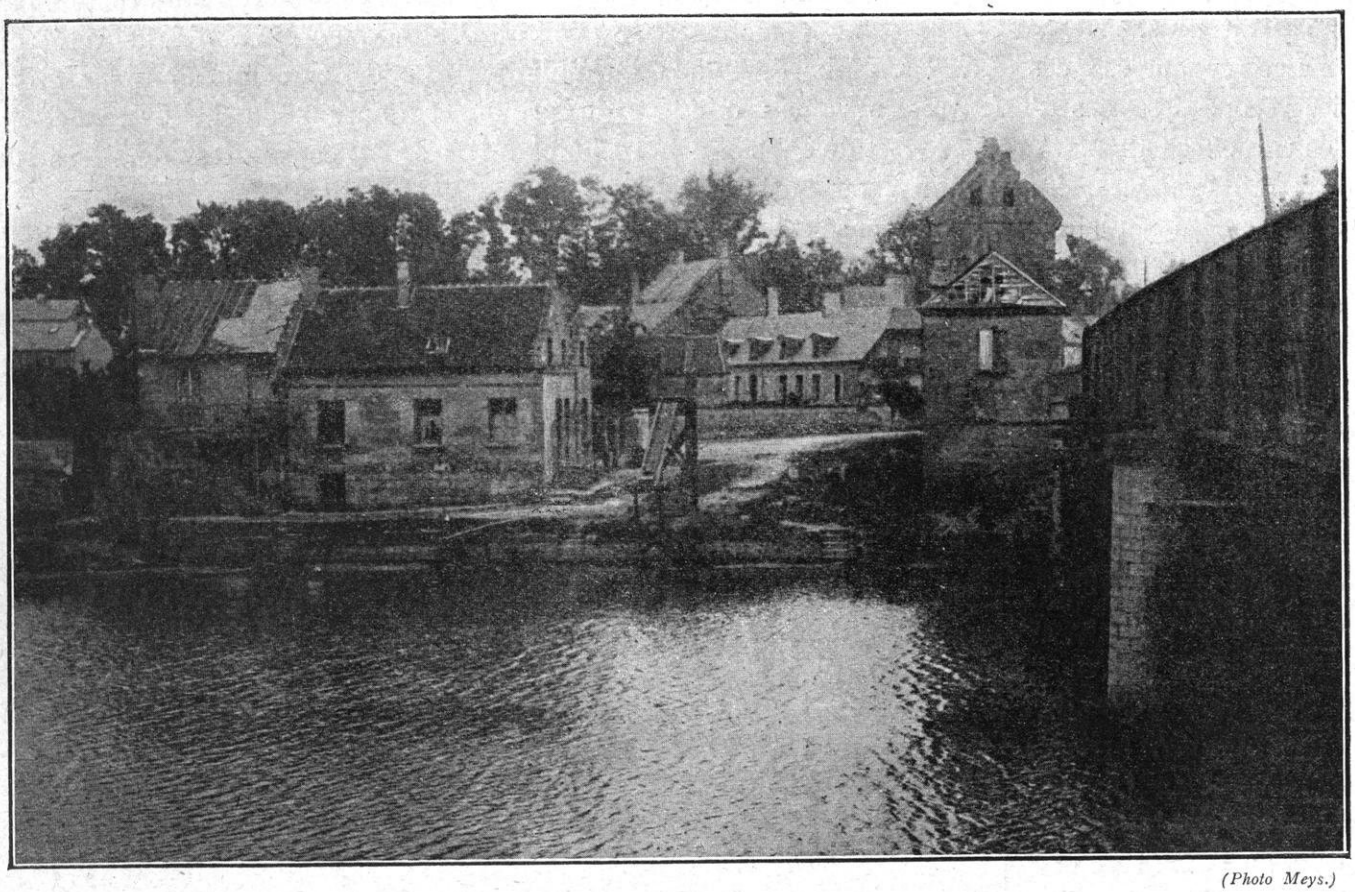
« Peut-être bien que le changement des dispositions prises précédemment était inévitable dans ces dures journées. Cependant le Grand Commandement aurait bien dû savoir ce qu'il voulait et mettre plus d'unité dans ses vues avant de dicter ses ordres. Il en eût été ainsi assurément si le Grand Quartier général s'était trouvé dans le voisinage des armées, ou qu'il eût confié la direction de la retraite à un chef unique : mais tout le monde commandait. »

La retraite fut donc accomplie, dans la journée du 13 septembre, avec des peines infinies à la IIIe et à la IVe armée sur les lignes prescrites. La situation s'aggrava encore dans les trois armées du fait que, comme il avait été décidé par le Haut Commandement, chacune d'elles dut céder un de ses corps pour être envoyé par les voies les plus rapides à la fissure existant entre la Ire et la IIe armée.

Malgré tout et malgré les affres de la retraite, le front allemand commença à se fortifier partout, à partir du 14 septembre. La guerre de positions s'établissait. Avant d'indiquer comment le front finit, non sans grands efforts, par se stabiliser, nous devons donner quelques détails sur la poursuite et sur les résultats en les considérant maintenant du point de vue français.

LA POURSUITE PAR LES ARMÉES FRANÇAISES

Nous avons dit quels étaient les ordres pour la poursuite, donnés par le général Joffre ; nous avons dit les mesures prises par le Grand Quartier général allemand et chacun des généraux d'armée en particulier (notamment par von Bülow), pour échapper au désastre qu'eût été la coupure en plusieurs morceaux de la grande armée allemande. Maintenant, il nous reste à exposer la marche en avant des armées alliées pour faire com-.



(Photo Meys.)

VIC-SUR-AISNE. — LE VILLAGE SUR LES BORDS DE L'AISNE

prendre comment les armées allemandes s'échappèrent, mais au prix de l'enlizement général dans les tranchées. Par ce fait, la guerre de conquête et d'invasion était perdue et la guerre d'usure — qui devait finir fatalement par l'usure de l'Allemagne — commençait.

Donc, nulle péripétie plus grave et de plus lointaine conséquence. Elle est incluse dans la stratégie qui avait décidé la victoire de la Marne. Un désastre complet, un Ulm ou un Sedan eût dû être la suite de la manœuvre de Joffre. Une telle solution immédiate eût été infiniment plus heureuse pour le monde et sans doute même pour l'Allemagne. Combien de malheurs affreux et de souffrances humaines et surhumaines eussent été évités ! L'impérialisme agresseur eût été immédiatement liquidé ; et les conséquences funestes d'une guerre de quatre années eussent été épargnées.

Le Destin en décida autrement.

L'armée Maunoury prend la poursuite sur le flanc allemand dès que l'armée von Kluck commence sa retraite. D'après les ordres du général Joffre, elle est flanquée à gauche par l'armée d'Amade et à droite par l'armée anglaise. Cette poursuite, comme nous l'avons indiqué déjà, ne va pas toute seule ; elle se complique d'événements imprévus qui proviennent soit de la difficulté de la manœuvre elle-même, soit des initiatives prises par l'ennemi.

Le général Vauthier (7e corps) s'était aperçu, le 9 vers midi, que les forces ennemies placées devant lui ne semblaient plus tenir. « Vers 14 heures, a rapporté le colonel de Mac-Mahon, du 35e d'infanterie, un de mes commandants de compagnie, le lieutenant Janssen m'envoie le mot suivant : « *J'assiste à un spectacle inou-* « *bliable, l'armée allemande bat en retraite.* »

A 15 heures, le puissant groupement de

batteries installé sur les plateaux de Trocy ne tirait plus.

Les reconnaissances d'avions, d'abord, puis les reconnaissances d'infanterie signalent que les tranchées allemandes en avant de Puisieux ont été évacuées. Le général Maunoury est aussitôt informé. Le même renseignement parvient du groupe des divisions de réserve à peu près au même moment (1).

Etrépilly et Trocy sont occupés par une reconnaissance de la 56e division. L'ennemi cédait. Mais était-ce pour tout de bon ou s'agissait-il d'une feinte? On pouvait hésiter encore quand, dans la nuit, arrive l'ordre du Grand Quartier général prescrivant l'offensive et la poursuite selon le plan général qui tend à l'enveloppement de l'armée von Kluck : « Les 5e et 6e armées et les forces anglaises se mettront en mesure d'attaquer les positions ennemies. Les forces anglaises s'efforceront d'atteindre les hauteurs rive sud du Clignon. » (On pouvait penser encore que von Kluck s'attarderait sur le « crochet défensif » qu'il avait préparé sur cette petite rivière.... « La 6e armée continuera, en appuyant sa droite à l'Ourcq, à gagner du terrain vers le nord pour chercher l'enveloppement. » Le corps de cavalerie, commandé maintenant par le général Bridoux, accouru d'Argenteuil où il s'était refait pendant quelques jours, a ordre « de prolonger l'action de la 6e armée en recherchant les flancs et les derrières de l'ennemi ».

FISMES. — AVANT LA BATAILLE DE L'AISNE

Si ces ordres sont exécutés, von Kluck est menacé des deux côtés à la fois par la pince que forment l'armée Maunoury prolongée par la cavalerie Bridoux et l'armée anglaise, qui doit chercher la gauche de von Kluck en direction du Clignon et au delà.

Nous avons déjà indiqué à quel point la manœuvre d'enveloppement était difficile pour l'armée Maunoury, le 9. C'est le jour où von Kluck, soit par une dernière et folle illusion sur une victoire possible, soit plutôt pour protéger la retraite générale de son armée ordonnée dès la matinée du 9, attaque à fond sur Nanteuil-le-Haudouin.

Mais tout va se trouver facilité pour la journée du 10.

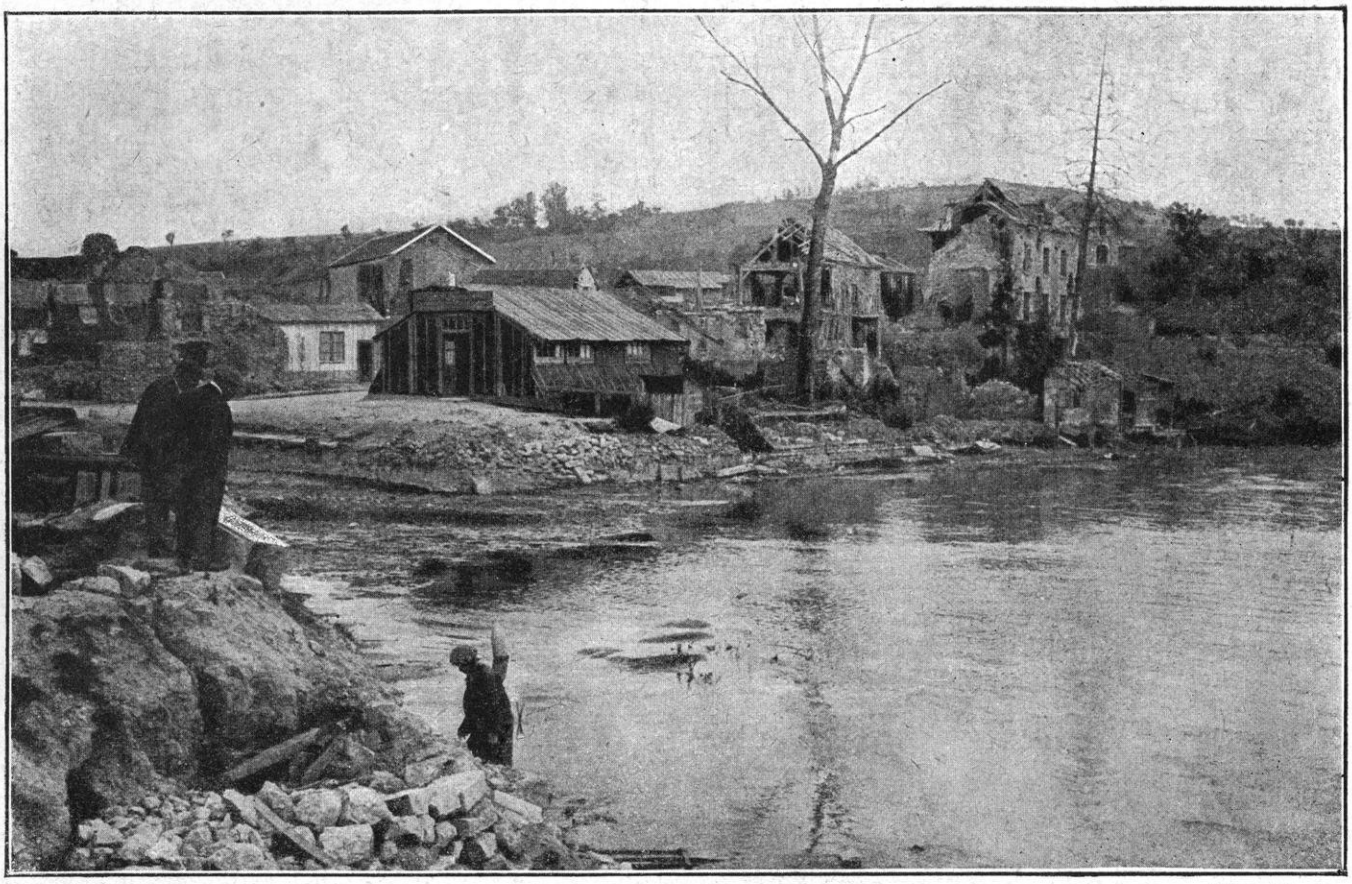
Le général Maunoury met son armée en marche au début de l'après-midi du 10.

Elle ne rencontre pas de résistance.

Le général Galliéni écrit dans ses *Mémoires* : « L'après-midi, à 2 heures, je montai en automobile pour me rendre à Saint-Soupplets, au poste de commandement du général Maunoury. Il me donna les meilleurs renseignements sur la situation.

La retraite allemande s'accentuait. Dans

(1) Sur la demande du général de Lamaze, ex-commandant du 5e groupe de divisions de réserve, la rectification suivante doit être apportée au texte de la page 204 : dans la colonne de gauche, lignes 40 à 42, au lieu de « et le général de Lamaze, groupant autour de lui les clairons du 246e régiment, fait sonner la charge », *lire* : « et le *général Leguay*, groupant autour de lui des clairons du 246e régiment, fait sonner la charge ».



(Photo Meys.)

LES BORDS DE LA VESLE A FISMES

la nuit, le mouvement de recul constaté sur le front Est de l'armée de Paris s'était étendu progressivement jusqu'au nord. Les corps allemands qui combattaient face à l'ouest précipitaient leur retraite, n'ayant pu refouler notre ligne et voulant échapper au croisement du feu des deux armées alliées. Dès ce moment, notre offensive se transformait en poursuite... »

Le sentiment de la victoire est tel que le général Maunoury, si prudent, si réservé, croit devoir l'exprimer publiquement et le faire partager à ses troupes : il leur adresse la proclamation fameuse qui met le sceau à la victoire de l'Ourcq :

Soldats !

La 6e armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, sans aucune interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure ; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture, ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer : vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir : vous avez répondu à son appel au delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez pas échapper.

Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été donné dans ma longue carrière : celui d'avoir commandé des hommes tels que vous. C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait ; car je vous dois ce vers quoi étaient tendus depuis quarante-quatre ans tous mes efforts et toutes mes énergies : la revanche de 1870.

Merci donc à vous et honneur à tous les combattants de la 6e armée.

Claye (Seine-et-Marne), 10 septembre 1914.

(Signé) MAUNOURY.

Par décret en date du 18 septembre 1914, le général Maunoury était élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur avec cette citation :

MAUNOURY, *général de division*, quarante-huit ans de services, deux campagnes, une blessure. Grand-officier du 11 juillet 1912 : son calme et son habileté de manœuvre ont permis à ses troupes de supporter, pendant les quatre journées d'une lutte opiniâtre, l'effort d'une notable partie de l'armée allemande et ont facilité ainsi le développement des opérations des armées alliées, qui ont entraîné la retraite de l'ennemi.

Et le *Journal officiel* du 1er octobre 1915, devait publier la citation du général Galliéni :

GALLIÉNI, *général gouverneur militaire et commandant des armées de Paris.*

Commandant du camp retranché et des armées de Paris, et placé sous les ordres du commandant en chef, a fait preuve des plus hautes qualités militaires :

En contribuant par les renseignements qu'il avait recueillis à déterminer la direction de marche prise par la droite allemande ;

En orientant judicieusement, pour participer à la bataille, les forces mobiles à sa disposition ;

En facilitant par tous les moyens en son pouvoir l'accomplissement de la mission assignée par le commandant en chef à ces forces mobiles.

Le soir du 10, les avant-gardes atteignirent la ligne : Vaux, Parfond, Thury, Cuvergnon, Bargny, Rouville, Ormoy, Rosières.

Déjà les troupes avaient sous les yeux le spectacle du champ de bataille, et celui plus terrifiant encore du pays tel que les Allemands l'avaient traité dans leur avance et surtout dans leur retraite. C'est la colère au cœur qu'ils rentraient dans les bourgs et les villages brûlés, pillés, souillés et qu'ils apprenaient les forfaits déshonorant une invasion qui se croyait victorieuse. Les documents officiels eux-mêmes laissent percer les sentiments contenus : « Que de ruines, que de morts, que de blessés, la division rencontre à Etrépilly, Trocy, Vincy-Manœuvre, Rozoy-en-Multien ! Mais s'il y a beaucoup de fatigues, d'ennemis point, ou à peu près, jusqu'aux environs de Soissons. Et l'on est si heureux de la marche en avant ! »

Doublement heureux ; car à l'aile gauche notamment, après l'offensive des Allemands le 9, après le terrible bombardement qui avait accompagné le décrochement des corps de droite de l'armée von Kluck, on croyait que la bataille était perdue et, depuis lors, les annalistes l'ont répété de bonne foi :

« Le 9 septembre au soir, a écrit un officier de la 14e division, après cinq jours et cinq nuits de lutte, décimés, harassés, affamés, cernés de tous côtés, nous nous sommes couchés sur la terre nue, n'ayant plus au fond de nos âmes que la résolution de nous faire tuer le lendemain matin afin d'accomplir l'ordre reçu : « *Là où l'on ne pourra plus avancer, on se fera tuer sur place.* » Le 10 à l'aube, nous avons repris nos armes, et, la bouche sèche, le cœur gros, nous sommes repartis vers l'ennemi.

« Il n'y avait plus d'ennemi : il était en retraite... »

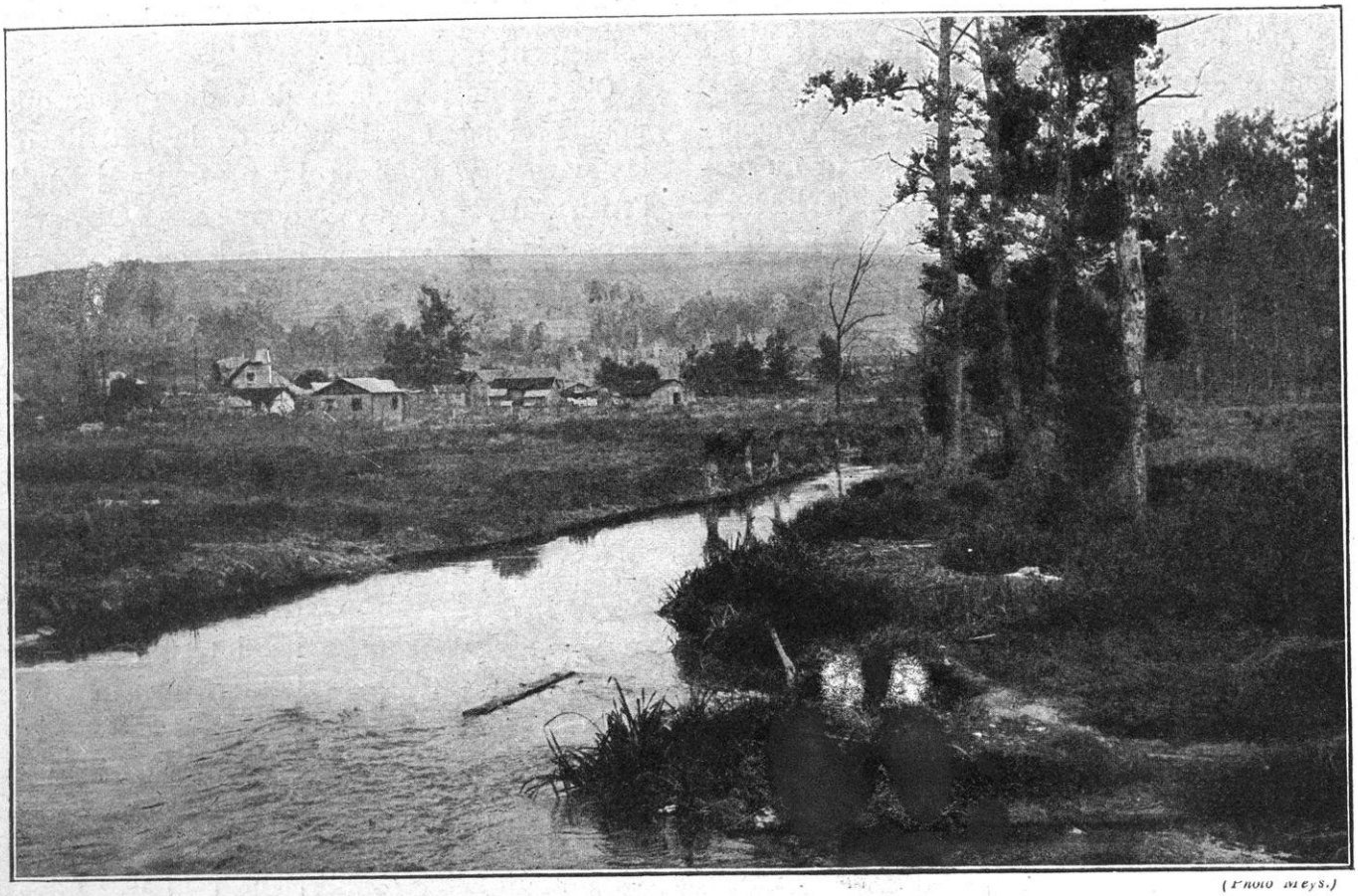
Le lieutenant Roussel, du 262e, aura la même impression : « Nous croyions la bataille perdue », dit-il.

Au 7e corps, 35e régiment, après la constatation si nette du lieutenant Jansen, le colonel écrit : « Cet officier avait vu juste. Mais nous, trompés par le bombardement qui suivit, par les feux de bivouac, nous battions en retraite jusque vers 1 heure, le 10 et nous ne poursuivons qu'à 14 heures, ayant perdu plus de vingt-quatre heures. »

Ces faits, qui se multiplient à l'infini sur tout le front, sont nécessaires pour expliquer la lenteur relative de la poursuite. Ajoutons que l'initiative de la retraite prise par von Kluck, après son coup de boutoir final, lui laisse naturellement du temps pour décrocher son armée.

La pluie se met à tomber et alourdit encore la marche en avant. En plus, il faut tenir compte de l'alignement avec l'armée anglaise qui, comme nous allons le voir, hésite encore.

Enfin, les munitions commencent à manquer. Le ministre de la Guerre, M. Millerand l'a dit, en propres termes, à Bourg, en décembre 1917 : « Le 17 septembre, le ministre de la Guerre, à peine depuis trois semaines au gouvernement, était informé que les munitions menaçaient de manquer à nos canons et qu'il fallait sans délai porter de 13 000 à 100 000 par jour, pour commencer, la fabrication des



(Photo Meys.)

BAZOCHES. — LE VILLAGE ET LES BORDS DE LA VESLE

obus de 75. Trois jours plus tard, le 20 septembre, le ministre réunissait à Bordeaux les représentants de l'industrie, etc. »

POURSUITE DE LA MARNE; DÉBUTS DE LA BATAILLE DE L'AISNE

C'est dans ces conditions que l'ensemble des armées françaises s'ébranlent à la fin de la bataille de la Marne et commencent la large progression qui va balayer en partie le sol national.

A gauche, l'armée Maunoury, exécutant ses ordres, se met en mouvement à partir du 10 à midi. Les instructions du haut commandement lui prescrivent de travailler le plus rapidement possible à envelopper *par le nord-ouest* l'armée von Kluck et de la coincer en la rejetant sur l'armée britannique qui, elle, a précisément pour instructions de la prendre par le sud.

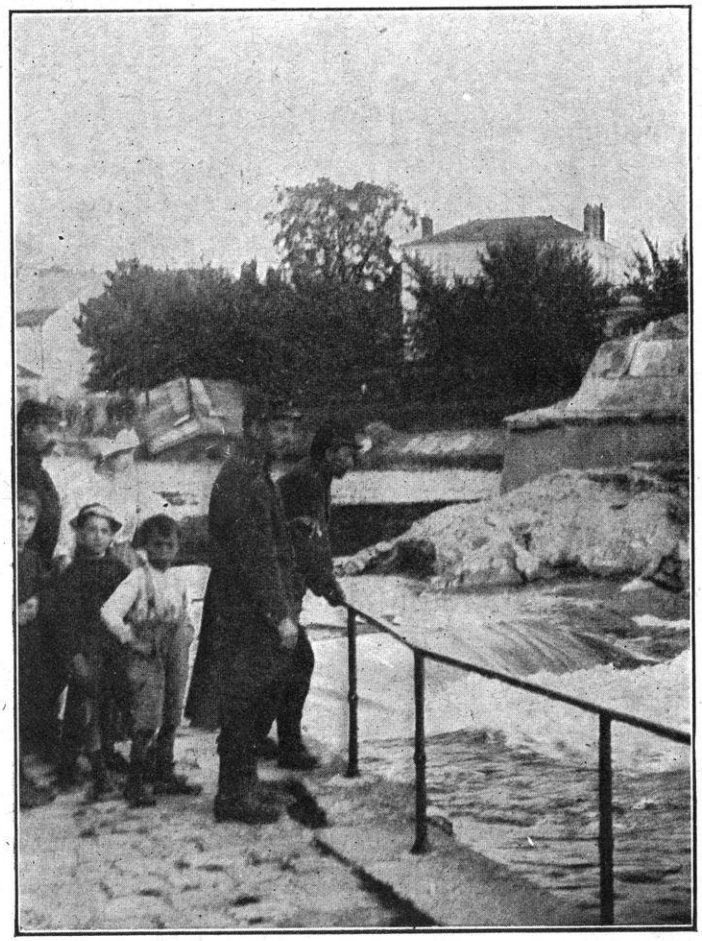
En somme, la bataille *des communications* et la bataille *de l'articulation* continuent de la même manière qu'elles se sont engagées sur la Marne. Seulement, par la retraite des Allemands, tout est reporté vers le nord. L'axe de la nouvelle bataille sera l'Aisne, comme celui de la bataille précédente était la Marne ; et l'angle sera déterminé par le cours de l'Oise comme il l'était précédemment par le cours de l'Ourcq.

A quel moment s'achève la bataille de la Marne? Il n'est pas facile de donner une date tout à fait précise : en fait, les engagements de la poursuite sont discontinus jusqu'au 22 et même jusqu'au 29 septembre. C'est seulement alors que le haut commandement français ouvre une nouvelle phase de la guerre par l'Instruction générale adressée aux armées de l'Aisne : « Renoncer à des attaques générales qui usent les troupes sans résultat sérieux ; procéder par attaques locales exécutées en accumulant les moyens d'action sur les points choisis. » Et même, c'est à la date du 29 que

se reporte l'Instruction décisive : « L'offensive ne doit plus être poursuivie que si elle doit donner des résultats importants. »

Jusqu'alors, le sort de la manœuvre de poursuite restait en suspens ; mais, à partir du moment où l'on se heurte aux falaises de l'Aisne, ce n'est plus la bataille de la Marne qui s'achève, c'est la bataille de l'Aisne qui commence.

Pour la clarté du récit, nous adopterons comme moment de séparation entre les deux batailles, le 13 septembre soir. Dès ce moment, en effet, les engagements qui ont lieu sur la rive nord de la rivière ont déjà le caractère d'une contre-offensive allemande ; ou plutôt ce sont des étreintes tactiques au cours desquelles la ligne du front oscille avant de se fixer. C'est à cette date aussi qu'a lieu le changement dans le haut commandement allemand ; la décision est prise dans la journée du 12 et von Falkenhayn dit, dans ses *Mémoires*, qu'il reçut le 14 au soir, à Luxembourg, les fonctions de chef de l'État-Major des armées en campagne à la place du colonel-général von Moltke. Enfin, c'est à la date du 14 que l'armée de von Heeringen entre en ligne, apportant ainsi, aux armées allemandes de l'Aisne, un renfort qui, avec les troupes venant de Maubeuge et de Belgique, avec les corps provenant du centre et de l'Est les consolide de telle sorte qu'il devient désormais impossible de briser leur front solidement retranché.

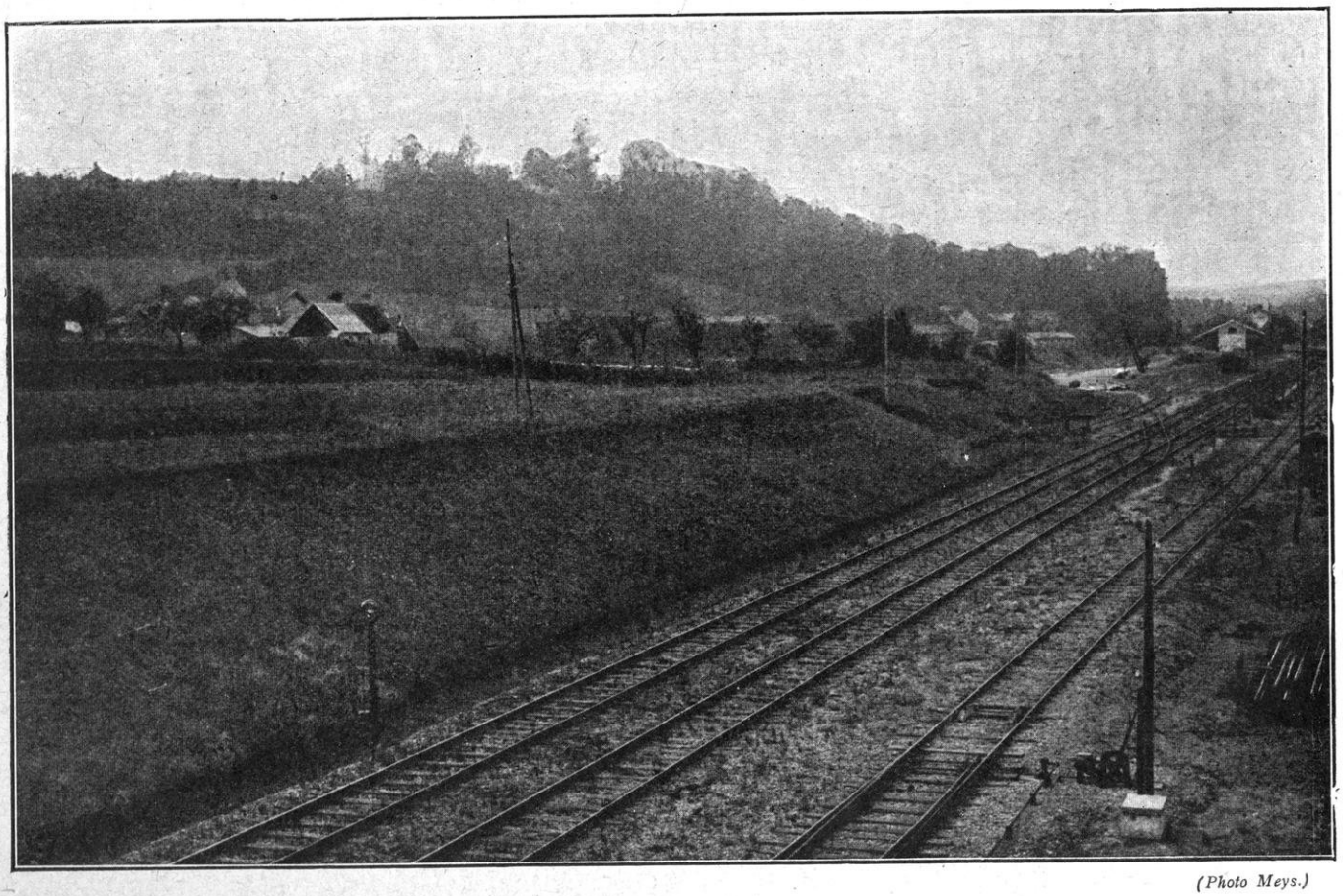


SOLDATS DANS UN VILLAGE DE LA MARNE

C'est donc jusqu'à la date du 13 soir que nous prolongerons le récit de la bataille de la Marne, y compris la poursuite jusqu'à l'Aisne. Et, après avoir donné nos « Observations générales » sur la bataille de la Marne, nous reprendrons le récit de la bataille de l'Aisne en la rattachant à la bataille de Lassigny-Roye qui, elle-même, articule « la Course à la mer ».

L'enjeu de la poursuite était le massif de Coucy-Laon. L'ennemi resterait-il sur le territoire de la France aux portes de Paris, ou bien serait-il rejeté dans les Flandres et sur la Meuse? telle était l'angoissante question qui se posait dans l'esprit des États-Majors.

Quand nous avons indiqué les raisons géographiques de la bataille de la Marne, nous nous sommes attachés à mettre en relief l'importance vitale pour la France de ces trois gradins qui, depuis la Fère jusqu'à Provins, forment l'épaisse bordure méridionale de l'ancien golfe de Seine. En s'appuyant sur la ligne de Provins-Vitry-Saint-Dizier, le général Joffre s'était adossé au dernier gradin ; par la poursuite, il avait libéré d'abord le gradin Soissons-Bazoches-Reims-Sainte-Menehould ; maintenant il s'attaquait au gradin de l'Aisne, c'est-à-dire au quadrilatère La Fère-Saint-



(Photo Meys.)

LA VOIE FERRÉE A MONT-NOTRE-DAME

Gobain-Coucy-Laon : s'il en chassait l'ennemi, l'armée française n'avait plus devant elle que la plaine des Flandres jusqu'à la mer.

Le général Joffre avait une compréhension très nette de la portée stratégique de ce suprême effort. Car, malgré la fatigue extrême imposée à ses armées, il ne songe pas à les arrêter un instant. Il entend exploiter à fond sa victoire. Et, pourtant, il se rend compte aussi de la difficulté du terrain auquel il va se heurter.

En somme, l'armée allemande a fait après la bataille de la Marne comme l'armée française après la bataille des frontières : s'étant décrochée à temps, elle s'arrête pour faire front. Loin d'être anéantie, elle va se renforcer. Il est de toute évidence que ses chefs ont compris l'importance du massif de Laon-Coucy qui les maintient à proximité de Paris et qui, couvrant la Belgique, éloigne la guerre du sol allemand. Ils feront donc les plus grands efforts pour garder cette position, si puissante déjà par elle-même. Aussi Joffre a décidé, non pas seulement de l'attaquer de front, mais, en même temps, d'essayer de la tourner.

Il l'attaquera de front par le sud et il confie cette mission à l'armée britannique secondée par un « détachement » de l'armée Franchet d'Espérey, composé de la cavalerie Conneau et du 18e corps (général de Maudhuy) ; il la tournera par l'ouest, et il confie cette mission à l'armée Maunoury et un peu à l'armée d'Amade ; enfin, il la tournera par l'est et il confie cette mission à l'armée Franchet d'Espérey qui, de Reims, s'efforcera de gagner Rethel et la Belgique pour couper au court et surprendre, si possible, les armées allemandes en retraite sur Namur et la Meuse.

Rien n'est plus simple, plus clair, plus sensé que ce plan. Il dérive de la nature des choses ; mais maintenant, il faut passer à l'exécution.

MARCHE DE L'ARMÉE MAUNOURY DU 10 AU 13 SEPTEMBRE

L'armée du général Maunoury, échelonnée encore, le 10 au matin, face à l'Ourcq, de Lagny à Nanteuil-le-Haudouin, à pour rôle de prolonger la bataille d'angle *en remontant* ; c'est comme une équerre qui, de la Marne, serait traînée sur le sol jusqu'à Chaulnes et Péronne. L'angle de l'équerre sera porté progressivement de Nanteuil à Crépy-en-Valois, de Crépy à Compiègne, et de Compiègne à Noyon et à Péronne de façon, dès qu'on aura trouvé le terrain libre sur les derrières de l'ennemi, à attaquer *face à l'est* pour tenter l'enveloppement. Cependant, cette même armée Maunoury ne perdra pas de vue ses liaisons avec l'armée britannique : celle-ci, qui constitue, en partie, la branche horizontale de l'équerre, prendra part à l'ensemble du mouvement; mais, à son tour, elle aura soin de maintenir ses liaisons avec l'armée Franchet d'Espérey qui, se saisissant du couloir d'Amifontaine, s'efforcera de tourner, *par l'est*, le formidable massif.

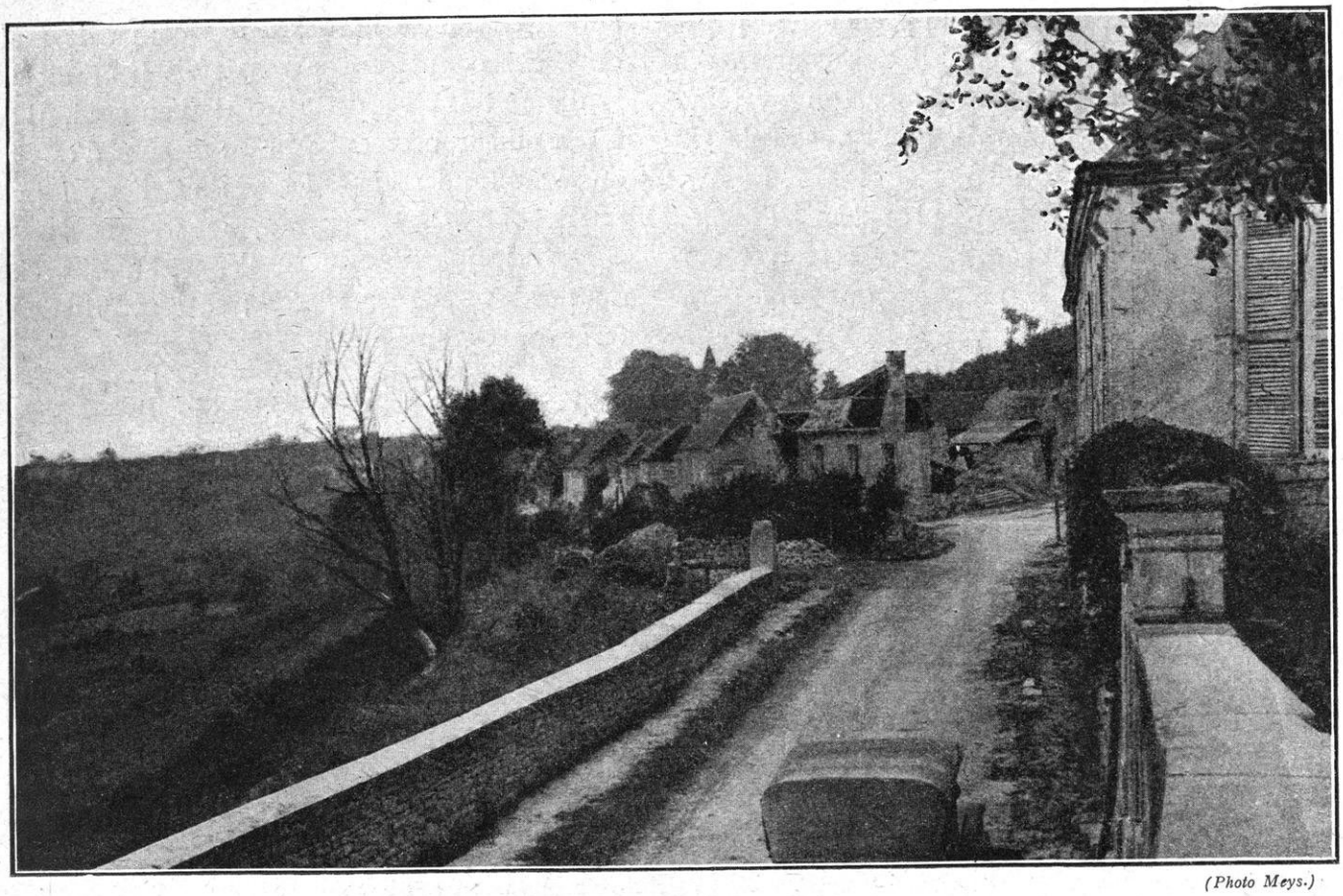
Maunoury se met donc en mouvement. Au début, tout paraît relativement facile.

Ne pouvant suivre la marche de tous les régiments durant cette manœuvre si intéressante, nous relèverons en particulier celle de l'un d'eux qui fait partie de l'aile gauche, chargée spécialement de la manœuvre d'enveloppement. C'est le 35e régiment (colonel de Mac-Mahon), appartenant au 7e corps, 14e division. En le suivant pas à pas pendant la poursuite, nous nous ferons une idée juste de la façon dont les choses se présentent sur l'ensemble du front.

Le 9 septembre, le régiment bivouaque dans ses tranchées au chemin creux de Bas-Bouillancy. Il reste sur ces positions jusqu'au 10 à une heure; puis il bat en retraite jusqu'à Chèvreville. C'est alors seulement, qu'à 13 h. 45, la 14e division à laquelle il appartient reçoit l'ordre de prendre la tête et de se porter en avant. Le 35e est accolé au 47e régiment d'artillerie, un escadron de cavalerie prend la tête et la poursuite commence. La division débouche de Sennevières et s'avance par Sennevières, Fresnoy, sur Rouville. Le front se déploie comme un vaste éventail pour balayer tout le Bois du Roi jusqu'à Ormoy et ne rien laisser en arrière.

Au débouché de ce bois, l'escadron de cavalerie qui précède la colonne reçoit des coups de feu. C'est un groupe de cavaliers ennemis qui s'est arrêté vers la Sablonnière, mais qui disparaît aussitôt. Une patrouille d'infanterie est envoyée à Crépy-en-Valois. Elle rend compte que les maisons sont évacuées par les habitants, mais que l'ennemi a quitté la ville. On campe sur la ligne du chemin de fer. Aucun incident pendant la nuit.

Le 11 septembre à 5 heures, le régiment lève le bivouac. A partir de Crépy, la marche se fait par un vigoureux à droite, en vue de couper les arrière-gardes de l'ennemi qui s'attarderaient dans la région de Villers-Cotterets. Nous avons vu qu'elles y sont encore à cette date. On part de Crépy-en-Valois sur Russy, Vez, Haramont, et enfin Vivières. C'est tout pour la matinée, près de 25 kilomètres sans encombre. A Vivières, 16 h. 45, grand'halte d'une heure et demie. La forêt de Villers-Cotterets est franchie. Les avant-gardes annoncent que l'ennemi s'est arrêté à la ferme de l'Épine, entre Mortefontaine, Montgobert et Cœuvres-Valsery, et qu'il tient tête. Une vive fusillade et des tirs de mitrailleuses venant de la Râperie, une canonnade partant de la ferme de Pouy, accueillent le régiment. Il a ordre d'occuper la ferme de l'Épine ; il tourne par le nord la ferme de Pouy. Mais l'ennemi tient. On bivouaque à 3 heures du matin à la ferme de l'Épine qui est prise. On est aux abords de l'Aisne. L'ennemi veut-il défendre le passage? Ordre est donné de fouiller à l'ouest de Montigny, le ravin qui descend sur l'Aisne vers Courtieux. A droite, le 42e d'infanterie est engagé pour forcer la rivière en direction de Vic ; on va lui donner un coup de main en tentant de tourner l'ennemi par le ravin, face à l'est. Combat confus pour le ravin autour du



(Photo Meys.)

PARGNAN. — UNE PARTIE DU VILLAGE

Châtelet-Montois. On s'empare du talus de la voie ferrée avec l'appui du 44e régiment d'infanterie. Enfin, on débouche sur la rivière en face de Vic. Mais les troupes sont accueillies par un feu violent partant des blocs de pierre qui dominent la rive gauche de l'Aisne. Pertes importantes. Cependant l'ennemi tourné cède encore la place.

A 15 h. 25, rassemblement pour passer le pont de Vic-sur-Aisne. A 16 h. 30, le pont est franchi. Va-t-on rester sur la rivière? L'ennemi a-t-il l'ordre de la défendre? Contrairement à l'avis de von Kluck que nous avons cité ci-dessus, il cède encore la place : donc, on aborde immédiatement la falaise de la rive nord : le 2e bataillon va occuper les cotes 130 et 138 en direction de Nouvron ; on monte et on aborde la cote 142. Deux compagnies du 35e avec des compagnies du 42e avancent vers la crête. Des coups de fusil partent de la Carrière. La crête est défendue (18 heures).

Cependant, sur un mouvement tournant, l'ennemi évacue la Carrière. Peut-être atteindra-t-on Nouvron avant la chute du jour. L'ennemi a évacué Vingré et la ferme de Contrécourt, il s'est retiré sur Nouvron... Là, il tient. La nuit lui apporte son aide. A 23 heures, le bataillon qui est aux avant-postes est relevé par un bataillon de chasseurs. On a franchi l'Aisne, mais on n'a pas dépassé la crête. C'est là que l'ennemi a décidé de faire tête.

Tel est l'aspect de la poursuite pour un des régiments, particulièrement énergique, appartenant à ce vaillant 7e corps. Voyons maintenant comment cet aspect concret des choses se rattache aux données stratégiques d'ordre général.

L'armée von Kluck s'est détachée d'elle-même et elle remonte de parti pris vers le nord, mais avec une tendance vers le nord-ouest :

car von Kluck, avec une appréhension peut-être un peu excessive du péril que courent ses communications, s'entête dans son système de les protéger à tout prix, au risque d'élargir encore la fissure qui le sépare de von Bülow. Nous avons vu von Bülow le rappeler à l'ordre, dès le 11, et lui prescrire de se resserrer sur l'Aisne. Cependant la première direction qu'a prise von Kluck n'est pas sans embarrasser beaucoup Maunoury : car celui-ci rencontre partout des effectifs importants qui opposent une très vive résistance à sa tentative d'enveloppement par l'ouest.

C'est la cavalerie du corps Bridoux (ancien corps Sordet), composée des 1re, 3e, 5e divisions, qui doit prendre les devants et se précipiter par Baron-Crépy-en-Valois-Pierrefonds, à travers la forêt de Compiègne pour essayer de couper la route à von Kluck. La 3e division (de Lastours) doit couvrir le flanc gauche de l'armée (4e corps) et pousser ses reconnaissances sur Verberie. Les 1re et 5e divisions sont disponibles (corps Bridoux proprement dit) pour l'opération à grande envergure sur les derrières de l'ennemi.

UN PARC DU TRAIN DES ÉQUIPAGES

Malheureusement, si les ordres étaient clairs, les moyens manquaient. Le corps Bridoux, à peine remis de son épuisante randonnée en Belgique, n'ayant encore remplacé ni ses cadres, ni ses hommes, ni ses chevaux, médiocrement relié au reste de l'armée et n'ayant notamment aucun service de télégraphie sans fil, ne présentait pas la force et la décision nécessaires pour opérer stratégiquement. Son action devait se borner à des coups de main ou à des coups de sonde parfois heureux sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi. Il ne fut malheureusement pas en mesure d'ouvrir, dès les premiers pas, les voies à l'enveloppement.

Dans la journée du 10, il part en direction du nord vers Pierrefonds ; se servant de la forêt de Compiègne comme d'un masque, il gagne le champ ; mais plusieurs de ses escadrons s'égarent ou s'attardent à des opérations secondaires. Une fois l'Oise franchie à Verberie, le contact est pris avec les patrouilles allemandes à Estrées-Saint-Denis. La cavalerie continue à remonter vers le nord. La 3e division est le 11 au soir vers Marquéglise, le 12 matin vers Guiscard. Mais la 5e division (général de Cornulier-Lucinière), au lieu de gagner du terrain vers l'est, se reporte sensiblement vers l'ouest jusqu'à Clermont, jusqu'à Saint-Just-en-Chaussée. « Nous venons de voir, dit le récit très renseigné de J. Héthay, comment la nécessité absolue d'un peu de repos, après une période de si grande activité et de si grandes fatigues, fit continuer la 5e division de cavalerie jusqu'à Saint-Just près Beauvais. Elle y arriva le 11 pour midi *et y fit séjour les* 12 *et* 13 pour rechercher et retrouver ses liaisons perdues. »

Or, c'est précisément aux dates des 11, 12 et 13 que von Kluck se dégage de l'ouest, c'est-à-dire de la région de Compiègne (son extrême-droite est à Nampcel : IXe corps), et que Maunoury tente de s'élever vers Lassi-

(Photo Meys.)

BAZOCHES. — LE PONT SUR LA VESLE

gny, Noyon. C'eût été le moment de tenter le raid d'enveloppement.

Les instructions du grand quartier général étaient formelles. Elles ne laissent aucun doute sur la divergence entre les intentions et l'exécution :

« Dans l'Instruction qui vous est envoyée, écrit dès le 11 le général Joffre au général Maunoury, votre zone de marche n'a pas de limite à l'ouest.

« En l'état d'esprit des troupes anglaises, il est indispensable qu'elles se sentent encadrées, et que par suite vous ayez un élément à leur gauche.

«Il faut prévoir cependant que, l'ennemi faisant tête sur l'Aisne, il vous serait difficile de l'attaquer de front, et il paraît nécessaire que vous ayez le plus tôt possible des forces remontant *la rive droite de l'Oise* pour déborder l'aile droite ennemie...

«Vous devrez en plus envisager l'éventualité où des corps de réserve allemands rappelés d'Anvers et de Maubeuge interviendraient dans cette région : l'extrême-droite allemande. Le 13e corps serait tout disposé pour appuyer votre action contre ces derniers. »

Et encore le 12 : « Afin de déborder l'ennemi par l'ouest, la 6e armée, laissant un fort détachement dans l'ouest du massif de Saint-Gobain pour assurer, en tout état de cause, la liaison avec l'armée anglaise, portera progressivement ses gros *sur la rive droite de l'Oise.* »

C'est donc toujours sur l'*Oise*, c'est-à-dire au delà du massif de Saint-Gobain, que Joffre voit la nouvelle décision confiée à Maunoury. Mais, pour cela, il faudrait des forces, et le corps de cavalerie n'est pas en mesure d'ouvrir les portes par la rive droite de l'Oise. Voyons comment progresse le gros de l'armée.

L'ordre de marche de la 6e armée est à peu près l'ordre de bataille sur l'Ourcq. C'est,

LA TROUÉE D'AMI-FONTAINE

Carte communiquée par le Service géographique de l'armée.

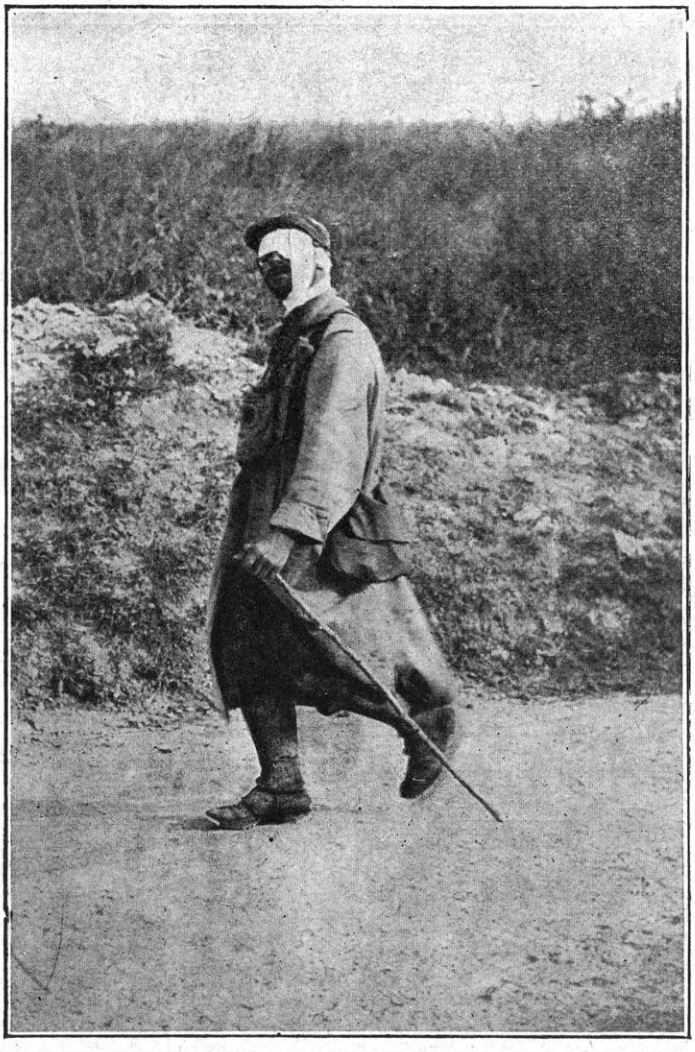
Mét. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

de gauche à droite, le 4e corps (Boëlle), le 6e groupe des divisions de réserve (général Ebener), le 7e corps (général Vauthier), la 56e division avec l'artillerie de corps (batteries de sortie), la 55e division, la 45e division (d'Algérie). La présence du 6e groupe (Ebener) ainsi que de la 45e division indique que le camp retranché de Paris s'est vidé, dans la mesure du possible, pour aider à la poursuite. Le 4e corps (Boëlle) est en liaison avec la cavalerie Bridoux et est destiné à faire l'articulation entre Oise et Aisne.

Le premier jour de marche, 10 septembre, l'armée s'élève à peine au nord du champ de bataille de l'Ourcq. Tandis que le corps de cavalerie s'engage dans la forêt de Compiègne, les gros atteignent seulement la ligne Ormoy-Villers, Bargny, Cuvergnon, Thury, la Villeneuve, Vaux-Parfond.

Le 11, le progrès est très sensible. Le 4e corps, qui est toujours à l'articulation, suit l'itinéraire : Ormoy-Villers-Rétheuil (7e division) et Rozières-Morienval (8e division) ; le 7e corps suit, au centre, l'itinéraire Levignen, Vauciennes, ouest de Villers-Cotterets-Corcy-Longpont. Le 11 au soir, les avant-gardes atteignent la ligne Pierrefonds-Chaudun, les gros la ligne Rétheuil-Longpont. On voit que ce déploiement est un peu étroit avec une tendance marquée vers le nord-est et non vers le nord-ouest. La forêt de Compiègne n'est pas sérieusement *couverte* et encore moins *débordée*. Ce resserrement ne conduit pas vers les communications de l'ennemi et encore moins vers l'enveloppement. En somme, toutes les forces ont une tendance à se porter comme dans un entonnoir vers Soissons.



POILU REVENANT A L'ARRIÈRE POUR L'ÉVACUATION APRÈS UN PREMIER PANSEMENT

Pour le 12 on est aux approches de l'Aisne. Les équipages de pont sont amenés d'urgence en tête des colonnes de marche. On tentera de franchir l'Aisne sur les talons de l'ennemi : Chelles et Pierrefonds n'avaient été évacués qu'à 6 heures. Un ordre d'opérations parvenu du Grand Quartier général fait connaître que l'armée allemande continue sa retraite vers le nord. L'artillerie lourde allemande balaie le plateau de Croutoy et inflige des pertes sérieuses à l'armée. Malgré tout, l'Aisne doit être franchie entre Attichy et Soissons pour prendre pied sur le plateau septentrional entre Terny et Nampcel, c'est-à-dire qu'on va, non pas déborder l'armée von Kluck, mais l'aborder exactement de front, puisqu'elle a son extrême-droite précisément à Nampcel.

On voit donc qu'il s'agit toujours du cours de l'Aisne et nullement du cours de l'Oise. Compiègne est laissé tout à fait à l'ouest.

Joffre rappelle qu'il désire le mouvement par l'Oise, ayant pour objectif les communi-

(Photo Meys.)

HARTENNES. — LA TRAVERSÉE DU VILLAGE

cations de l'ennemi. Maunoury ne demande pas mieux. Il propose de suivre sa cavalerie jusqu'à Saint-Just-en-Chaussée. Mais il est retenu toujours sur l'est par l'armée anglaise qui, comme nous allons le voir, craint, avant tout, pour ses liaisons et hésite à marcher si elle n'est pas constamment couverte *des deux côtés*. D'ailleurs, Maunoury sent qu'une force considérable s'amasse contre sa droite. Von Kluck, en effet, a reçu de von Bülow l'ordre de se battre sur Soissons et de masser toutes ses forces avec celles de la IIe armée. On annonce maintenant l'arrivée de l'armée von Heeringen qui est à Saint-Quentin et qui accourt sur Laon. Ainsi, devant Maunoury et devant l'armée anglaise, près de trois armées se préparent à disputer le passage et même à contre-attaquer. L'ennemi a choisi son terrain de combat : c'est le massif de Laon-Saint-Gobain avec son boulevard méridional, le Chemin des Dames. Là s'étendent ces « vastes champs de tir » surplombant la vallée dont parlait von Kluck.

Maunoury arrive. Son quartier général est à Villers-Cotterets.

Les Allemands ont évacué la rive gauche de l'Aisne. A 19 heures, le 12, Maunoury ordonne que les avant-gardes franchissent l'Aisne la nuit même « sur les ponts existants, préparés s'il y a lieu, sur des ponts d'équipage et prennent pied sur les hauteurs Nord pour protéger le passage des têtes des gros, qui commencera le plus tôt possible. » On enlève au pas de course les ponts subsistants, notamment celui de Vic-sur-Aisne, légèrement endommagé. On jette des passerelles de fortune et on passe à Couloisy, à Berneuil-sucrerie, etc., mais, bientôt on se rend compte que les Allemands entendent résister sur les collines de la rive nord. Le 12 après-midi, von Kluck tient avec son IXe corps la ligne Nampcel-Autrèches, avec son IVe corps de réserve les hauteurs de Nouvron; enfin le IVe corps est à Cuisy et à Pasly, le IIe corps de

Cuffies à Chivres. Le passage de l'Aisne va donc se produire presque partout sous le feu des artilleries ennemies.

Pour le 13, on persiste dans la manœuvre de l'enveloppement et un sérieux à gauche devant gagner l'Oise est prescrit. C'est qu'on peut compter maintenant sur un sérieux appoint : les formations du 13e corps, qui arrive de Lorraine et qui, comme nous l'avons dit, est envoyé en renfort sur la gauche de l'armée Maunoury, sont chargées de prendre l'aile marchante en direction de l'Oise. Le 4e corps (7e et 8e divisions) et le groupe Ebener lui prêteront main-forte de ce côté.

L'ordre général 82 de la 6e armée prévoit donc, pour le 13, la progression jusqu'à l'Oise sur le front Noyon-Condren. Tandis que l'aile gauche anglaise marchera sur Coucy et La Fère, la 45e division, qui se relie à elle, marchera de Soissons sur Folembray et Condren, le 5e groupe de divisions de réserve de Pasly sur Chauny, le 7e corps de Nouvron et Vic sur Quierzy, le 6e groupe de divisions de réserve de Jaulzy sur Varesnes. Au 4e corps, la 7e division attaquera sur Noyon par Attichy et Carlepont, la 8e division se portera sur Compiègne par la rive gauche de l'Aisne et franchira la rivière pour opérer avec la 37e division vers Choisy-au-Bac. Regardez la carte : c'est bien l'enveloppement qui s'amorce par l'Oise. Mais le mouvement est déjà bien difficile, la cavalerie n'ayant pas à temps ouvert la route. Les gros de l'armée sont à droite, les uns en retard, les autres déjà arrêtés par la contre-offensive ennemie sur les hauteurs nord de l'Aisne. N'incriminons personne : nous avons dit les raisons — et, d'abord, l'épuisement général — de cette lenteur dans les mouvements. Nous avons dit aussi la vigueur nouvelle que la conformation du terrain et l'arrivée des renforts puissants apportent à l'ennemi.

Cependant, dans l'après-midi du 13, malgré que l'artillerie lourde ennemie tire des hauteurs de Nampcel, malgré qu'un combat assez pénible se livre aux abords du parc d'Offémont, le 4e corps, à l'articulation, a progressé sérieusement. L'Aisne est largement franchie. A la fin du jour (13 septembre), les avant-gardes de la 8e division occupent Tracy-le-Mont, celles de la 7e division Puisaleine. La 16e brigade est à Choisy-au-Bac, tenant le pont du Plessis-Brion. Le 13e corps, qui débarque vers Creil, va prendre la tête du mouvement d'enveloppement.

Malgré cette avance remarquable et qui témoigne d'une énergie admirable dans le commandement et dans la troupe, Maunoury est obligé de remettre encore au lendemain 14 la manœuvre pour l'Oise. Mais maintenant l'ennemi s'est calé et renforcé. Il est déjà bien tard.

Joffre s'inquiète ; il écrit avec insistance : « C'est des forces de gauche que dépend le sort de la bataille engagée. »

D'autre part, sur le parallèle de l'équerre, le succès n'est pas non plus décisif, tant s'en faut. On arrive au pied du massif de Saint-Gobain, mais on l'a à peine abordé. Le groupe Ebener et le 7e corps (général Vauthier) ont bien franchi l'Aisne le 12 et le 13 et abordé le plateau de Nampcel-Nouvron (voir ce que nous avons dit du 35e régiment) ; mais les divisions de réserve du général de Lamaze, qui devaient franchir l'Aisne entre Fontenoy et Soissons, n'ont pu le faire pour le 13 au soir. Seule, la 45e division a passé l'Aisne, plus loin, aux ponts de Soissons ; elle occupe la ville jusqu'au pont du chemin de fer à Crouy. Mais là elle se heurte à une forte résistance de l'ennemi.

En deux mots, la ligne de l'offensive était sensiblement plus avancée à l'ouest qu'à l'est, puisqu'on espérait pouvoir atteindre Noyon le 14 ; toutefois ce progrès marqué était insuffisant et ne répondait pas aux espérances du général en chef ; et au fur et à mesure que l'on revenait vers l'est, le progrès était moins sensible encore. Toute la droite de l'armée Maunoury était tenue au sud de l'Aisne (sauf l'étroite et périlleuse avancée de Soissons-Crouy) et, à l'est de Soissons, on était

(Photo Mays.)

LE FORT DE CONDÉ

obligé de tenir compte du retard de l'armée anglaise.

MARCHE DE L'ARMÉE ANGLAISE JUSQU'A L'AISNE L'armée anglaise était en retard depuis la bataille de la Marne ; elle n'avait pu franchir complètement cette rivière avant le 10 au soir. L'ennemi était en pleine retraite que French se rendait à peine compte de ce qui lui arrivait. Il hésitait à se lancer, alors qu'il n'avait plus que des arrière-gardes devant lui.

Le maréchal French est un esprit singulier : solide et droit, lent et obstiné, homme de mûres réflexions et de peu d'idées, loyal et plein d'honneur, il manque de souplesse et d'adaptation ; très courtois, il est peu bienveillant ; très sensible, il est sans abandon ; avant tout, il se fie à son expérience, à son courage qui sont grands, à ses qualités de magnifique soldat anglais. Il a une vue toute particulière des intérêts de son pays, — intérêts qu'il comprend, d'ailleurs, à sa façon. Démuni de ce génie de l'association qui fait que les parties se subordonnent à l'ensemble, il a le commandement exclusif et il se ferme quand le cadre de ses idées personnelles est dépassé. La conception d'un commandement unique, exercé par un autre que par un compatriote, est bien la chose du monde à laquelle il lui serait le plus difficile d'adhérer. Chaque fois qu'on désire obtenir quelque chose de lui, il faut s'expliquer longuement, le convaincre, lui d'abord, et ensuite son chef d'État-Major, Wilson ; palabres interminables. Les premiers contacts avec le général Lanrezac, au début de la campagne, l'ont blessé ; en demandant l'intervention de Kitchener, on l'a blessé encore. Seul Joffre a gagné quelque chose sur lui, et encore tardivement. Chef infiniment estimable, jeté dans une bagarre inouïe avec des troupes excellentes mais peu nombreuses, n'ayant

qu'une idée, celle de conserver à son pays les moyens de se défendre au cas où la défaite de la France livrerait à l'Allemagne les ports de la Manche, il suit cette idée, tout en se battant. Ses yeux sont ici ; sa pensée est ailleurs. En un mot, il fait son devoir et au delà, mais il n'a pas la foi, il n'a pas l'élan.

Il a exprimé lui-même, avec une loyauté parfaite, son idée de derrière la tête dans un passage de ses *Souvenirs de guerre,* d'une étonnante *insularité* : ayant rappelé que, très peu de temps avant la guerre, il avait livré au Comité de défense britannique un mémoire relatif aux chances de l'Angleterre dans une guerre contre une puissance continentale, il résume le sens de ce mémoire en ces quelques phrases qui, de son propre aveu, tracent sa ligne de conduite au temps de la bataille de la Marne et de la poursuite :

« Pour me résumer, je tiens que la question du Pas de Calais, en tant qu'obstacle militaire, perdra, dans un avenir rapproché, par suite de l'invention des sous-marins et des aéroplanes, tout son caractère maritime... J'estime donc que la seule défense sérieuse contre une attaque puissante par des forces aériennes et sous-marines très supérieures en nombre, est *la possession, sur la côte française, d'une solide tête de pont...* »

Cela revenait à dire que, pour se défendre, l'Angleterre devait être maîtresse de Calais. Aussi French n'hésitait pas à se prononcer pour le percement rapide du tunnel sous la Manche : « Le seul moyen pratique de pouvoir passer et repasser le détroit doit être cherché dans le tunnel sous la Manche actuellement en projet... »

Cette citation, que reproduit French lui-même à propos de la poursuite de la Marne, explique son action durant cette poursuite. Il avait eu quelque peine à croire à un succès décisif et n'avait songé, d'abord, qu'à garder ses liaisons avec l'Angleterre par l'Atlantique, c'est-à-dire par la Rochelle et Saint-Nazaire. Maintenant, la bataille gagnée, il chassait l'ennemi devant lui et de bon cœur. Mais il se demandait cependant ce qu'il faisait là. Il pensait à profiter de ce retour inespéré de la fortune pour sauver les ports, se rapprocher de la Manche et du Pas de Calais. Il formait le projet de reprendre, le plus tôt possible, ce qu'il considérait comme sa véritable place dans la ligne de bataille, c'est-à-dire à l'aile gauche de Maunoury et les approches de la mer. Optimiste pendant deux ou trois jours, il redevenait pessimiste à la première difficulté. Bientôt il renonça à tout espoir immédiat. Voici ses propres paroles : « Dès la nuit précise dont je parle (nuit du 15 au 16 septembre), j'en étais arrivé à la conclusion qu'une *attaque frontale* ne laissait guère d'espoir et je commençais à comprendre que tout mouvement *contre les flancs* de l'ennemi n'aurait aucun résultat effectif, si même il ne se retournait contre nous. » (Donc, ni attaque frontale ni manœuvre de flanc.) « Que faire? se disait French lui-même, pour prévenir le coup d'un ennemi déclenchant une puissante poussée pour s'assurer la possession des ports de la Manche? Que faire, puisque la majorité des forces étaient employées ailleurs, à se neutraliser les uns les autres? A dater de ce moment, *je ne cessai d'envoyer à Londres de constants et pressants avertissements, par télégrammes et par lettres,* demandant instamment qu'on veillât à la sécurité de ces ports. »

En un mot, French, une fois la victoire gagnée, songeait surtout à aller occuper Calais, Boulogne et le Havre.

Cet état d'esprit du chef est naturellement perçu intuitivement par la troupe. Certes, l'armée se battait vaillamment, avançait allégrement. La cavalerie se livrait à de belles randonnées sur les vastes plateaux d'entre Marne et Aisne, ramassant des canons, des prisonniers, des convois. Mais le sens profond d'une manœuvre, d'ailleurs extrêmement pénible, n'avait pas pénétré jusqu'aux moelles une troupe éloignée de son pays et qui se sentait dangereusement compromise au moindre revers. Les mouvements naturellement lents de toute

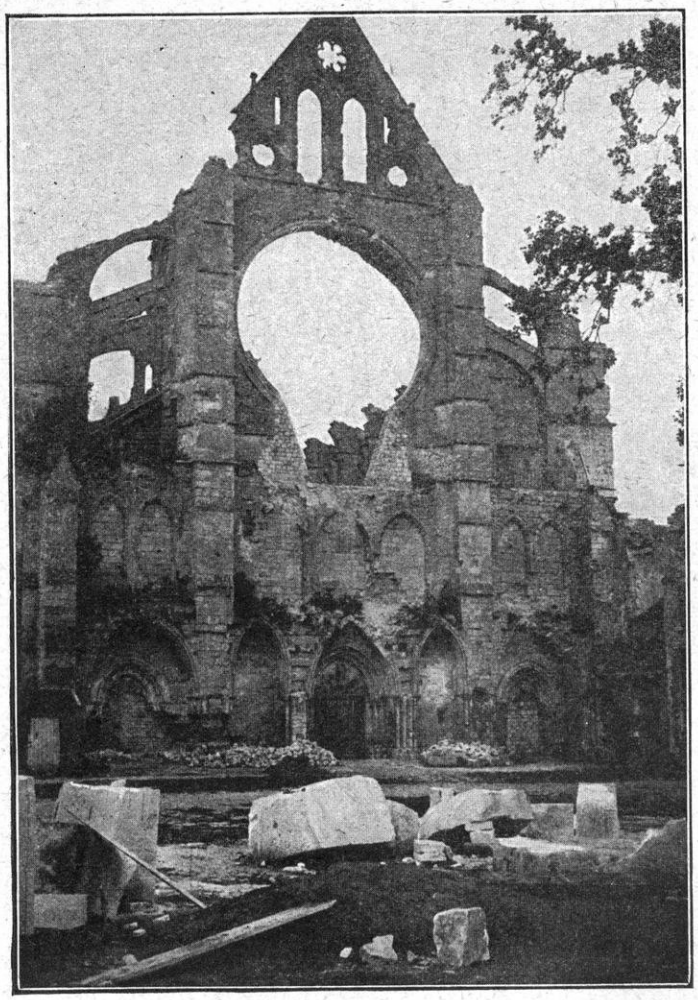
UN PARC DE RAVITAILLEMENT SUR LE FRONT

armée britannique s'en trouvaient encore ralentis. Elle avait la partie la plus rude de la tâche, puisqu'à elle et à l'armée Franchet d'Espérey incombait la bataille de rupture. Aussi French réclamait-il sans cesse l'appui des deux armées françaises opérant à sa gauche et à sa droite, la 6e armée (Maunoury) et la 5e armée (Franchet d'Espérey) (18e corps et corps de cavalerie). Cette exigence, d'ailleurs parfaitement légitime, mais un peu pointilleuse, alourdissait sensiblement le développement général de l'offensive vers le nord.

Quant aux marches de l'armée anglaise, si elles commencent un peu tardivement en raison de l'arrêt du 3e corps, le 9, devant le pont détruit de la Ferté-sous-Jouarre, elles prennent, à partir du 10, un caractère normal et brillamment militaire. Pendant la nuit du 10 au 11, l'armée atteint la ligne La Ferté-sous-Jouarre-Bézu-Domptin, la cavalerie très en avant. Les 1er et 2e corps étaient précédés, à droite par la division de cavalerie, et à gauche par les 3e et 5e brigades. 13 canons, 7 mitrailleuses, environ 2 000 prisonniers et de nombreux convois furent ramassés par l'armée anglaise dans la journée du 10.

Le 11, elle gagne la ligne La Ferté-Milon-Neuilly-Saint-Front-Rocourt, devant l'Ourcq qu'elle traverse. Le 12, elle est sur les bords de l'Aisne. A la tombée de la nuit, le 3e corps (Pulteney) se développait dans la région de Venizel dont les ponts avaient été détruits. C'était ce corps qui s'était déjà laissé arrêter à La Ferté-sous-Jouarre. La cavalerie d'Allenby avait nettoyé Braine et bivouaquait à Dhuizel ; le 2e corps (Smith-Dorrien), la suivant jusqu'à Braine, campait autour de cette ville. Le 1er corps (Douglas Haig) bivouaquait à Vauxcéré, au pied des hauteurs qui dominent l'Aisne, se dirigeant vers les ponts de Vieil-Arcy, Pont-Arcy. Gough, avec la 2e division de cavalerie, était à Chemizy.

Un incident assez secondaire qui s'était produit à la droite de French lui donna alors une préoccupation qui eut de graves conséquences. Sa volonté énergique était de ne pas se risquer en pointe, de peur d'être surpris par une contre-offensive allemande. Or, précisément, ses voisins de droite, le corps de cavalerie Conneau et le 18e corps (de Maudhuy) avaient eu affaire à une forte résistance un peu en arrière de lui, le 11, dans la région d'Hartennes et au passage de la Vesle à Fismes. Conneau n'avait pu emporter le passage et il avait fallu l'intervention du corps de Maudhuy, 38e division (général Muteau), pour se saisir de Fismes, le 12 au soir, de façon à permettre à ces deux corps de venir s'aligner, eux aussi, sur la rive sud de l'Aisne, dans la région de Beaurieux, en liaison avec les Anglais par Villers-Œuilly et Bourg-et-Comin.



L'ABBAYE DE LONGPONT

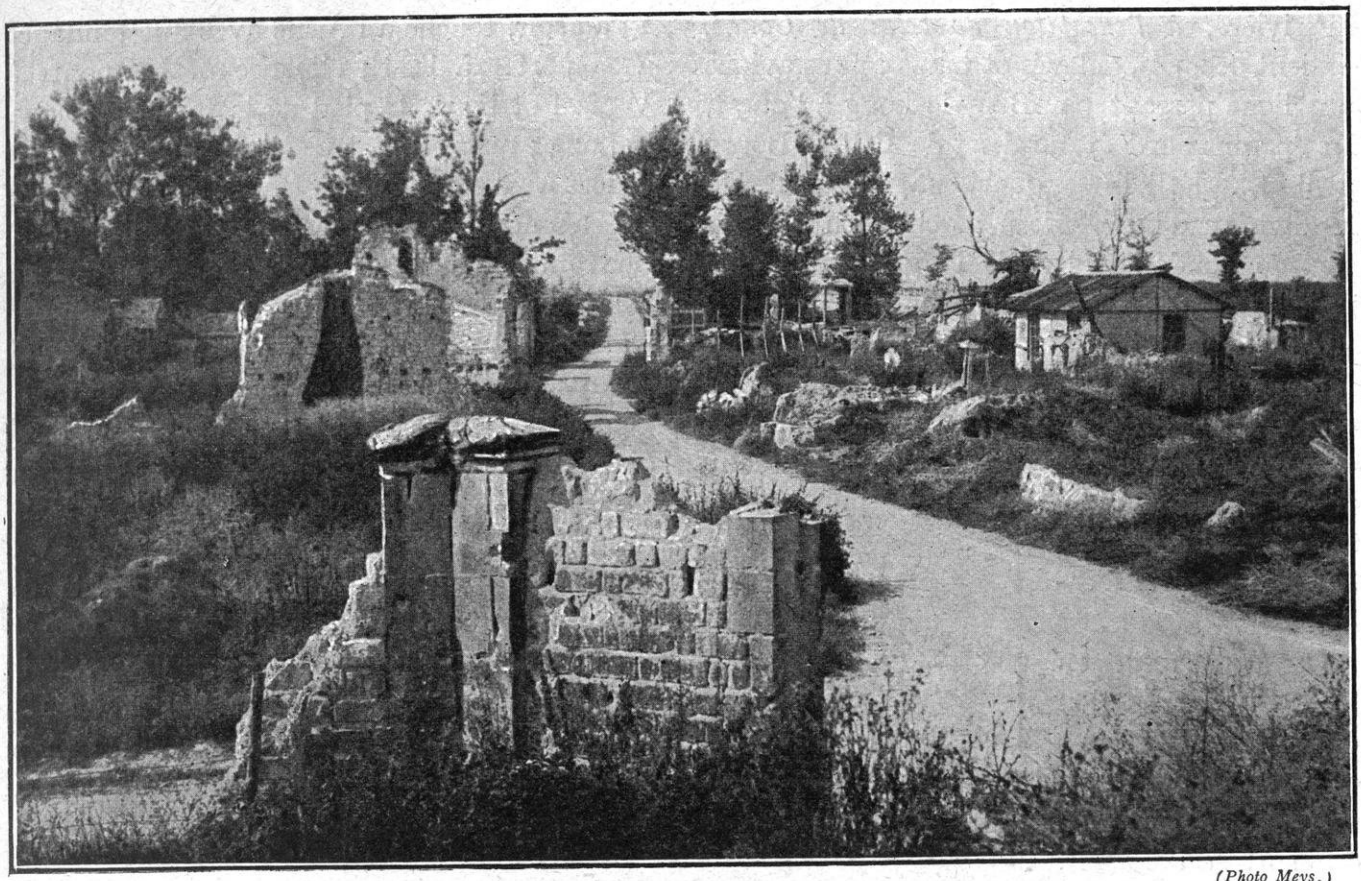
Au même moment arriva l'ordre général de l'armée prescrivant de prendre la direction vers le nord-est où nos forces étaient appelées par l'opération projetée dans la fissure et vers Berry-au-Bac. Ainsi se trouve motivé l'ordre donné le 11 septembre à l'armée anglaise de se diriger *vers la droite*. Cet ordre est apprécié ainsi par un officier anglais des plus autorisés : « Personnellement, j'estime que c'est une faute de changer de direction ; car l'ennemi est fatigué et est près de nous. Si nous avions avancé aujourd'hui sur Soissons avec de la cavalerie de chaque côté, nous aurions fait probablement des captures importantes. Nous avions justement intercepté un message du général commandant la cavalerie allemande sur notre front ; il disait qu' « une partie de la cavalerie était à Chavonne, l'autre à Œuilly, qu'il ne pouvait plus marcher parce que les routes étaient bloquées par les transports, que ni hommes, ni chevaux ne pouvaient plus avancer parce qu'ils n'avaient eu aucune nourriture depuis quatre jours. Il demandait donc que l'infanterie couvrît sa retraite pour traverser la rivière ».

Si on eût cherché le débouché par Soissons où nous occupions la tête de pont, la jonction de von Kluck et de von Bülow eût été singulièrement compromise (1).

Au contraire, en exécutant cet « à droite », on s'écartait de l'armée Maunoury qui, au delà de Soissons, se trouvait bien embarrassée pour manœuvrer, en même temps, en retour d'équerre jusqu'à Chaulnes et Noyon.

Mais la préoccupation de ne pas altérer

(1) A ce moment, 12 après-midi, il y avait, à l'est de Soissons, le IIe corps allemand de Cuffies à Chivres, une division du IIIe corps au nord de Condé et le corps de cavalerie von der Marwitz à Vailly. *Rien entre Vailly et Berry-au-Bac* où, en ce dernier point, arrivait, rejetée de la Vesle, la droite de Bülow. Ce n'est que le 13 dans la matinée que le trou fut bouché par l'arrivée, sur le plateau de Craonne, d'une brigade du VIIe corps de réserve et de trois régiments.



(Photo Meys.)

PROSNES. — LA TRAVERSÉE DU VILLAGE BOMBARDÉ

l'alignement et le coude à coude dominait tout.

Quoi qu'il en soit, le 12 au soir, de Venizel à Maizy, l'armée britannique et le détachement appartenant à la 5e armée (Conneau et Maudhuy) se trouvaient au bord de l'Aisne, découvrant, en face, sur l'autre rive, la falaise à pic de Condé-Vailly-Pargnan. En l'enlevant d'un vigoureux élan, l'armée des vainqueurs pourrait du moins se porter d'un seul bond jusqu'au Chemin des Dames et peut-être même jusqu'à Laon. Le fameux massif eût été dominé. Mais il fallait réussir le coup et se saisir de la falaise tout entière. Sinon, on restait agrippé à la muraille et la position devenait périlleuse.

French s'est décrit lui-même, contemplant l'obstacle qui se dressait devant lui : « Je me rappelle être demeuré assis pendant des heures à l'entrée d'une grande caverne sur la rive sud de l'Aisne, à 400 mètres environ à l'est de Missy. Missy s'étend sur les deux rives de l'Aisne ; les Allemands occupaient une colline élevée curieusement taillée en pain de sucre, qu'on appelle le fort de Condé. Elle se dresse à 600 mètres environ au nord de Missy, descend en pente raide sur la rivière et domine complètement le rivage... »

Le roc de Condé fut la pierre d'achoppement de l'armée britannique dans sa course vers le nord.

French expose en ces termes le résultat de la journée du 13, qui fut, à proprement parler, la dernière de la poursuite et qui amorça la bataille de l'Aisne : « Le 13, à la première heure, nous attaquâmes la ligne de la rivière sur tout notre front. L'artillerie ennemie nous opposa un vigoureux barrage avec des pièces lourdes et des canons de tout calibre. L'infanterie allemande ne montrait pas beaucoup d'énergie dans la défense, mais un duel sévère d'artillerie se prolongea toute la journée.

« A la tombée de la nuit, tous les passages de

la rivière, *à l'exception de celui de Condé*, étaient occupés, enlevés et tenus : nous avions une ligne passant par Bucy-le-Long à l'ouest, les éperons nord et nord-est de Celles, Bourg à l'est... J'allai au quartier général de la 5e division d'infanterie à Serches (en face du fort de Condé), et j'y vis Fergusson. On me rendit compte de l'impossibilité rencontrée jusque-là d'aborder le passage de l'Aisne à Missy, l'ennemi ayant installé sur la rive opposée de l'infanterie et des mitrailleuses appuyées en arrière par de l'artillerie. Pendant toute la bataille (de l'Aisne), le plus grand intérêt se concentra autour de cette localité. »

On peut dire, en effet, que ce bastion du Chemin des Dames que fait le promontoire de Condé décida du sort du massif. Par sa possession, les Allemands restèrent installés sur la rivière, séparèrent en quelque sorte les armées alliées et purent se maintenir en avant du massif de Laon.

Cependant, le 1er corps de l'armée britannique (Douglas Haig) gagna, d'un magnifique élan, le nord de la rivière et s'élança même en direction du Chemin des Dames, déterminant ainsi la partie occidentale de la poche qui fut heureusement gardée sur la rive droite de l'Aisne et qui eut la plus grande portée pour l'issue finale de la guerre. La 2e division, à gauche, passe à Presles-et-Boves; la 1re division passe à droite et sans rencontrer de grandes difficultés à Bourg-et-Comin, elle déborde jusqu'au canal et dans la vallée d'Ostel. Elle est au pied du massif.

En deux mots, l'armée britannique, le 13 au soir, touche à l'Aisne avec une tendance à se porter à l'est ; elle occupe les ponts à Venizel et borde le pied de la falaise à Bucy-le-Long ; mais elle est maintenue au sud de la rivière à Missy, à Condé, à Vailly ; plus à l'est, elle a encore franchi le cours de l'Aisne à Chavonne, à Pont-Arcy, à Bourg-et-Comin. Elle essaye même d'aborder le Chemin des Dames par Braye-en-Laonnois, Troyon et Cerny... Retenez bien ces noms : c'est là que von Heeringen va entrer en ligne, le 14, et que le sort du massif va se jouer.

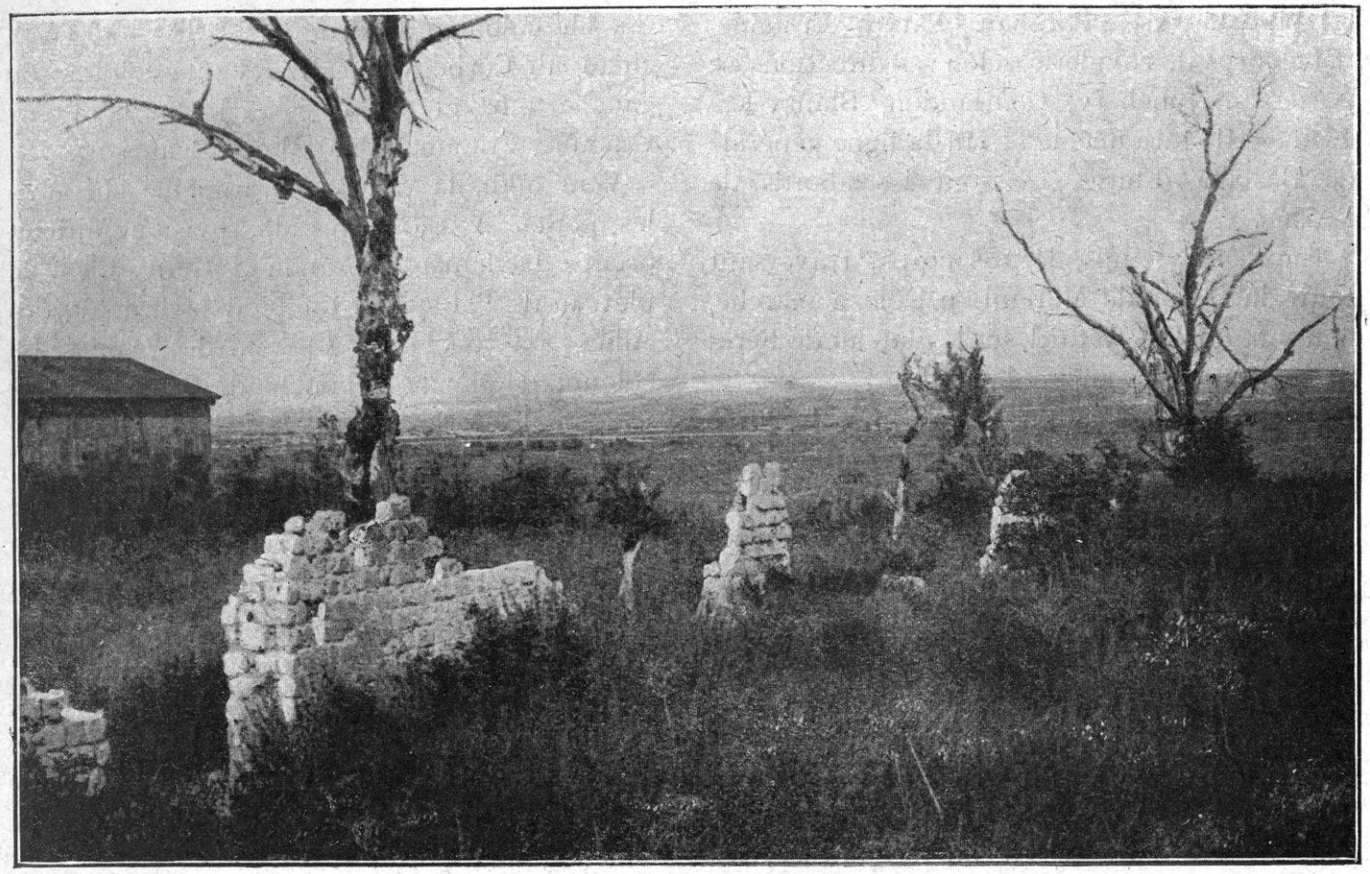
A sa droite, le corps de sir Douglas Haig était en liaison avec le « détachement » de la 5e armée formée du corps de cavalerie (Conneau) et du 18e corps (de Maudhuy).

PONTAVERT. — LE PONT SUR L'AISNE

LE DÉTACHEMENT " CONNEAU-MAUDHUY " GRIMPE AU PLATEAU DE PAISSY

Nous avons indiqué que le « détachement » Conneau - Maudhuy avait été créé dès le 9, dans l'intention de consolider l'armée anglaise sur sa droite et de lui donner l'appoint de forces nécessaire pour coincer l'armée de von Kluck par le sud. Ainsi, la 5e armée se trouvait avoir une double mission : par sa gauche, elle appuyait la manœuvre frontale en direction de la rive sud de l'Aisne, et par ses gros, elle devait bousculer l'armée von Bülow sur Épernay, Reims, Amifontaine et Rethel ; en somme, elle devait grimper au massif de Saint-Gobain et le tourner à l'est, tandis que Maunoury le tournerait par l'ouest.

Le « détachement » se met en mouvement sans rencontrer d'obstacle, dès le 9 (n'oublions pas que l'armée anglaise est arrêtée jusqu'au



(Photo Meys

LES RUINES DE LA FERME DE MOSCOU. — AU FOND, LES HAUTEURS DE MORONVILLIERS

10 au soir devant La Ferté-sous-Jouarre). Il remonte donc hardiment, passe la Marne à Château-Thierry (18e corps), et tient ses contacts avec l'armée britannique par Oulchy-le-Château (corps Conneau).

Le 10, le corps de cavalerie est réduit à deux divisions, l'autre passant à droite de l'armée. Le « détachement » serre toujours de près l'armée anglaise ; sa direction est encore franchement nord-ouest, presque vers Soissons : c'est lui qui doit occuper Vailly et Braine, et même à gauche, le corps de cavalerie se portera jusqu'à Venizel. Si les choses se passaient ainsi, l'armée anglaise pourrait prêter main-forte à l'armée Maunoury jusqu'à Soissons et au delà.

Mais la 5e armée a, comme nous l'avons dit, une double mission : si elle doit appuyer l'armée britannique à la bataille de rupture, elle doit aussi entrer dans la fissure entre von Kluck et von Bülow, et pénétrer dans le couloir de la Ville-aux-Bois-Amifontaine. C'est cette seconde partie de la manœuvre qui paraît l'emporter, dès le 10, dans l'esprit de Franchet d'Espérey. Il sent de la résistance de ce côté où se massent de grandes forces allemandes et commence à orienter les troupes non plus directement au nord, mais au nord-est. L'« à droite » s'accentue.

Le 10, le corps de cavalerie soutient un combat violent avec une arrière-garde ennemie qui l'arrête un instant ; le 18e corps, sans trouver de résistance sérieuse, a passé la Marne par les ponts d'Azy et de Château-Thierry, puis s'est élancé sur le plateau entre Marne et Aisne ; il recueille des prisonniers allemands, des ambulances, des convois.

Le 11, l'ordre de marche du « détachement » est orienté franchement vers le nord-est et non plus vers le nord : c'est donc l'armée Maunoury un peu délaissée. La marche de l'armée anglaise sur Soissons n'aura plus lieu. Le « détachement », laissant Venizel et Vailly à sa gauche, prendra, comme objectif,

le plateau de Pargnan - Paissy - Craonne.

Le corps de cavalerie, selon ses directions, se porte sur Jonchery, Courlandon, Blanzy-les-Fismes. Il stationne, le 11, sur la ligne générale de Bazoches-Lhuys. Ce sont les abords de l'Aisne.

En même temps, le 18e corps, traversant toute la région de Mareuil-en-Dôle, a marché, non sans quelque retard, sur le plateau de Fère ; il n'a pu franchir encore la Vesle.

C'est pour le lendemain, 12. Mais le corps de cavalerie a reçu l'ordre de renforcer l'attaque de l'Est, l'attaque dans le couloir d'Amifontaine. Deux de ses divisions s'y sont portées pour éclairer dans la direction de Berry-au-Bac-Guignicourt. Le « détachement » s'en trouve affaibli d'autant. La 4e division de cavalerie, qui lui reste seule à gauche, se portera par Vauxcéré, Mont-Notre-Dame. Un engagement assez vif l'arrête encore ; elle s'avance vers Longueval en liaison avec l'armée anglaise, mais reprend, en fin de journée, les mêmes cantonnements que la veille.

Le 18e corps, qui a reçu l'ordre de déboucher sur la rive droite de la Vesle et de grimper aux hauteurs de la rive droite, exécute son mouvement le 12, en trois colonnes, la gauche en avant : la 38e division enlève, vers 10 heures, le pont de Fismes ; la 35e division passe à Courlandon ; la 36e est encore sur la rive gauche de la petite rivière.

Le détachement est donc à pied d'œuvre pour le passage de l'Aisne, le 12 au soir. La journée du 13 va devenir décisive. Au moment où l'armée anglaise se laisse accrocher devant Condé, le « détachement » qui la flanc-garde à l'est abordera-t-il, oui ou non, la rivière et le massif?

Le 18e corps garde toujours son orientation vers le nord-est : il a l'ordre de prendre pied sur la rive droite de l'Aisne par les ponts de Maizy et de Pontavert. Le général de Maudhuy, avec une vive intuition de sa responsabilité et de l'importance de la journée, enlève ses divisionnaires et ses troupes ; il aborde la rive droite en plein élan :

« La colonne de droite (35e division) marchera sur Corbeny par Roucy ; la colonne de gauche (36e et 38e divisions) marchera sur Craonne, Craonnelle par Maizy-Beaurieux. »

Vers midi, la rivière est franchie sur tous les ponts. A 13 heures, la division Muteau occupe facilement Pargnan et Geny. C'est le plateau de Paissy qui tombe dans la main des Alliés ; on touche au Chemin des Dames. La colonne de gauche débouche de Beaurieux sur Craonnelle et Hurtebise ; la colonne de droite traverse Pontavert et se porte sur Corbeny. Voilà donc le couloir d'Amifontaine qui est dominé à l'ouest et la manœuvre d'encerclement du massif par l'est qui s'annonce bien. La 35e division s'empare, après un brillant combat, des points d'appui de la Ville-aux-Bois, Corbeny, Craonne... La Ville-aux-Bois, Corbeny, Craonne, ces points qui nous donneront tant de mal pendant les quatre années de la guerre de tranchées ! La 36e division occupe Oulches, aux portes d'Hurtebise.

Mais voilà que vers 16 heures, sur le front La Tour de Paissy, Oulches, Le Temple, la Ville-aux-Bois, les colonnes qui s'élancent sont accueillies par une violente canonnade. C'est le Chemin des Dames qui résiste et ne veut pas se laisser enlever. A marches forcées, une brigade du VIIe corps de réserve est arrivée sur le plateau. Exactement au point où Napoléon avait livré la bataille de Craonne aux Russes et aux Prussiens en 1814 (1), la grande bataille pour le massif de Laon, la grande bataille pour Paris recommence. Elle durera quatre ans !

Mais, à l'heure où il s'installe sur le plateau, le « détachement » n'en a pas moins la juste fierté d'avoir rempli sa mission. Il ne s'est pas laissé arrêter sur l'Aisne, il ne s'est pas laissé intimider par la falaise à pic. Il a abordé le plateau, il a chassé l'ennemi devant lui jusqu'à Hurtebise, jusqu'à Cerny-en-Laonnois ; il s'est emparé des passages de Pontavert, de Craonne et d'Amifontaine. Le corps de cavalerie du

(1) Voir le récit de L. Madelin, *Les Batailles de l'Aisne*, dans *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1918.

(Photo Meys.)

UN DES FOSSÉS DU FORT DE LA POMPELLE

général Conneau a poussé jusqu'à Marchais, jusqu'à Sissonne, jusqu'à Notre-Dame-de-Liesse. « Il n'y a plus d'ennemi devant nous, écrivait le général Conneau dans son ordre du 13. En conséquence, la 4e division de cavalerie prendra *à revers* les troupes allemandes qui attaquent le 18e corps sur le plateau de Craonne. »

La manœuvre va être accrochée par ailleurs, dès le soir même, mais ici la journée du 13 a été magnifique. La poche créée sur le plateau en collaboration avec le 1er corps britannique livrera, au delà de l'Aisne, une tête de pont qui tiendra l'ennemi en respect pendant de longues années.

LA 5e ARMEE DANS LA FISSURE. AGUILCOURT ET LES FORTS DE REIMS

La 5e armée avait, d'après l'Instruction générale no 21 datée du 10 septembre au soir, le rôle d'une armée de rupture. En somme, elle n'avait qu'à persévérer dans l'heureuse action à laquelle elle avait dû son succès sur la Marne : combinant son effort avec celui de la 9e armée (à laquelle elle cédait toujours son 10e corps), elle devait s'avancer *face à l'est*, au nord d'Épernay, et se glisser dans la région de Reims. Si elle réussissait, elle gagnait Rethel et la frontière belge. Bülow eût été définitivement séparé de von Kluck et rejeté sur la Meuse. Rien donc de plus important que cette mission confiée à la 5e armée. Mais il n'y avait pas une minute à perdre : il fallait arriver avant que les renforts allemands accourus de l'Est ne débouchassent sur le terrain.

Le sens de la manœuvre française ne fut pas ignoré dans le camp ennemi : nous avons donné, en effet, les instructions de Bülow qui la visent avec une précision singulière et s'efforcent d'y parer. Tandis que, le 10 septembre, von Kluck a reçu l'ordre de serrer sur Soissons et au delà, tandis que la IIe armée se retire sur la Vesle, aile gauche à Thuizy,

von Moltke libelle, le 11 septembre, ses derniers ordres qui ont pour objet de masser le plus de troupes possible dans la région de Reims. Nous les avons cités (tome XI, p. 249). Ces ordres établissent que *des renseignements sûrs* (dont nous ignorons l'origine) *permettent de prévoir que le haut commandement français envisage une attaque avec de très grandes forces contre l'aile gauche de la IIe armée et contre la IIIe armée.* En conséquence, les armées de l'Est devaient se rapprocher le plus possible du point de Thuizy (est de Reims) qui, à la jonction de la IIe et de la IIIe armée, devenait capital pour le sort de l'armée allemande. En plus, les troupes arrivant de l'arrière, c'est-à-dire celles de l'armée von Heeringen, devaient être poussées en avant, à l'est de Laon (Voy. ci-dessus, p. 251).

Ainsi, autant qu'on le pouvait, la fissure était couverte.

Par contre, la 5e armée française exécute ses ordres.

Dans la journée du 10, marchant sur un ennemi qui abandonne le terrain, elle se dirige droit au nord : le 18e corps (qui forme détachement) prenant pour objectif Vailly, le groupe des divisions de réserve du général Valabrègue, qui s'est intercalé entre le 18e corps et le 3e corps, marchera sur Braisne, le 3e corps (général Hache) sur Bazoches, le 1er corps (Deligny) sur Courville ; quant au 10e corps (général Desforges), il opérera avec la 9e armée.

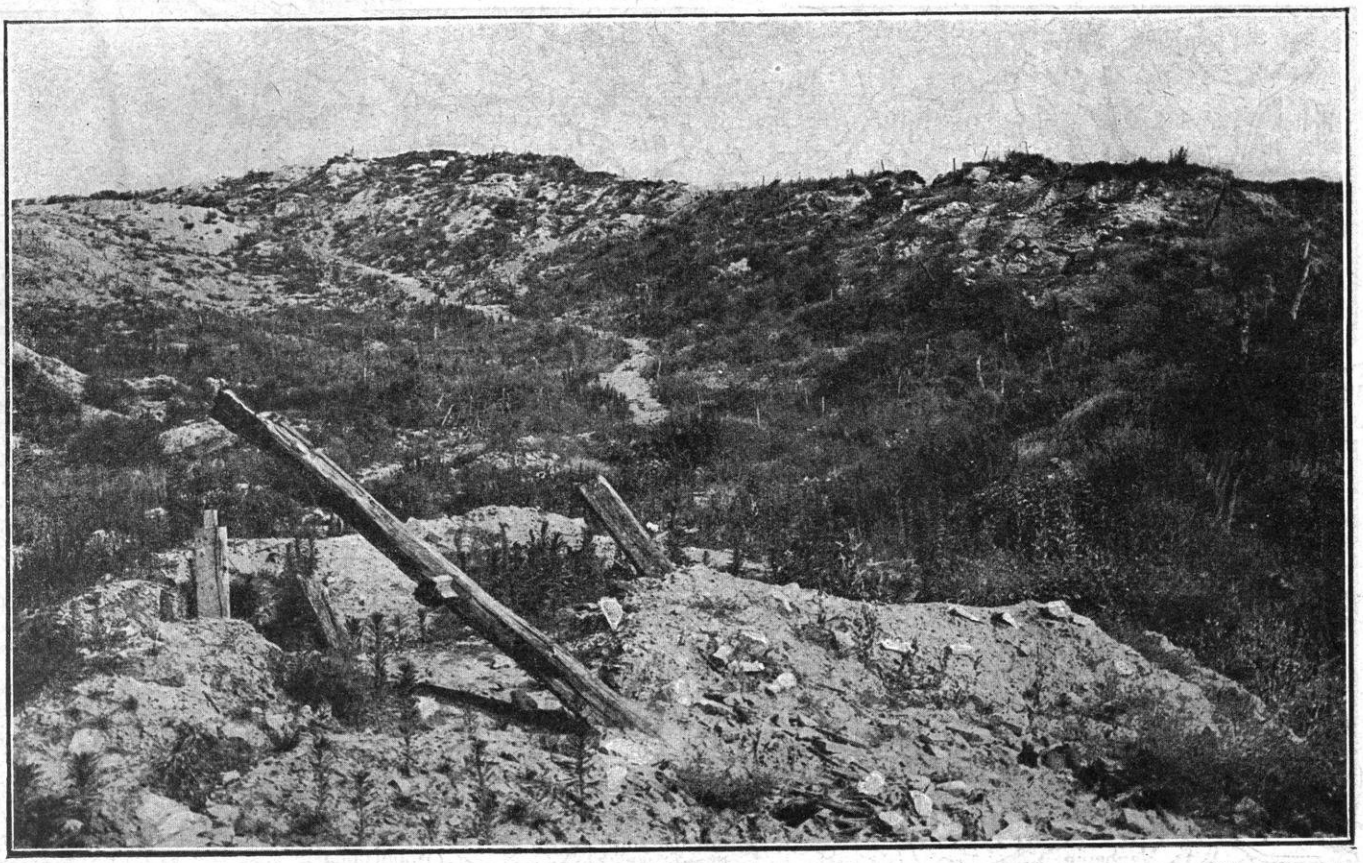
Le haut commandement est avisé probablement de l'effort fait par l'ennemi pour concentrer des forces sur le point où doit avoir lieu la bataille de rupture : car ses interventions pour le 11 indiquent, avec une grande netteté, la marche *vers le nord-est* ; le corps de cavalerie ira donc passer à Fismes, comme nous l'avons dit, le 18e corps se dirigera vers Breuil-sur-Vesle, le groupe des divisions de réserve vers Jonchery, le 3e corps vers Muizon, le 1er corps vers Champigny et le 10e corps à sa droite. Ainsi donc, tous à l'ouest de Reims.

Cependant, il se produit là un de ces incidents qui était la suite logique de la double mission confiée à la 5e armée. Tandis que ses corps progressent un peu lentement dans la région d'entre Château-Thierry et Épernay, au cours de la journée du 11, le retard que nous avons signalé à propos de l'armée britannique produit son effet dans la région de Vailly. De Soissons à Venizel, la ligne d'offensive est des plus minces. On éprouve le besoin de la renforcer. En conséquence, voici les gros de la 5e armée tirés à l'Est pour combattre, la gauche en avant, en vue d'aider la 9e armée, mais voici l'aile gauche de cette même armée ayant pour ordre « de s'orienter, le cas échéant, au nord de l'Aisne, pour agir contre les forces allemandes signalées vers Soissons », c'est-à-dire s'efforcer de seconder le plus possible l'armée britannique.

Ainsi se produit une sorte de dédoublement dans le front de la 5e armée : d'une part, son détachement de gauche (Maudhuy et corps de cavalerie) est tiré à l'Ouest pour prêter la main à l'armée britannique dans son assaut contre le Chemin des Dames ; d'autre part, le 10e corps ne peut plus quitter la 9e armée, car les armées allemandes se renforcent en face de celle-ci à Thuizy. Que reste-t-il de troupes à Franchet d'Espérey pour la manœuvre dans la fissure? Juste trois corps, le 3e, le 1er et le groupe des divisions de réserve. C'est peu.

Et, pourtant, il faut arriver à Château-Porcien : sinon, les renforts de l'ennemi nous précèdent et, grâce à eux, il contrebat la manœuvre française : 1° en faisant front au point menacé, c'est-à-dire entre Craonne et Neufchâtel, sur les deux côtés du couloir d'Amifontaine et sur le chemin de Château-Porcien-Rethel ; 2° en s'enterrant partout ailleurs : c'est, en somme, la simple application du système de Schlieffen signalé, dès 1912, par le commandant Thomasson, attentif observateur des grandes manœuvres allemandes.

Nous avons dit le rôle du 18e corps sur le



(Photo Meys.)

LE CHEMIN DES DAMES, VUE PRISE DE CRAONNE

plateau de Paissy. Il frappe, le 12 et le 13, à la porte d'Hurtebise, c'est-à-dire au pédoncule de ce plateau, qui donne, à la fois, l'issue par le couloir d'Amifontaine et l'entrée dans la plaine de Laon ; il débouche sur l'Ailette, au poteau d'Ailles, en direction de Braye-en-Laonnois. Mais que se passe-t-il aux autres corps qui agissent dans la plaine? « L'armée, dit un document, s'efforce de réaliser le dispositif suivant : centre en avant (3e corps d'armée), appuyé en arrière et à droite par les 1er et 10e corps, en arrière et à gauche par le 18e corps, le groupe des divisions de réserve suivant derrière les 3e et 18e corps d'armée.

« Cela donne donc une direction générale : 18e corps : Amifontaine, Neufchâtel, Guignicourt.

G. D. R. : Aguilcourt, Hermonville, la Neuville.

3e corps : Asfeld, Brienne, Houdilcourt.

1er corps, un peu en arrière : Bourgogne, Bazancourt, Bétheny.

10e corps, plus en arrière encore : Vitry-les-Reims, Cernay, Lavannes. »

Observez les relations avec les points indiqués dans les ordres allemands de Saint-Thierry et de Thuizy.

Le corps de cavalerie a reçu pour mission de se porter dans la région de Berry-au-Bac, Guignicourt, Damary, couvrant le flanc nord du 18e corps et éclairant *vers Laon et Sissonne.* Il doit tenir, en fin de marche, les débouchés nord de Pontavert et de Berry-au-Bac. En somme, on pénétrerait dans les « passages » par Sissonne et Rethel, vers la Belgique.

Mais le corps de cavalerie n'a pas encore passé les collines au sud de l'Aisne ; la 4e division ne peut déboucher au nord de la rivière. C'est un grave retard.

A ce même moment, l'ennemi, d'après les radios saisis par l'armée britannique, est extrêmement embarrassé et en grand désordre sur la rive droite de l'Aisne : si on arrivait à temps et en forces, on trouverait, pendant

LA POURSUITE FRANÇAISE

(Front ouest)

Positions le 13 Septembre 1914, à midi.

Altitudes : + 100m + 200m

Echelle : 0 Km. 5 10 15 20

3. DC à Guiscard

5. DC à St. Just en Chaussée

4 DC

Chauny · Condren · Noyon · Lassigny · Ressons-s-M. · Ribecourt · Marquéglise · Conchy · Roye · Rollot · Cuvilly · St. Maur · Monchy · Remy · Estrées-St. Denis · Arsy · Armancourt · Fayel · Compiègne · Forêt de Compiègne · Pont-St-M. · Rhuis · Verberie · Villeneuve · Forêt de Halatte · Sery · Rully · Senlis · Mont-l'Ev. · Baron · Ermenonville · Forêt de Chantilly · Dammartin-en-G. · St. Mard · Compans · Claye-Souilly · Meaux · Penchard · Germigny · Varreddes · Chambry · St. Soupplets · Forfry · Etrépilly · Trocy · Puisieux · St. Pathus · Le Plessis-Belleville · Chevreville · Bouillancy · Rosoy-en-M. · Boullarre · Sennevière · Nanteuil-le-Haudoin · Betz · Bargny · Levignen · Crépy-en-Valois · Rouville · Vauciennes · Ormoy-Villers · Rosières · Fresnoy · Thury · La Villeneuve · Cuvergnon · Barbu du Bois · Vez · Russy · Corcy · Villers-Cotterets · Haramont · Longpont · Taillefontaine · Morienval · Béthancourt · Verberie · Pierrefonds · La Croix-St-O. · Cuise-Lamotte · Coulolsy · Courtieux · Croutoy · Chelles · Bétheuil · Cœuvres et Valsery · Ressons-le-L. · Montigny · Mortefontaine · Vivières · Montgobert · Saconin-Breuil · Laversine · Soissons · Vic-s-A. · Attichy · Berneuil · Choisy-au-Bac · Offemont · Le Plessis-Brion · Tracy-le-V. · Tracy-le-Mt · Carlepont · Sempigny · Varesnes · Quierzy · Cuts · Blérancourt · St. Aubin · Nampcel · Moulin-s-T. · Autreches · Nouvron · Berny-R. · Tartiers · Cuisy · Fontenoy · Pasly · Chavigny · Teruy · Vauxaillon · Crécy-au-Mt · Coucy-le-Ch. · Landricourt · Anizy-le-Ch. · Suzy · Folembray · Forêt de Coucy · Autreville · Ailette · Massif de St-Gobain · St-Gobain · Pommiers · Bucy-le-L. · Croüy · Chivres · Fme de Condé · Celles · Vregny · Missy · Venizel · Acy · Serches · Nampteuil · Hartennes · Crise · Beugneux · Gd Rozoy · Dulchy-le-Chau · Billy · Norpy-s-O. · Silly-la-P. · Oigny · Trœsnes · La Ferté-Milon · Neuilly-St-Front · Breny · Rocourt · Latilly · Coincy · St-Quentin · Priez · St-Gengoulph · Rû d'Allant · Epaux · Bézu · Epieds · Bussiares · Vaux · Crouy-s-O. · Vendrest · Dhuisy · Ocquerre · Lizy-s-O. · Chamigny · La Ferté-s-J. · Citry · Nogent-l'Ar. · Viffort · Courboin · Nesles · Chierry · Chezy · Charly · Azy · Domptin · Coupru · Bézu · Ste Aulde · Chau-Thierry · Bussiares · Vaux · Crouy-s-O. · Vendrest · Dhuisy · Ocquerre

quelques heures encore, tout son front diminué au pied du Chemin des Dames.

Mais il faut arriver *sans une minute de retard* et agir tout de suite.

Or, le 1er au soir, un nouveau retard et surtout un nouveau déplacement de forces se produit : le 1er corps est occupé à une entrée solennelle qui a lieu à Reims ; il ne se trouve pas sur la ligne d'offensive ; en outre, tout le reste de l'armée fait un *à droite* qui, mettant au point le plus sensible (droite du couloir d'Amifontaine) le groupe des divisions de réserve, confie à celui-ci la mission de percer à l'endroit précisément où les renforts ennemis vont intervenir. L'ordre de la 5e armée est donc le suivant pour le 13 (daté du 12 à 21 heures) :

Corps de cavalerie : au nord, vers Sissonne.

18e corps : Goudelaincourt, Saint-Thomas, Sainte-Croix, château de la Bove.

Groupe des divisions de réserve : Amifontaine, Prouvais.

3e corps : Villers-devant-le-Thour, Saint-Germainmont, Blanzy (aux approches de Chateau-Porcien).

Or, c'est à ce moment même que vont commencer les plus graves réactions de l'ennemi. Une partie du VIIe corps de réserve allemand part de Laon pour Hurtebise quand l'ordre de Franchet d'Espérey parvient aux corps. L'on constate, en même temps, que la situation s'aggrave autour de Reims : l'ennemi tient les forts ou les hauteurs de la Pompelle, Berru, Fort de Fresnes, hauteurs ouest de Brimont.

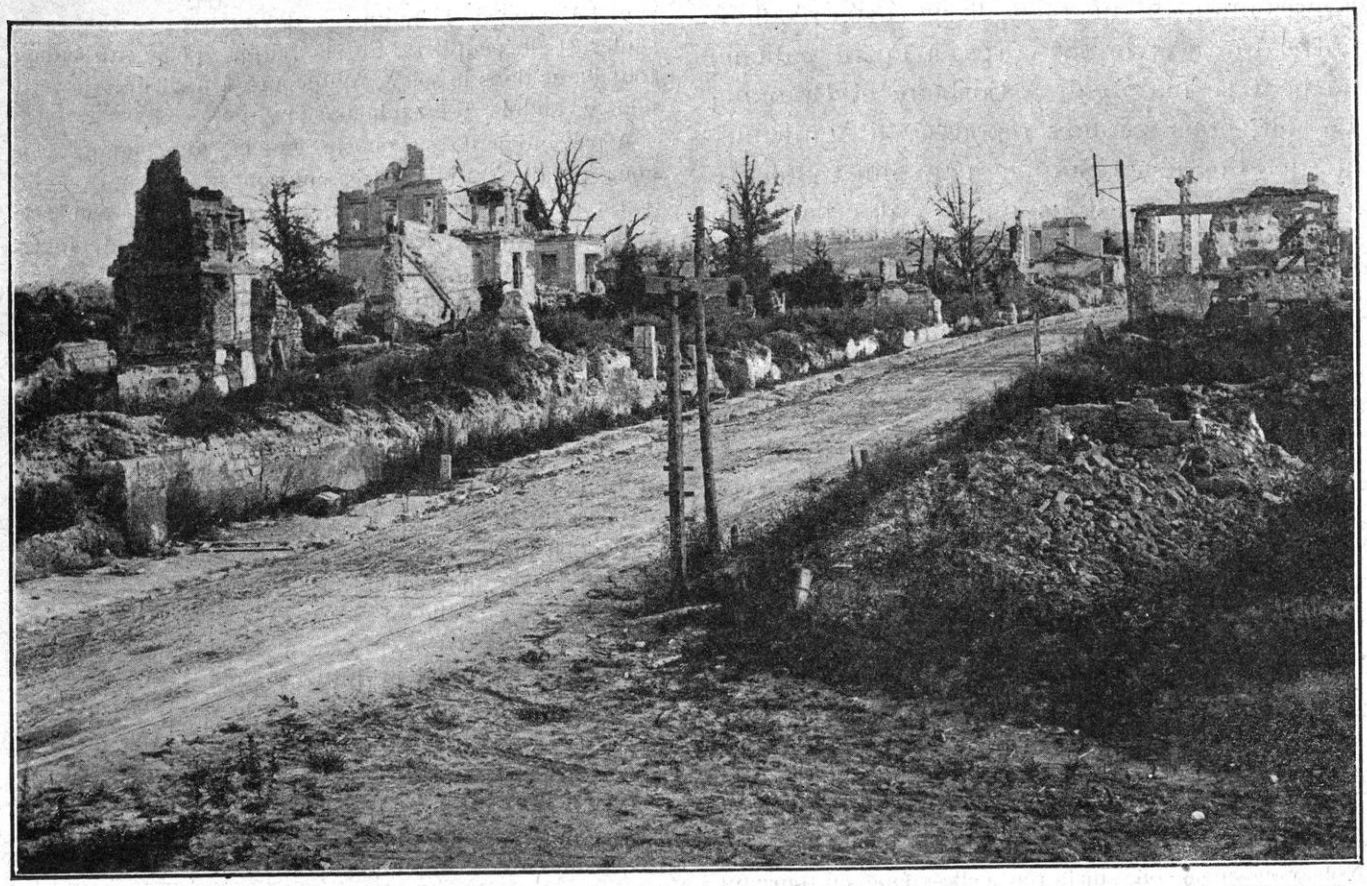
C'est donc le groupe des divisions de réserve et le 3e corps qui vont avoir à porter le coup suprême dans la fissure : ce sont ces deux corps, et ces deux corps seuls qui, dans la journée du 13, feront office de masse de manœuvre. Dans quelles conditions leur marche s'est-elle opérée jusqu'à cette minute décisive et comment vont-ils agir dans cette journée décisive ?

Le groupe des divisions de réserve a exécuté les ordres suivants pendant la première partie de la poursuite : le 10, il se porte en une seule colonne pour passer la Marne à Mézy, par Montlevon, Courboin et Crézancy ; à sa gauche, il est en liaison avec le 18e corps qui se serre sur Château-Thierry, et, à sa droite, avec le 3e corps en marche sur Jaulgonne. « Les villages abandonnés sont dans un état désolant : les portes et les fenêtres éventrées, tout l'intérieur rempli de meubles détruits, d'effets et de linges, répandus parmi les immondices. Le quartier général s'installe au château de Fossé. L'état dans lequel nous l'avons trouvé est indescriptible. On dirait qu'il a été mis à sac du rez-de-chaussée au grenier; avec cela, d'une saleté repoussante. Nous le faisons nettoyer de notre mieux par les prisonniers allemands. »

La Marne franchie sur un pont de bateaux construit par les équipages de pont du 18e corps, les ordres pour la journée du 11 septembre sont les suivants : « L'ennemi, retraitant en hâte devant l'armée anglaise et les 5e, 6e et 9e armées, s'est replié dans la direction générale du nord et du nord-est. La 5e armée, en liaison avec l'armée anglaise, doit continuer la poursuite. Un groupement important de notre cavalerie est entré dans Fère-en-Tardenois et opère sur notre front. »

Mais dans la journée du 11, les ordres de marche vers le nord sont modifiés, comme nous l'avons dit, par des ordres pour une direction Nord-Est « par suite du mouvement de retraite des armées allemandes qui se retirent vers l'Est ». Le groupe quitte donc la direction de Fère-en-Tardenois pour prendre celle de Fismes par Jaulgonne, le Charmel, Cierges, Dravegny. Le soir du 11, le bivouac est pris sans incident autour de Dravegny.

Nouvelle modification pour la journée du 12 : marche encore plus à l'est dans la direction de Jonchery-sur-Vesle, la 4e division de cavalerie éclairant la route, au delà de la Vesle, vers Hermonville, Saint-Thierry et la ferme du Godat. C'est, franchement, la trouée d'Amifontaine. La marche, dans cette journée du 12, se fait sans aucune difficulté, jusqu'à



(Photo Meys.)

PONTAVERT-SUR-AISNE. — LE VILLAGE APRÈS SON BOMBARDEMENT

Jonchery et au delà. Voici, maintenant, les ordres pour la journée décisive, le 13. Jusqu'ici, le corps n'est pas en première ligne :

« Demain 13 septembre, la poursuite doit continuer vers le nord-est. La 5e armée se portera en direction générale : Château-Porcien (c'est bien la marche sur Rethel). Le 4e groupe des divisions de réserve doit suivre en deuxième ligne derrière le 18e corps.

Mais, au cours de la nuit, un changement se produit : le groupe passe en première ligne. Il doit se contenir un peu à gauche et arriver au canal de l'Aisne par Cormicy. C'est donc franchement la trouée d'Amifontaine et le groupe aura la charge de l'opération principale. Dès la première heure, il se met en mouvement ; l'ordre de marche est le suivant : à gauche, le 18e corps qui emprunte, comme nous l'avons dit, l'itinéraire Pontavert, la Ville-aux-Bois-Corbeny et qui, par conséquent, progresse sur le flanc du plateau de Craonne-Hurtebise ; au milieu, la 53e division qui pénètre en plein dans la trouée par Cormicy, et qui passera l'Aisne à Berry-au-Bac; à droite, la 69e division qui passera la Suippe à Aguilcourt, l'Aisne à Guignicourt et qui se portera sur Prouvais, pour couvrir à l'est la manœuvre dans la trouée.

Rendons-nous compte que le général Conneau a son quartier général à Amifontaine, que son corps de cavalerie patrouille en avant jusqu'à la Malmaison et Sissonne, qu'il trouve le terrain libre d'ennemis et qu'on peut se croire en mesure de tourner vers la Serre le redoutable massif.

Tout se passe on ne peut mieux dans la matinée du 13 : « Nous atteignons Berry-au-Bac et progressons au delà de l'Aisne. Nous nous emparons vivement de Condé-sur-Suippe et d'Aguilcourt. Nous prenons pied à Prouvais et Juvincourt... »

Mais voici que tout change. « Au cours de

l'après-midi, dit un récit, le 3e corps recule à notre droite et le 18e corps, à notre gauche, ne peut se maintenir à Corbeny et Craonne. Le soir, nous sommes repoussés d'Aguilcourt et de Condé-sur-Suippe par une violente attaque. Nous restons maîtres des hauteurs cotées 91 et 100 entre le canal et la Suippe. »

Que s'est-il passé?

Nous avons le carnet de route d'un officier de « la pointe d'avant-garde ». Ainsi nous sommes à même de suivre, *de visu* en quelque sorte, le combat où se heurtent les deux manœuvres, la poursuite française et la contre-attaque allemande (1) :

« Ce matin, écrit un officier du 332e, ma compagnie, la 23e, est tête d'avant-garde de la 69e division. Peu ou pas de cavalerie ; car celle-ci est sur les dents. Nous partons ; il fait beau. Nous descendons par une route rapide sur Hermonville et Cauroy-les-Hermonville. La population nous apporte tout ce qu'elle peut nous donner. Nous traversons rapidement les deux villages et approchons de la route de Reims à Laon. Les 77 commencent à rappliquer et jalonnent notre route. Nous nous engageons sur la route elle-même, en tournant à gauche vers Berry-au-Bac. A ce moment, un ordre arrive : la compagnie devient flanc-garde du régiment et pendant que celui-ci continue sur Berry-au-Bac, nous déboîtons à droite et marchons sur le canal de l'Aisne, vers la Maison Blanche. Je suis en pointe d'avant-garde : aussi je puis voir enfin quelque chose et agir. Nos deux éclaireurs de pointe et moi, nous partons, nous franchissons le pont du canal et nous nous engageons dans un chemin assez couvert qui longe les murs extérieurs de la ferme du Godat. A ce moment, deux dragons arrivent et me disent, qu'au bout du chemin, se trouvent des uhlans. Je fais mettre la baïonnette et nous courons pour tâcher de les surprendre. Nous atteignons le bout du chemin : mais les uhlans se sont envolés. A gauche s'ouvre la porte de la ferme : en nous voyant, les habitants accourent pleins de joie et nous confirment le départ précipité des éclaireurs ennemis. Devant moi, un léger talus que je fais occuper et organiser pour couvrir le débouché du pont. Je fais savoir à mon capitaine qu'il peut passer : la compagnie passe et nous reprenons notre progression en avant avec précaution. Sur ma droite, un bois de sapins suspect.

Un demi-escadron de chasseurs à cheval nous dépasse au galop. Peu de temps après, nous entendons une fusillade assez vive en avant. Les chasseurs ramènent les deux uhlans prisonniers. Nous abordons la crête boisée et fouillons les bois. Rien. La crête franchie, devant nous descend la plaine vide au loin, à 2 kilomètres environ. Le cours de la Suippe se devine avec sa rangée de saules et de peupliers. Sur la Suippe même, un village tout blanc dans le soleil, Aguilcourt. Un chemin de terre nous y conduit. Il est 9 heures environ.

A ce moment, sur notre gauche, descendant vers nous, paraît, à 2 kilomètres environ, une formation très dense de cavalerie ennemie, une division à peu près avec de l'artillerie. Nous prenons la formation déployée. Ah ! si nous avions du canon... Nous nous attendons à être chargés. Mais la cavalerie disparaît derrière un bois. A peine avons-nous quitté notre emplacement, qu'une rafale de 105 vient le balayer. Ordre arrive au régiment d'occuper Aguilcourt et de s'y organiser. Ce qui est fait. On organise le village. Il est 10 heures. Les premiers éléments de la brigade du 287e viennent prolonger à notre droite la ligne de combat. A peine en ligne, les 105 allemands rappliquent.

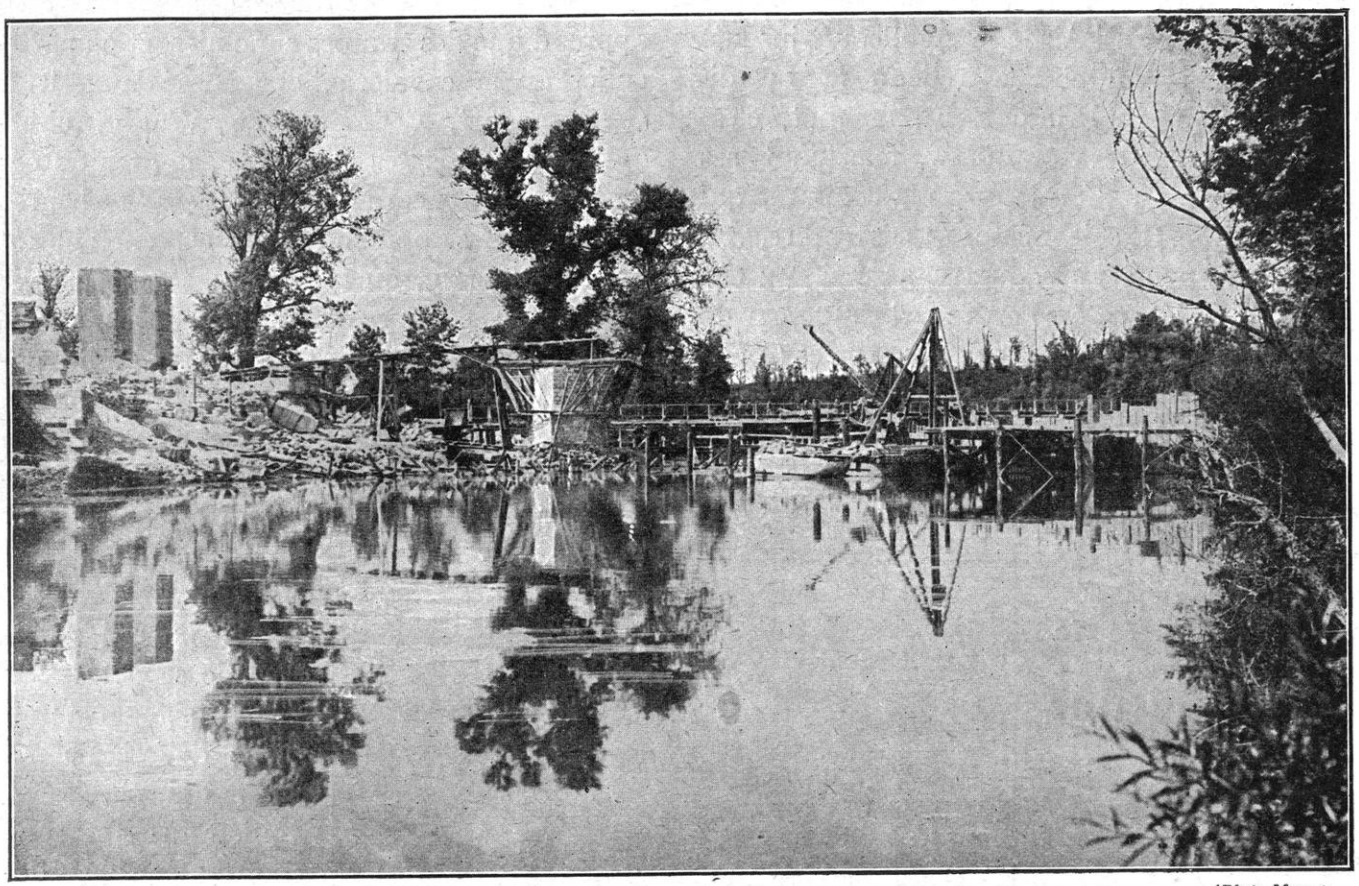
A 11 heures, nous apprenons que notre division a passé l'Aisne, mais qu'elle s'est heurtée à des forces supérieures, et qu'elle doit repasser la rivière. Et voici ce qu'on attend de nous : le général Rousseau fait appeler le commandant Réal et lui dit qu'il faut que nous tenions trois heures pour donner le temps à la division de se décrocher et de repasser l'Aisne. Elle est trop en l'air pour rester ici. Je reçois l'ordre d'aller me poster avec mon peloton en arrière et à gauche du bataillon, derrière un groupe de meules ; le 2e peloton de la compagnie part pour renforcer la compagnie occupant le village, lequel est fortement attaqué. Nous ne l'avons jamais revu. Les balles pleuvent ; plusieurs des hommes sont touchés, *les premiers de la journée*. Au même moment, les batteries boches qui occupent les hauteurs nord entourant le village tirent vers nous. Le village est bombardé, attaqué, il est pris. Je dois m'organiser, maintenant, contre le village où se masse l'ennemi. J'organise rapidement un semblant de barricades avec des bottes de paille et des fagots. Nous sommes à 300 mètres du village, dont les premières maisons nous font face et nous dominent. La rue principale s'ouvre un peu obliquement et nous ne discernons pas ce qui se passe à l'intérieur. Brusquement, un grouillement gris. C'est l'ennemi. Je fais ouvrir le feu. A cette distance, tous les coups portent. L'ennemi se plaque.

Il est 3 heures. La 22e compagnie est prise d'écharpe par les mitrailleuses allemandes qui viennent d'être placées dans les greniers d'Aguilcourt. Elle est décimée. Son capitaine, le capitaine Ulrich, tombe l'un des premiers. Spectacle impressionnant de ces hommes qui, l'arme à la main, en ordre et au pas, se retirent sous une grêle de balles. Pas un ne parvient à faire plus de 200 mètres. Ils tombent par grappes...

De même la 21e compagnie, dont le capitaine Simon vient d'être blessé d'un éclat d'obus, esquisse aussi un mouvement de retraite, mais se fait aussi détruire.

Il ne restait donc plus personne sur ma droite et au-devant de moi. Ma petite troupe se forme en demi-cercle. Le capitaine de la Cour me rejoint. Il est blessé d'une balle qui lui fracasse le poignet gauche. Peu à peu

(1) Voir tome XI, page 251.



(Photo Meys.)

LE PONT DE GUIGNICOURT APRÈS SON BOMBARDEMENT

viennent se réfugier autour de nous les blessés du bataillon, cherchant un abri derrière les meules qui forment autour de la petite troupe comme un redan... Il est 5 heures. Mon peloton seul soutient encore le feu. Le commandant Réal est en avant de nous ; il a pris un fusil et fait le coup de feu ; il est blessé peu après d'un éclat d'obus et tombe évanoui. Mon capitaine et moi nous entretenons le combat avec notre petite troupe qui, maintenant, forme un cercle complet, car l'ennemi, qui a filtré autour de nous, nous cerne à droite et à gauche.

Vers 6 heures du soir, voyant que nous allons être complètement entourés, nous rassemblons les hommes valides, une douzaine, pour essayer de gagner un bois de sapins qui se trouve à un kilomètre de nous. A ce moment, je suis blessé d'une balle qui me brise l'avant-bras droit. Nous partons quand même sous un ouragan de balles. Mais nous tombons sur une ligne d'Allemands qui a fermé le cercle autour de nous... (1). »

Le bataillon avait tenu, non pas trois heures, mais neuf heures, et la division était venue s'établir sur le canal au nord de Cormicy.

Il est facile de reconstituer, à l'aide de ces précisions, l'événement qui se produit dans la journée du 13, en plein dans cette trouée d'Amifontaine qui va décider de la bataille de rupture et de la manœuvre sur le massif de Laon-Coucy, *par l'est*. Au début de la journée, pas d'ennemi devant la cavalerie ni devant le corps des divisions de réserve. Ils avancent sans coup férir, tandis que le 18e corps les protège du haut du plateau de Craonnee t s'avance lui-même sur Hurtebise, qui est la clef de la position. Mais peu à peu les premières avant-gardes ennemies paraissent : d'abord les hulans, puis la cavalerie, puis une puissante artillerie ; c'est la 28e brigade du VIIe corps de réserve qui a quitté Laon dans la nuit du 12 au 13 et que suit le reste du corps d'armée ; c'est bientôt le XVe corps de l'armée von Heeringen qui va déboucher sur Corbeny et la trouée d'Amifontaine. A Hurtebise, contre-attaque violente, sur le 18e corps. A Condé-sur-Suippe, à Aguilcourt, contre-attaque violente sur les divisions de réserve : c'est la 13e division du VIIe corps ; elle tient la droite

(1) Carnet de route du lieutenant H..., du 332e.

de Bülow depuis l'Aisne et Aguilcourt jusqu'à Berméricourt où elle se relie à la 14e division qui tient Brimont. En un mot, c'est la manœuvre de von Bülow, masquant ses troupes et ses renforts contre la coupure, qui prend forme. Ce soir même, 13 septembre, von Stein va apporter aux quartiers généraux des IIIe, IVe et Ve armées l'ordre de l'Empereur de céder un corps de chacune de ces armées (XIIe, XVIIIe, XIIIe) pour renforcer encore le front de Bülow et la trouée d'Amifontaine. On va donc trouver ici des forces imposantes, partout ailleurs des positions retranchées. L'Aisne est franchie, mais elle n'est pas dépassée. Ainsi commence la rude bataille qui portera le nom de cette rivière.

LE 3e CORPS AUX APPROCHES DE REIMS

La situation se compliquait encore à l'est, où combattait le 3e corps.

Nous avons laissé le 3e corps décidant du sort de la bataille de la Marne par son vigoureux « à droite », dans la journée du 9. Il prend la poursuite dès le 10, en direction de Jaulgonne. Le 7e chasseurs, qui l'éclaire, occupe Jaulgonne à 10 heures, après un combat extrêmement vif. Il a devant lui les arrière-gardes de l'armée Bülow. Entre 10 heures et midi, les têtes des deux divisions ont franchi la Marne (1).

A 16 heures, la 5e division est établie entre Rozoy et Tréloup ; le mouvement se dessine vers Ville-en-Tardenois et Reims.

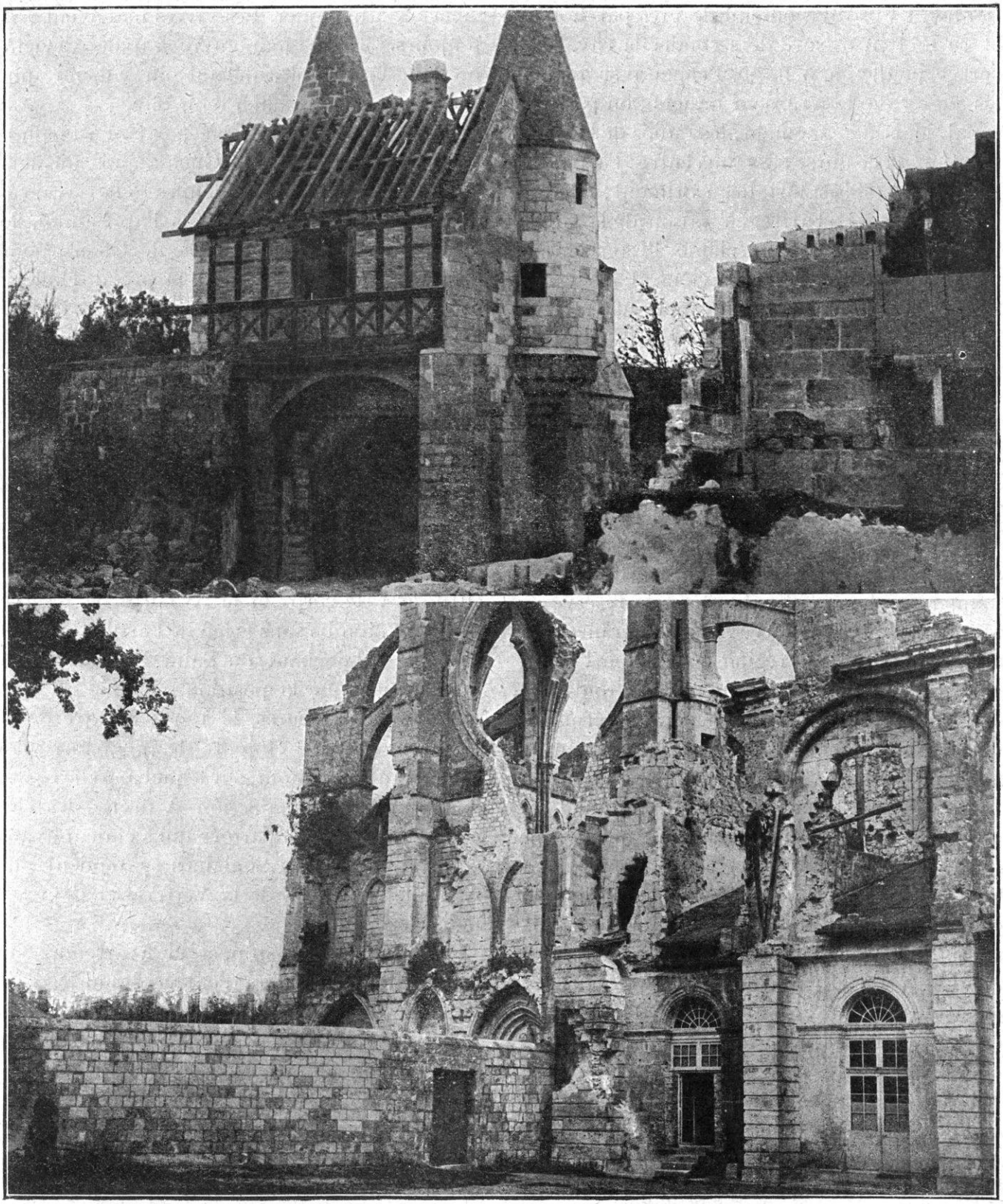
Mais, le 11, la direction donnée à toute l'armée vers l'est est assignée au 3e corps. On apprend que des troupes ennemies, et en particulier de la cavalerie, ont passé la nuit à Goussancourt, Coulonges et Vézilly, c'est-à-dire entre Fismes et Reims ; le gros de ces troupes était encore à Cougny entre 11 heures et midi. On s'approche et on les cherche au nord de Lagery, où le général Hache établit son poste de commandement.

La cavalerie prend les devants ; elle patrouille, le 12 au matin, dans la région de Muizon, passe la Vesle et reçoit des coups de fusil sur les lisières nord ainsi que sur les hauteurs nord de la Vesle. A midi 15, on est aux approches de Reims ; mais la 5e division, qui a pour instruction de se porter sur Gueux, signale la présence de forces ennemies qui paraissent vouloir tenter une contre-offensive, débouchant de la Neuvillette sur Champigny, et on apprend, en même temps, que le 1er corps a engagé son artillerie aux approches de Reims. En fin de journée, la 6e division est au delà de la rivière à Châlons-sur-Vesle, mais la 5e division reste à Gueux, surveillant les mouvements de l'ennemi.

UN CAMP DE PRISONNIERS ALLEMANDS

Cette journée du 13 devient aussi grave autour de Reims qu'elle l'est à la trouée d'Amifontaine ; mais ici la résistance a un tout autre caractère : les manifestations de l'ennemi sont appuyées sur des positions formidables, dont il a su tirer parti dans sa retraite, ce sont les forts du camp retranché de Reims qui, pendant de longues années, donneront tant de mal à nos troupes. L'armée de Bülow les tient avec le Xe corps de réserve de Courcy à Cernay, le Xe corps de Cernay à La Pompelle, la Garde de La Pompelle à Prosnes.

(1) Voir le récit de l'affaire de Jaulgonne dans Marcel Dupont, *En campagne*, p. 124.



(Photo Meys.)

LENCLOÎT. — PORTES D'ENTRÉE DU VILLAGE ET DU CHATEAU DES MONTESQUIOU

La cavalerie du 3e corps, qui tente de passer le canal de la Marne, est arrêtée en face de Courcy. La 6e division suit de près par Loivre et se met en mesure de seconder la cavalerie sur ce point : à 9 h. 30, l'ennemi se replie; les ponts de Loivre sont intacts ; on passe le canal. Mais, à ce moment, les radios de l'armée apprennent ce qui se passe au centre : l'artillerie lourde ennemie est installée à Brimont; elle est difficile à contrebattre, en raison de la situation élevée du fort. On réclame l'intervention du 1er corps et l'envoi d'avions. La 6e division a franchi les ponts du canal ; elle se propose de contourner Reims pour attaquer Brimont de flanc ; le 1er corps stoppe en attendant que le 3e et le 10e aient occupé les forts de Brimont et de Berru. Mais les choses ne sont pas si faciles : la cavalerie est repoussée de Courcy, après avoir beaucoup souffert ; la 6e division, bombardée par notre propre artillerie, ne peut entrer à Bermericourt. « A la droite de la 6e division, le château de Courcy a été perdu. On est inquiet sur le sort des divisions de réserve — attaquées, comme nous l'avons dit, par un ennemi supérieur dans la région d'Aguilcourt et du Godat. — Le général Pétain apporte toute son énergique volonté à la défense de la ferme du Godat, qui devient le pivot de la manœuvre allemande. Un régiment, le 5e, tient la ferme. Des marécages s'étendent tout autour ; on combat le dos au canal; l'ennemi, qui occupe toutes les hauteurs, ne cesse de contre-attaquer. Heures anxieuses ! Le général se rend compte que, s'il replie son régiment sur la rive gauche, ce mouvement peut amener un recul décisif. Il décide que l'on tiendra au Godat coûte que coûte. Il s'y rend de sa personne et donne lui-même ses ordres. »

Les trois colonels qui prennent successivement le commandement du 5e d'infanterie, le colonel Doury, le colonel de Lardemelle, le colonel Bouteloupt sont tués. Le régiment est cruellement éprouvé ; mais la charnière qui va protéger Reims est sauvée.

Il pleut à torrent depuis trois jours. Le soldat, après dix jours de bataille, se traîne plutôt qu'il ne marche. Les munitions commencent à manquer. Les vivres n'arrivent pas toujours. Toute manœuvre rapide devient presque impossible, devant un ennemi qui, décidément, est résolu à tenir tête.

Quant à la 5e division (général Mangin), arrêtée d'abord devant Gueux, puis au delà par des tranchées ennemies, elle avance, mais lentement. Le 12 dans l'après-midi, le 74e a poussé sur la garenne de Gueux pour arrêter la droite ennemie. On prend Thillois, on progresse par la voie ferrée et la rive sud de la Vesle. On a pu croire que l'ennemi allait céder. Mais on s'aperçoit, le 13 au matin, que la poursuite sans coup férir touche à sa fin. La 5e division doit suivre l'itinéraire : Thillois, Merfy, Courcy, Brimont. Mais si Courcy peut être tenu dès 9 h. 15 par la cavalerie, en revanche, Brimont est occupé solidement par la 14e division allemande (VIIe corps). Le 129e, qui se porte sur Courcy, c'est-à-dire à la liaison entre le VIIe corps et le Xe corps de réserve de Bülow, tombe sous le feu de l'artillerie ennemie, en débouchant de Saint-Thierry. On a l'impression que la position ennemie est très forte. Vers 14 heures, le 129e s'empare de la Verrerie, l'occupe et tente de progresser vers le château de Brimont, sur lequel marche également un bataillon du 36e. A droite, les éléments du 1er corps d'armée qui s'étaient avancés vers le bois de Soulaines se replient sur Neuvillette. On garde la Verrerie et Courcy ; mais c'est tout.

On se décide à stopper et à attendre le lendemain. On essaiera d'enlever les forts, avec le concours des divisions de réserve. Mais l'affaire devient de plus en plus difficile, on le sent. L'ennemi s'est consolidé : ses renforts arrivent du massif laonnois et se glissent vers Reims, s'abritant derrière la Suippe et gagnant les forts. C'est ainsi que Brimont, un instant abandonné, a été réoccupé par l'ennemi et est maintenant solidement tenu.

Cependant, Reims est délivrée.

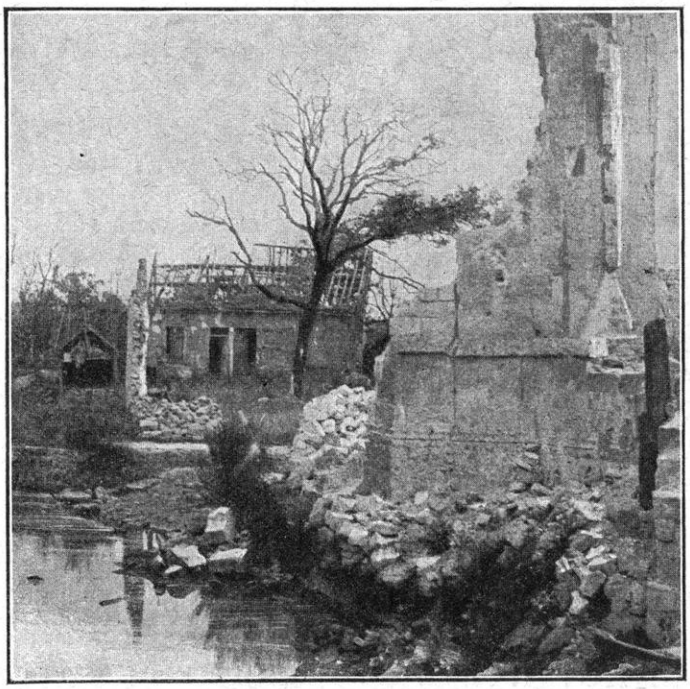
LA CORVÉE DE POMMES DE TERRE DANS UN CAMP DE PRISONNIERS ALLEMANDS

LE 1er CORPS A REIMS Cette mission de délivrance incombe en particulier au 1er corps (général Deligny), qui a joué un rôle si considérable depuis le début de la guerre. Le 1er corps a franchi la Marne le 11, à Châtillon-sur-Marne. Il ne rencontre aucune résistance et longe la montagne de Reims en direction de Ville-Dommange et de la voie ferrée. Mais, le 12, lorsque les colonnes débouchent dans la plaine de Reims, l'ennemi est signalé en position entre les deux grandes routes de Reims-Fismes, Reims-Épernay, occupant une série de retranchements. en arrière de la ligne Thillois, Ormes, Bezannes et, au sud, il tient également ces villages. Le 12 au soir, une avant-garde de chasseurs est envoyée pour prendre les premiers contacts avec la ville que l'ennemi évacue. On apprend en effet que l'armée de Bülow, dans une cohue inexprimable, a traversé Reims et s'est portée au nord de la Vesle. Le 1er corps doit également, derrière l'ennemi, traverser Reims pour porter ses gros sur la Suippe, mais il bivouaque autour de la ville : car son mouvement ne doit commencer que quand le 3e corps à gauche et le 10e corps à droite seront maîtres des hauteurs de Brimont et de Berru. La chose, malheureusement, n'est pas si facile. Le 1er corps reçoit l'ordre de seconder l'attaque du 10e corps sur Berru par toute son artillerie. On sait que la sortie de la ville sera dure. Le corps reçoit l'ordre de prendre part à l'attaque sur les forts et de les tourner, si possible, en direction de Bourgogne. On reçoit avis, en même temps, qu'il faut ménager les munitions.

REIMS DELIVRE Ce fut le dimanche 13 septembre, que Reims, délivré de l'ennemi, vit entrer les pantalons rouges et les capotes bleues : « Une patrouille du 6e chasseurs, commandée par le lieutenant Guillaume, venue de la Maison-Blanche, était entrée par le faubourg Saint-Anne ; quelques

minutes après, un cycliste du 33e régiment d'infanterie apprenait à la population que son régiment occupait la Havette. La fusillade crépitait ; la canonnade redoublait d'intensité (1).»

Pendant les deux journées du 11 et du 12, la population avait suivi avec une anxiété où peu à peu la joie s'introduisait, le bruit du canon se rapprochant et la rentrée dans Reims de colonnes immenses venant, disaient les Allemands, DE PARIS. Paris était-il pris, ou Paris avait-il repoussé les troupes de l'ennemi, tel était le dilemme qui se posait pour les habitants de la ville, isolés du reste de la France. Peu à peu cependant, la réalité put se lire sur les visages des troupes qui passaient, passaient sans cesse, accablées de fatigue, ruisselantes de pluie, traînant des convois interminables de blessés et de morts, cachant mal les signes évidents d'un complet abattement. Soudain on affiche dans la ville, la proclamation suivante (2) :



MÉRY. — LES RUINES DE L'ÉGLISE

« Dans le cas où un combat serait livré aujourd'hui ou très prochainement aux environs de Reims ou dans la ville même, les habitants sont avisés qu'ils devront se tenir absolument calmes et n'essayer en aucune manière de prendre part à la bataille. Ils ne doivent tenter d'attaquer ni des soldats isolés, ni des détachements de l'armée allemande. Il est formellement interdit d'élever des barricades ou de dépaver des rues, de façon à ne pas gêner les mouvements des troupes, en un mot de n'entreprendre quoi que ce soit qui puisse être nuisible à l'armée allemande.

« Afin d'assurer suffisamment la sécurité des troupes, et afin de répondre du calme de la population de Reims, les personnes nommées ci-après ont été prises en otage par le commandement général de l'armée allemande. *Ces otages seront pendus* à la moindre tentative de désordre. De même, *la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque* est commise aux prescriptions précédentes.

« Par contre, si la ville se tient absolument tranquille et calme, les otages et les habitants seront pris sous la sauvegarde de l'armée allemande.

« Par ordre de l'autorité allemande,

« Le maire, Dr LANGLET.

« Reims, le 12 septembre 1914. »

(Suit la liste des otages : quatre-vingt-un noms.)

C'était l'aveu. On enlevait des otages ; donc on fuyait.

La nuit tombe. « Nous entendons défiler rapidement, sous une pluie diluvienne, l'armée allemande avec son matériel, remontant vers l'est. A présent, il fait trop noir pour voir ce qui se passe dans la rue. Mais nous entendons. Leur pas s'accélère.

A deux heures du matin, ils passent, passent encore, courant cette fois, et proférant d'une voix assourdie leurs *weicht! weicht !* haletants. Sur leur flanc galopent des équipages de toutes sonorités et des cavaliers. L'averse crépite sur les casques, sur les véhicules, sur les armes. Enfin tous les bruits s'apaisent et l'on ne perçoit plus que celui de la pluie tombant en douches sur le pavé et sur les toits, sur les matériaux du port, sur les platanes de la chaussée.

Dimanche, 13 septembre.

« Maman, c'est nous ! » Il est cinq heures à peine, lorsque cette exclamation est lancée de la rue par une voix junévile qui se retient comme si elle craignait d'éveiller des dormeurs. « Vive la France ! Vive l'armée ! » Battements de mains, cris de joie dans la

(1) Jules Poirier, *Reims* (1er août-31 déc. 1914), p. 173.
(2) Isabelle Rimbaud, p. 181.

(Photo Meys.)

L'EMPLACEMENT DE LA FERME DU CHOLÉRA, SUR LA ROUTE 44, ENTRE REIMS ET LAON

chambre à côté et aussitôt derrière la porte secouée de la nôtre, la voix pressante de Nelly : « Mon oncle, ma tante, les Français ! »

LE 10e CORPS ET LA 9e ARMÉE ENTAMENT LA POURSUITE ET S'ARRÊTENT DEVANT LES MONTS DE CHAMPAGNE

Nous avons dit plus haut (tome XI, p. 160 et suiv.) dans quelles conditions la retraite des armées allemandes, devenue inévitable, avait été réglée d'accord avec Hentsch à l'armée von Bülow d'abord, puis à l'armée von Hausen, dans la journée du 9 septembre. Dès le début de l'après-midi, les mouvements prescrits par les états-majors à Montmort (IIe armée) et à Châlons (IIIe armée) avaient reçu un commencement d'exécution. De l'ouest à l'est, protégés par des arrière-gardes, les corps d'armée se repliaient vers la Marne : la 13e division (du VIIe corps) se portait vers les ponts de la rivière entre Jaulgonne et Port-à-Binson, en flanc-garde de l'armée von Bülow; le Xe corps de réserve, rejeté de la route Montmirail-Champaubert par Franchet d'Espérey, se repliait sur Damery; le Xe corps et la 14e division (du VIIe corps) quittaient la région nord des marais de Saint-Gond, se portant sur Épernay; la Garde s'engageait sur la route de Fère-Champenoise à Vertus ; à l'est de cette route, les trois divisions saxonnes de von Kirchbach, 32e, 23e de réserve et 24e de réserve, reprenaient à leur tour la direction de la Marne à 2 heures de l'après-midi. Dès la soirée du 9 et la nuit du 9 au 10, l'armée von Bülow repassait la Marne.

A la IIIe armée, les troupes avaient commencé leur retraite un peu plus tard, vers le soir, « dans un état d'épuisement inquiétant », selon l'aveu de von Hausen lui-même.

Nous avons dit également comment les manœuvres prévues dans le camp français par le général Foch s'étaient trouvées faci-

litées, du fait de ce décrochement des troupes allemandes.

A l'heure où il sentait partout ce fléchissement devant lui, le général Foch préparait ses ordres pour le lendemain 10 septembre.

« Sur tout le front de l'armée où l'ennemi a paru céder, écrivait-il, l'attaque sera reprise *avec la dernière énergie* dès 5 heures :

Le 11e corps contre le front Sommesous-Lenharrée ;

La 42e division contre le front Lenharrée (exclu)-Normée ;

Le 9e corps contre le front Normée (exclu)-Écury-Morains ;

Le 10e corps contre le front Étoges-Villevenard en direction de Colligny-Bergères », c'est-à-dire que ce corps prenait à revers la retraite allemande au nord des marais de Saint-Gond.

Nous savons dès maintenant que la marche en avant de l'armée française va suivre les colonnes ennemies, mais ne les bousculera pas dans leur retraite ; celle-ci va s'accomplir en ordre, grâce à la prudence de von Bülow qui, d'une part, s'est décroché à temps et, d'autre part, recherche à la fois le maintien de ses liaisons avec von Hausen, et la possibilité de retrouver celles que von Kluck a inconsidérément perdues.

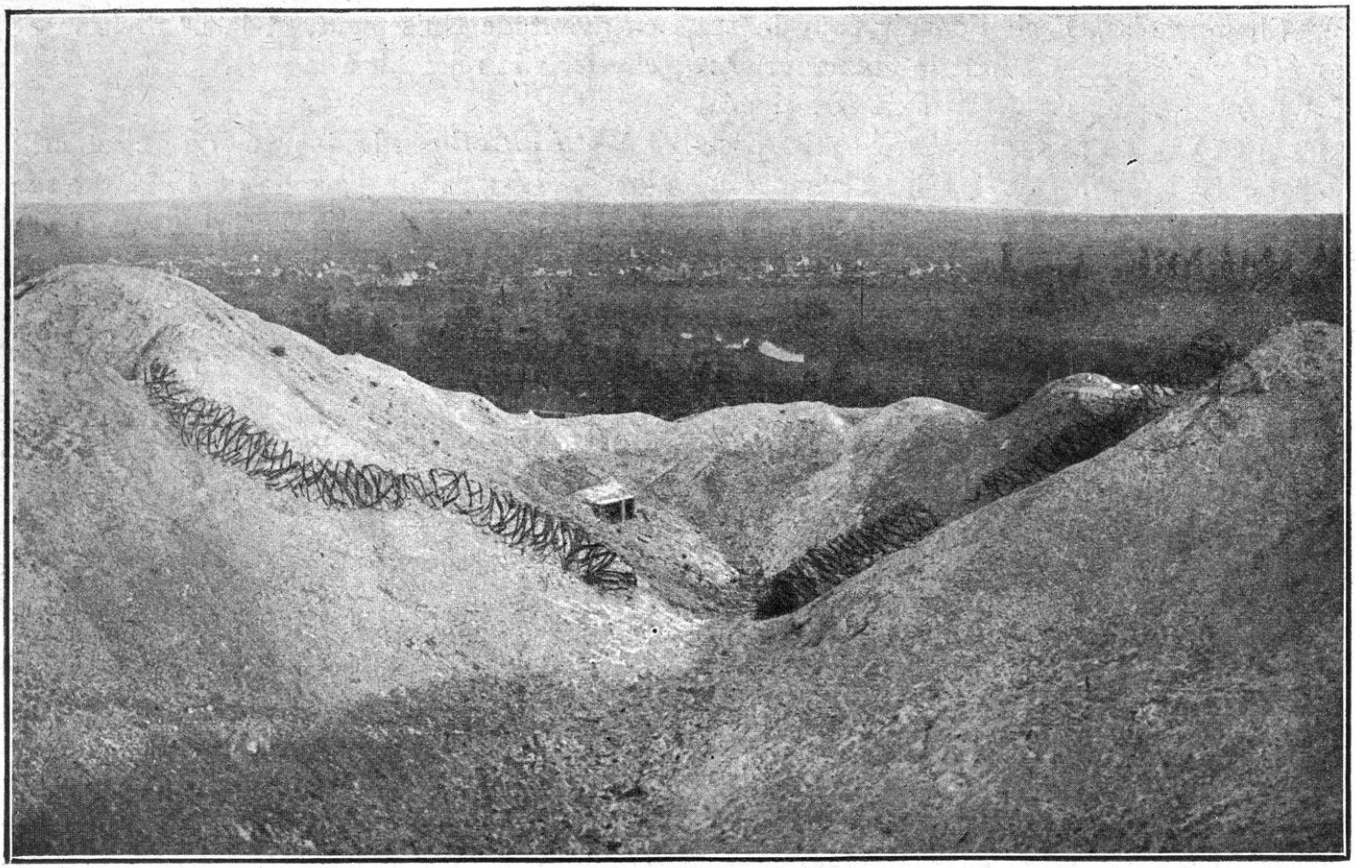
Voyons comment va s'exécuter la marche en avant. Commençons par l'ouest. C'est à l'ouest, en effet, que le ciel s'est dégagé ; l'offensive de Franchet d'Espérey a rejeté partout la droite de von Bülow et pénétré très avant dans le trou qui sépare la IIe armée de la Ire armée. L'alarme ayant été donnée par Bülow dans son radio de 1 heure de l'après-midi, adressé à von Kluck : « IIe armée se replie aile droite à Damery », le champ de bataille s'était vidé.

LE 10e CORPS SUR LES COMMUNICATIONS DE BULOW

Dès la réception de l'ordre du général Foch, le général Desforges, commandant le 10e corps, fit exécuter à ses trois divisions la manœuvre prévue sur les derrières de l'armée de Bülow, *face à l'est* : la 51e division de réserve devait déboucher de Saint-Prix et de Baye, la 20e division de la lisière à l'est des bois de Baye ; la 19e division devait couvrir le mouvement au nord en barrant le débouché de Montmort. L'ennemi ayant évacué la région, le mouvement s'exécuta sans difficulté ; la 19e division atteignit Étréchy et la 20e Vertus, mais la 51e division de réserve, en liaison avec le 9e corps accroché à Pierre-Morains, se trouva elle-même arrêtée par des arrière-gardes dans les bois à l'est de Colligny, de sorte qu'à la nuit tombante, cette division se trouva en seconde ligne et la 20e division côte à côte avec le 9e corps.

Le 9e corps avait continué dans la nuit et jusqu'à l'aube du 10 la manœuvre que le général Dubois avait montée le 9 à 4 heures du soir. La brigade Simon (de la 17e division Moussy), rejetant les fractions ennemies qui se repliaient de bois en bois en tiraillant, avait atteint à minuit la ferme Nozet et, comme la retraite allemande se précipitait, avait poussé sans arrêt jusqu'à Morains-le-Petit qu'elle avait occupé. Le général Moussy, prévenu de cette avance si rapide, avait atteint de son côté Fère-Champenoise, à 5 heures. A son tour, le général Dubois, devançant le gros des troupes, se porta le long d'une route bordée de cadavres et de blessés de la Garde, sur Fère-Champenoise, où la circulation en automobile et à cheval était difficile, tant les rues étaient jonchées de débris de bouteilles. On y ramassa un butin considérable et 1 500 prisonniers. Cependant le général Dubois dirigeait la poursuite ; peu après, le général Foch arrivait lui-même à la station de Fère-Champenoise pour féliciter le 9e corps et donner ses instructions afin d'amener le soir les têtes des colonnes de l'armée sur la Somme et la Soude.

A la nuit, la 17e division tenait les bois à l'est de Morains-le-Petit, la 52e division de réserve bordait la Somme d'Ecury à Normée, la division du Maroc, quittant les débouchés



(Photo Meys.)

UN TROU D'OBUS A LA COTE 108. — AU FOND, BERRY-AU-BAC

des Marais, occupait Bannes et Aulnay, en liaison avec le 10e corps.

A la droite du corps Dubois, la manœuvre de la 42e division (Grossetti) avait eu surtout, avons-nous dit, un effet moral, dans la soirée du 9 ; cette division tant attendue avait débouché vers 6 heures du soir du front Linthes-Linthelles, en direction de Pleurs-Connantre et s'était arrêtée à la nuit sur le front Pleurs-cote 104 à 1 kilomètre ouest de Connantre ; son artillerie avait seule été engagée pour ouvrir le feu sur Fère-Champenoise. A 5 heures du matin, la division s'éleva, conformément aux ordres de Foch, sur la grande croupe Connantre-Connantray avec, pour objectif, la ligne Normée-Lenharrée. Le soir, Grossetti installait son quartier général à Euvy.

Quant au 11e corps (général Eydoux), il s'échelonnait à droite en partant de la Maurienne, c'est-à-dire d'Euvy, de Gourgançon et de Semoine avec les 21e, 18e et 22e divisions et la 60e division de réserve en seconde ligne. Il atteignit le soir le bord de la Somme, entra à Vaussimont et à Haussimont ; Sommesous ne fut évacué par l'ennemi qu'au cours de la nuit.

La 9e division de cavalerie, partie de Mailly, avait poussé ses escadrons vers Soudé et Vatry, mais ses chevaux étaient harassés ; arrivé à Poivres, le général de l'Espée y reçut l'ordre de constituer un corps de cavalerie avec la 6e division (général de Mitry) venue d'Alsace et débarquée le 9 à Ramerupt. Dans la soirée, celle-ci put amener à Poivres 14 escadrons et 2 batteries.

Mais la 9e armée n'avait pas atteint la ligne de la Soude, de Vatry à Renneville, que Foch avait espéré tenir à la nuit. Malgré la fatigue des troupes, il était d'un intérêt capital de hâter le lendemain la marche en avant. Le général Joffre venait de prescrire : « La 9e armée poursuivra l'ennemi devant elle, à l'ouest de la route Sommesous-Châlons qui lui appartiendra. » En conséquence, à 23 heures, de

Fère-Champenoise, Foch donnait pour le 11 ces ordres où l'on reconnaît le manœuvrier : « La poursuite de l'ennemi sera continuée demain en vue de se rapprocher le plus possible de la Marne. On cherchera surtout à déborder et à tourner les arrière-gardes de l'ennemi pour les faire tomber, plutôt qu'à les attaquer de front, à agir pour cela avec des formations largement déployées ou à faire appel à des colonnes voisines, avec lesquelles des liaisons étroites devront être établies. »

La 5e armée venant d'atteindre la Marne entre Château-Thierry et Dormans, le 10e corps, gauche de Foch, reçut mission d'assurer la liaison avec elle. En trois colonnes (19e, 20e et 51e divisions), le corps se dirigea sur Damery, Épernay et Mareuil, c'est-à-dire qu'il faisait un à gauche complet avec la marche de la veille. On s'aperçut, dans l'après-midi du 11, que les Allemands avaient fait sauter le pont d'Épernay sur la Marne et les ponts d'Ay et de Dizy sur le canal. Une passerelle improvisée par le génie permit le passage de la 20e division, qui cantonna à Dizy et Épernay.

Le 9e corps devait disposer de la zone comprise entre la ligne Bergères-Mareuil et la ligne Ecury-Trécon-Chaintrix, la 42e division marcherait dans la zone comprise entre cette dernière ligne et la ligne Normée-Villeseneux-Germinon-Thibie, le 11e corps disposerait du secteur formé par la ligne ci-dessus et la ligne Sommesous-Châlons.

Au bivouac, le soir, la 42e division avait sa tête à Thibie, le 11e corps occupait la zone Cheniers - Nuisement - Cernon - Bussy Lettrée-Soudron. Enfin, éclairant l'aile droite, en direction de Châlons, la 9e division de cavalerie avait poussé de l'avant : à 18 heures, le 5e cuirassiers parvenait aux ponts de la Marne ; celui de Matougues était détruit, celui de Châlons était intact et barricadé, celui de Sarry fut enlevé par un escadron. Une reconnaissance traversa Châlons pendant la nuit, mais la fatigue des chevaux était telle, qu'on ne put aller plus loin. La division, à qui il restait à peine 1 500 sabres, bivouaqua en avant de Nuisement, et la 6e division de cavalerie la rejoignit à la nuit.

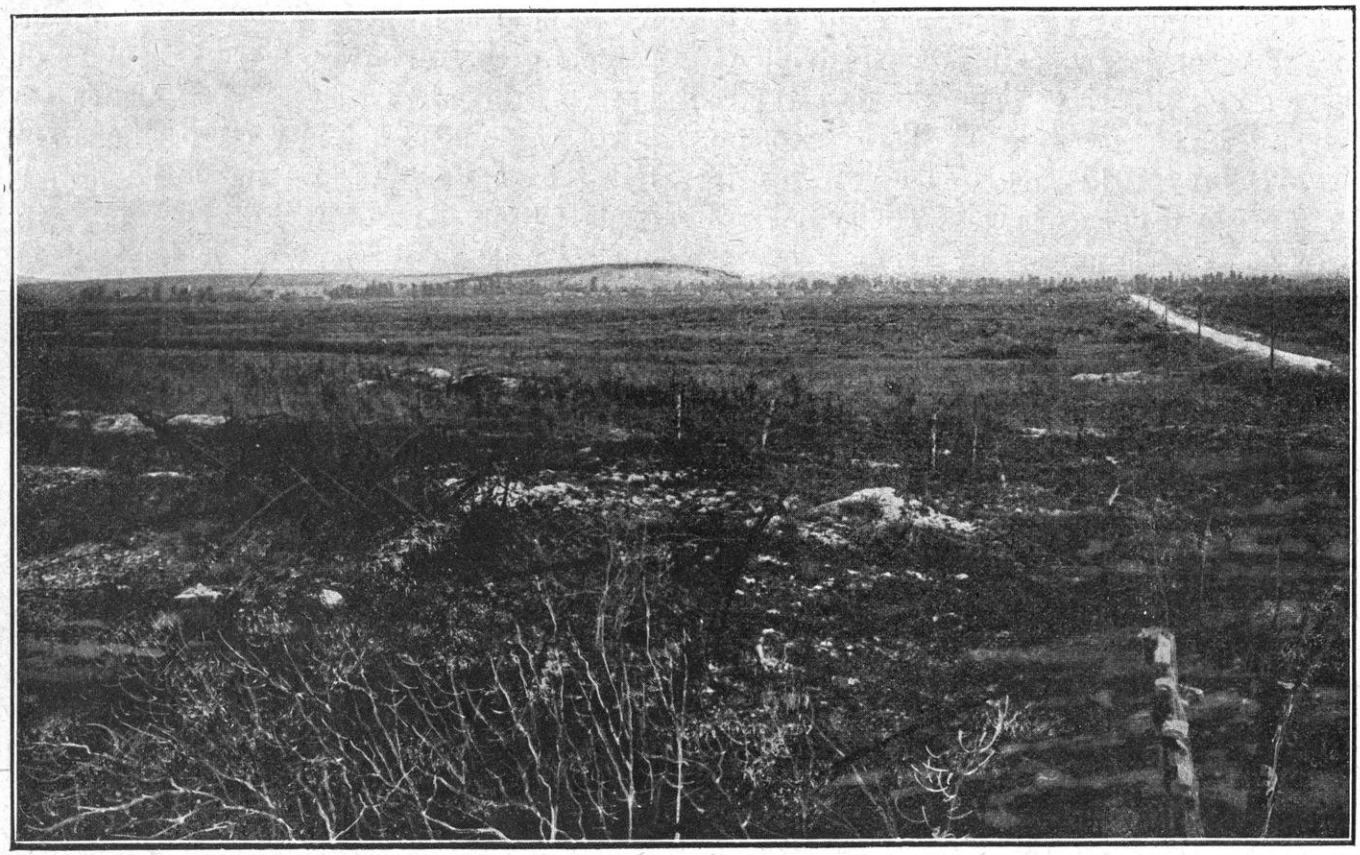
LA 9e ARMÉE PASSE LA MARNE LE 12

La journée du 12 est celle du passage de la Marne par l'armée Foch, deux jours après l'armée von Bülow.

Ayant recueilli tous ses renseignements sur les directions de marche prises par l'ennemi, le général Joffre, par son instruction du 11, avait précisé immédiatement sa conception stratégique de la poursuite pour le groupe d'armées de droite : « Les 9e et 4e armées auront à concentrer leurs efforts sur le groupement du centre et de l'aile gauche ennemis, en cherchant à *les rejeter vers le nord-est*, pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le Nord, s'efforcera de couper les communications. »

L'ordre du général Foch, constatant que l'ennemi avait cédé sur tout le front, prescrivit donc la reprise d'une poursuite énergique et, la Marne franchie, l'avance aussi loin que possible vers le nord-est. A l'heure même où la 9e armée s'ébranlait, le 12 au matin, pour franchir la Marne, des aviateurs de l'armée von Hausen déterminaient que l'armée française se présentait avec quatre corps, sa droite à Sogny, sa gauche à Champigneul ; dans cette même matinée, les gros de l'armée saxonne arrivaient sur la ligne préparée Thuizy-Suippes (XIIe de réserve, XIIe et XIXe corps) et se retranchaient.

Le 10e corps fut replacé, à partir du 12, sous les ordres de la 5e armée. Cependant, pour bien établir la liaison entre les deux armées Foch et Franchet d'Espérey, nous achèverons le récit de la marche du corps, les 12 et 13, en l'incorporant à l'exposé de la poursuite de la 9e armée. Comme la 5e armée devait se porter, le 12, entre Vesle et Aisne, la gauche en avant, le 10e corps à sa droite faisait liaison à Jâlons avec la 9e armée. La 19e division franchit la Marne à 8 heures à Damery, la 51e division partit de Cramant et passa par Épernay, la 20e division se porta de Dizy-Magenta sur



(Photo Meys.)
LA TROUÉE D'AMIFONTAINE ENTRE LA FERME DU CHOLÉRA ET BERRY-AU-BAC

Mailly. Un gros orage gêna un peu la fin de la marche et l'on s'arrêta, les avant-gardes portées à Champfleury, Montbré, Verzenay.

La 9e armée proprement dite franchit la Marne entre Condé (inclus) et Sarry (inclus). On tenait heureusement les ponts de Sarry et de Châlons.

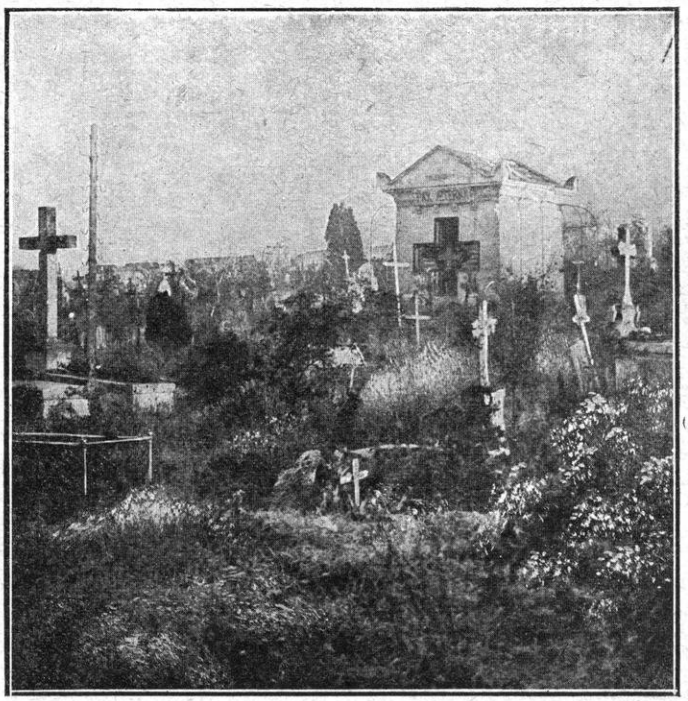
Le 9e corps fit établir à Condé un pont de bateaux au moyen d'un demi-équipage de pont. Le 11e corps passa à Châlons (la 18e division au pont nord, les 22e et 21e au pont sud), la 42e division également. La 60e division de réserve traversa la rivière à Sarry, suivie du 11e corps d'armée, corps de gauche de la 4e armée.

Quant au corps de cavalerie, il fut aiguillé sur les colonnes en retraite de l'armée du duc de Wurtemberg et jeté ainsi *face à l'est* par le pont de Sarry, sur Auve et Herpont. La 9e division galopa, par l'Épine, sur la route d'Auve et canonna une longue colonne allemande en retraite vers le nord ; la 6e division s'arrêta à la nuit à Dommartin. Ce raid dut inquiéter sérieusement les états-majors de Würtemberg et du Kronprinz. Il eut très probablement pour conséquence immédiate de hâter la retraite des forces de la Ve armée allemande, encore accrochées au sud de l'Argonne et menacées ainsi d'être coupées par Sainte-Menehould.

L'ARRÊT DE LA POURSUITE LE 13 AU SOIR Avec la journée du 13 septembre, va s'achever la poursuite de la Marne. Les armées ne se rendront compte de l'impossibilité de reprendre cette poursuite que lorsqu'elles tenteront l'attaque du 14, mais c'est le 13 que l'ennemi tire les premiers coups de canon pour tenir en respect les avant-gardes françaises.

Dans son ordre d'opérations pour le 13, le général Foch assignait à son armée une ligne

à atteindre déterminée par le cours de la Suippe et de la Py, entre Heurtrégiville et Somme-Py ; or, cette ligne ne devait être atteinte qu'un mois avant l'armistice du 11 novembre 1918 ! Foch se fût d'ailleurs heurté à une première ligne défensive Thuisy-Suippes si, au cours de la journée du 12, deux événements n'eussent obligé von Hausen à l'abandonner. Celui-ci avait en effet été sollicité par Bülow, qui repliait la Garde sur une meilleure position, de reculer sa droite sur Prosnes ; de son côté, le colonel von Dommer, au nom du Grand Quartier général, le priait de replier sa gauche sur Souain, où le duc de Wurtemberg était obligé de s'appuyer par suite de l'abandon de l'Argonne par l'armée du Kronprinz. En conséquence, la IIIe armée retraita, le 13 septembre, sur la ligne Prosnes-Souain, mais ce fut le général von Einem qui dirigea le mouvement car, le 12 au soir, l'attaché militaire saxon apportait à von Hausen, malade du typhus à son quartier général de Bétheniville, l'ordre par lequel il était relevé « momentanément » de son commandement et remplacé par le commandant du VIIe corps, von Einem.



FOLEMBRAY. — SÉPULTURES VIOLÉES PAR LES ALLEMANDS

Dès le matin du 13, les troupes françaises s'étaient ébranlées. Le 10e corps, de l'armée Franchet d'Espérey, avait reçu l'ordre d'attaquer avec ses 19e, 51e et 20e divisions, en sortant de Reims, dans la direction Pomacle-Epoye. Mais, dès le début, le mouvement fut enrayé au passage des ponts ou à la sortie de Reims par un feu violent d'artillerie et d'infanterie. Von Bülow s'était en effet fortement retranché sur la ligne fort de la Pompelle, hauteur de Berru, fort de Fresnes, hauteur du fort de Brimont. Tous les efforts tentés par le 10e corps pour entamer ces positions restèrent sans résultats. En fin de journée, le corps se trouvait au contact de l'ennemi entre la station de Petit-Sillery et le faubourg de Cérès jusqu'à la route de Cernay ; la 51e division s'était emparée du passage de Saint-Léonard.

Voici, pour bien marquer le caractère de cet arrêt de la poursuite, la manœuvre du 41e régiment, qui fait partie de la 19e division Bonnier :

Dimanche, 13 septembre. — Nous traversons Cormontreuil. Nous longeons la Verrerie. Nous voici en face de la belle route de Reims au camp de Châlons. Au loin, les forts qui couvrent à l'est la ville : Nogent-l'Abbesse, Berru, la Pompelle. Les habitants de la Verrerie, qui nous saluent de leurs acclamations, nous donnent un avertissement : « Méfiez-vous ! les Allemands étaient encore ici ce matin. Ils ne sont pas loin ! » Vous voulez rire, pensons-nous. Ces forts, à 6 kilomètres, nous soutiendront jusqu'au moins 7 ou 8 kilomètres de l'autre côté.

Voici le groupe Dautriche du 7e qui arrive ; nous nous engageons en double colonne par quatre sur le terrain de manœuvres, droit vers le fort de la Pompelle. A droite court le canal de l'Aisne à la Marne, au bord duquel s'élève un hangar de dirigeables. En avant, la butte de tir. Un beau soleil se montre enfin et réchauffe nos membres à demi gelés dans nos uniformes encore mouillés. J'entends une discussion entre le général Bonnier, qui reprend ce matin le commandement de sa division, et le commandant du groupe d'artillerie.

Le 41e avance toujours dans la plaine qui monte en glacis vers le fort ; les bataillons sont en colonnes par quatre, la musique en tête ; je cause tranquillement avec un lieutenant lorsqu'un sifflement prolongé se fait entendre, suivi d'une formidable explosion. Un gros platane vient d'être fauché sur le bord du canal, à 500 mètres

(Photo Meys).

LA TROUÉE EN DESCENDANT DE CORBENY

à notre droite. « Mais c'est le fort qui tire sur nous ! — C'est impossible, me répond le lieutenant, la position est à nous. » Un deuxième obus plus rapproché arrive aussitôt. Il n'y a pas de doute : le fort est aux mains des Allemands et il contient des pièces qui sont de taille, à en juger par les obus qu'elles envoient. Les coups se rapprochent peu à peu. Je préviens le chef de la musique qui abrite ses hommes derrière une meule... Pendant ce temps, le groupe d'artillerie évolue et vient se mettre en batterie. Les Allemands ont rectifié leur tir sur cet objectif qu'ils doivent voir merveilleusement sous le soleil matinal. Alors s'effectue un mouvement qui me remplit d'admiration pour la vaillance de nos soldats : la corne aigre du colonel (colonel Passaga) donne l'ordre de la formation en damier, que chaque bataillon prend comme sur le polygone à Rennes, pendant que les obus allemands creusent alentour des entonnoirs de trois mètres de diamètre. Et maintenant tout le régiment déboîte vers la crête à gauche, derrière laquelle il disparaît aux vues du fort situé à 6 ou 7 kilomètres.

Le 2e bataillon se déploie en tirailleurs et court au pas de charge sur la voie ferrée de Reims à Châlons, dont le remblai lui sert de point d'appui. Le groupe d'artillerie a tiré une salve, mais, avant de pouvoir envoyer la seconde, quatre énormes marmites s'abattent dessus : un canon est brisé net, tous les officiers sans exception sont blessés et nos artilleurs doivent abandonner momentanément leurs pièces qu'ils reprendront d'ailleurs à la nuit.

Le général Bonnier regarde passer les blessés de son œil perçant. Suivi de ses officiers d'état-major, il s'engage sur le terrain ; un obus arrive, tue le commandant Bérenger, chef d'état-major, et blesse le général...

Derrière le remblai du chemin de fer, les hommes construisent de petits abris pour la nuit. Les Allemands envoient de temps en temps quelques obus de 77 peu méchants. La nuit est calme. On ne sait même pas où se trouvent les Boches.

Deux patrouilleurs, en avant de nos lignes, découvrent une tranchée couverte allemande abandonnée ; en avant d'elle, une masse noire, c'est une grosse charrette de rouleaux de fils de fer barbelés. Ils reviennent avec leur prise qui sera utilisée en avant de nos tranchées (1).

Le 9e corps, dans sa marche vers le nord, parvint jusqu'au pied du massif de Moronvilliers qu'il trouva garni d'artillerie lourde impossible à repérer et protéger par des tranchées le long de la voie romaine. La division du Maroc s'empara de Prunay, mais la

(1) Dr Georges Veaux, *En suivant nos soldats de l'Ouest*, p. 152 et suiv.

17e division Guignabaudet ne put se maintenir à Prosnes.

Les reconnaissances du 11e corps s'aperçurent, de leur côté, qu'Auberive était également fortement tenu, ainsi que la rive droite de la Suippe et la rive droite de l'Ain. Le corps bivouaqua, le soir, dans la zone croupe 165 au nord de la Suippe-Jonchery-Saint-Hilaire-ferme de Suippes.

Le corps de cavalerie, après sa randonnée contre les troupes du duc de Würtemberg, face à l'est, reprit le 13 la direction du nord, vers Suippes. A 9 heures, la 9e division arrivait devant Suippes et se heurtait au mouvement de repli de l'armée von Einem sur Souain, que nous avons indiqué.

L'arrière-garde saxonne fit tête, appuyée par des batteries au nord du village ; la brigade Séréville, les cyclistes et deux batteries attaquèrent le village pendant que la brigade de cuirassiers essayait de le tourner par Somme-Suippe, où elle éprouva la même résistance. Ce n'est qu'à 16 heures que les cyclistes et les dragons pénétrèrent dans Suippes en feu, ainsi qu'à Somme-Suippe. Le général de l'Espée poussa immédiatement sur Souain, mais ne put l'enlever. La 6e division de cavalerie (de Mitry), tardivement ravitaillée, ne s'était mise en marche que l'après-midi et n'arriva à Suippes qu'à la nuit. Même si elle avait pu joindre son action à celle de la 9e division, il est probable que Souain n'aurait pas été enlevé, la journée ayant suffi à l'ennemi pour organiser solidement la position définitive de repli.

Nous nous arrêterons à cette soirée du 13 septembre, comme la poursuite elle-même. Les jours suivants, l'armée Foch est immobilisée complètement, on n'avance que de quelques centaines de mètres. Le front est définitivement fixé; il se renforcera chaque jour, nous le verrons, par des organisations défensives, auxquelles la nécessité va commander de procéder et que les ordres vont prescrire. La lutte va se localiser ; elle se limitera parfois à des tirs d'artillerie, et la manœuvre arrêtée cherchera à l'ouest, sur l'Oise et sur la Somme, un terrain plus favorable au développement de la victoire.

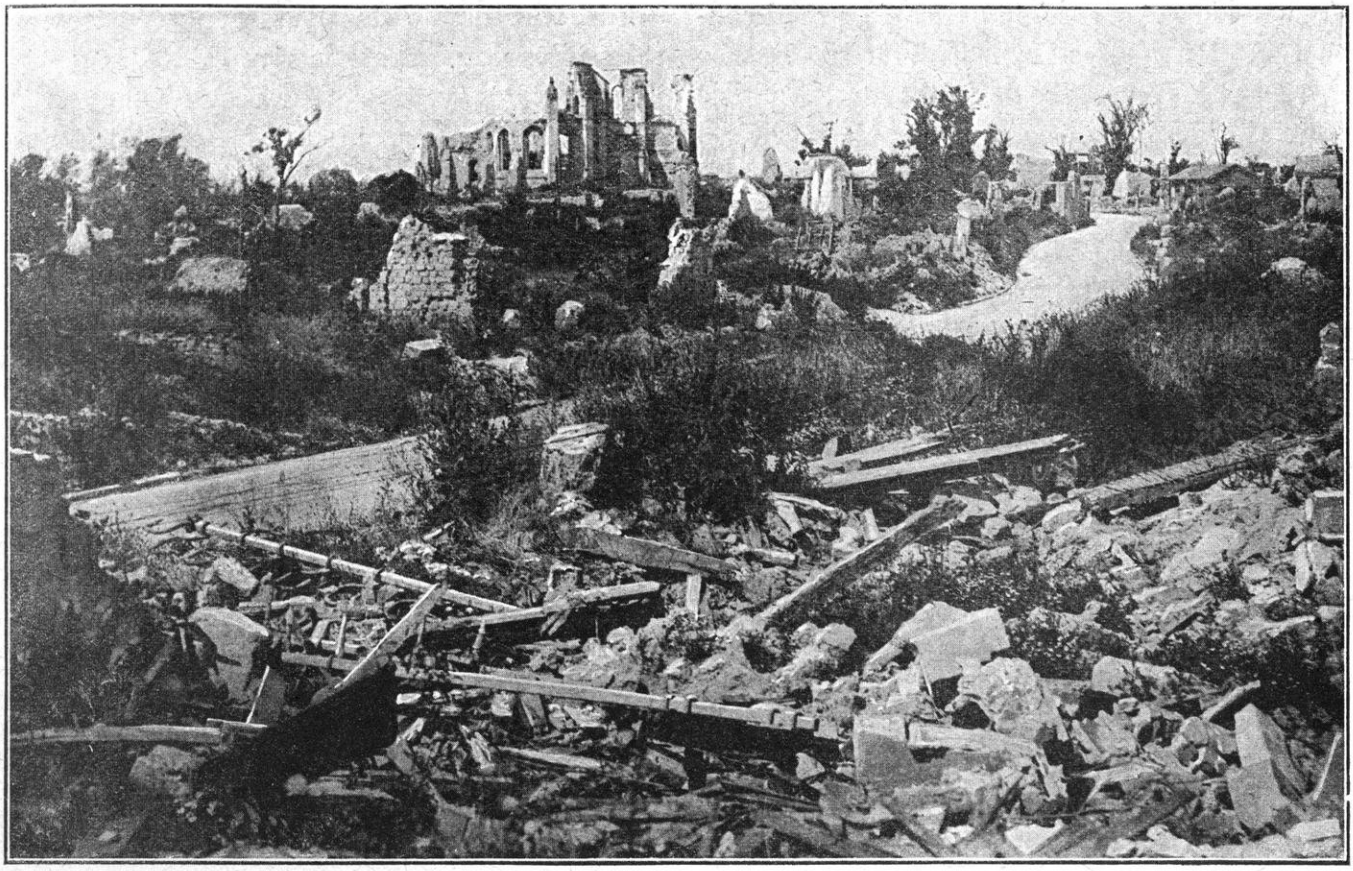
LA 4e ARMÉE POURSUIT L'ENNEMI JUSQU'A LA LIGNE SOUAIN-SERVON

Nous avons dit (tome XI, p. 214) dans quelles conditions la bataille de la Marne, à l'aile droite, s'était en quelque sorte achevée, le 10 septembre, dans la trouée de Maurupt-Cheminon, c'est-à-dire à la liaison tant recherchée par Joffre entre la 4e et la 3e armée. L'ennemi est vaincu. Joffre le presse déjà, depuis la veille, à gauche et au centre. Dans son instruction générale n° 21 du 10 septembre, il commence à englober la 4e armée dans la poursuite générale : « La 4e armée, agissant à l'est de la route Sommesous-Châlons, refoulera l'ennemi sur la Marne, en amont de Châlons, et s'efforcera de prendre pied sur la crête Saint-Quentin-Dommartin-sur-Yèvre, pour faciliter le débouché du 2e corps et les opérations ultérieures de la 3e armée. »

Ainsi, tandis que la 9e armée a *poursuivi* l'ennemi dans cette journée du 10, la 4e armée l'a *refoulé* à gauche et *contenu* à droite et la bataille de la Marne a pris fin. C'est la victoire que constate l'Instruction générale n° 22 du 11 septembre : « L'ennemi a cédé sur tout le front, abandonnant blessés, matériel et approvisionnements... Les 9e et 4e armées auront à concentrer leurs efforts sur le groupement du centre et de l'aile gauche ennemis, en cherchant à les rejeter *vers le nord-est*, pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le nord, s'efforcera de couper les communications. »

La conception est nette : la 4e armée poursuivra vers le nord-est, la 3e armée coupera les communications vers le nord. Elle est précisée encore le 12 : « L'ennemi se retire vers le nord-est. La 4e armée le poursuit en direction de Vouziers. La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction du nord entre Argonne et Meuse. »

Tel est le cadre des instructions dans lequel le général de Langle de Cary va régler la pour-



(Photo Mays.)

GUIGNICOURT. — LE VILLAGE APRÈS SON BOMBARDEMENT

suite de l'armée du duc de Wurtemberg. Celle-ci avait reçu le 10 septembre l'ordre de rester en liaison avec la IIIe armée dont la gauche avait été fixée à Francheville (sud-est de Châlons) ; elle devait rester sur ses positions derrière le canal de la Marne au Rhin jusqu'aux environs de Revigny. Mais, le 11 septembre après-midi, Moltke ordonna un nouveau recul : IVe armée de Suippes inclus à Sainte-Menehould exclu, Ve armée à Sainte-Menehould et à l'est. « *Les lignes atteintes devront être organisées et tenues.* » Mais ces lignes n'étaient pas encore définitives. Le 12 au soir, le colonel von Dommer, au nom du Grand Quartier général, apportait aux armées un nouvel ordre de repli : la Ve armée, sur sa demande instante, abandonnait l'Argonne méridionale et la IVe armée appuyait sa droite sur Souain.

Sur les talons de l'armée allemande, l'armée de Langle reprend donc, le 11 septembre, dès la première heure, la marche en avant. La poursuite entreprise, la veille à gauche, par la 9e armée, a dégagé la voie ferrée de Vitry à Fère-Champenoise. Vers midi, l'ennemi est en retraite à l'ouest de Vitry, mais il tient encore à l'est de la ville. Une fois de plus, nous constatons que l'horizon apparaît dégagé d'abord à l'ouest.

Le soir, les 21e, 17e et 12e corps bordent la Marne en aval de Vitry, le corps colonial et le 2e corps sont sur la Saulx et l'Ornain. L'armée dessine un angle droit de part et d'autre de Vitry, enserrant l'armée allemande.

Le soir du 12, la ligne Charmont-Possesse-Vanault-le-Châtel-Poix-la Cheppe est atteinte, c'est-à-dire que le côté ouest de l'angle droit s'est largement développé au détriment du côté est et que, d'une manière générale, l'armée fait face au nord-est.

Elle se redresse vers le nord dans la journée du 13 pour atteindre entre Souain et Sainte-Menehould une ligne sensiblement face au nord.

Enfin, le 14 septembre, la 4e armée, aban-

donnant le 21e corps à la 9e armée, prend contact à Perthes-les-Hurlus, Ville-sur-Tourbe et Vienne-la-Ville avec de fortes arrière-gardes ennemies. Mais sont-ce réellement des arrière-gardes? La journée du 15, au cours de laquelle des attaques du 2e corps, du corps colonial et du 17e corps restent sans résultat, révéleront que l'ennemi est définitivement arrêté sur des positions fortifiées.

Pour serrer de plus près la marche en avant de l'armée de Langle de Cary, il faut maintenant dire comment s'effectua, dans chacun des corps d'armée, ce mouvement qui achevait la victoire de la Marne.

Le 21e corps (général Legrand) avait atteint le 10 au soir la voie ferrée Vitry-Sommesous. Sompuis avait été l'objectif vers lequel on n'avait cessé de progresser.

Le 11, le quartier général se trouva porté à Saint-Ouen, puis à Sompuis, puis à Coole : la poursuite commençait.

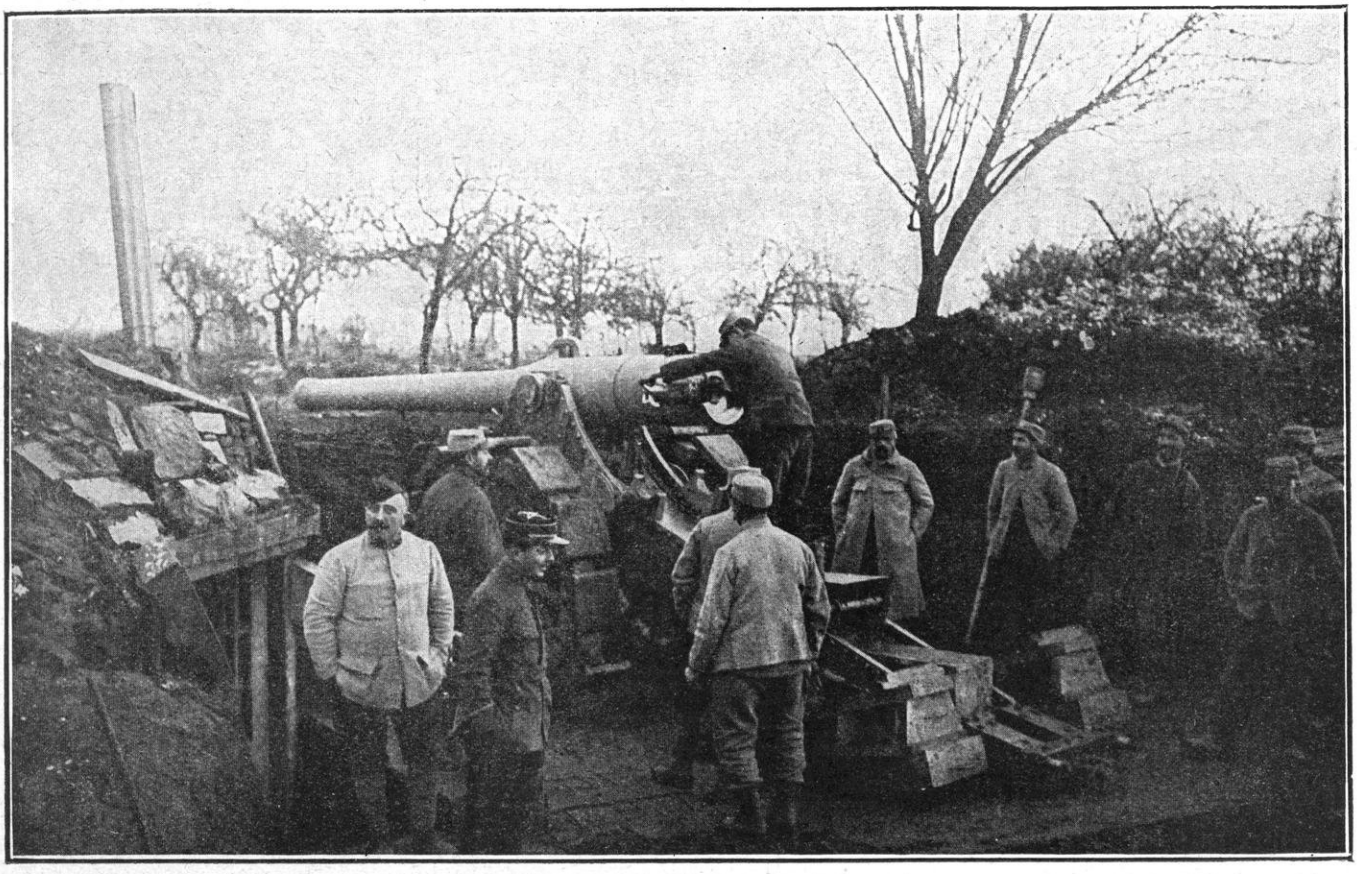
Les têtes de colonnes atteignirent le soir la Marne, les gros à hauteur de Cernon.

Le 12, les têtes de colonnes des 13e et 43e divisions parvenaient jusqu'à Saint-Remy et Bussy-le-Château. Le corps d'armée dont le général Maistre prenait alors le commandement, en remplacement du général Legrand, continua la poursuite, le 13, par divisions accolées et il atteignit en fin de journée par ses têtes les hauteurs entre Suippes et Souain et le bord de la voie romaine ; le soir même, le 21e corps était rattaché à la 9e armée. Il dut évacuer Souain le 14 au matin ; le 15, la 43e division fut arrêtée au nord de Souain dont elle s'empara, et la 13e division atteignit le chemin de Souain à Perthes.

Le 17e corps (général Dumas), la gauche en avant, était parti le 11 à 4 h. 15 du matin de la voie ferrée Sommesous-Vitry qu'il avait même dépassée la veille ; la 33e division se dirigeait vers Drouilly, la 34e sur Soudy, la 23e sur Saint-Martin-aux-Champs. Dès qu'elles se mirent en marche, les unités constatèrent que l'ennemi avait profité de la nuit pour s'éloigner, n'abandonnant que quelques blessés, armes et munitions. Le soir, la Marne fut atteinte et ordre fut donné de pousser immédiatement des têtes de pont sur la rive droite, la 34e au delà de Pogny, la 33e au delà d'Omey et de La Chaussée. La poursuite fut continuée avec énergie au cours de la journée du 13, vers le nord-est. La 23e division ayant été rendue au 12e corps, les deux divisions du 17e corps passèrent par les ponts de Togny et de Pogny et marchèrent sur Le Fresne et Poix ; on canonna une colonne ennemie au sud de Poix et la 6e division de cavalerie (du corps de l'Espée), qui marchait sur Herpont, prêta l'aide de son artillerie. On bivouaqua le soir à Petite Romaine et Malassise (avant-gardes), à Poix (34e division) et à Moivre-Coupéville (33e division).

Mais l'ennemi, sans doute alarmé du mouvement rapide de la 6e division de cavalerie (de Mitry) coupant en diagonale tout le champ de bataille jusqu'à Herpont, concentra son effort pour l'arrêter vers ce village au cours de la nuit. Le matin du 13, on apprend en outre que la 9e division de cavalerie ayant canonné au sud de Suippes des colonnes ennemies marchant vers le nord-est, s'est trouvée aux prises avec une forte artillerie. L'armée du duc de Wurtemberg allait-elle faire tête? Bientôt, des nouvelles parviennent : le 21e corps vers Suippes et le 12e corps vers Somme-Bionne et Valmy se sont heurtés à de l'infanterie et de l'artillerie, le 9e chasseurs n'a pu franchir la voie ferrée Suippes-Sainte-Menehould. Lorsque, le 14 septembre, le 17e corps reprit, avec toute l'armée, le mouvement en avant, il se heurta à une résistance très forte et, après une lutte acharnée, pied à pied, les fractions avancées s'organisèrent sur une ligne : route de Souain-Perthes-les-Hurlus - boqueteaux sud de Perthes - moulin de Perthes - Mesnil-les-Hurlus - Beauséjour, en liaison à droite vers Virginy avec le corps colonial.

Comme aux 21e et 17e corps, l'ordre de l'armée avait prescrit au 12e corps (général Roques) de poursuivre l'offensive, le 11 septembre au matin, en direction de Blacy. On s'aperçut immédiatement que l'ennemi battait



UNE BATTERIE DE 120 LONG

en retraite à gauche, mais on eut l'impression qu'il résistait dans la région de Vitry et sur la rive droite de la Marne. Toutefois, à 10 h. 25, la cavalerie signala l'évacuation de Vitry. Le général Descoings organisa la poursuite sur Couvrot et Soulanges. Mais la 24e division ne put dépasser Blacy, à cause de la fatigue et de l'encombrement des routes.

Le 12, le 12e corps parvint, à la fin de la journée, jusqu'à Somme-Yèvre et Bussy-le-Repos (24e division), la 23e division cantonnant entre Coulvagny et la ferme Maigneux.

Continuée avec énergie le 13, la poursuite rencontra de la résistance : le 21e chasseurs reçut des coups de feu devant Auve, puis se trouva arrêté entre Somme-Bionne et Hans.

La 24e division reçut l'ordre de s'engager et de se porter en avant sur Somme-Bionne : la 47e brigade occupa le village et poussa ses avant-postes jusqu'à Hans et la cote 183 ; la 48e brigade cantonna à La Chapelle et aux Maigneux ; la 23e division à Auve et à Herpont.

Le 12e corps allait terminer le 14 septembre la poursuite de la Marne. Il s'engagea ce jour-là dans la vallée de la Tourbe, éclairé par le 21e chasseurs du côté de la vallée de la Bionne. Bientôt les reconnaissances apprirent que Wargemoulin brûlait et que la situation du 17e corps était difficile. La 23e division (général Masnon) lui prêta son aide pour l'attaque de la ferme Beauséjour et la 24e division cantonna à Laval, Somme-Tourbe et Somme-Bionne. En même temps, le corps passait en réserve d'armée.

Pendant les dures journées du 6 au 10, le corps colonial (général Lefèvre) avait tenu à droite du 12e corps et sur la rive droite de la Marne. Nous l'avons vu réoccupant Écriennes le 10 après-midi, mais arrêté par des batteries et des tranchées à l'ouest du village. Il n'y eut pas de changement dans la nuit. Le corps devait, le 11, rester sur la défensive ; la division provisoire fut ramenée à Arzillières et à Neuville-sous-Arzillières. Vers

10 heures, il fut rendu compte que l'ennemi paraissait avoir évacué Frignicourt et Vauclerc. L'ordre de l'armée donna mission au corps colonial de précipiter la retraite allemande. A la tombée de la nuit, le corps fut arrêté par des feux tout le long du canal de la Marne au Rhin. En deux colonnes, la marche en avant reprit le 12 ; l'ennemi signalé à Vanault-les-Dames n'essaya pas de tenir.

Le 13, le corps se dirigea vers Valmy et Ville-sur-Tourbe ; à la fin du jour, les têtes de colonne arrivèrent à Valmy et à Braux-Sainte-Cohière. On continua le 14 la marche sur Vouziers, mais à 12 h. 30, la flanc-garde de gauche, parvenue à la cote 191 au nord de Massiges, fut arrêtée par de l'artillerie et des tranchées et ne put déboucher ; l'avant-garde de la colonne principale dut également se déployer vers 10 heures au nord de Ville-sur-Tourbe et ne put dépasser la cote 150, malgré l'appui de l'artillerie en position vers Berzieux.

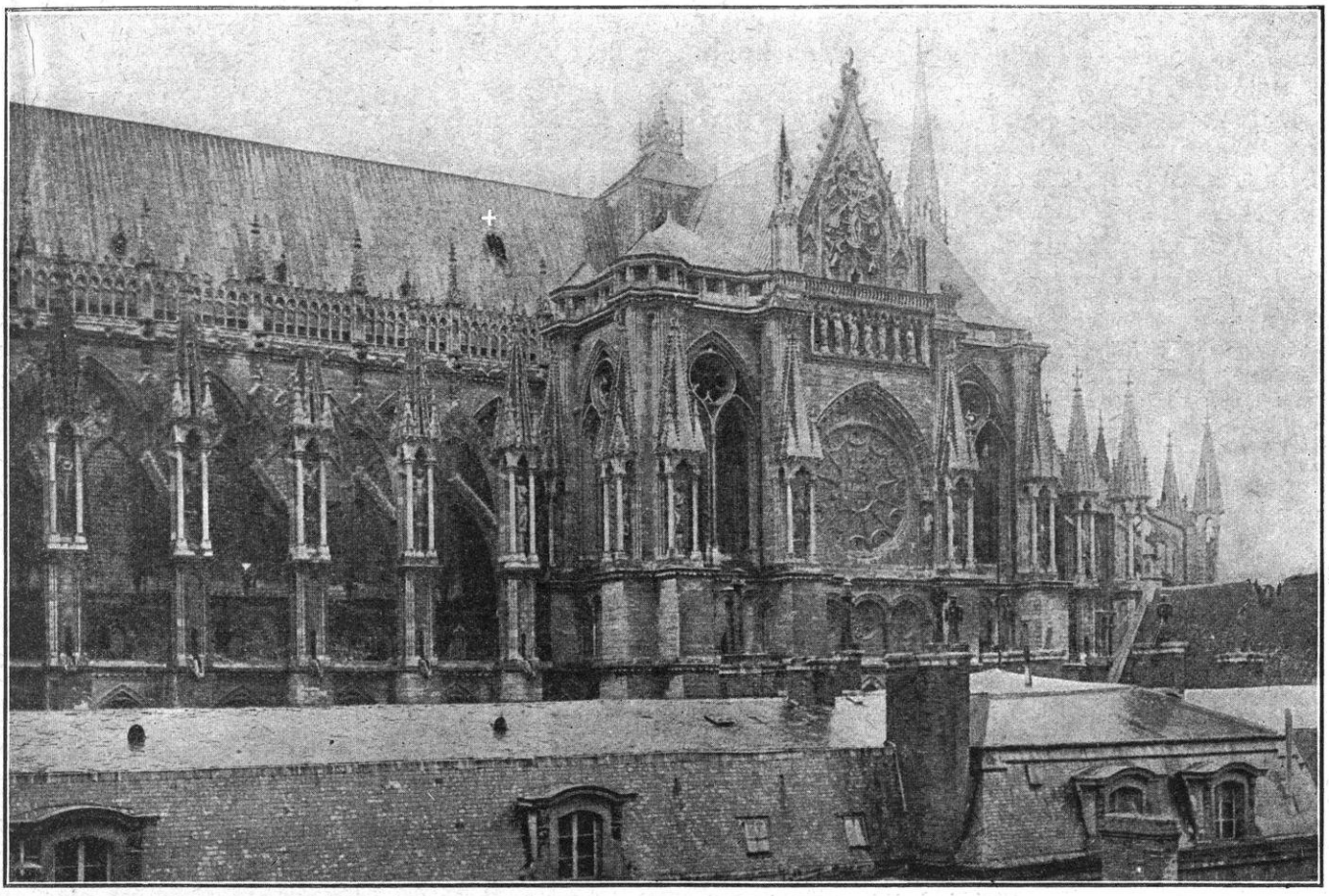
LE CHEMIN DES DAMES ENTRE HURTEBISE ET CRAONNE

Le lendemain 15, toutes les attaques furent arrêtées par des tranchées et des feux croisés d'artillerie. C'était l'arrêt définitif.

Nous avons vu comment les combats du 2e corps avaient, à la jonction des 4e et 3e armées, terminé la bataille de la Marne, le 10 au soir. La nuit se passa sans un coup de fusil et à 8 h. 30, le 11, la 3e division rendit compte que l'ennemi avait repassé l'Ornain avec la majeure partie de ses forces. Ordre est aussitôt donné au 19e chasseurs d'éclairer vers le canal et l'Ornain. Maurupt étant évacué, la 4e division pousse jusqu'à l'Ornain entre Pargny et Sermaize, la 3e division marchant à sa gauche en direction de Pargny-Bignicourt.

Le 12, le 19e chasseurs se porte à Heiltz-le-Maurupt, Villers-le-Sec et Bettancourt ; la 3e division franchit l'Ornain en deux colonnes à 5 h. 30, en marche sur Heiltz-le-Maurupt, la 4e division à la même heure en marche sur Alliancelles. Le corps prenait la direction de Sainte-Menehould. Le 13, à 10 heures, tandis que le 19e chasseurs trouvait le contact de l'ennemi à Braux-Saint-Rémy, les deux divisions du corps d'armée atteignaient Sivry-sur-Ante (3e division) et Sommeille-Le Châtelier (4e division), en liaison avec le 5e corps de l'armée Sarrail. A 15 heures, l'avant-garde de la 3e division est accrochée par l'ennemi et le corps ne peut atteindre Sainte-Menehould ; il stationne entre le Vieil-Dampierre et Givry et entre Braux et Sivry.

Le 14, la marche reprend sur la trouée de Grandpré. On dépasse Sainte-Menehould, mais à 10 h. 15, la 3e division s'aperçoit que l'ennemi a établi un barrage à hauteur de Vienne-la-Ville avec du canon à Saint-Thomas. A 16 heures, les premiers éléments tiennent Servon et la cote 176 à l'est. Va-t-on pouvoir continuer? Le 15, la droite en avant le long de la forêt d'Argonne, le 2e corps tente de poursuivre son mouvement. La 3e division, qui a devant elle une ligne organisée, l'attaque à 10 h. 30 après une préparation d'artillerie sur la hauteur nord de Servon, de la cote 140 à la cote 176. Elle ne réussit pas et, à 14 heures, une contre-attaque allemande reprend Servon;



LE POINT DE CHUTE (X) DU PREMIER OBUS TOMBÉ SUR LA CATHÉDRALE DE REIMS

à 17 heures, le général Cordonnier, commandant la 3e division, est blessé et remplacé par le général Carré. Toutefois, comme le 2e corps dessine un mouvement débordant à droite en face de Binarville, c'est ce crochet que le général de Langle recommande d'exploiter pour le lendemain. En attendant, on se retranchera cette nuit sur les positions occupées. C'est sur ces positions que l'on allait rester quatre longues années.

Deux mois plus tard, le général de Langle était promu grand-croix de la Légion d'honneur avec cette belle citation : « Dans la conduite d'une armée qui a eu à supporter, au début des opérations, l'effort de troupes supérieures, a montré les plus belles qualités de caractère, de courage, de calme et de froide ténacité ; a rendu les plus éminents services au pays par la fermeté et l'habileté de son commandement. »

LA RETRAITE ET LA POURSUITE DANS LE SECTEUR DE LA MEUSE

Les armées allemandes de l'Est, qui avaient manqué la « progression inébranlable » prescrite par Moltke le 5 septembre, restaient, après la défaite des armées de l'Ouest, et bien qu'elles fussent elles-mêmes vaincues, accrochées au terrain jusqu'à la dernière minute. Cependant, l'une après l'autre, depuis l'Ourcq jusqu'aux Vosges, les armées ennemies ne pouvaient échapper, tôt ou tard, à la retraite. Von Kluck et Bülow partent le 9, von Hausen le 10, Würtemberg le 11, voici maintenant le Kronprinz de Prusse et le Kronprinz de Bavière en retraite à partir du 12.

Moltke, en fixant le 10 les lignes de repli aux armées de l'Ouest, avait ajouté : « Ve armée restera sur positions conquises ; Ve corps et réserve générale de Metz affectés à l'attaque des forts de Troyon, Paroches et Camp des

Romains. » Le 11, son dernier ordre de Reims s'exprime ainsi : « Ve armée : Sainte-Menehould (inclus) et à l'est ». Nous avons vu que cette ligne avait semblé, à l'état-major du Kronprinz, impossible à tenir, que celui-ci proposait, dès l'après-midi du 11, au colonel von Dommes, envoyé du Grand Quartier général de Luxembourg, la ligne Apremont-Baulny-Montfaucon et qu'on parut s'arrêter, finalement, à la ligne Boureuilles-Vauquois. Le repli se fit du 12 au 15 septembre. Rappelons aussi que, sur le Grand-Couronné et dans les Vosges, les VIe et VIIe armées allemandes avaient elles-mêmes reçu l'ordre de se retirer, le 12, sur la ligne 344-nord de Bathelémont-Croismare - ligne de la Vezouze. Ainsi se trouve dessiné, tout le long du champ de bataille de France, le vaste mouvement de retraite de l'ennemi.

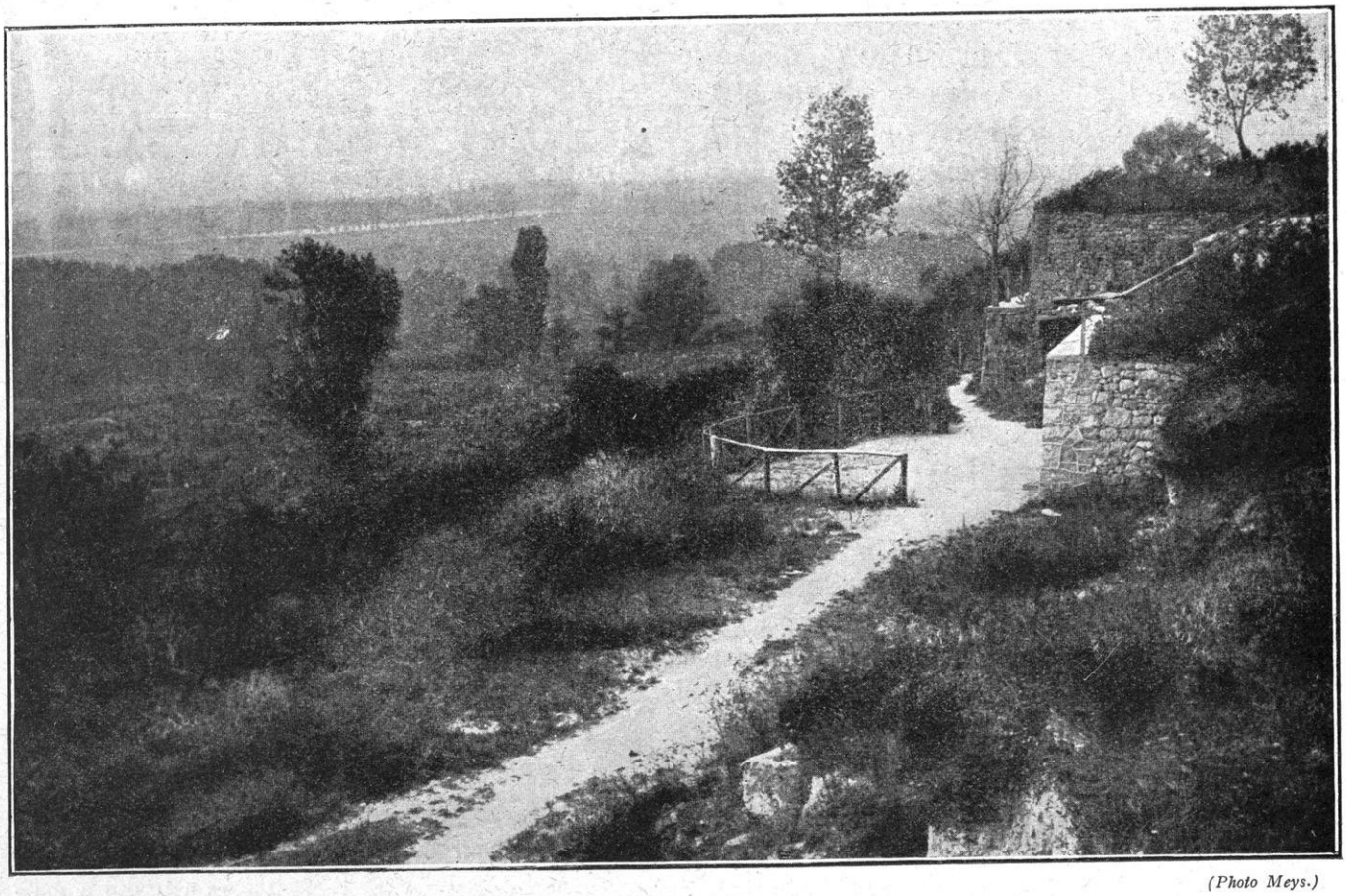
L'armée du Kronprinz, avons-nous dit, s'est décrochée le 12 au matin, après ses échecs du 10 à Troyon, à la Vaux-Marie et devant Sermaize et après la journée du 11, quelque peu inactive de notre côté. Comment appréciait-on la situation, le 11 après-midi, à l'état-major du Kronprinz? « La Ve armée forme après comme avant le pivot pour toute l'armée de l'Ouest. Si l'adversaire parvient à la percer, la situation pour l'armée de l'Ouest, plus ou moins coupée de ses communications de l'autre côté de la Meuse, est désespérée. Maintenant que la VIe et la VIIe armée n'ont pas eu de succès, il reste permis à l'adversaire d'attaquer avec de grandes forces à travers le camp retranché de Verdun vers le nord, à l'est et à l'ouest de la Meuse. »

Cette situation n'était pas brillante. Le général Joffre avait, en effet, le même jour, prescrit aux 9e et 4e armées de rejeter l'ennemi vers le Nord-Est, « pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le Nord, s'efforcera de couper les communications ». Et il précisait le 12 : « La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction du Nord, entre Argonne et Meuse. » Puis, le 13, en présence de la retraite des armées des deux Kronprinz en Argonne et en Lorraine, il jetait en Woëvre, entre Meuse et Moselle, la 2e armée Castelnau (1) pour la faire « participer de façon plus directe aux opérations du groupe principal de nos forces » et dégager la région de tous les partis ennemis qui s'y trouvaient ou s'y engageaient. Verdun, pivot avant et pendant la bataille des Frontières, conservait son rôle et prolongeait son action : « Utilisant la place de Verdun et la position organisée des Hauts de Meuse, disait l'Instruction de Joffre, la 2e armée aura pour mission d'assurer complètement le flanc droit de notre dispositif. »

Dégager Verdun, en fortifier le pivot, bousculer le Kronprinz au nord du camp retranché, telle est donc la conception stratégique française. Elle ne se réalisera pas complètement. L'armée allemande ne sera rejetée que jusqu'à la limite nord du camp retranché, mais celui-ci sera suffisamment dégagé pour qu'il devienne la « dent » qui, pendant toute la durée de la guerre, s'enfoncera dans la chair allemande. Au sud, nous verrons, deux semaines plus tard, se former « la hernie de Saint-Mihiel », mais cette opération subsidiaire de von Strantz laissera à l'armée allemande la tentation permanente d'encercler Verdun. Elle s'y brisera, alors que Joffre, sacrifiant cette action secondaire au profit de l'action principale, c'est-à-dire la course à la mer, relèvera son aile gauche du sud au nord pour mener — jusqu'à une fin victorieuse — la longue bataille des communications.

Avant de voir comment s'est formée, à la fin de septembre, « la hernie de Saint-Mihiel », voyons comment s'exécuta à l'armée Sarrail la poursuite prévue et ordonnée par Joffre. Nous avons esquissé déjà le schéma et le caractère de la marche en avant de cette armée (2). Il y a une lenteur relative causée par l'indécision dans laquelle on se trouve sur les desseins du Kronprinz et aussi par la fatigue extrême des troupes qui ont combattu sans arrêt depuis six jours contre un ennemi supérieur. Pendant la journée du 11, l'armée Langle de Cary avait poussé de l'avant sur Sermaize, permettant ainsi au 15e corps (de l'armée Sarrail) d'occuper

(1) Voir ci-dessus, tome XI, p. 228.
(2) Voir ci-dessus, tome XI, p. 208 et suiv.



(Photo Meys.)

LA VALLÉE DE L'AISNE A PARGNAN

le soir Revigny et Brabant-le-Roi et même au 5e corps (10e division, général Labarraque) de s'emparer à 21 heures de Laimont. Ici on a nettement l'impression que l'ennemi cède. Devant le 6e corps et le groupe de divisions de réserve, les troupes du Kronprinz s'étaient bornées à un tir d'artillerie lourde. C'est l'heure où l'on discutait, à l'Etat-Major allemand, sur l'amplitude du mouvement de retraite. Ce mouvement s'est exécuté, on le voit, dès le 11 au soir et d'abord à l'ouest, c'est-à-dire sur l'Ornain. A l'aube du 12, Sarrail constate l'évacuation de la vallée de l'Ornain et la présence d'arrière-gardes vers Villers-aux-Vents, Louppy-le-Château et le signal d'Erize-la-Petite. Mais il ne croit pas devoir poursuivre, et l'ennemi a toute facilité pour se décrocher. Joffre s'inquiète et insiste le 13 au matin ; et c'est alors seulement que l'armée s'ébranle.

Voyons donc le mouvement dans chacun des corps, à partir du 12.

LA 3e ARMÉE SARRAIL S'ÉBRANLE LE 13

Au 15e corps (général Espinasse), la journée du 12, que l'ennemi emploie à l'écoulement de ses colonnes à travers les forêts de Belval et de Belnoue, est une journée de repos. Cependant, les deux artilleries divisionnaires doivent prendre position sur la croupe Mussey-cote 185 pour appuyer une attaque du 5e corps sur Louppy. Dans l'après-midi, on apprend que le 15e corps doit se porter le lendemain 13 septembre dans la région de Génicourt-Erize-la-Grande pour s'intercaler entre le 5e et le 6e corps et être en mesure de s'engager de bonne heure en direction générale de Rembercourt-aux-Pots. L'ordre de l'armée indique même que le corps se portera vers Signeulles, Hargeville, Chardogne, Naives, c'est-à-dire vers le sud-est ; comme l'ennemi est depuis le matin en retraite vers le nord, il est malheureusement certain qu'il sera désormais impossible de l'accrocher.

Au 5e corps (général Micheler), des reconnaissances constatent, le matin du 12, que des arrière-gardes tiennent Villers-aux-Vents et la crête à 2 kilomètres à l'ouest de Laimont ; le mouvement de recul de l'ennemi se confirme dans la journée. Cependant le corps ne bouge pas et reconstitue ses unités.

Le 6e corps (général Verraux), qui a trois régiments du XIIIe corps devant lui sur la cote 267 et le signal d'Erize, a pour mission, lui aussi, de rester sur place, entre le signal du Fayel et Erize-la-Grande (12e division) et sur le plateau à l'est de Chaumont (40e division). La journée est calme, on patrouille sur le front. La 40e division pousse sur Chaumont, mais l'ennemi tient encore la ligne Courcelles-bois Landlut. Le soir, sur l'initiative du général Herr, une reconnaissance du 12e chasseurs poussée par la Vaux-Marie jusqu'à Beauzée apprend que la région a dû être évacuée vers 11 heures.

UN PARC DE MUNITIONS PRÈS DE VERDUN

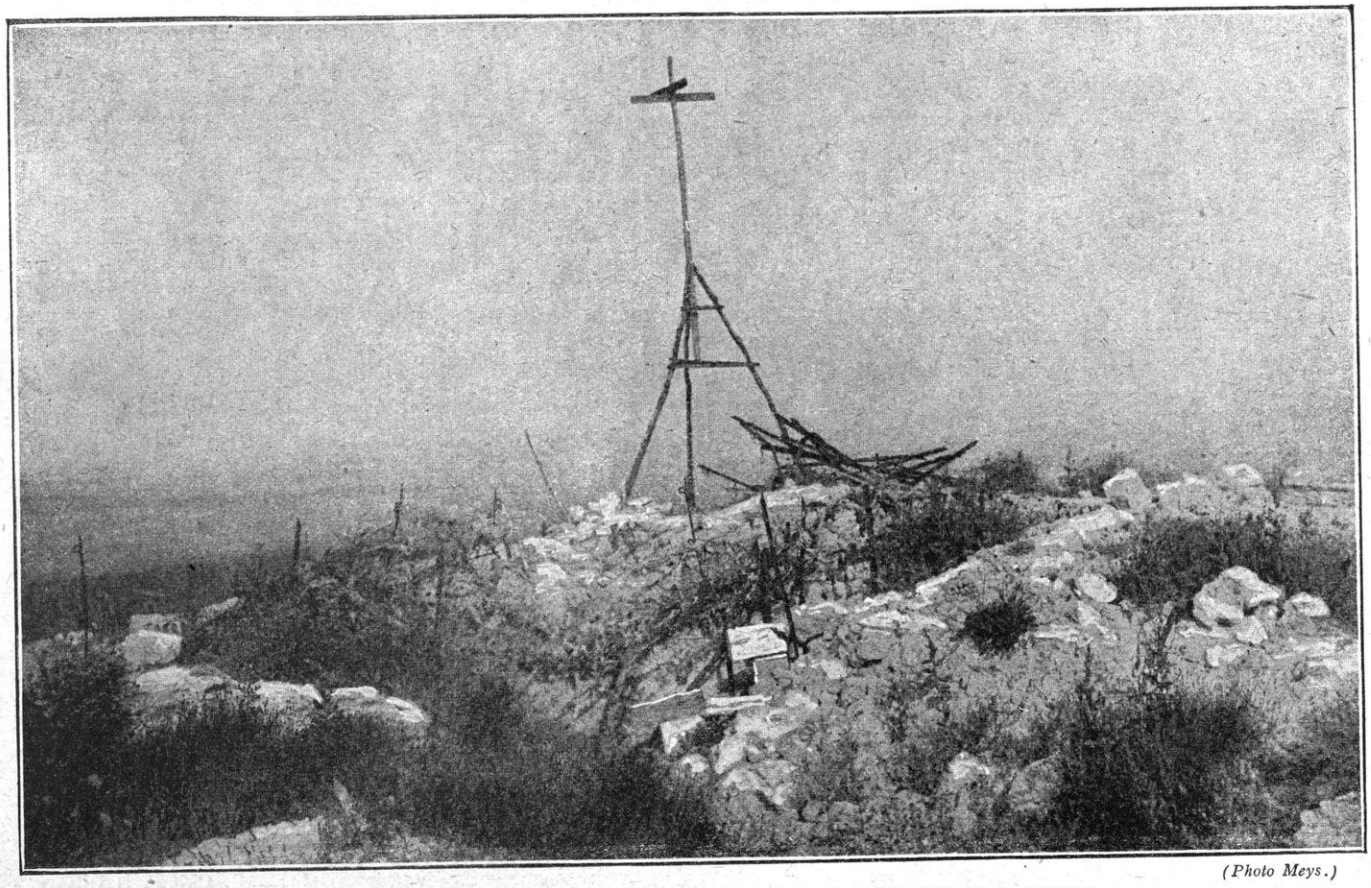
Le général (général Herr), au cours de la journée du 12, fait avancer l'artillerie lourde de façon qu'elle prenne sous son feu l'artillerie lourde allemande qu'il suppose dans le ravin de Seraucourt. Il fait battre à 7 500 mètres cette même artillerie par deux batteries qu'il installe à la cote 318. Il pleut torrentiellement, ce qui diminue le champ des recherches des emplacements de l'artillerie lourde allemande, qui est obligatoirement à proximité des routes. D'après les ordres reçus, on ne doit pas prendre l'offensive, bien que l'ennemi soit en retraite à gauche.

A 17 heures, le général saute en auto, sans attendre le retour de l'avion qu'il a envoyé en reconnaisance et va trouver le général Verraux. On lui donne un peloton du 12e chasseurs. A la cote 309, il envoie deux pointes, l'une sur la station, l'autre sur le bois 266. Celle de gauche est sous les ordres du capitaine de Malessy. Le général continue avec le peloton sur la ferme. Il la trouve évacuée ainsi que les tranchées en avant ; quelques cadavres en arrière, au dedans, beaucoup le long de la route et du chemin de fer. Les tranchées allemandes sont très intéressantes. Traversées, elles semblent devoir être difficilement enfilées ; néanmoins, les cadavres y sont nombreux. Elles sont par groupes de trois ou quatre en profondeur, la première sur la crête militaire, les autres sur la pente arrière de la crête topographique et distantes les unes des autres de 50 mètres. On trouve toujours l'application du même principe de surprise : tranchées à l'orée extérieure des bois, mitrailleuses dissimulées, même montées dans les maisons.

Les morts deviennent de plus en plus nombreux le long de la route. C'est le canon du 6e corps qui a fait tout ce massacre. Le général fait prendre les bas côtés de la route blanche où l'on sera moins visible. On converse à voix très basse, car on est sous le vent. On approche de Beauzée. Des cadavres bordent la route sur 200 mètres, à rangs serrés. C'est la canonnade par surprise du 10 qui a massacré un régiment occupé à préparer son repas et qui se croyait à l'abri. Positions acrobatiques de gens qui mangent, qui soufflent le feu, véritable danse macabre. On continue quelques centaines de mètres. Apparaissent deux feux de bivouac entourés d'ombres. Nous sommes fixés. L'ennemi a retraité brusquement jusqu'à Beauzée. Beaucoup d'effets d'équipement sont jetés par terre. C'est une fuite. C'est la victoire (1).

Quant aux divisions de réserve, elles sont sur les bords de l'Aire (la 75e à Nicey et Pierrefitte, la 65e à Longchamps et Neuville) ou sur les plateaux boisés en arrière (la 67e entre Courouvre et Laheymeix). Observant la boucle de la Meuse à Saint-Mihiel, la 7e division de cavalerie se trouvait vers Kœur le 11 ; elle pousse sur Verdun le 12 et y arrive le soir.

(1) Extrait d'un carnet (artillerie du 6e corps).



(*Photo Meys.*)

LE SOMMET DU PLATEAU DE CALIFORNIE, PRÈS DE CRAONNE

Dans son instruction du 12, le général Sarrail, qui ne croyait pas la gauche et le centre de son armée en état de marcher de l'avant, estimait que le groupe des divisions de réserve et les troupes de la place de Verdun pouvaient seules essayer, malgré le mauvais temps, une manœuvre enveloppante sur la gauche ennemie.

Passons à la journée du 13. Le 5e corps effectue le relèvement de la 58e brigade par la 17e et, à midi, arrive l'ordre du général Sarrail de pousser les troupes sur Triaucourt et de s'établir sur le front Senard-Foucaucourt. C'est un bond en avant, un peu tardif ; il s'exécute au cours de l'après-midi et jusque dans la nuit.

Le 15e corps passe de la gauche à la droite du 5e corps ; il marche en direction de Rembercourt et envoie des reconnaissances sur Waly, Autrécourt, Lavoye et Froidos, c'est-à-dire au pied de la forêt d'Argonne. Ces villages sont faiblement occupés ; l'armée du Kronprinz a donc ses gros au delà de la forêt : elle a échappé. Le 15e corps atteint le soir Beauzée-sur-Aire.

Le 6e corps, dont un escadron de découverte arrivé dès l'aube à Ippécourt a signalé la présence le long de l'Aire, depuis Beauzée, de faibles arrière-gardes ennemies, entame la poursuite dans l'après-midi. A la 12e division, la 24e brigade traverse la 23e ; le 132e forme l'avant-garde, précédé du régiment de cavalerie du corps d'armée (15e chasseurs). Par Amblaincourt, on atteint le soir Saint-André. La 40e division a suivi la route de Chaumont à Souilly.

Samedi 12 *septembre.* — Aujourd'hui, à La Vaux-Marie, des équipes de sapeurs ramassent les Boches tombés aussi drus que les épis d'un champ. Elles les chargent par dizaines sur de grands tombereaux qui s'acheminent vers des fosses, creusées larges et profondes, en secouant, aux cahots des ornières, leur fardeau de chair morte. Lorsqu'ils sont arrivés au bord des trous béants, on les fait basculer en arrière et verser là-dedans les grappes de cadavres qui roulent au fond avec d'affreux gestes ballants.

Dimanche 13 *septembre.* — Une autre route, qui longe

la ligne de Rembercourt à La Vaux-Marie et Beauzée. Dans les fossés, des cadavres humains s'accroupissent ou s'étalent. Rarement un seul, presque toujours deux ou trois, collés les uns aux autres comme s'ils voulaient se réchauffer. La lumière mourante révèle les capotes et les pantalons rouges : des Français, des Français. Allégement à découvrir quelques Boches. Nuit noire. Nous ne voyons plus les cadavres, mais ils sont là toujours, au fond des fossés, sur les talus, sur le remblai de la voie. On les devine dans l'obscurité. Si l'on se penche, ils apparaissent en tas indistincts où ne se marque point la forme des corps. Surtout, on les sent : l'odeur épouvantable épaissit l'air nocturne. Des souffles humides passent sur nous en traînant avec mollesse, imprègnent nos narines et nos poumons. Il semble que pénètre en nous quelque chose de leur pourriture (1).

D'un autre carnet :

A la poursuite, quelques jours après la nuit du 9 au 10, on pouvait voir près de la station de La Vaux-Marie, des bataillons entiers, en double colonne, littéralement fauchés par nos shrapnells. Il y eut là des pertes énormes. Plus de 10 000 cadavres furent enterrés.

A 15 heures, le général Sarrail écrivait : « Le groupe de divisions de réserve aura sa tête ce soir à Monthairon (sur la Meuse, au nord-est de Souilly), la 7e division de cavalerie à Verdun a des éléments en avant. La 72e division de réserve a reçu ordre de pousser vers Clermont-en-Argonne et au sud » (c'est-à-dire sur les communications allemandes ; mais il est trop tard, l'ennemi a déjà dépassé vers le nord la transversale Sainte-Menehould-Clermont). La 72e division devait tenir à la nuit Brocourt et Jubécourt.

Un télégramme de Verdun, à 18 h. 30, signalait que l'ennemi était retranché depuis Avocourt jusque derrière le ruisseau de Forges, à Malancourt, Béthincourt et Forges.

(1) MAURICE GENEVOIX, *Sous Verdun.*

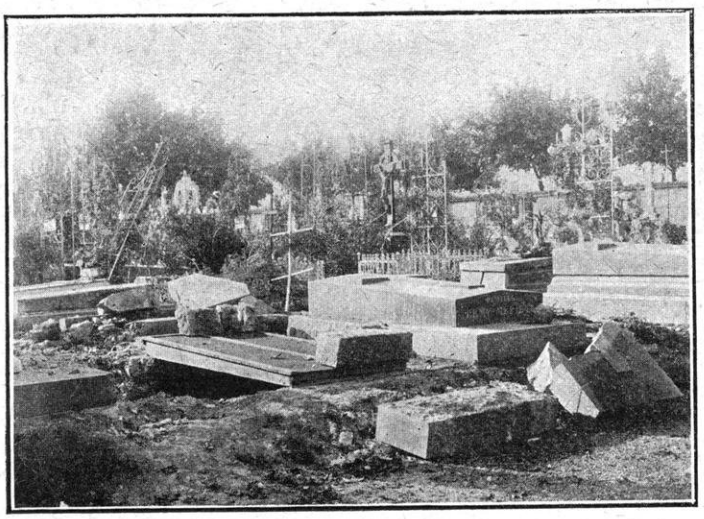
L'ENNEMI FAIT TÊTE LE 15 AU SOIR

Pendant la journée du 14, la marche continue et l'armée atteint la ligne Verdun-les Islettes, les divisions de réserve sur la rive droite de la Meuse.

Le général Micheler (5e corps) entre en effet au cœur de la forêt d'Argonne et il la longe aussi à l'est, pour cantonner le soir aux Islettes, à Aubréville, à Neuvilly, à Parois.

Le général Espinasse (15e corps) poursuit son mouvement en direction de la forêt de Hesse ; la 30e division se trouve un peu retardée le matin vers Lavoye, le long de l'Aire. Le soir, on atteint Brabant-en-Argonne, Brocourt et Blercourt.

Le général Verraux (6e corps) a dirigé ses colonnes par la route de Souilly à Verdun et il parvient à Froméréville-Thierville, c'est-à-dire à la sortie ouest de Verdun, au-dessus de la ville encore intacte.

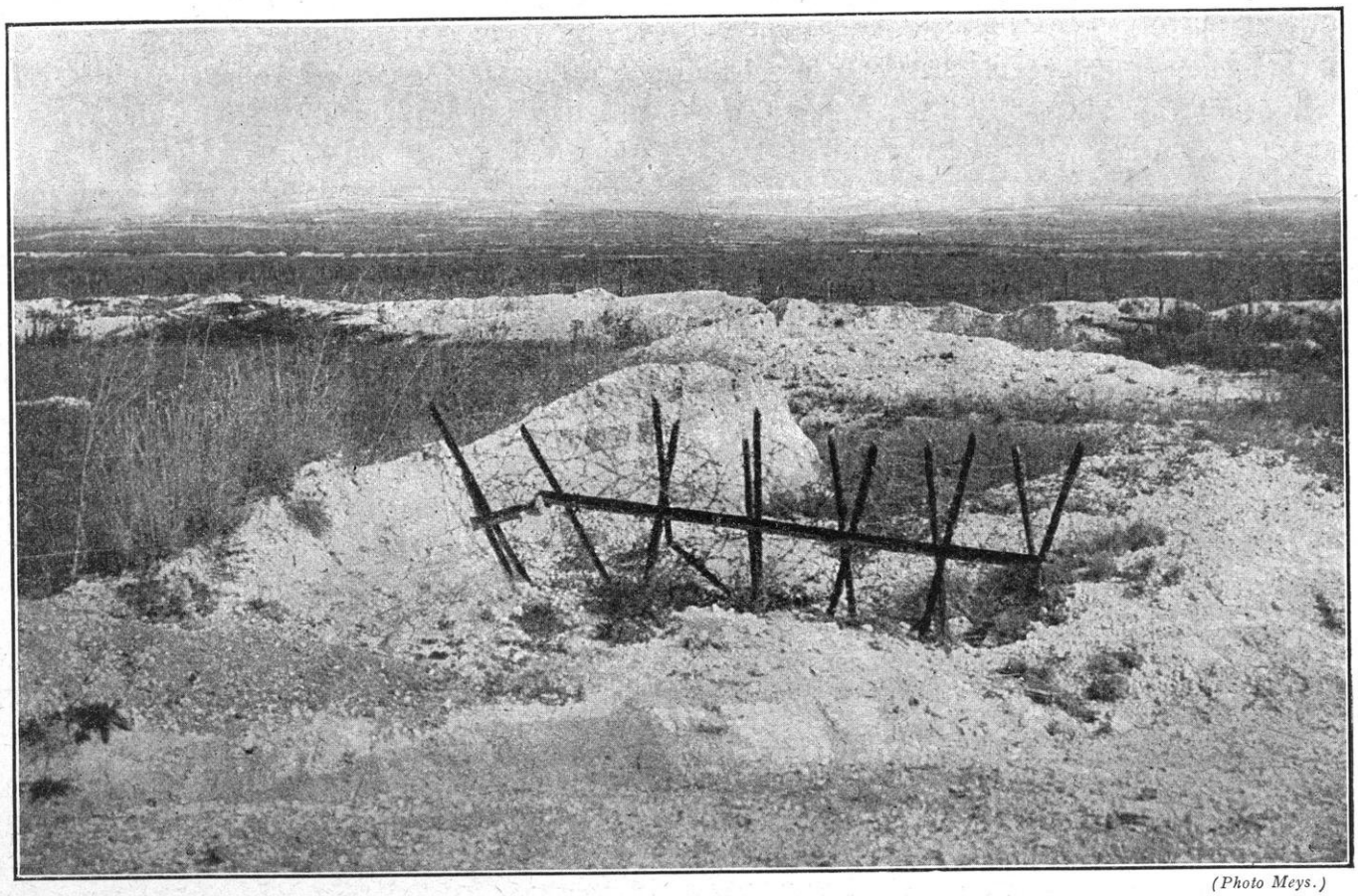


REIMS. — CIMETIÈRE DE L'EST

Sous un ciel de pluie traversé d'éclaircies, Verdun s'étale, avec ses casernes couvertes de tuiles gaies, les hangars blancs du champ d'aviation et les tours de la cathédrale dressées au-dessus des maisons et des arbres.

Vers midi, le général Sarrail avait reçu du général Joffre l'ordre de diriger les divisions de réserve du général Pol Durand (65e, 67e, 75e, et la moitié de la 54e), qui franchissaient le fleuve, sur les Hauts de Meuse, au sud de Verdun, et de les céder à l'armée du général de Castelnau. Il s'agit en effet de sonder le mystère de la Woëvre et du camp retranché de Metz. Et ceci va nous rattacher aux opérations de l'Est.

Enfin, le 15, la 3e armée arrivait à proximité, des retranchements de l'ennemi, après avoir poursuivi sa marche des deux côtés de la Meuse,



(Photo Meys.)

LES MONTS DE MORONVILLIERS, LE CASQUE ET LE TETON

5e et 15e corps à gauche, 6e corps à droite. Comme l'armée de Langle se trouvait accrochée (2e corps) devant Servon et Binarville, ordre fut donné à la 3e armée, en raison de cette situation, de ne pas dépasser la ligne Varennes-Avocourt. Mais il lui eût été difficile, de toute façon, de la dépasser sensiblement, l'armée du Kronprinz ayant achevé son repli et s'étant fortifiée sur ses nouvelles positions.

En effet, au 5e corps, la 10e division atteignit bien Avocourt, mais la 9e division éprouva les plus grandes difficultés à progresser au delà de Varennes. Le corps parvint cependant à tenir Baulny, Charpentry, Cheppy et la lisière nord du bois de Malancourt. Malheureusement, l'ennemi allait bientôt supprimer la poche que notre avance avait faite de chaque côté de la forêt d'Argonne. Nous avons vu qu'il reprit Servon, à l'ouest, au 2e corps ; il va, dans quelques jours, reprendre, à l'est, au 5e corps, Montblainville, Varennes, Cheppy, Boureuilles et Vauquois, ce qui reportera la ligne française à la cote 285, à La Chalade, à la Maison Forestière et au nord du château d'Abancourt.

Pour appuyer le mouvement du 5e corps sur Avocourt et au nord, le 15e corps avait porté l'artillerie de sa 30e division sur la croupe de Montzéville et l'avant-garde atteignit Esnes. Elle le dépassa et, le soir, la 30e division s'échelonnait de la croupe nord d'Esnes à Béthelainville, tandis que la 29e division, dont le gros s'échelonnait jusqu'à Fromérèville, avait son avant-garde au bois de Cumières et sur le Mort-Homme.

De l'autre côté de la Meuse, le 6e corps grimpait sur les collines du futur champ de bataille de 1916. Il était en liaison avec le 15e corps par la 72e division de réserve, établie sur le bord du fleuve, vers Samogneux. Ses deux divisions avaient franchi la Meuse, la 12e division à Charny, se dirigeant sur Louvemont-Beaumont, la 40e division à Verdun, marchant sur Ornes-ferme Saint-André. Le général Ver-

raux établit son poste de commandement au fort de Douaumont et le quartier général de l'armée Sarrail vint se fixer à Verdun. Le jour même on constatait que, partout, l'ennemi était solidement retranché.

COUP D'ŒIL SUR LES 2e ET 1re ARMÉES DE LA WOEVRE AUX VOSGES

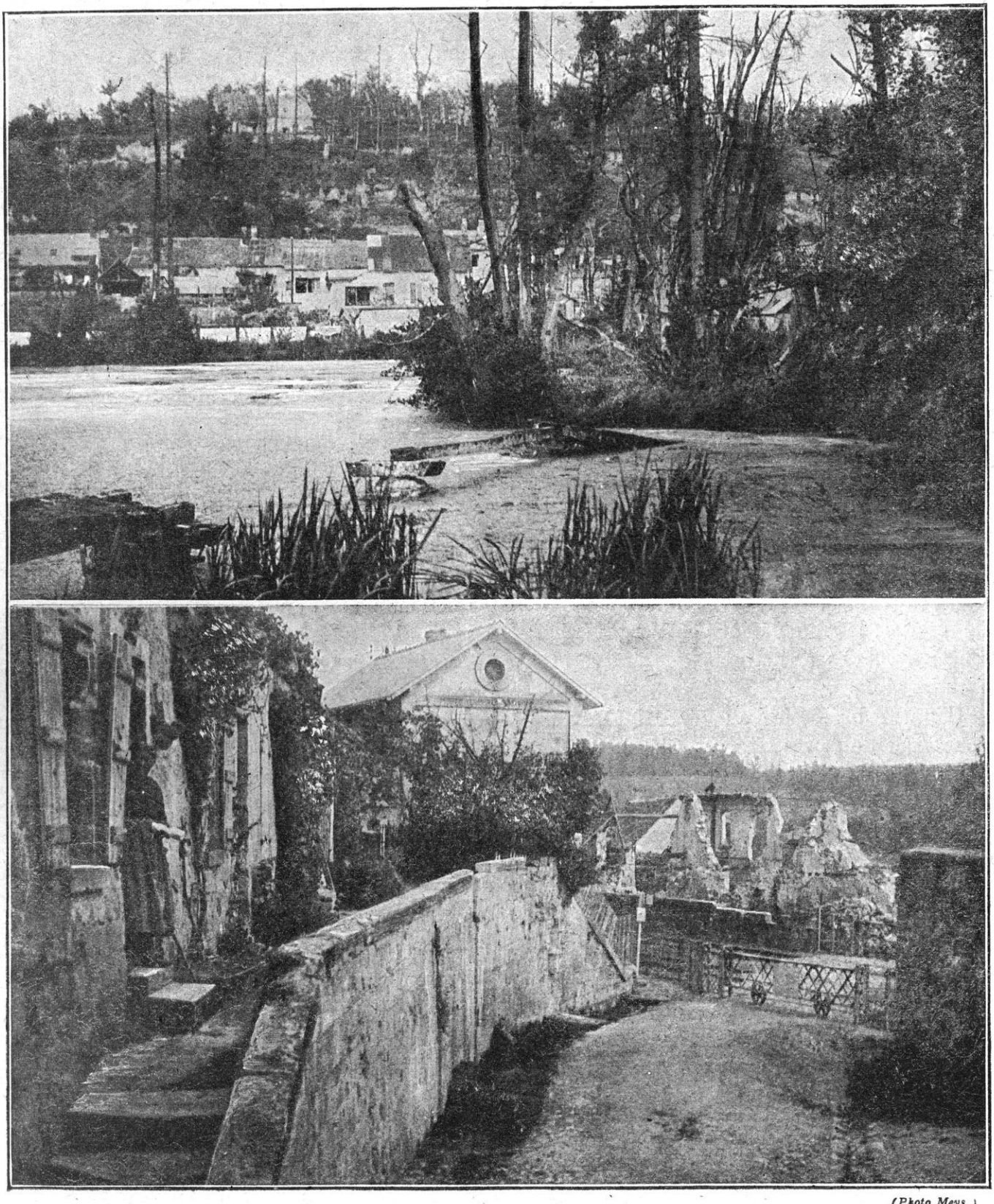
Pour achever le tableau de la poursuite générale des armées françaises, il faut dire quelques mots des opérations qui se déroulaient au même moment entre la Meuse et les Vosges. La victoire du Grand-Couronné et de la Chipotte s'était affirmée au moment même où la poursuite commençait après la bataille de la Marne. C'était la conséquence naturelle de ces dégagements successifs qui, de l'ouest à l'est, permettaient à toutes les armées françaises de pousser de l'avant au fur et à mesure que l'horizon s'éclaircissait à leur gauche.

Bien que le général von Heeringen, commandant la VIIe armée dans les Vosges, se fût embarqué avec son XVe corps depuis le 6 septembre et s'acheminât par la Belgique sur Saint-Quentin où il arrivait le 12, la bataille n'avait pas diminué de violence en Lorraine ; elle y était alimentée d'ailleurs par de nouvelles formations d'ersatz et de landwehr, jusqu'au moment où, les nuages se dissipant sur l'Ornain et en Argonne, l'armée Castelnau et l'armée Dubail constatèrent à leur tour que l'ennemi se retirait devant elles. Déjà, le 10, le 1er corps bavarois a quitté le front. Aux deux ailes, Pont-à-Mousson et Saint-Dié sont réoccupés dès le 11. Enfin, le 12, l'ennemi bat définitivement en retraite ; il se retire sur la Seille, il abandonne Lunéville, il se retire derrière la Meurthe que Dubail atteint et dépasse ; on occupe Baccarat et Raon-l'Étape. Ainsi le général Joffre voyait la victoire s'achever partout et l'ennemi obligé d'abandonner ses tentatives sur le pivot de l'Est. Le « pivot » ayant tenu, la victoire était complète.

Au cours de la bataille, le maintien constant des liaisons, par le Grand Quartier général, avait été un des principaux éléments du succès. C'est ainsi que le général Joffre n'avait jamais perdu de vue la plaine mystérieuse de Woëvre, qui s'offre comme le débouché immédiat de Metz en direction de la Meuse. Chaque jour il avait mis le général de Castelnau en garde sur sa gauche, et des ordres successifs, à mesure que la victoire s'annonçait partout ailleurs, avaient porté des troupes de ce côté : la 2e division de cavalerie est lancée par un ordre du 7 en direction de Beaumont ; la brigade mixte de Toul, le 8, en direction de Saint-Mihiel, puis toute la division de Toul (73e) le 11, le 20e corps sur Saizerais le 11 également en vue de marcher le 13 par Flirey sur Étain.

C'est alors que, le 13 septembre, Joffre adresse aux 1re et 2e armées les instructions que nous avons citées plus haut et par lesquelles il fixe les nouvelles missions qui leur incombent. Son idée maîtresse était de constituer avec l'armée de Castelnau une armée de Woëvre, chargée d'opérer par conséquent entre Meuse et Moselle avec les forces suivantes, de l'ouest à l'est : 3e groupe de divisions de réserve (67e, 65e, 75e), sur les Hauts de Meuse entre Abancourt, Manheulles et Génicourt, 73e division de réserve à Saint-Mihiel, 2e division de cavalerie vers Essey, 8e corps transporté à partir du 14 sur Saint-Mihiel par voie ferrée, 20e corps réuni le 15 autour de Domèvre-en-Haye. Le général de Castelnau transporta son quartier général, le 14, à Commercy, prêt à étudier les opérations que le haut commandement se réservait de prescrire au moment voulu. Le front ne se modifia guère les jours suivants. On surveillait attentivement la Woëvre où le Ve corps actif restait face à Troyon. Le général Joffre refusait de laisser la 2e armée s'engager dans un mouvement prématuré, quand, le 18 septembre, deux télégrammes du Grand Quartier général changèrent la situation :

7 heures : « L'état-major de votre armée et le 20e corps seront transportés vers l'ouest. Veuillez vous rendre au G. Q. G. »



(Photo Meys.)

CORCY. — L'ÉTANG ET LE PASSAGE A NIVEAU

16 heures : « Le Q. G. de la 2e armée et le 20e corps sont transportés sur une autre partie du théâtre des opérations. En conséquence, à partir du 19, o heure, la 2e division de cavalerie et la place de Toul dépendront de la 1re armée. Le 8e corps et les 65e, 67e et 75e divisions de réserve dépendront de la 3e armée. »

Ainsi les 1re et 3e armées devenaient solidaires pour la bataille qui allait se livrer en Woëvre et dont nous dirons bientôt les phases.

Déjà, nous l'avons dit, l'instruction du 13 septembre avait donné à la 1re armée (général Dubail) la charge de tout le front compris entre la Moselle et les Vosges, de Nancy à Belfort. Trois groupements furent constitués : le groupement de Nancy (général Taverna) avec le 3e groupe de divisions de réserve (59e, 64e, 68e), les 70e et 74e divisions de réserve, le 16e corps ; le groupement central, sous les ordres directs du général Dubail avec la 14e brigade de dragons, le 14e corps, le corps provisoire, la 41e division, la 71e division de réserve ; le groupement des Vosges (général Putz) avec des formations de réserve et les troupes alpines.

Il parut nécessaire au général Dubail de constituer de fortes réserves. C'était d'ailleurs le désir du Grand Quartier général qui, le 16 septembre, télégraphiait : « Aucun indice certain ne permet, à l'heure actuelle, de déterminer la destination donnée par l'ennemi aux corps retirés d'Alsace et de Lorraine. On doit donc admettre comme possible que les Allemands ont rassemblé en arrière de Metz-Thionville des forces importantes pour tenter une action dans la direction de l'ouest ou du sud-ouest. » Avec une parfaite compréhension des intentions du haut commandement et de la situation générale, le général Dubail prit ses dispositions pour remettre en main les unités, pour garder partout une attitude agressive par des détachements de contact et aussi pour fortifier tout le front, notamment les postes avancés au delà de la Meurthe, de manière à réaliser une économie de forces au profit des réserves.

Cependant l'attention du haut commandement ne cessait de se porter vers l'ouest. Le 16 septembre, en rentrant à son quartier général d'Epinal, le général Dubail trouvait un télégramme prescrivant à la 1re armée de se tenir prête à intervenir sur sa gauche et de constituer à cet effet une forte réserve, au moins un corps d'armée, autour de Nancy. Le 16e corps fut désigné et nous verrons bientôt son rôle dans la bataille de Woëvre.

Mais la Woëvre n'est malgré tout qu'un théâtre d'opérations secondaire. Joffre est maintenant renseigné sur les intentions de l'ennemi. C'est vers l'Oise et la Somme que le champ de bataille va s'étendre ; des débarquements allemands importants sont signalés le 17 à Valenciennes et Cambrai. Le jour même, à 14 h. 30, le Grand Quartier général y répond par l'ordre de transporter le 14e corps par voie ferrée de la région de Bayon dans la région au nord de Paris.

La poursuite de la Marne est finie ; le front se stabilise et, sauf dans la plaine de Woëvre où les adversaires procèdent aux mouvements stratégiques précurseurs du choc de la fin de septembre, partout les tranchées se creusent et s'approfondissent et les armées enterrées vont servir de réservoir au haut commandement. Il y puisera pour la course à la mer, et jusqu'à la fin de la bataille des Flandres, les unités les meilleures et poursuivra avec elles, sans relâche, la difficile et victorieuse manœuvre par la ligne extérieure.

CHAPITRE LV

CONSIDÉRATIONS SUR LA BATAILLE DE LA MARNE

La manœuvre allemande et la doctrine de Schlieffen. — Schlieffen a pillé Carnot. Les témoignages allemands avouent « la tenaille » et la puissance de notre « force de l'Est ». — La contre-manœuvre française. — Comment on a tenté de diminuer la Bataille de la Marne. La manœuvre morale allemande. — La polémique française. — Conclusion sur la bataille de la Marne. Psychologie des Etats-majors allemands. — La guerre de 1914 a été en Allemagne une « guerre de bureaux ».

Nous voici arrivés au terme de ce récit de la bataille de la Marne qui — nous avons le droit de le dire — est le premier exposé complet de ce grand fait historique et militaire appuyé sur des documents français et allemands incontestables et mettant en présence les deux manœuvres adverses.

LA BATAILLE DE LA MARNE ET LA DOCTRINE DE SCHLIEFFEN

Les documents qui sont venus entre nos mains au fur et à mesure que se développait le récit — et en particulier du côté allemand — n'ont fait que confirmer l'idée essentielle qui nous a guidés dès le premier jour, à savoir que le plan allemand du début de la guerre n'a été que l'application de la doctrine de Schlieffen, la manœuvre en « tenaille », recherchant la victoire par les deux armées d'ailes et escomptant le principe de l'inviolabilité des fronts.

Pour établir cette proposition aux yeux du lecteur, averti maintenant par la connaissance des faits, il est utile de rappeler la conclusion du remarquable ouvrage dans lequel le capitaine Daille, à la veille de la guerre (1914), résumait la doctrine de Schlieffen: on verra par là à quel point cette doctrine se moule sur les faits ou plutôt à quel point les faits se sont moulés sur la doctrine.

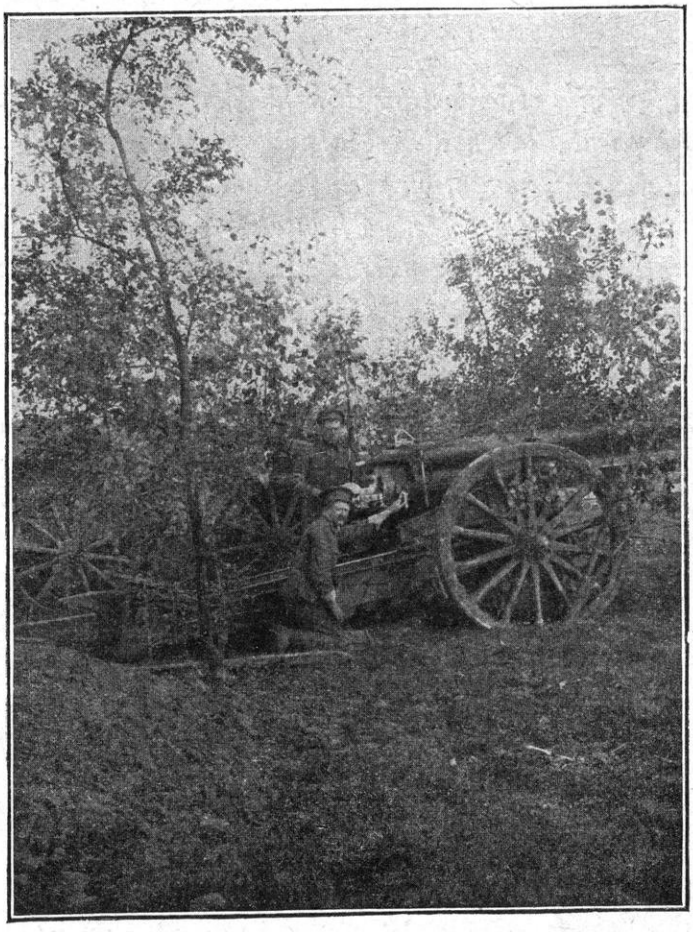
« Le général von Schlieffen admet, bien entendu, qu'il y a lieu de concentrer tous les efforts, à l'heure de la bataille, sur un point décisif. Tel est l'objet même de toute manœuvre depuis Napoléon : le principe étant admis, Schlieffen recherche le meilleur des procédés pour atteindre le but et, critiquant avec une ténacité agressive ce qu'il appelle « le système napoléonien », il lui oppose le « système allemand », renouvelé, affirme-t-il, de la manœuvre d'Annibal à la bataille de Cannes.

« Napoléon choisissait son point d'attaque, y accumulait toutes ses forces non engagées et demandait le succès à un assaut héroïque, surhumain, devant produire une trouée dans la ligne ennemie et la culbuter tout entière. » La manœuvre napoléonienne aboutit donc, finalement, à une action massive, disposée en profondeur et frappant comme un bélier

sur un point de la ligne ennemie, sans s'être subordonnée d'avance à une combinaison quelconque ayant pour objet l'anéantissement complet et, pour ainsi dire, mathématique de l'adversaire.

« Schlieffen ne croit plus au succès d'une opération de cette nature avec les pertes énormes qu'infligeront les armes actuelles aux troupes assaillantes. Selon lui, le mieux est d'avoir pour objectif stratégique, dès le début de la campagne, L'ENVELOPPEMENT PAR LES DEUX AILES. Même une simple attaque de flanc ne lui paraît plus suffisante : elle laisserait, en effet, subsister le risque de voir l'ennemi effectuer la même manœuvre sur le flanc opposé...

« LE PROBLÈME REVIENT DONC A SE CONSTITUER DES ARMÉES D'AILES LES PLUS PUISSANTES POSSIBLE. Pas plus qu'Annibal à Cannes, on ne devra renforcer le centre ; il suffira de le pourvoir d'abondantes munitions. Les rencontres de 1866 et de 1870 montrent bien, en effet, que la portion active du champ de bataille SE TROUVE SUR LES AILES...

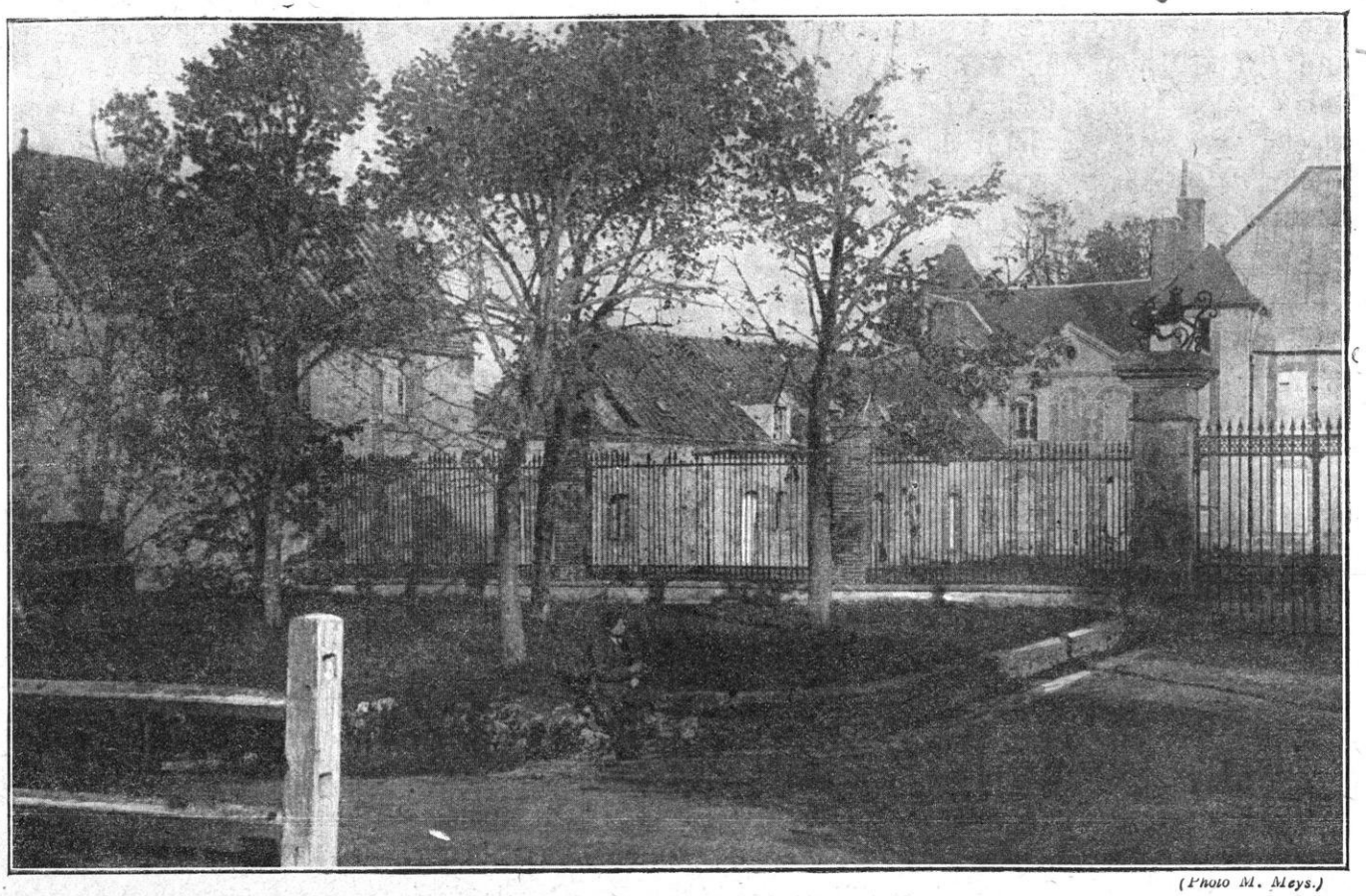


BATTERIE ANGLAISE SUR LA MARNE

De ce principe Schlieffen dégage certaines conséquences, par exemple, que LES RÉSERVES NE DOIVENT PAS ÊTRE PLACÉES EN ARRIÈRE DU FRONT, MAIS BIEN VERS L'AILE EXTÉRIEURE. Cette mesure doit être prise sans tarder et préparée, non seulement pendant la marche à la bataille, ou même depuis la gare de débarquement, MAIS DANS LE PLAN DE TRANSPORT DES TROUPES SUR LA BASE DE CONCENTRATION...

« Examinant comment l'adversaire pourrait échapper à cette étreinte, l'auteur ne voit pour lui aucun recours efficace : en vain essayerait-il de masser toutes ses forces, de les lancer à l'assaut en cherchant à percer le centre : tel fut le plan de Terentius Varro, mais il échoua misérablement à Cannes. Donc, renoncer complètement aux marches et au combat en profondeur. Ainsi l'auteur en revient au procédé de combat exposé par Frédéric II dans cette phrase à laquelle il fait un sort : « Avec nos canons lourds, avec notre mitraille, attaquons bravement l'ennemi, *puis portons-nous contre ses flancs.* »

« Les armées opérant d'après cette doctrine, ajoute Schlieffen, se développent en une longue ligne de bataille à l'encontre de la ligne adverse, beaucoup plus étroite et disposée en profondeur. Les ailes continuant les échelons avancés se rabattent contre les flancs, tandis que la cavalerie, poussée en avant, *gagne les derrières des forces ennemies.* C'est l'opération que Moltke dénomme « la concentration des armées sur le champ de bataille » et qu'il tient pour la manœuvre la plus parfaite qu'un chef d'armée puisse réaliser... Plus que jamais, Schlieffen recommande cette concentration (prévue d'avance et de loin) de toutes les armées sur le même théâtre d'opérations,



(Photo M. Meys.)

MONDEMENT. — L'ENTRÉE DU CHATEAU

Il la met nettement au-dessus de la doctrine napoléonienne. Frédéricienne et allemande par excellence, elle a été renouvelée par de Moltke, notamment à Sedan. C'est elle qui a présidé à la constitution de la puissante Allemagne du XXe siècle (1). »

Il est facile de retrouver, dans cet exposé de la doctrine de Schlieffen, publié, encore une fois, avant la guerre, les traits caractéristiques de la manœuvre initiale allemande en 1914 :

1° Le principal effort porté sur le front occidental, parce qu'il permet une manœuvre plus prompte et d'un plus simple développement. 2° L'extension des fronts profitant d'un système routier d'un puissant débit, mais sous la condition expresse que le territoire belge soit envahi sur la plus large étendue, ce territoire pouvant seul fournir le champ indispensable à l'enveloppement d'une armée française défendant la frontière du nord-est. 3° Une manœuvre générale srtatégique, *non pas par une aile seulement, mais* PAR LES DEUX AILES, ce qui explique la présence de deux grandes armées d'ailes, l'une (douze corps) agissant en Belgique pour l'enveloppement de la gauche française et l'autre (huit corps) en Lorraine et en Argonne pour l'enveloppement de la droite française.

Rappelons immédiatement que l'existence de cette autre armée d'aile et la conception de la manœuvre *défensive-offensive* qui était confiée dans l'Est à cette branche de la tenaille ont été niées par la très grande majorité des auteurs français pendant tout le cours de la guerre. Suggestionnés par la propagande allemande et par la lecture de Bernhardi, ils n'ont voulu connaître que la manœuvre par l'aile droite menaçant Paris.

Dès le début, au contraire, l'examen des faits avait produit en nous une conviction

(1) Capitaine M. DAILLE, *Essai sur la doctrine stratégique allemande d'après la « bataille de Cannes »*, par le feld-maréchal Schlieffen. Berger-Levrault, 1914, *in fine*.

différente, à savoir que la manœuvre allemande était non seulement à l'aile droite, mais aussi à l'aile gauche. Chose incroyable : nous avons eu à soutenir la réalité de la tenaille de gauche, même vis-à-vis de ceux qui l'avaient brisée à la Trouée de Charmes, à la Mortagne et au Grand Couronné !

Maintenant que cette conception est avouée par tous les écrivains allemands, nombre d'écrivains français affectent toujours de l'ignorer ; ou mieux, on la relègue dans les débats théoriques : elle gêne des positions prises, des polémiques imprudemment engagées....

Comme il s'agit de l'essence même des choses et que l'échec du plan allemand dans l'Est a décidé du sort de la guerre, nous nous refusons, quant à nous, à mettre la lumière sous le boisseau et nous n'hésitons pas à rompre nettement avec la légende ; car il s'agit de la vérité historique et de la leçon qui doit se dégager des événements.

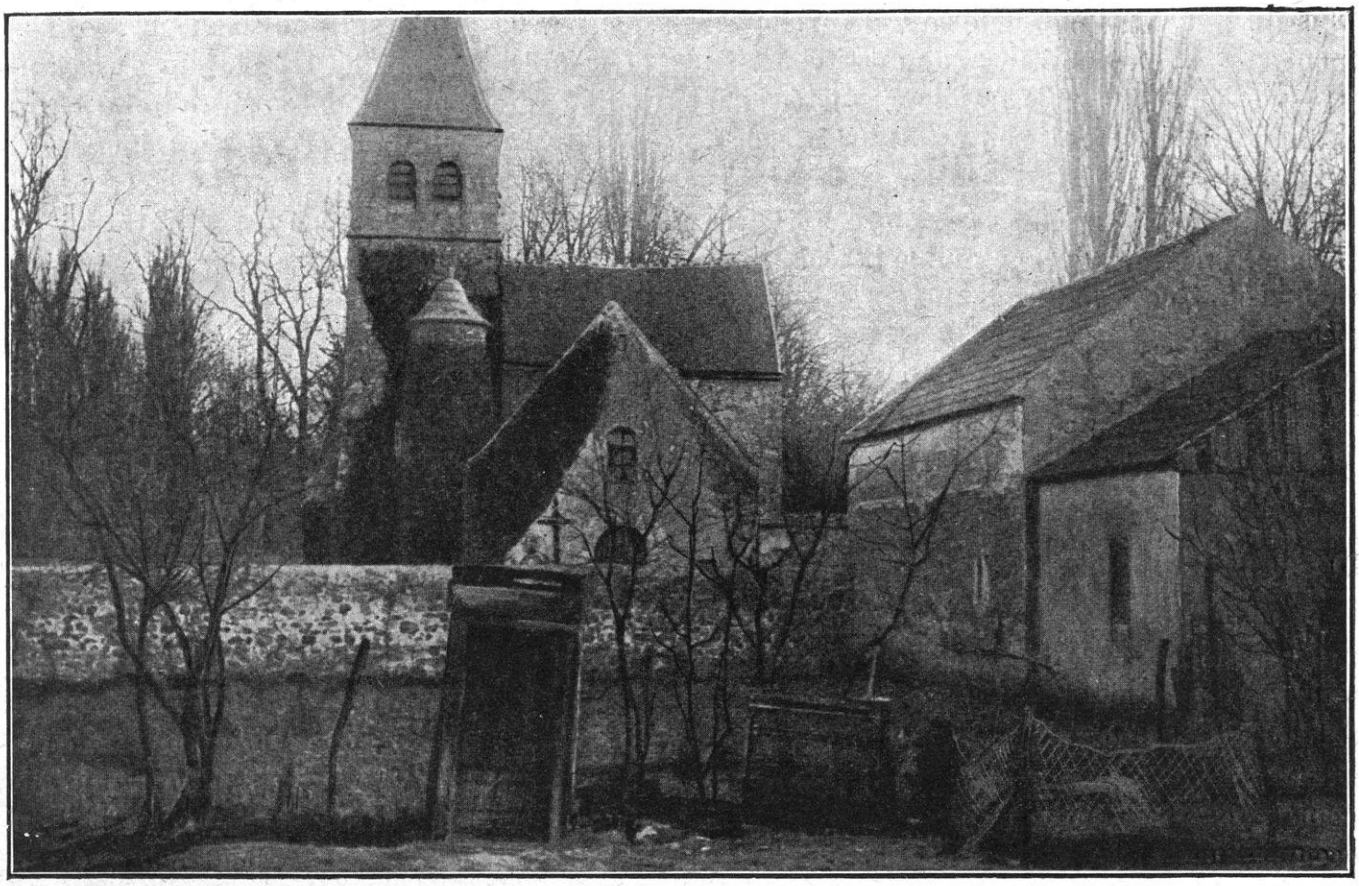
4° Marche en avant sur un même déploiement par toutes les routes disponibles depuis la mer du Nord jusque dans les Vosges, mouvement réglé comme par un mécanisme d'horloge en vue d'en venir, dans le plus bref délai possible, à une bataille d'enveloppement unique et qui décidera de l'issue d'une guerre *extrêmement courte*, quelles que soient les contre-manœuvres de l'adversaire.

5° Préparation de cette manœuvre unique de longue main, pendant une période de quinze années au moins, lois militaires accroissant méthodiquement les effectifs, voies ferrées, matériel, munitions accumulées sur certains points en vue de cet objectif, de façon à déclencher le mécanisme infaillible à l'heure dite. Bien entendu un pareil effort ne laisse nul doute sur l'issue. Par conséquent, aucune hésitation ni dans le dessein ni dans l'exécution. La formule étant d'un effet certain, tout doit lui être sacrifié. Appliquée à la lettre et à fond, sans retouche et sans repentir, elle réussira parce qu'elle est sans rivale et parfaite, — « allemande », c'est tout dire. L'adversaire qui ne possède pas cette panacée ne peut être mésestimé, puisqu'il est battu d'avance, quoi qu'il y fasse. Le succès sera d'autant plus complet que l'ennemi combattra plus vigoureusement et s'enferrera plus profondément au sein de l'immense demi-cercle destiné à l'étreindre.

6° Comme il est exigé par la théorie, les réserves — et notamment la cavalerie — sont portées à leur véritable place, c'est-à-dire aux ailes. *Il n'y en aura pas ailleurs pour l'heure du choc.* A quoi serviraient-elles, en effet? puisqu'elles décident de l'issue victorieuse en rendant possible le seul fait décisif, l'enveloppement. Ainsi les armées du front occidental n'ont comporté ni réserves générales, ni réserves particulières. C'est bien ce qui a caractérisé la concentration allemande dès la première heure de la guerre, et c'est bien ce qui la ruinera à l'heure décisive, le manque de réserves ayant été, de l'avis de tous, une des principales causes de la défaite de la Marne (1).

7° Pas la moindre considération non plus pour une attitude de défensive stratégique générale, prônée pourtant par Clausewitz et par de Moltke. L'idée d'attendre la manœuvre française et de « voir venir » ne retient même pas une minute l'attention du haut commandement allemand. La loi de la manœuvre nouvelle, de la « botte secrète », c'est la marche en avant. La marche est tout ; c'est la manœuvre elle-même. Cette conception est juste l'opposé du système de la *position*, thème complètement périmé des anciennes méthodes de guerre. Si les armées marchent à fond, si elles marchent à mort, selon un plan bien ordonné, *la bataille elle-même devient secondaire*, puisque l'armée adverse tombe comme un fruit mûr. D'où ces marches extraordinaires, inouïes, sans trêve et sans repos, parfois même sans ravitaillement et sans munitions, qui amènent le soldat alle-

(1) Aveu de von Kluck, le principal intéressé : « Il manquait aux armées de l'aile droite allemande un échelon de quatre ou cinq divisions... etc. » *La marche sur Paris et la bataille de la Marne*, chap. III.



(Photo M. Meys)

DROISELLES. — L'ÉGLISE ET SES ABORDS

mand, pantelant, à la bataille de la Marne. Nous l'avons constaté dans les carnets de route et dans les comptes rendus officiels (1), le soldat est vaincu par la manœuvre avant même de l'être par le choc. Cherchant les raisons de cette folle entreprise, nous les avons trouvées exprimées en toutes lettres dans les prescriptions du haut Etat-Major conformes aux théories de Schlieffen.

En fait, Schlieffen et ses disciples n'ont jamais vu que le *Kriegspiel*. Ils jouent avec des images et avec des idées, non avec des réalités et avec des hommes. Qu'importent la fatigue et les obstacles, puisque le résultat est certain ? Le front étant inviolable, les ailes marcheront ; elles arriveront, et cela suffit ; elles se refermeront sur l'ennemi à cette heure fatale qui fut celle de Terentius Varro. Par la Lorraine et par la Belgique, l'armée de Joffre sera tout de même cernée et ses coups de boutoir ne la sauveront pas.

8° Les nouveaux chefs de l'armée allemande, ces élèves de Schlieffen qui appliquaient la doctrine dans sa rigueur aveugle, purent croire, un instant, qu'elle avait réussi. La grande armée allemande s'avançait, en effet, tendant ses deux pinces en avant. A l'aile droite, Kluck courait, tandis que la cavalerie de von der Marwitz galopait vers la basse Seine ; à l'aile gauche, Ruprecht de Bavière et von Heeringen se ruaient sur Belfort, tandis que la cavalerie du Kronprinz avait ordre de les précéder sur la ligne Belfort-Dijon. En vain Joffre assenait un coup formidable à Charleroi et dans les Ardennes, d'autres coups non moins formidables à Guise et sur la Meuse, son armée s'épuisait inutilement : elle n'avait

(1) Autre aveu capital du même von Kluck dans un radiogramme adressé par lui au grand commandement, *le 4 septembre*, donc à la veille de la bataille : « La Ire armée ayant soutenu de continuels et durs combats, exécuté des marches excessives, est arrivée à l'extrême limite de sa capacité d'action... » *Op. cit., id.*

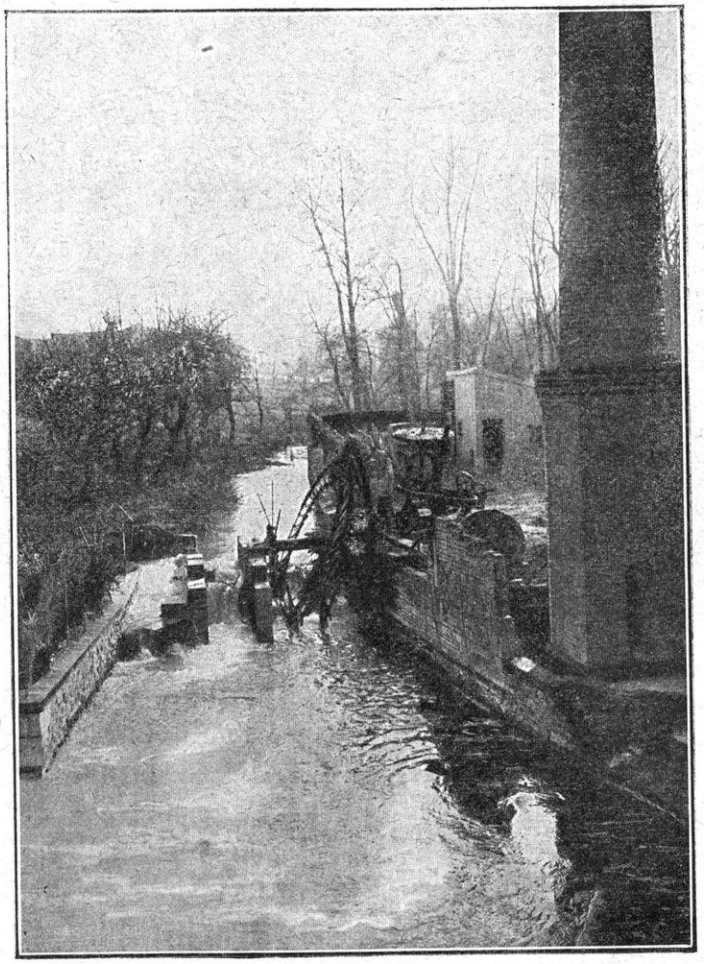
plus qu'à fuir pour échapper à l'enveloppement qui la poursuivait ; elle aussi courait : mais, selon la formule fatidique dictée par Schlieffen, elle courait soit au désastre, soit à la capitulation...

Nous sommes au 5 septembre. Moltke se réveille soudain du songe qui le berce. Joffre tient tête une troisième fois, — et c'est la Marne.

ORIGINE ET VALEUR DE LA DOCTRINE DE SCHLIEFFEN

Je ne prétends pas peser ici le fort et le faible de la doctrine de Schlieffen. Les nombreux généraux allemands battus qui occupent leurs loisirs à gagner des victoires sur le papier, restent, pour la plupart, férus de cette doctrine : ils la défendent *unguibus et rostro* ; car avouer qu'elle a fait faillite, ce serait reconnaître leur propre aveuglement. Nourris dans les Etats-majors, comment jugeraient-ils sainement une thèse qui est, au premier chef, une thèse d'Etat-major? Gavés de « Kriegspiels », comment vomiraient-ils ce Kriegspiel majeur cuisiné par un professeur qui n'avait jamais commandé sur le terrain, qui n'avait jamais été aux prises avec les réalités, et qui paraît avoir été influencé par le désir de flatter son prince, son armée et sa race ?

Quoi qu'il en soit, le parti pris de Schlieffen saute aux yeux. Que prétend-il? Démontrer que Napoléon n'a agi que selon une doctrine détestable, alors que Napoléon s'est toujours hautement prononcé contre toute espèce de doctrine militaire et ne s'est jamais réclamé que du simple bon sens. Le bon sens n'a pas de patrie. Or, Schlieffen attribue à sa panacée une patrie : elle est *allemande*. Cela suffirait presque pour prouver qu'elle est en rupture avec le bon sens, ce guide unique et suprême de Napoléon.



MOULIN DÉTRUIT A SAINT-ÉTIENNE-AU-TEMPLE, PRÈS DE SUIPPES

Si c'était ici le lieu, il serait facile d'établir que la doctrine de Schlieffen, vaille que vaille, ne lui appartient même pas en propre, qu'elle n'est ni sienne ni « allemande ». Ce sophiste a pris son bien où il le trouvait. Chose extraordinaire, c'est en France qu'il l'a cherché, et s'il est en régression à l'égard de Napoléon, c'est parce qu'il est, tout simplement, le tributaire de Carnot. En effet, c'est Carnot qui, le premier, a soutenu et appliqué en de vastes proportions la méthode de l'enveloppement par les ailes et de l'immunité des fronts. Écoutons le général Foy, parlant en témoin très averti des guerres de la Révolution :

« Nous avions presque toujours l'offensive ; c'était la conséquence du mouvement de l'opinion patriotique et de la sévérité de ce Comité de salut public qui envoyait à l'échafaud les généraux inactifs et les généraux battus. On entamait l'action avec des nuées de tirailleurs à pied et à cheval ; lancés *suivant une idée générale* plutôt que

BATTERIE ANGLAISE EN ACTION PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE

dirigés par les détails des mouvements, ils harcelaient l'ennemi, échappaient à ses masses par leur vélocité et à l'effet de son canon par leur éparpillement... *Il est rare qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inexpugnable...* Nous avions affaire à des armées allemandes désintéressées dans la querelle, commandées par des généraux sexagénaires. Bientôt nous sûmes, aussi bien que les Prussiens et les Autrichiens, tout ce qui s'apprend et ils ignoraient complètement tout ce qui se devine. Rarement leurs lignes se laissaient atteindre. *Il suffisait, pour l'acquit de leurs consciences, que les ailes fussent tournées ou seulement dépassées* : alors leurs bataillons, si laborieusement alignés, se mettaient à la débandade... L'habitude de ce genre de succès conduisit nos généraux *à croire que déborder l'ennemi c'est l'avoir vaincu.* Le principe admis, il en résulterait, comme conséquence nécessaire, *qu'on ne pouvait jamais trop s'étendre.* Aussi, pendant les campagnes du Rhin de 1795 et 1796, fit-on la guerre offensive avec des armées *partagées en plusieurs divisions, lesquelles opéraient sur plusieurs routes parallèles,* à une ou deux marches les unes des autres et la plupart du temps sans autres réserves que des régiments de cavalerie.

Bonaparte vint, et les victoires de l'Italie renversèrent un système vicieux (1). »

(1) Général Foy, *Histoire de la guerre de la péninsule*, t. I, l. I, p. 102 et suiv.

« Foy le déclare, ajoute l'auteur à qui nous empruntons cette citation : Bonaparte vint et créa un nouveau système, celui qui devait effrayer l'Europe, selon l'aveu du général russe comte Sacken et du comte Hugo en 1815. Le système de Turenne, *de Frédéric II* et de Carnot avait vécu (1). »

Cette page, empruntée à l'un des écrivains qui eut la connaissance la plus approfondie de l'histoire militaire de la Révolution, résume excellemment un débat historique que nous ne faisons qu'indiquer en passant et sur lequel nous ne nous attarderons pas.

Carnot n'avait pas adopté le système du combat sur les ailes et de la recherche de l'enveloppement sans de sérieuses raisons : ayant à manier de nouvelles armées de volontaires relativement nombreuses, mais ne disposant que de ressources en convois et en intendances tout à fait insuffisantes, il les lançait en ordre dispersé autour des lourds carrés

(1) Bonnal des Ganges, *Les Représentants du peuple en mission près les armées*, 1791-1797, tome III, p. 101.

LA POURSUITE FRANÇAISE
FRONT EST
Positions le 13 Septembre 1914 (midi)

Altitudes: + 200 + 300m

Echelle

0 5 10 15 Km

allemands mieux outillés, mieux approvisionnés, mais immobilisés par la sénilité ou l'irrésolution de leurs chefs. Ainsi la tactique sur les ailes découlait jusqu'à un certain point de la nécessité. Mais, en elle-même erronée, elle finit par échouer : elle reçut le coup de grâce à la campagne de Jourdan en Allemagne en 1795.

Quant à Napoléon, il ne s'y est pas laissé tromper un instant. Tout en conservant son estime à l'organisateur de la victoire, il jugeait sévèrement la stratégie de Carnot et lui substitua celle qui rénova l'art de la guerre (1).

Schlieffen, voulant à tout prix faire du nouveau, ayant résolu d'échapper coûte que coûte à l'emprise napoléonienne, hanté par certaines formules frédériciennes et surtout par les victoires de Moltke à Metz et à Sedan, remonta jusqu'aux idées de Carnot qu'assurément, en théoricien militaire averti, il connaissait. Mais, démarquant son emprunt, il le mit au compte d'Annibal, comme s'il était possible d'établir une comparaison quelconque entre une bataille tactique bloquée sur quelques hectares carrés et où Annibal ne disposait pas de plus de 30 000 hommes (2), avec l'opération stratégique à large envergure reposant sur un immense déploiement par toutes les routes depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges! Schlieffen, en effet (et c'est l'explication la plus plausible de son erreur), se trouvait en présence d'une situation qui n'était pas sans quelque analogie avec celle des généraux de la Révolution. Lui aussi avait à faire face à ce problème : armées immenses, nécessité d'un déploiement extrêmement vaste, ne fût-ce que pour ravitailler une armée dépassant le million d'hommes ; impossibilité de nourrir et d'amener à temps sur le champ de bataille des réserves échelonnées en profondeur. Obéissant à ces diverses nécessités, il envisagea donc l'ordre dispersé et les routes parallèles. Sans doute, il escomptait, pour la première fois tout au moins, l'effet de surprise qu'avait obtenu Carnot lui-même au début des campagnes révolutionnaires.

Tout s'enchaîne, et la violation de la neutralité belge fut une conséquence de cette nécessité des fronts étendus.

La science passionnée, les calculs risqués, l'érudition fantaisiste et les affirmations péremptoires de Schlieffen eurent un succès énorme à la cour de Guillaume II. Schlieffen devint le dieu de la guerre pour ces romantiques attardés qui se croyaient de la semence de Napoléon. Une panacée « allemande », apportant la victoire en trois mois et la gloire à tout jamais, que pouvait-on rêver de mieux adapté à la mentalité de ce Lohengrin qui s'intitulait « le maître de la guerre »?

Je n'apporte, quant à moi, aucun parti pris dans l'examen de cette doctrine : je me suis plu à en indiquer les origines respectables et les raisons spécieuses, Il est incontestable qu'elle a abouti à des succès éclatants, sinon à des résultats absolument décisifs, en Russie et en Roumanie, contre des chefs peu expérimentés. Son application eût pu être des plus dangereuses en France, si elle ne se fût heurtée à une capacité technique bien préparée, à une résolution ferme et à un bon sens inébranlable (1).

(1) A Sainte-Hélène, Napoléon s'exprimait en ces termes sur les facultés de Carnot comme chef de guerre (ce qui n'affaiblit en rien, bien entendu, son sentiment en ce qui concernait « l'organisateur de la victoire ») : « C'était un homme laborieux et sincère. *Il a dirigé les opérations de guerre, sans avoir mérité les éloges qu'on lui a donnés* parce qu'il n'avait ni l'expérience, ni l'habitude de la guerre... Il vota contre l'établissement de l'Empire ; mais comme sa conduite a toujours été franche, jamais il ne donna d'ombrage... » *Mémorial*, t. II, p. 562.

(2) Opinion de Napoléon : « Annibal disposait à peine de 30 000 hommes à son entrée en Italie. »

(1) Je pense que le plus beau et le plus incontestable succès obtenu par la doctrine de Schlieffen, c'est la bataille de Tannenberg en août 1914, où l'armée de Samsonoff fut réellement enveloppée et anéantie. Mais que serait-il arrivé si Rennenkampf s'était mis en marche? Avec une parfaite bonne foi, Hindenburg reconnaît dans ses Mémoires (*Aus meinen Leben*) la faveur prodigieuse que lui fournit la fortune par l'incapacité du général russe présenté jusque-là comme un audacieux. Hindenburg expose qu'en 1915, il recourut encore à l'application de la doctrine de Schlieffen. Son texte est intéressant à citer : il s'agit de la deuxième campagne de la Prusse orientale : « Notre plan avait pour but d'*envelopper*

CONVOI D'AUTOBUS FRANÇAIS SUR LE FRONT

Mais comme, — tout calculé, — elle a contribué à ruiner la plus étonnante entreprise de domination qu'un Empire et une armée aient jamais conçue, l'erreur où elle a jeté ceux qui s'étaient fiés en elle n'est nullement regrettable : à ses résultats elle est jugée.

Cependant, il n'est pas inutile d'insister sur ses séduisants effets et sur l'erreur dont elle a enivré toute une génération. Cet étrange envoûtement ayant saisi d'abord les États-majors, s'est étendu peu à peu à tout un peuple. L'Allemagne y a cru par eux et d'après eux. Elle a cru à la victoire *facile* par ce procédé en quelque sorte mécanique. Peut-être y croit-elle encore. Or, il importe de dessiller les yeux à tout le monde, même à nos ennemis d'hier. Car, en somme, pour vaincre l'Allemagne, sa propre erreur n'a pas suffi : il y a fallu, en outre, un effort dont le monde voudrait bien s'épargner le renouvellement.

Dès les premiers fascicules de l'*Histoire de la Guerre illustrée*, fascicules parus en 1915, l'étude des réalités et l'attentif examen de la carte avaient fait ma conviction : le plan stratégique allemand comportait une manœuvre par les deux ailes et, par conséquent, il découlait des doctrines de Schlieffen. Le 22 juillet

la 10e armée russe du général Siewers *avec deux puissants groupements d'aile* qui le déborderaient largement de façon à se refermer sur elle dans son dos et en territoire russe et à détruire entièrement ses derniers débris... L'ordre d'attaque proprement dit est envoyé le 5 février d'Insterburg. Il prescrit de déclencher le 7 le mouvement des deux masses d'aile et fait peut-être allusion à notre victoire si glorieuse de Sedan. La 10e armée russe subit finalement à Augustowo le même sort que l'armée française à Sedan. Le 21 février, la vaste tenaille de notre attaque se fermait autour d'elle ; plus de 100 000 ennemis en sortirent prisonniers et furent dirigés sur l'Allemagne. Un nombre de Russes plus considérable encore avaient été tués (*). »

La manœuvre eut là toute son ampleur et tout son caractère, mais elle s'appliquait toutefois à un front particulier et non à un ensemble stratégique considérable. Hindenburg et Ludendorff paraissent s'être désintéressés peu à peu du système de Schlieffen. Il ne semble pas qu'ils s'en soient inspirés spécialement au cours de la campagne de 1918 qui fut la campagne décisive de la guerre.

(*) *Ma vie*. Traduction française, Lavauzelle, p. 124.

1916, je publiais dans la *Revue Hebdomadaire* un article destiné à exposer cette manière de voir :

« Je crois devoir dire ici en toute sincérité que l'étude des faits appliquée au temps et aux lieux m'a conduit à reconstituer les pensées directrices, les volontés et même les doctrines qui se trouvent en présence. Par exemple, ce sont les faits qui m'ont appris que l'armée allemande avait attaqué les armées françaises selon le système de la *tenaille* ; et c'est seulement après m'être fait cette conviction que j'ai remarqué l'importance, à ce point de vue, du fameux mémoire de Schlieffen sur la bataille de Cannes, OU LE CHEF D'ETAT-MAJOR DONNAIT CE PRINCIPE COMME PENSÉE DIRECTRICE DE LA STRATÉGIE ALLEMANDE. Les faits et les faits seuls m'ont révélé le parti pris des chefs allemands de chercher les vastes espaces et la stratégie des mouvements, même en violant les neutralités belge et luxembourgeoise... Les faits et les faits seuls m'ont fait comprendre la puissante raison qui porta notre haut commandement à ne jamais laisser compromettre, quoi qu'il arrivât, sa FORCE DE L'EST... (1) ».

Ainsi, avant même qu'une documentation officielle quelconque eût été livrée au public, les deux données essentielles étaient dégagées et affirmées : pour l'armée allemande l'exécution d'un plan conçu d'après les doctrines de Schlieffen, autrement dit « la tenaille » ; pour l'armée française, la construction décisive de notre « force de l'Est ».

TÉMOIGNAGES ALLEMANDS SUR LE PLAN STRATÉGIQUE DU DÉBUT DE LA GUERRE

Voyons comment la documentation qui s'est produite peu à peu a confirmé l'un et l'autre de ces aperçus inspirés par les faits.

En ce qui concerne le système stratégique adopté par le haut Etat-major allemand, les documents parus dès le cours de la guerre et surtout depuis la fin de la guerre, sont d'une précision et d'une abondance telles qu'il suffirait d'une simple énumération pour ne laisser aucun doute dans l'esprit. Si je cite ici textuellement quelques-uns d'entre eux, c'est que l'effet massif, pour ainsi dire, de cette énumération est nécessaire pour en finir, une fois pour toutes, avec des négations que l'ignorance ou la passion ont accumulées.

Au sujet de la mentalité des Etats-majors allemands, quels témoins plus probants que ces Etats-majors eux-mêmes?

Voici donc quelques-uns de ces témoignages qui font à la fois preuve et conviction :

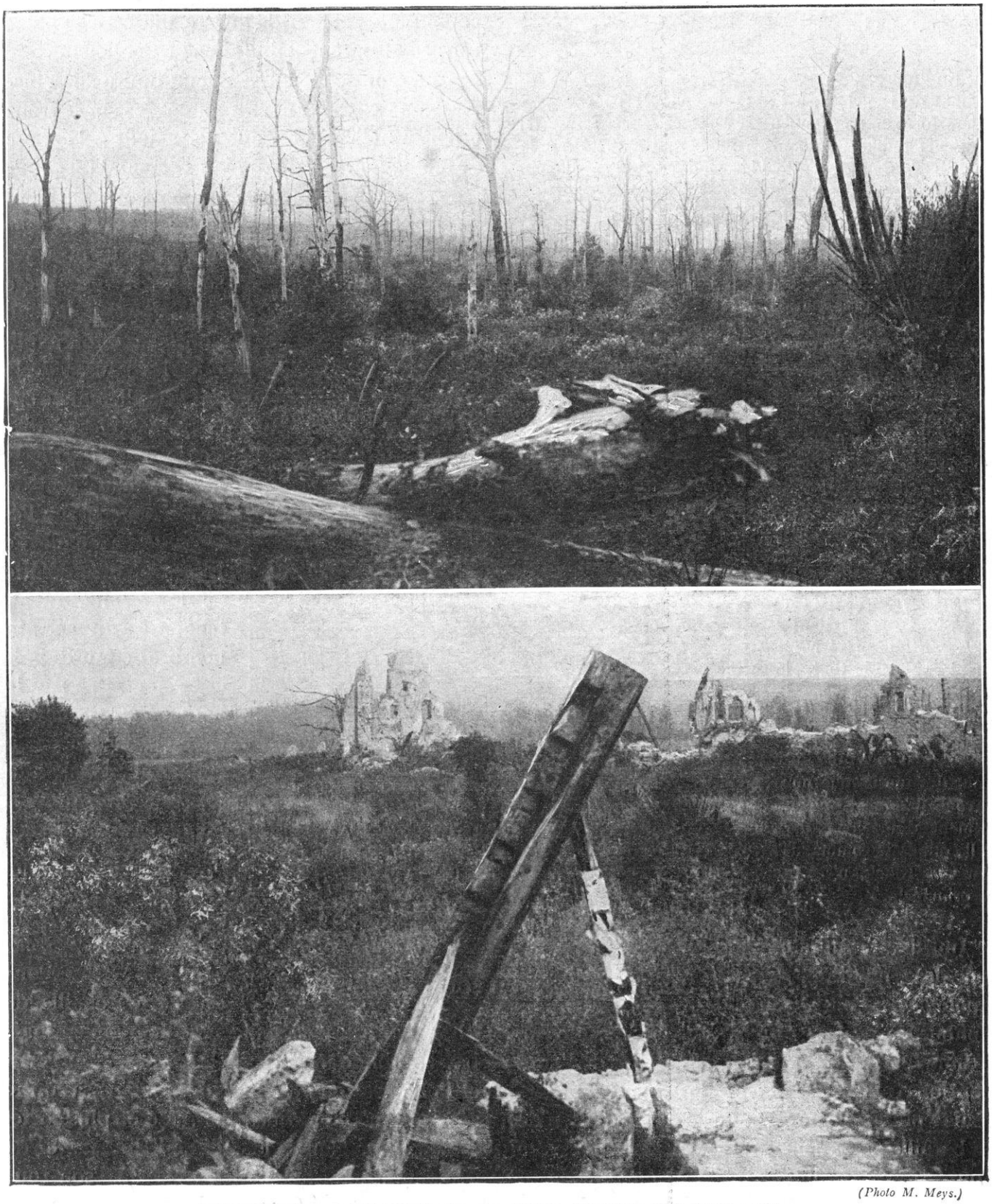
Le général Freytag-Loringhoven était, pendant la guerre, quartier-maître général de l'armée sous les ordres de Falkenhayn et, depuis qu'Hindenburg et Ludendorff eurent remplacé Falkenhayn, il devint le représentant du chef de l'Etat-major à Berlin. Or, en 1917, ayant à rechercher les conditions dans lesquelles l'armée allemande, pouvait encore espérer la victoire, il critiquait les erreurs du passé et il donnait quatre raisons principales à l'échec de la première campagne allemande. De ces quatre raisons, je citerai celle-ci qui est spécialement stratégique : « Le *plan d'enveloppement par les deux ailes*, sur lequel était basé le projet de destruction de l'armée française, s'est heurté, devant *la tenaille de gauche*, au barrage fortifié de Lorraine qui n'a pu être renversé (1). »

Enveloppement par les deux ailes, — échec de la tenaille de Lorraine ; — rien de plus clair. Telle est l'opinion réfléchie et renseignée d'un homme qui personnifie en quelque sorte l'Etat-major vaincu.

Le 18 novembre 1917, la *Gazette de Francfort* publiait une étude due certainement à une autorité militaire très renseignée, où l'on cherchait à déterminer les raisons des premières

(1) Pour l'ensemble de la conception qui a dominé la présente histoire, je voudrais que l'on voulût bien se reporter à l'article de la *Revue Hebdomadaire*, 22 juillet 1916 : Théorie de la bataille des Frontières », p. 442.

(1) Voir les considérations dont le colonel Feyler accompagne ce texte dans son étude sur la brochure de Freytag-Loringhoven : *Journal de Genève* du 25 septembre 1917



(Photo M. Meys.)

VAUCLERC. — LE BOIS ET CE QU'IL RESTE DU VILLAGE

défaites allemandes. Or l'auteur s'exprimait en ces termes :

« En France, nous avons assisté, dès les premières semaines de la guerre, à l'essai d'appliquer pour la première fois sur une immense échelle et à une armée de plusieurs millions d'hommes, l'idée qui a présidé à la *bataille de Cannes*. Cette idée envisageait l'enveloppement *des deux ailes ennemies* ; on confiait à l'aile droite de l'armée d'enveloppement une tâche d'une audace inouïe : elle devait renverser les forces franco-belges qui lui barraient la route ; *puis, par des marches forcées* dépassant presque ce que peuvent fournir des hommes, on amenait l'armée avec son flanc découvert à passer devant Paris qu'elle évitait : cette mission fut remplie.

L'aile gauche avait à parcourir un chemin court, mais hérissé de difficultés ; *celles-ci ne purent être surmontées*. Cette partie du plan général a été irréalisable. Malgré tout, le haut commandement garda l'*idée directrice* : *enveloppement et anéantissement*. Le succès final nous fut refusé pour des motifs que nous savons et dont l'enveloppement d'une des ailes, celle qui était commandée par von Kluck, n'est pas le principal... »

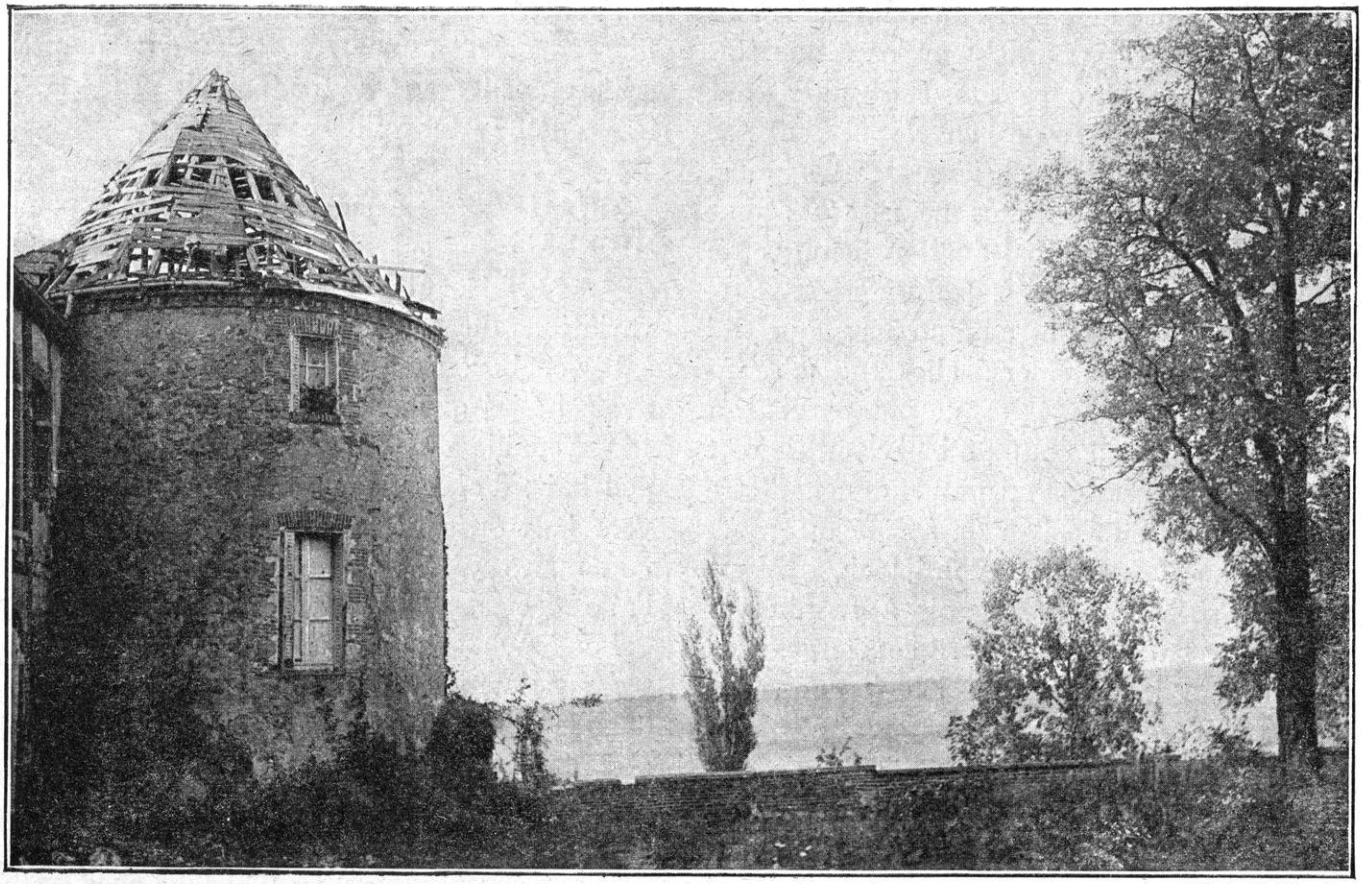
LA TOILETTE D'UN SOLDAT ANGLAIS

Inutile d'insister sur les nombreuses apologies de Hindenburg qui, à propos de la bataille de Tannenberg, évoquent unanimement les conceptions de Schlieffen et le thème, désormais plus allemand que carthaginois, de la bataille de Cannes. Karl Strecker les résume toutes dans ces lignes inscrites en tête de sa brochure *D'Annibal à Hindenburg* : « Le comte de Schlieffen, stratège éminent *à qui notre Etat-major doit le plan de l'offensive allemande en* 1914... etc. »

Les grands chefs eux-mêmes, ceux qui ont commandé pendant la guerre, ont écrit depuis ; tous se déclarent tributaires de Schlieffen.

Hindenburg ne laisse aucun doute sur l'inspiration de ses grandes manœuvres sur le front oriental : elle appartient nettement à la thèse de Schlieffen. Quant au plan allemand du début sur le front occidental, si son témoignage est un peu plus réservé, il ne prête cependant à aucun doute : ayant à expliquer les causes de la défaite allemande sur ce front, c'est-à-dire de la bataille de la Marne, il insiste particulièrement sur l'échec de la tenaille de l'Est : « Notre défaite de la Marne, dit-il, tenait à un certain nombre de fautes précises commises par le haut commandement et en particulier à celle qui consista à *laisser en Lorraine des forces considérables qui ne réussirent même pas à retenir devant elles les troupes françaises qui s'y trouvaient.* » Observons que cette tenaille de l'Est ne fut pas seulement contenue, mais battue à plate couture par les armées françaises, et l'observation de Hindenburg, dans sa forme réservée, n'en est que plus juste et plus forte.

Le compagnon et le chef de l'Etat-major de Hindenburg, Ludendorff, vise à son tour comme dominant toute la préparation du grand plan de guerre, la doctrine de Schlieffen ; il regrette seulement qu'on ne l'ait pas appliquée à la lettre :



LA TERRASSE DU CHATEAU DE MONDEMENT (Photo M. Meys.)

« A l'ouest, l'avance allemande se termina par une retraite. L'aile droite allemande était trop faible et sa manœuvre d'enveloppement ne fut pas assez large... Il aurait fallu renforcer cette aile par des corps prélevés en Alsace et en Lorraine. *C'est ce que prévoyaient d'ailleurs les travaux du comte Schlieffen.* »

Enfin, s'il faut apporter des témoignages encore plus élevés, sinon plus autorisés, je conclurai par cet extrait d'une lettre du Kronprinz postérieure à la guerre, 16 août 1919, et publiée par le *Lokal Anzeiger* du 14 octobre 1919 : « Vous vous souvenez sans doute de notre entretien après la bataille de la Marne qui se termina en un si sérieux échec par la faute de notre haut commandement. *Le plan de Schlieffen fut brisé finalement sur la Marne: mais il était déjà compromis dès l'heure de la mise en marche.* Aussi, je vis clairement, à partir de 1914, que la guerre ne pouvait plus être menée à une fin victorieuse par les moyens militaires, etc... »

Après de telles affirmations, l'origine du grand plan allemand est hors de conteste. Ce n'est donc plus à titre de preuves, mais à titre d'explication que je terminerai par un texte émanant de l'homme qui représenta éminemment, pendant la guerre, la thèse de l'Etat-major et son application sur le front occidental : il s'agit du fameux von Kluck, le grand responsable de la Marne. Quand il en vient à exposer ce qu'il a fait et ce que Joffre a fait contre lui dans ces décisives journées du 5 au 10 septembre, sa pensée se reporte uniquement vers son maître Schlieffen et c'est d'après les leçons de celui-ci qu'il mesure l'événement capital de la campagne. Ayant décrit la course terrible et haletante qui amène son armée sur l'Ourcq et la Marne, il se vante d'avoir exécuté la pensée fondamentale d'une préparation d'encerclement par l'aile occidentale allemande *dans le sens de la bataille de Cannes*. Et alors, considérant la manœuvre de ses adversaires, il ajoute : « Notre conception

de la campagne était connue du commandement français. Et c'est pour s'y opposer que, soit Galliéni, soit Joffre et son Etat-major ont conçu et résolu l'idée de l'enveloppement par les deux côtés de l'aile occidentale allemande. Leurs espérances toutefois ne se réalisèrent pas absolument. Annibal avait recueilli toute la chance de son habileté. Joffre au contraire, par suite de la contre-manœuvre que lui opposa le commandement allemand (c'est-à-dire von Kluck lui-même), ne put parvenir à renverser d'un seul coup de barre tout le sort de la guerre. C'est déjà un grand honneur d'être cité, d'un côté ou de l'autre, à côté du grand Punique... » Evidemment von Kluck, quoique battu, n'est pas fâché d'avoir à se réserver sa part des lauriers qu'il distribue si largement.

Et quand le même von Kluck donne les raisons tendant à expliquer sa défaite, qu'invoque-t-il à titre d'excuse ? — L'*échec de la manœuvre de la tenaille dans l'Est* et l'ignorance où le grand Etat-major l'avait consciemment laissé à ce sujet : « *Le commandement de la* Ire *armée n'avait aucune connaissance des circonstances graves dans lesquelles la* VIe *et la* VIIe *armées étaient arrêtées à l'est de la Moselle et laissaient à l'adversaire sa liberté d'action.* S'IL AVAIT ÉTÉ PRÉVENU A TEMPS DE CETTE SITUATION, IL N'EUT PAS ÉTÉ QUESTION DU PASSAGE DE LA MARNE PAR LA Ire ARMÉE EN MASSE (1). »

Voici donc, au dire de von Kluck, les deux mouvements et les deux faits décisifs : l'aile occidentale tournée ; l'offensive de l'aile gauche arrêtée dans l'Est. En général qui sait son métier, il résume la manœuvre allemande et son échec en ces deux constatations, et l'élève de Schlieffen se reporte à ce moment précis au souvenir de la « Bataille de Cannes » et « du grand Punique ». *Habemus confitentem...*

Le grand plan allemand a donc incontestablement son origine dans les idées de Schlieffen, et s'il se transforma après la mort de son auteur, ce fut encore d'après ses propres idées et en fortifiant le principe de la « tenaille » tel qu'il l'avait conçu

VARIANTES DU PLAN ALLEMAND

En combinant les études poursuivies d'après ces sources allemandes sur les différentes variations de ce plan, on arrive en somme à la conclusion suivante : Schlieffen lui-même avait hésité quelque temps avant d'adopter « la tenaille » dans toute son ampleur ; il penchait, d'abord, pour une attaque frontale vers la trouée d'Epinal combinée avec une manœuvre d'enveloppement seulement par l'aile droite.

Peu à peu, son opinion d'abord, puis celle de ses successeurs se modifièrent, et toujours dans le sens d'une ampleur plus large à droite et à gauche. Le mouvement par l'aile droite fut étendu sur la rive gauche de la Meuse avec Liége comme lieu de passage de la rivière.

D'autre part, une force non plus seulement défensive mais offensive (5 corps et demi actifs sans compter la cavalerie et les brigades de réserve) eut pour nouvelle mission d'attaquer Nancy. C'est le germe de la future « tenaille de gauche ».

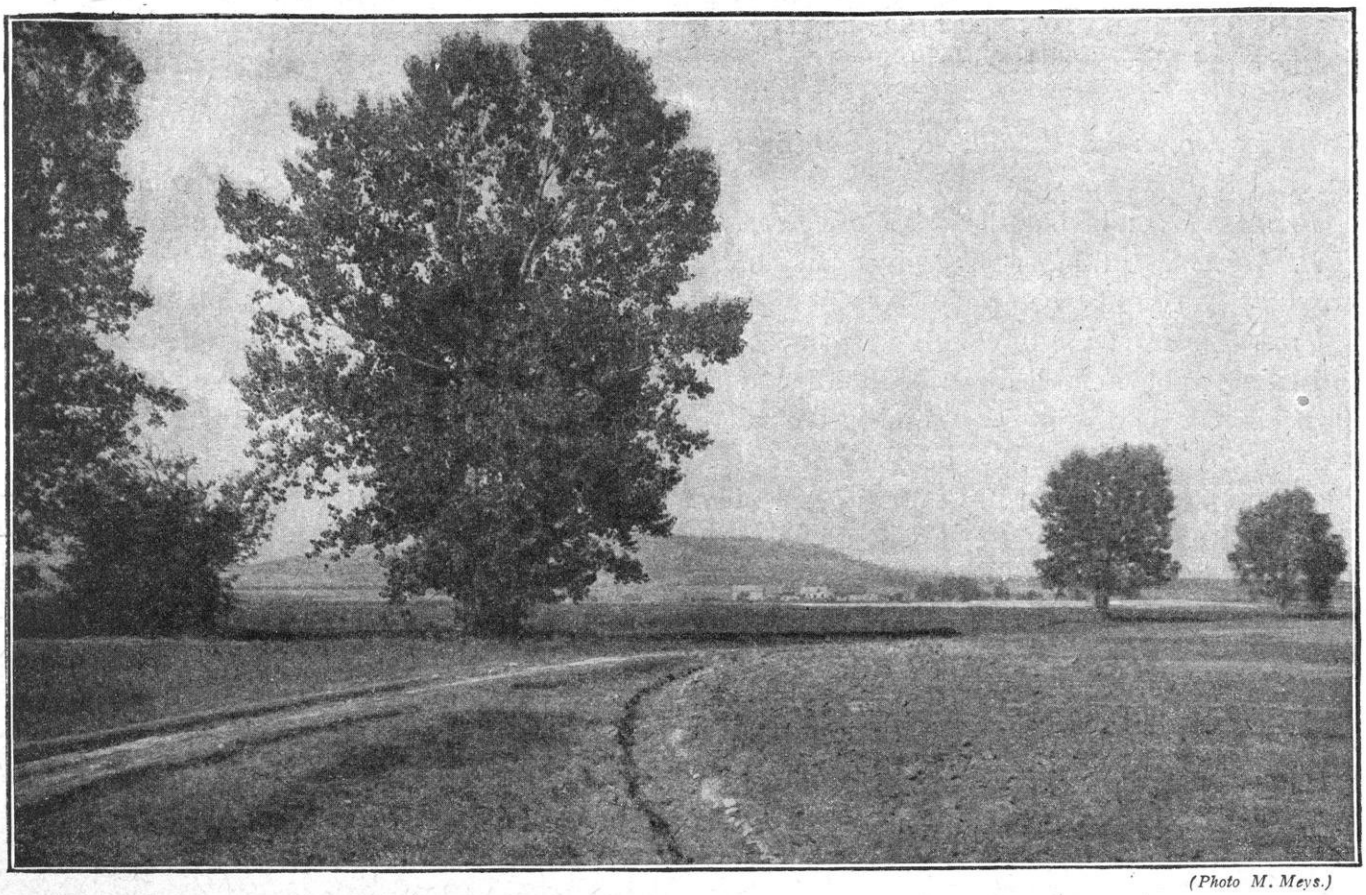
De telles réalisations exigeaient déjà des forces immenses : d'où la « course aux effectifs » entreprise par Schlieffen et par ses successeurs à partir de 1904.

Mais les effectifs indéfiniment accrus réagirent, à leur tour, sur le plan de plus en plus élargi. Il fallait, si j'ose employer cette expression, caser tout ce monde et cet afflux immense de forces dont devait disposer, dès le premier jour, le haut commandement.

Moltke jeune, nommé en 1906 à la place de Schlieffen et travaillant selon ses idées, se mit à renforcer incessamment la tenaille de gauche. C'était l'application exacte de la doctrine (1).

(1) Nous savons, en effet, par un radio surpris (voir t. V, p. 42), qu'après l'échec de l'offensive allemande dans l'Est, le Grand Quartier général allemand avait ordonné le silence absolu sur ce grave événement. La plainte de von Kluck est donc historiquement et *stratégiquement* absolument fondée.

(1) Je sais que ce point a été contesté après coup par von Kuhl, mais les livres de Schlieffen ne peuvent laisser place au moindre doute. Von Kuhl, responsable au premier chef, fait la stratégie de l'escalier.



(Photo M. Meys.)

LA PLAINE DEVANT LE MONT AOUT

Ainsi furent créées les deux grandes armées placées sous le commandement du prince héritier de Bavière et de l'ancien ministre de la Guerre, von Heeringen, qui avaient reçu pour mission : 1° de briser la force offensive française en Lorraine ; 2° de se mettre en mouvement aussitôt après pour une marche en contre-choc sur la trouée de Charmes et Belfort. La grande manœuvre de l'enveloppement par les deux ailes était réalisée ; ainsi la force allemande était entièrement employée ; ainsi le plan était en équilibre ; ainsi l'Allemagne du Centre et du Sud était éventuellement défendue. Quant à l'armée française, tournée maintenant des deux côtés à la fois, elle devait infailliblement, et d'après l'application exacte de la doctrine, être enserrée et détruite en un nouveau « Cannes » dans les Champs catalauniques (1).

LA CONTRE-PARTIE FRANÇAISE A l'offensive pour l'enveloppement par les deux ailes, montée selon la doctrine de Schlieffen, le haut com-

(1) Les livres à citer sur ces matières sont déjà innombrables ; car les Allemands écrivent, écrivent, écrivent. Leurs défaites sont un thème admirable à leur pédantisme. Voir les ouvrages de von Kuhl, de von Tappen, de von François, de von Hausen, de von Baumgarten-Crusius, de von Kluck, de von Bûlow, etc. Je signalerai quelques bonnes études françaises résumant le débat : Capitaine Kœtz, *Le Plan de campagne allemand de* 1871 *à* 1914, dans *Revue de Paris* du 15 août 1920; Lieutenant-colonel Thomasson, *Les variations du plan de guerre allemand de* 1871 *à* 1914, dans *Revue militaire générale* de mai 1920; Commandant Henri Carré, *La bataille de la Marne vue du côté allemand*, dans *Revue de Paris* du 1er septembre 1920; *La Genèse de la Bataille de la Marne*, par le général H. Le Gros, avec l'excellente étude critique du lieutenant-colonel Poudret, dans *Revue militaire suisse*, nos de mars, novembre, décembre 1919 ; Général Berthaut, *L'« Erreur » de* 1914, *réponse aux critiques*, Paris 1919. Je citerai, d'après le général Berthaut, deux maximes qui s'appliquent avec une exactitude admirable à la polémique engagée contre le haut commandement français, alors qu'on se refusait d'essayer de connaître même le plan de nos ennemis : « On a fait de tout temps, dit le général Berthaut, la critique des opérations militaires avec une incompétence, une légèreté et une prétention qui étonnent. » Et il complète par cette pensée extraite des *Mémoires* du maréchal Jourdan : « C'est l'incertitude dans laquelle sont presque tous les généraux sur les mouvements et les positions de

mandement français oppose la contre-manœuvre qui aboutit à la bataille de la Marne.

Cette contre-manœuvre peut se résumer en deux mots : La bataille de la Marne est un troisième acte.

Premier acte : la bataille des Frontières.

Deuxième acte : la retraite avec arrêts et combats en coup de boutoir.

Troisième acte : Victoire de la Marne.

Incontestablement le haut commandement français est contraint par l'initiative allemande, violant la neutralité belge, de renoncer à son propre plan offensif. Ce plan consistait, selon toute vraisemblance, à envahir l'Allemagne, la droite au Rhin, et à se glisser en même temps par Trèves pour tourner Metz, voiler cette place et livrer une première bataille offensive, toutes forces réunies, avant de franchir le Rhin.

Ce plan n'était réalisable que si la neutralité belge était respectée par l'ennemi. Le haut commandement français avait envisagé une double hypothèse : ou bien l'ennemi (ce qui paraissait le plus vraisemblable) resterait sur la rive droite de la Meuse pour éviter de jeter, dès le début, l'Angleterre dans le conflit, ou bien il se porterait sur la rive gauche et allongerait son aile droite extrême jusqu'au bord de la mer. En vue de l'une ou de l'autre de ces deux hypothèses, le haut commandement français avait préparé ce qu'il a appelé lui-même *une variante* : dans le premier cas, l'aile gauche de l'armée française (5e armée) couvrait les Ardennes centrales, la trouée de Mézières et la trouée de Givet, et même des forces de seconde ligne (réserves du corps Valabrègue, armée d'Amade, forces belges et anglaises) se masseraient dans le nord depuis Vervins jusqu'à Maubeuge et chercheraient à envelopper la droite allemande(1). Dans le second cas, c'est-à-dire si cette aile droite marchait, par Bruxelles, pour atteindre la mer, la 5e armée se porterait, « par une marche en crabe », vers le nord, s'appuierait sur les places de Namur et de Maubeuge et, ralliant à elle toutes les forces que nous venons d'énumérer, livrerait bataille à l'extrême aile droite allemande, tandis que nos armées du centre tenteraient de briser le front allemand extrêmement étendu, dans la région des Ardennes.

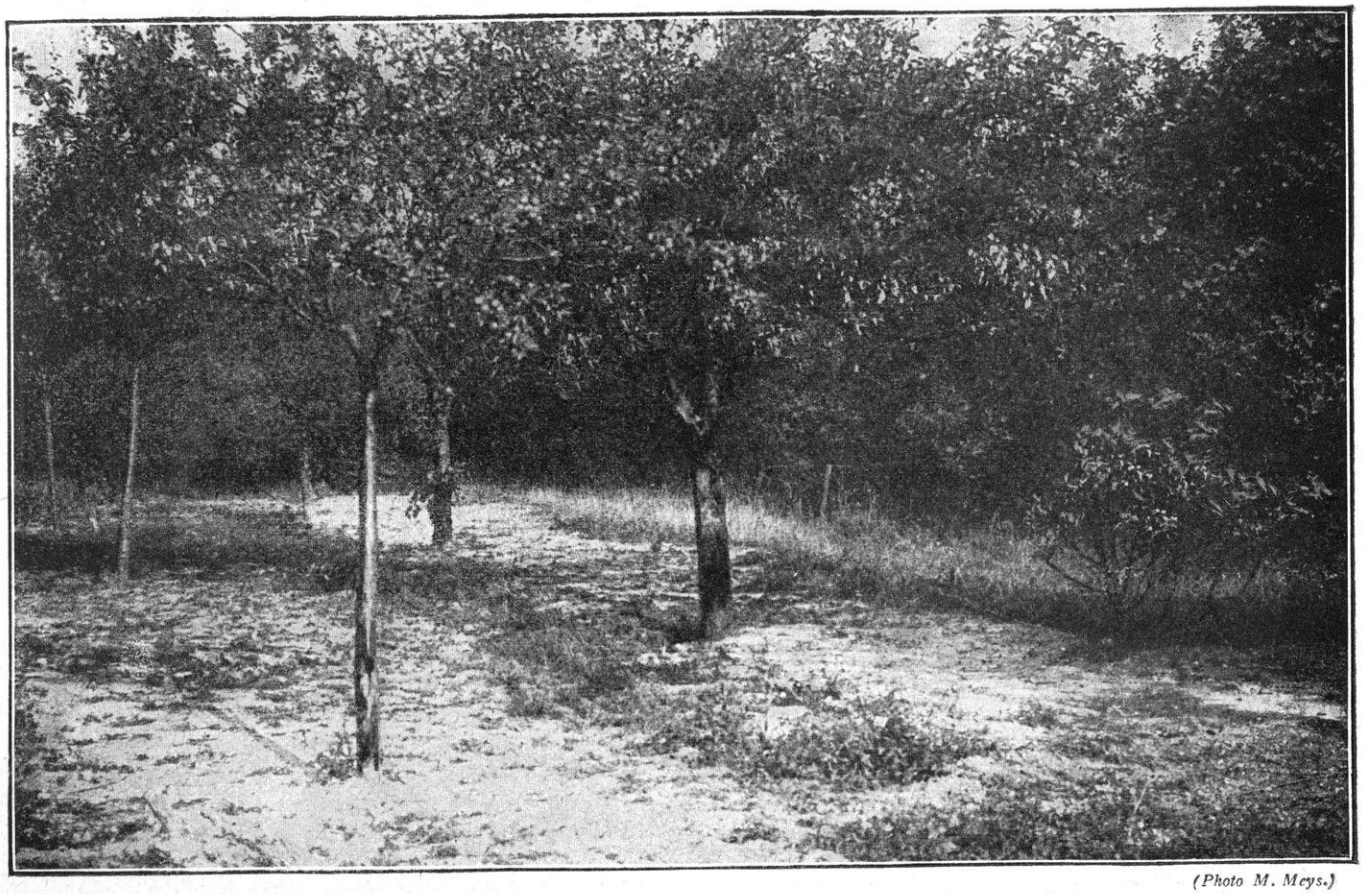
De toutes façons, la haut commandement français était résolu à ne pas abandonner à elle-même la région de l'Est. Il avait, pour cela, des raisons à ses yeux décisives : 1° couvrir sa droite une fois pour toutes et solidement par le massif des Vosges, s'il n'était pas possible de l'étendre jusqu'au Rhin ; 2° se défendre contre l'enveloppement dont la menacerait une armée débouchant de la Lorraine annexée ; protéger Nancy, Belfort et subsidiairement le centre de la France qu'une poussée de l'ennemi par la trouée de Charmes et la trouée de Belfort eût livré à l'invasion (1) ; 3° par-dessus tout, ne pas abandonner à lui-même le réduit de nos places fortes de la frontière, centre de résistance d'une puissance incomparable si nos armées de campagne restaient en contact avec lui, menace constante sur le flanc d'une armée d'invasion, « dent » enfoncée dans la chair allemande quel que fût le sort de la campagne sur d'autres points. Notre « force de l'Est » était considérée à juste titre par le haut commandement français comme le « pivot » de toute la guerre ; et elle devint, en effet, le « pivot » de la bataille de la Marne au début, et, plus tard, elle usa l'effort allemand quand il s'engagea directement dans une lutte à corps perdu pour la possession de Verdun.

La résolution prise par le haut commandement français de se maintenir en force dans l'Est avait donc ses raisons profondes qui apparurent au fur et à mesure que les événe-

leurs adversaires qui rend si difficile le commandement d'une armée, et c'est la connaissance qu'en ont ceux qui écrivent après les événements qui rend la critique si facile. »

(1) V. Déposition du maréchal Joffre dans les *Procès-verbaux de la commission d'enquête sur le rôle et la situation de la métallurgie en France*. Deuxième partie, p. 145 et suiv.

(1) Le maréchal Joffre dit expressément dans sa déposition : « Si j'avais seulement pris trois ou quatre corps d'armée qui étaient devant Toul et Épinal, on s'en serait peut-être repenti et le mal aurait été plus grave. En effet, si les Allemands avaient pu enfoncer notre droite, ils marchaient sur Paris et nous n'avions rien pour les arrêter » (p. 161).



(Photo M. Meys.)

LE BOIS DE LA COTE 107, SUR LA ROUTE DE MEAUX A VAREDDES

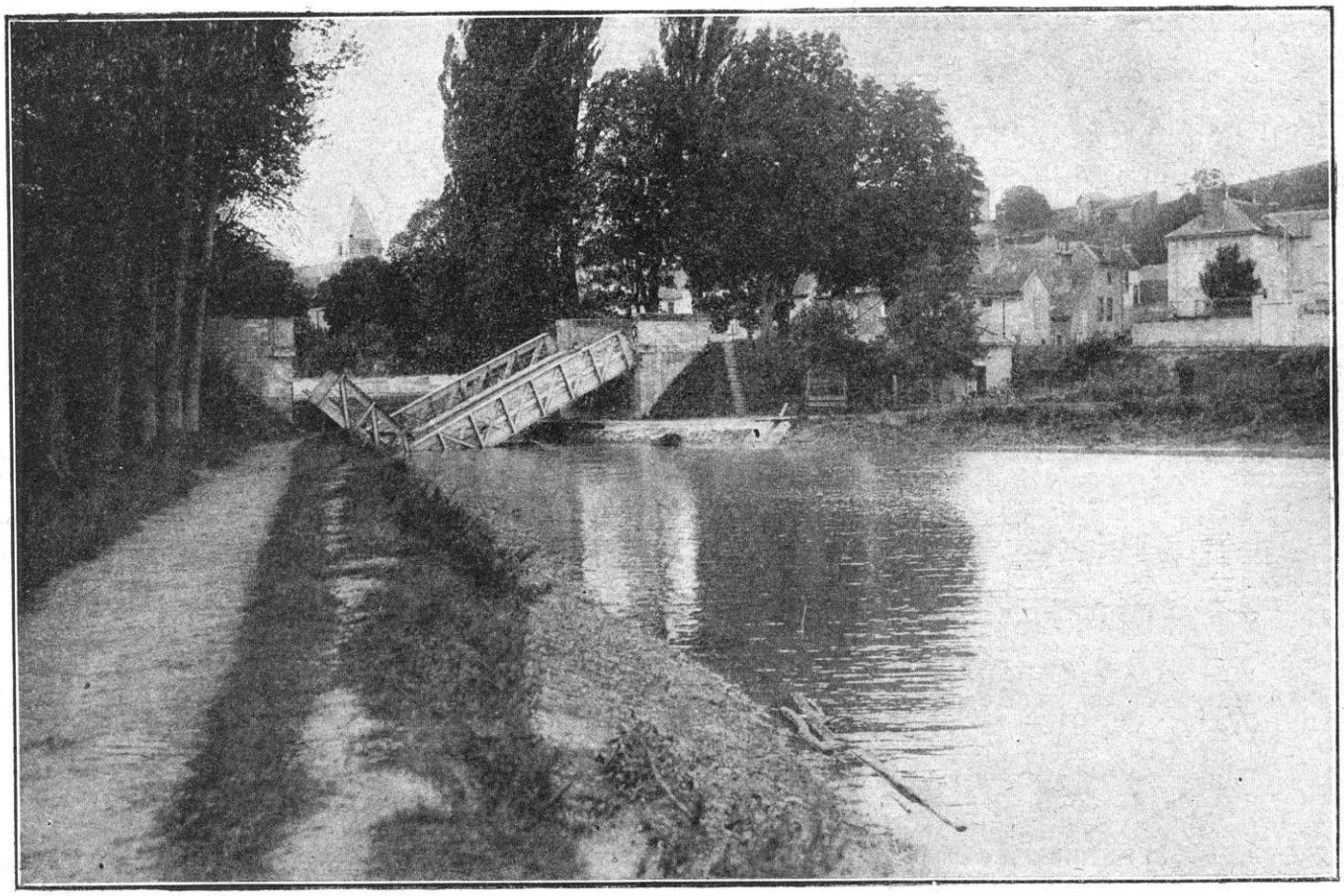
ments se produisaient ; mais elle exigeait, chez le chef, une force de volonté et une énergie morale sans secondes. Il s'agissait, en effet, de renoncer, de parti pris, à une lutte désespérée en avant du camp retranché de Paris; il s'agissait de laisser ce camp retranché, et par conséquent la capitale, à ses ressources militaires propres, en les défendant, pour ainsi dire, DU DEHORS ; il s'agissait enfin de renoncer, si des conjonctures plus graves encore se présentaient, à une autre idée chère à l'école traditionnelle militaire française, celle d'une campagne prolongée à l'abri de la Loire... Responsabilité accablante pour le général en chef si ses prévisions ne se réalisaient pas et si, par malheur, le « pivot » lui-même venait à céder.

Les premiers actes de la guerre parurent accabler le général Joffre sous le poids de cette responsabilité. Le plan allemand réussissait. L'invasion soudaine de la Belgique assurait à l'initiative allemande, opérant surtout par l'aile droite, un terrifiant succès

C'est ici que le haut commandement français, abandonnant son plan offensif, fait jouer son système défensif appuyé sur sa « force de l'Est ». Pour parer à la manœuvre d'enveloppement conçue par Schlieffen, il fait *juste* ce qu'il faut faire : ayant brisé, au moyen de sa force de l'Est, une des branches de la tenaille, et ayant sauvé ainsi son propre « pivot », il prépare le contre-enveloppement de l'autre aile allemande, l'aile droite, par la création de l'armée d'Amade qui deviendra bientôt l'armée Maunoury.

Naturellement, il faut quelques jours pour accomplir un pareil changement de front et obtenir de tels résultats.

Pendant ces quelques jours, à quoi le haut commandement français emploie-t-il ses gros? à exécuter la « variante » qui a pour objet de prendre à partie le centre ennemi, de tenter de le séparer de cette aile droite, la plus aventurée, et sinon de rompre, du moins d'affaiblir l'immense arc de cercle offensif qui tente d'en-



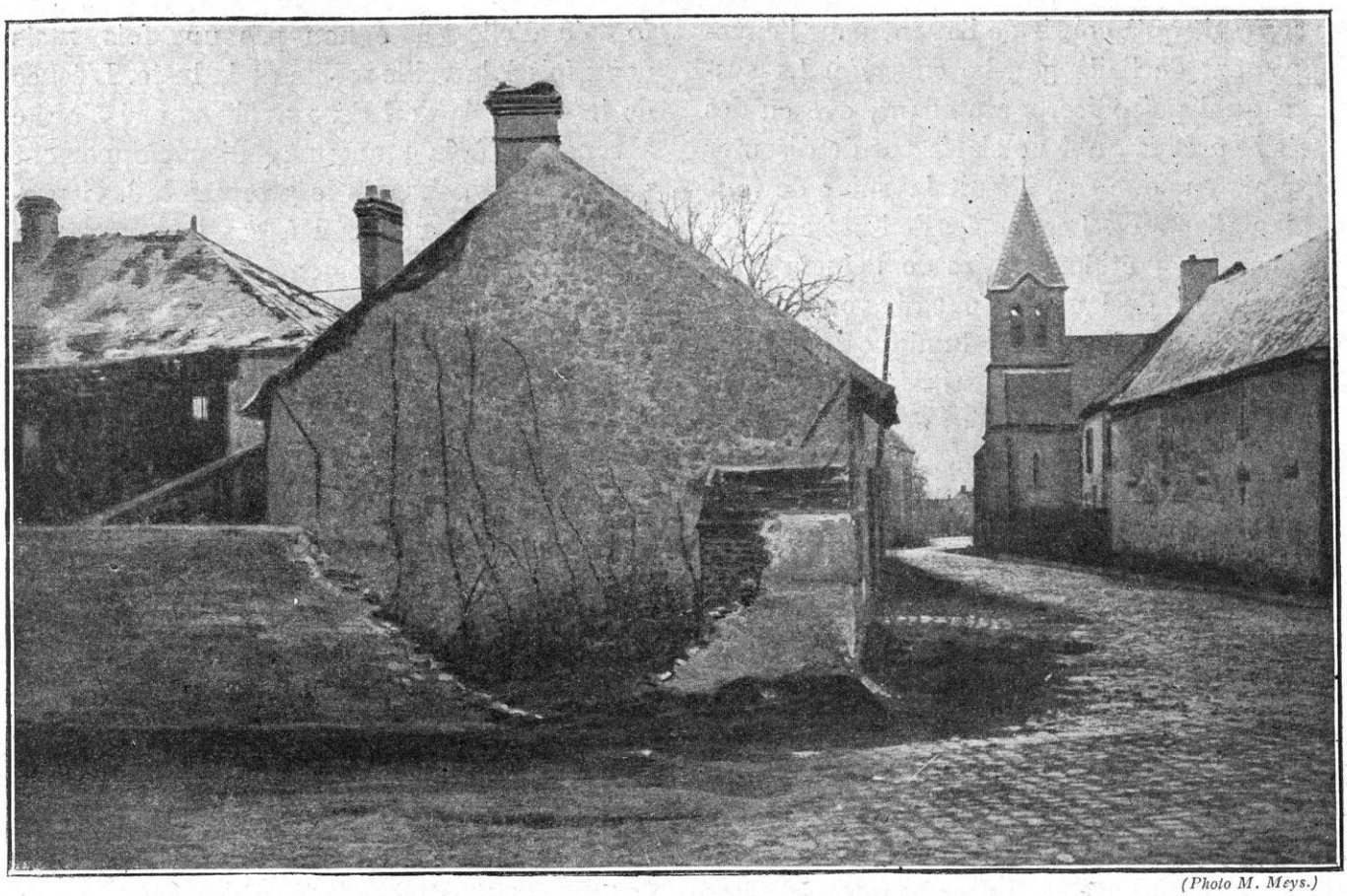
MAREUIL-SUR-AY. — LE PONT APRÈS LA BATAILLE DE LA MARNE

velopper les armées françaises : au besoin, on s'y reprendra à plusieurs fois.

D'où ces batailles contre le centre allemand, non pas statiques et immobiles « à la Terentius Varro », mais mobiles s'il en fut, puisqu'elles présentent ce caractère singulier *qu'elles n'insisteront pas* et que, *par ordre*, elles se décrocheront toujours à temps pour éviter que les armées soient enfermées dans le demi-cercle qui avance par les ailes.

Voilà ce que Schlieffen n'avait pas prévu; et pourtant, le plus simple bon sens eût dû l'avertir. Il supposait donc des armées figées dans l'attitude de l'autruche et attendant leur sort. Mais les armées françaises étaient *commandées*; leur conduite était *raisonnée* ; leur force n'empêchait pas le ressort et la souplesse. Le haut commandement français averti exactement, ne fût-ce que par les avions, des mouvements de l'ennemi, savait que les deux ailes se précipitaient sur lui dans une course effrénée ; il lisait la manœuvre sur les routes; il la suivait des yeux ; ayant pris consciemment le parti d'échapper à l'étreinte, il reculait, mais tout en attaquant. Il entraînait l'adversaire dans son propre sillage, se réservant de lui tomber dessus à fond, dès que la contre-manœuvre serait solidement construite et articulée.

Ceci est la raison d'être de ces deux premiers *actes* qui précèdent la bataille de la Marne : 1° la bataille des *Frontières* qui se porte au-devant du demi-cercle de l'invasion allemande et lui assène un coup formidable à l'ouest, au moment même où les batailles de Lorraine l'arrêtent à l'est ; 2° *la retraite*, avec les coups de boutoir de Guise et de la Meuse, qui ont le même caractère au moment où la Mortagne et le Grand Couronné règlent le sort de la « tenaille » de l'Est ; et 3° les premiers combats *sur le flanc allemand*, à Proyart, à Verberie, qui eussent dû avertir les généraux ennemis et les retenir dans le Nord s'ils eussent eu la moindre prudence, mais dont leur surdité



(Photo M. Meys.)

VILLERS-SAINT-GENEST. — LA TRAVERSÉE DU VILLAGE

intellectuelle ne sut même pas entendre le son de cloche inquiétant.

Sur cet avertissement négligé, sur cette occasion manquée, sur ce mépris des évidences les plus claires, nous avons encore un aveu frappant, c'est celui de von Kluck lui-même, le téméraire disciple de Schlieffen, l'impétueux marcheur de l'aile droite. Ruminant dans sa retraite, il explique que le haut commandement allemand eût dû, dès les premières affaires de la Somme, arrêter, en avant de Paris, la course à l'enveloppement ; il s'exprime en ces termes :

SENTIMENT DE VON KLUCK SUR LA MANŒUVRE DE JOFFRE

« La Ire armée continua sa marche en avant, selon les ordres reçus (le 28 août) en vue d'un glissement des trois armées de droite un peu plus en direction ouest. Dans ce glissement, la Ire armée devait avancer *à l'ouest de l'Oise,* prenant sa direction vers le secteur de la Seine Rouen-Mantes (c'est-à-dire l'enveloppement de Paris), avec mission d'anéantir les forces ennemies pouvant s'y trouver, de les jeter, autant que possible, *sur la Seine inférieure* et de se saisir du passage de la rivière. But séduisant, assurément ; mais impossible à atteindre avec la proportion des forces de l'aile occidentale de l'armée allemande. La force réelle de l'aile occidentale s'opposait à des manœuvres s'étendant aussi loin... *Une stratégie plus ferme et plus retenue eût dû imposer au Grand Quartier général un temps d'arrêt pour reprendre haleine, attendre l'arrivée de plusieurs divisions venant de Lorraine, occuper le secteur de la Marne, puis couper Paris par les rives de la Marne et la rive droite de la Seine et enfin attaquer le front nord-est de Paris avec toute l'artillerie lourde des* Ire *et* IIe *armées.* Dès que la Ire armée se fût trouvée reposée et que de grandes forces fussent arrivées de Lorraine, que les corps actifs encore employés au service des étapes eussent été remplacés par des troupes de landwehr et de landsturm, que la brigade laissée à Bruxelles eût atteint le front, ALORS la guerre de mouvement eût repris ses droits. Il est vrai que l'adversaire se fût, pendant ce temps, rétabli et renforcé, qu'il eût gagné ainsi une plus grande liberté de mouvements ; mais cela eût été un mal moindre que les avantages obtenus... »

Von Kluck réclame, après coup, juste le contraire de ce qu'il a fait lui-même. En 1914, il

ne songeait qu'à courir de l'avant pour l'enveloppement de l'aile gauche ennemie. Le système qu'il préconise, maintenant, eût eu des effets imprévus qu'il ne s'agit pas de discuter ici, mais en tout cas, c'était la ruine de tout le plan allemand. Les armées de l'Est arrêtées devant Nancy et les armées de l'Ouest arrêtées au nord de Paris, qu'eût dit von Schlieffen, qu'eût dit le « grand Punique » ? C'était la guerre de position substituée à la guerre de mouvement et les armées opérant en Lorraine, soudainement diminuées, présentaient leur flanc à notre force de l'Est déjà victorieuse.

N'entreprenons pas de reconstituer une autre guerre que celle qui fut la conséquence du système de Schlieffen appliqué à la lettre par von Moltke et par von Kluck lui-même. Laissons le général battu ratiociner sur les causes de sa défaite. Il suffit d'avoir établi que, de l'aveu du principal intéressé, la manœuvre allemande échouait devant Paris, faute de réserves et faute d'effectifs suffisants. La manœuvre de Joffre *tournant l'ennemi au lieu d'être tournée* par lui s'esquissait à peine et, déjà, la conception *géniale* allemande s'écroulait, même aux yeux de ceux qui l'exécutaient.

C'est donc bien du fait de la manœuvre française prescrite par l'Instruction générale du 25 août qu'un pareil résultat est obtenu, même avant que la bataille se fût engagée sur l'Ourcq et la Marne. Mais il fallait la bataille elle-même pour mettre le sceau à la supériorité de la manœuvre française.

LA BATAILLE DE LA MARNE CONCLUSION DE LA MANŒUVRE FRANÇAISE

La bataille de la Marne est donc un *troisième acte.*

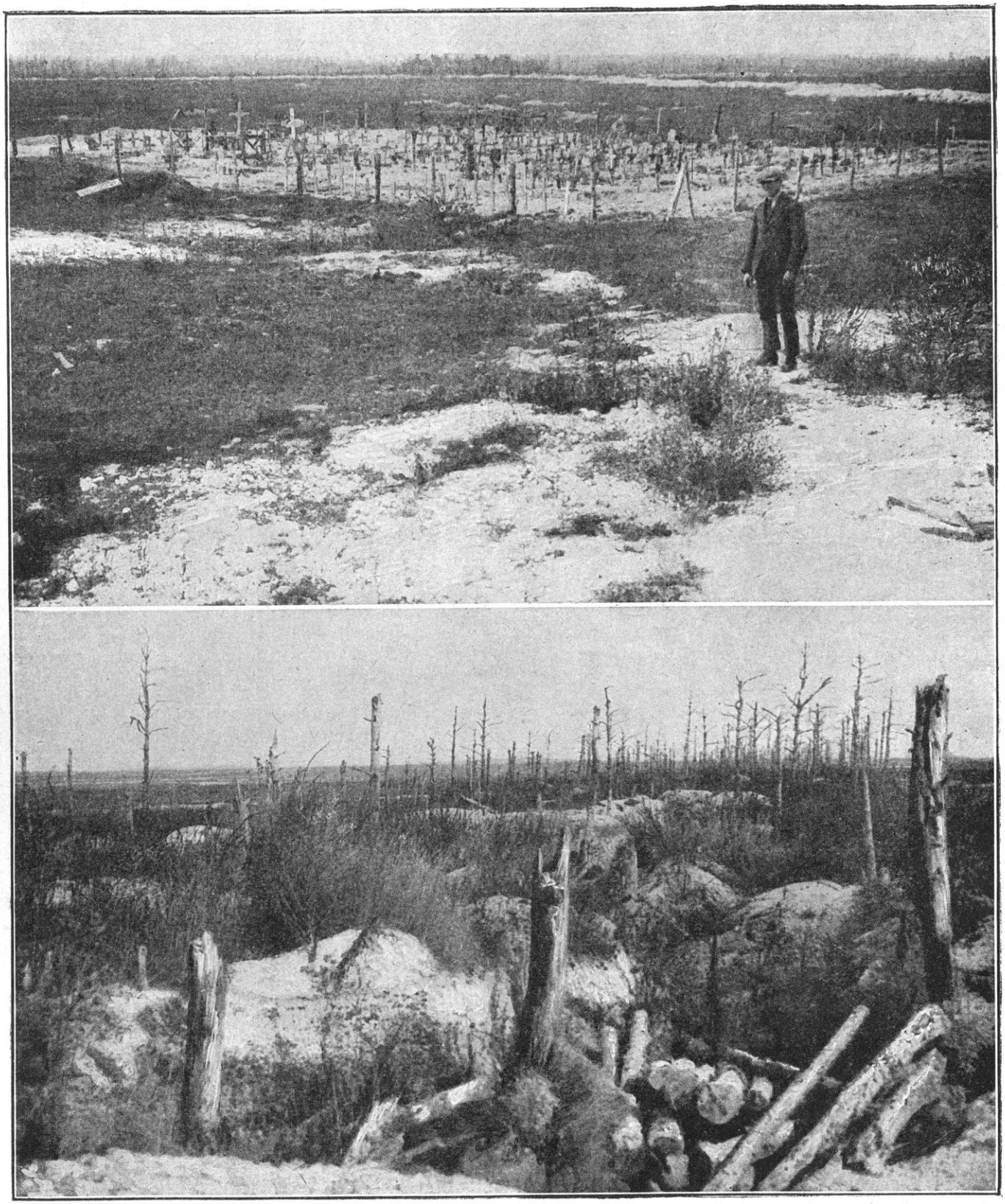
Ce troisième acte est la conséquence logique des deux premiers. L'ennemi arrive décontenancé et à bout de forces sur l'immense ligne concave où Joffre l'attend.

Nous avons montré au cours de l'exposé que la manœuvre allemande s'était transformée d'elle-même non pas une fois, mais deux fois à la veille même de la lutte. L'échec de la « tenaille de l'Est » avait amené Moltke à renoncer à la manœuvre d'enveloppement par les deux ailes dès le 3 septembre. Il propose pour but nouveau à ses lieutenants la manœuvre de débordement d'une aile, de façon à rejeter toute l'armée française sur la frontière suisse. Et puis, le 5, comme il s'aperçoit que des forces s'amassent autour de Paris, comprenant qu'il serait extrêmement dangereux de tourner le dos à ces forces et de les laisser sans surveillance, il change encore sa manœuvre *in extremis*. Il ordonne à von Kluck de faire le guet devant la capitale tandis que von Bülow et von Hausen se précipiteront sur le centre français pour essayer de le rompre vers la trouée de Sézanne et la trouée de Mailly et que le duc de Wurtemberg et le Kronprinz chercheront à rabattre la droite française sur les camps retranchés de l'Est ou sur la frontière suisse.

La bataille était disloquée, sinon perdue, avant d'être livrée. Il s'agissait, en somme, d'un coup de désespoir qui ne pouvait plus compter, pour réussir, que sur le courage et l'abnégation du soldat allemand. Il s'agissait d'une offensive en trois tronçons, aussi mal préparée que possible. Ici encore, la manœuvre de Joffre agissait avant la bataille.

DIVERSES OBSERVATIONS SUR LA BATAILLE DE LA MARNE

Un certain nombre de conséquences se produisent et se livrent à notre observation. En premier lieu la bataille de la Marne n'est pas uniquement la bataille de l'Ourcq. Une des plus cruelles injustices de la légende que l'on a prétendu imposer à l'histoire, c'est de ne tenir aucun compte, ni des batailles du Centre, ni des batailles de l'Est. Dans notre récit, nous nous sommes efforcés de remettre à leur place et à l'honneur les admirables vertus des chefs et des soldats qui ont combattu, non seulement sur l'Ourcq et aux marais de Saint-



(Photo M. Meys.)

MORONVILLIERS. — LA PLAINE ET LE CIMETIÈRE PRÈS DU VILLAGE

Gond, mais à Esternay, à Montmirail (où la bataille fut réellement gagnée), à la route nº 51, à Fère-Champenoise, à Vitry-le-François, à la trouée de Mailly, à Maurupt-le-Montois, à la Vaux-Marie et, au delà, à la trouée de Charmes, à la Mortagne, au Grand Couronné. Ces parties de la bataille sont non moins importantes, non moins épiques que les rudes combats de l'Ourcq et des marais de Saint-Gond. La dernière manœuvre allemande se proposait pour but de réparer dans le Centre et dans l'Est ce qui avait échoué à l'Ouest. Si le front français eût été brisé en l'un de ces points, la manœuvre finale allemande obtenait une victoire tout de même décisive, puisque l'armée de Joffre eût été coupée en deux ou trois tronçons.

Donc, il faut considérer la bataille de la Marne *dans son ensemble*. Il n'y a pas un de ses épisodes qui ne soit d'une portée décisive. Le général en chef seul pouvait la conduire sur tous ces points à la fois et ressentir, à chaque instant et pour chacun des points, l'angoisse de la responsabilité qu'il portait.

CAUSES DE LA PERTE DE LA BATAILLE PAR LES ALLEMANDS. INDISCIPLINE, MANQUE DE LIAISON

Autre considération : la bataille de la Marne fut perdue du côté allemand non seulement par mauvaise manœuvre stratégique, mais par manque de liaison et, disons le mot, par manque de discipline.

L'immensité du champ de bataille, la variété des terrains sur lesquels elle se livrait, la puissance encore inessayée des armes et des méthodes tactiques, la prodigieuse innovation de l'emploi des avions soit pour les reconnaissances, soit pour le réglage de l'artillerie, l'usage multiplié de moyens de transport nouveaux et, en particulier, du réseau des voies ferrées permettant de « puiser les réserves dans les corps combattants », tout faisait un devoir unique aux chefs et à leurs subordonnés de se serrer en quelque sorte, coude à coude, les uns contre les autres et d'assurer l'union la plus étroite des esprits et des choses.

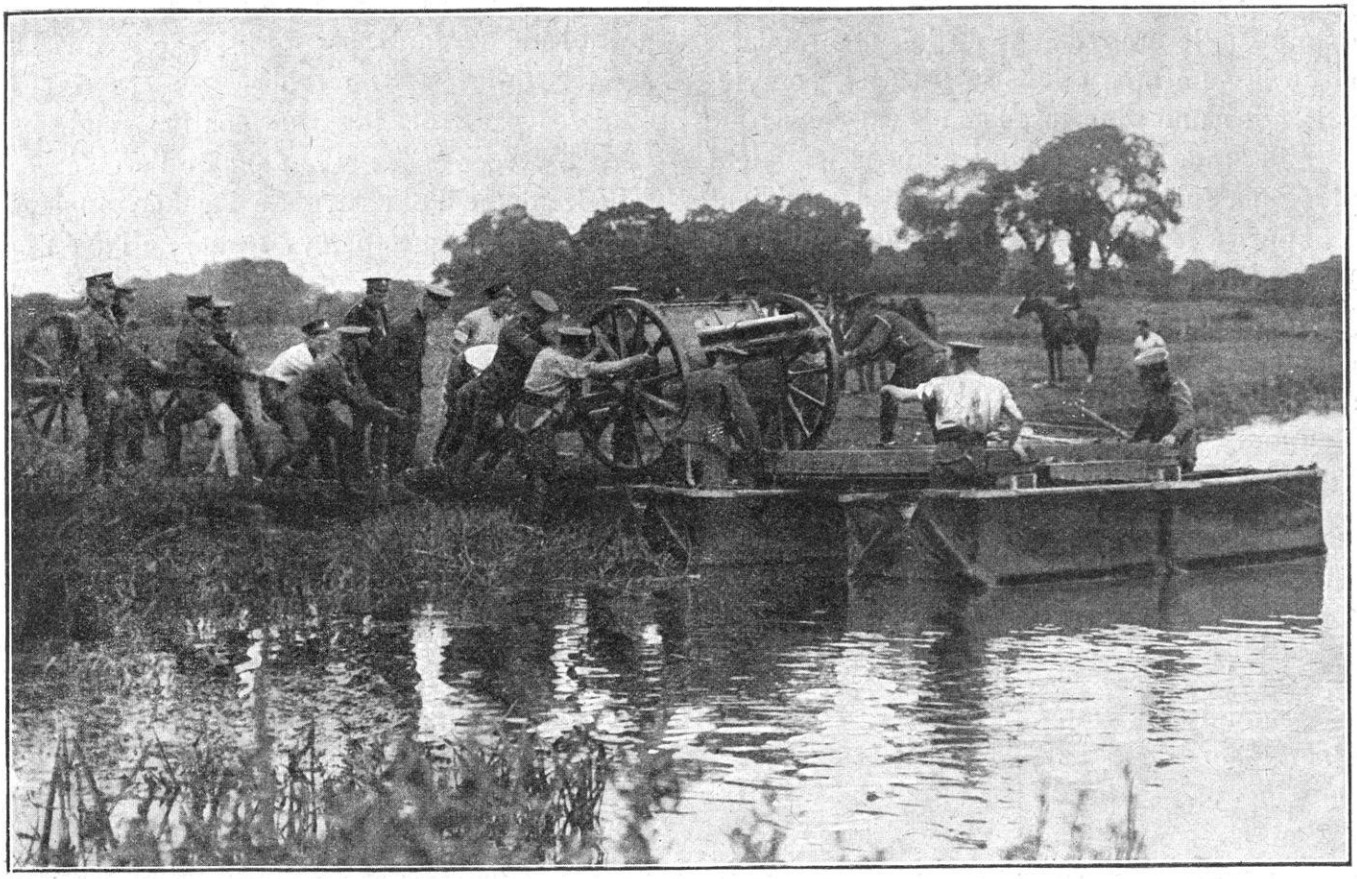
C'est ce qui se produisit dans le camp français. Or, c'est précisément le contraire de ce que nous observons dans le camp allemand.

D'abord, de l'avis de tous les Allemands, responsables ou non, le Grand Quartier général est trop loin du front, à Luxembourg ; Moltke n'a aucune connaissance *de visu* de la réalité. On peut se demander s'il s'est rendu sur le front une seule fois avant sa tournée désespérée du 9 septembre. Tous les chefs des armées reconnaissent qu'ils ne communiquaient avec lui que par des radios parfois en clair et surpris par l'ennemi, parfois en chiffres et difficilement compréhensibles. Entre le Grand Quartier général et les chefs d'armée, l'unité de vues n'était nullement assurée. Aussi la discipline intellectuelle n'existe que pour la forme. Ceci est un point capital et nous en dirons tout à l'heure la raison profonde.

Entre les divers chefs d'armée, l'entente et les liaisons ne sont pas mieux assurées. On constate partout un désaccord fondamental. Kluck est en rupture déclarée avec Bülow. Son livre est un long réquisitoire contre son camarade d'attelage et celui-ci, dans son propre mémoire, le lui rend bien.

De même du livre de von Hausen, de ceux de von Tappen, de von Kuhl, etc. Le haut quartier général tremble devant ses subordonnés. Bülow se plaint sans cesse et tire à lui la couverture. A diverses reprises, on met von Kluck sous ses ordres et von Kluck ne décolère pas. Finalement, celui-ci n'en fait qu'à sa tête et, au mépris des ordres reçus, il passe la Marne pour enlever la victoire à son partenaire, quitte à reprocher au Grand Quartier général de ne l'avoir pas éclairé sur la véritable situation. Il en est de même partout. Les livres publiés par les chefs eux-mêmes démasquent les sourdes intrigues et les laides querelles qui grouillaient au fond de ces coteries d'Etat-major.

Dès le 4 septembre, von Hausen, nous l'avons vu, se permettait d'enjoindre à Guil-



CANON TRAVERSANT UNE RIVIÈRE PENDANT L'AVANCE ANGLAISE SUR LA MARNE

laume, « le maître de la guerre », de ne pas pénétrer dans son camp. Voilà donc où en était cette discipline allemande tant vantée !

Assurément la médiocrité du grand chef allemand, le colonel-général von Moltke, explique beaucoup de choses. Mais pourquoi l'avait-on choisi si médiocre? Sans doute parce que les coteries n'en eussent pas supporté un autre. On ne recourut à Hindenburg, mis prématurément à la retraite, que quand la partie était à moitié perdue.

Je ne sais rien de plus démonstratif, à ce sujet, que ce qui se passe dans les commandements allemands, à partir du 8 septembre au soir, et quand il fallut bien s'avouer à soi-même que les troupes commençaient à fuir et qu'on était battu.

L'ORDRE DE LA RETRAITE

C'est un point sur lequel j'ai cru devoir insister ; car, outre son intérêt dramatique, il présente un intérêt stratégique de premier ordre : A quel moment précis la retraite a-t-elle été ordonnée? Par qui l'a-t-elle été? Par suite de quelles circonstances la bataille a-t-elle traîné pendant plusieurs jours encore, en laissant, à ses derniers moments, une sorte d'indécision qui trompa même le vainqueur ?

Le grand responsable de la perte de la bataille, c'est von Kluck : d'abord il attaqua sur la Marne contre les ordres qui lui prescrivaient de rester entre la Marne et l'Oise ; ensuite, pour parer à la menace d'enveloppement si Maunoury se glissait par ses derrières jusqu'à Château-Thierry, il décrocha brusquement ses forces projetées en avant et les rejeta sur son aile droite de façon à se conserver une porte de sortie vers le nord. Mais ce mouvement brusqué ouvrit dans le front allemand, entre son armée et celle de son voisin Bülow, un trou béant par où les armées ennemies se glissèrent. Dès le 8 au soir, l'aile gauche de Bülow dégarnie

pliait et, dès le 9 au matin, von Bülow, renseigné sur le mouvement de l'armée anglaise et de la 5e armée « dans la fissure », comprenait, avec une vive intelligence du champ de bataille, que les armées allemandes n'avaient plus qu'à fuir vers le nord, si elles voulaient échapper à leur destin. Tel était le résultat de la manœuvre de Joffre : von Kluck devait être battu ou sur l'aile gauche par Maunoury ou sur l'aile droite par French et Franchet d'Espérey. Dès le 8 au soir, la bataille était perdue à Vareddes; il y a comme un aveu un peu trouble de ce fait dans ce que von Kluck dit, dans son récit, au sujet de l'avance de l'armée britannique vers la Marne : « L'avance des Anglais vers la Marne se manifesta, *le 8 septembre, dans le cours de la matinée,* par des forces considérables marchant au nord du Grand Morin sur la route de la Ferté-sous-Jouarre par Saint-Cyr et sur Orly par Rebais. La couverture *du flanc et du dos de l'armée* par le IIe corps de cavalerie le long de la Marne à l'ouest de la Ferté-sous-Jouarre et du Ier corps de cavalerie ne semblait pas une sécurité suffisante... » En effet : il n'y avait plus de sécurité du tout. Contre ce mouvement de flanc des Anglais, von Kluck envoie tout ce dont il dispose : deux régiments d'artillerie de campagne et la réserve de son armée à Montreuil-aux-Lions ; et il conclut que ce côté lui parut alors « suffisamment couvert par le groupe Marwitz avec deux divisions de cavalerie, la 5e division d'infanterie et la brigade Krœwel ». Mais à qui fera-t-on croire que ces forces, épuisées par trois jours de combat, suffisent pour protéger *le dos et le flanc* de l'armée von Kluck contre l'offensive de l'armée anglaise et de Franchet d'Espérey? Donc, de l'aveu de von Kluck, et comme le comprennent très bien von Kuhl, son chef d'État-Major et von Hentsch, envoyé du Grand Quartier général, l'armée n'avait plus qu'à déguerpir.

COLONNE D'INFANTERIE EN MARCHE

POURQUOI LE HAUT COMMANDEMENT FRANÇAIS RETARDA-T-IL LE COMMUNIQUÉ DE LA VICTOIRE ?

Donc, la bataille de la Marne est perdue à l'ouest dès le 8 au soir, nous ne nous lasserons pas d'insister sur ce point capital.

Mais comment paraît-elle se prolonger jusqu'au 11 et même au 12? Comment se fait-il que le vainqueur lui-même, le général Joffre, n'apporte pas immédiatement cette déclaration joyeuse qui doit donner la confiance à son armée et au pays?

Suivons le texte des communiqués français:

8 *septembre,* 15 *heures. A l'aile gauche,* les armées alliées, y compris les éléments de la défense de Paris, sont en progression continue depuis les rives de l'Ourcq jusque dans la région de Montmirail. *L'ennemi se replie dans la direction de la Marne.*

8 *septembre,* 23 *heures.* Les Allemands, ayant franchi dans leur mouvement de retraite le Petit Morin, se sont

(Photo M. Meys.)

MARGNY. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

livrés, en vue de protéger leurs communications, à de violentes et infructueuses attaques contre celles de nos forces qui occupent la rive droite de l'Ourcq. Nos alliés les Anglais poursuivent leur offensive dans *la direction de la Marne*.

9 *septembre*, 15 *heures*. A l'aile gauche, bien que les Allemands aient renforcé leurs troupes, la situation demeure satisfaisante. L'ennemi se replie devant l'armée anglaise.

9 *septembre*, 23 *heures*. A l'aile gauche, toutes les tentatives allemandes pour rompre celles de nos troupes qui se trouvent sur la rive droite de l'Ourcq ont échoué. *L'armée anglaise a franchi la Marne. L'ennemi a reculé d'environ quarante kilomètres.*

10 *septembre*, 23 *heures*. A l'aile gauche, les troupes anglo-françaises *ont franchi la Marne* entre la Ferté-sous-Jouarre, Charly et Château-Thierry.

11 *septembre*, 15 *heures*. Ainsi que nous l'avons annoncé, une bataille est engagée depuis le 6 septembre sur le front s'étendant d'une façon générale de Paris à Verdun.

Suit un exposé général de la bataille, exposé qui se termine ainsi :

La situation générale s'est donc complètement transformée depuis quelques jours, tant au point de vue de la stratégie qu'au point de vue tactique. Non seulement nos troupes ont arrêté la marche des Allemands que ceux-ci croyaient être victorieuse, mais l'ennemi recule devant nous sur presque tous les points.

Le même jour, à 23 heures, le communiqué indique tous les éléments de la victoire :

Progrès au nord de la Marne dans la direction de Soissons et de Compiègne, fuite de l'ennemi, prisonniers, butin, etc.

Et finalement à la dernière heure (20 h. 30) de ce 11 septembre, à jamais illustre, le coup de clairon de la victoire, le message téléphoné de Joffre :

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable. La retraite des Ire, IIe et IIIe armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la IVe armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize.

Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre

par les Allemands pour essayer de résister à notre élan.

La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS, VOUS AVEZ RÉPONDU A MON APPEL. VOUS AVEZ BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE !

JOFFRE.

Le président de la République intervenait en personne. Il parlait pour le pays et pour l'histoire en adressant au ministre de la Guerre la lettre qui mettait à sa vraie place l'événement qui venait de se produire et qui décidait du sort du monde :

Bordeaux, 11 septembre 1914.

Nos vaillantes armées ont de nouveau donné, dans les quatre dernières journées de combat, les preuves éclatantes de leur bravoure et de leur entrain.

L'idée stratégique que le général commandant en chef avait conçue avec tant de clairvoyance et réalisé avec tant de sang-froid, de méthode et de résolution, s'est traduite, dans les opérations récentes, par une tactique impeccable.

Loin d'être fatiguées par de longues semaines de marches et de batailles incessantes, nos troupes ont montré plus d'endurance et de mordant que jamais.

Avec le vigoureux concours de nos alliés anglais, elles ont refoulé l'ennemi à l'est de Paris, et les brillants succès qu'elles ont remportés sont le gage certain des victoires définitives.

Je vous prie, mon cher ministre, de vouloir bien transmettre au général commandant en chef, aux officiers et aux soldats, avec l'expression émue de mon admiration et avec mes vœux les plus ardents, les félicitations et les encouragements du Gouvernement de la République.

RAYMOND POINCARÉ.

Et le ministre de la Guerre, avec quelque chose de plus chaud et de plus ardent encore, mettait le sceau à cette manifestation solennelle :

Mon cher général,

J'ai reçu et je suis heureux de vous transmettre, en saisissant cette occasion de vous renouveler l'expression de mes félicitations personnelles, la lettre suivante de M. le Président de la République.

M. le président du Conseil a bien voulu me demander de joindre à cette manifestation si flatteuse du chef de l'Etat, l'expression des vives félicitations du Gouvernement de la République tout entier.

MILLERAND.

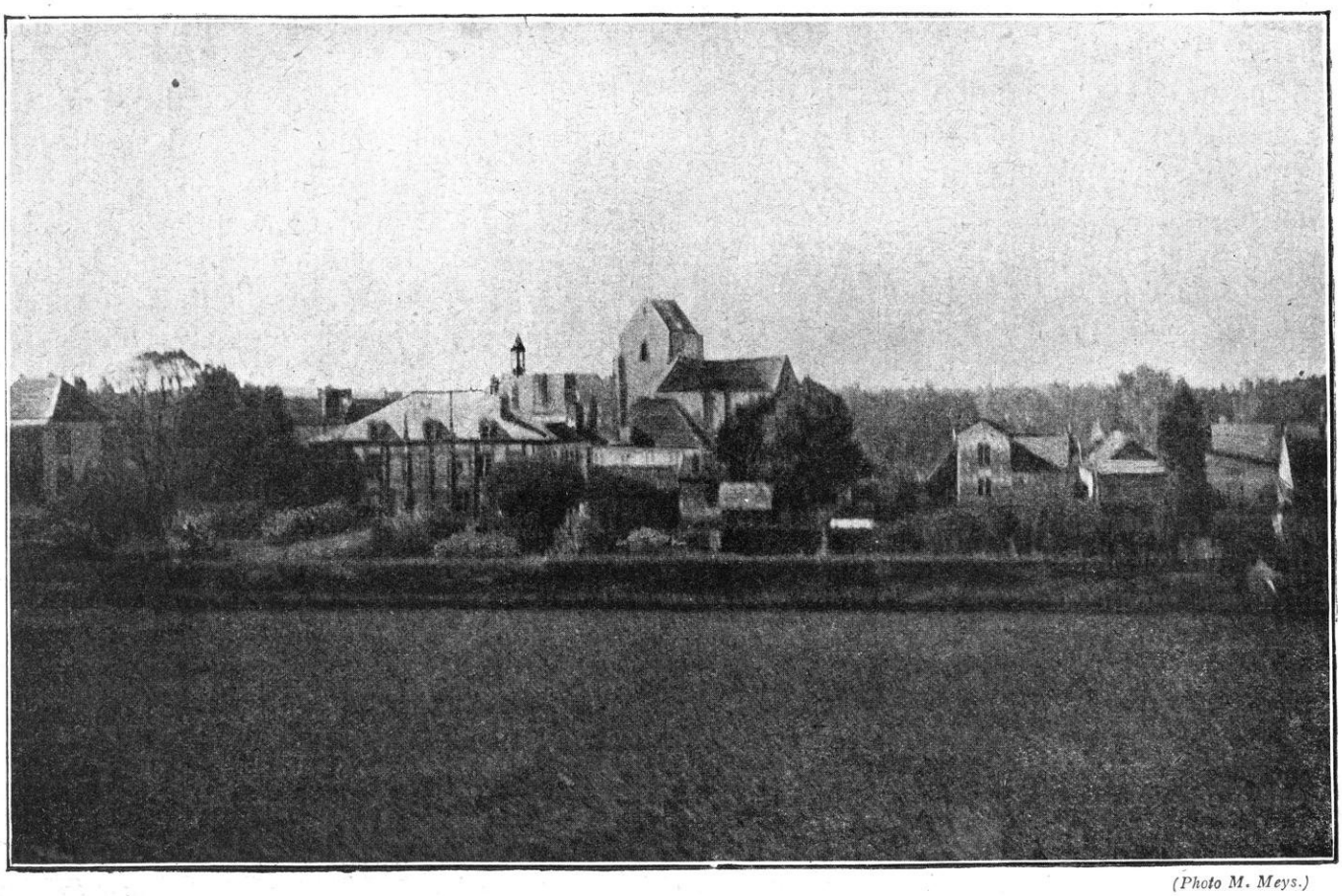
Enfin, le 13 septembre au matin, Joffre télégraphiait à Bordeaux, à M. Millerand :

Notre victoire s'affirme de plus en plus complète ; partout l'ennemi est en retraite ; partout les Allemands abandonnent prisonniers, blessés, matériel. Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes pendant cette lutte formidable, qui a duré du 5 au 12 septembre, toutes nos armées, surexcitées par le succès, exécutent une poursuite sans exemple. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de 100 kilomètres en six jours de lutte. Nos armées, au centre, sont déjà au nord de la Marne ; nos armées de Lorraine et des Vosges arrivent à la frontière. Nos troupes, comme celles de nos alliés, sont admirables de moral, d'endurance et d'ardeur. La poursuite sera continuée avec toute notre énergie. Le gouvernement de la République peut être fier de l'armée qu'il a préparée.

J. JOFFRE.

Ne trouve-t-on pas dans cette gradation qui se développe comme le succès lui-même, avec force, logique et raison, un tableau frappant de l'impression produite sur les esprits et dans les âmes de ceux qui savaient ? Quelle maîtrise sur soi-même, quelle modération, quelle bonne foi !

Dès le 8, le grand fait est marqué : « L'ennemi se replie en direction de la Marne... » Puis le



(Photo M. Meys.)

ESTERNAY. — LES ABORDS DE LA VILLE

succès s'affirme : « L'ennemi a reculé de quarante kilomètres, de 60 à 75 kilomètres. » Mais la lutte est dure. Et puis, on note une certaine hésitation : la bataille reste accrochée en un point : *c'est le retour de la IVe et de la Ve armée allemande entre Vitry-le-François et l'Argonne.* Nous avons dit comment se produit cette manœuvre désespérée ; nous avons dit comment le duc de Wurtemberg l'arrache au haut commandement allemand désarçonné. Elle se décide le 9, elle se prononce le 10.

C'est l'effort suprême des Allemands qui ne veulent pas s'avouer vaincus ; c'est l'effort pour la rupture dans l'Est en direction de la ligne de Dijon. Nous avons dit aussi les terribles engagements trop peu connus de Vitry-le-François, de Sermaize, de Maurupt-le-Montois, de la Vaux-Marie.

Le haut commandement français n'ignore rien. Il s'applique à sa tâche suprême, suspend son jugement, refoule le cri de victoire qui éclate sur ses lèvres, mais que ces redoutables retours retiennent encore.

Enfin, le 10 au soir, l'événement complet se réalise. « *A son tour*, dit le communiqué du 11 au soir, la IVe armée ennemie (duc de Wurtemberg) commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize... » « C'est LA VICTOIRE INCONTESTABLE. » Cette fois, le cri part du cœur et il retentira à jamais dans l'histoire.

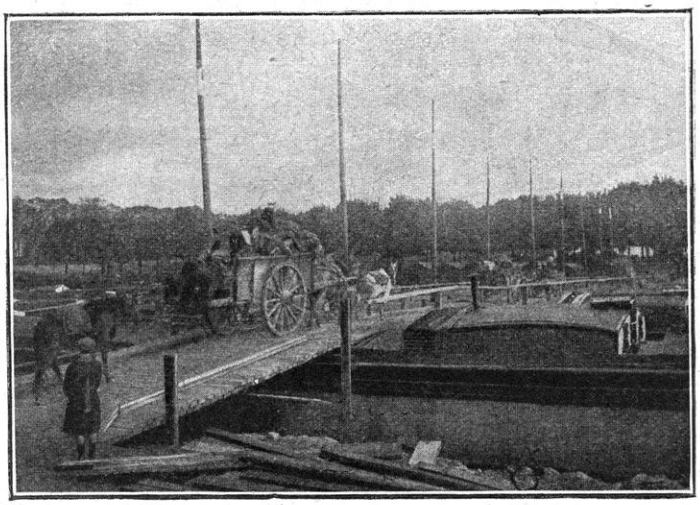
POLÉMIQUES ALLEMANDES AU SUJET DE LA BATAILLE DE LA MARNE

La Bataille de la Marne restera, dans l'histoire et aussi dans la légende, le grand événement de la guerre. Tout ce qui la précède y conduit, tout ce qui la suit en découle. Il est permis de se demander pourtant comment, ayant été si considérable et ayant frappé les esprits dès la première heure, continuant même à les subjuguer encore, elle n'a pas, devant une certaine partie de l'opi-

nion, « rempli tout son mérite » ; pourquoi elle reste l'objet de vives polémiques et discussions. Les « considérations » sur la Bataille de la Marne doivent tenir compte des jugements différents qui ont été portés sur elle.

Tout d'abord, l'effet d'opinion que devait produire la Bataille de la Marne a été fortement influencé par « la manœuvre morale » allemande. Par un artifice inouï, le Grand Quartier général allemand l'a tout simplement supprimée de l'histoire.

Cette défaite qu'il subissait créait subitement un tel hiatus entre ses promesses réitérées d'une victoire en tempête et la terrible réalité, cet hiatus était tellement imprévu et il devait produire, s'il était connu, une telle chute de l'opinion allemande, que le Grand Quartier général prit immédiatement le parti de tout nier. La meilleure explication lui parut être le silence.



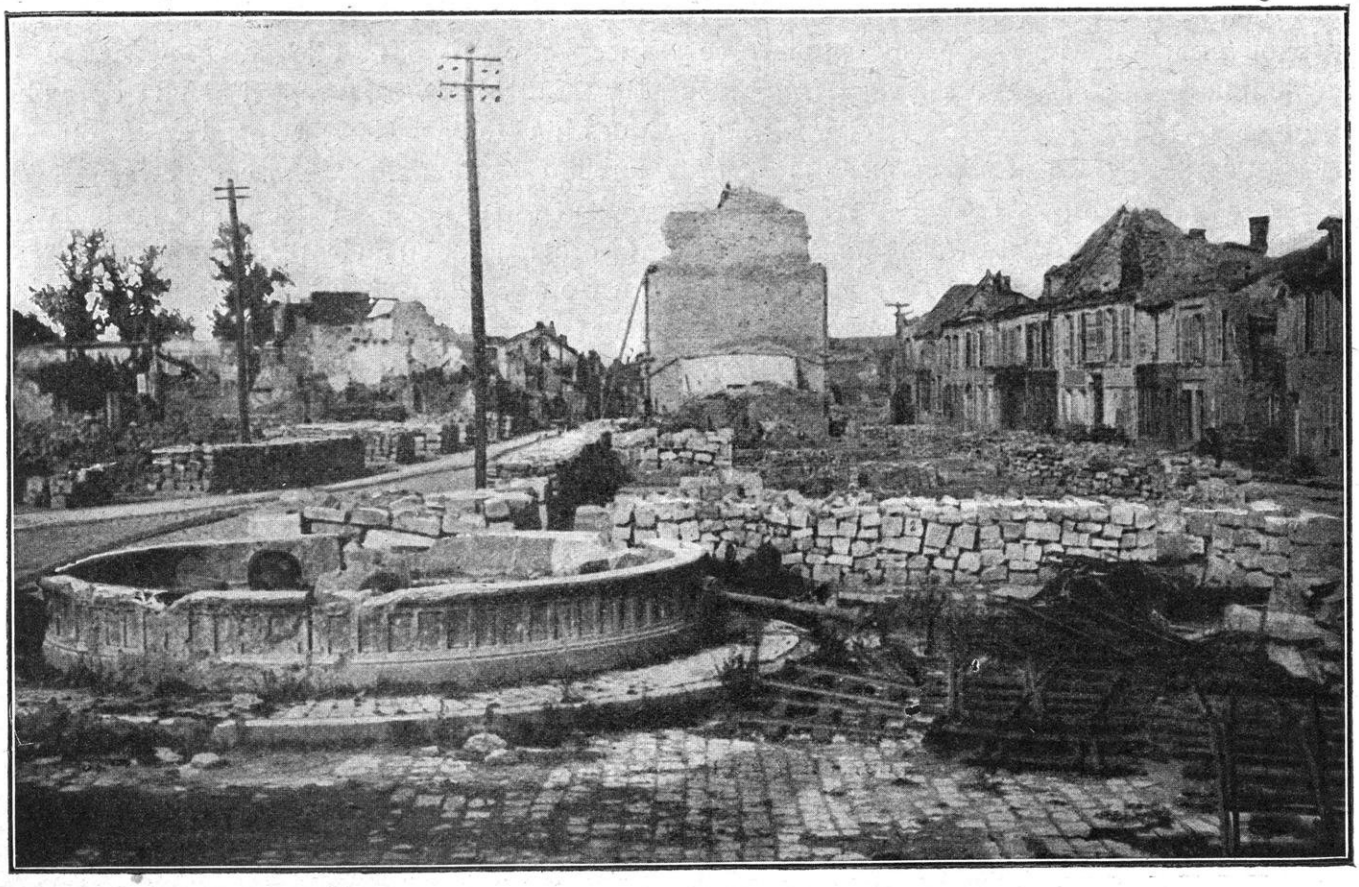
COMPIÈGNE. — UN PONT DE CHALANDS

Un auteur suisse, le colonel Feyler, dans un livre de haute autorité, *Avant-propos stratégiques*, a rendu à l'histoire et à la vérité l'immense service d'analyser les conditions dans lesquelles le Grand Quartier général allemand a « filé » la « manœuvre morale », au sujet de la Bataille de la Marne. Les révélations qui se produisent de jour en jour, notamment en Allemagne, confirment et développent les sagaces intuitions du savant écrivain militaire. Aujourd'hui même, si l'opinion allemande consentait à s'instruire, elle se convaincrait que, au sujet de la Bataille de la Marne et pendant toute la guerre, on lui a menti impudemment. Ce serait un trop dur réveil : on préfère s'endormir sur l'erreur accréditée.

Voyons comment cette erreur a pu s'établir, en contradiction absolue avec les faits.

Le 6 septembre, il n'est question, dans les communiqués allemands, que de la manœuvre de von Kluck et de von Bülow SUR LA MEUSE. De la Marne, bien entendu, pas un mot. Le 8 septembre, le communiqué annonce la capitulation de Maubeuge. Toujours rien sur la Marne, or, c'est le jour où commence la retraite ; le 9 septembre, un communiqué est consacré aux balles dum-dum. Sous la date du 10 septembre seulement, on trouve une brève allusion aux événements : *A l'est de Paris, les détachements* (retenez ce mot *détachements* : c'est le mensonge officiel dans sa racine) qui s'étaient avancés *le long et au-delà de la Marne* ont été attaqués par des forces supérieures en nombre venant *de Paris, entre Meaux et Montmirail. Ils ont retenu l'ennemi* (*retenu !*) ; *après des combats qui ont duré deux jours, ils ont eux-mêmes progressé. A l'annonce de l'approche de fortes colonnes ennemies, leur aile s'est repliée* (donc, de simples *détachements* se heurtant à des *colonnes ennemies*, ce qui suppose un champ de bataille restreint). *L'ennemi ne l'a poursuivie en aucun endroit. Au cours de ces combats, 50 canons et plusieurs milliers de prisonniers ont été capturés. Des détachements qui combattent à l'ouest de Verdun ont progressé.* » En un mot, quelques « détachements » sur Paris et quelques « détachements » sur Verdun : c'est tout.

Le 11 septembre, le Grand Quartier général rédige en ces termes ses deux communiqués : BERLIN, 11 *septembre. — L'armée du prince héritier s'est emparée jeudi de la position fortifiée ennemie située au sud-ouest de Verdun* (il s'agit,



FISMES. — LA GRAND'PLACE APRÈS LE BOMBARDEMENT

sans doute, du fort de Troyon qui, comme on le sait, n'a pas succombé). *Des détachements de l'armée attaquent les forts sud de Verdun. Ces forts subissent depuis mercredi le feu de notre artillerie lourde.* » Une victoire à Verdun, et la capitulation prochaine du camp retranché, comment le bourgeois allemand ne serait-il pas satisfait?

D'ailleurs, s'il a quelque doute, voici de quoi le tranquilliser. Le même communiqué énumère les résultats de la première partie de la guerre: *Jusqu'au* 11 *septembre, il a été transporté en Allemagne* 220 000 *prisonniers, soit : Français,* 1 680 *officiers et* 86 700 *soldats ; Russes,* 1 830 *officiers et* 91 400 *soldats,* y compris, bien entendu, les garnisons des places fortes et notamment de Maubeuge) ; *Belges,* 440 *officiers et* 30 200 *soldats ; Anglais,* 160 *officiers et* 7 350 *soldats. Parmi les officiers se trouvent deux généraux français, quinze généraux russes, ainsi que le commandant de la garnison de Liége. Un grand nombre d'autres prisonniers sont actuellement dirigés sur les divers camps.*

Et c'est tout. On a passé la période critique ; on peut respirer maintenant : après avoir caché la vérité, on va se mettre à la farder.

En effet, les bruits commencent à circuler ; les blessés rentrent et disent ce qu'ils ont vu ; malgré les ordres, les soldats, qui savent bien qu'on les a ramenés sur le front de l'Aisne, écrivent ; la presse ennemie et la presse neutre sont de plus en plus affirmatives : une grande bataille a été livrée sur la Marne et les armées allemandes ont abandonné une immense étendue de terrain. Elles ont perdu des villes importantes et notamment Reims. Ces faits ne peuvent être cachés tout à fait. Bien entendu, on continue à nier, mais sur un autre ton. Le grand État-Major déclare que « *les nouvelles publiées par l'ennemi par tous les moyens* SONT FAUSSES». Et une note officielle émanant, non

plus seulement du haut commandement, mais du gouvernement lui-même, est publiée ce même jour, le 14: *L'office des Affaires étrangères* DÉMENT CATÉGORIQUEMENT, *en les qualifiant de* PURES INVENTIONS, *les informations de la presse de Londres du 13 septembre relatant des défaites allemandes. L'office déclare que les Allemands n'ont perdu ni canons, ni prisonniers devant Paris. Au contraire, ils ont pris à l'ennemi 50 canons et des milliers de prisonniers. La situation* DEVANT PARIS *est favorable. La tentative des Français de briser le front allemand a été repoussée victorieusement.* Signé: ZIMMERMANN.

Ainsi, les autorités impériales allemandes se sont donné le temps « d'organiser » le mensonge. Car il est de toute évidence que de simples démentis ne suffiront pas toujours. Aussi, on monte la grande machine *en deux temps* qui va devenir la « vérité allemande » sur la bataille de la Marne.

Premier temps: *la Marne.* Un mouvement en avant, confié à de simples « détachements » a été lancé sur la Marne pour, en se dérobant, *d'après les ordres prescrits*, attirer l'ennemi dans un piège ; cette manœuvre a pleinement réussi; l'ennemi, s'étant lancé sur ces détachements, les a repoussés d'abord, mais ils reculaient méthodiquement et l'ennemi n'a regagné qu'un peu de terrain que l'on savait bien n'être occupé que provisoirement.

Deuxième temps: *l'Aisne.* L'ennemi, trompé par cette manœuvre *géniale*, a poursuivi les avant-gardes jusqu'à l'Aisne, où le gros des forces allemandes l'attendait sur des positions préparées d'avance. Alors s'est engagée la véritable bataille pour Paris. Cette bataille est engagée ; il n'est pas douteux qu'elle ne s'achève par une grande victoire...

Par un artifice de rédaction qui se perpétuera dans tous les communiqués, à dater du 14 septembre, la bataille dite bataille de l'Aisne se prolonge de jour en jour, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de l'année 1914, pendant toute la durée de la « Course à la mer ». Et, on lui donne également, pendant toute cette prolongation, le caractère d'une incessante victoire allemande. Quant à la Bataille de la Marne, il n'en est plus question depuis longtemps; l'attention du public est ailleurs. La défaite est *escamotée* (1).

Au contraire, c'est l'idée d'une grande victoire allemande en un lieu d'ailleurs indéterminé du front occidental qui plane sur les esprits. Une dépêche officielle du 20 septembre va donner à cette idée de la consistance et profiter de cette disposition optimiste pour *glisser quelques vérités pénibles farcies d'erreurs volontaires :*

« *Pendant les semaines écoulées, l'offensive allemande a surmonté l'attaque dirigée par les Anglo-Français contre la position fortifiée que nous avons choisie entre l'Oise et la Meuse* (*L'Oise et la Meuse!* On est tout de même loin de l'Aisne et de la Marne ! Qu'importe? l'aveu est glissé; mais aussitôt le rédacteur des communiqués embouche la trompette) : » *Les Français s'étaient appuyés aux ouvrages fortifiés de l'est de Paris et à ceux qui sont entre la Meuse et la Moselle. Conformément au plan de l'Etat-Major général,*

(1) Sur cette phase du « mensonge allemand », c'est-à-dire l'escamotage *en deux temps* de la Bataille de la Marne, aucun document n'est plus intéressant ni plus probant que la *Carte des opérations de guerre*, reproduite photographiquement par le colonel Feyler et dont nous donnons une réduction. Cette carte indique très nettement, par une ligne avancée ce qu'elle appelle la *Ligne des combats livrés par les avant-gardes des armées allemandes, de poursuite du 9 au 11 septembre*, et ainsi se trouve à la fois mentionnée et expliquée toute la bataille de la Marne.

Le colonel Feyler fait, au sujet de cette carte qui fut mise entre les mains de tous les soldats et répandue en Allemagne à des millions d'exemplaires, les deux observations suivantes : *Première observation* : « Le dessin et le texte de cette carte contiennent deux affirmations contraires à la vérité. La limite ne devrait pas être tracée à la hauteur de Meaux et de Montmirail, mais à la hauteur de Provins. Puis, elle ne devrait pas être indiquée comme celle des avant-gardes, mais bien des armées elles-mêmes que les hachures laissent sur l'Aisne, avec la mention : *Bataille de l'Aisne*, depuis le milieu de septembre. Cette équivoque du dessin répond à l'équivoque des télégrammes officiels des 14, 15 et 16 septembre, raccordés à celui du 3. » *Deuxième observation* : « Dans le dessin même de la bataille s'affirme l'intention que l'on pourrait appeler traditionnelle du haut commandement allemand, *l'attaque par les deux ailes*. Dans la zone de droite, *dix corps d'armée*. Dans la zone de gauche, en liaison avec les quatre corps du prince de Bavière, les cinq du prince impérial, *total neuf corps*. Dans la zone centrale, entre ces deux masses puissantes, six corps d'armée seulement, *moins du quart de l'armée...* » (*Avant-propos stratégiques*, p. 55).

(Photo M. Meys.)

ROUTE DE MORONVILLIERS A REIMS

les Allemands se replièrent devant eux, d'abord lentement, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné nos EXCELLENTES POSITIONS QUI AVAIENT ÉTÉ CHOISIES D'AVANCE. *Alors,* COMME ON L'AVAIT PRÉVU, *les Français prirent l'offensive, renforcés de troupes de la garnison de Paris et de canons lourds tirés de Paris et de Belfort.*

« *Le plan français consistait à atteindre le flanc droit allemand, à l'envelopper et à rouler ainsi l'armée allemande sur elle-même. Ce plan échoua, avec, pour l'ennemi, des pertes énormes en tués et blessés.*

« *C'est à ce moment, comme on l'a dit,* QUE LES ALLEMANDS, *dont la droite et le centre avaient reçu des renforts considérables,* PASSÈRENT A L'ATTAQUE. *Le combat principal s'engagea entre* L'AUBE ET LA FORÊT DE L'ARGONNE (c'est l'offensive de Maurupt-en-Montoy, le 10 ; mais on n'en raconte pas la fin, c'est-à-dire la défaite). *Chaque jour, sans arrêt, les troupes allemandes poussèrent de l'avant vers les positions bien choisies de l'ennemi. Elles attaquèrent en même temps, de deux côtés, la forteresse de Verdun qui sert de point d'appui à l'armée française du centre. Les grosses pièces de siège allemandes sont maintenant à l'ouvrage. Les nouvelles françaises elles-mêmes reconnaissent que la bataille actuelle est la plus importante qui ait été livrée depuis l'ouverture des hostilités.*

« *La situation des armées allemandes est parfaite. Malgré le temps déplorable, les troupes sont dans les meilleures dispositions. L'état sanitaire est excellent, les cas de maladie très restreints, les subsistances très bonnes. Chaque jour marque un progrès.* LA DÉCISION SE TROUVERA POURTANT QUELQUE PEU AJOURNÉE, A CAUSE DE LA PLUIE ET DES MAUVAIS CHEMINS. »

Voilà donc, en dépit du succès général, l'idée d'une prolongation possible de la guerre !

Mais le 21 septembre, à 2 h. 40, un communiqué plein de jactance est publié pour effacer toute impression fâcheuse.

« MARCHE VICTORIEUSE DES TROUPES ALLEMANDES. *A l'aile droite, les troupes anglaises ont cessé leurs attaques. L'offensive allemande enregistre d'importants progrès sur toute une série de points.*

« *Depuis samedi, la position des troupes allemandes est devenue encore plus favorable, sensiblement plus favorable, bien que samedi elle fût déjà très favorable.* (Qui douterait, en présence d'une telle accumulation d'épithètes?) *Actuellement, l'armée anglo-française tout entière, pressée sur sa position défensive, commence à céder sur toute la ligne, ici dans une retraite désordonnée, ailleurs en résistant avec ténacité et une grande bravoure...* »

A ce tableau, il ne manque rien, même pas l'*utile* éloge de l'ennemi. On peut se demander comment des officiers d'État-Major, absorbés par les besognes de la guerre et sous le coup de l'effet moral produit par l'immense catastrophe, ont pu suffire à une si prodigieuse industrie de faux authentiques. Le journaliste Fendrich, qui a été le truchement officiel des diverses versions qui se sont succédé, nous apprend que tout le monde s'épuisait à chercher le récit le plus adroit et le plus probant et qu'il fallut finalement confier cette œuvre à l'Empereur lui-même.

L'opinion, cependant, était de plus en plus troublée. Elle ne pouvait fermer les oreilles au bruit des faits, dont l'abondance et la précision la pénétraient de toutes parts; on jeta encore du lest et le Grand État-Major aborda, combien douloureusement, l'œuvre de sa justification.

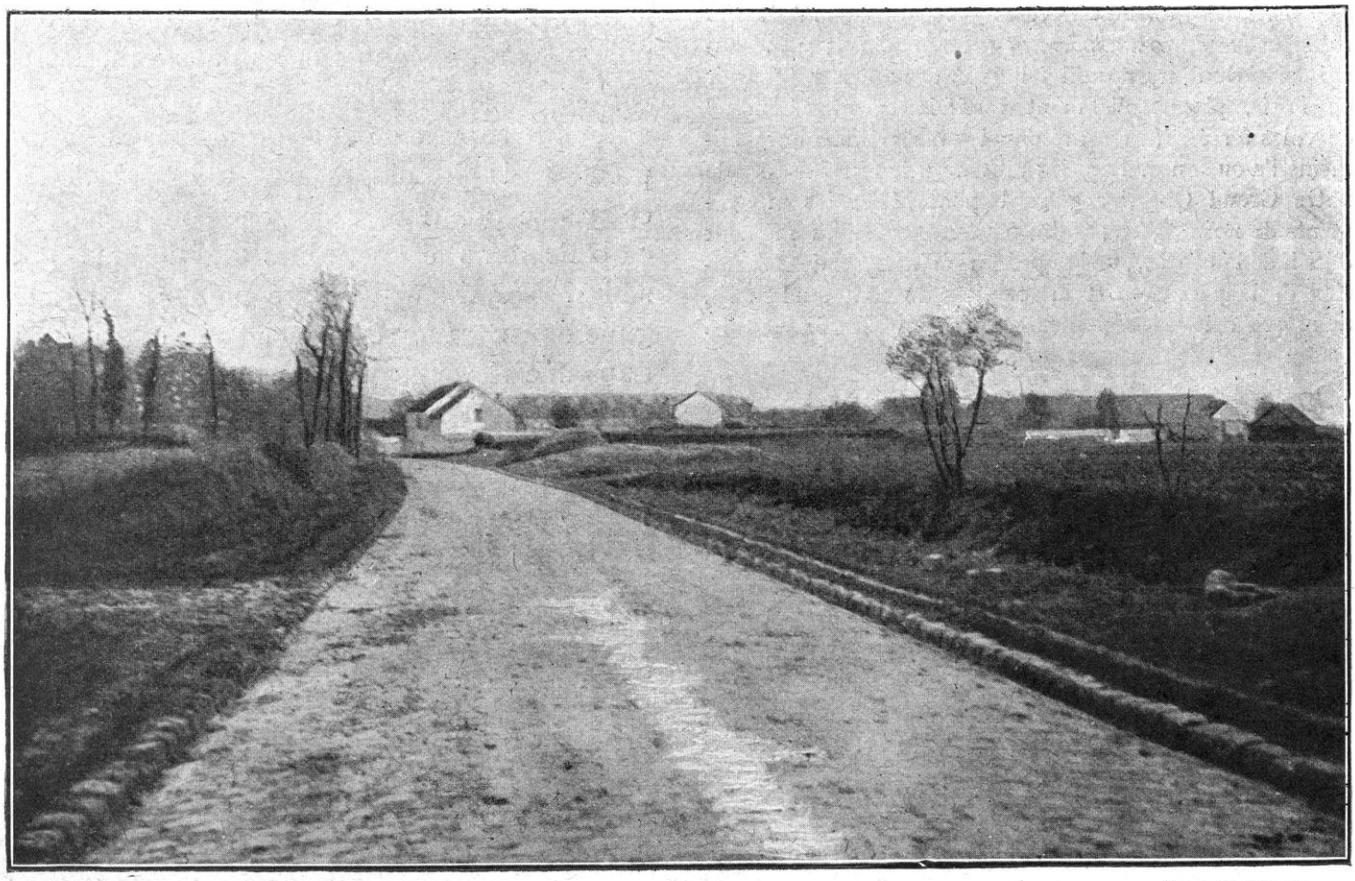
Moltke était remplacé. Son successeur Falkenhayn ne nia plus ; il plaida ; on fit intervenir le front de l'Est, qui avait donné à la masse des Allemands à la fois des émotions si pénibles (avance des Russes en Prusse Orientale) et des joies si absolues (victoire de Tannenberg et des lacs Mazuriques).

Voici donc la nouvelle version de la propagande allemande, celle que de nouveaux tracts non moins multipliés accréditèrent dans le public. Je cite un des plus répandus : *Der Grosse Krieg* 1914-1916, par F. Landerbach. «Ouvrage de propagande, destiné à apprendre au peuple allemand les faits essentiels de la guerre d'une manière aussi simple et aussi exacte que possible. En exergue : «*L'Allemagne ne s'était jamais encore surpassée, parce qu'elle est unique.* »

Nos armées passèrent à l'est de Paris et franchirent la Marne, leur front dirigé vers le sud. Elles voulaient encercler les forces françaises en Champagne et au sud de la Marne, par l'est, le nord et l'ouest. Le but était tout proche. C'est alors que se produisit un changement. Au début, nous avions envoyé très peu de monde contre les Russes. Nous avions de bonnes raisons d'espérer que la mobilisation russe demanderait deux ou trois mois. Mais la Russie avait achevé sa mobilisation au début de la guerre. D'autre part, les Autrichiens étaient battus et repoussés jusqu'à Lemberg. Ainsi, les provinces prussiennes étaient livrées au ravage des armées russes, composées d'assassins et d'incendiaires. Notre grand commandement se décida donc, le cœur gros, à apporter à l'Est si menacé et à nos alliés autrichiens, l'aide si ardemment désirée, et à se borner dans l'Ouest, malgré la situation favorable, à se tenir sur la défensive. *Des troupes de réserve, dont une partie devait primitivement former un détachement pour assurer le flanc droit et les arrières de von Kluck, furent expédiées vers l'Est...* Nos troupes durent céder devant le nombre. Aujourd'hui, les armées allemandes sont sur la ligne Albert, Noyon, Soissons, Sainte-Menehould. Avec une adresse extraordinaire, nos chefs avaient réussi à sauver leurs arrières de l'encerclement, à éviter d'être coupés et à s'établir sur une position défensive excellente, malgré la supériorité numérique de l'ennemi.

Une seconde trame était tissée. On s'en tint là, tant que l'État-Major allemand fut le maître de la censure.

Mais, un jour vint où les liens furent rompus. Alors, ce ne furent plus les journalistes seulement, mais bien les officiers d'État-Major et les grands chefs eux-mêmes qui brisèrent les sceaux. Une nouvelle formule fut lancée dans le public par ces grands intéressés qui plaidaient pour leur propre cause : la bataille de la Marne était gagnée lorsqu'une faute incroyable du grand État-Major ou plutôt du commandant de la IIe armée, von Bülow, secondé par la complaisance de



(Photo M. Meys.)

SENNEVIÈRES. — LA ROUTE A L'ENTRÉE DU VILLAGE

l'officier d'État-Major von Hentsch, provoqua l'ordre de la retraite.

La bataille de la Marne a été perdue, parce que le commandement suprême l'a considérée comme perdue, qu'il a manqué d'énergie et de volonté. En réalité, sur cinq armées engagées, quatre et demie étaient victorieuses et, seule, l'aile droite de la IIe armée était battue.

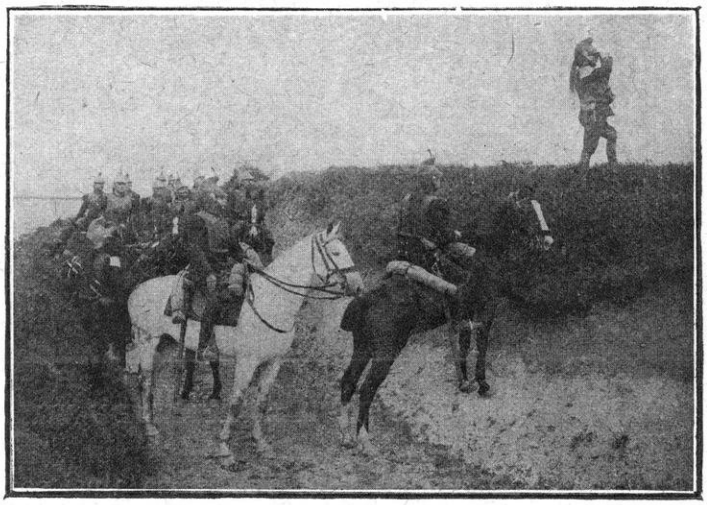
Nous avons donné, au cours du récit, les précisions d'heures et de lieux permettant de contrôler cette thèse non moins insoutenable que les précédentes. Von Kluck et ses partenaires, von Hausen et Baumgarten-Crusius, la clament maintenant en Allemagne : elle tend à s'accréditer, pour le moment, devant l'opinion publique qui, encore une fois, n'admet pas la simple idée d'une défaite.

Elle a pris enfin sa dernière forme, avec certaine approximation d'exactitude qui lui donne une grande force de crédibilité et un certain accent de sincérité, dans un passage des *Mémoires* du feld-maréchal von Hindenburg, et s'est mise ainsi sous l'autorité de ce grand nom.

Les causes pour lesquelles nous n'avons pas pu obtenir, en 1914, un succès décisif, écrit le feld-maréchal, ont été l'objet de nombreuses discussions et le demeureront toujours. Mais un fait est certain : c'est que notre Grand Quartier général se crut obligé de prélever prématurément des forces sur le front occidental, front où il cherchait la décision, pour les jeter sur le front oriental. Je ne veux pas chercher à savoir si, dans cette décision, la surestimation des succès jusqu'alors remportés ne joua pas un grand rôle. En tout cas, il en résulta des demi-mesures : l'un des buts fut abandonné, l'autre ne fut pas atteint. Au cours de nombreux entretiens avec des officiers qui avaient eu des aperçus sur le cours des événements des mois d'août et de septembre sur le front occidental, j'ai cherché à me faire une opinion impartiale sur les événements qui nous furent si funestes pendant la bataille « dite de la Marne ». Je ne crois pas que l'échec de notre grand plan de campagne, plan qui, sans aucun doute possible, était bien établi, ait été provoqué par une cause unique. Toute une série d'événements défavorables se prononça contre nous : je compte, parmi eux, l'affaiblissement de l'idée fondamentale de notre plan, d'après laquelle notre armée devait se concentrer avec une aile droite très puissante ; *l'échec de notre aile gauche*

trop fortement constituée, échec provoqué par l'initiative intempestive du commandement subordonné (1) ; la méconnaissance du danger qu'il fallait s'attendre à voir surgir de Paris, place solidement fortifiée et grand nœud de voies ferrées (cette méconnaissance, Hindenburg lui-même l'a eue en mai 1918) ; l'intervention insuffisante de notre Grand Quartier général pour régler les mouvements de nos armées ; enfin, peut-être aussi, au moment décisif de la bataille, une appréciation inexacte de la situation de la part de certains organes du commandement, alors que cette situation n'était pas en soi défavorable.

En un mot, Joffre n'avait eu qu'à ramasser des mains de l'ennemi une victoire qui lui était offerte. Ni la capacité du commandement français, ni la valeur du soldat français n'y sont pour rien. Le nom de Joffre n'est même pas prononcé. La manœuvre française n'est pas non plus visée ; tout s'explique par les fautes des prédécesseurs du feld-maréchal et celui-ci n'a même pas l'air de s'apercevoir qu'il est retombé à son tour dans des « erreurs » toutes semblables ! Hindenburg ajoute, après cet exposé d'une saveur de mensonge si profondément allemande : « Les historiens et les critiques trouveront dans cette question une matière abondante pour leurs études. » En effet !...



DRAGONS EN RECONNAISSANCE SUR LE FRONT

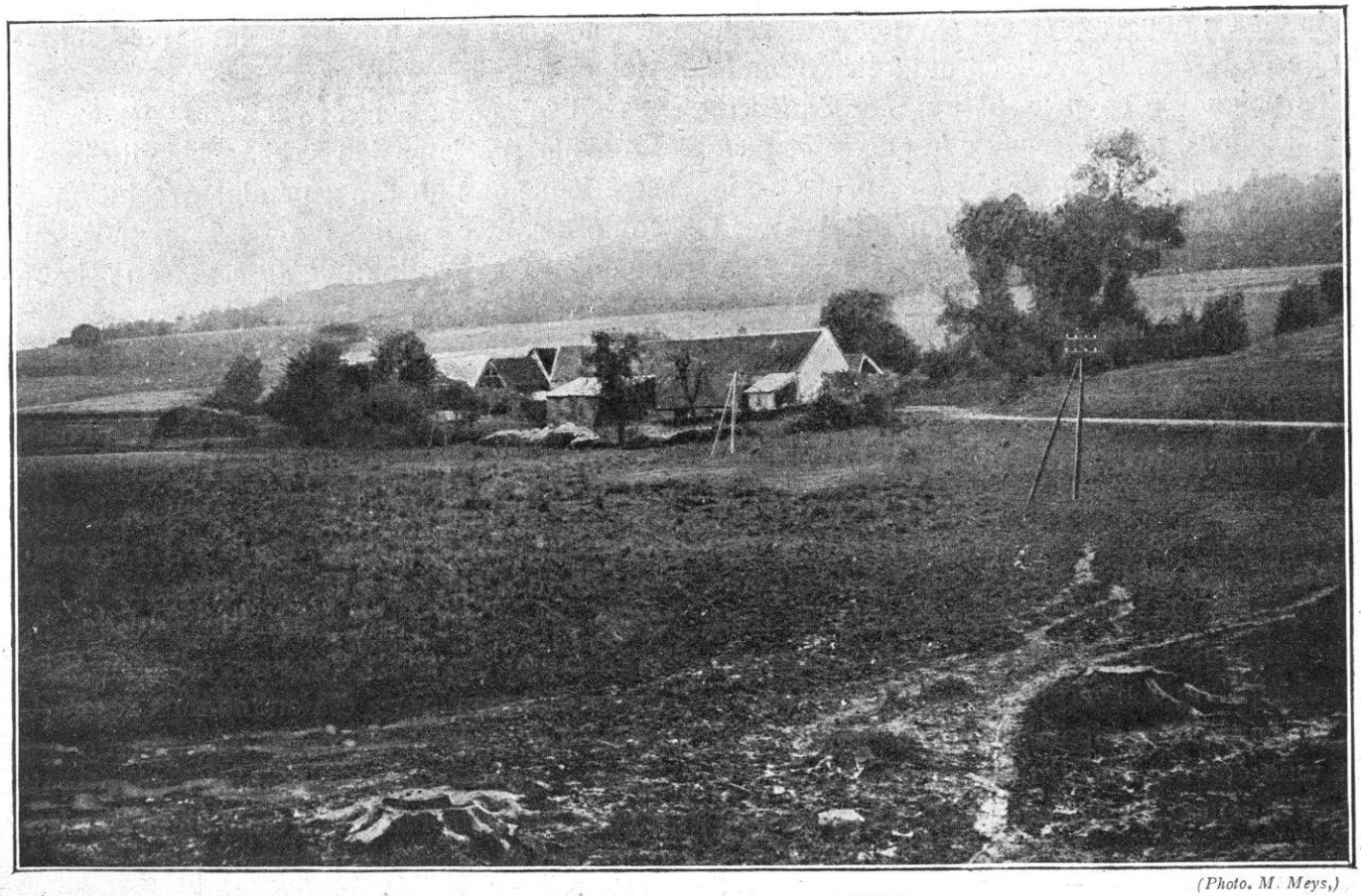
Après un tel exposé, n'est-il pas permis de conclure que la ténacité avec laquelle les chefs allemands, tous les chefs allemands, et tous les chefs de l'opinion allemande, se sont coalisés pour adultérer le sens et la portée réelle de la bataille de la Marne, a fini par agir sur l'opinion, non seulement dans les pays allemands, mais dans les pays neutres d'abord, puis par infiltration dans les pays vainqueurs ? N'était-ce pas montrer une qualité d'esprit vraiment supérieure que de ne pas se laisser prendre à la gloriole des communiqués ? N'était-ce pas se prémunir sagement contre certains emballements et certaines désillusions possibles ? N'était-ce pas faire preuve d'une singulière pénétration et sagacité que de découvrir dans une victoire qui, en somme, n'avait paru d'abord « qu'incontestable », les points par lesquels elle pouvait être contestée ? Ainsi et par suite de la prolongation de la guerre et de ses effroyables sacrifices, un doute se glissa peu à peu dans les esprits ; les découragés, les pacifistes, les mécontents s'emparèrent de certaines critiques plus ou moins légitimes ; des clans, des coteries, des particuliers réclamèrent leur part de l'immense succès. Des arguments nouveaux, des critiques nouvelles se firent jour et la polémique française prit le vent qu'avait déchaîné d'abord, il faut bien le reconnaître, la polémique allemande.

LA POLÉMIQUE FRANÇAISE AU SUJET DE LA BATAILLE DE LA MARNE

La victoire de la Marne fut, pour la France, une surprise, une heureuse et magnifique surprise. On avait senti passer le souffle de la défaite. Les souvenirs de la guerre de 1870 étaient encore si proches ! Les armées allemandes avaient touché à la banlieue de Paris : on considérait le siège du camp retranché comme à peu près inévitable.

Nous avons dit les tentatives de l'ennemi au débouché de la forêt de Compiègne, l'attaque

(1) Notons en passant qu'Hindenburg vise ici l'action générale, sur l'issue de la guerre, des défaites allemandes à la Trouée de Charmes et au Grand Couronné. Il les attribue, il est vrai, à une « initiative intempestive ». Je reviendrai sur ce point capital.



(Photo. M. Meys,)

LA FERME DE SAINT-PRIX

du corps de cavalerie à Néry, les combats de Verberie, etc. Paris, qui avait été désigné, dans l'Instruction générale du 28 août au soir, comme but à atteindre par l'armée de von Bülow, fut certainement visé jusqu'au 3 septembre.

Nous connaissons, maintenant, les ordres allemands : *Ire armée, 1er septembre : Le IVe corps de réserve partira à une heure du matin et atteindra de bonne heure Creil. Reconnaissances vers l'ouest, sur la route Creil-Paris,* CONTRE LE FRONT NORD DE PARIS. — *Le corps de cavalerie avancera entre le IIe et le IVe corps, pour soutenir l'attaque (contre l'armée anglaise) et enverra pour la couvrir de fortes reconnaissances, sans perdre un instant,* EN DIRECTION DU FRONT NORD ET NORD-EST DE PARIS. Signé : VON KLUCK.

Ce sont ces prescriptions qui amènent le choc de Néry, et l'extension des avancées allemandes jusqu'à Luzarches. Ces ordres sont exécutés dans l'après-midi du 1er septembre.

« *Le corps de cavalerie,* dit von Kluck, *restait à l'aile droite de l'armée, nettoyait le pays contre le front nord, nord-est de Paris,* puis se portait de plus en plus *sur la rive droite de l'Oise, en direction de Beauvais-Pontoise.* »

L'enveloppement de la capitale s'esquissait donc dans les faits. C'est seulement sur les ordres rédigés le 2 au soir, et expédiés de Luxembourg par radio dans la nuit pour être exécutés le 3, que ces directives sont abandonnées. Le corps de cavalerie Marwitz, qui tient toujours la droite, stationnera à l'ouest de Crépy-en-Valois, Nanteuil, et le IVe corps de réserve qui l'appuie, au lieu d'attaquer Paris, fait simplement office de couverture contre Paris, au sud de Chantilly et de Senlis ; il voile ainsi l'armée von Kluck qui a, maintenant, pour objectif Meaux, Château-Thierry (1).

Paris n'en avait pas moins eu le sentiment

(1) Ordres et renseignements extraits du mémoire de von Kluck. Voir aussi l'ordre de von Moltke daté du 4 au soir, cité par Baumgarten-Crusius, p. 107.

très vif du danger pressant qu'il courait et le reste de la France avait éprouvé l'émotion la plus poignante en pensant aux conséquences que seraient, pour l'issue de la guerre et pour la survie de la nation, le siège et peut-être la destruction de Paris. On tiendrait, certes ! Paris était résolu à se défendre ; la France était résolue, elle aussi, à lutter jusqu'au bout. Mais l'intelligence et la volonté se tendaient au maximum pour en venir à ces farouches résolutions.

L'ennemi donc paraissait décidé à vaincre la France par la prise de Paris. Tout à coup, il se dérobe. Sans qu'il se soit produit un combat décisif, sans qu'il y ait eu une raison appréciable pour le public — d'une façon pour ainsi dire miraculeuse — la ligne de marche ennemie s'infléchit soudain vers le sud-est. *Il évite Paris !*

La nouvelle se répand, le 4 ; elle gagne dans la ville comme une traînée de poudre. On y croit à peine ; on ne comprend pas ; pourquoi l'ennemi renoncerait-il à une telle proie?

Le lendemain, 5, vers midi, le canon tonne dans la direction de l'est ; les estafettes annoncent qu'une grande bataille est engagée, que les troupes françaises gagnent du terrain et chassent l'ennemi devant elles ; on apprend que Meaux est dégagé, que Français et Anglais sont en marche sur Château-Thierry.

Le lendemain 6, tous les Parisiens valides étaient sur les routes de l'Est. Ils assistaient à la bataille qui sauvait Paris. Ils l'ont vue et, si j'ose dire, touchée du doigt. Voilà ce qu'ils sauront à jamais de la guerre !

Les jours suivants, la victoire se confirme, non sans quelque hésitation et incertitude. Cinq ou six jours d'alternatives retardent le communiqué tant attendu ; car cette victoire, elle est acquise, enregistrée, dès la première heure. Paris est sauvé : donc la bataille est gagnée.

Les événements militaires qui se passent au loin sont un développement, une conséquence, une suite : mais le principal, c'est Paris ; la bataille de la Marne, c'est la bataille pour Paris.

Or, n'est-il pas vrai que la bataille de la Marne a été déclenchée par l'heureuse initiative de Galliéni sur l'Ourcq?

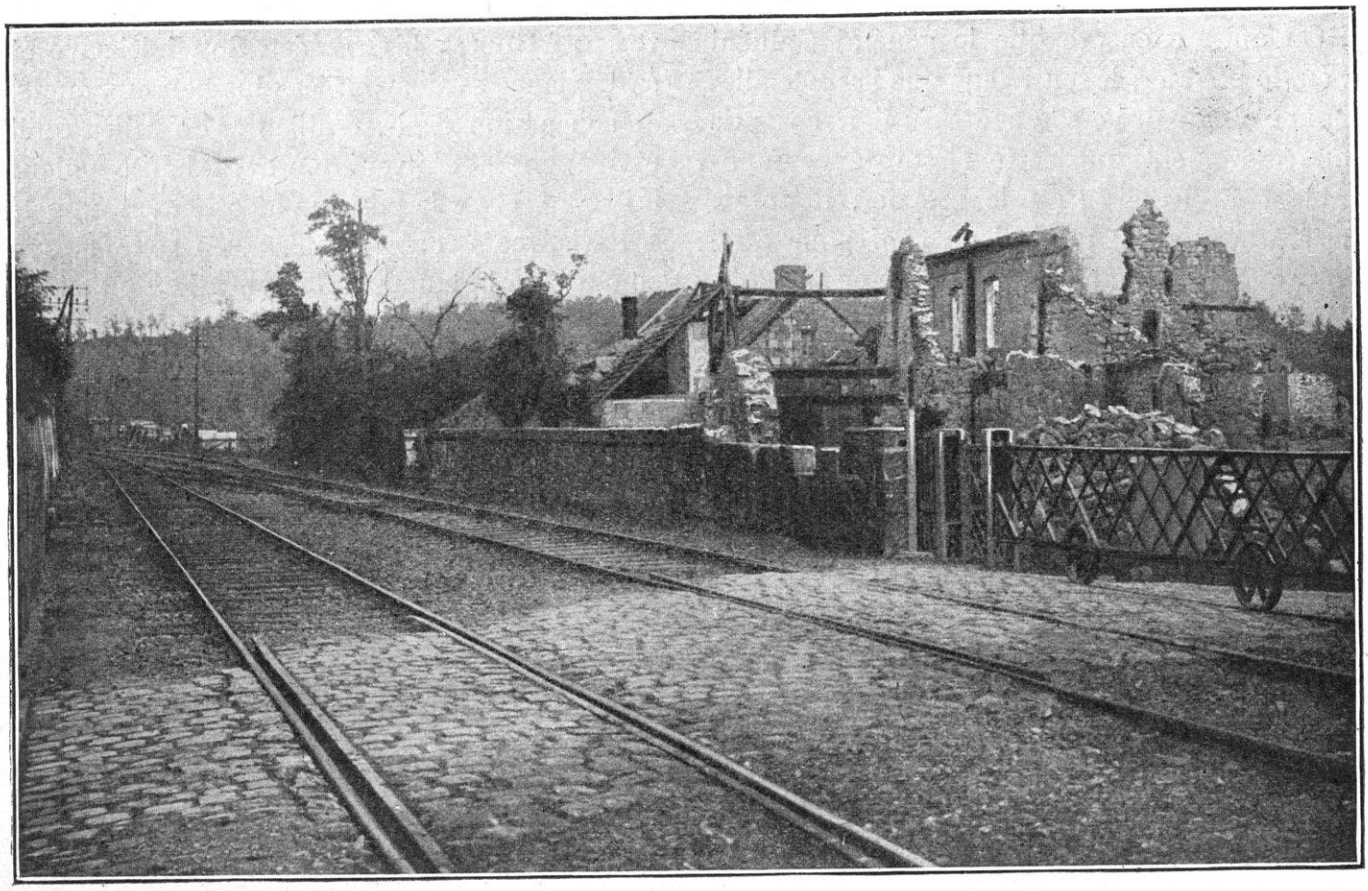
Galliéni, ce nom était sur toutes les lèvres. La belle proclamation vraiment militaire et césarienne de l'illustre général, sa résolution, si conforme aux sentiments de la population, de défendre la ville *jusqu'au bout*, son zèle, sa sévère vigilance, son coup d'œil à discerner les mouvements de l'ennemi et à en tirer parti, son insistance pour obtenir au moins trois corps d'armée consacrés à la défense de Paris, ses démarches auprès du Grand Quartier général et auprès du maréchal French, l'ordre donné par lui d'attaquer dès le 5, l'étonnante activité qui alimenta le front pendant la bataille et ce détail frappant et pittoresque de l'utilisation des taxis, tous ces faits, considérables ou secondaires, étaient connus des Parisiens. Le salut avait donc dépendu de cet homme froid au regard limpide : on n'avait d'yeux que pour lui... Et il était digne de cette attention et de cette confiance.

Le succès obtenu, la bataille de l'Ourcq ayant été, pour l'opinion parisienne, la forme palpable de la bataille de la Marne, les services rendus par le général Galliéni étant immenses et initiateurs, il fut entendu que Galliéni, sauveur de Paris, était aussi le vainqueur de la Marne.

Et ainsi, une sorte d'imprécision ourla d'une légère incertitude la gratitude publique à l'égard du chef qui commandait toutes les armées et qui avait monté et exécuté l'ensemble de la manœuvre, le général Joffre. Les décisions de Paris avaient pesé d'un poids très lourd dans la balance. Certains l'exagérèrent.

Le débat entre ces impressions et la réalité se précise pour ainsi dire officiellement, dans ces paroles échangées, par M. Maurice Violette, député, alors président de la Commission, et le maréchal Joffre, devant la Commission de Briey :

M. Violette. — Croyez bien que je ne vous pose pas la question simplement pour avoir le plaisir d'évoquer un petit dissentiment. Je vous la pose dans un intérêt



CORCY. — LA LIGNE DU CHEMIN DE FER

plus sérieux et plus général. Je vous demande dans quelle mesure la bataille de la Marne, dont vous nous avez dit : « Ce plan a été conçu le 25 août », a-t-elle été influencée par l'invitation que vous avez reçue, le 25 août, du gouvernement, de constituer trois corps d'armée pour la défense de Paris ?

M. le maréchal Joffre. — Aucune. Je n'ai pas d'amour-propre d'auteur, et si cela pouvait lui faire plaisir (il s'agit de M. Messimy, alors ministre de la Guerre), je dirais que c'est lui qui a gagné la bataille de la Marne. Peu importe, pourvu qu'elle ait été gagnée...

Le maréchal Joffre. — J'ai envoyé, le 4 septembre, l'ordre de la bataille de la Marne. C'est en exécution de cet ordre que la bataille a commencé. Je disais : « Le 5, vous prendrez vos dispositions pour attaquer le 6. » Le général Galliéni a donné des ordres, mais il était, comme le général Maunoury, sous mon commandement.

Le président. — Il vous était adjoint éventuellement, c'est lui qui devait vous remplacer?

Le maréchal. — Parfaitement.

Le président. — Il avait été désigné par une lettre de service portée à votre connaissance?

Le maréchal. — C'est moi-même qui l'avais demandé.

Le président. — Malgré cela, vous n'estimiez pas que sa place fût au Grand Quartier général ?

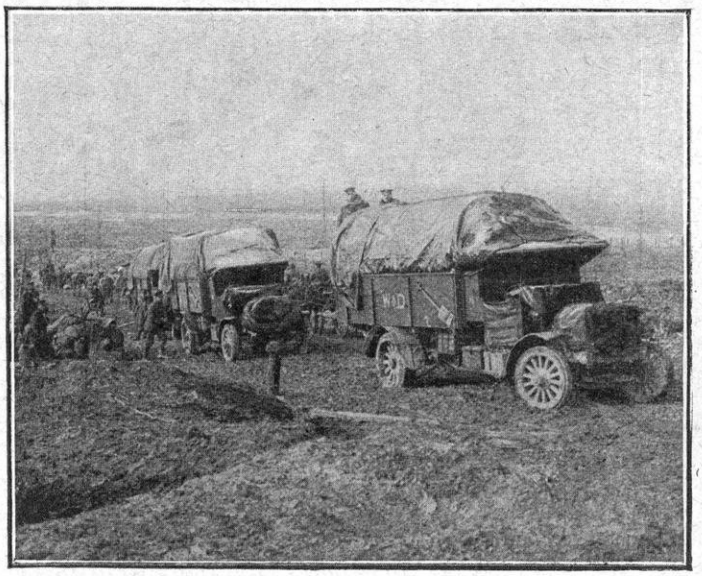
Le maréchal. — Non, il y avait là-dedans tant à faire, qu'un *ad latus* eût été plutôt une gêne...

Les positions étant telles, le fond du débat porte sur les points suivants :

Le ministre de la Guerre, M. Messimy, ayant demandé, d'accord avec le général Galliéni, que trois corps d'armée fussent retirés de l'Est pour être employés à la défense du camp retranché de Paris, cette indication n'a-t-elle pas fourni au général Joffre l'idée et les moyens de l'attaque sur le flanc de l'armée von Kluck ? En réponse, le général Joffre fait observer que « l'instruction générale » qui prescrit la manœuvre et la formation de l'armée Maunoury est du 25, donc antérieure à la lettre du ministre, qu'elle forme un tout dont on ne peut distraire une partie, que les corps transportés de l'Est ont été mis dans la région de Paris pour se battre en rase campagne et non pour être employés à la défense du camp retranché, et que la création d'une armée de manœuvre ne peut se confondre à aucun titre avec la constitution d'une garnison pour la défense d'une place forte.

On affirme encore que le général Galliéni a eu, le premier, le sentiment que l'armée allemande obliquait vers le sud-est ; il a compris immédiatement que cette circonstance favorable était à saisir et, le premier, il aurait insisté auprès du général en chef pour qu'à l'ordre de retraite au sud de la Seine fût substitué un ordre d'offensive en direction de la Marne.

En fait, on n'ignore plus, maintenant, que le mouvement de l'armée allemande vers le sud-est était connu *dès le 31 août*, que le renseignement fut confirmé les jours suivants et que c'est sur l'ensemble de ces données que s'était formée la conviction du Grand Quartier général (1).



CONVOI DE CAMIONS ANGLAIS

Si le général Galliéni avait eu l'intuition très juste de l'opportunité qui se présentait, s'il avait apporté sa part d'initiative et d'ardeur à la décision elle-même et à l'exécution, il s'était trouvé en cela complètement d'accord avec le général Joffre ; placé, comme le général Maunoury, sous les ordres du général en chef, il n'avait eu qu'à se conformer à l'ordre général d'attaque donné en même temps à toutes les armées. Son initiative et sa vigilance avaient eu les plus heureux effets, et son action était, d'ailleurs, de celles qu'il était permis d'attendre de sa haute valeur militaire, et de la position où on l'avait appelé à Paris, mais tout cela n'est, en somme, que conforme à la bonne entente et à la bonne harmonie qui, dans cette crise redoutable, n'a cessé d'exister à tous les degrés de l'armée française.

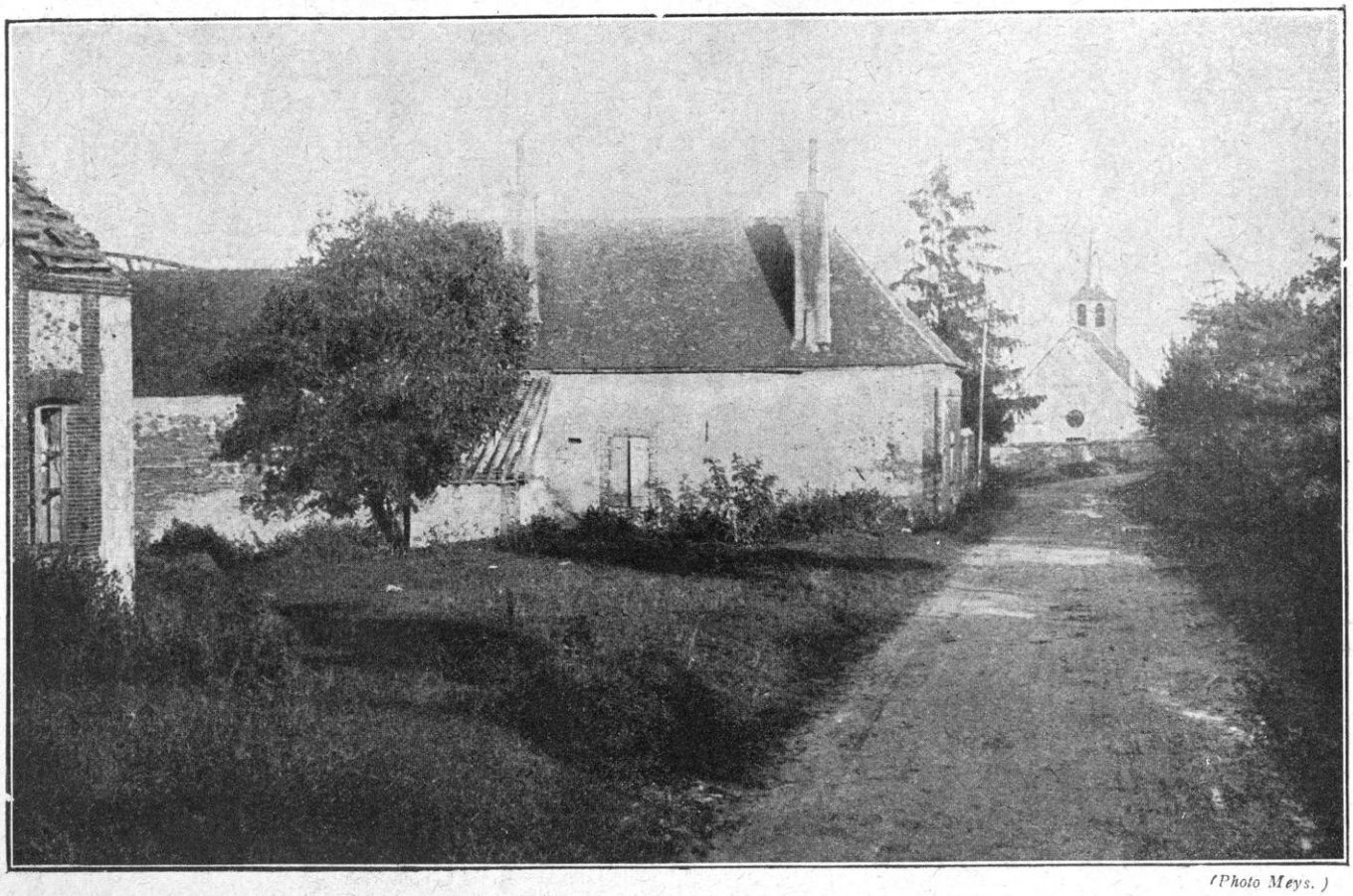
Dernière remarque enfin : le mérite principal de Galliéni est d'avoir su comprendre à quel point il importait de déclencher l'offensive de Paris sans perdre une seconde : attaquant dès le 5 à midi, et devançant même l'ordre d'attaque fixé au 6 au matin, Galliéni avait pris une initiative qui lui appartenait bien en propre. Ce à quoi il a été répondu que le IVe corps de réserve allemand ayant reçu l'ordre de franchir la Marne le 5 au soir, si l'attaque ne s'était pas produite ce même jour à midi, ce corps allemand eût été au sud de la Marne, le 6, au moment où l'armée Maunoury devait attaquer : ainsi elle eût pu, sur un terrain vide de troupes, gagner les derrières de

(1) Un fait nouveau vient de confirmer ce que nous avons dit ci-dessus (tome X p. 79) que le général Joffre avait avisé le gouvernement, *dès le 1er septembre* de la conversion de l'armée von Kluck vers le sud-est. Le lieutenant-colonel Fagalde, attaché militaire français près de l'ambassade à Londres, vient de l'établir, le 23 janvier 1921, dans une conférence intitulée « De Charleroi à la Marne ». Le conférencier, qui était officier de liaison entre les armées française et britannique, a raconté que, dans la nuit du 1er au 2 septembre, on lui avait remis le havresac d'un officier d'état-major allemand de la 5e division de cavalerie, tué dans son automobile par une patrouille française. Dans ce havresac se trouvait un trésor d'une valeur inestimable : une carte sur laquelle étaient tracés tous les mouvements que devaient exécuter les divers éléments de l'armée von Kluck après le 1er septembre ; la position de chaque colonne était soigneusement indiquée avec celle de son avant-garde et de son arrière-garde, ainsi que les heures de départ et d'arrivée. Ce qui était d'une importance suprême, c'était la découverte que le plan de von Kluck, que l'on croyait jusque-là consister dans une avance dans la vallée de l'Oise, avait été changé en une marche vers l'est de Paris qui devait commencer dans la matinée du 2 septembre.

Le colonel (alors capitaine) Fagalde téléphona immédiatement cette information au Grand Quartier général, auquel il expédiait en même temps par automobile son rapport, accompagné des documents et de la carte trouvés dans le havresac.

Il est plus que probable, dit le conférencier, que cette découverte contribua à faire décider la manœuvre exécutée avec l'assentiment du général Joffre, par le général Galliéni et le général Maunoury, contre le flanc de l'armée von Kluck (*).

(*) *Le Temps*, nº du 24 janvier 1921.



(Photo Meys.)

MONDEMENT. — UN COIN DU VILLAGE ET L'ÉGLISE.

l'armée von Kluck, jusqu'à Château-Thierry, et l'envelopper d'un coup de filet sans que le commandement de l'armée allemande eût eu la possibilité de se retourner.

Tels sont les divers arguments pour et contre. Nous les donnons dans un sentiment de complète impartialité (1).

Personne ne mettant en doute la valeur exceptionnelle du général Galliéni, les services qu'il a rendus à Paris et à la France, y compris sa participation initiatrice à la bataille de l'Ourcq, l'accord étant unanime sur ces points, et sur les titres exceptionnels du grand colonial qui fut, en même temps,

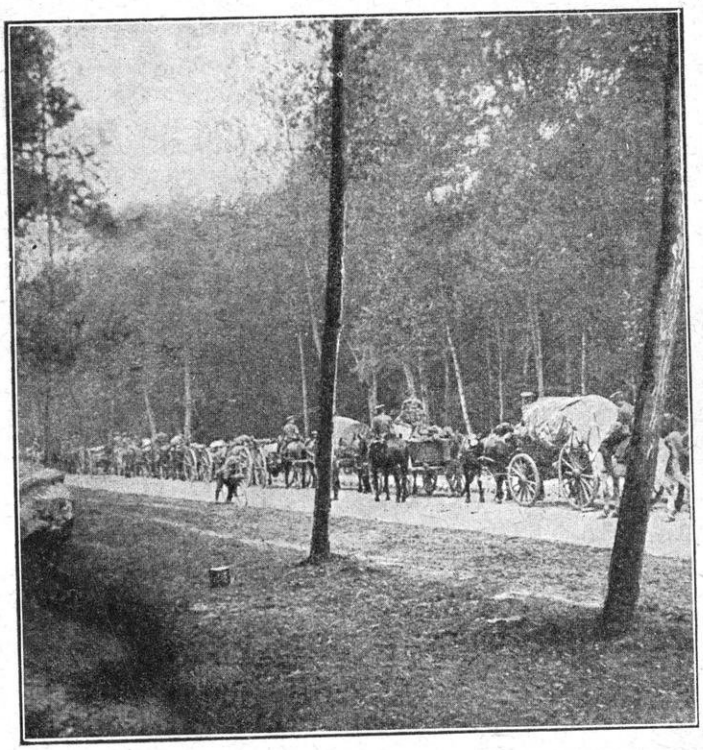
(1) C'est dans ce sentiment que nous donnons le passage des Mémoires du général Galliéni où celui-ci expose son point de vue. Il y a dans cet exposé un certain nombre de points sur lesquels le général gouverneur de Paris n'avait pu être pleinement renseigné et sur lesquels la publication des documents officiels allemands a fait la pleine lumière : « En résumé, à la date du 3 septembre et même du 4 septembre au matin, c'est-à-dire au moment où, la marche de la Ire armée allemande vers le sud-est se confirmant, il me fallait prendre une décision sauvegardant avant tout les intérêts de la capitale dont j'avais la charge, nos armées, y compris l'armée anglaise, avaient ordre de se replier derrière la Seine (il convient de compléter cette indication par la phrase de l'ordre du Grand Quartier général : « Sans qu'il implique que cette ligne doive être forcément atteinte ») et le général en chef insistait pour que ce mouvement s'exécutât aussi rapidement que possible. Suivant moi, ce mouvement de repli était mauvais, parce que : 1° il découvrait le camp retranché de Paris ; 2° il ne tenait pas compte de l'ennemi ; 3° il ne pouvait s'exécuter à temps et les têtes de colonnes allemandes seraient déjà certainement à Pont-sur-Yonne, Nogent-sur-Seine, quand les troupes anglaises et françaises y parviendraient (cf. le télégramme de von Kluck cité ci-dessus et disant que ses troupes étaient à la limite de la fatigue). Il interdisait toute idée d'offensive immédiate, la retraite au delà de la Seine, l'organisation de la défensive, l'arrêt jusqu'à l'arrivée des renforts des dépôts comportant bien un délai d'une douzaine de jours (Joffre dit, dans tous ses ordres, à partir du 2, qu'il s'agit de reprendre le plus tôt possible l'offensive et il n'a jamais été question d'organiser, pour s'y abriter, une ligne défensive, etc.), pendant lequel les Allemands auraient eu le temps de terminer leur mouvement de débordement de notre aile gauche. Quand, après la guerre, le général von Kluck nous aura fait connaître les raisons pour lesquelles il a abandonné Paris le 3 septembre dans la soirée et le 4 septembre au matin (en fait, dès le 2 septembre au soir) pour prendre la direction sud-est, nous verrons certainement que la cause déterminante de cette marche de flanc à proximité du camp retranché de Paris était la volonté conforme, d'ailleurs, aux vrais principes des maîtres de la guerre, du maréchal de Moltke notamment, d'en finir tout d'abord avec les armées de campagne ennemies. »

Nous savons maintenant, par les *Mémoires* de von Kluck et

un grand chef de guerre, pourquoi essayer d'opposer l'un à l'autre, devant l'histoire, de grands Français qui, sauf quelques difficultés secondaires, ont été étroitement unis dans la réalité?

De toutes façons, on reconnaît que si le général Galliéni exerça le commandement sur la VIe armée, tant qu'elle resta dans la région du camp retranché de Paris, le général Maunoury commandait directement cette même armée, et que, en tout cas, le général Galliéni n'a jamais eu aucune autorité sur les sept autres armées engagées dans la bataille. Or, ne serait-il pas souverainement injuste de passer sous silence, comme on l'a fait trop souvent, les exploits des armées qui, dans l'Est, ont pris part à l'immense bataille ? Si l'on ne tenait compte que de celles qui ont combattu dans la région de Paris, les autres, celles que commandaient les Franchet d'Espérey, les Foch, les de Langle de Cary, les Sarrail, les Dubail, les Castelnau, ne seraient pas « payées », si j'ose dire, selon leurs mérites. Elles ont combattu, elles ont cruellement souffert, elles ont grandement contribué à la victoire. Si la bataille eût été perdue sur un point, elle eût été perdue partout. La bataille de l'Ourcq, un instant compromise, a elle-même été sauvée par la solidarité existant entre toutes les parties du front. Or, l'ensemble de ces armées obéissait au général Joffre. C'est donc lui qui a eu l'entière responsabilité et à qui revient le mérite de la bataille de la Marne.

Vers Galliéni se porte justement, non seulement la gratitude de Paris, mais la gratitude de la France pour le rôle qu'il a joué au cœur même du pays.



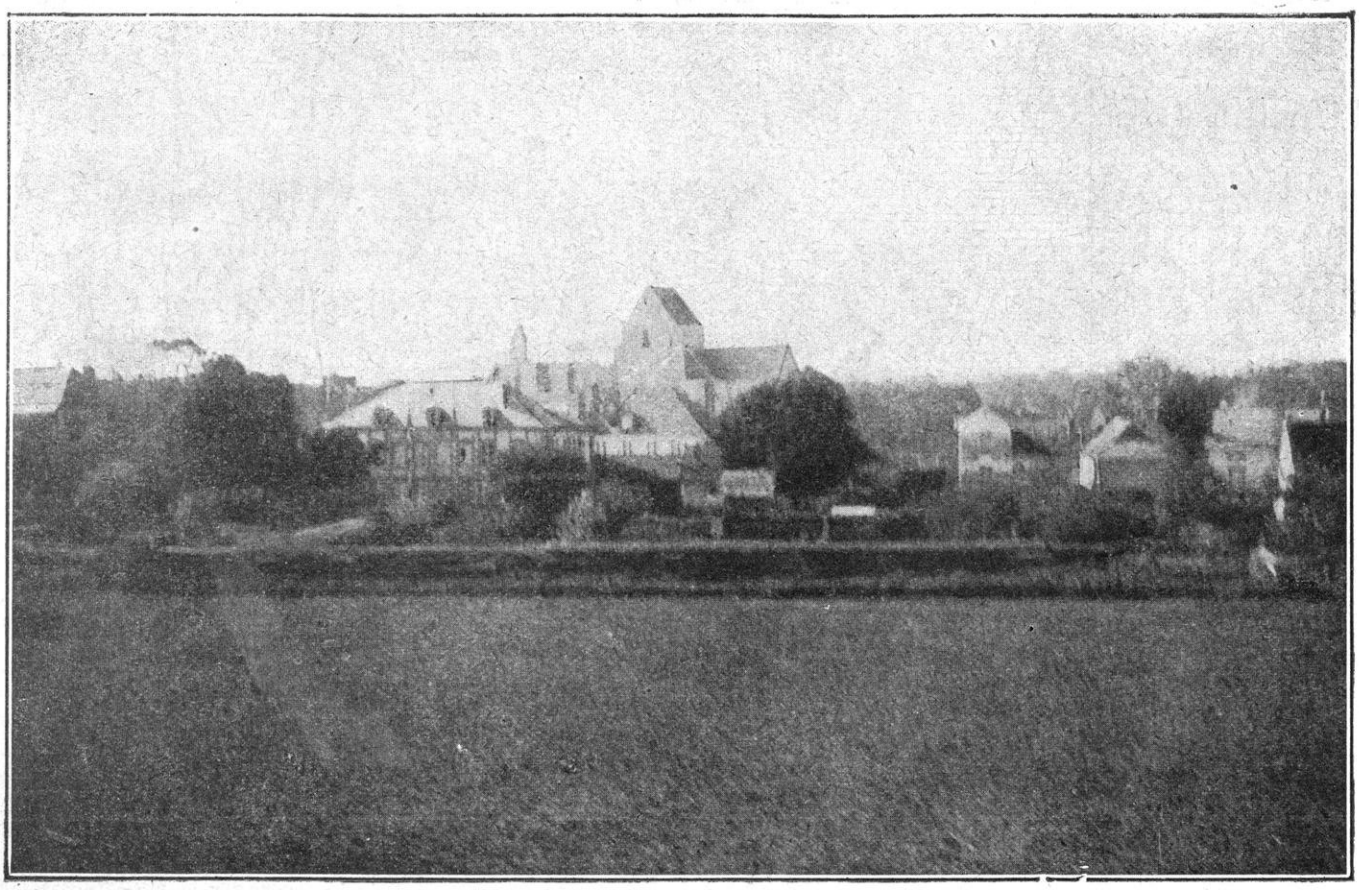
CONVOI BRITANNIQUE SUR LA MARNE

Vers Joffre, ses lieutenants et ses soldats se porte, avec une même justice, la gratitude universelle pour le chef qui, en concevant son admirable manœuvre et en l'exécutant avec une autorité et un sang-froid incomparables, a remporté l'une des plus grandes et des plus nobles victoires qui soient inscrites dans les annales de l'humanité.

AUTRES POLÉMIQUES AU SUJET DU PLAN FRANÇAIS

La victoire de la Marne restant un fait militaire et historique en lui-même incomparable, une autre espèce de critique s'est produite qui la visait pour ainsi dire indirectement. On a voulu la diminuer en la considérant comme heureuse, sans doute, mais, en somme, la suite d'une erreur initiale, à savoir la concentration de l'armée française face à l'Est, et non face à la

par les autres publications allemandes, que ces raisons sont beaucoup plus complexes. Le Grand Quartier général allemand transformait son plan dès le 30 août au soir, à la suite de la bataille de Guise ; il cherchait désormais une bataille de rupture en direction de Troyes, c'est-à-dire au sud, et ordonnait bientôt à von Kluck (et non plus à Bülow) de couvrir (et non plus de marcher) du côté de Paris « entre Marne et Oise » ; mais von Kluck se précipita en avant, au mépris de ces ordres, et prêta le flanc à l'attaque venant du camp retranché. Or Joffre avait à parer non seulement à Paris, mais à Sézanne Mailly, mais à Révigny, où « une progression inébranlable » devait, par encerclement, ouvrir la Haute-Moselle aux armées allemandes qui s'acharnaient en Lorraine : ce sont des points de vue qui, naturellement, échappaient aux chefs des armées de l'Ouest. Au fond, tout se concilie et il n'y a pas lieu d'exagérer certaines divergences qui s'expliquent si naturellement.



ESTERNAY. — LES ABORDS DE LA VILLE (Photo Meys.)

Belgique, dès le début de la guerre. On incrimina, avec une âpreté sans seconde, le plan n° 17.

Cette critique s'étant produite et renouvelée avec insistance et dans des ouvrages très répandus, il convient de l'examiner pour être en mesure de porter un juste jugement sur l'ensemble des événements militaires dont la bataille de la Marne forme le couronnement.

Les critiques qui se sont ralliés à cette manière de voir ont épousé, en somme, les objections formulées, dès les premiers mois de la guerre, par le général Lanrezac et que celui-ci a reproduites dans son ouvrage : *Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre.* Le général Lanrezac, qui commandait la 5e armée à Charleroi et à Guise et qui reçut une autre destination le 3 septembre, alors qu'il insistait pour serrer sa liaison à l'Est, risquant ainsi de créer une brèche entre son armée et l'armée anglaise, le général Lanrezac avait des raisons personnelles de ne pas être satisfait. Ses facultés militaires incontestables lui permettaient de porter un jugement sévère et forcément partial sur les actes et les décisions du Grand Quartier général. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la susceptibilité extrême dont il fit preuve, notamment à l'égard du commandement britannique, la diversité de ses opinions quand il conseillait d'abord la marche vers le nord et qu'il se figeait ensuite au sud de la Sambre, son manque d'autorité, reconnu par lui-même, sur ses subordonnés, enfin un esprit polémique ne se subordonnant que malaisément, sinon à la discipline militaire, du moins à la discipline intellectuelle, altérait la valeur de son argumentation. Il eût été sage peut-être de ne pas emprunter à cette source le principe d'un verdict prononcé un peu rapidement et sans qu'on se fût donné la peine d'entrer dans une connaissance suffisante du plan allemand.

Car, toute la question est là : si les Allemands n'avaient pas inscrit dans leur plan général le système de la « tenaille », s'ils

LA MANŒUVRE DE LA MARNE

Août - Septembre 1914

25 Août 1914

Corps alliés

Corps allemands

Corps allemands partie ouest. A l'est les positions allemandes sont sensiblement les mêmes qu'au Septembre.

5 Septembre 1914

Corps alliés

Corps allemands

13 Septembre 1914

Corps alliés

Corps allemands

Altitudes

+ 200m

+ 300m

+ 500m

Echelle

0 Km 10 20 30 40 50

MANCHE

Dunkerque · Furnes · Dixmude · Gand · Termonde · Malines · Aerschot · Louvain · Tirlemont · Maastricht · Aix-la-Chapelle · Cologne · Mulheim · Bonn

Calais · St-Omer · Boulogne · Hazebrouck · Armentières · Ypres · Courtrai · Audenarde · BRUXELLES · Waterloo · Liège · Verviers

Béthune · la Bassée · Lens · Lille · Roubaix · Tournai · Douai · Arras · Valenciennes · Mons · Maubeuge · Charleroi · Namur · Andenne · Dinant · Malmédy · Eifel

Abbeville · Bapaume · Albert · Combles · Péronne · St-Quentin · Cambrai · Landrecies · Hirson · Guise · Vervins · Mezières · Neufchateau · Virton · Longwy · Arlon · Luxembourg · Coblentz · Wiesbaden · Mayence · Bingen

Dieppe · Amiens · Chaulnes · Roye · Lassigny · Montdidier · Chauny · la Fère · St-Gobain · Laon · Neufchâtel · Rethel · Vouziers · Grandpré · Thionville · Trèves · Kaiserslautern · Worms

Yvetot · Rouen · Beauvais · Compiègne · Soissons · Villers-Cotterets · Fismes · Reims · Ste-Menehould · Verdun · Etain · Briey · Metz · Sarrelouis · Sarrebruck · Landau · Spire

Louviers · Evreux · Pontoise · Senlis · Dammartin · Ecouen · St-Denis · Nanteuil-le-H. · Ch. Thierry · Epernay · Châlons s/M. · Revigny · Bar-le-Duc · St-Mihiel · Pt-à-Mousson · Faulquemont · Sarre-Union · Morhange · Delme · Ch.au Salins · Sarrebourg · Saverne · Wissembourg · Karlsruhe

Mantes · PARIS · Versailles · Meaux · Montmirail · Coulommiers · Vitry-le-Fr. · Ligny-en-B. · Commercy · Toul · Nancy · Lunéville · Dieuze · Strasbourg

Dreux · Rambouillet · Corbeil · Melun · Provins · Esternay · St-Dizier · Vasey · Arcis-s-A. · Pleurs · Neufchâteau · Mirecourt · Charmes · Rambervillers · Epinal · Colmar · Fribourg · Forêt Noire

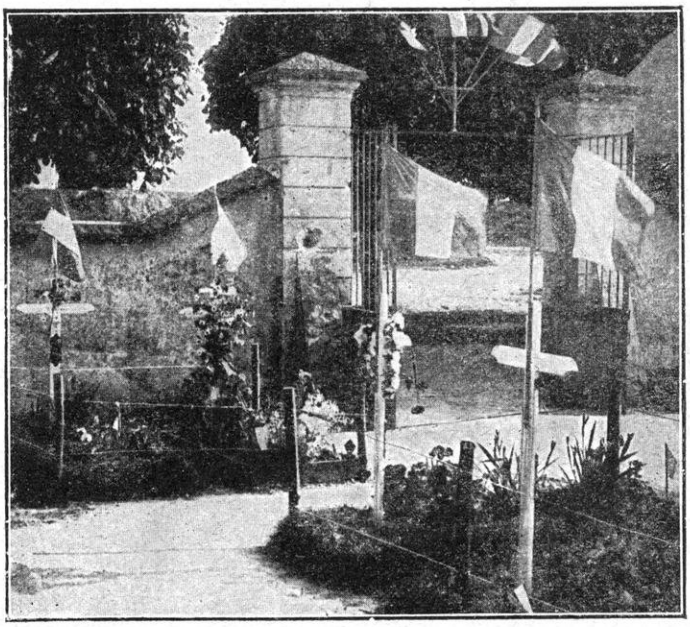
Chartres · Etampes · Fontainebleau · Moret · Montereau · Nogent-s-S. · Romilly · Troyes · Bar-s-A. · Bar-s-S. · Chaumont · Langres · Belfort · Mulhouse · Altkirch

Pithiviers · Sens · Montargis · Joigny · Tonnerre · Chateaudun

Seine · Oise · Marne · Aisne · Meuse · Escaut · Lys · Yser · Somme · Scarpe · Sambre · Lys · Dyle · Gette · Ourcq · Vesle · Suippe · Aire · Ornain · Saulx · Aube · Yonne · Loing · Essonne · Eure · Avre · Epte · Thérain · Béthune · Authie · Canche · Escaut · Semoy · Chiers · Othain · Ton · Orne · Nied · Sarre · Lauter · Zorn · Bruche · Ill · Rhin · Main · Lahn · Sieg · Ahr · Erft · Roer · Kyll · Our · Alzette · Sûre · Lesse · Semois · Meuse · Moselle · Meurthe · Mortagne · Madon · Ognon · Lanterne · Saône · Armançon · Serain · Cuanne · Yerres · Aubetin · Petit Morin · Grand Morin · Surmelin · Somme-Soude · Retourne · Lette · Brèche · Noye · Avre · Iton · Essonne · Vanne · Loir

I II III IV V VI VII 1 2 3 4 5 6 7 8 9 B

n'eussent pas menacé à la fois l'Est et l'Ouest, si leur effort eût porté exclusivement sur la Belgique et sur Paris, la critique portée contre le plan français eût trouvé une base assez solide. Encore eût-il fallu démontrer que la principale armée française combattant dans la région de Lille, Amiens, Laon, pour s'opposer au mouvement de l'aile droite allemande, n'eût pas été dans une position bien risquée, et si elle n'eût pas été contrainte de combattre le dos à Paris et à la mer, s'exposant à être coupée de ses communications avec le reste de la France et en passe d'être rejetée sur la basse Seine et en Normandie. Quel est le général qui eût accepté une position si dangereuse et qui eût consenti à exposer le pays sans défense à la progression de l'autre « tenaille », la tenaille de l'Est, tombant *avec les* 14 *corps* du Kronprinz, du prince de Bavière, du général von Heeringen, sur la région de Langres, Dijon, Lyon, sans qu'aucune force sérieuse ne leur eût été opposée?

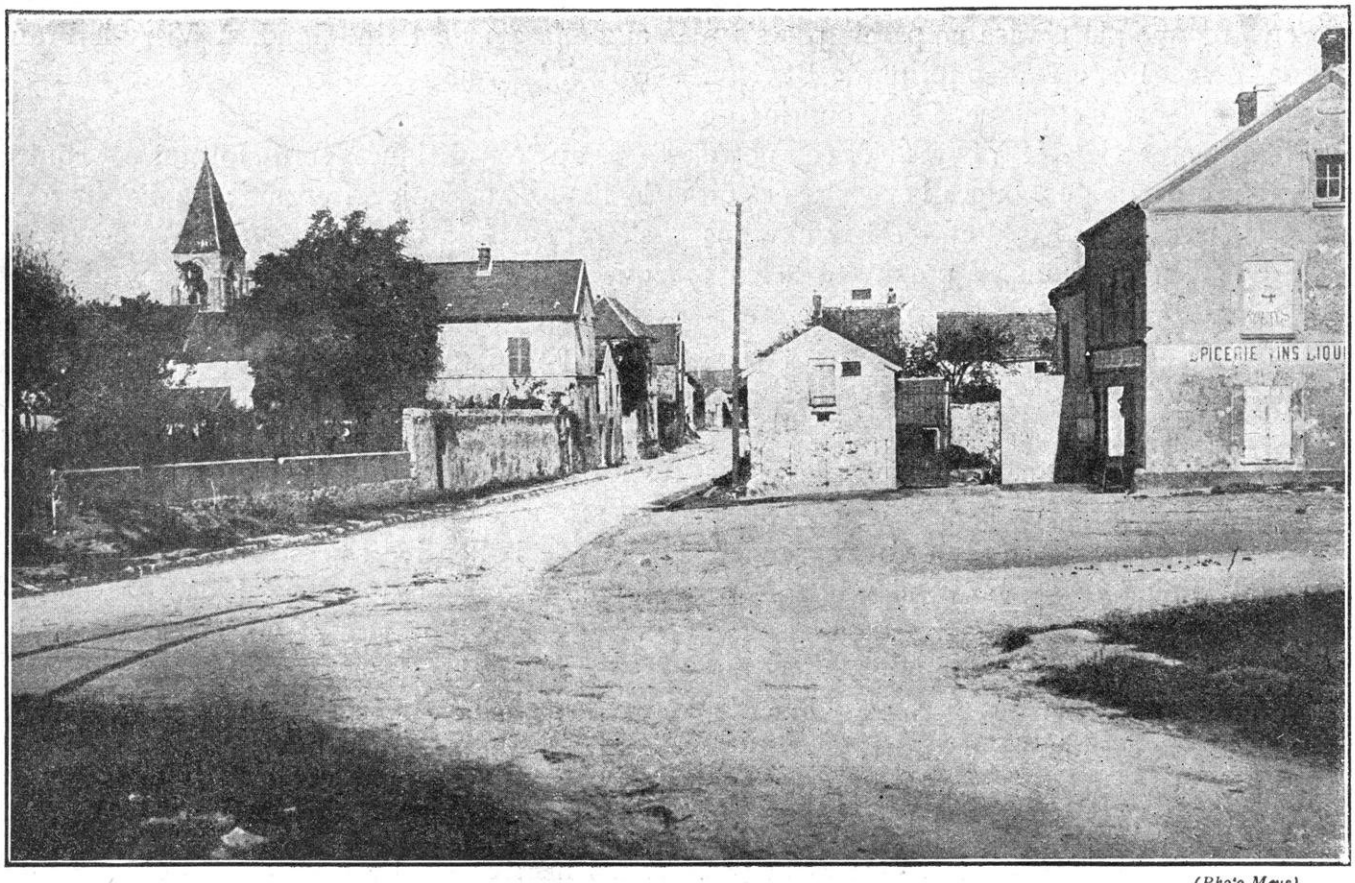


CHAMBRY. — L'ENTRÉE DU CIMETIÈRE

On peut s'attarder indéfiniment au jeu des hypothèses. Encore faut-il que les hypothèses s'appuient sur la réalité. Nous sommes amenés ainsi à revenir sur la question capitale de la *tenaille* de gauche dans les termes nouveaux où nous la trouvons exposée dans un passage des *Mémoires* de Hindenburg, passage d'une importance exceptionnelle. Le feld-maréchal s'exprime en ces termes : « Toute une série d'événements défavorables se prononça contre nous. Je compte parmi eux l'*affaiblissement de l'idée fondamentale de notre plan*, d'après laquelle notre armée devait se concentrer avec une aile droite très puissante ; et de même aussi l'*échec de notre aile gauche* TROP FORTEMENT CONSTITUÉE, échec provoqué par l'*initiative intempestive du commandement subordonné...* »

Hindenburg reconnaît donc l'existence de la tenaille de gauche ; il déclare même qu'elle était *trop fortement constituée* au détriment de l'aile droite qui eût dû être plus puissante ; il reconnaît que l'*échec de l'Est* fut une des principales causes de la perte de la première partie de la campagne pour l'armée allemande ; seulement il ajoute (et ceci est dit pour la première fois) que cet échec fut provoqué *par l'initiative intempestive du commandement subordonné.*

Pour toute la première partie de ces allégations — dont les termes sont soigneusement pesés et mesurés — les publications officielles allemandes confirment le dire du maréchal de Hindenburg. Von Moltke, se conformant d'ailleurs à la doctrine de Schlieffen, a renforcé son aile gauche au fur et à mesure que les lois militaires mettaient de nouveaux corps à sa disposition. Hindenburg l'en blâme. Mais von Moltke et le grand Etat-major allemand ne devaient pas agir sans raison. A quelle pensée donc répondait le développement croissant de la « tenaille » de l'Est? Sur ce point encore, la documentation allemande nous fournit une réponse : il s'agissait de créer une force suffisante pour soutenir le choc des armées françaises, accomplissant une offensive de grand style sur le territoire allemand, *la droite au Rhin*, et tels étaient, en effet, comme nous le savons d'autre part, les intentions du Grand Quartier général français. En deux mots, le haut commandement français voulait porter



(Photo Meys).

BARCY. — LE VILLAGE PRÈS DE L'ÉGLISE

le plus tôt possible la guerre sur le territoire allemand, et, à cela, les chefs des armées impériales croyaient sage de parer. Il est permis de les blâmer après coup d'avoir exagéré les précautions : mais, si faute il y a de leur part, comment ne pas louer les dispositions françaises qui les amènent à la commettre?

Von Moltke, ayant ainsi développé son armée de Lorraine, entendait bien s'en servir. Il comptait, après avoir repoussé l'offensive française, se porter sur Nancy et sur Belfort pour compléter, par l'Est, le grand mouvement enveloppant que l'autre branche de la « tenaille », l'aile droite, allait d'autre part accomplir par l'Ouest.

Les territoires rhénans, Bade, Rhénanie, Bavière, étaient surtout intéressés au succès de cette double manœuvre de l'aile gauche, puisqu'elle les protégeait en même temps qu'elle menaçait l'ennemi. Aussi est-ce aux troupes de la région du Rhin et du centre de l'Allemagne que cette mission particulière est confiée. A la VIe et à la VIIe armée, elles se battaient pour leur propre pays, de même que les troupes de la vieille Prusse combattaient contre la Russie pour la défense de la frontière orientale. Ainsi, tout se tient. Le particularisme allemand, le particularisme des populations du centre, avait sa satisfaction en même temps que la haute stratégie découlant des principes de von Schlieffen.

Ceci nous amène à la curieuse insinuation de Hindenburg dénonçant, non sans y avoir mûrement réfléchi, *l'initiative intempestive d'un commandement subordonné*. L'explication de la grande défaite allemande est peut-être dans ces mots jetés comme par hasard. Quel peut bien être ce général visé par ce vocable énigmatique, un *commandement subordonné*? La réserve même avec laquelle cette allusion est glissée prouve qu'il s'agit d'une individualité considérable. Deux noms viennent à l'esprit : le Kronprinz impérial ou le Kronprinz de Bavière. Le Kronprinz impérial com-

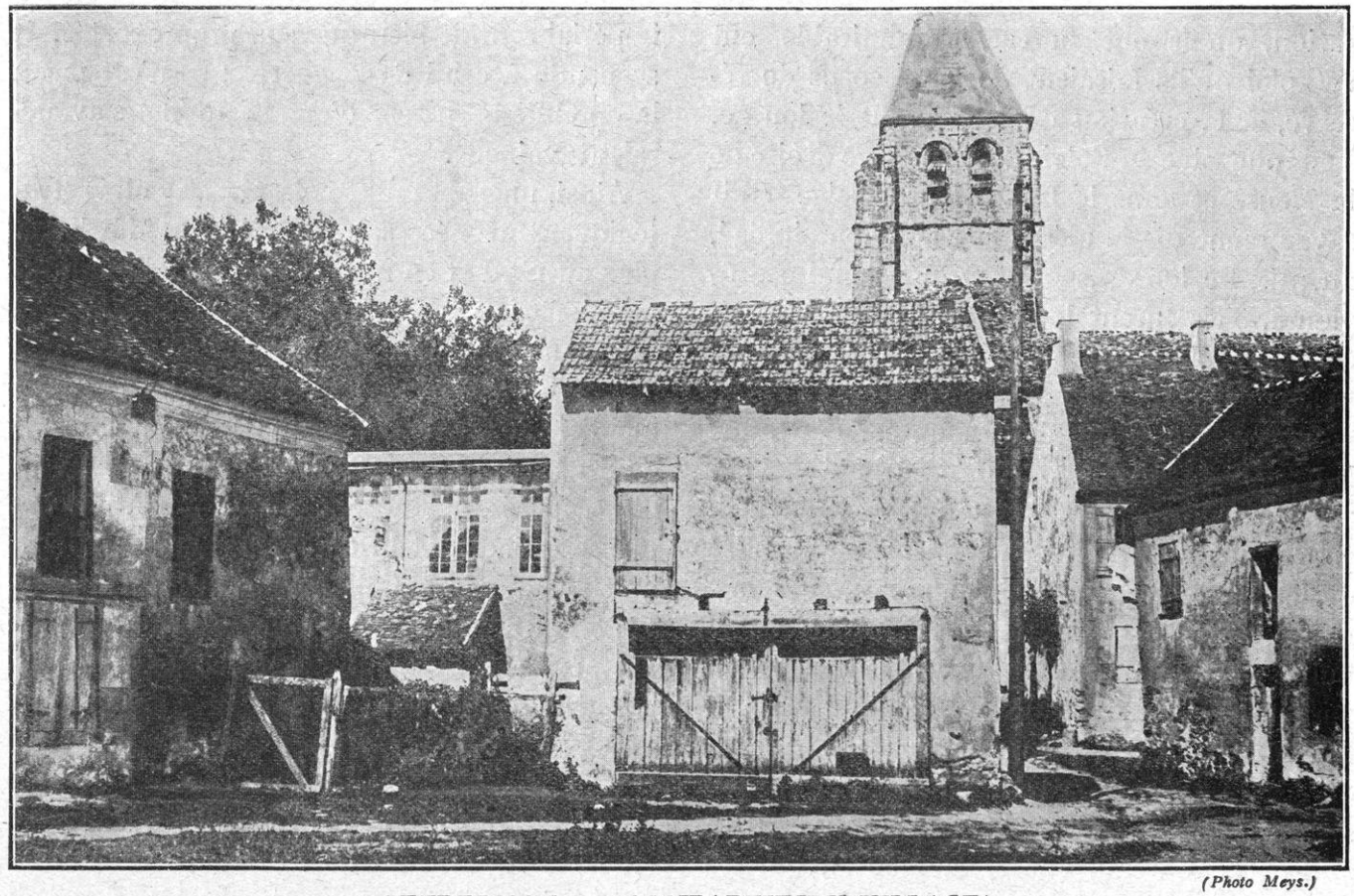
bat en Argonne ; la phrase ne paraît pas s'appliquer à lui. Reste le Kronprinz de Bavière. Si c'est lui, tout s'explique. Le Kronprinz de Bavière commandait la VIe armée, composée en majeure partie de troupes bavaroises et de troupes rhénanes, précisément celles qui, dans cette région, combattaient à proximité de leurs foyers, *pro aris et focis*. Ces troupes ont remporté le premier succès de Morhange ; elles voient l'ennemi fuir devant elles ; elles sont emportées par l'ivresse de la victoire. Il ne suffit pas de repousser l'ennemi, il faut le poursuivre, l'achever. A cet appel, à cette exigence de toute une armée, de tout un peuple menacé, comment le chef — Bavarois lui-même — ne répondrait-il pas?

Après avoir consulté le commandement supérieur, le Kronprinz de Bavière, « le commandement subordonné », ordonne la marche en avant, le marche sur Nancy, sur Lunéville, sur la trouée de Charmes, sur Belfort, et voyant le terrain libre devant lui, il ne songe même pas à attendre que l'aile droite ait achevé le grand tour par l'Ouest et soit en place. Il se précipite, il court au devant de l'échec qu'il subit bientôt à la trouée de Charmes, sur la Mortagne et au Grand Couronné. Ainsi, il brise la force de cette belle armée de Lorraine que le Grand Quartier général tenait en réserve pour achever l'ennemi. Et, par contre, il permet à Joffre de lui assener un coup décisif avec sa propre « force de l'Est ». Telle serait la véritable cause de cette défaite irréparable, dont von Kluck et Hindenburg se sont plaints, par la suite, si amèrement. Justification profonde et décisive des dispositions prises par le général Joffre, quand il maintenait dans l'Est les forces nécessaires pour parer à ce coup brutal. Ainsi s'établit, de l'aveu même de l'ennemi, le mérite d'une décision qui assura aux armées françaises les rapides succès de Lorraine et d'Alsace, qui permit à Joffre d'emprunter à ces mêmes armées victorieuses les corps qui constitueront l'armée Maunoury et bientôt après les corps qui, pendant toute la durée de la bataille de la Marne, alimenteront et consolideront son front aux Marais de Saint-Gond, à Vitry-le-François, à la trouée de Bar-le-Duc, etc.

D'autres critiques sont formulées contre le haut État-Major français ; on l'accuse de s'être systématiquement refusé à admettre que la manœuvre allemande comportait surtout un mouvement d'aile droite menaçant Paris par un grand détour accompli sur la rive droite de la Meuse ; on reproche au général Joffre d'avoir ignoré la force réelle des armées allemandes opérant sur le territoire belge ; on lui reproche d'avoir donné les mains à la doctrine de l'offensive soit stratégique, soit tactique, ce qui aurait amené les premières défaites sur la frontière et, en conséquence, la retraite sur la Marne avec l'abandon d'une partie considérable du territoire français et, en particulier, de la région de Briey.

Assurément, la bataille des frontières a été, pour les armées françaises, un très grave échec. Sans insister sur les erreurs d'exécution auxquelles fait allusion le document officiel « Rapport aux ambassadeurs », on ne peut nier que les armées françaises jetées à l'improviste sur le territoire de la Lorraine annexée, préparé de longue main par la science militaire allemande, puis dans la région des Ardennes, et enfin en plein Borinage dans les bas-fonds de la Sambre, ont été aux prises avec des difficultés inouïes, que le procédé tactique de l'offensive *en bourrade* ne parvint pas à vaincre, tout au contraire.

Deux points, pourtant, sont à examiner : convenait-il, selon la conception qui fut, tout d'abord, celle du général Lanrezac, de jeter notre 5e armée plus au nord, de la laisser s'enfoncer même sur le territoire belge pour tenter de contre-envelopper l'aile droite allemande, et cela sans attendre l'arrivée de l'armée anglaise, sans être renseigné complètement sur le plan de l'ennemi qui se tenait, *jusqu'au* 18, à l'affût derrière la Gette? Il ne paraît pas douteux que l'ennemi nous attendait là et qu'il escomptait la fougue française se portant imprudemment au secours de l'armée belge,



(Photo Meys.)

ETREPILLY. — UNE PARTIE DU VILLAGE

pour nous infliger, à proximité de Bruxelles, un autre Waterloo (1). Joffre, très judicieusement, maintint avant tout *ses liaisons*, et ce fut ainsi qu'il évita un désastre possible de son aile gauche et qu'il redevint maître de sa manœuvre dès que ses armées se furent « décrochées » et battirent en retraite non sans avoir infligé de rudes pertes à l'ennemi.

Des fautes tactiques furent commises, il est vrai ; certains chefs furent plongés, par la bataille elle-même, dans une sorte de stupeur. Lanrezac reconnaît qu'il donna des ordres d'attaquer le 21 au soir, sans qu'il ait paru se rendre compte que la bataille était engagée dès midi et que l'ennemi avait déjà bousculé deux de ses corps ; il raconte que plusieurs de ses divisions « lui ont échappé », signe d'une sorte de fléchissement dans le commandement : ses corps se sont trouvés jetés dans la bataille l'un après l'autre, « bûche à bûche », etc.

Ceci dit, on ne peut nier que les Allemands avaient tous les avantages d'une longue prépa-

(1) Il résulte de l'ouvrage capital publié par le général belge de Rickel et qui confirme ce que nous avons dit que, dès le début de la guerre, un dissentiment grave s'est produit dans le grand État-major belge, les uns demandant la jonction de l'armée belge avec les armées françaises sur la Sambre pour opérer en rase campagne, les autres se prononçant pour la simple défensive avec repli immédiat dans le camp retranché d'Anvers, alors que l'on n'ignorait plus « que les forts ne résisteraient pas aux gros canons allemands ». Si l'armée belge se ralliait à la première manière de voir, le haut commandement français proposait d'envoyer immédiatement cinq corps d'armée en Belgique. Mais le Grand Commandement belge se prononça pour le repli sur Anvers.

Ce serait, sans doute, cette résolution qui aurait décidé le haut commandement français à ne pas se risquer sur le territoire belge sans l'appui et malgré la volonté du gouvernement de ce pays. Ainsi s'expliqueraient les hésitations du haut commandement français, que le général Lanrezac lui reproche si amèrement. Il attendait, sans doute, pour se prononcer lui-même, de savoir à quoi s'en tenir sur le parti que prendrait la Belgique. Ces faits une fois connus, il devient évident que la prudence du général Joffre lui a permis d'échapper au plus effroyable des dangers, car la 5e armée aventurée en Belgique sans l'appui sérieux des armées belge et anglaise, entourée par l'armée allemande qui occupait alors le pays de Liége, le cours de la Meuse jusqu'à Huy, et les deux Luxembourgs, se fût trouvée exposée à un péril presque immédiat d'enveloppement et probablement à un désastre.

ration, qu'ils ont su cacher admirablement l'emploi qu'ils faisaient de leurs corps de réserve, et la création de leur artillerie lourde. Leur offensive en Belgique par la rive droite de la Meuse et dans le Luxembourg belge était savamment dissimulée et ils nous ont infligé, au prix de lourds sacrifices, une défaite sanglante. Tels furent leurs incontestables supériorités : celles de la préparation occulte et de la surprise brutale.

Mais a-t-on énuméré leurs fautes? L'attaque brusquée et si mal combinée sur Liége, l'extension excessive de la manœuvre de von Kluck jusqu'à la mer, l'offensive en ordre dispersé de leurs trois armées, von Kluck, von Bülow et von Hausen, qui n'ont su obtenir aucun résultat décisif, ni à Mons, ni à Charleroi, ni sur la Meuse, leurs défaites immédiates à Étain, à la trouée de Charmes, sur la Mortagne, en Alsace ; et, par-dessus tout, leur incapacité stratégique de parer aux coups réitérés de Joffre (Le Cateau, Guise, la Meuse), qui les amena pantelants à la bataille de la Marne? Il suffit de lire leurs publications officielles pour voir à quel point ils étaient ébranlés dès la bataille des Frontières.

Leur plan sur le front occidental consistait, en somme, à vaincre l'armée française d'un seul coup. Cette bataille décisive, ils n'ont pas su la gagner dès la première rencontre. Contrairement à tous leurs projets, ils étaient obligés de s'y reprendre à deux fois : mais alors leur plan même s'écroulait ; leur adversaire étant averti, cette seconde bataille ne pouvait plus être un « Cannes », elle devint la « bataille de la Marne ».

Quant aux critiques qui vont affirmant que la puissance militaire allemande pouvait être abattue en une fois, ils abusent vraiment de la crédulité publique. Ni une bataille, ni deux batailles, ni même une campagne ou plusieurs campagnes ne devaient malheureusement suffire pour mettre un pareil ennemi à terre. Le bon sens l'indique, les faits postérieurs l'établissent. Le peuple allemand, robuste et déterminé, avait la vie dure ; le gouvernement impérial sentait bien que son propre sort était suspendu à celui de la guerre ; ce n'est pas à la première passe d'armes qu'ils s'avoueraient vaincus.

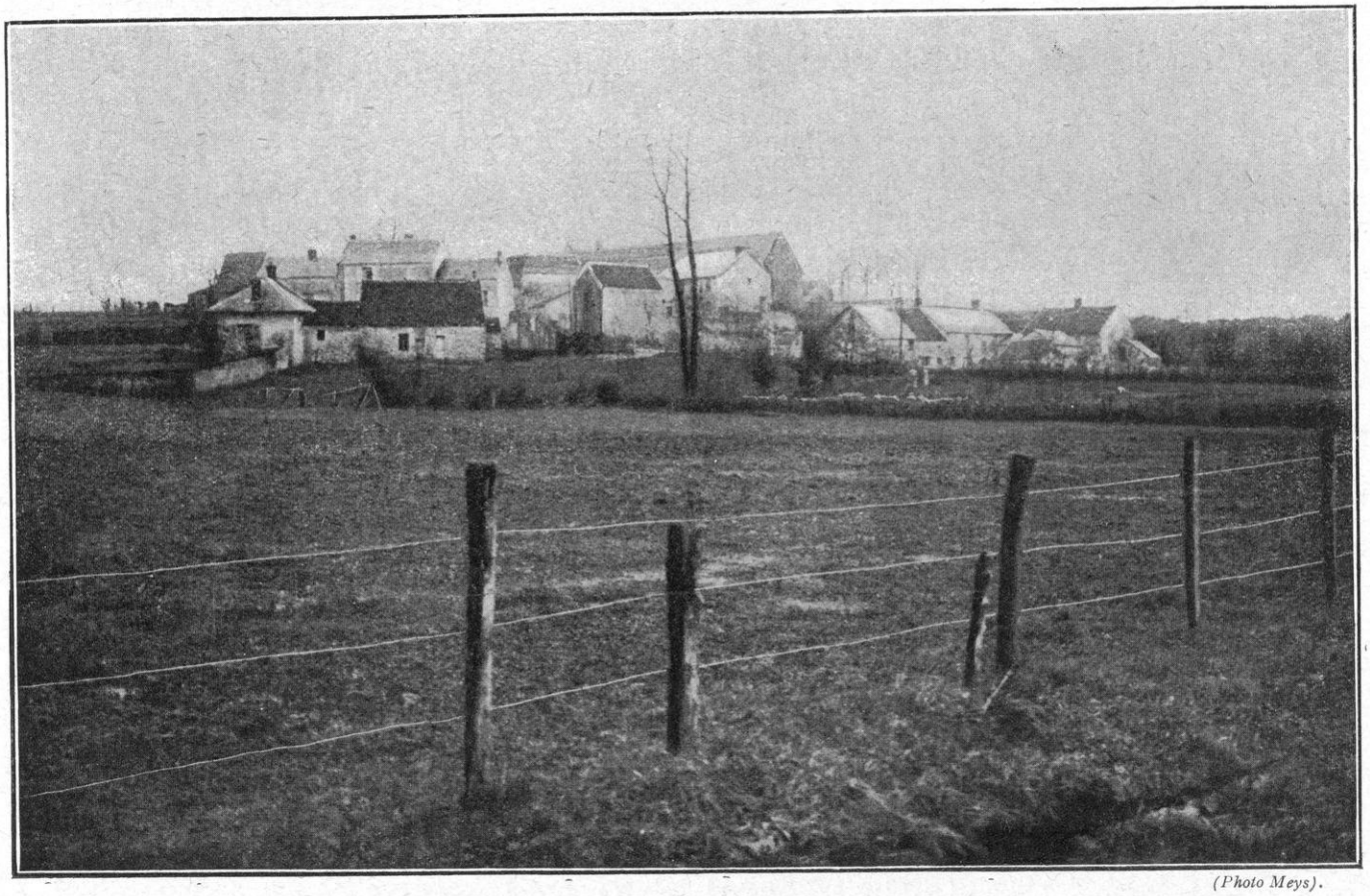
Ainsi, une « bataille de la Marne » était stratégiquement nécessaire. Qu'elle se fût livrée plus au nord et en avant de Paris, elle eût été plus efficace sans doute, mais, assurément, elle n'eût pas suffi.

De toutes façons, il est permis de conclure que l'ensemble de la première campagne forme un drame unique dont les trois actes ne peuvent être séparés. On ne comprend rien à cet immense événement historique, si l'on ne reconnaît pas que la bataille des Frontières et la retraite stratégique sont une seule et même entreprise de destruction du plan original allemand, entreprise qui a pour conclusion la *victoire de la Marne.*

Reste l'objection finale, celle qui éveille en nous les sentiments les plus douloureux : un succès militaire, si grand qu'il fût, devait-il être acquis au prix du sacrifice qi'il fallut faire à l'ennemi d'une partie considérable du territoire français? Des années de lutte furent nécessaires pour reprendre ce territoire : un pareil recul n'eût-il pas pu être évité?

C'est sur ce point qu'a porté principalement l'enquête parlementaire consacrée à la question du territoire de Briey et qui paraît, d'ailleurs, être restée sans conclusion. L'abandon de la région industrielle de Briey est fonction du sacrifice général que durent faire les armées françaises en se retirant sur la Marne. Si la bataille des Frontières eût été une victoire, la question ne se serait pas posée. Elle se pose donc dans la forme suivante : valait-il mieux, une fois l'ennemi sur la frontière, prendre une position retranchée, défendre le territoire français pied à pied, ligne à ligne, motte à motte, ou était-il préférable de ramener les troupes en arrière, en vue d'une grande bataille, pour obtenir la victoire?

Posée ainsi, et uniquement au point de vue militaire, la question est résolue : pas un théo-



(Photo Meys).

BAS-BOUILLANCY. — LA FERME DES GUEUX

ricien connaissant la guerre, pas un capitaine expérimenté n'hésiteraient : le terrain est secondaire, c'est la victoire qui importe. A moins de s'enfermer dans une place forte, avec la quasi-certitude d'être obligé de capituler, — comme Metz et Paris en 1870, — tout général digne de ce nom se serait considéré dans l'obligation de prendre du champ pour remonter ses troupes et préparer une nouvelle manœuvre.

Malheureusement, pour obtenir précisément ce champ indispensable, c'est une vaste région française qu'il fallait abandonner.

Il convient d'observer que tous les plans de guerre français antérieurs au plan 17 avaient admis, dès le début des hostilités, l'abandon d'une certaine partie du territoire français. Même si l'on se battait sur la ligne Laon-Reims-Verdun, ainsi qu'il résultait des plans antérieurs s'attachant plutôt à un système de défensive-offensive, une région très importante, très riche de la France et, en particulier, les départements du Nord étaient exposés à l'ennemi.

Le plan 17 put, grâce aux progrès remarquables apportés à la concentration par voie ferrée, gagner plusieurs jours, ce qui permit à ses auteurs d'envisager une offensive qui porterait, dès le début la guerre, sur le territoire allemand. C'était là un progrès incontestable du nouveau plan. Si cet espoir ne fut pas réalisé, du moins ne doit-on pas nier qu'il ait été conçu et préparé.

La bataille des Frontières fut, en somme, livrée hors du territoire français ; elle suffit pour établir la volonté du Haut Commandement d'aborder l'ennemi avant qu'il eût touché le sol national.

Cette bataille n'ayant pas donné malheureusement le résultat qu'on en attendait, la retraite s'imposait avec ses funestes conséquences.

Une seule question se pose alors : la bataille de la Marne pouvait-elle être livrée sur une

ligne plus voisine de la frontière? Nous avons dit ci-dessus les avantages de la position d'entre Seine et Marne : elle maintenait le contacts avec Paris et avec Verdun, elle présentait des possibilités à la fois défensives et offensives propices sur les premiers contreforts du golfe de Seine, elle assurait une liaison complète entre toutes les armées françaises et, enfin, elle permettait le jeu des réserves venant de l'Est et se répartissant, selon les besoins, sur tous les points du front.

Il est permis de se demander, cependant, si ces avantages n'eussent pas été à rechercher plutôt sur la ligne de Laon-Reims-Verdun, en avant du massif de Saint-Gobain : et c'est parce qu'il y a là une question vitale pour la France, qu'il y a lieu d'y insister.

La guerre de 1914 a démontré, en effet, comme tout le cours de notre histoire, qu'en raison de la situation de Paris à proximité de la frontière, toute guerre offensive venant du Nord et de l'Est, c'est-à-dire de la Belgique ou de l'Allemagne, fait chemin jusqu'à Paris, si elle n'est pas arrêtée à ce massif de Coucy-Laon-Saint-Gobain ; car c'est ce massif qui assiège et défend naturellement Paris. En fait, la limite du camp retranché parisien est là, telle est la leçon maîtresse qui se dégage, encore une fois, de ces longues et terribles années.

Oui, c'était en avant du massif que devait se livrer la « bataille de Paris ». Sinon et si on perdait ce massif, on était obligé de lutter de longues années pour le reprendre, comme le prouve cette lutte interminable pour la rivière d'Aisne, pour le Chemin des Dames, pour la crête de Champagne, en un mot pour cette ligne entre Laon et Rethel qui est l'étape prolongée et douloureuse de la seconde reprise française. De même qu'il avait fallu, à la dynastie des Capétiens, de longs siècles pour abattre les Coucy, les Roucy, les Thomas de Marle, les Condé, en un mot les grands féodaux maîtres de ce massif (1), de même il fallut les efforts inouïs des armées de Joffre, de Nivelle, de Pétain et de Foch pour le reconquérir, soit qu'on l'attaquât de front, soit qu'on l'attaquât de flanc. La guerre n'a été gagnée que quand Laon a été délivrée.

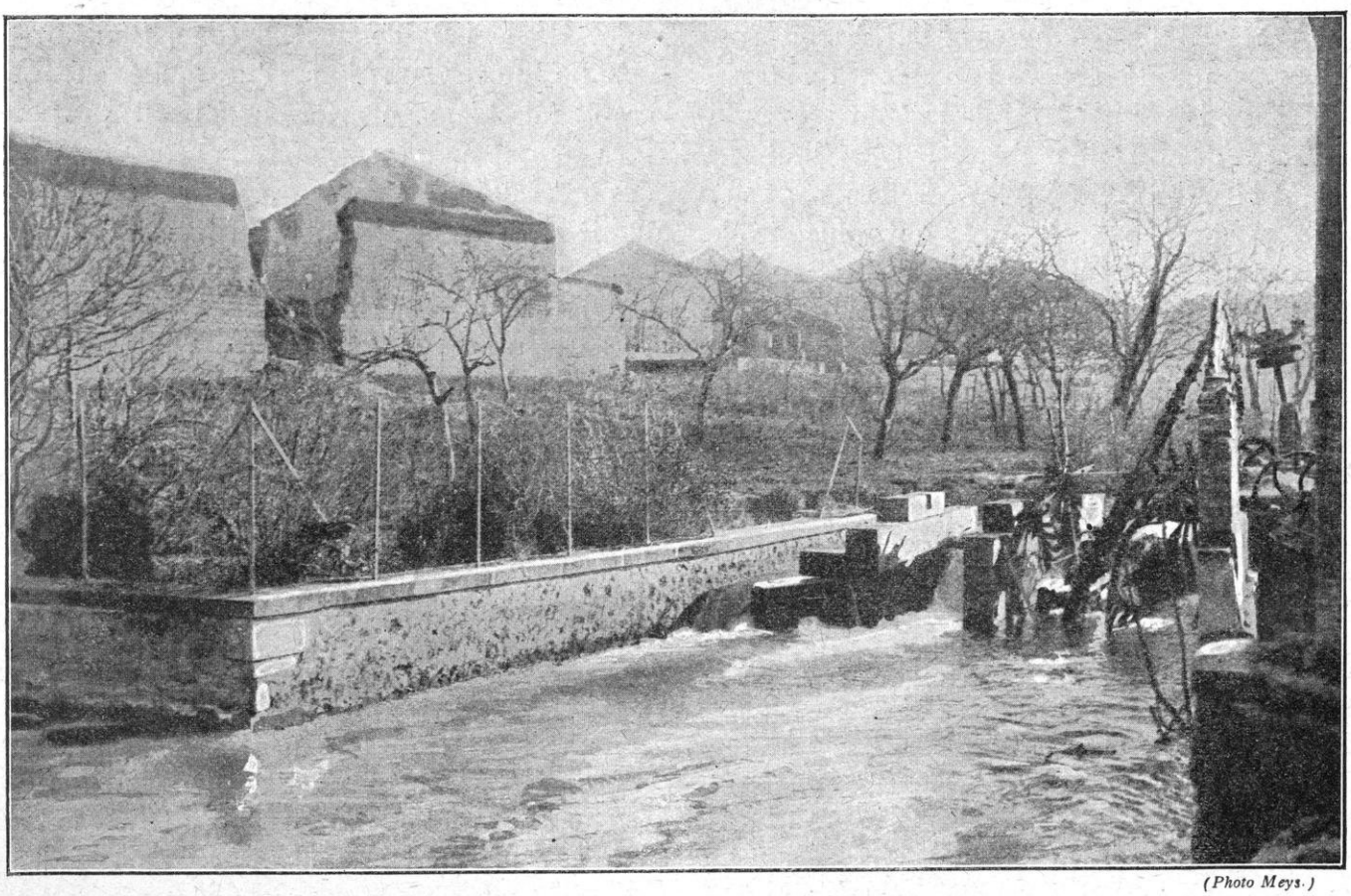
L'importance de ce massif avait-elle échappé, soit dans la préparation, soit dans l'exécution, à l'attention de notre haut commandement, en vue de la guerre contre l'Allemagne? Ce serait absurde de le supposer. La ligne La Fère, Coucy, Laon, Reims, étant précisément de celles sur lesquelles se portaient depuis de nombreuses années les études des États-Majors. La plupart des plans antérieurs au plan 17 envisageaient la perspective d'une grande bataille défensive-offensive sur la ligne en question ; elle était donc connue et repérée à fond ; elle était, en quelque sorte, leur hantise, non sans leur laisser, en même temps, l'impression du risque que l'on courait à jouer le sort de Paris sur cette seule et unique carte et si près de la capitale.

Quand le plan 17 décida de porter l'offensive en Lorraine, *la droite au Rhin*, avec la *variante* de Belgique et des Ardennes, parmi les raisons qui le firent adopter, figuraient assurément celle-ci : « se donner du jeu » à l'Est et en avant de la ligne unique de l'Aisne ; disons en deux mots : détourner l'orage de Paris et le faire éclater plus en avant.

La bataille des Frontières et de Lorraine pourrait être considérée ainsi comme un doublet, une *sortie* gardant à la rigueur le massif de Coucy, Saint-Gobain comme réduit, au cas où l'où ne l'emporterait pas du premier coup.

On ne l'emporte pas et nous perdons la chance de combattre en pays ennemi, nous perdons même la ligne de la frontière. Lanrezac et French battent en retraite spontanément. En une étape, leurs armées sont sur le massif de Saint-Gobain, à sa poterne, La Fère. Quelle est alors la conception qui vient à l'esprit du général Joffre? Livrer bataille précisément en avant de la poterne : c'est la bataille de Guise-La Fère. Il donne l'ordre

(1) Voir dans mon volume *L'Aisne pendant la guerre*, l'historique stratégique de la « bataille de l'Aisne », toujours décisive dans notre histoire.



(Photo Meys.)

SAINT-ÉTIENNE-AU-TEMPLE. — MOULIN DÉTRUIT PAR LES ALLEMANDS

écrit au général Lanrezac de la livrer en même temps que Langle de Cary défend la Meuse, l'Aisne et Reims par les brillants combats livrés autour de Sedan.

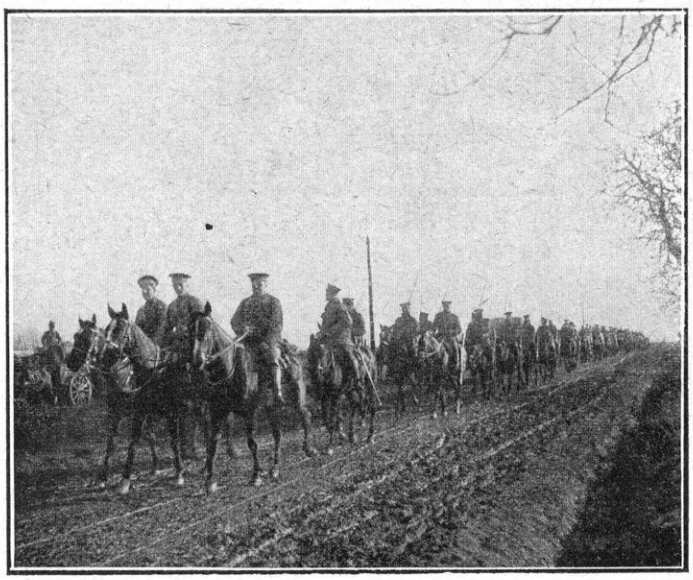
Le texte de l'Instruction générale du 25 août ne laisse aucun doute. Joffre entend que la bataille soit livrée *le 2 septembre* en avant du massif de Saint-Gobain. L'alinéa huitième est formel : « La 5e armée aura le gros de ses forces dans la région de Vermand-Saint-Quentin-Moy (front offensif) pour déboucher en direction générale de Bohain ; sa droite tenant la ligne *La Fère*-Laon-Craonne-Saint-Erme. »

On sait les raisons pour lesquelles cette décision, qui eût changé le caractère de la guerre, si elle se fût réalisée, ne put être maintenue : l'armée britannique, par sa retraite précipitée au sud de l'Aisne, causa la brèche dans laquelle s'engouffra la droite allemande. Joffre fut obligé d'établir sa ligne d'après le contour de la poche ainsi formée ; d'ailleurs, il lui fallait le temps nécessaire pour monter sa manœuvre et attendre ses renforts de l'Est : le massif de Saint-Gobain-Coucy fut abandonné ; et c'était précisément sur le front sud de ce massif, sur la crête du Chemin des Dames que l'offensive française victorieuse, après la bataille de la Marne, devait trouver sa borne en remontant vers le Nord.

L'importance de ce massif est ainsi démontrée dès le début de la guerre. Si le territoire français fut envahi et souffrit si cruellement pendant de longues années, s'il fallut des efforts héroïques pour le libérer, c'est parce que le massif de Saint-Gobain-Coucy-Laon a cédé. La bataille de Guise-La Fère n'a pas suffi pour le sauver, les fortifications insuffisantes de La Fère, Laon, Reims n'y ont pas suffi davantage. Si un autre Verdun eût pu arrêter l'ennemi devant ce massif, il eût suffi, sans doute, à protéger la capitale, et sans doute aussi la victoire n'eût pas hésité pendant de si longues années.

C'est en ces termes que se résout, à mon sens, la grave question de « l'abandon du territoire », et je me garderai de la traiter avec la légèreté de certains théoriciens militaires : il faut bien le reconnaître, perdre la terre, c'est aussi perdre la guerre. Toute notre histoire le démontre : Laon est le clef de l'Ouest comme Verdun est la clef de l'Est. La liaison entre ces deux points est la grande affaire de notre défense stratégique nationale.

Si Laon et Coucy eussent tenu à l'égal de Verdun et de Nancy, le bassin de Briey comme la région de l'Aisne, comme la Champagne, eussent été couverts et le sol national, dans la mesure du possible, sauvegardé. Ce gage incomparable n'eût pas été, pendant toute la guerre, entre les mains de l'ennemi.



LANCIERS ANGLAIS EN MARCHE

La Bataille de la Marne fut la ressource suprême : elle gardait encore les contacts avec les deux camps retranchés de Paris et de Verdun, mais combien péniblement ! Joffre sauva cette ligne et ainsi il sauva la guerre. S'il eût pu, selon son intention, soit maintenir la ligne des frontières, soit du moins garder même celle de l'Oise, l'Allemand se fût vu freiné dès le début.

Que cette leçon serve aux générations futures. Qu'elles ne s'endorment pas à l'abri d'aucune théorie, mais qu'elles considèrent la forme géographique du sol. Le sol de la France se défend lui-même, oui, mais à la condition qu'il soit *compris* et *organisé*.

CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE LA MARNE

Après l'exposé qui précède et après avoir examiné les polémiques soulevées, tant en Allemagne qu'en France, au sujet de la bataille de la Marne, il est permis de porter un jugement fondé sur ce grand fait historique : la connaissance à peu près complète de ses grandes lignes et surtout des ordres officiels de part et d'autre, fait la lumière.

La bataille de la Marne a décidé du sort de la guerre et, par conséquent, du sort du monde. Le plan initial du Grand État-major donnait aux Allemands la certitude d'une guerre très courte, quelques mois pour vaincre la France, puis une suite de succès relativement faciles sur l'Angleterre désarmée et sur la Russie, fût-ce au moyen d'une révolution; ce plan était la raison déterminante de la guerre ; il était l'instrument suprême de la politique supermondiale telle que l'avaient adoptée froidement l'Allemagne et ses chefs. Or, la bataille de la Marne, en anéantissant la combinaison stratégique, renversa le système politique.

Ni cette guerre ni cette politique n'avaient plus de sens. Militairement parlant, les armées de l'agression soudaine n'avaient plus qu'à s'enterrer dans les tranchées dont Bernhardi et tant d'autres avaient dit « qu'elles seraient leur tombeau ». Politiquement parlant, l'ascendant prestigieux de l'Allemagne soit auprès de ses alliés, soit auprès des neutres, était perdu. La « weltpolitik » de Bülow échouait. Successivement, les pays que l'Allemagne menaçait dans leur indépendance et qui n'osaient lever la tête, allaient la relever, se grouper, s'organiser, entrer dans la lice l'un après l'autre. Joffre donnait au monde le temps de se ressaisir et lui rendait la foi dans le succès.

(Photo Meys)

LA ROUTE DE SAINT-SOUPPLETS A MARCILLY

La Marne jetait le colosse à terre et permettait de prendre sa mesure.

Nous avons dit les efforts faits par la propagande des États-majors pour cacher le véritable caractère et la portée de cette défaite irréparable ; nous avons vu quel trouble fut jeté dans la superbe du haut commandement, trouble dont la première manifestation éclatante fut le remplacement du généralissime von Moltke. Il est facile de deviner aussi l'ébranlement produit dans le gouvernement. L'empereur, si vain et de si médiocre ressource, sans comprendre peut-être, plia les genoux ; il commença de pressentir qu'il y allait non seulement du sort de son pays, mais du sort de la dynastie. Il n'avait pas le ressort d'un Frédéric II. Dès Liége, l'instinct de la conservation l'avait averti et il s'était séparé des « monteurs de la guerre » par cette dure parole : « Et c'est pour cela que vous m'avez brouillé avec l'Angleterre ! »

Que dit-il à ses généraux après la Marne? Nous ne le savons pas encore ; mais le Kronprinz a fait connaître, par une lettre publique, le sentiment éprouvé par lui sur les conséquences de cette bataille : il se prononça, assure-t-il, pour la paix immédiate, même au prix de sérieux sacrifices. Il écrit, en effet, à son confident :

Mon cher Rechberg.

Vous le savez, longtemps avant la guerre, j'ai cherché à agir sur notre diplomatie pour qu'elle trouvât les moyens d'échapper au danger toujours grandissant de la guerre. Si nos hommes d'État avaient obtenu ce résultat, l'Allemagne serait en plein développement. L'ordre intérieur était respecté, notre industrie et notre commerce florissants, notre législation sociale améliorait la situation des classes ouvrières ; l'Empire n'avait qu'à suivre ces voies pour se consolider dans le progrès moderne.

Vous vous rappelez sans doute notre conversation après la bataille de la Marne, perdue par la faute et le désarroi de notre Haut Commandement. Le plan de Schlieffen, déjà entamé dès la mise en marche des armées, se brisa définitivement sur la Marne. Aussi, dès l'automne de 1914, je vis clairement que la guerre ne pouvait plus être

KRIEGSOPERATIONSKARTE

(Extrait et traduction.)

CARTE DES OPÉRATIONS sur le théâtre occidental de la guerre

Représentation schématique des évé-nements annoncés par les communiqués officiels du Grand Quartier Général alle-mand.

Cette carte est destinée à être envoyée aux combattants franco par l'intermédiaire de la poste aux armées.

NOS COMMANDANTS D'ARMÉES DANS L'OUEST

Général en Chef Von Kluck.

Général en Chef Von Bülow.

Général Von Einem.

Duc Albrecht Von Wurttemberg

Wilhelm, Kronprinz impérial

Prince royal Rupprecht de Bavière

Général en Chef Von Heeringen

Echelle: 0 25 50 75 100 200

Marche de l'armée de siège d'Anvers, sous les ordres du Général Von Beseler.

(Carte publiée au début de Novembre 1914.)

(Reproduction intégrale dans les „Avant-propos stratégiques„ du Colonel Feyler, pl. III.)

menée, par les voies militaires, à une fin victorieuse. J'ai assez souvent exprimé mon opinion sur ce point. Il n'y avait plus autre chose à faire que de tâcher d'arriver à une paix immédiate. Si ce vœu qui fut le mien dès lors et que vous avez connu, *de conclure, le plus tôt possible, la paix avec la France*, avait été réalisé, *dussions-nous faire des sacrifices que, pour moi, j'aurais consentis*, alors l'Allemagne aurait épargné d'énormes pertes humaines et finalement l'anéantissement du pays lui-même par la défaite finale, et aussi pour la France le résultat eût été, sans doute, plus heureux que celui qu'elle a obtenu... (1).

Tout prétendant au trône abonde, il est vrai, en ce genre de sagesse rétrospective. Mais le gouvernement allemand lui-même eut, un instant du moins, la claire vision que la partie était perdue, et les *Mémoires* de l'ambassadeur américain Morgenthau établissent d'une façon irréfutable, que des démarches officielles furent faites dès la fin de 1914 par l'ambassadeur Wangenheim pour que le président Wilson voulût bien s'entremettre et ouvrir les premiers pourparlers de la paix. « Il ne chercha pas à me dissimuler, écrit M. Morgenthau, que la grande poussée avait avorté et que tout ce que ses compatriotes pouvaient espérer était une pénible guerre d'usure se terminant par une paix blanche (2). » Si ces démarches n'eurent pas de suite, c'est que le gouvernement allemand se remit peu à peu et que le parti militaire se ressaisit lui-même et reprit la haute direction, non seulement des affaires militaires, mais aussi des affaires politiques générales. Il jouait son va-tout ; il se refusa à jeter les cartes sur la table.

Trois fois au moins, au cours de la guerre, la question se posa devant les conseils du gouvernement en Allemagne, s'il ne valait pas mieux mettre fin à la guerre, et trois fois les généraux répondirent : « Il faut continuer. » Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff renouvelèrent trois fois cette faute suprême. Que sur ces têtes altières retombe le sang versé !

Voici, pour ce qui concerne les temps de la bataille de la Marne, l'avis formulé par Falkenhayn, successeur de Moltke. Tout l'esprit de la coterie des États-majors est dans cette consultation :

Le général von Falkenhayn ne laissa subsister aucun doute chez le directeur de la politique de l'Empire sur son appréciation tout à fait sérieuse de la situation militaire générale. Il donna les explications nécessaires, tant au chancelier de l'Empire qu'au secrétaire d'État des Affaires étrangères, von Jagow. (Remarquez que l'Empereur est mis hors de cause.)

En même temps, il concluait qu'il n'y avait aucune raison de douter d'une fin satisfaisante de la guerre, mais que *l'époque de la terminaison de la guerre était rendue tout à fait incertaine par les événements de la Marne* et de Galicie.

L'intention d'obtenir par la force une décision rapide, qui avait été jusque-là le principe du haut commandement allemand, était anéantie... On ne pouvait pas rattraper le temps perdu et irremplaçable et *l'on ne pouvait que difficilement atténuer l'influence exercée par la retraite de la Marne sur le renforcement, chez les Puissances centrales, de la volonté de continuer la guerre.*

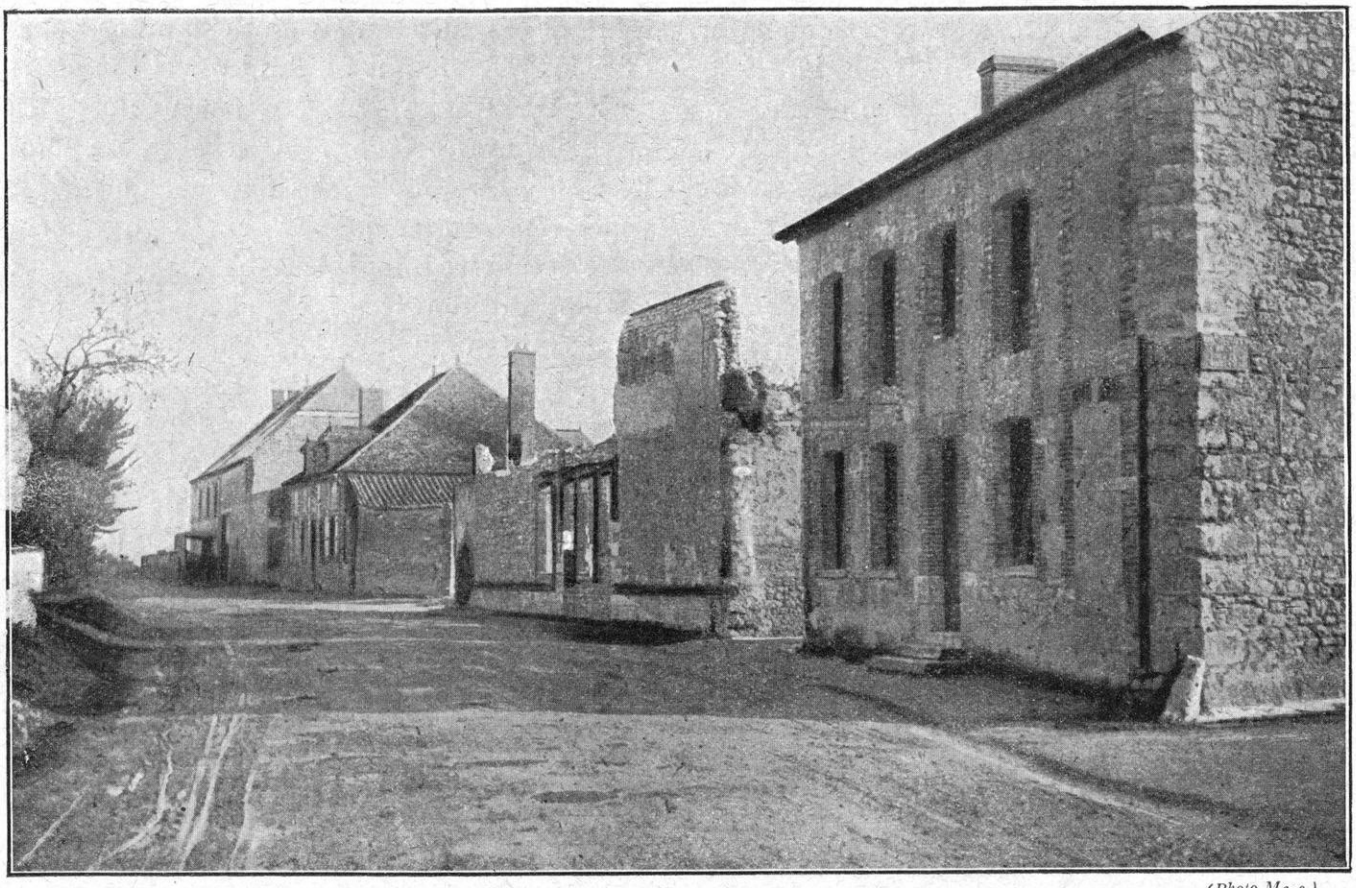
Et il était sûr qu'il ne serait pas complètement possible de guérir les quelques plaies *visibles dans les armées des deux Empires centraux* (sans parler des *invisibles*)... Il fallait donc prendre son parti de la possibilité que le plan de l'Angleterre, plus clair chaque jour, de gagner la guerre en affamant et en épuisant l'Allemagne, se continuerait. (Les militaires acceptaient donc sans hésiter ces perspectives si dures au peuple allemand...) Il fallait décidément. compter avec une durée de la guerre *beaucoup plus grande* qu'il n'avait été et qu'il n'était encore admis en général... *On ne pouvait encore prévoir comment les Puissances centrales s'en tireraient*, mais tout allégement de la pression qui s'exerçait sur elles de tous côtés devait toutefois être de la plus grande importance. (Cela veut dire qu'il fallait trouver un moyen de faire une paix partielle, et que cela était très désirable, « que ce fût dans l'Est ou dans l'Ouest, peu importait ») (1).

En un mot, le grand État-major, à cette heure critique, eût préféré à tout une paix partielle ayant pour résultat de diviser les ennemis. Il ne croyait plus à une victoire prochaine ; il doutait même de la victoire à une date éloignée. Mais pour ne pas s'avouer vaincu, il acceptait sans sourciller la perspective des souffrances intolérables dont allait être accablé le peuple allemand. Cette guerre désespérée, il était d'avis qu'on la continuât quand même. Pour ne pas

(1) Lettre du Kronprinz au capitaine de cavalerie Arnold Rechberg, son ancien officier d'ordonnance, publiée dans la *Tägliche Rundschau* (*Lokalanzeiger* du 14 octobre 1919).

(2) P. 162-167 de la traduction française.

(1) *Le Commandement suprême de l'Armée allemande*, 1914-1916, par Erich von Falkenhayn. Traduction du général Niessel, p. 18.



(Photo Meys.)

MORAINS-LE-PETIT. — LA TRAVERSÉE DU VILLAGE

se perdre, il perdait le peuple et le pays. *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi...*

LA GUERRE ALLEMANDE FUT UNE GUERRE DE BUREAUX. RESPONSABILITÉ DES ÉTATS-MAJORS

Nous en venons ainsi au problème essentiel de cette guerre, à ce fond caché qui devait causer la défaite allemande et qui fut révélé, en somme, dès la bataille de la Marne. L'échec du plan des États-majors et de la doctrine de Schlieffen, prouva que c'était à cause de sa foi dans ce plan que l'Allemagne entière s'était jetée sur la France à la suite de l'empereur et du parti militaire.

Cette guerre fut donc, en vérité, la guerre des « faiseurs de plans », la guerre des États-majors, la guerre des bureaux. Elle fut l'erreur et le châtiment d'un peuple sans volonté qui, au nom d'une fausse discipline et en raison du caractère exclusivement matériel de sa politique et de son « organisation », s'était abandonné aux mains des bureaucrates, des pédants, et des traîneurs de sabre.

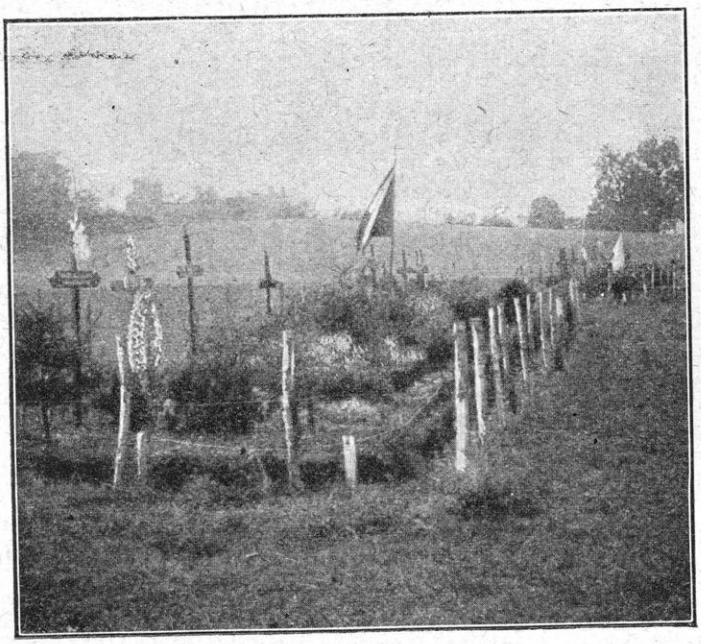
Creusant plus profondément encore, nous dirons que deux raisons surtout causèrent la perte de la bataille de la Marne et, ensuite, la perte de la guerre : l'automatisme mécanique des administrations et le particularisme essentiel des peuples allemands ; ces deux raisons, en se combinant, déterminèrent la faiblesse suprême de l'empire et des armées, et causèrent l'omnipotence irresponsable des États-majors.

Cette leçon domine toutes les autres : elle seule explique que, dans cette guerre, l'Allemagne n'ait pas compté un seul grand général et qu'elle n'ait connu, en fait, que des *chefs d'Etat-major* distingués. Or, on ne gagne pas les victoires avec des plumitifs : il y faut des *hommes*.

Que l'Empire allemand n'ait pas été foncièrement constitué, *bâti à chaux et à sable*, à l'heure où commençait la guerre de 1914, cela ne fait

aucun doute. Toute l'histoire d'Allemagne le démontre et je m'en tiendrai, pour la phase ultime, à la déclaration du prince de Bülow, dans les jours qui ont précédé la guerre : « Dans l'histoire de l'Allemagne, l'union nationale est l'exception, LA RÈGLE EST LE PARTICULARISME. *Cela est vrai* DU PRÉSENT COMME DU PASSÉ. »

De cette règle, suivons l'application aux choses de la guerre, soit qu'il s'agisse de former les armées, soit qu'il s'agisse de distribuer les hauts commandements. Les armées sont-elles *allemandes*? Non, elles conservent, comme on le sait, leur distribution ethnique particulière. Quant aux chefs, les choisit-on parmi les hommes de guerre en considération de leur mérite et de leur capacité, quelle que soit leur origine? Non, on désigne des personnages représentant les divers particularismes et, d'abord, les Princes. C'est le Kronprinz de Prusse, c'est le Kronprinz de Bavière, le duc de Wurtemberg, le ministre saxon von Hausen, etc. En un mot, dans l'armée allemande, la disposition des troupes et la distribution des commandements sont soigneusement combinées de telle sorte que chaque particularisme garde son autonomie, ses étendards, le *totem* de sa tribu. Quelques désignations cependant échappent à cette règle ; disons tout de suite qu'il s'agit de grands personnages personnifiant les États-majors : von Moltke, von Bülow, von Kluck, von Heeringen, généraux de cabinet ou de cour, non pas *chefs* dans le sens profond du mot.

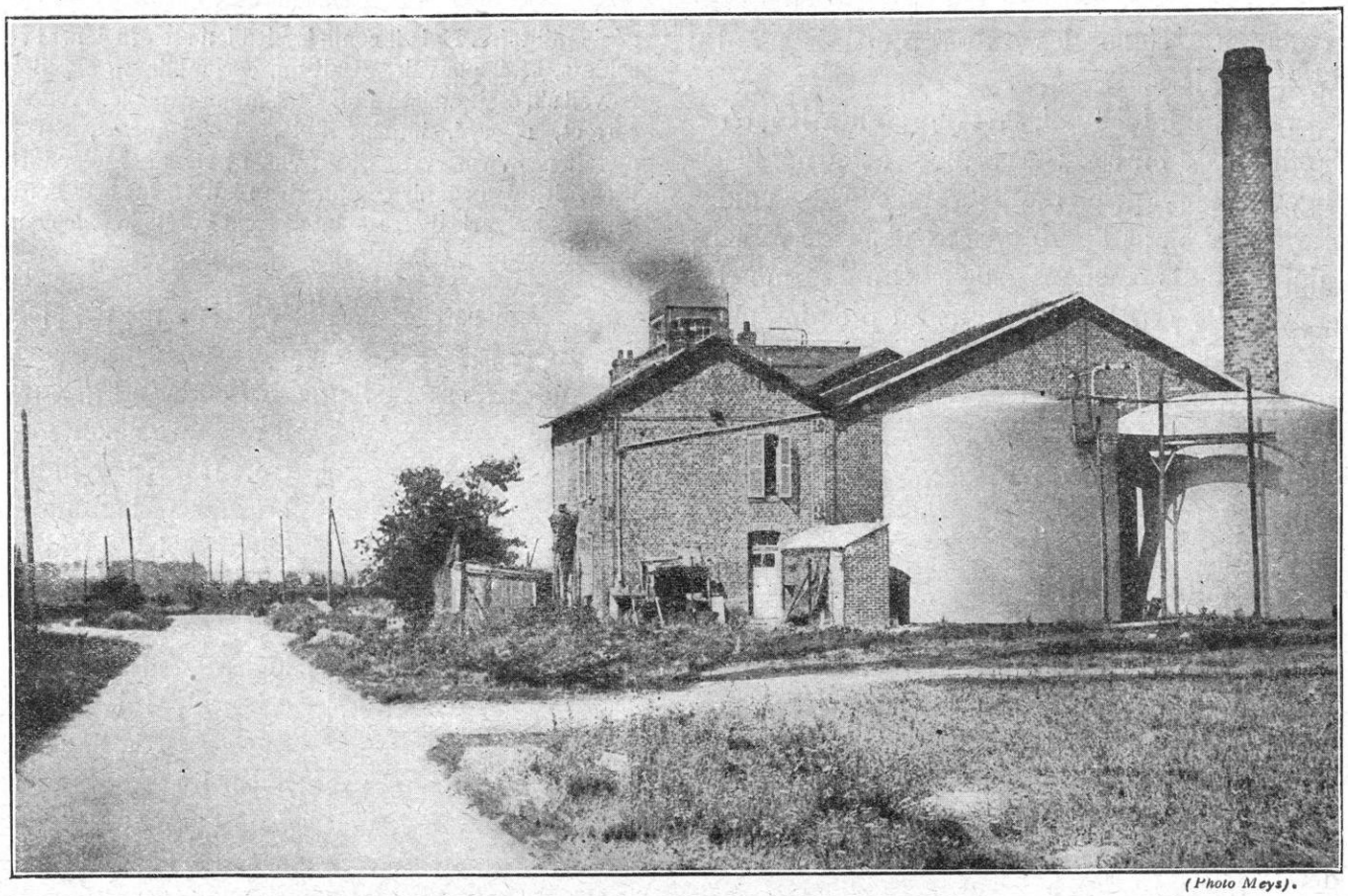


LA CRÊTE DU POIRIER

Quelle est la suite à peu près fatale de cette nécessité des choses imposant leurs chefs aux armées allemandes en dehors des considérations vraiment militaires? Ces chefs, — les « princes » — n'ayant pas une capacité et une autorité éprouvées, il faut, de toute nécessité, les doubler, les flanquer de personnages représentant précisément cette capacité et cette autorité indispensables. Le commandement est donc *bifide* : un chef d'apparat et un technicien qualifié. Conséquence, ce ne sont pas les généraux, mais les États-majors, les bureaux qui commandent. La grande machine politique allemande, la grande machine militaire allemande vit sur ce compromis ; et ce compromis est né lui-même de l'essence de la formation germanique : le particularisme. Si on avait confiance dans les peuples, on se passerait de leurs princes ; on renoncerait au système de l'*adlatus* ; le général commanderait.

Quelques précisions et preuves sont nécessaires. Tant que les choses vont à peu près bien et que la mécanique fonctionne régulièrement, on reste attaché à la fiction du *double* commandement. Observez, toutefois, que von Moltke, qui soi-disant exerce le haut commandement, n'est, en fait, qu'un chef d'État-major et que l'Empereur, nominalement « maître de la guerre », en fait ne commande pas : nous l'avons vu, dès le premier jour, séparer publiquement sa propre responsabilité de celle du grand État-major !

Autre preuve que l'on a remarquée, sans doute, au cours du récit. Le 7 septembre, pendant la bataille de la Marne, quand les apparences subsistent peut-être encore à ses yeux, l'Empereur, arrivé à Suippes, mani-



(Photo Meys).

FORFRY. — LA RAPERIE

feste le désir de venir à Châlons, au quartier général de l'armée *saxonne* (von Hausen) pour apporter le réconfort de sa présence et de ses félicitations. Von Hausen lui envoie un officier pour l'informer *que sa présence est inutile* ; et l'Empereur n'insiste pas. Donc, il n'est pas un chef réel, il ne « commande » pas.

Voici l'heure d'angoisse. Les armées allemandes sont battues, il faut prendre le parti de la retraite. Qui assumera le fardeau d'une telle décision? Qui « commandera » en cette circonstance tragique? Nous avons dit comment les choses se sont passées : le Grand État-major envoie un de ses membres, un jeune officier, le lieutenant-colonel von Héntsch, sans même prendre la peine de lui donner des instructions et des ordres écrits. Cet officier, mince de grade et d'âge, tranche, décide ; tout le monde lui obéit. A la première armée, il ne prend même pas la peine de voir le général commandant, pourtant personnage de toute autorité, « État-major » s'il en fût, von Kluck. *Il le laisse de côté.* Un entretien avec le chef de l'État-major von Kuhl lui suffit et von Kuhl obtempère *sans en référer à son propre chef.* La retraite est ordonnée, la défaite est consommée. Le commandant responsable n'en sait rien. Et, sur le moment, personne ne se plaint, on ne récriminera que plus tard quand les sceaux seront brisés. Les États-majors ont tout pris sur eux : ils ont « commandé ».

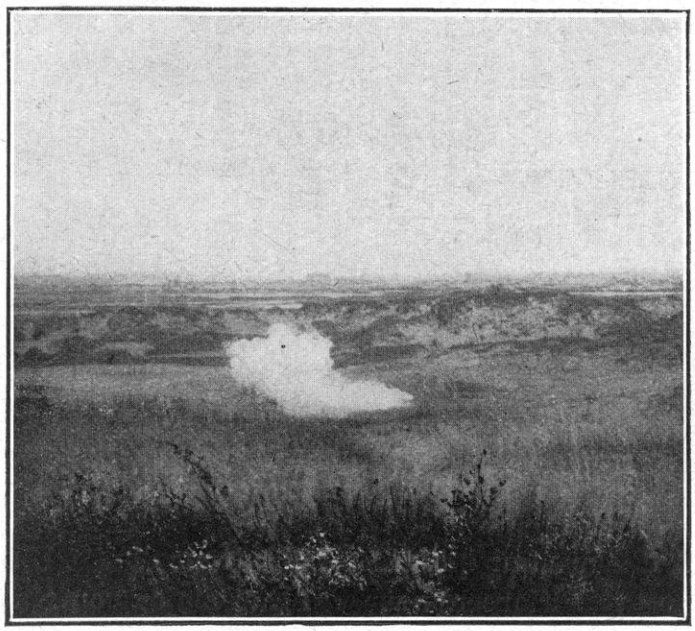
Quand il s'agit de donner les ordres à la Ve armée pour la retraite à l'est, même procédure et même docilité silencieuse. Tout se passe entre les membres des États-majors « comme si » il n'y avait pas de chef : et il s'agit du Kronprinz !

Von Tappen, grand personnage de l'État-major général, nous a donné le récit de la « tournée » qu'il a faite le 11, accompagnant von Moltke mourant pour prendre les mesures nécessaires au lendemain de la bataille de la Marne. Lisez ce récit. Von Moltke apparaît bien comme un fantôme, — un fantoche, — une

machine à signer les ordres préparés par les États-majors.

Von Kuhl, lui aussi, est «représentatif»; c'est l'officier de bureau : travailleur acharné, intelligence appliquée, d'ailleurs modeste, volontairement dans l'ombre, sans panache et sans gloire, mais menant tout, tandis que les autres, *les princes*, paradent au premier plan.

Toute la guerre est menée par ces anonymes orgueilleux, par cette coterie de ronds-de-cuir, par cette franc-maçonnerie de fonctionnaires en uniforme qui se tiennent et que personne ne tient.



ÉCLATEMENT D'OBUS SUR LE FRONT

J'emprunte à une notice très précise le portrait d'un de ces hommes de l'arrière-plan qui sont tout, qui font tout : il s'agit de l'officier général qui, à l'heure où j'écris, mène encore l'Allemagne nationaliste, le général von Seeckt. Celui-ci, pas plus que von Kuhl, pas plus que Lossberg, *n'a jamais commandé une armée* :

Le général von Seeckt représente une des physionomies les plus frappantes de l'Allemagne contemporaine. Grand et svelte, élégant et désinvolte, le teint rouge, les cheveux blancs, la moustache taillée court, le monocle à l'œil, son nom était peu connu du grand public, mais on l'appréciait fort en haut lieu. On le considérait, avec Ludendorff et avec le général Lossberg, comme l'officier le plus remarquable de l'armée. Seeckt sur le front russe, Lossberg sur le front ouest, c'étaient les seuls hommes qui pussent se permettre de critiquer les plans du tout-puissant quartier-maître général. Organisateur énergique et prévoyant, aimé des officiers pour sa courtoisie toujours bienveillante, Lossberg allait défendre *au nom de tel ou tel maréchal*, les secteurs les plus menacés par les offensives franco-anglaises, la Somme, l'Artois, les Flandres. Quant à Seeckt, il devint, dès le début de 1915, le chef d'État-major de Mackensen, l'homme le plus populaire d'Allemagne après Hindenburg. Malgré sa tête martiale et son brillant uniforme de hussard, Mackensen ne passait pas pour un génie militaire. Mais il connaissait bien ses officiers et ses soldats, et il pouvait, disait-on, accomplir un excellent travail s'il était assisté d'un État-major capable. Prudent, correct, réservé, impénétrable, glacial même, Seeckt n'était pas un nerveux et un violent comme Ludendorff. Il savait mieux tenir compte des réalités. Le tsar Ferdinand de Bulgarie disait de lui : « C'est la tête la plus claire de l'Allemagne » (1).

Le type est caractérisé. Et pourtant, il en est un plus marqué encore, c'est Ludendorff. Ludendorff est l'*adlatus* d'Hindenburg, mais il est aussi son maître. Il crée Hindenburg, va le cueillir dans la brasserie de Hanovre où il fumait sa pipe de retraité, le mène au front oriental, lui fait la leçon en route, gagne avec lui la bataille de Tannenberg, la bataille des lacs Mazuriques, etc., monte la gloire du seul homme de guerre vraiment populaire de l'Allemagne, s'attache à lui de telle sorte qu'on ne peut dire en vérité lequel des deux est le mâle dans cet étrange ménage. Hindenburg, bonhomme (rusé bonhomme), dit dans ses *Mémoires* : « Nous étions comme un ménage heureux. »

Hindenburg et Ludendorff sont inséparables devant l'histoire, victorieux et vaincus ensemble. Hindenburg n'est peut-être qu'une baderne (et on le croirait à lire ses *Mémoires*) (2). Ludendorff n'est peut-être qu'un « risqueur ». En tout cas, leur union est une énigme... Or, l'énigme se résout tout simplement en ces termes :

Ludendorff, c'est *le chef d'Etat-major-type* :

(1) Article signé M. B. dans *Journal des Débats* du 7 décembre 1920.

(2) Voir le livre si fortement écrit, mais peut-être un peu indulgent, un peu «chevaleresque» du général Buat : *Hindenburg*.

l'orgueil des bureaux s'asservissant tout, même la gloire. L'infaillibilité des États-majors a voulu la guerre et cette même infaillibilité l'a perdue. Voilà cette histoire en deux mots.

Pays de séparation, de dispersion, de localisation — avec je ne sais quoi de slave dans ses mœurs politiques, — en tout cas, pays non achevé, non cimenté, non *uni*, l'Allemagne a besoin d'une discipline étroite, de rênes fortes, que dis-je, d'un mors d'acier, pour que l'attelage absolument factice ne se rompe pas aux moindres cahots de la vie. Son unité est un thème, une théorie pour les académies, les universités, non une réalité ; elle est apprise, imposée : c'est une contrainte.

Sans cette contrainte, l'Allemagne s'effriterait ; et c'est pourquoi les conquérants de l'Allemagne, je veux dire les Prussiens, ont fait de la volonté organisatrice, la faculté politique essentielle dans ce pays qui ne s'est coagulé que par le fer et le sang. Un général prussien disait en plein Reichstag, à la veille de la guerre : « Il faudra encore beaucoup de fer prussien dans le sang allemand pour que s'achève notre unité. » La Prusse représente, en effet, une volonté et une violence, mais non une sympathie et un mouvement du cœur : la dynastie des Hohenzollern est trop exclusivement *prussienne* pour être véritablement *allemande*. Si cette discipline nécessaire n'est ni dans la « tribu » dominante, ni dans la famille régnante, où est-elle donc? — Dans les bureaux, dans les administrations, dans les États-majors, répétons le mot : dans l'organisation.

C'est cette « organisation », ce sont ces bureaux, ces administrations, ces États-majors qui, ayant voulu la guerre et l'ayant commandée, l'ont perdue. Ils l'ont perdue parce qu'ils n'étaient que des bureaux, des administrations, des États-majors ; et que l' « organisation », ayant débrouillé le chaos des tribus allemandes, n'était pas parvenue cependant à en faire un tout.

Pour constituer un pays et pour gagner les guerres nationales, les bureaux ne suffisent pas; il faut un *peuple*, il faut des *hommes*.

Un peuple, des hommes, mais c'est l'apanage des pays libres ; c'est la récompense de la liberté.

Les chefs français, les chefs anglais ont été des chefs, des hommes ; leurs États-majors travaillaient, mais à leur place ; à l'heure des responsabilités, ils obéissaient. De même les soldats : ils se battaient pour eux-mêmes, pour leur compte : c'étaient des *hommes*.

Joffre, Foch, Mangin, je les cite au hasard, nos glorieux chefs ne sont pas des « chefs d'État-major ». Ils ne sont jamais subordonnés à la discipline des États-majors. Pensez-vous qu'ils eussent accepté qu'un lieutenant-colonel vînt leur donner des ordres et qu'ils eussent exécuté ceux que ce jeune présomptueux leur eût dictés !... Toute la différence est là. C'est par « l'indépendance des caractères » que « l'organisation » a été vaincue.

L'histoire dira sans doute que la bataille de la Marne a été perdue par les bureaux allemands, malgré les avantages incontestables de la préparation, de la surprise, de la méthode, et en dépit de la capacité technique et du courage des officiers et du soldat.

Elle dira que la bataille et la guerre ont été gagnées par la belle qualité intellectuelle des chefs français — le bon sens d'un Joffre, la sagacité d'un Galliéni, la ténacité d'un Foch, le clair jugement d'un Pétain. Elle dira, sans doute, que cette victoire a été, pour la France et pour ses alliés, une épreuve de dévouement et de volonté solidaire, un chef-d'œuvre de cette discipline spontanée qui s'est manifestée sur le terrain par la remarquable solidité des *liaisons*. La bataille de la Marne a été une rencontre d'union et d'unité du côté français, de désunion et d'indiscipline du côté allemand.

Von Kluck l'a engagée par un acte d'indiscipline et von Hentsch l'a perdue sans mandat et sans responsabilité. Aboutissement singulier de cette fameuse « organisation » !

Dans les rangs des Alliés, les liaisons ont été maintenues non seulement de long en large, c'est-à-dire entre toutes les armées et sur toute l'étendue du front, mais de haut en bas. Du

général Joffre jusqu'au plus humble des soldats, tout le monde y allait d'un seul cœur et d'une seule âme ; on s'avançait seul et d'un même pas vers la victoire. Tous comprenaient et tous se comprenaient. Cette haute compréhension de tout par tous fut quelque chose d'unique. L'histoire n'a jamais rien vu de tel. Il est vrai que de telles circonstances ne se sont jamais rencontrées où les *hommes* combattaient sciemment pour l'Humanité.

Anglais ou Français, bonnes races, se battaient bien, cela va de soi : mais qu'ils exécutassent la manœuvre avec une intuition parfaite et que l'intelligence et le cœur y allassent comme le corps, voilà le véritable « miracle » !

« On ne nous avait pas appris cela », dit von Kluck. Mais, alors, que vous avait-on appris ?

La victoire de la Marne fut, à la lettre, une victoire de l'âme, une victoire de la Liberté. Il faut encore quelques siècles de civilisation à l'Allemagne pour qu'elle comprenne !

CHAPITRE LVI

DE L'AISNE AUX VOSGES. LES BATAILLES DE STABILISATION Jusque Fin Septembre 1914.

Le siège et la reddition de Maubeuge. — La rocade allemande, imitée de la française, de l'Est vers l'Ouest. La bataille de l'Aisne : la manœuvre de Joffre arrêtée à Carlepont, à Crouy-Condé et à la trouée de Berry-au-Bac. — Échec de la tentative désespérée de l'empereur Guillaume en Champagne. La crise des munitions. — La Bataille de la Woëvre. — La stabilisation générale de l'Aisne aux Vosges.

La bataille de la Marne a été le drame où les doctrines stratégiques allemande et française élaborées par les écoles militaires depuis 1870 ont reçu une suprême et dernière application.

L'importance capitale, pour la suite de la guerre, de cette victoire de la France, devait être mise en pleine lumière. Telle est la raison du développement que nous avons été amené à donner aux événements à jamais mémorables qui se sont déroulés pendant ces premières semaines décisives.

La doctrine, les méthodes et, pour tout dire, l'intelligence française se sont révélées d'une qualité supérieure à celles de l'ennemi. Ce résultat acquis, les faits vont maintenant se dérouler en quelque sorte suivant les mêmes données intellectuelles. Leur influence sur l'issue de la guerre s'en trouve ainsi, du même coup, diminuée et nous ne pourrons leur donner, par l'ampleur du récit, une importance qu'ils ne peuvent plus avoir.

D'ailleurs, dès l'arrêt de la poursuite la situation d'ensemble de l'armée française et de l'armée allemande se présente sous un jour nouveau. Elle répond à un double but : attitude défensive à l'est, offensive débordante à l'ouest. La guerre a donc perdu, dès ce jour, son caractère de drame général entraînant la totalité des effectifs dans un mouvement immense. Nos exposés doivent se conformer à ce nouvel aspect des choses.

LE SIÈGE ET LA REDDITION DE MAUBEUGE (25 AOUT-8 SEPTEMBRE 1914)

Dans les commentaires par lesquels nous avons conclu le récit de la bataille de la Marne, nous avons insisté sur l'importance capitale du massif de Laon dans la défense du territoire français. Soit qu'il ait été abordé de front, ou débordé à droite ou à gauche, ou des deux côtés à la fois, le massif de Laon a été le réduit central autour duquel les manœuvres soit allemandes, soit françaises, ont été combinées et se sont développées.

Nous avons dit, au cours des explications données sur l'arrêt de la poursuite française sur l'Aisne et au bord du massif de Laon, que la cause principale de cet arrêt avait été l'entrée en ligne, le 13 septembre à midi, sur le Chemin des Dames, des premiers éléments

du VIIe corps de réserve, rendu libre par la reddition de la place de Maubeuge. Ce renfort arrivait à l'heure exacte et au point exact où il était indispensable pour immobiliser la poursuite aux pentes du plateau.

Joffre avait, en réalité, senti planer cette menace depuis le jour de la reddition, 8 septembre ; nous avons cité un ordre et une instruction qui, à cette date, informent la 6e armée et l'armée anglaise de la présence prochaine des troupes allemandes de Maubeuge devant leur front. Comment ces forces ont-elles été rendues disponibles pour entrer dans la composition de la VIIe armée allemande (von Heeringen) qui passait à ce moment du front de Lorraine au front de l'Aisne? C'est ce que nous allons examiner par un bref exposé du siège et de la reddition de Maubeuge.

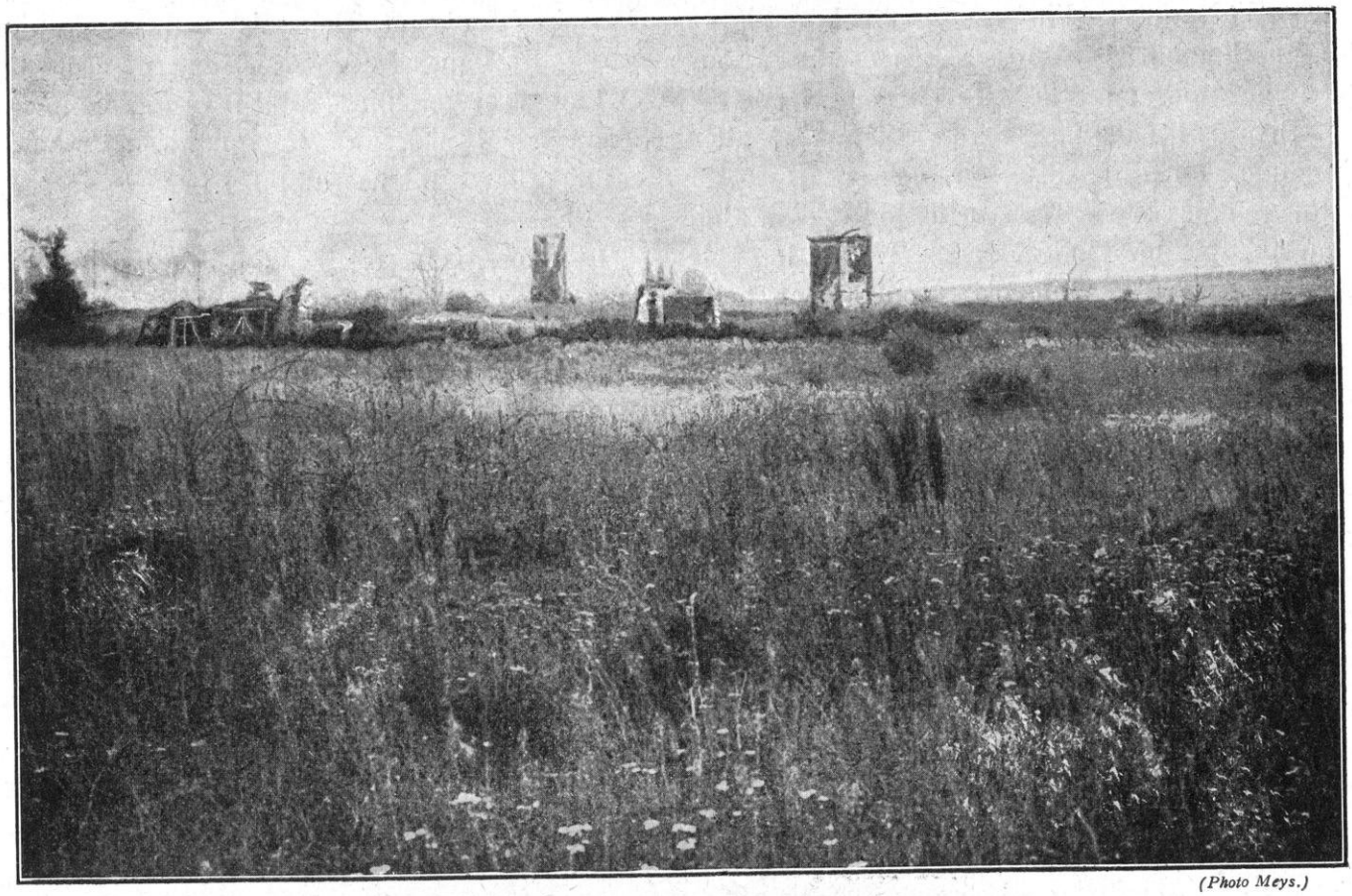
Dans un volume précédent (tome VI, p. 50), nous avons dit que le camp retranché de Maubeuge était insuffisamment organisé pour résister à un siège du genre de ceux que venaient de subir les places de Liége et de Namur. On supposait d'ailleurs qu'en cas d'hostilités Maubeuge n'aurait pas à soutenir un siège régulier, mais seulement à résister à des attaques de troupes nombreuses pourvues d'artillerie lourde de campagne. Les fortifications permanentes étaient anciennes et, sauf le fort du Bourdiau qui possédait une carapace en béton pouvant résister aux obus explosifs, elles n'avaient pas de valeur puisqu'elles n'avaient pas d'abris à l'épreuve.

En présence d'une telle situation, le général Fournier, ancien collaborateur du général de Castelnau au ministère de la Guerre, s'était mis courageusement au travail, dès le 29 juillet. En vue d'améliorer sensiblement la défense, il décida d'organiser les points d'appui et les intervalles et d'installer de nombreux réseaux de fil de fer. « On embaucha 6 000 ouvriers disponibles de la région qui, joints aux 25 000 hommes de la réserve et de la territoriale, portèrent à 31 000 hommes le nombre des travailleurs. On creusa 35 kilomètres de retranchements et de tranchées ; on couvrit un million de mètres carrés de fil de fer barbelé ; on transporta et planta 1 500 000 piquets ; on construisit 50 batteries de mobilisation et des dépôts intermédiaires de munitions ; on posa 20 kilomètres de voies ferrées ; on créa le réseau électrique ; on fit de gros déboisements (1). »

La garnison comprenait près de 40 000 hommes. Elle était composée, toutefois, pour les deux tiers, de territoriaux sans doute résistants, mais peu préparés à la guerre. Bien que l'artillerie fût nombreuse et forte de 435 canons (dont 48 pièces de 155 long et 111 pièces de 120 long), elle était ancienne et d'une portée de 9 kilomètres au maximum, alors que celle de l'ennemi, avec des calibres allant jusqu'au 305 et au 420, allait jusque près de 14 kilomètres. La réserve générale de 10 000 hommes ne disposait que de 16 canons de 75 pour le combat en rase campagne.

L'ennemi ayant franchi la Sambre, le général Lanrezac avait, le 24 août, fixé dans un télégramme la mission du général Fournier : « Prenez toutes dispositions utiles pour la défense de la place. » Nous avons dit comment l'investissement de Maubeuge s'était poursuivi. Le 26 août, von Bülow, commandant la IIe armée, avait chargé le général von Zwehl, commandant le VIIe corps de réserve, de la direction de l'attaque de Maubeuge avec le VIIe corps de réserve et la 13e division active (du VIIe corps) ; mais dès l'arrivée devant Maubeuge de la 13e division de réserve alors en marche de Liége sur Namur, une brigade avec un groupe d'artillerie de la 13e division active devait être rendue au VIIe corps (elle le rejoignit à Marcy le 29 août). Il y eut donc, devant Maubeuge, le VIIe corps de réserve et la 26e brigade (du VIIe corps actif) renforcée, plus deux régiments de cavalerie et les troupes d'artillerie de siège du général von Steinmetz, lesquelles devaient comprendre les 24e et 25e régiments de pionniers, un bataillon (4 batteries de

(1) Commandant Paul Cassou, *La vérité sur le siège de Maubeuge*, p. 20.



(Photo Meys.)

VAUCLERC. — LES RUINES DU VILLAGE
(AU FOND LE CHEMIN DES DAMES)

4 canons) de canons de 10 centimètres, un bataillon de canons de 13 centimètres, 4 bataillons de mortiers de 21 centimètres et une batterie de mortiers de 42 centimètres plus 2 batteries de mortiers autrichiens de 305. Les batteries autrichiennes tirèrent leur premier obus sur la coupole du fort de Boussois dans l'après-midi du 29 août.

Commencé ce jour-là à 13 heures, le bombardement ne devait cesser que le 7 septembre à 18 heures. « Ce fut, a dit le général Demange dans son rapport au conseil d'enquête, un bombardement formidable et d'une précision extraordinaire, exécuté par toute la gamme des pièces allemandes de campagne et de siège, depuis le calibre de 77 jusqu'à celui de 420. » Les obus, dès le 29 août, tombaient à la fois sur les forts, sur les intervalles et sur la ville. Von Zwehl porta son principal effort, du 29 au 31 août, sur l'intervalle de 4 kilomètres compris entre le fort de Boussois et l'ouvrage de La Salmagne ; le bouleversement provoqué par le bombardement détermina une panique et un bataillon du 145e dut être porté en soutien à Assevent. Dans la ville, les conduites d'eau et de gaz furent coupées, la rue de France incendiée ; l'arsenal de Falise fit explosion.

Le 1er septembre à midi, sur l'ordre du général Fournier, une sortie générale fut tentée dans le but de détruire les batteries allemandes signalées au nord de Jeumont ; le 145e et les bataillons coloniaux, malgré de lourdes pertes, eurent une très belle attitude sous le feu ; des coloniaux parvinrent jusqu'à 250 mètres des pièces lourdes allemandes, mais on fut obligé de se replier devant les mitrailleuses.

Après avoir bouleversé les ouvrages du Fagnet et de La Salmagne, les Allemands essayèrent de s'en approcher les 2 et 3 septembre, mais ils échouèrent. Un de leurs rapports dit : « Le bombardement des forts et de leurs intervalles marchait simultanément

avec l'attaque de l'infanterie, et cela explique naturellement les grosses pertes que nous supportâmes en différents endroits. »

Bientôt les artilleries autrichienne et allemande s'en prirent aux ouvrages de Rocq, de Recquignies et surtout au fort de Cerfontaine où le capitaine Oudéa, de même que le capitaine Thabar à Boussois, montra une belle énergie. La tourelle de 155 fut démolie, une section ensevelie, les batteries détruites.

Des combats se déroulèrent le 4 septembre entre la route de Paris à Bruxelles et le fort de Cerfontaine ; l'ouvrage de La Salmagne, défendu par le capitaine Eliet, résista héroïquement, mais le bombardement continuait, très violent. Le général Fournier envoya, le jour même, au ministre de la guerre et au Grand Quartier général un télégramme ainsi conçu : « Troupe de défense à bout de forces. Situation critique ».

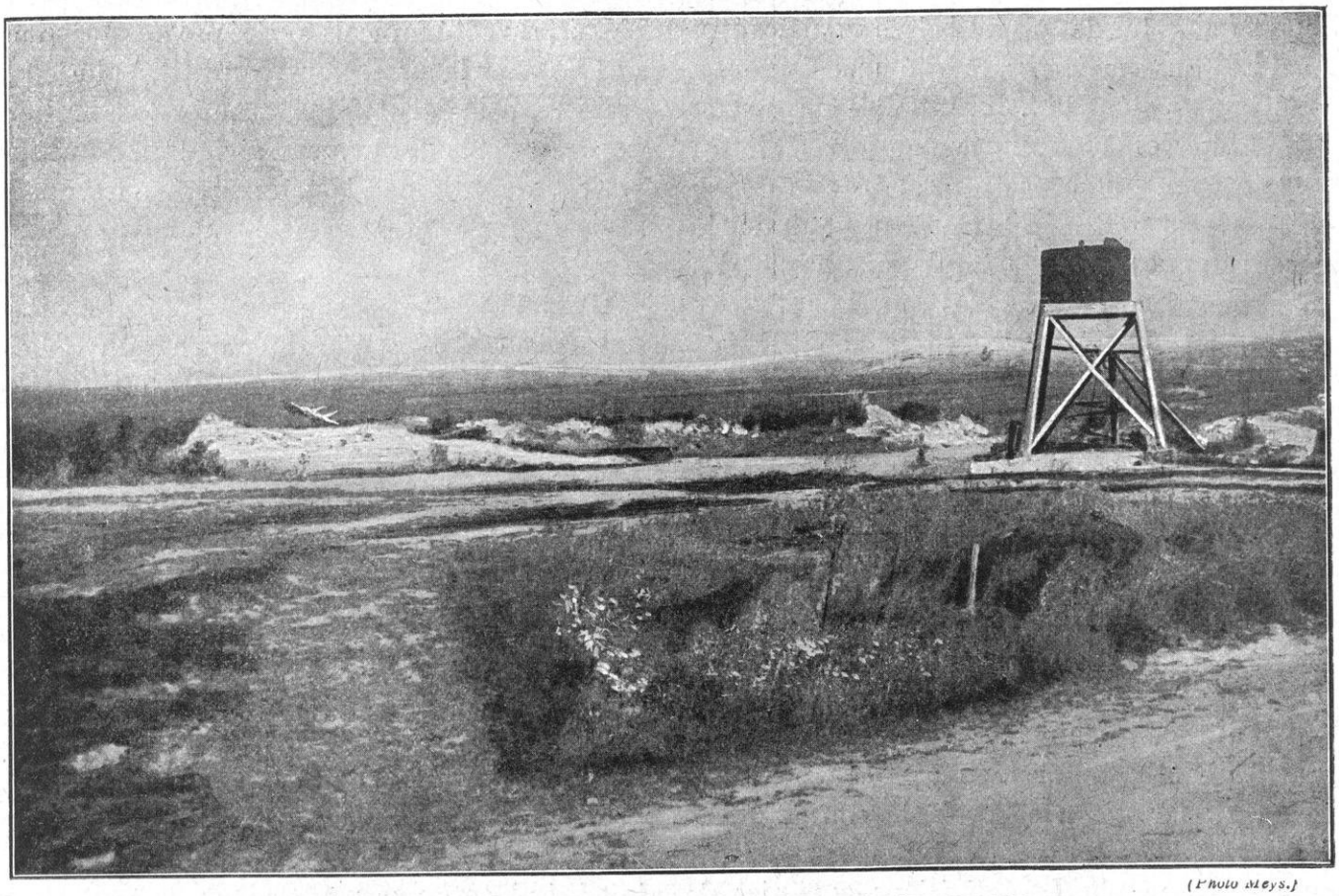
SOLDATS BRITANNIQUES DEVANT LEUR CASEMATE

Le matin du 5, von Zwehl, par dépêche lancée d'un aéroplane, somma le gouverneur de rendre la place. A quoi il fut répondu par des ordres prescrivant « d'opiniâtrer la défense : rive gauche de la Sambre sur Boussois, La Salmagne, Bersillies, puis sur la position de soutien Mairieux, Élesmes, Assevent, en ne cédant le terrain que pied à pied ; rive droite de la Sambre sur batteries de Rocq, fort de Cerfontaine, puis sur la position de soutien bois des Bons-Pères, hauteurs de Falise, ligne de la Solre, Ferrière-la-Petite, en pivotant sur l'aile gauche appuyée au noyau central ».

Mais le VIIe corps de réserve lançait à ce moment une attaque entre Vieux-Reng, Villers-sire-Nicole et Boussois ; en ce dernier point, les lignes françaises furent percées. La Salmagne et Bersillies furent perdus et l'ennemi apparut à la lisière de Recquignies ; les communications étaient rompues avec le secteur de l'Est.

Le soir, Boussois et Cerfontaine tenant encore, on agita la question d'une trouée vers l'Ouest avec toute la garnison. A huit heures du soir, le conseil de défense se réunit dans une casemate de la Porte de France et le général Fournier ordonna de transporter les drapeaux à la caserne Joyeuse pour y être brûlés le lendemain matin.

Ce jour-là, 6 septembre, le fort de Boussois tombe et le nord du camp retranché, où commande l'énergique général Ville, est attaqué ; les troupes sont ébranlées et des soldats, ainsi que des habitants en grand nombre, s'échappent vers Hautmont ; à Maubeuge, la place de la Porte de France est en flammes. Dans l'après-midi, le général Ville perd le front Mairieux-Assevent, malgré la résistance des coloniaux à Élesmes ; bientôt c'est le bois des Bons-Pères qu'il faut abandonner : l'ennemi est à deux kilomètres de la ville. Le général Fournier songe à se retirer vers le sud, au fort du Bourdiau, qui est intact. C'est le soir, le conseil de défense se réunit encore : on décide de continuer la résistance, mais sans en étudier les moyens. On brûle les archives et l'ordre est donné de faire sauter l'arsenal de Falise et toutes les poudrières et de détruire tout le matériel et les approvisionnements. Déjà les troupes désorganisées échappent à l'action des chefs.



(Photo Meys.)

CE QU'IL RESTE DE LA FERME DE CONSTANTINE

A l'aube du 7, le gouverneur est sur les remparts du nord, sans relation avec les secteurs, toutes les communications coupées ; le général Ville, durant la nuit, a essayé de regrouper les troupes, mais le bombardement est d'une telle violence que tout espoir paraît perdu. 5 000 hommes sont hors de combat. A midi, le général Fournier se résigne, pour tenter de gagner vingt-quatre heures, à demander un armistice. Von Zwehl, dont le poste de commandement est dans un verger de la ferme de Vent de Bise, à trois kilomètres à l'est de Boussois, opposa un refus formel. De retour auprès du général Fournier, le capitaine Grenier, muni de pleins pouvoirs pour arrêter les termes de la reddition, reprit le chemin de la ferme de Vent de Bise à 6 heures du soir ; le gouverneur demandait et il obtint que les forts et la place ne fussent rendus que le 8 à midi. Pendant la nuit, les troupes furent désarmées et tous les forts occupés par l'ennemi; un millier d'hommes, avec le commandant Charlier, réussirent à s'échapper.

A 2 heures de l'après-midi, le 8 septembre, à la porte de Mons, le général von Zwehl reçut le général Fournier et offrit de lui rendre son épée, tandis que commençait le long défilé de la garnison.

A la suite de l'enquête entreprise en 1920 sur les circonstances du siège et de la reddition de Maubeuge, il fut reconnu par la Commission que, si la résistance était en fait devenue impossible le 7 septembre, une meilleure conception du rôle de la défense, une méthode plus soutenue et surtout plus d'énergie et de contrôle dans le commandement eussent peut-être prolongé la résistance. Toutefois, pour nous en tenir aux expressions du rapporteur, il importe de dire que le général Fournier, « grand laborieux, esprit aussi pondéré que précis, d'un jugement droit », a rempli toutes les obligations de sa lourde charge de gouverneur, dans les circonstances difficiles où il se trouvait placé.

Le siège de Maubeuge, qui dura plus long-

temps que celui des places belges ou russes aux fortifications modernes, a été une faute de l'état-major allemand. Il a affaibli encore son aile droite, déjà diminuée par le retrait du XIe corps et du corps de réserve de la Garde enlevés le 25 août pour le front russe, diminuée encore des forces nécessaires pour garder les communications, les villes ou investir les places fortes, à Bruxelles et surtout devant Anvers et, en France, devant Givet. Cet affaiblissement, Joffre, au cours de la retraite, l'avait prévu comme un atout dans sa prochaine offensive : « En face d'un ennemi qui s'affaiblira au fur et à mesure de sa progression dans un pays dont les communications sont en partie détruites, nous aurons augmenté dans une forte proportion nos chances de victoire » (Lettre à M. Millerand du 3 septembre).

A cette victoire, la résistance de Maubeuge a donc contribué et le maréchal Joffre l'a reconnu en ces ternes devant le conseil d'enquête : « La résistance de Maubeuge a soulagé mon armée de plusieurs divisions ennemies et surtout de toute la grosse artillerie qui bombardait la place. Donc Maubeuge a rempli son rôle et a contribué à la victoire de la Marne. Si je les avais eues contre moi, il ne faut jamais dire : je n'aurais pas réussi, mais j'aurais été dans un grand embarras. »

Cependant, on ne peut s'empêcher de regretter qu'une résistance d'une énergie extrême n'ait pas permis de gagner quatre jours. A ce moment, l'ennemi eût peut-être préféré lever le siège et voler au secours de la grande armée de Moltke qui, rejetée en désordre sur l'Aisne, allait être coupée à la trouée d'Amifontaine.

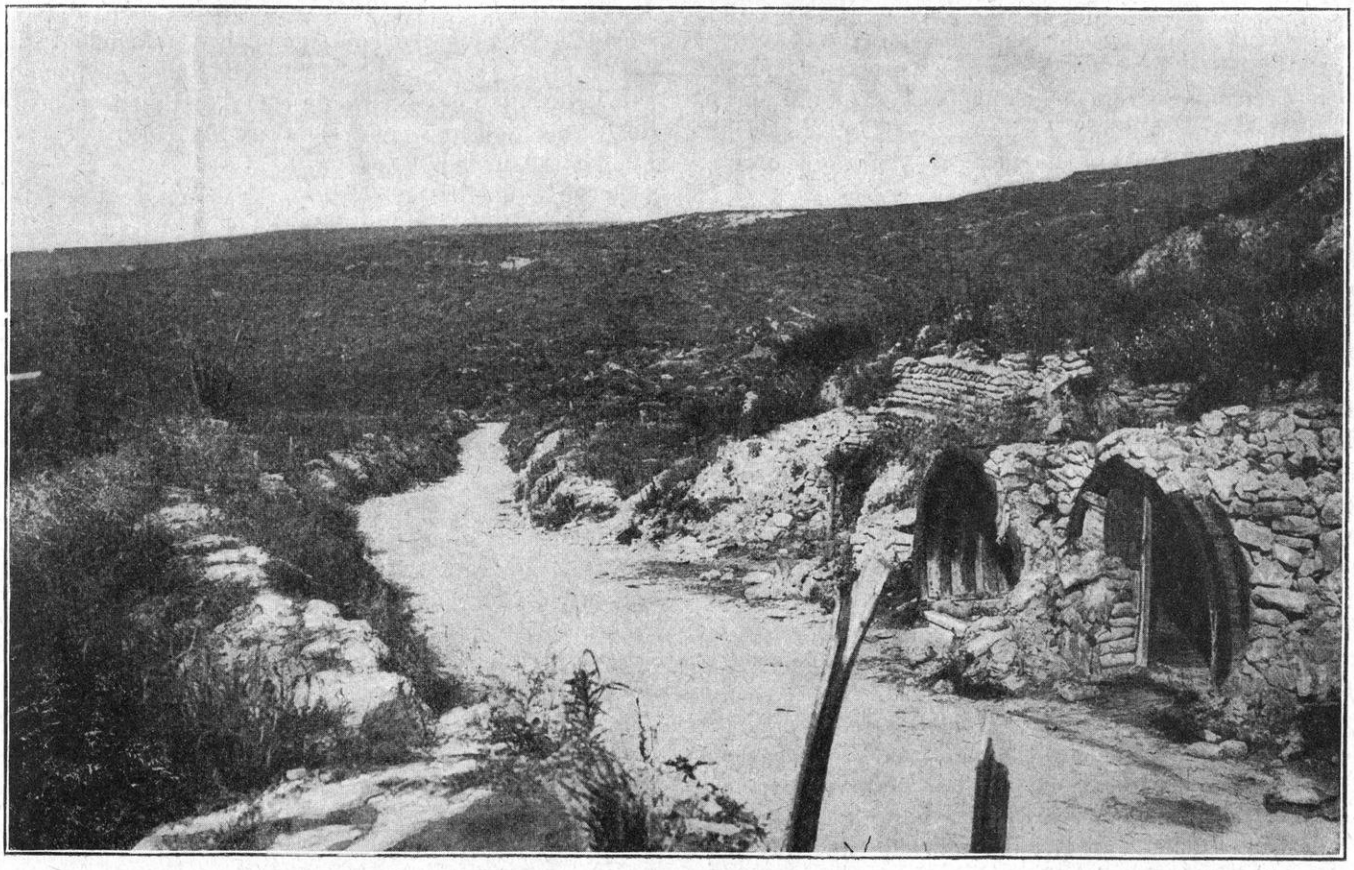
L'EFFORT DU HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND POUR IMITER LA MANŒUVRE DE JOFFRE

On a pu se rendre compte, par l'exposé que nous avons donné des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la bataille de la Marne, quedepuis la grande Instruction de Joffre du 25 août, un immense et judicieux mouvement d'effectifs s'était, du côté français, opéré progressivement de l'Est vers l'Ouest. Nous avons dit, à plusieurs reprises, à la fois l'importance et le détail de ces transports qui avaient pour but, non seulement de tromper la manœuvre allemande, mais de préparer la contre-manœuvre victorieuse de la Marne.

Cette immense rocade des forces françaises *vers l'Ouest* était, en réalité, bien loin d'être achevée au moment où le mouvement de poursuite se heurtait, le 13 septembre après-midi, au massif de l'Aisne. Elle avait permis d'arrêter, puis de battre l'ennemi, mais il s'agissait maintenant de réaliser l'espoir contenu dans le télégramme de Joffre : « La poursuite sera continuée avec toute notre énergie. »

Comme la manœuvre n'offrait de perspectives lointaines que sur l'aile gauche française, c'est donc de ce côté qu'il était urgent de porter tout le poids des renforts amenés du pivot de l'Est. La « bataille des communications » ayant commencé sur les plateaux de l'Ourcq, le général Joffre se proposait de la prolonger jusqu'au complet enveloppement de l'aile droite allemande. Mais, dans cette course au débordement qui deviendra « la Course à la mer », l'avance que Joffre, depuis le 25 août, a obtenue par son initiative, cette avance, au fur et à mesure que le front monte avec succès vers le nord, va tendre peu à peu à disparaître. Disons-le tout de suite, ce fait, sur lequel nous reviendrons, est dû à ce que Joffre ne peut opérer que sur la ligne extérieure, qui s'allonge de plus en plus, tandis que Falkenhayn va opérer sur la ligne intérieure, qui diminuera dans la même proportion. Mais, le 14 septembre au soir, quand le Kaiser donne à Falkenhayn la succession de Moltke, nous n'en sommes pas encore là. Toute l'âpreté de la lutte pour la poursuite se concentre au Chemin des Dames et à la trouée d'Amifontaine ; nous avons vu déjà et nous allons constater encore que les Allemands y portent leurs premiers et importants renforts.

Avant d'expliquer comment, d'une part, s'engage la bataille de rupture et d'accrochage



(*Photo Meys.*)

UNE PARTIE DU VILLAGE DE CRAONNE APRÈS SON BOMBARDEMENT
(AU FOND LE CHEMIN DES DAMES)

aux pentes des plateaux de l'Aisne et en Champagne, et d'autre part, comment s'effectue parallèlement, dans une première « course à la mer », le continuel déplacement des forces vers l'Ouest et vers le Nord, il faut dire, une fois pour toutes, à partir de quelle date et de quelle manière l'ennemi chercha à imiter le système de Joffre consistant à puiser ses réserves dans les troupes combattantes.

Falkenhayn l'a avoué : « Il ne restait donc qu'à exécuter en toute hâte, derrière le front allemand, des mouvements analogues à ceux de l'ennemi. »

Sans autres commentaires que ceux qui ont accompagné nos précédents exposés, nous citerons donc le texte du chef de la section des opérations au Grand Quartier général, le colonel von Tappen. Il donne le schéma exact et autorisé de ce qui fut ordonné et exécuté depuis le 23 août, jour où les succès de l'armée bavaroise à Mohrange et Sarrebourg mirent en question le développement du plan de Schlieffen.

Le Haut Commandement devait-il continuer la poursuite avec la VIe et la VIIe armée, ou bien fallait-il rendre les forces disponibles pour une utilisation sur l'aile droite de l'armée? A ce moment, l'aile droite était en victorieuse avance. Des transports par chemin de fer de l'aile gauche vers l'aile droite étaient alors impossibles, les Belges ayant complètement détruit leurs voies ferrées et le IXe corps de réserve étant lui-même en route pour l'aile droite de l'armée. Si, d'autre part, on avait retiré des troupes des VIe et VIIe armées pour les amener par des marches à pied derrière l'aile droite, elles auraient été pour longtemps paralysées — sans compter des difficultés de ravitaillement — et elles seraient probablement arrivées trop tard pour une décision que l'on attendait immédiatement.

Tout en conservant le plan d'origine, celui-ci fut agrandi de manière que l'attaque, et tout d'abord la poursuite, soit continuée avec la VIe et la VIIe armée afin d'amener, si possible, un *encerclement en grand* des armées ennemies, ce qui, d'après les opinions d'alors, devait conduire à une conclusion rapide de la guerre. Ce plan : percée par la ligne des fortifications françaises sur la Moselle supérieure, ne réussit pas dans le premier élan

sur le terrain hérissé de difficultés (*Charmes : 25 août*) et alors la question se posa de nouveau. Après des conversations détaillées avec la VIe armée, l'espérance que la percée réussirait encore ou qu'au moins une grande partie de l'armée française serait ainsi fixée par de nouvelles attaques, facilitant ainsi la tâche de notre aile droite, décida de l'affaire.

C'est seulement lorsque de nouveaux succès firent défaut (*batailles du Grand Couronné et de la Mortagne*) et que les communications par voie ferrée avec l'aile droite s'améliorèrent que, le 4 septembre, fut décidé le transport de l'état-major de la VIIe armée, de la 7e division de cavalerie, du XVe corps et d'un corps de la VIe armée à l'aile droite, tout d'abord en Belgique. Cet ordre partit le 5 septembre.

Dès les derniers jours d'août, au moment où il était encore impossible de transporter des forces considérables vers l'aile droite, on songea à une percée à travers la ligne des forts d'arrêt au sud de Verdun et à envoyer là, toujours avec l'idée d'encerclement, des parties des VIe et VIIe armées. Mais on abandonna ce projet en raison des difficultés considérables s'y opposant (*c'est-à-dire la prévoyance de Joffre*).

Au commencement de septembre, des bruits circulèrent sur de forts mouvements de chemin de fer, probablement des transports de troupes en direction de Paris. Il fallut compter ainsi sur le départ d'une partie des troupes françaises établies jusqu'alors devant les VIe et VIIe armées. Or nous n'avions plus de réserves à notre disposition immédiatement derrière notre aile droite. La nouvelle VIIe armée devait d'abord être transportée en Belgique et trouver ensuite son emploi sur l'aile droite de l'armée. Cet ordre, arrivé le 5 septembre aux États-Majors, ne put être pleinement exécuté à l'aile droite dans la poussée en avant...

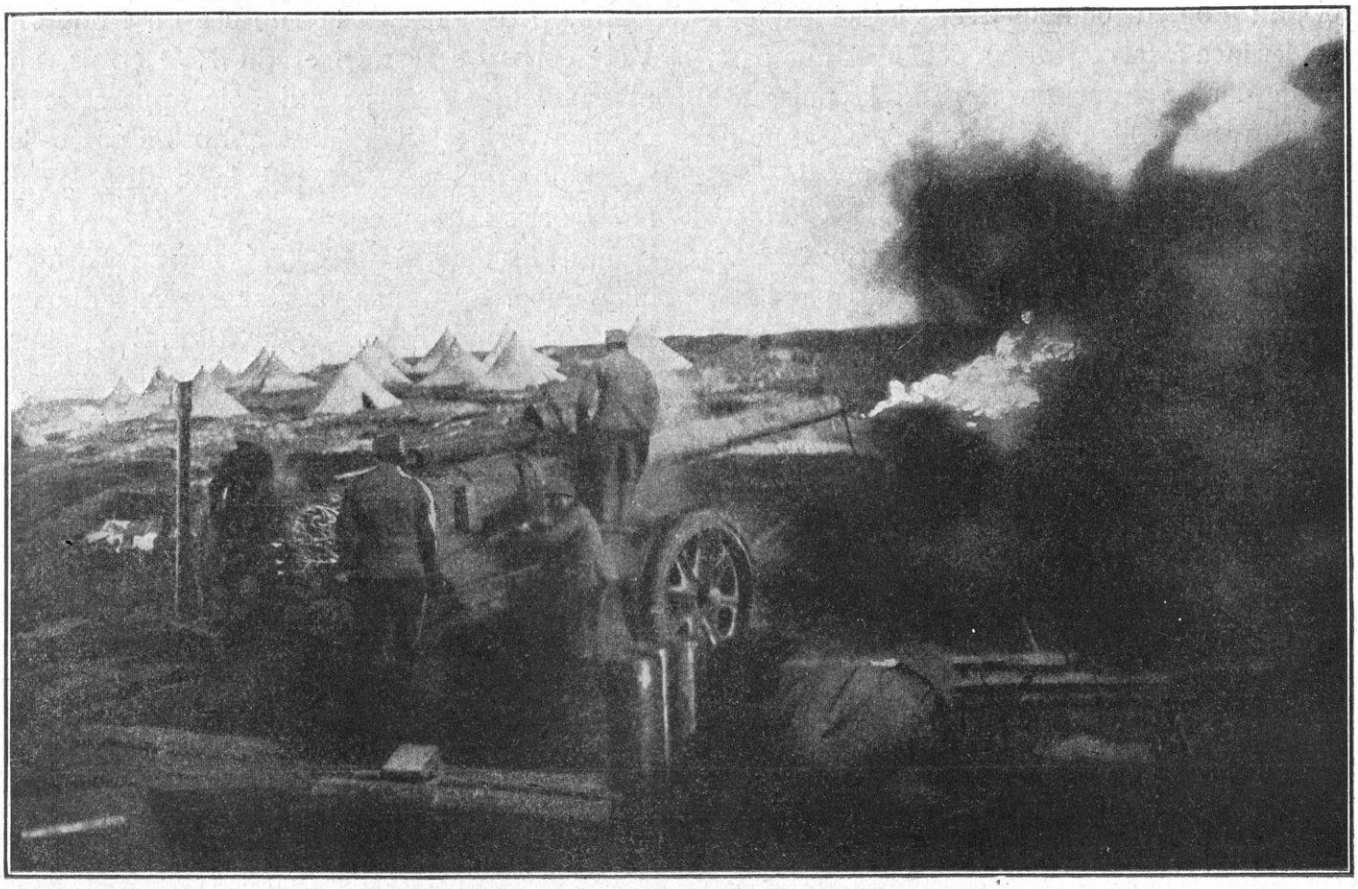
Le 13 septembre on eut des nouvelles inquiétantes de la IIe armée. Le chef de la section des opérations (von Tappen lui-même), à qui parvinrent les nouvelles, offrit au quartier-maître général (von Stein), remplaçant le chef d'état-major malade (von Moltke), de l'accompagner aux quartiers généraux des Ve, IVe et IIIe armées et de rendre disponible un corps dans chacune de ces armées. *Ces trois corps devaient être placés dans la brèche entre la Ire et la IIe armée.* Le 13 septembre au soir, aux quartiers généraux des Ve, IVe et IIIe armées, les mesures nécessaires furent prises ; elle le furent verbalement, bien plus rapidement et sûrement que par les moyens, assez pauvres à ce moment, des téléphones et autres modes de communications... Il s'agissait d'un glissement de troupes tout près du front, ce qui était certainement difficile, mais très bien exécutable. Au quartier général de la IIe armée, où nous nous rendîmes ensuite, ces mesures furent accueillies avec une pleine confiance.

Le 14 septembre dans la matinée, le quartier-maître général (von Stein) et le chef de la section des opérations (von Tappen) purent assister du fort de Fresnes à la rupture, par le feu de l'artillerie, d'une attaque française venue de Reims. Le 14 au soir, très tard, nous partîmes pour rentrer au G. Q. G. à Luxembourg le 15 au matin. Pendant notre absence, le quartier-maître général (von Stein) avait été nommé général commandant le XIVe corps de réserve et le général von Falkenhayn avait pris la direction des affaires du chef d'état-major général de l'armée de campagne à la place du colonel-général von Moltke, malade.

Le 16 septembre, la situation s'éclaircit tout à fait. Grâce à l'entrée en ligne du XIIe corps tiré de la IIIe armée, du XVIIIe corps tiré de la IVe armée, ainsi que la participation des têtes de colonnes du XVe (1) et du VIIe corps de réserve de la nouvelle VIIe armée, la crise principale fut conjurée. La brèche entre la Ire et la IIe armée était comblée. Au flanc droit de notre armée, après l'arrivée du IXe corps de réserve sur l'aile droite, lequel passa immédiatement à l'attaque, en dehors de la cavalerie, on n'annonça pas d'autre ennemi. Le corps tiré le 13 au soir de la Ve armée et mis en marche sur la IIe armée fut arrêté le 14, pendant l'absence du général von Stein et du colonel von Tappen, par le G. Q. G. Aujourd'hui encore, on ne peut s'empêcher de croire qu'une participation offensive de ce corps en coopération avec le XIIe et le XVIIIe corps sur l'aile droite de la IIe armée, en liaison avec le XVe corps arrivant alors avec le VIIe corps de réserve et le IXe corps de réserve, aurait amené un revirement général.

Ce texte met au point toute la question des prélèvements allemands sur les divers fronts jusqu'à la prise de commandement de Falkenhayn. Le haut commandement allemand, en outre, a fait siennes, en tou points, les idées de Bülow. Il lui a confié, le 10 septembre après-midi, le commandement du groupe des Ire et IIe armées, c'est-à-dire la direction de la retraite ; Bülow a immédiatement fait « recueillir » la Ire armée par son VIIe corps sur la Vesle. Le 11 au soir, l'empereur Guillaume a placé également sous ses ordres la VIIe armée (von Heeringen). Ainsi les trois armées qui vont s'engager dans la bataille de l'Aisne sont dirigées par Bülow. Celui-ci s'efforce aussitôt de précipiter l'arrivée des premiers éléments de la VIIe armée : la 26e brigade renforcée (de la 13e division) qui a quitté Maubeuge dès le 7 septembre, en marche sur Laon, reçoit la mission de se porter jusqu'à Braisne. Mais ce n'est qu'une avant-garde, les gros suivent et se hâtent. Il faut à tout prix combler

(1) Le XVe corps avait été retardé en Belgique, ainsi que le signale un radio du 10 septembre, 14 h. 05 : « Une sortie d'Anvers dans la direction Bruxelles-Louvain ainsi qu'un accident de chemin de fer à Mons retardent l'arrivée du XVe corps. »



CANON DE 155 EN BATTERIE

maintenant la brèche où l'adversaire va entrer. Bülow dirige alors les premières colonnes de l'armée von Heeringen à l'est de Laon dans la nuit du 12 au 13 : ce sont elles que nous avons vues entrer en ligne dans la brèche énorme comprise entre Vailly et Berry-au-Bac et combattre sur Craonne-Hurtebise le lendemain 13 septembre, mettant là, le soir même le point final à la poursuite de la Marne, c'était la 28e brigade du VIIe corps de réserve, renforcée par les 14e et 1er régiments de réserve d'artillerie de campagne et par le 7e régiment de pionniers. A droite de cette brigade, vers l'ouest, le reste du VIIe corps de réserve prit position, tandis que le XVe corps arrivait à son tour et entrait en ligne à l'est.

Pour compléter la situation de cette journée décisive du 13, nous avons vu que von Stein et von Tappen, en tournée dans les quartiers généraux, ont dirigé le soir même trois corps des Ve, IVe et IIIe armées sur la trouée d'Amifontaine, mais que les XIIe et XVIIIe corps seuls s'y portèrent. Enfin von Kluck, qui attend le renfort du IXe corps de réserve, est en position derrière l'Aisne et peut étendre, ce jour-là, son aile gauche jusqu'à Vailly.

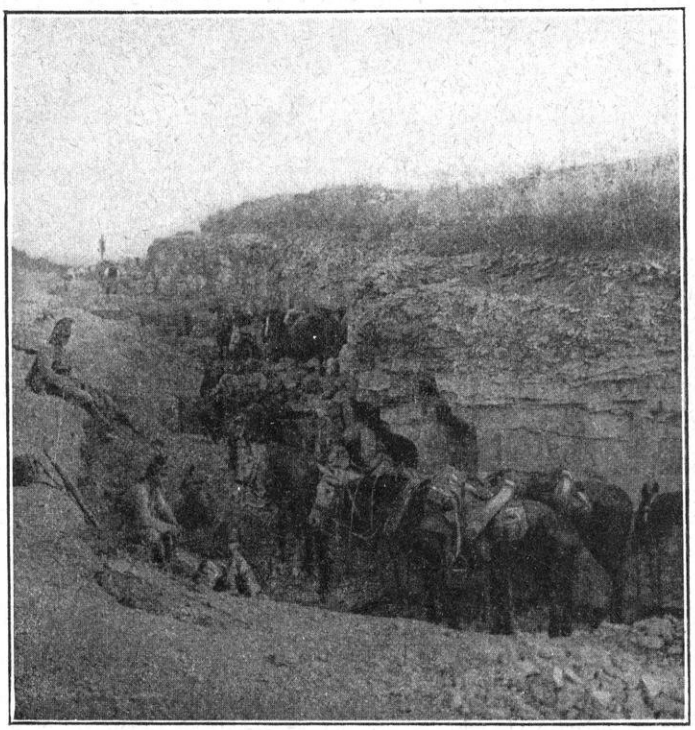
Le resserrement s'affirme de part et d'autre de la trouée. Des renforts considérables, *cinq corps*, parviennent ou vont parvenir à Bülow, en exécution d'ordres antérieurs de Moltke et à la suite des initiatives de von Stein, de von Tappen et de Bülow lui-même. Celui-ci commence à respirer. « Ainsi, écrit-il, le trou commençait à se boucher de plus en plus, et l'ennemi, qui avait déjà percé avec de l'infanterie jusqu'à Amifontaine et avec une forte cavalerie jusqu'à la Malmaison et Sissonne, se vit obligé de ramener ses troupes en arrière pour éviter qu'elles ne fussent coupées. »

LA BATAILLE DE L'AISNE DANS LA JOURNÉE DU 14 SEPTEMBRE

Telle est la situation générale de la bataille de l'Aisne à ses débuts, le 13 au

soir, au moment où nous avons laissé les deux armées face à face. Joffre a décidé, d'une part, d'attaquer de front par le Sud la puissante position du massif de l'Aisne (armée britannique secondée par le détachement Conneau-Maudhuy) ; d'autre part, il la tournera par l'Ouest (armée Maunoury, corps Bridoux et aussi l'armée d'Amade) ; enfin il la tournera par l'Est (armée Franchet d'Espérey) et s'efforcera de gagner Rethel et la Belgique pour surprendre les armées allemandes sur Namur et la Meuse. L'exécution a commencé le 13, dans les conditions que nous avons exposées, dans la trouée d'Aguilcourt-Amifontaine.

La conception allemande, par contre, s'efforce de réaliser une contre-offensive convergente avec *quatre corps de renfort* répartis par moitié de part et d'autre de la *trouée* et une tentative de débordement par *un autre corps de renfort* poussé le long de l'*Oise*. Le Grand Quartier général espère en effet que, le 14 au matin, la 7e division de cavalerie venue de Lorraine arrivera à Noyon et que, le soir même, le IXe corps de réserve descendu par voie de terre de la région de Lille-Valenciennes la rejoindra ; le XVe corps, dirigé d'abord sur Saint-Quentin, est jeté pour la manœuvre de front sur la trouée d'Amifontaine, mais il sera, pense-t-on, remplacé bientôt pour la manœuvre de débordement par le 1er corps bavarois qui commence à s'embarquer à Metz le 14 (1).



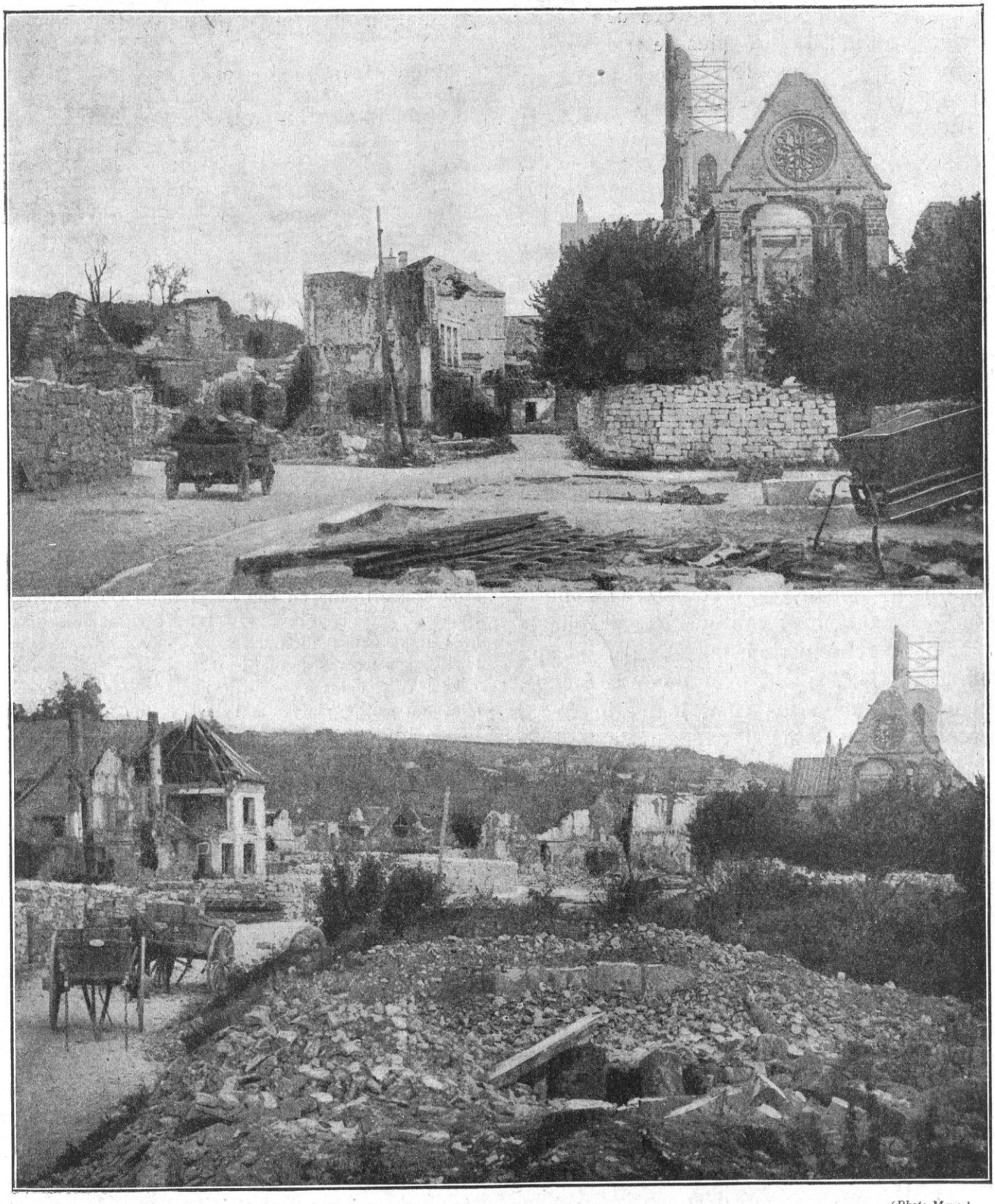
LA CAVALERIE FRANÇAISE PRÊTE A CHARGER SE CACHE DANS UN RAVIN

Enfin, pour appuyer la rupture de front du VIIe corps de réserve et du XVe corps, on attend le XIIe corps qui doit apparaître à midi à Warmeriville. Ainsi, avant de porter le maximum de leur effort, puis la totalité de cet effort dans la manœuvre de débordement par l'Ouest, les deux armées, mais surtout l'armée allemande, continuent à rechercher, d'abord, la décision dans l'offensive de front. C'est dans ces dispositions d'esprit que la bataille reprend le 14 septembre au matin.

A vrai dire, la pensée de Joffre s'attache de plus en plus à la manœuvre de débordement par la rive droite de l'Oise ; il y insiste chaque jour ; nous avons dit (p. 23) quels étaient, le 11 et le 12, ses ordres pressants à Maunoury à qui il faisait prévoir l'entrée en action de corps allemands de renfort dans cette direction et à qui il donnait, pour les combattre, le 13e corps. Mais la cavalerie Bridoux s'est attardée le 13 autour de Saint-Just et Maunoury, qui ne demanderait qu'à se jeter par Lassigny sur les communications allemandes, est retenu, en outre, à sa droite, par l'armée anglaise. Celle-ci, en effet, entend à tout prix être appuyée sur ses deux ailes.

Joffre, malgré la netteté de ses intentions (« c'est des forces de gauche que dépend le sort de la bataille engagée »), n'obtient pas ce qu'il espérait : cette bataille est en somme, malgré lui, une « bataille de l'Aisne » avant de devenir, trop tard, une bataille de l'Oise. La journée du 13 a été marquée par un accrochage de l'armée Maunoury sur sa droite, tandis que la gauche a gagné du terrain jusqu'à Tracy-le-

(1) Disons tout de suite que la menace dirigée par l'armée belge sur les communications allemandes vers Gand obligeront ce corps à rester provisoirement à la disposition du gouverneur de Belgique.



(Photo Meys.)

VAILLY. — DEUX VUES DU VILLAGE PRÈS DE L'ÉGLISE

Mont-Puisaleine (4e corps). Maunoury essaye de se dégager pour réaliser la manœuvre de Joffre ; il sait qu'Amiens a été évacué ainsi que Saint-Quentin ; il n'y a plus de troupes allemandes sur la Somme, le terrain est libre pour le corps de cavalerie Bridoux.

Cependant Bülow a donné ses ordres pour le 14 : les trois armées Kluck, Heeringen et Bülow doivent « *se souder plus solidement en se portant en avant à l'attaque* ». La cavalerie est déployée en éventail : la 7e division de cavalerie doit atteindre Ham et marcher sur Amiens, Beauvais, le corps Marwitz sur Beauvais, Corbeil (!), le corps Richthofen sur Corbeil, Romilly. Von Kluck a pour mission d'appuyer avec sa gauche l'attaque de Heeringen au delà de l'Aisne. Car Heeringen a, en effet, le rôle principal : il doit, d'une part, pousser son armée sur Pontavert où il coupera la retraite aux forces françaises restées au nord de l'Aisne et, d'autre part, gagner les hauteurs sud de la rivière. La IIe armée doit le soutenir vers l'Est. Ainsi la bataille de Bülow concentre les efforts sur Vailly-Craonne-Aguilcourt tandis que la bataille de Joffre porte le poids de l'action aux ailes, en direction de Noyon ou de la Suippe. Maunoury a donné en effet, le matin du 14, l'ordre d'attaque générale avec enveloppement de l'aile droite ennemie par Puisaleine et Carlepont. Franchet d'Espérey, de son côté, prescrit l'attaque au point du jour, face à l'Est, devant Aguilcourt, Brimont et la Pompelle, mais au centre, French, immobilisé devant le fort de Condé, ne manœuvre que par son 1er corps soutenu à droite par le 18e corps (Maudhuy). Le caractère de ces offensives qui, dans les deux camps adverses, semblent porter à faux et s'offrir aux contre-attaques de flanc, est une des causes de la stabilisation prochaine du front.

MAUNOURY VISE NOYON PAR CARLEPONT DU 14 AU 18 SEPTEMBRE

Quoi qu'il en soit, voyons quels sont les résultats qu'obtient l'armée Maunoury. Son aile marchante, 4e corps et 37e division (et en arrière, 13e corps), a ordre d'atteindre, le 14 septembre, par Noyon, la région de Lagny et Fresnières, tandis que la 3e division de cavalerie protège le flanc gauche.

L'ordre général du 4e corps (général Boëlle) prescrit en conséquence : à la 7e division de suivre l'itinéraire Ribécourt-Thiescourt-Dives-Lagny, à la 8e division l'itinéraire Chevincourt-Élincourt-Lassigny-La Potière ; l'artillerie de corps suivra la 8e division à partir de Plessis-Brion ; au 14e hussards de reconnaître les ponts de l'Oise en aval de Pimprez et d'éclairer dans la zone de marche.

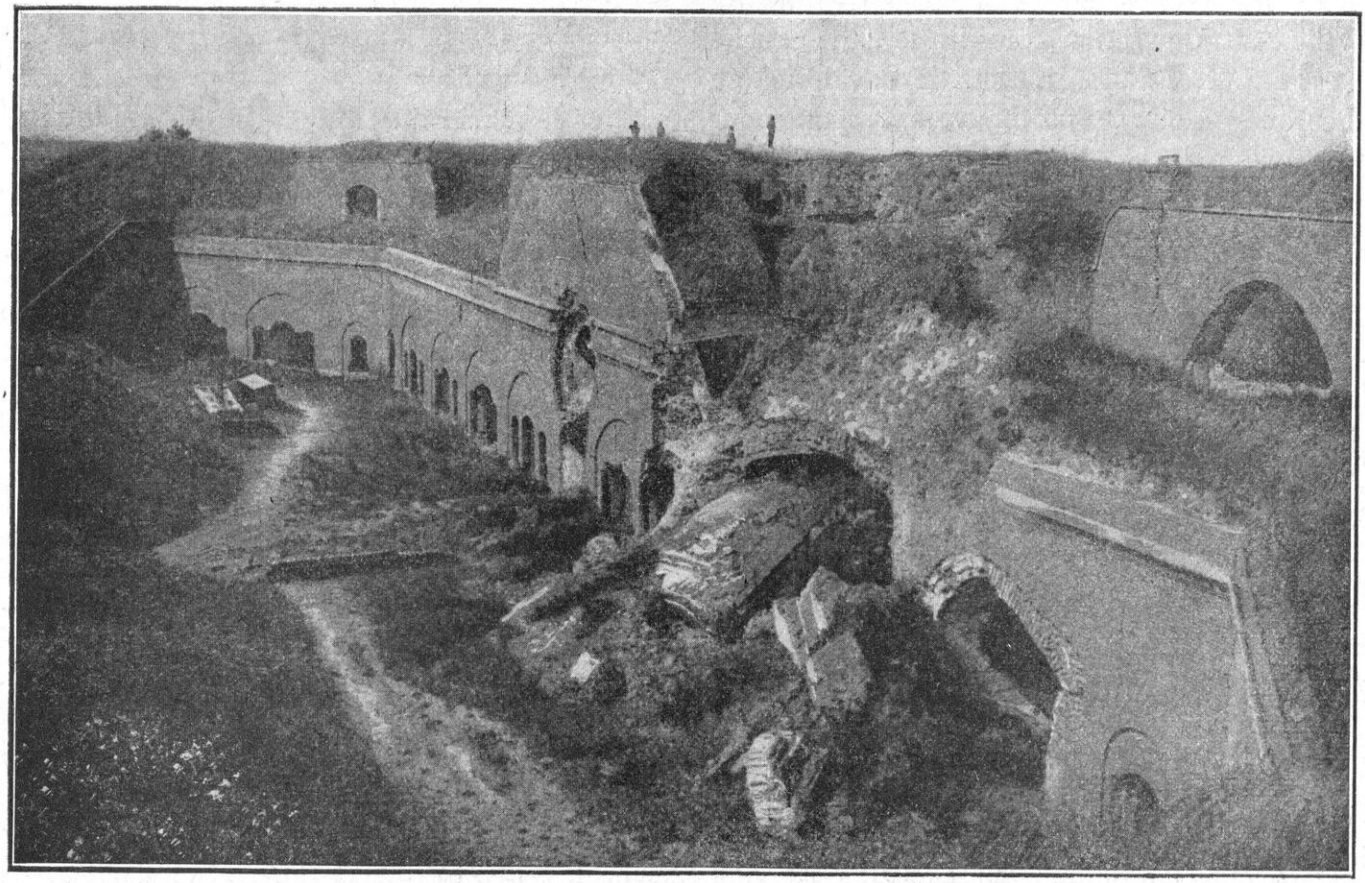
A 11 heures, les mouvements sont en voie d'exécution, un bataillon de flanc-garde occupant Carlepont, lorsque arrive l'ordre général de la 6e armée no 88 : Pour aider le 7e corps arrêté sur la ligne ferme Le Tiolet-Morsain-Vingré-plateau nord de Fontenoy, le 4e corps, laissant ses avant-gardes au Plessis-Brion et à Bailly, doit prononcer avec tout le reste de ses forces disponibles une attaque par le nord de Puisaleine dans le flanc droit de l'ennemi qui paraît être à Nampcel et au nord.

Mais, malgré toute la rapidité qui est apportée dans la transmission et l'exécution de cet ordre, la 7e division ne peut entrer en ligne avant 15 heures et la 8e division avant 16 heures. La 7e division s'engage sur le front Carlepont-bascule de Quennevières, prenant pour axes de ses trois colonnes d'attaque les directions de Mont-de-Choisy, cote 153 et Nampcel. La 15e brigade s'engage avec deux groupes d'artillerie au sud de la route Quennevières-Nampcel, entre la 7e division et la 62e division de réserve qui attaque dans la direction ferme de Touvent-cote 151 ; l'artillerie de corps appuie les attaques.

Le 4e corps entame une lutte violente avec le IXe corps allemand sur le plateau à l'ouest et au sud-ouest de Nampcel et la nuit arrive sans qu'il ait pu obtenir de décision. L'artillerie a continué son feu jusqu'à la nuit.

A 21 heures, la 7e division a 4 bataillons à l'est de Puisaleine tenant les Loges, la 8e division a un régiment au sud de la bascule de Quennevières ; la 7e division a encore 2 bataillons à Carlepont et à l'est, 5 bataillons en réserve à Tracy-le Val, un bataillon à Bailly tenant les passages de l'Oise ; la 8e division a un régiment à Écafaut et à l'est ; sa 16e brigade, qui a continué par ordre vers Lassigny, cantonne dans la zone Chevincourt-Élincourt avec avant-garde à Bellinglise ; un bataillon aux ponts de l'Oise à Montmacq et au sud. Les 135e et 317e sont à Tracy-le-Mont ; 14e hussards à Ollencourt.

En fait, l'avance était peu importante et Maunoury se voyait attiré sur ce plateau de Nampcel au lieu de s'en éloigner vers l'Ouest, de l'autre côté de l'Oise : la résistance de von Kluck vers Soissons et jusqu'à Vailly avait du moins obtenu ce résultat. Cependant la pointe de Carlepont était une menace sur ses communications et le Grand Quartier général de



LE FORT LEVEAU, PRÈS DE MAUBEUGE

Luxembourg, informé, envoya dans la nuit du 14 au 15 cette instruction à Bülow : « Au cas où la Ire armée ne pourrait pas tenir la coupure de l'Aisne, elle devra reculer à temps en direction générale de *La Fère*. Le IXe corps de réserve sera en échelon derrière l'aile droite ; IIe et VIIe armées tiendront dans ce cas la ligne *Laon-Reims*. » Ainsi l'armée allemande est bien près d'abandonner l'enjeu de la bataille qui est en quelque sorte celui de toute la guerre, le massif de Saint-Gobain-Craonne. Cependant von Kluck se fait fort de contre-attaquer sur sa droite avec le IXe corps de réserve, et Bülow, qui se souvient d'Esternay, est obligé, en se référant à la mission de la Ire armée — flanc-garde de l'armée allemande — d'interdire formellement cette offensive. Puisqu'il commande en chef, il ramène la bataille en son centre et ordonne l'entrée en ligne à tout prix de l'aile gauche de von Kluck près de la VIIe armée « au secours de laquelle vole de l'Est le XIIe corps ».

Quand la bataille reprend le 15 au matin, l'armée von Kluck est ainsi disposée : IXe corps sur le plateau de Nampcel jusqu'à Morsain, avec une brigade de réserve et deux de landwehr, IVe corps de réserve sur le plateau de Nouvron, IVe corps sur les hauteurs de Cuisy-en-Almont et Pasly ; le IIe corps est sur le plateau de Cuffies-Vregny, enfin le IIIe corps autour du fort de Condé-Vailly ; la 4e division de cavalerie est à l'aile droite de l'armée, et le corps von der Marwitz (2e et 9e divisions de cavalerie) est à l'aile gauche.

L'ordre de Maunoury pour le 15 est ferme : La 6e armée doit briser définitivement la résistance de l'ennemi en débordant et enveloppant son aile droite ; pour cela, attaquer à fond. La droite et le centre n'ayant pu progresser, c'est au 4e corps (Boëlle) qu'incombe cette mission. Il sera soutenu à sa gauche par la 37e division (Comby) qui doit arriver à Carlepont vers 10 heures. En arrière, le 13e corps (Alix) poussera sa division de tête jusqu'à Thourotte et

Villers-sur-Coudun et couvrira le flanc gauche de l'armée. La 3e division de cavalerie (de Lastours) doit se porter vers Noyon pour coopérer à la bataille.

La bataille est là, en effet, au *carrefour de Carlepont*. Les combats y furent très âpres dans cette journée du 15. Boëlle est à la maison de garde au nord d'Offémont ; sa division Trentinian attaque cote 153-Nampcel, sa division de Lartigue cotes 164 et 155, une brigade se porte du sud de Lassigny sur le Mont de Choisy. On progresse, malgré le feu des mitrailleuses et des canons lourds. Comby tient le Mont de Choisy et attaque Lombray et Cuts. Malgré tous leurs efforts, les troupes se heurtent à une défense bien organisée. Le 104e échoue sur Pontoise et se replie sur la ferme du Mériquin.

Que s'est-il passé? La 3e division de cavalerie de Lastours, qui avait canonné à 11 heures et demie l'entrée de Noyon (route de Roye) défendue par des cyclistes, a rendu compte qu'à 16 heures une brigade ennemie avec de l'artillerie du IXe *corps de réserve* passait à Pont-l'Évêque et marchait sur Sempigny. En outre on apprend que le 4e spahis, qui avait poussé jusqu'au sud de Brétigny, a été refoulé par la fusillade et les mitrailleuses. Voilà le point et l'heure où s'arrête nettement notre effort : l'arrivée du IXe corps de réserve barre la route et arrête la pointe d'enveloppement. Le soir tombe.

Va-t-on passer le lendemain 16? Il faut tenter l'effort suprême. Maunoury, à Villers-Cotterets, le dicte en ces termes à 22 heures :

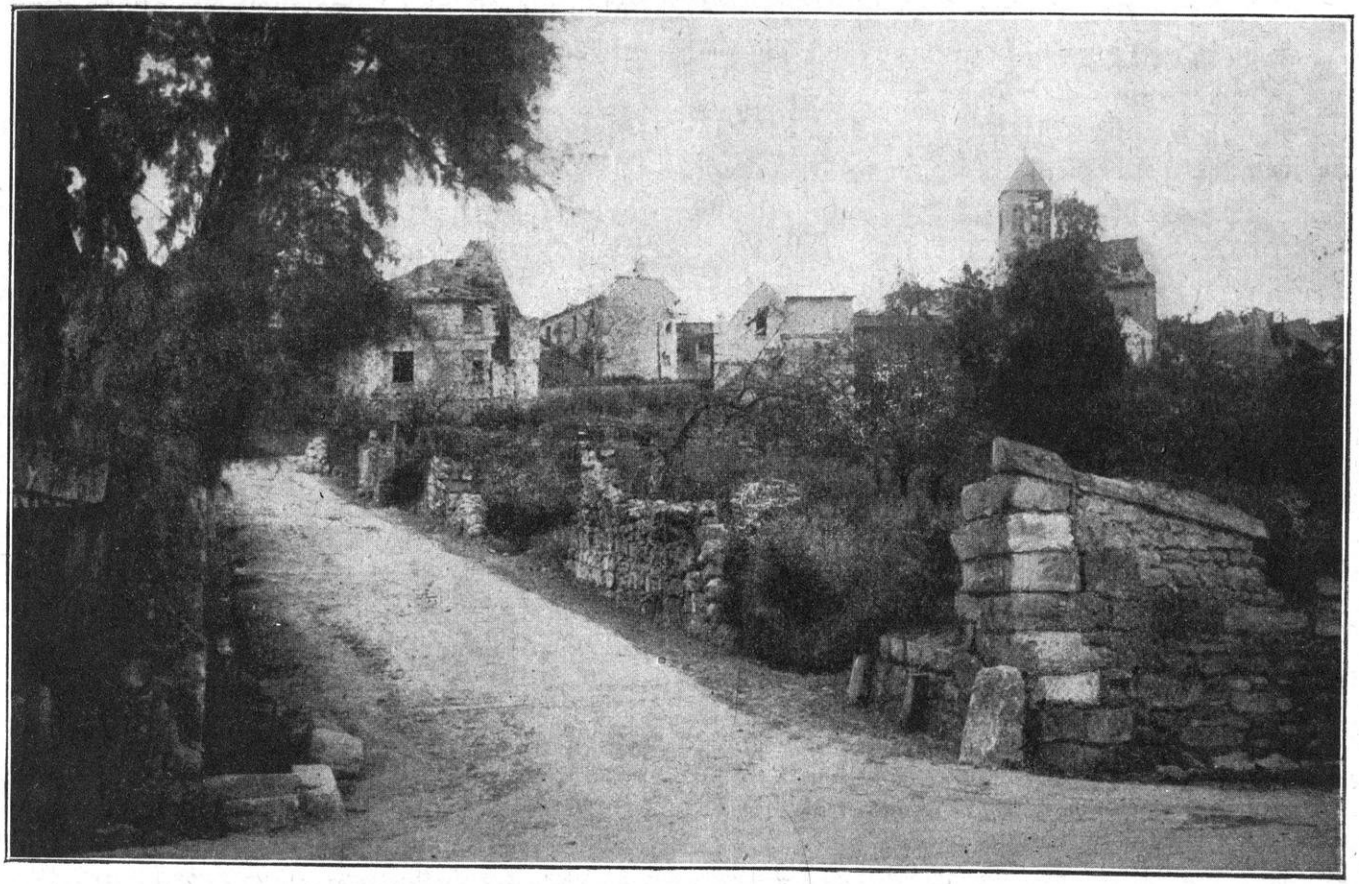
A notre aile gauche, la 37e division renforcée d'une brigade du 4e corps *a complètement débordé ce soir la droite* allemande attaquée par le 4e corps. *Sur le reste du front, la situation est stationnaire.* Afin d'obtenir la décision avant l'arrivée de nouveaux renforts ennemis, le général commandant la 6e armée ordonne que dès 5 heures du matin les attaques reprendront sur toute la ligne *avec la plus grande violence* et devront être menées coûte que coûte jusqu'à l'assaut. Il s'agit aujourd'hui de vaincre ou de se faire tuer. Le général compte que tout le monde comprendra la gravité de l'heure présente qui exige tous les sacrifices en vue du succès définitif. Les objectifs demeurent ceux assignés antérieurement. Poste de commandement de l'armée : croisée des routes 3 kilomètres sud-est de Vic-sur-Aisne.

Dès le matin du 16, l'ennemi rejeta le 115e dont les avant-postes étaient au sud de Pontoise ; il poussa jusqu'à la ferme du Mériquin défendue héroïquement par le commandant Forcinal, du 104e. La 37e division s'efforça en vain de déboucher de Cuts et de Bellefontaine ; la 16e brigade perdit Carlepont (18e division du IXe corps de réserve) et la situation de Comby attaqué sur Caisnes devint critique. C'est alors que la 3e brigade marocaine, avec un admirable élan, à 18 heures, enlève Carlepont.

Mais Maunoury n'a pas encore obtenu de décision. La 51e brigade (du 13e corps) est arrivée trop tard sur Huleu pour exploiter le succès de Carlepont. Joffre, dans la journée, a vivement ressenti le retard du 13e corps ; il a écrit à Maunoury : « C'est de la 6e armée et des *forces de gauche* en particulier que dépend actuellement le sort de la bataille engagée. Je vous prie de dire à vos troupes et en particulier à celles des *4e et 13e corps et de la 37e division*, par l'intermédiaire de leurs chefs, que *je compte absolument sur elles.* »

Maunoury transmet ces paroles en ajoutant qu'il a confiance que ses troupes « feront, dans la bataille de l'Aisne, plus que leur devoir ». Il prescrit à sa droite d'organiser le terrain ; il sait que de ce côté l'armée anglaise, si elle a repoussé de fortes contre-attaques, a reçu une division fraîche ; par ailleurs, sur les communications de l'ennemi, le corps de cavalerie Bridoux est à Péronne et opère en direction de Saint-Quentin. Tout espoir n'est donc pas perdu, d'autant plus que les renseignements recueillis semblent indiquer la préparation, chez l'ennemi, d'un mouvement de repli ; mais la journée du 17 va, une fois encore, amener une déception.

Dans le but d'étayer l'aile droite de von Kluck, le haut commandement allemand a renforcé cette aile du corps de cavalerie von der Marwitz (2e et 9e divisions) qui, de Vailly, passe le 16 par Coucy-le-Château. Bülow ordonne pour le 17 la continuation de l'atta-



CELLES-SUR-AISNE. — LA TRAVERSÉE DU VILLAGE

que, sous réserve que les IXe corps et IXe corps de réserve se ménageront la possibilité de rompre le combat et de s'échelonner ensuite en arrière dans la région Nampcel-Noyon ; l'artillerie lourde est à Chiry et au Mont Renaud. Dans la matinée, la brigade marocaine est arrêtée devant Laigle, puis elle perd Carlepont ; à 14 h. 30, Ebener reçoit de Maunoury l'ordre de prendre le commandement d'un groupement chargé de déblayer Carlepont et les bois d'Ourscamp et de Carlepont : 37e division, 16e et 51e brigades, 3e brigade marocaine, brigade de spahis, 2 groupes d'artillerie du 13e corps, une brigade de la 62e division de réserve ; mais la journée a été pluvieuse et le général Ebener ne peut reprendre l'offensive.

A 22 heures, Maunoury prend une grave décision. De violentes attaques du IXe corps de réserve partant de Noyon par les deux rives de l'Oise (l'initiative de von Kluck a réussi) ont forcé le 13e corps à se replier sur la ligne Bailly-Machemont-Mélicocq-Vandelicourt. « La situation de la 37e division qui se trouvait très en pointe, écrit Maunoury à ses lieutenants, et l'obligation de renforcer l'aile gauche de la 6e armée m'ont obligé à reporter sur la ligne Bailly-Puiseux (1) le front occupé par le groupement Ebener. »

Dès ce jour, la bataille de l'Aisne, c'est-à-dire la bataille pour aborder le massif de Saint-Gobain *à l'est de l'Oise*, est virtuellement finie. Maunoury écrit dans la nuit : « *En vue d'une nouvelle manœuvre par la rive droite de l'Oise...* » C'est en effet une nouvelle opération qu'il s'agit maintenant d'envisager. Elle ne peut consister qu'en une nouvelle masse de manœuvre jetée de l'autre côté de l'Oise, pour déborder vers le Nord la droite allemande. Maunoury, répondant aux instances de Joffre, lui rend compte de ses intentions : « Je prendrai demain 18 mes dispositions pour réunir tout le 13e corps sur la rive droite de l'Oise et

(1) Le 3e zouaves enleva un drapeau allemand à l'attaque de Tracy-le-Val.

pour *retirer du front le 4e corps* qui sera porté *à la gauche* de l'armée. Le mouvement s'achèvera dans la nuit du 18 au 19. »

Ainsi la journée du 18 marque la fin de la bataille sur l'Aisne inférieure. A midi, de son poste de commandement de Croutoy, Maunoury précise la physionomie nouvelle que devra prendre ce champ de bataille :

Des renseignements recueillis, il semble que l'ennemi exécute des glissements de troupes vers le nord-ouest, à l'abri de l'organisation défensive puissante établie sur tout son front.

Afin de répondre à la manœuvre de l'ennemi, il y a lieu de constituer à l'aile gauche de notre dispositif une masse capable non seulement de parer aux mouvements débordants de l'ennemi, mais encore d'assurer l'enveloppement. La 6e armée répondra à l'organisation défensive allemande par une organisation similaire qui lui permettra, tout en assurant l'intégrité de son front, de faire des prélèvements de troupes pour les reporter à son aile gauche. Il convient donc *d'organiser avec le plus grand soin* le terrain conquis et de profiter de l'appui fourni par cette organisation pour constituer dans chaque grande unité en arrière du front des réserves. La *constitution de ces réserves* permettra de donner aux troupes un repos nécessaire.

Il reste entendu que l'on doit conserver sur tout le front une attitude agressive et tenir toujours l'ennemi sous la menace d'une offensive énergique, de manière à l'empêcher de se dégager.

L'organisation du commandement sera la suivante de la droite à la gauche. Rive est de l'Oise : général de Lamaze, 5e groupe de divisions de réserve (55e div., 56e div., 45e div.) ; général Vautier (7e corps) ; général Ebener, 6e groupe de divisions de réserve (61e div., 62e div., 37e div. et provisoirement 3e brigade marocaine). Rive ouest de l'Oise : général Alix (13e corps, 4e brigade marocaine), général Boëlle (4e corps, brigade de spahis), général de Lastours (3e div. de cavalerie), général Conneau (corps de cavalerie : 1re, 5e, 8e et 10e div. de cavalerie).

La bataille de Lassigny-Roye avec Castelnau commence donc le 18, par suite de cette nouvelle mission des 4e et 13e corps; elle inaugure la Course à la mer que nous exposerons bientôt, lorsque nous aurons achevé le récit de cette bataille de l'Aisne prolongée par Soissons, Craonne et Brimont et le récit de la bataille de la Woëvre. La Course à la mer, avons-nous dit, sera alimentée par les forces prélevées sur le front immobile et défensif étendu de l'Oise aux Vosges.

C'est cet arrêt du mouvement et cette stabilisation organisée sur les pentes du formidable massif de l'Aisne que nous allons exposer maintenant.

LA BATAILLE DU CENTRE ACCROCHEE AU PIED DE LA FALAISE DU 14 AU 18

Tandis que, du 14 au 18, nous avons vu la gauche de Maunoury se relever jusqu'à Cuts, son centre et sa droite restaient près de l'Aisne et progressaient à peine. Il s'agissait pour le général de Lamaze (quartier général au château de Bellevue) de pénétrer dans le couloir de Crouy en enlevant avec les 55e et 45e divisions les hauteurs de Pasly-Cuffies. On ne put y parvenir, malgré l'héroïsme de la brigade marocaine Ditte, notamment, qui, le 16, mordit à la croupe 132.

French, à droite, restait dans l'expectative. Nous avons dit que, le 13 au soir, il était en possession de tous les passages de l'Aisne, sauf le pont de Condé, et se tenait sur la rive nord au pied de la falaise ; pendant la nuit, ses trois corps avaient construit des ponts et, le 14 au matin, le reste du 1er corps (Douglas Haig) franchit l'Aisne à Bourg, le 2e (Smith-Dorrien) à Vailly et Missy, le 3e (Pulteney) à Venizel. Tout de suite, nous allons voir les deux corps de gauche accrochés et immobilisés au bord du plateau, tandis que le 1er corps va pousser son effort jusqu'à proximité du Chemin des Dames : c'est qu'il pénètre, en ce point, dans la brèche déjà signalée qui s'étend entre von Kluck et von Bülow, depuis Vailly jusqu'à Berry-au-Bac, brèche dans laquelle les premiers éléments du VIIe corps de réserve n'ont apparu que la veille, 13 à midi, vers Hurtebise. Or Douglas Haig s'élance vers le Chemin des Dames le 14 au matin. Ainsi sa situation, son élan, son premier succès le rendent solidaire de la partie orientale du champ de bataille de l'Aisne où tout l'effort de Bülow consiste à coincer en tenaille les troupes françaises portées en angle de part et d'autre de la trouée d'Amifontaine. Avant de tracer le schéma de cette bataille de l'Est à laquelle participe le 1er corps anglais, voyons comment la bataille du Centre (droite

LE BOIS-FOULON, SUR LE PLATEAU DE VAUCLERC

de Maunoury et gauche de French) se brise au bord du formidable massif et de l'étroit couloir de Soissons.

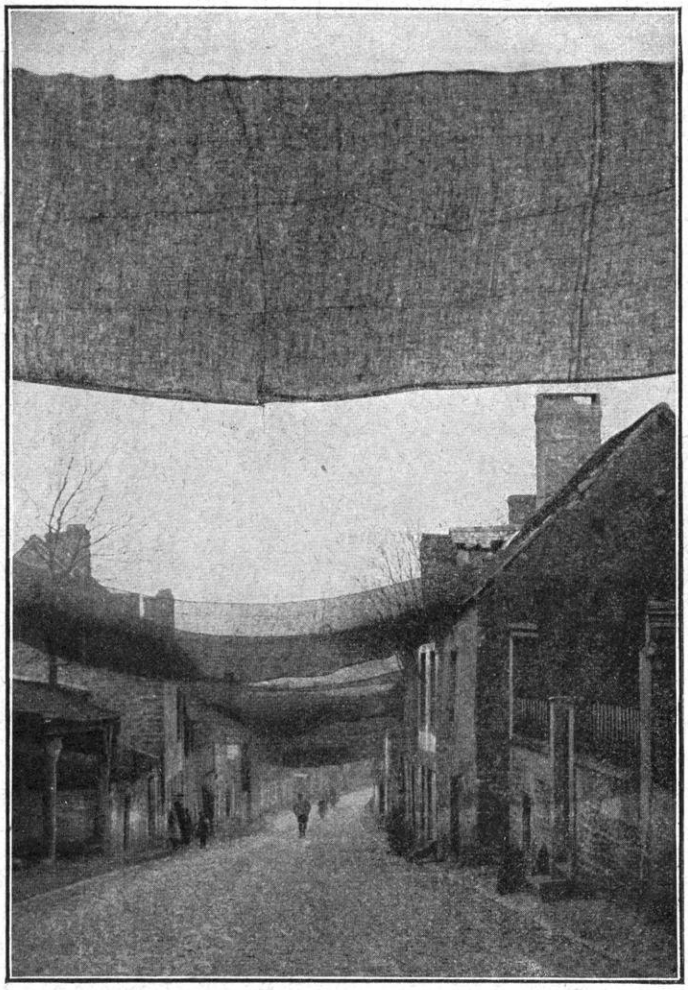
« Ce même jour, 14 septembre, écrit French, les choses ne marchaient pas aussi bien au centre et à la gauche de l'armée. » En effet, au 2e corps (Smith-Dorrien) la division Hamilton, s'étant avancée jusqu'à Aizy, fut refoulée par le IIIe corps allemand qui, nous le savons, avait quelques éléments près de Condé et toute une division (la 6e) près de Vailly. La division Fergusson fut également arrêtée au sud de Chivres par l'artillerie lourde allemande : le fort de Condé, pivot de la résistance allemande, restait inébranlable. Au 3e corps (Pulteney), la division Snow se maintint accrochée au nord de Bucy-le-Long, en liaison avec les Français arrêtés eux-mêmes au nord de la hauteur de Crouy. Ces résistances et, en outre, un radio intercepté ont maintenant convaincu French que l'ennemi va faire tête sur l'Aisne. Il s'inquiète du chiffre de ses pertes, de la supériorité de l'ennemi en artillerie, de la pointe en avant de son 1er corps. Le renfort attendu de la 6e division ne le réconforte pas. S'il songe un instant à l'envoyer à Haig pour que celui-ci pousse vers l'Ouest et dégage ainsi les 2e et 3e corps, il écarte vite cette initiative et se reprend à attendre l'aide et l'avance de ses voisins et, surtout, de Maunoury. Le 15 et le 16, c'est en effet vers l'Ouest que portent ses regards ; il va voir Maunoury, revient confiant et, le soir du 16, apprend, désappointé, que le couloir de l'Oise n'a pu être ouvert. « C'est à ce moment précis, écrit-il, que je fais remonter l'origine des graves craintes qui commencèrent alors de m'agiter. » Nous ne reviendrons pas, pour le moment, sur le sujet de ces craintes, c'est-à-dire la sécurité des ports de la Manche ; la Course à la mer et la bataille des Flandres nous en fourniront l'occasion.

Mais il faut retenir que, de l'aveu de French lui-même, ces préoccupations eurent une répercussion sur les dispositions prises par le commandement anglais pendant la bataille

de l'Aisne. Le général de Lamaze, arrêté sur les hauteurs de Cuffies-Crouy, le général de Maudhuy, obligé d'abandonner Craonne, réclamèrent en vain l'appui offensif du maréchal French. En observation au pied de la falaise, de Vailly à Bucy-le-Long, French se contenta d'espérer le succès de ses voisins sans y participer. Fouiller les villages et y réquisitionner tous les outils de terrassiers, organiser une position éventuelle de repli au sud de l'Aisne, constituer une forte réserve avec la division de cavalerie de Gough et la 6e division, c'est à quoi il s'emploie. En tout cas, l'obstacle du fort et du pont de Condé, bien qu'entouré par le corps de Smith-Dorrien, ne lui semble pas valoir les sacrifices d'une attaque. Lorsque, le 18, Joffre lui fait part de son intention de jeter l'armée Castelnau à l'ouest de l'Oise pour achever le débordement de l'aile droite allemande, French, l'esprit plus libre et tout à fait rassuré désormais sur le rôle défensif qui lui incombe, organise un premier système de relève régulière dans les tranchées.

Ne pouvant obtenir le concours des Anglais, le général de Lamaze avait dû limiter son action et subir le feu des canons lourds allemands.

Le 17 à 15 h. 30, la brigade Quiquandon et les Marocains du général Ditte ont attaqué les hauteurs que tiennent les Allemands et d'où ils dominent toute la boucle de l'Aisne. Après une vigoureuse préparation par l'artillerie, nos fantassins, baïonnette haute, sont sortis de leurs tranchées creusées à mi-pente et sont parvenus sans difficultés jusqu'à la première ligne adverse. L'ayant trouvée occupée par des mannequins, ils se ruèrent alors à l'assaut de la seconde ligne, placée à contre-pente. Un feu nourri les a accueillis à courte distance. Pris d'écharpe par les mitrailleuses, qui se sont démasquées soudain d'un pli de terrain, nos braves ont dû se replier, non sans quelques pertes (1).



COMMENT LE VILLAGE DE LA POMPELLE SE PROTÉGEAIT DU REPÉRAGE DES AVIONS ENNEMIS A L'AIDE DE TOILES DE TENTE

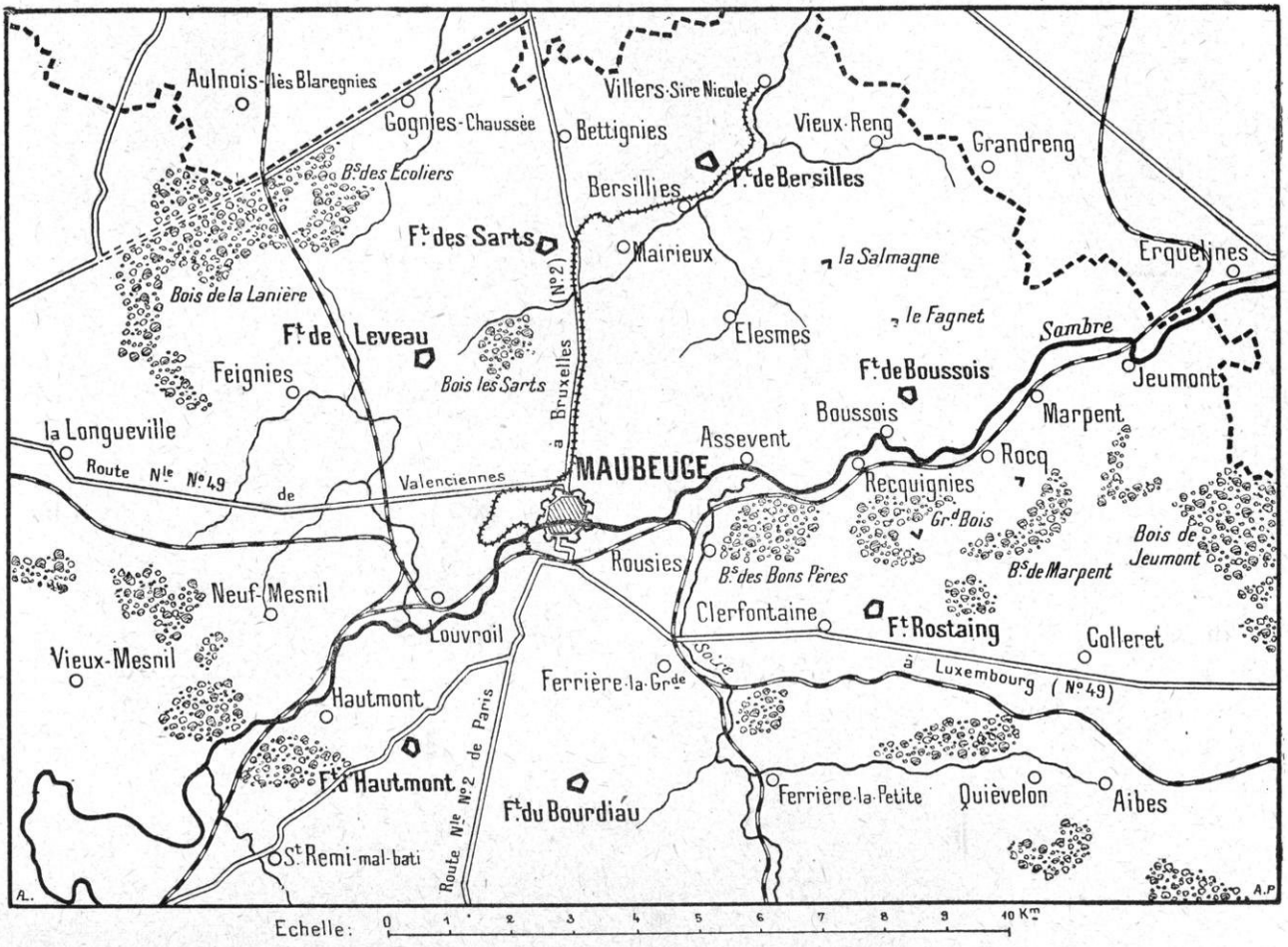
Tel est le caractère de ces attaques au centre de la bataille de l'Aisne, à l'heure où les ordres du 18 transforment la lutte et la limitent à une défensive active (2).

LA TROUÉE D'AMIFONTAINE EST BARRÉE DÈS LE 14 ET DÉFINITIVEMENT PERDUE LE 15

Au moins, si les espoirs de Joffre étaient déçus à Carlepont, d'une part, à Crouy et à Vailly d'autre part, ne pourra-t-on les voir se réaliser à l'aile droite de la bataille? Nous avons dit ci-dessus les mesures prises par le haut commandement français pour pénétrer dans la trouée d'Amifontaine et celles que prenait au même instant le haut commandement allemand

(1) Henry d'Estre, *D'Oran à Arras*, p. 177.

(2) Dès le 14 septembre, Joffre avait mis les armées en garde contre les attaques frontales sur les positions fortifiées: « Je vois par compte rendu des armées qu'on s'obstine à attaquer de front les positions organisées par arrière-gardes ennemies. On fonce sur toute résistance qui se présente, au lieu de la masquer et de la faire tomber par *débordement*. Ce dernier procédé est plus rapide qu'une attaque frontale toujours difficile et qui a grave inconvénient de coûter plus d'hommes et demande plus d'effort. Il convient d'attirer l'attention des commandants de corps d'armée sur ce point. »



LES FORTIFICATIONS DE MAUBEUGE

pour y coincer à tout prix les forces françaises.

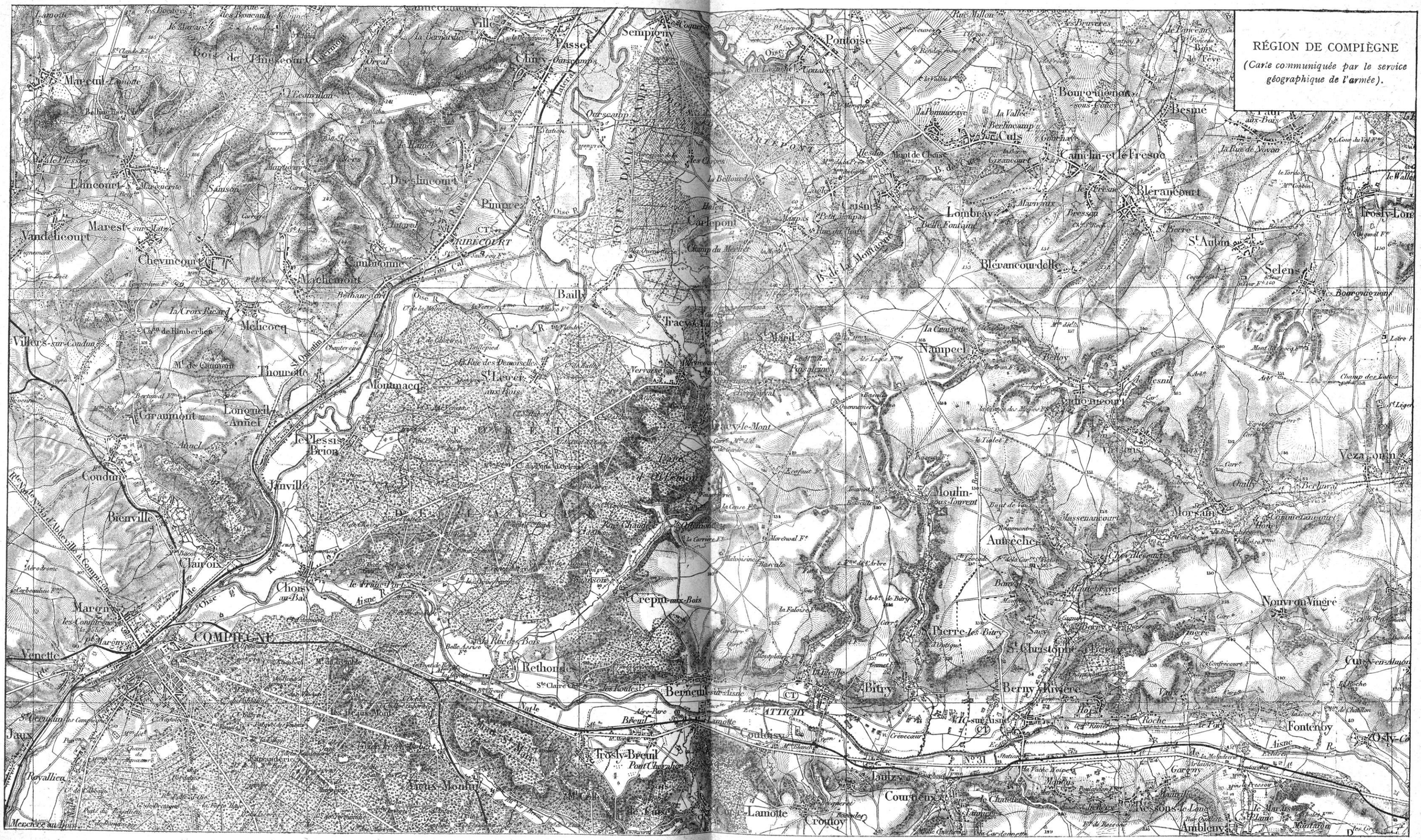
Le matin du 14, la pluie tombe et la brume couvre les collines qui, de la vallée de l'Aisne, grimpent entre les ravins vers la haute ligne du Chemin des Dames. Le 1er corps anglais a reçu l'ordre de franchir le front Moussy-Moulins à 7 heures du matin. C'est d'ailleurs la seule action de l'armée britannique qui présentera un caractère nettement offensif au cours de la bataille. Douglas Haig est résolu à marcher de l'avant vigoureusement. La 1re division Lomax monte sur Vendresse et sur l'éperon est de Troyon ; elle y surprend l'ennemi, qui accourt de Laon (VIIe corps de réserve soutenu par la 9e division de cavalerie) et lui enlève, aux abords de la sucrerie de Troyon, 600 prisonniers et 12 canons (1) ; la 2e division Monro remonte le ravin de Braye et atteint le soir, après un vif combat, la ligne La Bovette le Tilleul crête d'Ostel. A la nuit, après avoir perdu près de 2 000 hommes et 3 colonels, le corps de Haig, lancé et maintenu en pointe, tenait solidement son front, en liaison à gauche avec le corps Smith-Dorrien par la division de cavalerie Allenby, mais ceux-ci en retrait et accrochés, comme nous l'avons dit, au pied des falaises de l'Aisne.

Les Anglais, appuyés à droite sur le plateau de Paissy, y avaient trouvé la liaison avec le 18e corps français (général de Maudhuy). La veille au soir, après que des patrouilles française eurent poussé jusqu'à Chermizy, de l'autre côté de l'Ailette, la 76e brigade Pichon avait occupé en effet le plateau de Paissy, ayant à sa droite la 36e division arrivée à Oulches et la 35e à Craonne et Corbeny. Dans la trouée, le corps de cavalerie du général Conneau occupait Amifontaine (4e division),

(1) Voir le récit de ce fait d'armes dans Lord Ernest-W. Halmiton : *Les sept premières divisions anglaises*, p. 96.

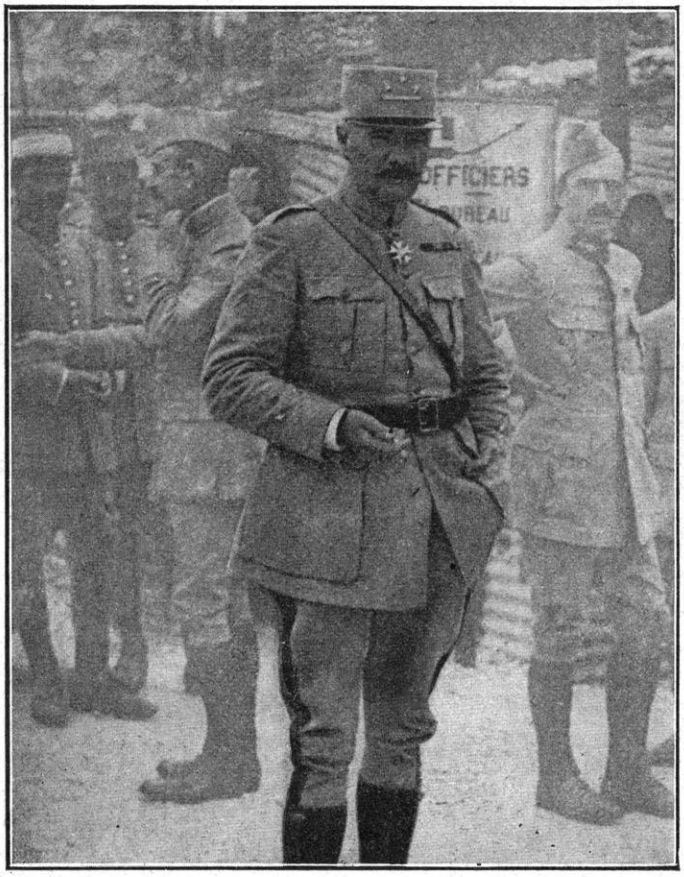
RÉGION DE COMPIÈGNE

(Carte communiquée par le service géographique de l'armée).



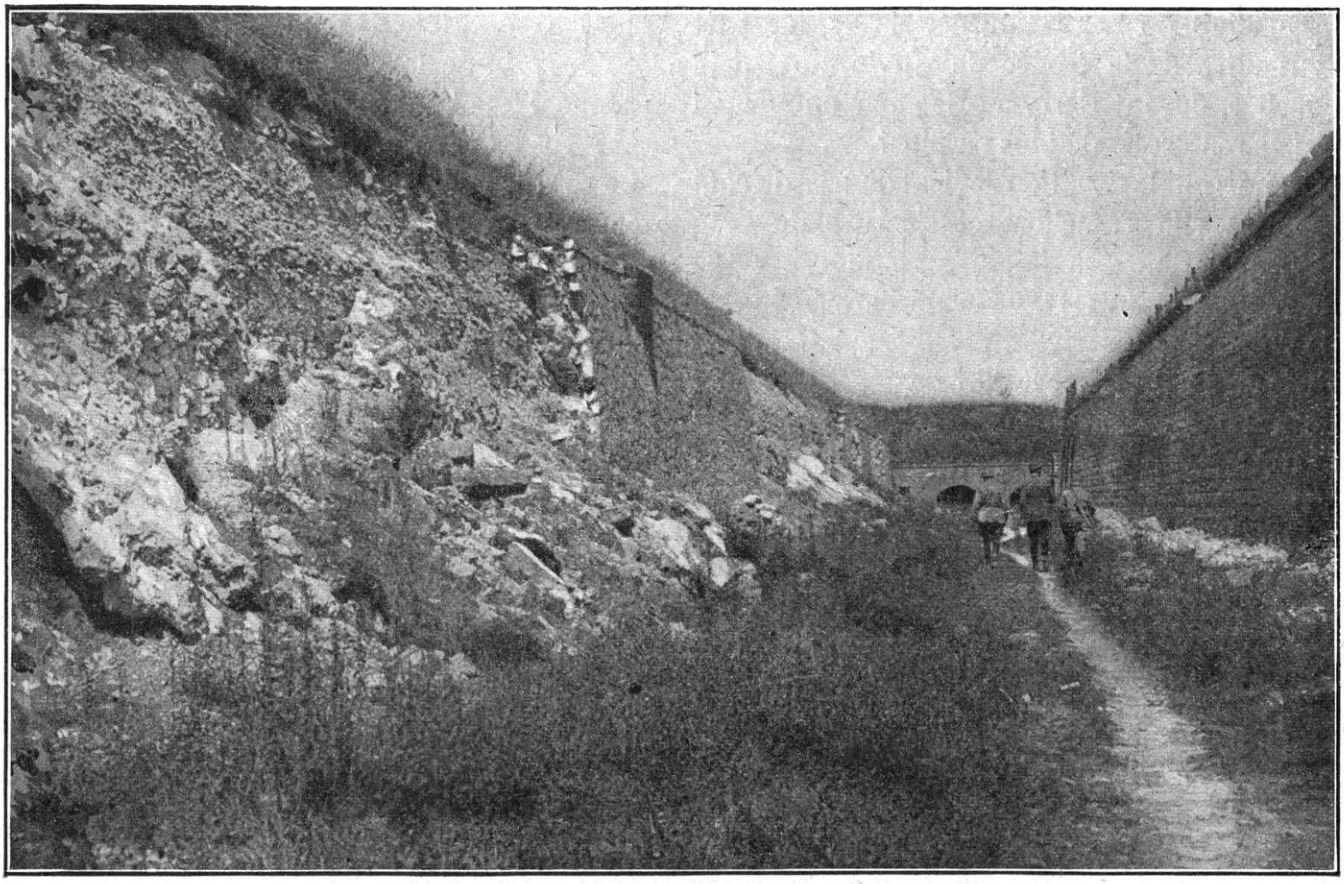
Sissonne (10e division), Berry-au-Bac (8e division) ; les deux divisions de réserve de Valabrègue, qui avaient été rejetées d'Aguilcourt et de Condé, tenaient les cotes 91 et 100. Le général Franchet d'Espérey, dans la nuit du 13 au 14, reconnaissant que l'ennemi avait organisé fortement les hauteurs ouest de Brimont, le fort de Fresnes, les hauteurs de Berru et le fort de la Pompelle, devant les 3e, 1er et 10e corps, avait prescrit à ses troupes de reprendre l'attaque le 14 au point du jour.

Au 18e corps, Maudhuy avait ordre de s'emparer du moulin de Vauclerc et de la ferme d'Hurtebise. Bien que l'ennemi eût réoccupé le Chemin des Dames dans la nuit (25e brigade de landwehr), la 76e brigade et la 36e division se jetèrent à l'assaut, enlevèrent dans l'après-midi Craonnelle, les pentes du plateau de Vauclerc et la ferme d'Hurtebise. Le VIIe corps de réserve (von Zwehl) se défendait difficilement ; on pouvait espérer le rejeter de l'autre côté de l'Ailette, si le corps de cavalerie Conneau avait pu, de son côté, le prendre à revers. Mais il est lui-même pris à partie par le corps de Richthofen qui opère avec deux divisions de cavalerie (Garde et 2e division) et rejette la 10e division de cavalerie française de la Malmaison-Sissonne sur Amifontaine. En outre, le XVe corps allemand progresse vers Aizelles, en direction de Corbeny et, l'après-midi, Corbeny et Craonne sont évacués par la 35e division. La ligne, vers le soir, passe par Oulches, la lisière sud de Craonne, la ferme du Temple, la Ville-au-Bois, le Choléra, Berry-au-Bac. Le groupe Valabrègue, à droite du corps Conneau, ne réussit pas non plus à progresser ; il était au point sensible de la ligne ennemie : Aguilcourt-Neufchâtel. Or, c'est en ce point que Bülow porte les renforts qu'il reçoit. Le VIIe corps (général von Claer) lance le 14 à 8 heures, au nord de Neufchâtel, un détachement mixte contre les 8e et 4e divisions de cavalerie française (général Abonneau) qui, de Prouvais, attaquaient sur Guignicourt-Neufchâtel. Déjà, nous l'avons vu, la 10e division a dû être ramenée de Sissonne sur Amifontaine et voici que le corps Conneau, attaqué à l'Est, l'est aussi à l'Ouest, par le XVe corps (général von Deimling), sur Craonne-Corbeny. A midi, le général Conneau est obligé de donner au général Abonneau l'ordre d'agir vers le Camp de César, de manière que les trois divisions repassent l'Aisne à Berry-au-Bac, Pontavert et Maizy.



LE GÉNÉRAL PASSAGA

C'en est fini du raid à travers la trouée ; il s'agit maintenant de défendre le passage, mission que va remplir le général Valabrègue, avec ses deux divisions de réserve (53e et 69e). Le 319e tente vainement de reprendre Aguilcourt ; la 53e division est obligée de repasser l'Aisne à Berry-au-Bac, sous la poussée des troupes allemandes (une division) que Bülow a réunies en hâte à Neufchâtel sous le commandement de Steinmetz. En outre, voici le XIIe corps venu de l'armée de von Einem (ex-



UN DES FOSSÉS DU FORT DE TROYON

von Hausen) qui a atteint à midi Warmeriville ; ordre lui est donné de jeter sur Neufchâtel toute son artillerie et sa cavalerie. Steinmetz bourre jusqu'au nord-est de Guignicourt, afin de tendre la main à la cavalerie de Richthofen dont les deux divisions ont chassé la cavalerie française de la Malmaison. Et ainsi se ferma la trouée par où la victoire eût pu, la veille encore, se frayer un chemin vers la Meuse.

Cependant Valabrègue défendait énergiquement l'accès du canal de l'Aisne contre le VIIe corps allemand devenu maître des cotes 91 et 100 ; il lance la 53e division sur la croupe 91, la 69e sur la croupe 100 et en chasse l'ennemi dont une attaque sur Berry-au-Bac est rejetée avec de fortes pertes par le 287e et le 148e.

A droite, le 3e corps, après avoir lutté toute la journée, avait occupé le soir les hauteurs de Sainte-Marie (6e division Pétain), appuyé heureusement par l'artillerie de la 69e division. Le feu de cette artillerie causa des ravages dans le camp du VIIe corps (von Claer) qui se trouva, avoue Bülow, dans « une situation très grave » : le soir, toutes les réserves ennemies, sauf un seul bataillon, avaient été engagées.

Il réussit pourtant, écrit Bülow, à se maintenir avec la 1re division de la Garde près de Brimont et avec la 14e division au nord de ce point jusqu'à Condé. Mais la 14e division avait lourdement souffert du feu de l'artillerie ennemie. Lorsque l'ennemi, vers minuit, entreprit une nouvelle attaque par La Neuville, la division fut obligée de reculer jusqu'au remblai du chemin de fer Loivre-Aguilcourt. Pour recueillir les troupes fortement ébranlées sur une position plus solide en arrière, ordre fut donné à minuit 50 au XIIe corps d'alerter immédiatement le régiment d'infanterie le plus proche et de le mettre à la disposition de la 14e division, entre le bois situé à 2 kilomètres à l'ouest d'Orainville et Merlet.

De son côté, la 5e division (Mangin) n'avait pu déboucher des bois de Soulains devant Brimont. Quant au 1er corps, il avait tenté d'agir sur Witry-lez-Reims, sans réussir. Partout, il fallait marquer le pas.

Qu'allait donner la journée du 15, de part et d'autre de la trouée de Juvincourt, déjà bouchée, devant Berry-au-Bac, par un ennemi qui se renforçait de plus en plus?

Tandis que la situation devient difficile du côté français, elle s'améliore et s'éclaire du côté allemand. Bülow, avisé qu'un nouveau corps de renfort, le XVIIIe, venu de l'armée du duc de Würtemberg, arrivera à Neuflize dans la matinée du 15, lui donne l'ordre de pousser, le long de la Retourne, sur Neufchâtel. Toujours Neufchâtel! S'il a été abandonné à la Marne, le VIIe corps peut maintenant se sentir soutenu : les XIIe et XVIIIe corps arrivent pour le secourir ; aussi peut-il annoncer, dès 6 h. 40 du matin, le 15, qu'il a réoccupé ses positions. Steinmetz, de son côté, parvient au nord de Berry-au-Bac et s'y fait tuer. A midi, voici le XIIe corps (général d'Elsa) qui prend position en cet endroit (23e division) et à l'ouest de Juvincourt (32e division), en liaison avec le XVe corps (général von Deimling) dans les bois au nord de Craonne, avec la division de cavalerie de la Garde au nord de Corbeny et avec la 2e division de cavalerie dans les bois au sud de Prouvais.

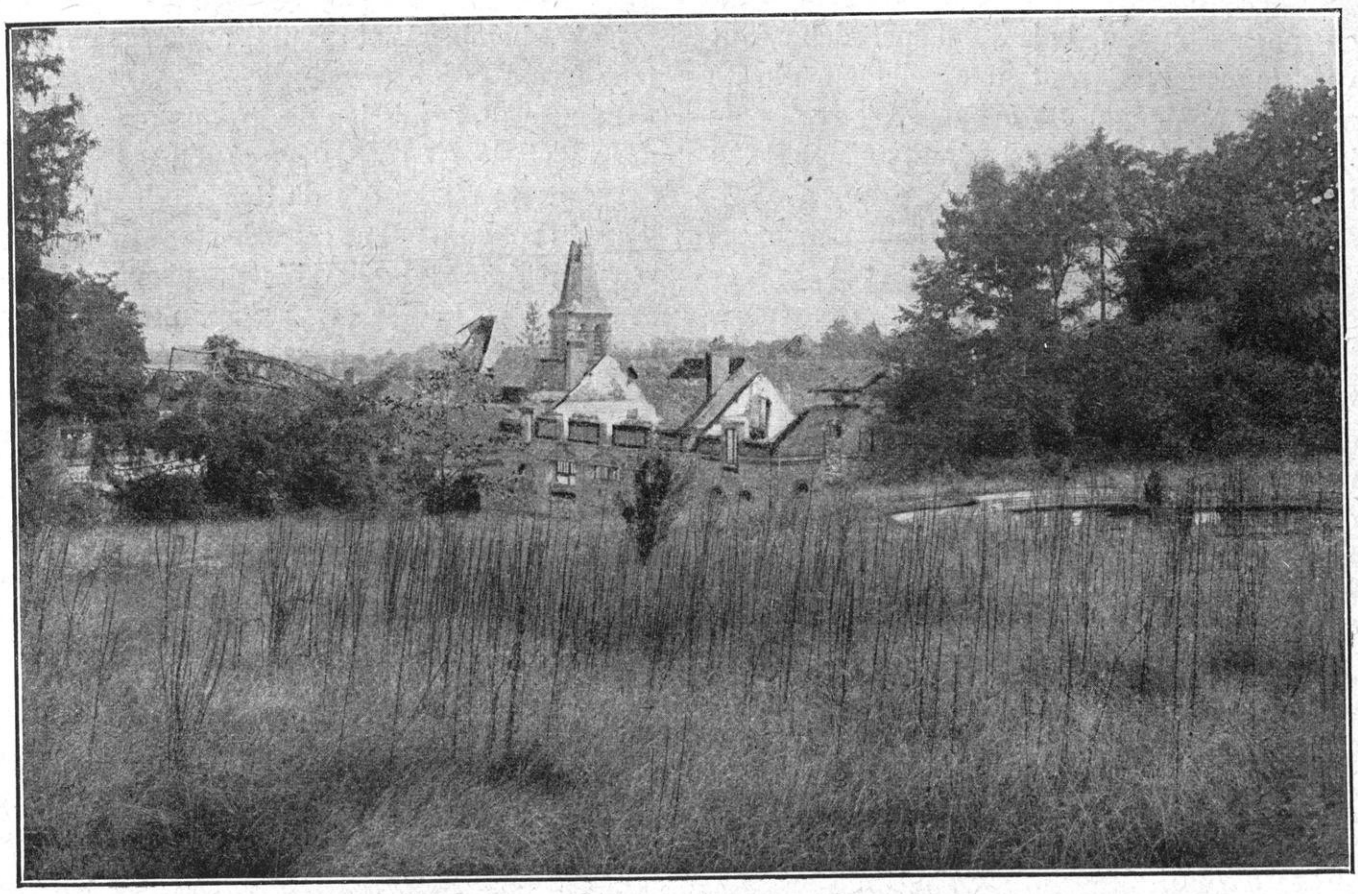
Rompre une masse aussi dense retranchée solidement avec des mitrailleuses et pourvue d'artillerie lourde devenait une entreprise impossible; les troupes étaient fatiguées par tant d'efforts et les canons étaient difficilement réapprovisionnés. Cette journée du 15 ne permit pas même de garder toutes les positions. Le corps de Douglas Haig fut bombardé par le VIIe de réserve vers la sucrerie de Troyon et Vendresse. Le 18e corps de Maudhuy perdit, à la nuit, le village de Craonne défendu héroïquement par le bataillon Bessan (du 144e) ; le soir, c'est la Ville-au-Bois qui est perdue après des combats acharnés dans le bois (18e et 57e). Le groupe Valabrègue lui donne bien un vigoureux coup d'épaule avec le 287e et le 148e qui, à 10 heures du soir, enlèvent le village de Berry-au-Bac avec 200 prisonniers ; mais, par ailleurs, il a perdu la croupe 100 et la division Pétain (du 3e corps) renforcée par la 75e brigade d'Algérie (du 18e corps) recule sur le Godat, tête de pont qu'elle ne maintient qu'au prix de lourdes pertes. Ainsi est abandonné l'espoir d'enlever Brimont soit par le 3e corps (Hache), soit par le 1er corps (Deligny). Le 36e (de la division Mangin) a aussi enlevé le château de Brimont le matin, mais la 1re division (du 1er corps), prise à revers par l'artillerie allemande de Witry et de Berru, a dû abandonner la partie est du bois Soulains.

LA ROCADE DU 1er CORPS VERS LA TROUÉE ET LA BATAILLE D'ARRÊT DU 16 AU 19

Franchet d'Espérey stimule ses troupes ; il ordonne, pour le 16, de marcher « avec la dernière énergie ». Que de Maudhuy, au moins, garde les bois de la Ville-au-Bois et que Valabrègue, coûte que coûte, tienne de Berry-au-Bac au Godat en se renforçant sans relâche par des travaux de campagne (tranchées profondes et verticales pour hommes debout, garnies de pare-éclats faits avec des portes et des persiennes, et couvertes de terre), alors le 3e corps, renforcé de canons de 120 long et d'une escadrille, pourra marcher de l'avant et enlever enfin Brimont.

Mais le 3e corps ne put progresser le 16, car, à 11 heures du matin, un nouveau corps allemand, le XVIIIe (général von Schenk), prenait position derrière Brimont, entre Aumenancourt et Bourgogne. Bülow, le jetant en première ligne, ordonnait une offensive générale pour 13 heures avec les VIIe, XVIIIe et X^e corps. A 17 h. 30, les Allemands occupèrent les bois Soulains, débouchant sur le canal. Or, au moment où le XVIIIe corps entrait dans la bataille devant Brimont, le 1er corps français le quittait, en face.

Franchet d'Espérey vient, en effet, de reconnaître l'impossibilité de passer devant les forts de Reims. En excellent manœuvrier, il a décidé de porter tout son effort sur la trouée, où s'offre encore la seule perspective de victoire. Maudhuy qui, déjà, a repris la Ville-au-Bois, observe ce champ de bataille du haut de la tour de Roucy. Déjà la brigade Passaga (10e corps), qui vient de Reims, passe au pied de



CRAONNELLE. — LE VILLAGE ET SES ABORDS

la tour, en marche sur Beaurieux ; mais, surtout, le 1er corps va quitter Reims et se mettre en route vers le Nord à 18 heures. Franchet d'Espérey envoie le thème de sa nouvelle manœuvre :

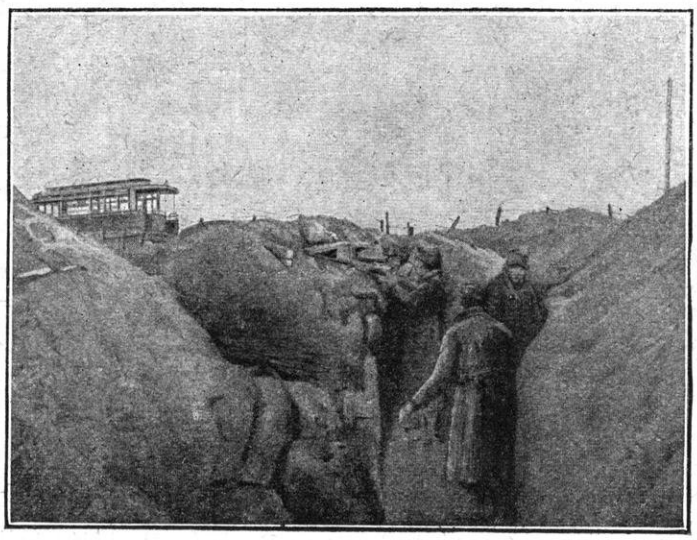
Demain 17 septembre, la 5e armée, économisant ses forces sur le front Berry-au-Bac, Reims, Sillery, prendra l'offensive au nord de l'Aisne avec les 1er et 18e corps.

En conséquence : *a*) Les 10e, 3e corps et le G. D. R. assureront l'inviolabilité de leur front, dont ils augmenteront constamment l'organisation défensive, et fixeront l'ennemi devant eux par des attaques partielles. *b*) Le 1er corps réuni dans sa zone de stationnement (région de Courlandon) se tiendra prêt, à partir de 7 heures, à se porter sur Pontavert et à en déboucher sur Craonne, Juvincourt et Damary. *c*) Le 18e corps attaquera dans les conditions qu'il a indiquées aujourd'hui. Il attendra pour progresser au delà de la crête de Craonne que le 1er corps ait débouché sur la rive droite de l'Aisne. Il se maintiendra par sa gauche en liaison étroite avec la droite anglaise. *d*) Le corps de cavalerie maintiendra ses gros dans la zone Fismes, Blanzy, Mont-Saint-Martin et mettra son infanterie, ses cyclistes et son artillerie à la disposition du général commandant le 18e corps.

On voit, par cet ordre, que, si la manœuvre conserve tous ses droits, la bataille perd de plus en plus le caractère d'ampleur auquel nous avait habitués la bataille de la Marne ; dès le 17 septembre, sur cinq corps de la 5e armée, deux seulement vont prendre l'offensive. La bataille de mouvement se resserre aux seuls points sensibles où s'accroche l'espoir de tourner l'adversaire ou de le rompre. C'est pourquoi Franchet d'Espérey porte son 1er corps à l'attaque dans la trouée de Juvincourt.

« Alors, écrit Bülow, s'engagea la dernière lutte acharnée entre les deux fronts, lutte dans laquelle l'adversaire fut, il est vrai, partout refoulé, et contraint à la défensive, mais où, du côté allemand aussi, on ne parvint plus à réaliser *aucun progrès réel.* » Bülow avait, en effet, lancé ses VIIe, XVIIIe et Xe corps sur le canal de l'Aisne, au delà duquel ils devaient au point du jour attaquer le massif de Saint-Thierry. Le 3e corps (Hache), qui a dû occuper les positions du 1er corps jusqu'au champ de courses de Reims, trouve l'ennemi

en possession du bois Soulains, débordant vers le canal ; devant une telle supériorité numérique, Mangin est obligé de se replier de la verrerie de Courcy sur Courcy, puis au delà ; le château de Brimont est perdu avec 2 500 prisonniers. Ainsi se manifestent les conséquences du dilemme dans lequel Franchet d'Espérey se trouve placé : ou maintenir des forces importantes sur ce front sans espoir, les forts de Reims paraissant infranchissables ; ou le dégarnir pour porter son effort sur l'Aisne et risquer de plier sous le coup de flanc d'une offensive ennemie forte de trois corps d'armée. Il prend son parti et donne l'ordre au 10e corps de se porter, comme le 1er corps, vers le nord. On peut espérer que cette intervention enlèvera la décision quand, brusquement, la perte du château de Brimont oblige Franchet d'Espérey à faire stopper le 10e corps près du 3e corps.



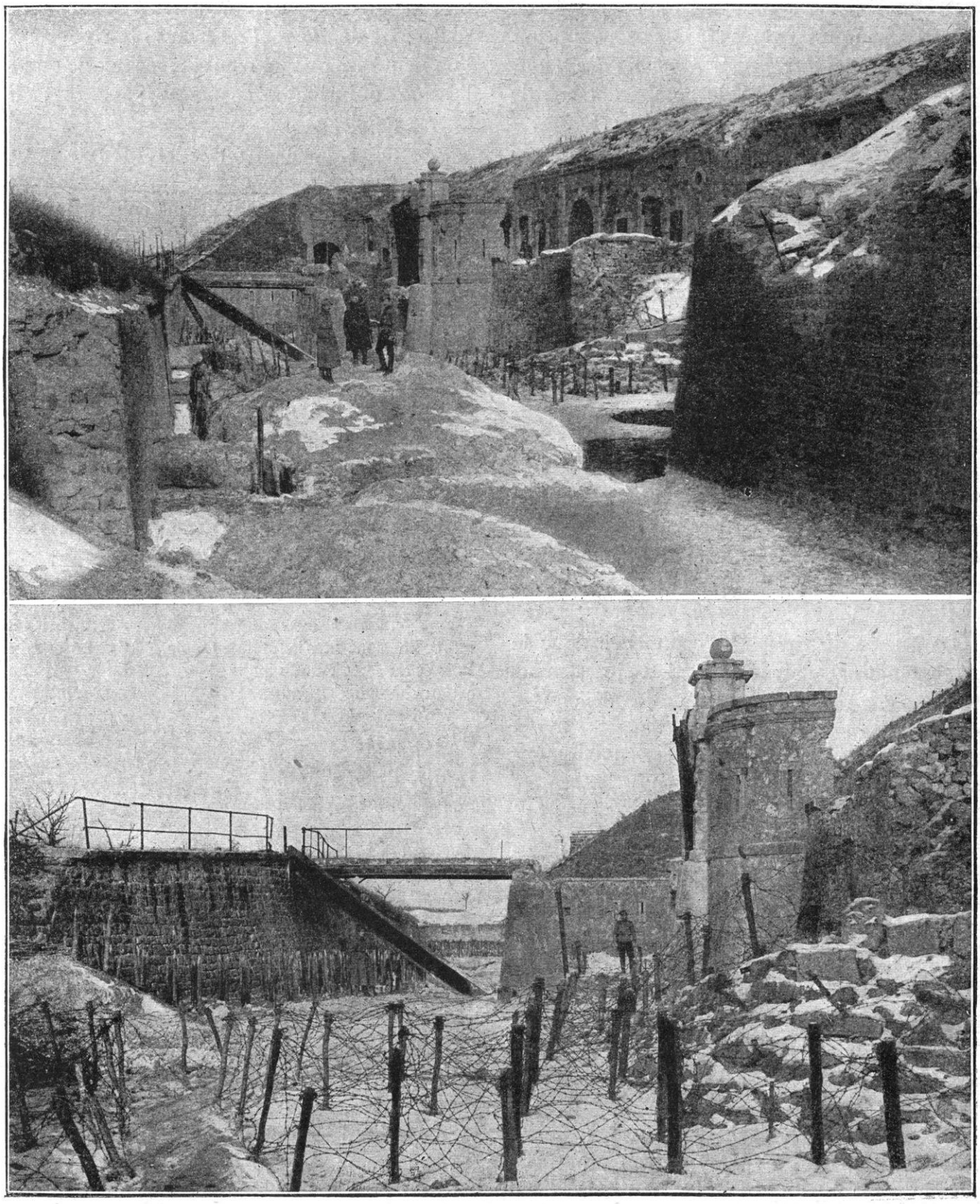
UNE TRANCHÉE FRANÇAISE, PRÈS DE BERRY-AU-BAC

Au Nord, d'ailleurs, la situation n'est pas meilleure, et si Pétain a pu se maintenir sur le canal, si Valabrègue en a fait autant à La Neuville, à Sapigneul et à Berry-au-Bac, le 18e corps, qui attend le 1er corps, n'a pas réussi à progresser dans l'offensive prévue : la brigade Passaga égare son attaque dans les bois au sud de Craonne, la 35e division abandonne les hauteurs de la Ville-au-Bois, exposant à des feux de flanc la brigade mixte Brulard qui escaladait la pente ferme du Choléra-Camp de César. Sur le Chemin des Dames, la situation, quoique meilleure, ne compensait pas ces déceptions : la 36e division se maintenait au moulin de Vauclerc et à la ferme d'Hurtebise incendiée par les obus et la 38e (Muteau) de la Creute au poteau d'Ailles.

Haig, bombardé et assailli, avait également tenu ferme.

Pour le 18, la mission des troupes ne change pas ; mais le 1er corps, chargé d'attaquer sur Craonne, reçoit l'ordre d'attendre l'entrée en ligne du 10e corps. Il ne cesse de pleuvoir depuis plusieurs jours ; la bataille de plus en plus s'immobilise. Le 10e corps s'organise à Merfy et La Neuvillette. Le 3e corps échoue sur Courcy et la verrerie ; ses troupes sont épuisées ; une brigade du 10e corps relève la division Mangin dans les tranchées devant Saint-Thierry ; la division Pétain, menacée dans Loivre par ce repli, l'abandonne après une belle défense et gagne la ligne Thil-Villers-Franqueux. Valabrègue améliore ses tranchées et Maudhuy, loin de pouvoir attaquer, est soumis à une rude épreuve, que partage d'ailleurs Deligny avec son 1er corps.

Le 19, de Maudhuy résiste sans broncher sur la Creute-Hurtebise, alors que derrière lui, un énorme brasier s'élève de la plaine de Reims : la cathédrale est en flammes. Ce même jour, Bülow retirait le corps de la Garde et le regroupait autour de Berru. « Par suite de la force des positions ennemies, écrit-il cyniquement, il fallait d'abord soumettre *la place* de Reims à un bombardement systématique. » Voilà comment il se venge de ses échecs. Écoutons-le : « Tant qu'un résultat sérieux n'aura pas été obtenu *par ce moyen*, aucune nouvelle offensive ne paraît possible. Au cours des longs combats qu'elle avait soutenus, l'infanterie avait vu *fondre ses effectifs jusqu'aux deux cinquièmes* de leur valeur normale sans que des renforts appréciables lui fussent parvenus. On représenta donc au G. Q. G. l'impérieuse nécessité



LE FORT DE LA POMPELLE

de la prompte arrivée de renforts suffisants. Le 19 au soir, les combats, de part et d'autre, furent à peu près arrêtés ; le G. Q. G. rappelait *à nouveau à la plus grande économie des munitions*. Le 20 septembre, le bombardement de Reims fut *cependant* encore continué. »

Nul texte ne montre mieux ce que comporte d'orgueil blessé et de folie destructive l'esprit d'un chef allemand déçu par cette fin de bataille.

LES COMBATS LOCAUX DE FIXATION A PARTIR DU 20

Car la bataille de l'Aisne, tous les signes le prouvaient, s'achevait. On en arrivait à une *localisation* des attaques. Maudhuy, avec une belle énergie, résistait à l'isthme d'Hurtebise le 20, perdait la ferme le 21, tandis qu'en plaine Deligny ne parvenait pas à déboucher sur la grande route de Laon à Reims et que Valabrègue faisait sauter, le soir du 19, les ponts de Berry-au-Bac et de Sapigneul.

La guerre de tranchées commence donc le 20 septembre. Bülow le dit : « Cette journée fut consacrée à reconstituer les unités disloquées dans les combats des jours précédents. » Franchet d'Espérey, de son côté, prescrit d'employer les moyens de la guerre de siège, d'utiliser l'artillerie lourde, d'organiser les secteurs et la relève des troupes dans les tranchées. Joffre vient en effet d'assigner à la 5e armée une mission nouvelle. Le débordement par la trouée d'Amifontaine est devenu impossible comme, d'ailleurs, le débordementpar Carlepont-Noyon et, depuis le 18, la manœuvre tout entière se porte à l'ouest de l'Oise. Il s'agit donc, dès le 20, pour la 5e armée, « *de durer et de tenir sur place jusqu'à ce que l'offensive générale puisse être reprise* ».

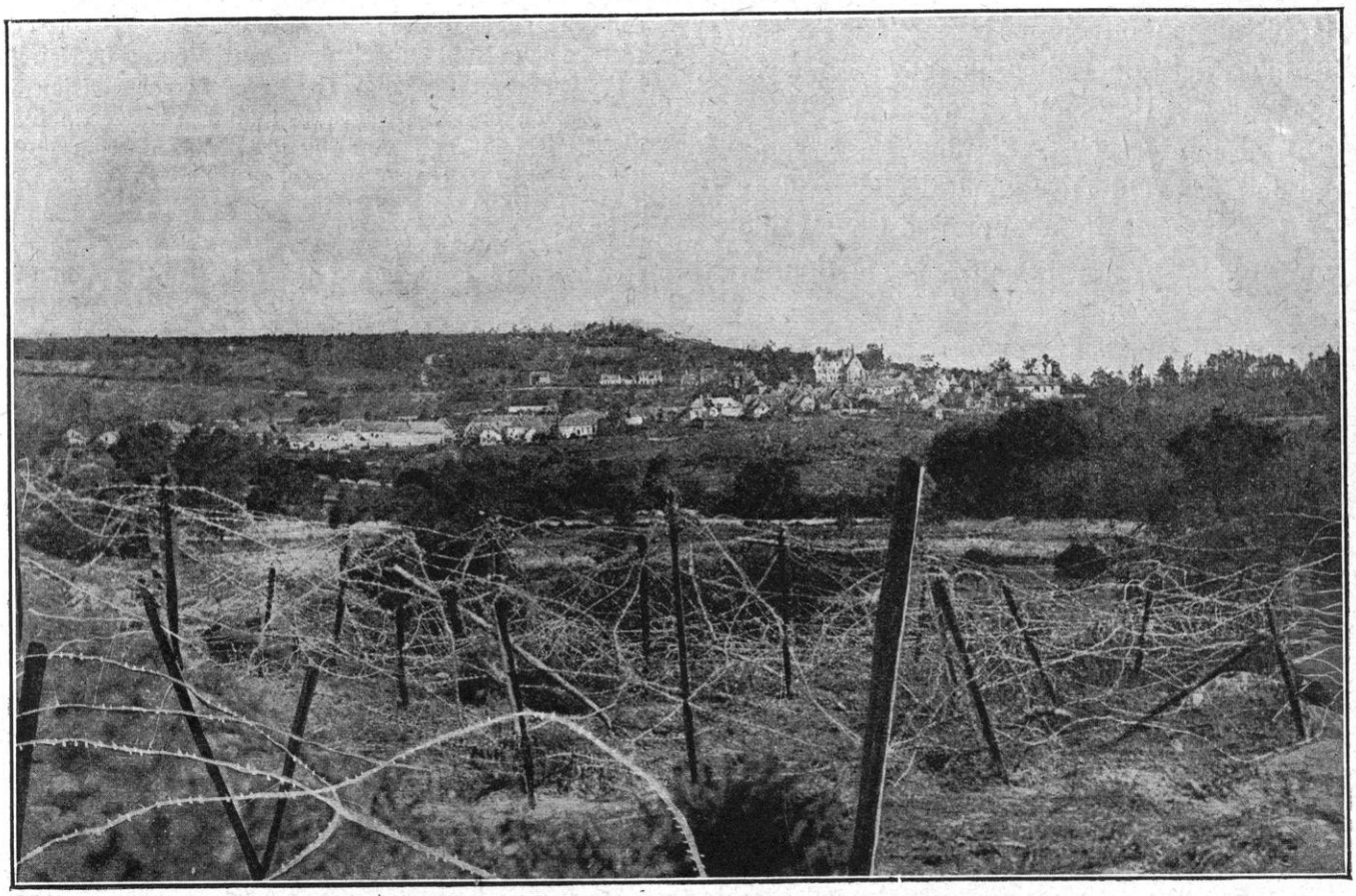
Les prescriptions de Maunoury, à gauche, celles de Franchet d'Espérey, à droite, mettent ainsi le point final à la bataille de l'Aisne proprement dite, c'est-à-dire à la bataille pour le débordement par Carlepont et par Amifontaine et pour la rupture de part et d'autre de Soissons. Dès ce moment, Joffre n'ordonne plus de pousser hardiment de l'avant, mais seulement de *durer et de tenir* ; c'est pourquoi l'on peut dire que les combats locaux de stabilisation qui vont s'ensuivre inaugurent la guerre de siège.

Maunoury, nous l'avons dit, est d'avis, le 19, que « de part et d'autre on ne peut que s'immobiliser » ; et puis, les munitions commencent à manquer et cette crise, que toutes les armées allemandes subissent également, *le même jour*, est grave. S'obstiner à dépenser des munitions sur des positions fortifiées, serait risquer la perte de la guerre au bout de quinze jours. Il n'est d'issue que dans la manœuvre par l'ouest, et Bülow écrit à Falkenhayn le 20 : « La décision doit être maintenant recherchée à l'aile ouest allemande. »

La bataille se porte donc vers d'autres régions ; sur l'Aisne, elle va s'émietter, puis s'éteindre. Les incidents locaux ne valent même plus d'être mentionnés.

21 sept. à 10 heures : Le groupe Ebener et la brigade marocaine sont dans la forêt de Laigle, à Saint-Léger-aux-Bois et au carrefour du puits d'Orléans. La 37e division est au château d'Offémont. La 62e division est à la ferme de Morinval ; la 112e brigade est en marche au nord de Bitry, vers la ferme de Touvent. La 61e division (attaquée et rejetée sur Bitry), se reforme en réserve d'armée. Le VIIe corps est sur le front ferme de Sainte-Léocade, Fontenoy. Le groupe Lamaze est à Pernant, Billy-sur-Aisne. De fortes avant-gardes sont à Cuffies, à la cote 137 et au sud de la cote 132, près de Crouy.

Cependant, on constatait chez l'ennemi un glissement de ses forces en direction de l'Ouest. Nous reviendrons sur ces transports lorsque nous étudierons la Course à la mer ; mais voyons dès maintenant en quoi ils affectent le front de l'Aisne. Déjà, le 21 septembre, Bülow retirait le XVIIIe corps pour le tenir prêt à une marche vers l'Ouest, quand Falkenhayn arriva à son poste de commandement de Witry-lez-Reims ; on y décida la concentration de la VIe armée (de Lorraine) vers Amiens et son renfort par le XVIIIe corps et, éventuellement, par la Garde. Le 22, le XVIIIe corps, laissant une brigade contre Maudhuy à Chermizy, se



CRAONNE. — VUE GÉNÉRALE PRISE DU MONT HERMEL

dirigea sur Laon pour atteindre La Fère le 23 ; le 1er corps de cavalerie de Richthofen (division de la Garde) suivit pour atteindre le même point le 24. Le corps d'armée de la Garde reprit sa place dans les tranchées.

Il est curieux d'observer que les ordres sur l'Aisne sont symétriquement semblables dans les deux hauts commandements français et allemand. Du 22 au 25, l'ordre de Joffre est celui-ci : « Renoncer à des attaques générales qui usent les troupes sans résultat sérieux, procéder par attaques locales exécutées en accumulant les moyens d'action sur les points choisis. » En un mot, *fixer l'ennemi*. L'ordre de Falkenhayn du 22 réclamait, de la part des Ire, VIe et IIe armées, qui recouvraient leur indépendance, une *activité offensive pour fixer l'adversaire*. De part et d'autre, ces décisions sont prises, à la même heure, pour attendre le résultat de la manœuvre, à l'ouest, commencée par la 2e armée française (Castelnau) et amorcée par la VIe armée allemande (Rupprecht de Bavière), toutes deux venues de Lorraine.

Pour empêcher l'ennemi de se dérober, pour le « fixer » il faut laisser peser sur lui la menace d'offensive. Maunoury s'y emploie les 23 et 24, mais sans succès, à part une légère progression sur Tracy-le-Val et le bois Saint-Mard ; les zouaves de Lamaze sont arrêtés net sur la ligne de changement de pente des collines qui dominent Soissons. Les Anglais n'ont pas réussi à bouger. Franchet d'Espérey veut « progresser méthodiquement de point d'appui en point d'appui », mais le brouillard et l'artillerie lourde allemande rendent les progrès insignifiants et, le 24, la 5e armée, en pointe par rapport aux armées voisines, ne pouvait plus que se borner à se consolider.

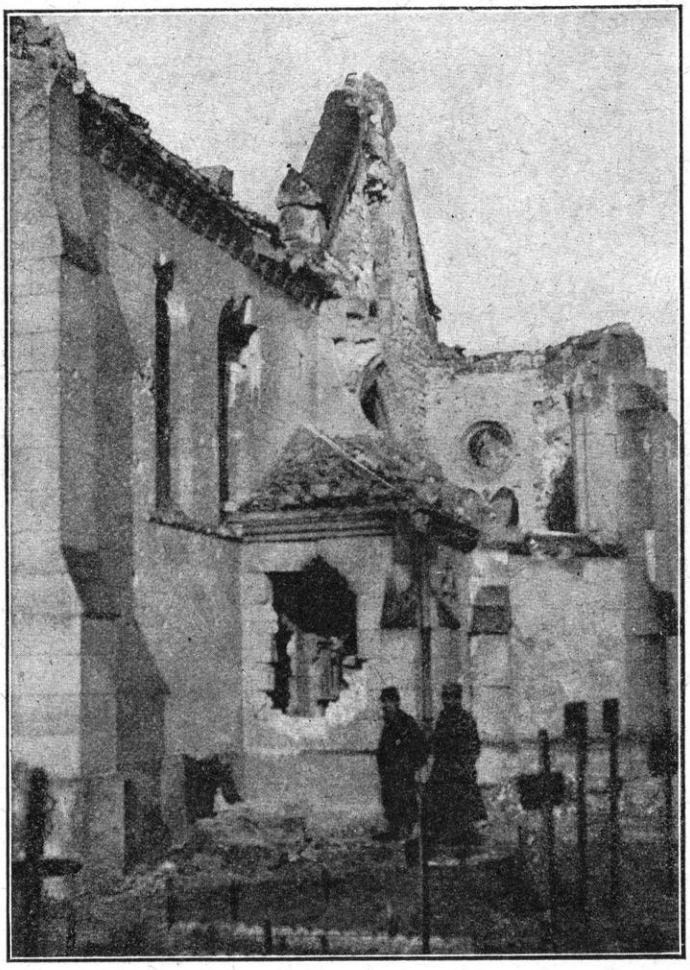
ÉCHEC DE L'ASSAUT DÉSESPÉRÉ DES ALLEMANDS LE 26

Après une attaque, d'ailleurs vaine, tentée le 25 par Maunoury pour appuyer Castelnau, le calme aurait

définitivement enveloppé le massif de l'Aisne (1) jusqu'au delà de Reims, si un suprême effort, une tentative désespérée, n'avait surgi du cerveau de l'empereur Guillaume. Le 25 septembre, le Grand Quartier général allemand avait été transféré de Luxembourg à Charleville et son premier ordre fut que, étant donnée la persistance du mouvement en tiroir de l'armée française, une attaque des Ire, IIe et IIIe armées était *immédiatement nécessaire*, pour le 26 matin.

Bülow s'exécuta ; mais on eut vent de l'affaire dans le camp français. « Un radiotélégramme, saisi au passage, écrit le général Dubois (2), permet d'apprendre que l'empereur d'Allemagne a ordonné des attaques sur tout le front. Effectivement, cela a été, dès le lever du jour, un déluge ininterrompu d'obus de tous calibres. »

Ce fut un sanglant échec. « Il était à peine possible, écrit Bülow, d'espérer une action combinée de toutes les armées dans le court délai dont on disposait. » La Garde fut jetée en ligne et l'attaque se déclencha à 3 heures du matin.



BERRY-AU-BAC. — L'EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

Le VIIe corps, dont les unités s'étaient disloquées pendant le combat de nuit, ne réussit pas à faire progresser son centre et sa droite ; seule sa gauche et le Xe corps de réserve poussèrent au delà de la route Courcy-La Neuvillette. Quant au corps de la Garde et à la 19e division de réserve, en face de Reims, je m'étais réservé de fixer ultérieurement le moment de leur entrée en action, après l'*encerclement de la ville au nord et au sud*. Le Xe corps de réserve (moins la 19e division de réserve), renforcé par la 1re division de la Garde, devait, à 3 heures du matin, rejeter l'ennemi qui, le 25 au soir, avait avancé au delà du fort de la Pompelle, et s'emparer de Taissy et de Sillery et des hauteurs au sud. Cette attaque traîna d'abord en longueur jusqu'à l'aube. Cependant la 1re division de la Garde (von Hutier) réussit à chasser l'ennemi jusqu'au canal à l'est de Sillery, mais là sa progression fut arrêtée par des feux de flanc. La 2e division de réserve de la Garde ne réussit pas à dépasser le fort de la Pompelle ; l'aile droite de la IIIe armée von Einem ne parvint pas davantage à progresser (1).

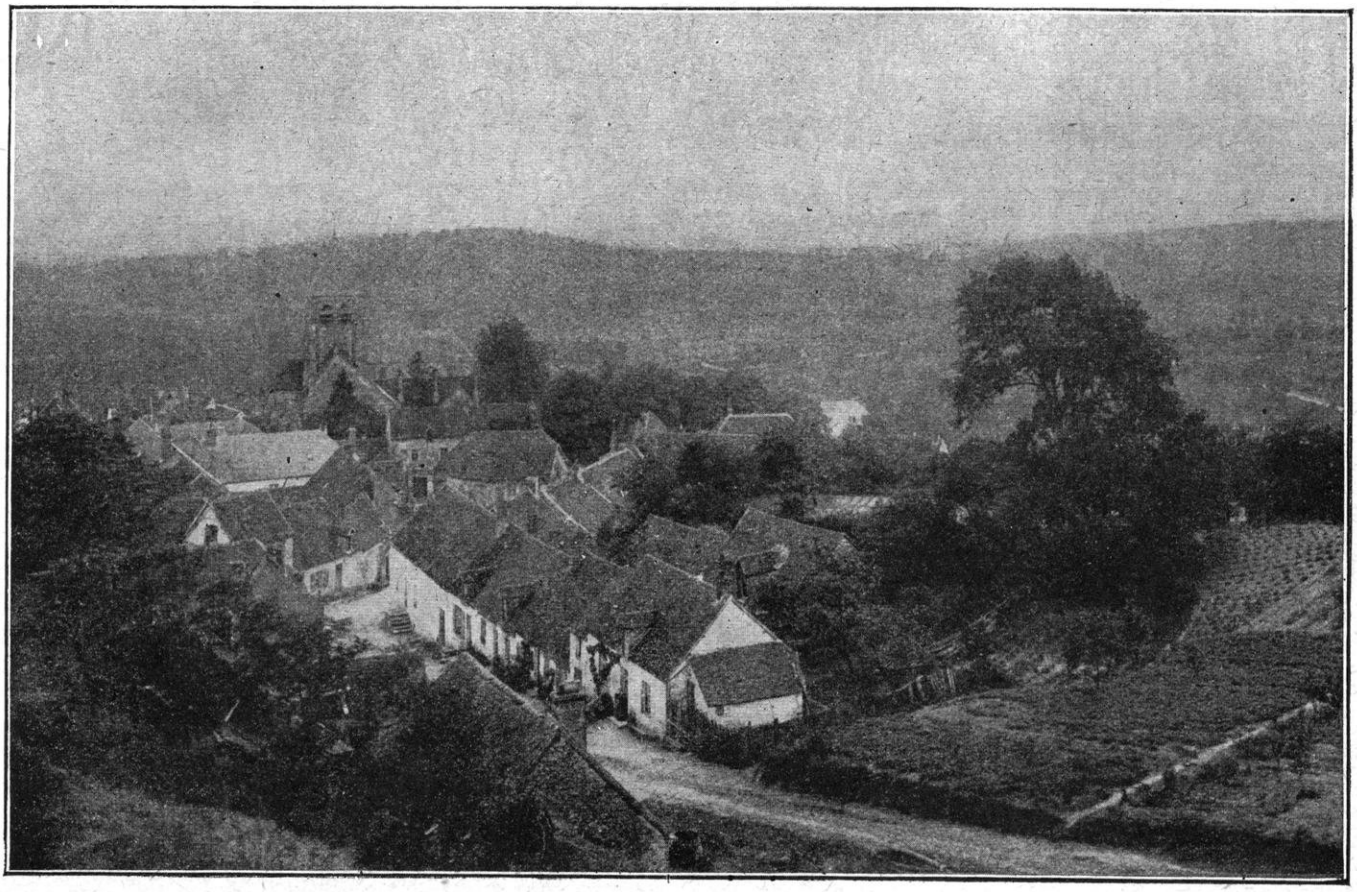
Ainsi échoua le dernier assaut des armées allemandes pour échapper à l'ensevelissement dans les tranchées. Bülow tente bien de reprendre l'attaque le 27 au matin avec le VIIe corps, le Xe corps et la Garde, mais, de Charleville où l'Empereur s'effondre sous cet échec dont il est responsable, Falkenhayn suspend désormais tout mouvement offensif.

Les troupes françaises avaient soutenu ce choc sans broncher, le 18e corps au plateau du Moulin de Vauclerc, au sud d'Hurtebise, à la lisière du bois de Beau-Marais, le 3e corps entre le Godat et Loivre, la 9e armée Foch (corps combiné Humbert et 9e corps) sur la

(1) Compte rendu de la VIe armée : *29 septembre* : Situation inchangée. Ligne : bois au sud de Bailly, Tracy-le-Val, bois de Saint-Mard, Puisaleine, Sainte-Léocade, Hautebray, Vingré, Confrecourt, Fontenoy, puis rive sud de l'Aisne jusqu'à Soissons, rebord sud du plateau de Cuffies et ferme de Perrières.

(2) Général A. Dubois, *Deux ans de commandement*, p. 245.

(1) Von Bülow, *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, p. 162.



CRAONNE. — VUE DE LA VILLE AVANT SA DESTRUCTION

route de Reims à Saint-Léonard, les Marquises et la ferme de Moscou.

Le rideau tombait sur le massif de l'Aisne, pour quatre longues années encore ; mais ce n'était pas sans gloire que la bataille s'achevait et Joffre, le 28 septembre, ne manqua pas de le proclamer dans un télégramme adressé à Franchet d'Espérey :

> Depuis deux semaines, les troupes de la 5e armée, placées dans des conditions difficiles, repoussent victorieusement de violentes attaques d'un ennemi supérieur en nombre. Dans des combats continuels, de jour et de nuit, elles ont montré, sous la conduite de chefs intrépides, une bravoure et un entrain qui ne se sont pas un instant démentis. Le général commandant en chef est heureux de leur en témoigner toute sa satisfaction.
>
> J. JOFFRE.

On peut dire, de la première bataille de l'Aisne, qu'elle avait anéanti les efforts allemands pour opposer une *contre-Marne* à la victoire de la Marne. La contre-offensive montée par Moltke, Falkenhayn, Stein, Tappen, Bülow avait échoué. Quelle que fût la forme de leur manœuvre, les « manœuvriers » de l'État-major allemand ne réussissaient pas. La guerre allait donc logiquement et conformément à l'appréhension prophétique de Bernhardi « s'enterrer dans les tranchées ».

LA DISLOCATION DE LA BATAILLE ET LE GLISSEMENT VERS L'OUEST

La fin de la bataille était marquée, dans le camp allemand comme dans le camp français, par une sorte de dislocation des troupes combattantes, en ce sens que le but qu'on se propose oblige à une double opération : alimenter immédiatement le combat et constituer un réservoir pour manœuvrer sur un autre théâtre. C'est ce qu'exprimait l'Instruction de Joffre du 17 septembre : « Il est nécessaire d'organiser avec le plus grand soin le terrain conquis et de profiter de l'appui de cette organisation

BATAILLE DE L'AISNE

Positions le 17 Septembre soir

Altitudes + 100 200

Division française

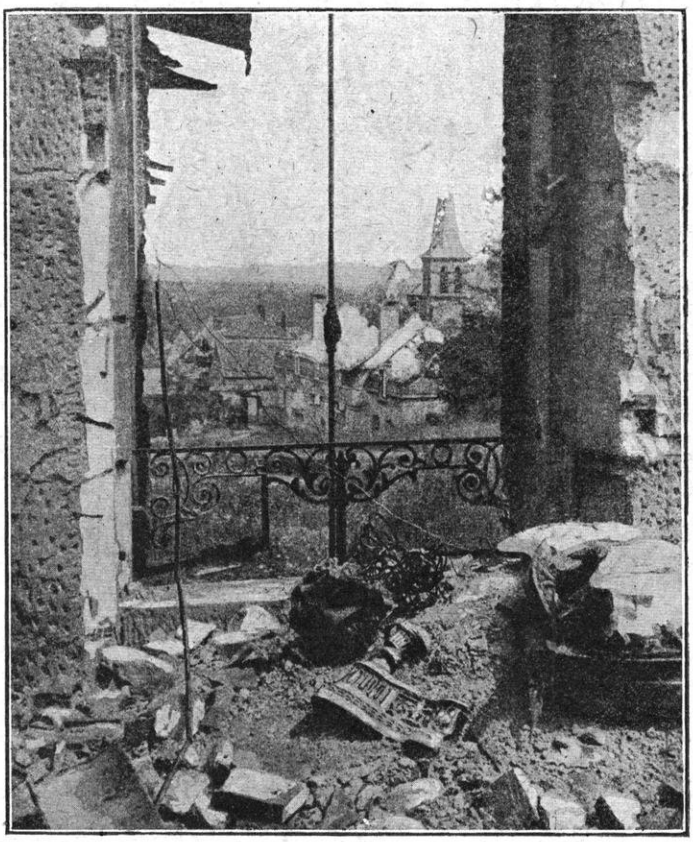
Division anglaise

Division allemande

Echelle: 0 5 10 15 Km

pour constituer dans chaque armée, derrière le front, *des réserves prêtes à l'offensive*. La constitution de ces réserves permettra de donner aux troupes du repos et d'opérer des déplacements *en vue de manœuvres ultérieures*. »

« Puisant ainsi dans ses réserves ses troupes combattantes », Joffre enlève successivement les unités et les chefs. Nous donnerons, en étudiant la Course à la mer, le tableau éloquent des transports énormes qu'elle nécessita, mais dès maintenant, l'armature de la bataille de l'Aisne perd des pièces principales : outre les corps que nous avons vus se déplacer dans le cadre même de l'armée dont ils font partie, 4e corps, 1er corps, 10e corps, voici définitivement le 11e corps qui quitte l'armée Foch, le 10e corps l'armée Franchet d'Espérey, tous deux mis en route pour Compiègne-Longueau, voici la 4e division de cavalerie qui s'embarque à Épernay, de Maudhuy qui va prendre le commandement sous Arras ; voici le groupe des divisions Valabrègue qui se disloque le 30 par suite de la décision prise de constituer des corps d'armée à trois divisions. Enfin le dernier coup de canon est à peine tiré que French fait, le 29, une proposition pour le départ de l'armée anglaise vers le Nord.



CRAONNELLE. — VUE PRISE D'UNE FENÊTRE DU CHATEAU

French, qui a perdu 13 500 hommes pendant la bataille et vient de recevoir la visite de Winston Churchill, a en effet soumis à Joffre sa « grande préoccupation », à savoir la protection des ports de la Manche par l'armée britannique ; il attend des renforts (4 divisions et 2 divisions de cavalerie) qui augmenteront sa puissance et sa liberté d'action ; il voudrait retirer son armée immédiatement. Mais Joffre répond le 30 qu'il ne peut être question que d'un retrait progressif, et l'accord s'établit ainsi ; nous verrons donc les trois corps d'armée anglais se porter vers l'ouest, en Flandre, aux premiers jours d'octobre, achevant la dislocation du front de bataille de l'Aisne.

Soumis aux mêmes nécessités, le Haut Commandement allemand ne peut agir différemment et c'est, en quelque sorte, une poursuite latérale et parallèle vers l'Ouest qui s'organise, tandis qu'un mince cordon de troupes, en première ligne, reste en observation.

On a vu comment l'ennemi avait bouché la trouée d'Amifontaine par la VIIe armée von Heeringen et par les deux corps venus des IIIe et IVe armées. Maintenant que la défaite de la Marne a pu être limitée dans ses conséquences désastreuses sur l'énorme écran du massif de l'Aisne, sans toutefois que ce massif ait pu servir de tremplin à une contre-offensive, on est obligé de parer à la menace de Joffre sur les communications allemandes. « *La décision*, a dit Bülow, *doit être cherchée maintenant à l'aile Ouest* » ; c'est pour l'obtenir que Falkenhayn fait retirer le XVIIIe corps des premières lignes le 21 septembre, puis la division de cavalerie de la Garde ; ces troupes partent pour La Fère. Une instruction du

SAINT-MIHIEL. — LA PASSERELLE

27 septembre enlève à Bülow la moitié du corps de la Garde et toutes les troupes à pied des divisions de cavalerie pour les transporter par voie ferrée sur Saint-Quentin et Péronne ; le 1er octobre, les dernières troupes de la Garde sont mises en route. Et le mouvement continue : du 3 au 8 octobre, le VIIe corps part pour Cambrai et, par ordre du 9 octobre, le chef lui-même, Bülow, à qui il ne reste plus que deux corps, part pour l'Ouest.

A ce moment, de même qu'au pied du massif de l'Aisne, les 6e et 5e armées françaises se soudent pour combler le vide laissé par l'armée anglaise sur les hauteurs mêmes du massif, l'ennemi se regroupe et von Heeringen, avec sa VIIe armée (VIIe de réserve, XVe, XIIe, Xe de réserve et Xe corps), établit seul la liaison entre les armées de von Kluck et de von Einem, c'est-à-dire entre l'Oise et la Champagne. Aucun des deux adversaires n'a gardé, après la Marne, assez de force pour renverser l'autre, et les deux flots contraires, d'un même mouvement parallèle, glissent vers l'Ouest.

CONSIDÉRATIONS SUR LA BATAILLE DE L'AISNE

Nous avons dit, dans les pages précédentes, les événements qui ont marqué la bataille ; il nous reste à en examiner brièvement le caractère propre. Au point de vue stratégique, nous avons suivi à gauche la manœuvre de débordement par le plateau de Carlepont, son demi-échec et son extension par l'ouest de l'Oise, qui marque le début de la Course à la mer ; puis au centre, l'arrêt immédiat au bord même de l'Aisne et de sa falaise ; enfin à droite la manœuvre par la trouée d'Amifontaine arrêtée dans son développement.

La Marne avait été une immense bataille de

mouvement qui s'était terminée par une grande défaite et une poursuite générale ; l'Aisne est une étroite bataille d'arrêt livrée sur des positions défensives et qui s'achève aux mêmes lieux, par épuisement. En un mot, l'ennemi a profité d'un concours de circonstances qui lui a permis d'arrêter la manœuvre de Joffre. Résumons-les : 1° la VIIe armée de von Heeringen est arrivée à l'heure et au point exacts où son secours était d'une importance vitale ; 2° le haut commandement allemand s'est ressaisi et ses initiatives (le commandement en chef confié à Bülow, le renfort des XIIe et XVIIIe corps jeté dans la trouée) ont été heureuses ; 3° le massif de l'Aisne, avec la ligne des forts de Reims en flanc, était le refuge défensif le plus puissant du front français (1) ; 4° enfin la supériorité de l'ennemi en artillerie lourde et en mitrailleuses, augmentée encore par l'appoint reçu à temps de Maubeuge, trouvait, sur ces hauts terrains tourmentés, à s'exercer à plein contre des troupes obligées de s'accrocher aux pentes.

Est-il besoin d'ajouter, toutefois, qu'il n'y eut nullement de la part de l'ennemi organisation préalable du terrain, comme la légende s'en accrédita aux premiers temps de la guerre ? S'il y avait une preuve à fournir, l'ordre éventuel de retraite sur La Fère-Laon, dès le 15 septembre, serait suffisant.

Il reste que, étant donnés ces divers facteurs de succès du côté allemand, les armées alliées se trouvaient, d'autre part, dans des conditions peu favorables pour espérer une issue plus heureuse de la bataille. Elles étaient arrivées essoufflées sur l'Aisne ; infanterie, artillerie, et surtout cavalerie, toutes les armes étaient au plus haut degré de fatigue et d'épuisement. Depuis le 15 août, on marchait, et dans les conditions les plus difficiles ; certaines troupes d'infanterie avaient fait jusqu'à 105 kilomètres en quarante-huit heures, sans arrêt et sans distributions; on n'avait jamais eu douze heures de repos consécutives. Si toutes les missions avaient été remplies, c'était au prix de sacrifices élevés : certains régiments avaient perdu les deux tiers de leur effectif initial ; les cadres d'officiers surtout étaient désorganisés et très diminués. Les premiers engagements sur l'Aisne, par une pluie incessante, sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie lourde, augmentèrent encore cet épuisement.

« L'impression unanime, écrivait dès le 20 un chef de corps à son commandant d'armée, est que nous sommes dominés par l'artillerie de gros calibre adverse. Cette impression se transforme depuis les derniers engagements en un sentiment d'impuissance et de découragement (1). » La portée de nos canons, composés surtout de pièces de 75, était trop faible pour éteindre le feu de cette artillerie lourde. Il fallut s'abriter de plus en plus pour l'éviter et les tranchées se multiplièrent, se relièrent et surtout s'approfondirent. Les troupes et leurs chefs y prirent de plus en plus le souci du coude à coude et d'une étroite liaison ; French l'exagéra, selon son tempérament.

Nous avons cité des textes qui établissent comment les premières prescriptions pour la construction des tranchées furent édictées. Par exemple, dès le 15 septembre, voici les instructions du général Valabrègue :

> Les troupes qui occupent les différents points des lignes de résistance renforceront sans relâche leurs travaux de fortification de campagne (tranchées profondes et verticales pour hommes debout, garnies de pare-éclats faits avec des portes et des persiennes, et couvertes de terre).

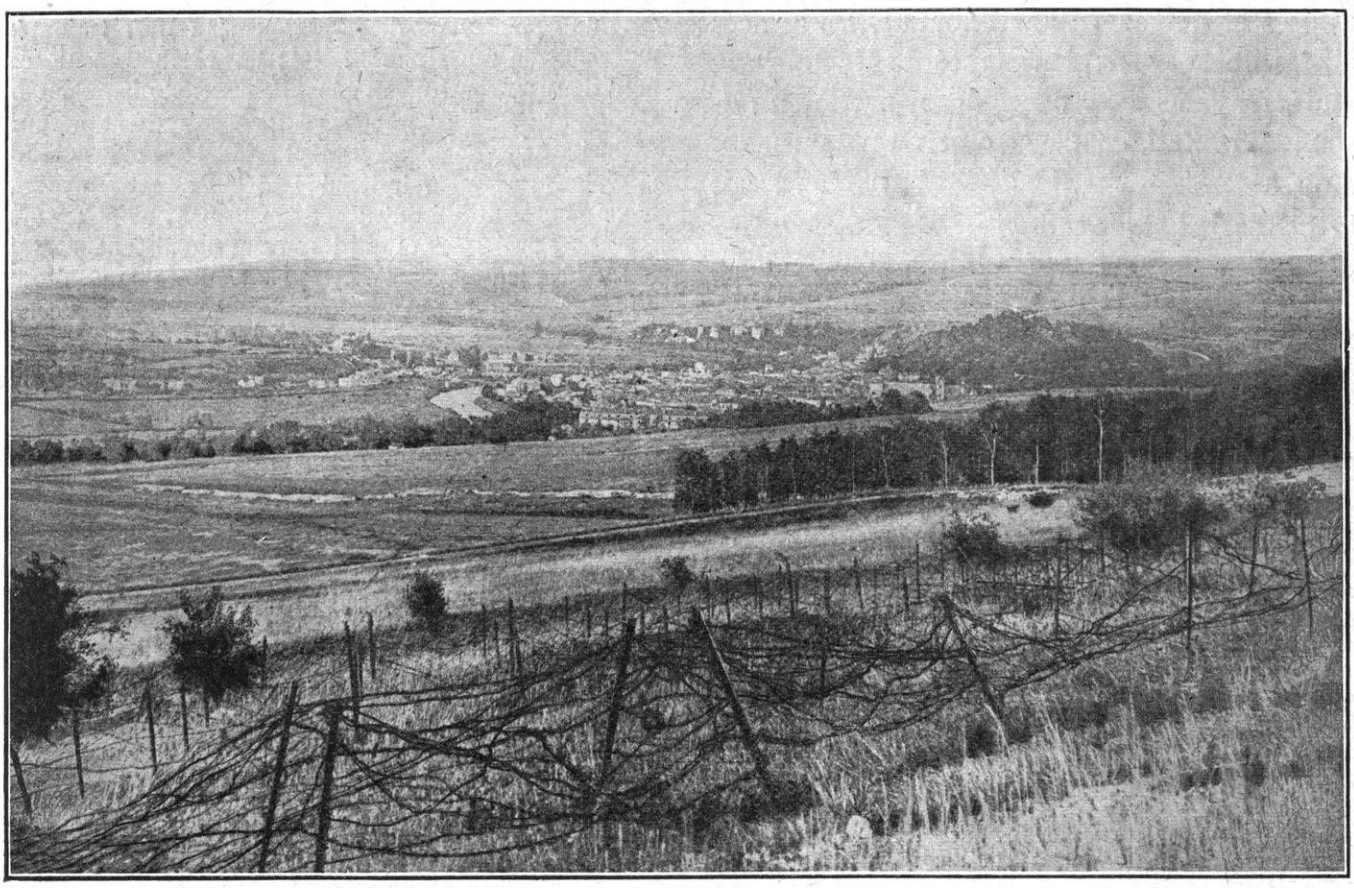
Le 18, il précisait :

> Les généraux de division feront étudier le tracé de tranchées étagées dans le massif boisé au sud-est et au sud-ouest de Cormicy ; ces tranchées seront occupées par les troupes de défense du canal, au cas où cette ligne serait forcée. Des communications en tranchées seront pratiquées pour permettre aux réserves partielles placées en arrière de venir renforcer. Toutes les batteries seront soigneusement enterrées et dissimulées. Les postes de commandement seront également protégés et dissimulés.

Enfin le système se perfectionne le 20 :

(1) Voir mon volume : *L'Aisne pendant la grande guerre* : La géographie militaire de l'Aisne et les batailles de l'Aisne.

(1) Cité par Louis Madelin, dans son remarquable article « Les Batailles de l'Aisne », dans *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1918.



LA VALLÉE DE LA MEUSE, PRÈS DE SAINT-MIHIEL

On continuera à améliorer les travaux exécutés et on cconomisera les forces mises en première ligne en repor tant les forces reprises dans de nouvelles tranchées en arrière. Particulièrement, toutes les tranchées seront munies pour midi d'abris légers ou d'auvents sur parapets et de parados. Quelques sapeurs, répartis dans les tran chées, dirigeront ces travaux. Les travaux de 2e ligne seront achevés aujourd'hui.

Diverses questions sont en même temps mises à l'étude, telles que la reconstitution des commandements, la réduction des éléments de première ligne, le repos à donner aux troupes, le cantonnement des troupes en réserve.

Les mêmes préoccupations, des installations analogues s'observent du côté allemand. Voici quelques extraits de carnets allemands :

12 septembre : Vers 11 heures, nous avançons sur une hauteur en face de Soissons en passant par Pasly ; nous demeurons là en tranchées jusqu'à 11 heures du soir par une pluie battante. — 14 septembre : Nous sommes au sud de Clamecy où nous avons trouvé de grandes carrières dans lesquelles nous nous installons comme dans une maison. Une carrière s'étend très loin sous terre ; dans une autre, il y a des champignonnières. — 19-20 septembre : Nous occupons toujours la même place. On s'habitue peu à peu à la vie de caverne. — *Carnet de l'officier Kietzmann (IIe corps, 49e régiment).*

Le 24e régiment d'artillerie marcha vers la position de Nampcel où il demeura du 13 au 20 septembre sous une pluie continuelle ; ce séjour marquera parmi les plus désagréables souvenirs pour ceux qui y participèrent. Le 14 septembre, l'artillerie lourde française nous prit sous un feu de flanc et les coups portaient parmi les canons et causaient la mort. Quelques canons tirèrent jusqu'à 120 et 130 coups dans la journée. Dans la nuit du 17 au 18 septembre, le IXe corps fut si menacé qu'on le renforça par les Bavarois et le XVe corps. Le 19, des colonnes toujours plus grandes de troupes allemandes roulaient vers le champ de bataille, sous une pluie ininterrompue et sur un terrain argileux et glissant. Les pertes à Nampcel furent lourdes des deux côtés. Le 28 septembre, les pionniers construisirent des palissades pendant la nuit, posèrent des obstacles de fils de fer, posèrent des mines, firent des trappes. — *Historique du 24e régiment d'artillerie de campagne (IXe corps).*

Devant ces obstacles dressés par la nature,

utilisés et aménagés par l'homme, les armées alliées de 1914 avaient tenté de les tourner. Mais, n'ayant pu y parvenir en partie en raison de la fatigue des troupes et faute des moyens nécessaires, le général en chef avait pris le parti le plus sage : attendre. A la fin de 1916, nous le verrons, Joffre, ayant enfin l'outil indispensable, artillerie et munitions, s'apprêtera à reprendre la bataille sur le même thème ; mais le général Nivelle lui prendra le commandement des mains et, changeant la manœuvre, se jettera de front sur le formidable massif et s'y brisera. La forteresse n'est pas, toutefois, invincible et, après quatre ans d'arrêt, l'immense mouvement des armées, reprenant en 1918, emportera la forteresse de l'Aisne et le donjon de Laon. L'armée allemande, comme l'avait prévu Bernhardi, trouvera la mort dans les tranchées qu'elle aura creusées. Un officier du 178e (XIIe corps), combattant à la trouée de Juvincourt, en eut aussi, sur les lieux mêmes, le pressentiment prophétique ; il écrivit sur son carnet : « Je suis convaincu que ce pays nous servira de tombeau. »

LA PÉNURIE DES MUNITIONS

Au cours de la bataille, le plus grave sujet d'inquiétude pour les deux états-majors français et allemand avait été la consommation énorme des munitions. Le déploiement d'artillerie lourde inaugurée par l'ennemi nécessitait, du côté français, une dépense sans cesse croissante. « Il me reste environ 390 coupspar pièce, écrivait Maunoury au G. Q. G. le 20 septembre au soir ; j'ai un besoin absolu des vingt lots demandés le 15. » Or, les stocks diminuaient au point que la situation devenait tragique. Le 24 septembre, le général Joffre se voyait obligé d'adresser aux armées un avertissement d'une importance capitale : « *Si la consommation continue au même taux, il sera impossible de continuer la guerre, faute de munitions, dans quinze jours.* »

Aux difficultés des jours précédents, écrit à la même date un commandant de corps d'armée (1), s'est ajoutée une nouvelle cause d'infériorité : les ravitaillements en munitions ne contiennent plus d'obus explosifs, dont le stock est à la veille d'être épuisé. Ils se composent presque exclusivement d'obus à balles, et cela à la grande contrariété des artilleurs qui, depuis le début de la campagne, n'ont jamais utilisé qu'exceptionnellement et presque à regret ces projectiles et qui les savent impuissants contre la fortification de campagne et contre les réseaux de fil de fer.

Il était de la dernière urgence de prendre des mesures rigoureuses. Le 27 septembre, une instruction du général Joffre (2) arrêta les offensives et réduisit considérablement la consommation :

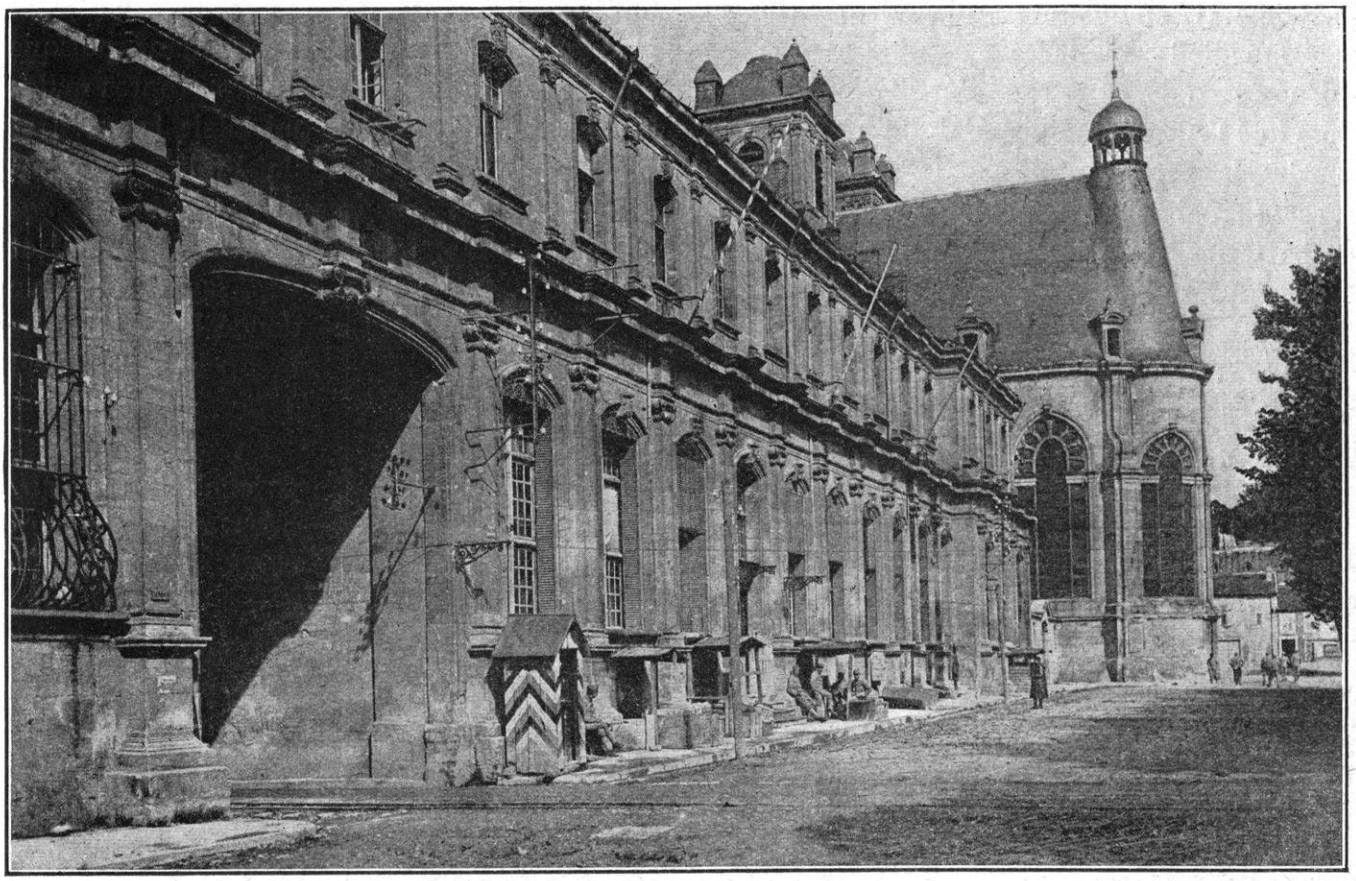
La question du ravitaillement en munitions d'artillerie, sur laquelle *j'ai insisté à diverses reprises*, prend en ce moment un caractère particulièrement grave et exige des mesures énergiques. En conséquence, je décide que l'approvisionnement en munitions de 75 sera limité à 300 coups par pièce (au lieu de 600), y compris les munitions des parcs d'artillerie de corps d'armée. Le surplus sera remis, à la date du lundi 28 septembre, au service de l'arrière pour constituer une réserve à ma disposition exclusive. Les armées ne disposeront pas d'autres munitions avant le 20 octobre.

Par suite, les armées devront se contenter d'arrêter les attaques de l'ennemi sur le front qu'elles occupent actuellement, en renforçant l'organisation défensive, de manière à rendre ce front inviolable. Elles ne passeront à l'offensive que sur mon ordre.

Les dispositions prévues ci-dessus présentent un *intérêt vital*. Je rends les commandants d'armées personnellement responsables de leur exécution. Un officier se rend par mon ordre auprès de chaque armée pour établir, par corps d'armée, le décompte exact des munitions existantes.

Les états-majors s'exécutèrent. Foch, qui est artilleur, décida que la consommation journalière de chaque pièce ne devrait pas dépasser un maximum de *trois projectiles*, sauf en cas d'attaque de l'ennemi. « Il y eut un moment de stupeur, avoue un commandant de corps d'armée (général Dubois) ; en raison du caractère secret de tout ce qui touchait à l'artillerie et à sa mobilisation, on n'avait à ce moment que des renseignements fort vagues

(1) Général Dubois, *Deux ans de commandement*, p. 245.
(2) Citée par M. Millerand dans *Revue hebdomadaire* du 15 février 1919.



SAINT-MIHIEL. — LE GRAND LOGIS. AU FOND, L'ABSIDE DE L'ÉGLISE

sur les moyens dont elle disposait au début de la guerre ; on ne les connut exactement que par la suite. » Franchet d'Espérey, de son côté, insista auprès de ses commandants d'unités. « J'ai 275 coups par pièce, écrit le général Valabrègue, ce qui représente 10 coups par pièce et par jour, soit pour les 2 divisions un total de 720 coups par jour. »

Pour mieux apprécier ces moyens, il faut se rappeler que l'armée française était entrée en guerre avec 4 780 canons de 75 dont 3 792 répartis dans les divisions et corps d'armée ; les batteries étaient approvisionnées à 1 190 coups par pièce. Or, en août, il ne fut fabriqué que 147 000 obus de 75, soit *un coup* par pièce et par jour, alors que la consommation fut de plus de *20 coups*. Après la Marne, l'approvisionnement tomba à moins de 500 coups par pièce et, pendant le mois de septembre, on ne produisit que deux coups par pièce et par jour.

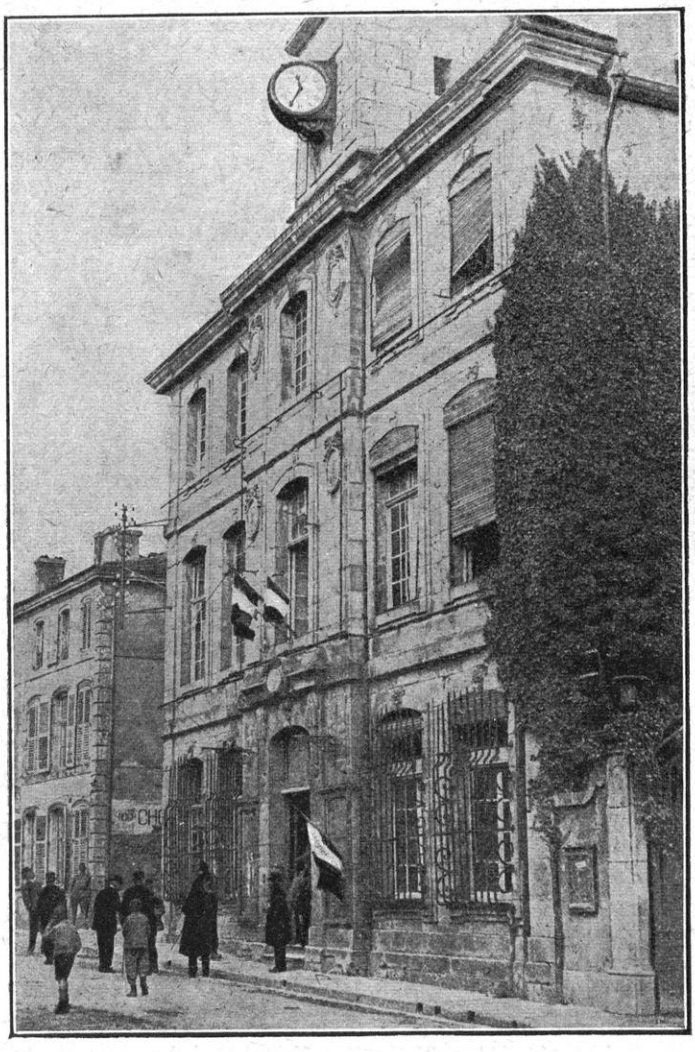
C'est alors que le général Joffre, *dès le 17 septembre*, informa le ministre de la Guerre de la crise menaçante et que M. Millerand fit, le 20 septembre, à Bordeaux, dans les locaux de l'Université, un énergique appel à l'initiative privée.

En ce qui concerne les munitions de 75, on rencontra de grandes difficultés : « Dans les premiers mois, on notait, à chaque réunion d'industriels — et il s'en tenait d'abord tous les huit jours, puis tous les quinze jours, sous la présidence du ministre — de gros déficits sur les résultats escomptés. On avait cru pouvoir promettre une production quotidienne de 30 000 obus de 75 au 1er novembre 1914, de 40 000 au 20 novembre. A cette dernière date, la production n'avait pas dépassé le chiffre de 12 000.

En vain le général en chef multiplie ses réclamations, ses demandes. Il faut que nous fournissions de munitions les Serbes et

les Belges. Il faut même modifier notre outillage pour fournir la Russie (1). »

En ce qui concerne l'artillerie lourde, alors que l'Allemagne disposait de 3 500 pièces lourdes, la France était partie en campagne avec 5 régiments d'artillerie lourde, soit 20 batteries de 120 long, 21 batteries de 120 court, 26 batteries de 155 Rimailho, approvisionnées à 500 coups par pièce. Dès le 21 septembre, le ministre annonça l'envoi aux armées de 12 canons de 16 et de 12 canons de 14 provenant de la marine. En même temps, on organisait activement, à l'intérieur, des batteries de 90 et de 95, des groupes de 120 long, de 155 long, de 155 court et des batteries de mortiers de 120 à plates-formes. Enfin, le 27 décembre, M. Millerand réussit à faire accepter par les industriels, et nous dirons plus tard dans quelles conditions extraordinairement difficiles se trouvait l'industrie française, une partie de la commande d'obus lourds sans que la fabrication des obus de 75 fût diminuée.



SAINT-MIHIEL. — L'HOTEL-DE-VILLE

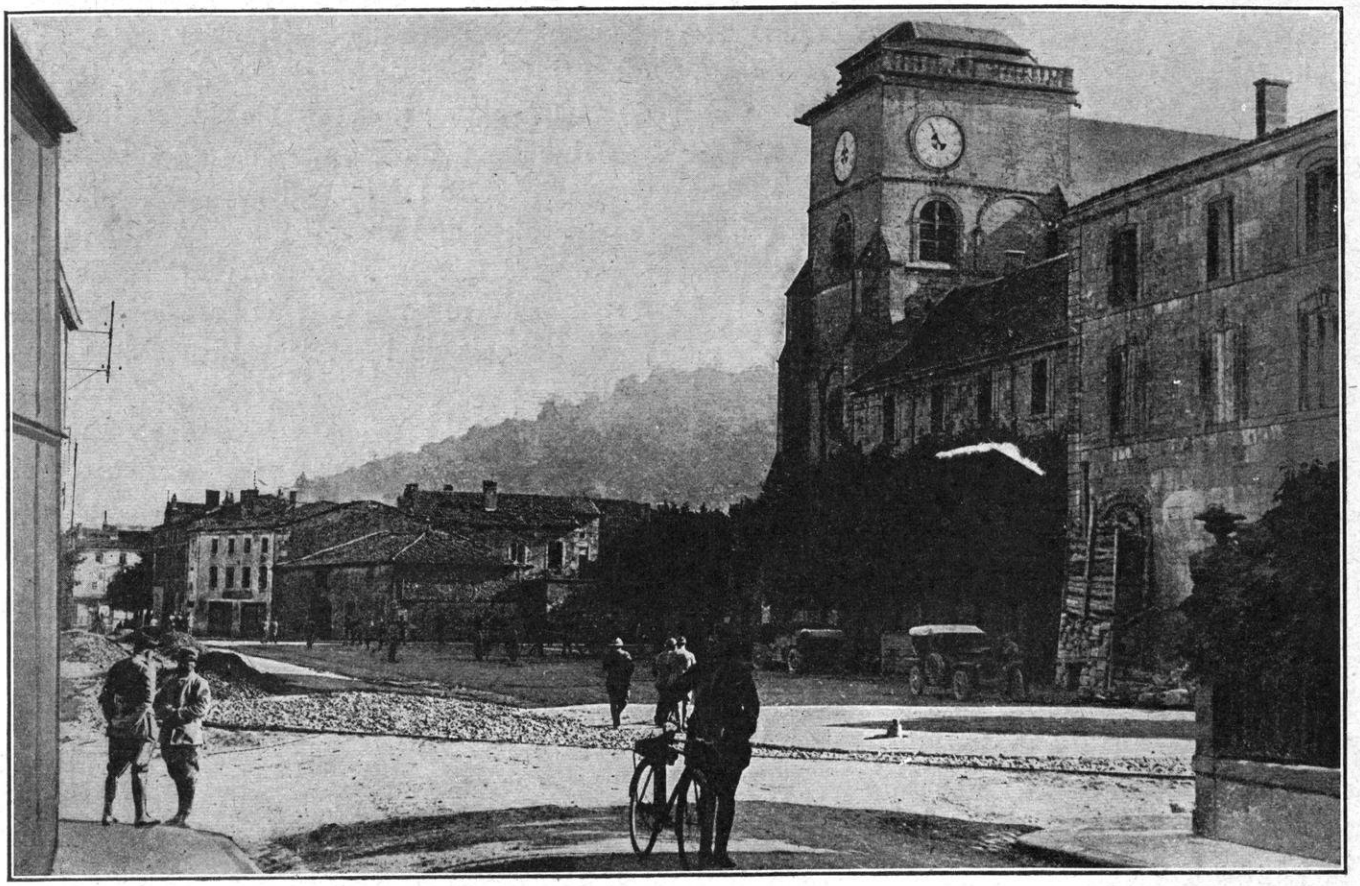
Ces énergiques interventions du ministre de la Guerre, en plein accord avec le général Joffre, permirent à la France de « tenir » et de « durer ». Pendant qu'on renouvellerait les stocks, l'organisation des tranchées serait renforcée sans cesse jusqu'à rendre le *front inviolable*. Cruelle nécessité cependant, puisque l'armée française dressait de ses propres mains le mur infranchissable qui allait la séparer pour quatre années de la France du Nord occupée. « *On ne passera à l'offensive que sur mon ordre* », tel était l'ordre impératif et de sage prudence donné le 27 septembre par le général Joffre.

La connaissance psychologique que nous avons du haut commandement allemand, dès ce deuxième mois de la guerre, nous permet d'affirmer qu'une telle mesure, dictée par une saine et juste appréciation des choses, ne peut qu'être écartée au Grand Quartier général de Charleville, où Falkenhayn vient de remplacer Moltke. Nous avons vu cependant Bülow exprimer l'avis, dès le 19 septembre, qu' « aucune nouvelle offensive ne paraissait possible », l'infanterie ayant vu « fondre ses effectifs jusqu'aux deux cinquièmes de leur valeur normale ». En outre, le Grand Quartier général le « *rappelait de nouveau à la plus grande économie des munitions* » (1). Ecoutons, d'ailleurs, sur cette question vitale, Falkenhayn lui-même :

Le matériel avait un besoin urgent d'être recomplété. *Déjà se montrait le spectre du manque de munitions.* L'armée allemande était entrée en guerre bien équipée, d'après

(1) A. Millerand, *Le maréchal Joffre* (*Revue hebdomadaire* du 15 février 1919).

(1) Von Bülow, *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, p. 154.



SAINT-MIHIEL. — L'ÉGLISE SAINT-MICHEL

les idées en cours jusqu'alors. La consommation dépassa cependant de plusieurs fois les données du temps de paix et continua d'abord à croître, malgré les *mesures sévères prises contre le gaspillage des munitions.*

L'armée allemande subit donc, elle aussi, une crise de la plus exceptionnelle gravité. Ménager les munitions, pour une armée qui se vantait, à juste titre, d'avoir préparé la guerre dans tous ses domaines avec la plus extrême minutie et dont le plan consistait à régler le compte de la France en trois semaines, voilà le « grain de sable » que la fameuse bureaucratie d'état-major n'avait pas prévu et qui se jetait, au moment le plus difficile, au point sensible de la machine allemande.

FALKENHAYN DONNE DES ORDRES DE CONTRE-OFFENSIVE

La pénurie des munitions n'était pas le seul signe de l'état lamentable dans lequel se trouvait l'armée allemande. Les innombrables carnets de route que nous avons feuilletés ne laissent aucun doute à ce sujet et nous n'en finirions pas d'en citer des extraits suggestifs. Une voix plus haute résumera les plaintes unanimes que soulèvent, d'un bout à l'autre des armées allemandes, les fatigues et les déceptions profondes de cette campagne manquée ; c'est celle de Falkenhayn :

En raison de la marche en avant, dont la rapidité avait dépassé les prévisions, des nombreux et violents combats pendant cette marche, de la rupture des communications, les effectifs combattants étaient considérablement tombés. Les renforts ne pouvaient pas arriver assez vite. Partout les chefs en sous-ordre manquaient. Les batailles de rupture avaient creusé dans leurs rangs de terribles vides impossibles à combler séance tenante. Le ravitaillement faisait souvent défaut, attendu que les points terminus des voies ferrées à l'aile ouest étaient encore restés à cinq étapes en arrière des troupes. Le matériel avait un besoin urgent d'être recomplété.

A maintes reprises déjà, nous avons eu l'oc-

casion de dire combien le commandement français, plus soucieux des réalités et moins prompt à se jeter à corps perdu dans les hypothèses, avait exactement tenu compte des premières expériences de la guerre et des possibilités immédiates qui se présentaient à lui, au fur et à mesure du développement des opérations. Devant les difficultés nombreuses auxquelles il avait, lui aussi, à faire face au cours de la bataille de l'Aisne, le général Joffre avait pris nettement position et, subordonnant tout à la manœuvre d'enveloppement par l'aile gauche, il avait finalement suspendu l'offensive sur tout le front.

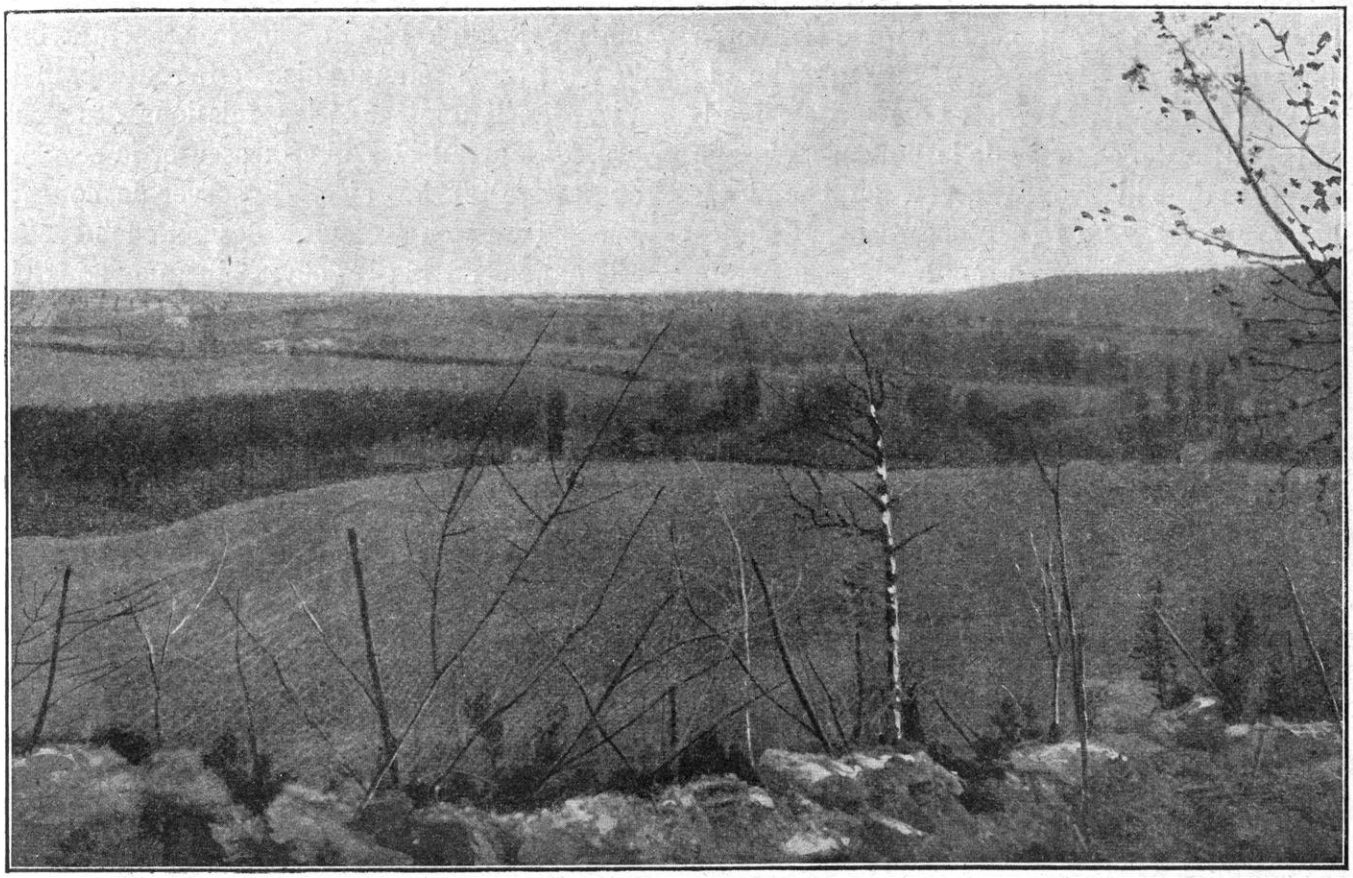
L'état d'esprit est bien différent dans le camp allemand. Depuis que, trop loin du front, à Luxembourg — et cet éloignement a causé bien des difficultés depuis le 30 août — le Grand Quartier général s'est décidé à aller s'installer à Charleville, une inquiétude fiévreuse règne dans l'entourage du Kaiser. La défaite de la Marne a anéanti tous les rêves : mais ce réveil est si brusque qu'il faut quelque temps à l'État-Major pour s'adapter au nouvel ordre de choses et qu'il s'obstine, sans même se rendre compte de la vanité de cette obstination dans l'état actuel de l'armée allemande, à organiser de multiples contre-offensives. « Le passage à des *contre-offensives* sur tout le front fut aussitôt ordonné. Elles ne procurèrent pas les avantages espérés. L'engagement dans une offensive trop large, engagement motivé par le manque de temps, en porte la faute, tout comme l'état des troupes (1). » Ainsi l'empereur Guillaume et Falkenhayn, sans souci des rapports qui leur parviennent des armées épuisées, sans écouter la voix de Bülow qui mène seul la bataille et ne craint pas d'affirmer qu'une poussée en avant n'est plus possible, sans avoir le courage de donner au problème des munitions une solution stratégique et tactique au moins provisoire, Guillaume II et Falkenhayn ordonnent de reprendre les assauts sans délai.

(1) Von Falkenhayn, p. 9.

Quant aux résultats, nous savons celui qu'obtint la grande attaque du 26 septembre en Champagne ; nous allons voir maintenant par quelle manœuvre éloignée, subsidiaire, dans la Woëvre méridionale, le haut commandement allemand croyait pouvoir, d'une part, encercler à la fois Verdun et l'armée de Sarrail et, d'autre part, obtenir l'arrêt des transports français de l'Est vers l'Ouest.

LE PLAN ALLEMAND DE LA BATAILLE DE LA WOËVRE

Notre « force de l'Est » avait en effet obtenu cette victoire stratégique capitale : après avoir brisé la branche gauche de la tenaille allemande, elle servait de réservoir au général Joffre pour alimenter sa manœuvre de l'Ouest. De son côté, le Grand Quartier général allemand ne voulait pas s'avouer battu et, pour obtenir, selon le mot du chef des opérations von Tappen, principal intéressé, « *un encerclement en grand* », tous les moyens avaient été successivement employés : ils avaient tous échoué. La grande pensée de ce plan avait trouvé son expression au cours de la nuit du 4 au 5 septembre, dans cette formule de Moltke : « Les IVe et V^e^ armées doivent, par une avance rapide en direction Sud-Est, ouvrir à la VIe et à la VIIe armée le chemin de la haute Moselle. » On sait les efforts de ces quatre armées au cours des batailles de la Marne, du Grand-Couronné et de la Mortagne pour atteindre ce but et encercler Verdun. Mais Verdun était resté, selon le mot de Stegemann, « le maître-pilier (*Tragpfeiler*) de toute la position française ». Les deux kronprinz n'avaient pu se donner la main par Neufchâteau. Il s'agissait maintenant de reprendre la manœuvre d'encerclement du camp retranché en coupant, à sa base méridionale, ses liaisons avec Toul, Épinal, Belfort. Ainsi Sarrail, s'il n'était capturé avec son armée, devrait au moins se replier derrière la Meuse, sur Bar-le-Duc. Seulement, comme on ne pouvait plus opérer sur une large envergure, on prendrait, au lieu de Neufchâ-



LE BOIS-FOULON, SUR LE PLATEAU DE VAUCLERC

teau, le chemin plus court de Saint-Mihiel. Ainsi, on utiliserait des effectifs moins nombreux, mais ils seraient jetés sur des objectifs plus précis. Tel était le but.

D'ailleurs, le groupement des armées allemandes s'était modifié entre la Meuse et la Suisse. On se rappelle que, du 6 au 12 septembre, le VIIe armée (von Heeringen) avait quitté la région de Saint-Dié pour se porter vers l'Aisne. A son tour, la VIe armée (kronprinz Rupprecht de Bavière) quittait la Lorraine du 16 au 23 septembre pour se porter dans la région de Lille. Dès lors, toute la région de l'Est se trouva partagée entre trois groupements : 1° le groupement d'armée du général Gaede, en Alsace, constitué le 19 septembre ;

2° le détachement d'armée du général von Falkenhausen, constitué en Lorraine le 15 septembre ;

3° le détachement d'armée du général von Strantz constitué en Woëvre le 18 septembre (antérieurement groupement d'armée depuis le 10).

C'est à ce dernier détachement, à l'est de la Meuse, et à la Ve armée, à l'ouest, que fut confiée par Falkenhayn la mission de « mettre tout en jeu pour enchaîner Verdun et les forteresses de la Meuse ». Sur un ordre d'opérations saisi plus tard par l'armée Sarrail, on releva des indications précises sur les secteurs de la ligne d'investissement que devaient occuper plusieurs corps d'armée allemands. En fait, on reprenait la tentative locale manquée contre Troyon le 8 septembre et on mettait à exécution l'ordre de Moltke du 10 septembre après-midi : « V[e] corps et réserve générale de Metz sont affectés à l'attaque des forts de Troyon, des Paroches et du Camp des Romains. »

Falkenhayn affectait à la manœuvre des forces importantes. Trois corps d'armée faisant partie du détachement de von Strantz

devaient participer à l'attaque : à l'aile droite le Ve corps (von Strantz), au centre le IIIe corps bavarois (von Gebsattel), à gauche le XIVe corps (von Watter). « Le Rupt de Mad, qui égoutte force étangs de la boueuse Woëvre et passe à Thiaucourt, servit de chemin à l'offensive (1). » Le 19 septembre, von Strantz déploya ses trois corps sur la ligne générale Fresnes-Limey. Le Ve corps abordait le pied des Hauts de Meuse à Wadonville, Herbeuville et Saint-Maurice, avec le dessein de marcher de nouveau sur le fort de Troyon. Le IIIe corps bavarois, parti de Haumont et de Saint-Benoît, cherchait à sauter sur le promontoire d'Hattonchâtel et à s'engager à la fois dans la trouée de Spada et le couloir d'Apremont pour attaquer les forts des Paroches et du Camp des Romains. Le XIVe corps, au sud de Thiaucourt, devait protéger le flanc gauche. Pour appuyer ce mouvement, l'armée du Kronprinz devait, le 22 septembre, attaquer vigoureusement avec les XIIIe et XVIe corps, en partant de la ligne Varennes-Montfaucon. On se faisait fort, à Luxembourg, d'enfermer l'armée Sarrail et la place de Verdun dans cette nouvelle manœuvre d'encerclement. Le 20 septembre, l'artillerie allemande ouvrait le feu sur l'observatoire qui, du haut des Côtes de Meuse, se dresse et s'avance en promontoire au-dessus de la large plaine de Woëvre, Hattonchâtel. La manœuvre se déclenchait.

DISPOSITIONS PRISES PAR LE COMMANDEMENT FRANÇAIS LE 20 SEPTEMBRE

Du haut des Côtes de Meuse, des hauteurs du Grand-Couronné, par les reconnaissances d'avions et les incursions de cavalerie qu'il avait prescrites en plaine de Woëvre, le commandement français surveillait les mouvements de l'ennemi. Rien ne lui avait échappé. Nous avons insisté déjà (p. 70) sur la préoccupation constante et quotidienne qən Joffre avait manifestée de ce côté, pendant et après la bataille de la Marne, jusqu'à l'heure où, le 18 septembre, la 2e armée étant mise en route pour la Picardie, il avait fixé les missions des deux armées Sarrail et Dubail : assurer la sécurité de la droite française, conserver le contact avec l'ennemi, refouler les détachements allemands de la Woëvre jusque sous le canon de Metz, maintenir le 8e corps en Woëvre méridionale, poursuivre l'organisation des Hauts de Meuse et prévoir leur occupation par les divisions de réserve. Cependant, tandis qu'il organisait toute la ligne du « pivot de l'Est » en centres de résistance, le général Dubail fut avisé, le 19 septembre, que le 8e corps, appelé à l'ouest de l'Argonne à la disposition de Joffre, laissait un vide entre son armée et celle de Sarrail. Il porta immédiatement la 73e division renforcée d'une brigade de Toul vers Domèvre avec avant-garde à Lironville et Mamey ; à gauche, il porta la 2e division de cavalerie sur Beaumont et Saint-Baussant où elle trouva la liaison avec la 7e division de cavalerie, droite de l'armée Sarrail appuyée elle-même par la 75e division de réserve à l'éperon d'Hattonchâtel.

De son côté, le général Sarrail n'avait pas vu sans inquiétude le départ du 8e corps, dont la 15e division et l'artillerie de corps avaient atteint, le 19 à 13 heures, Lamorville, dans la trouée de Spada. Précisément, l'ennemi manifestait une certaine activité en ce point. La journée du 20 n'allait-elle pas révéler ses véritables intentions?

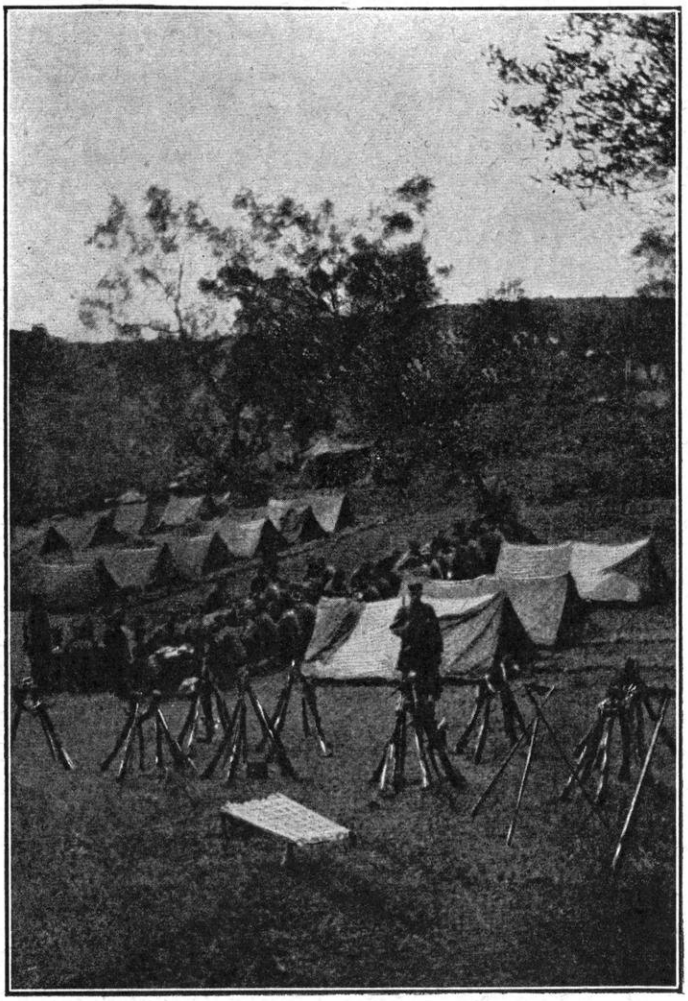
Brusquement, en effet, le 20 au soir, le voile qui cachait le mystère de la Woëvre se déchirait. Le IIIe corps bavarois canonna Hattonchâtel ; sa 6e division aborda le pied des Côtes entre Thillot et Vigneulles, et enleva Hattonchâtel à la brigade Grand d'Esnon de la 75e division de réserve (général Vimard) : l'observatoire des Hauts de Meuse était perdu (1). Il fallait prendre une décision.

(1) Gabriel Hanotaux, *Histoire de la Nation française*. La géographie humaine, par Jean Brunhes, p. 255.

(1) Voir les dépositions du général Marabail et du lieutenant-colonel Bize dans les *Procès-verbaux de la Commission de Briey*.

A 4 heures du soir, le général Sarrail envoya son chef d'état-major auprès du général Verraux, commandant le 6e corps. Au lieu de prendre du repos, le 6e corps, remplacé dans son secteur Ornes-Haumont par la 65e division de réserve, était alerté et devait se jeter en toute hâte vers le sud pour chasser l'ennemi des Côtes de Meuse.

Il avait ordre de s'incorporer toutes les troupes qu'il trouverait sur la rive droite de la Meuse, et notamment la 67e division de réserve (général Marabail) qui va descendre d'Abaucourt sur Saint-Remy et la 7e division de cavalerie (général d'Urbal) qui est à Spada-Lavigneville. Le 6e corps va donc être en mesure, le 21, de tomber, du nord au sud, sur le flanc des Ve corps prussien et IIe corps bavarois qui grimpent sur les Hauts de Meuse, en marche vers l'Ouest.



UN BIVOUAC SUR LE FRONT

Cependant, à la même heure, le général Dubail informait le Grand Quartier général que, le long du Rupt de Mad et au sud, opéraient la division de cavalerie bavaroise, six régiments du IIIe corps bavarois et une division du XIVe corps. La réponse, claire et lumineuse, du général Joffre, ne tarda pas : « Si la présence de ces forces ennemies se confirme, disposez votre 16e corps pour qu'il soit en mesure de tomber dans le flanc de ces forces, dans le cas où elles s'avanceraient sur les Hauts de Meuse. »

Ainsi, de part et d'autre du fossé de la Woëvre, deux corps s'apprêtent à *tomber dans le flanc* de l'ennemi en marche vers le front fortifié de la Meuse. Comment croire, dès cet instant, que la manœuvre allemande ne soit vouée à l'échec?

LA TENAILLE SARRAIL-DUBAIL

La branche nord de la tenaille française fit, dans la journée du 21, un gros effort pour hâter sa pression. Le général Verraux, arrivé le matin à Troyon, demanda au général Marabail, qui avait reçu de Sarrail le commandement des 75e et 67e divisions de réserve, de s'accrocher à tout prix sur les Hauts de Meuse. Et tandis que la 67e division s'efforçait de tenir sur les hauteurs entre Dompierre et Dommartin le 6e corps hâtait sa marche et l'encadrait: la 12e division Herr à Mouilly, la 40e division Lecomte sur les pentes nord de la trouée de Spada, entre Lacroix-sur-Meuse et Deux-nouds. Une inquiétude toutefois dominait la situation dans cette région : la 75e division de réserve, fortement ébranlée à Hattonchâtel, manifestait des craintes pour ses communications si elle ne repassait pas la Meuse. Le général Verraux la mit en réserve à Lacroix-sur-Meuse et Rouvrois, mais avec une brigade sur la côte Sainte-Marie avec mission d'empêcher les Allemands de déboucher sur Saint-Mihiel. Le pont de Saint-Mihiel était en effet le point dé-

licat : il est au fond de la gorge de Chaillon-Spada et le IIIe corps bavarois, rejetant la 75e division, s'en approchait dangereusement, mais, semble-t-il, assez lentement.

Au sud, le XIVe corps avait attaqué la 73e division (général Lebocq) et l'avait refoulée le soir sur Beaumont-Bernecourt-Martincourt.

La journée du 22 ne va pas non plus donner tout ce qu'en attendaient Sarrail et Dubail. D'une part, le général Verraux (6e corps) a quelque inquiétude sur sa gauche ; il y craint évidemment d'être tourné au nord des Éparges par le Ve corps en direction de Verdun. Ses troupes s'installent assez tranquillement : la brigade de réserve est à la Côte des Hures, la 12e division Herr au bois des Éparges et sur les hauteurs de Saint-Remy, la 40e division Lecomte entre Seuzey et Lacroix-sur-Meuse ; enfin la 67e division est devant le bois des Chevaliers et dans le bois de Dommartin-la-Montagne. Mais, tandis que le général Verraux craint à gauche pour Verdun, c'est à droite que l'attaque progresse et que le danger s'affirme : la 75e division Vimard, un peu isolée, a occupé, sans peut-être une ferme volonté d'y tenir, la côte Sainte-Marie. Or, cette hauteur commande Saint-Mihiel.

D'autre part, le général Dubail, venu sur les lieux à Manoncourt, a eu grand'peine à actionner la 73e division et le 16e corps venu de Fontenoy-sur-Moselle. L'attaque, appuyée par trois batteries de 155 et un groupe de 120 enlevés de Toul, est arrêtée le soir devant la lisière sud des bois de la Voisogne, de la Hazelle et de Lironville.

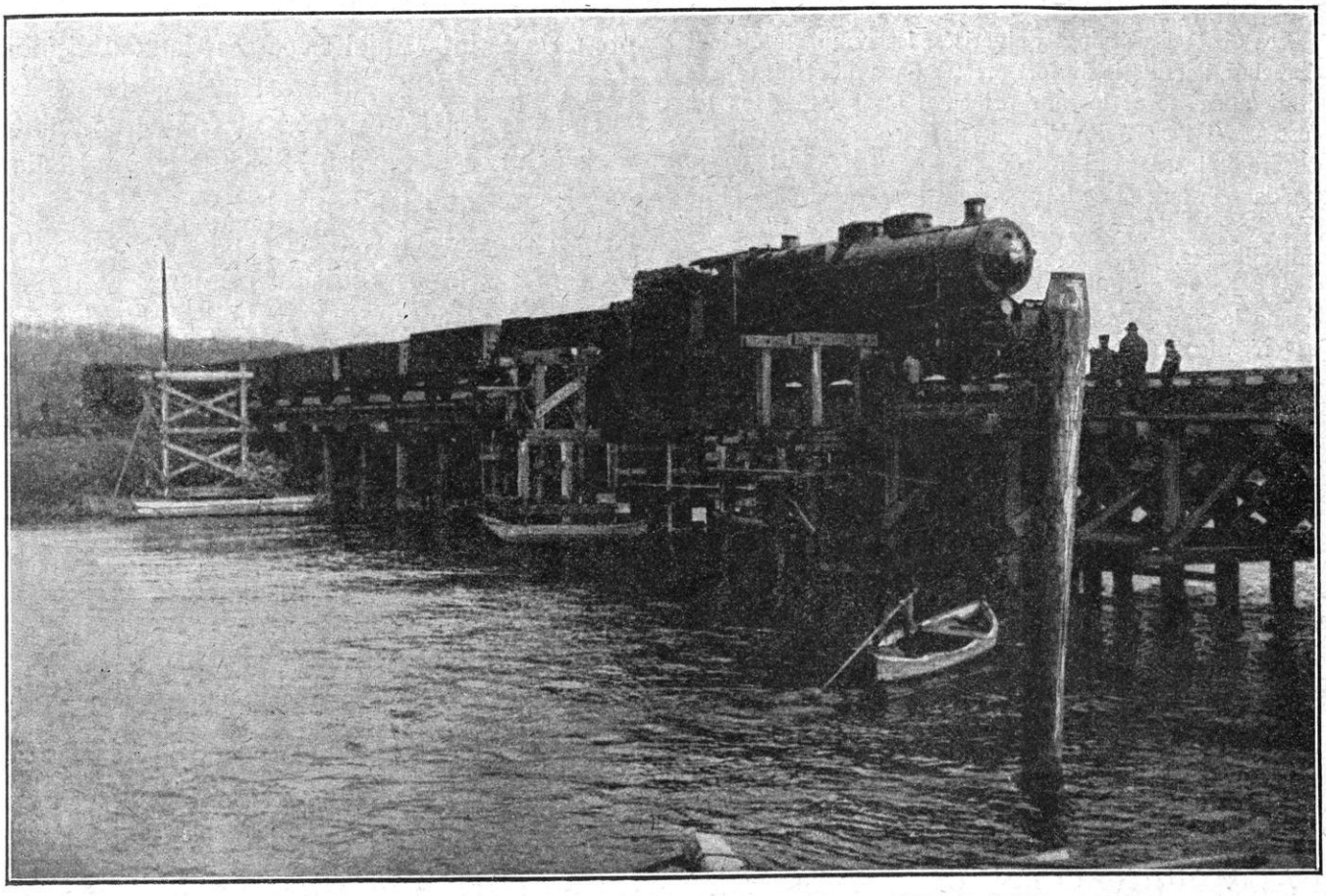
LA PRISE DU CAMP DES ROMAINS ET DE SAINT-MIHIEL

Contenu au nord et au sud, von Strantz s'engage au fond de la poche. C'est la 6e division bavaroise (du IIIe corps) qui forme la pointe. Par Chaillon, Savonnières et Woinville, elle marche à travers les bois sur Saint-Mihiel. Le 23 septembre, ne trouvant plus rien devant elle, elle apparut au pied du fort du Camp des Romains et, dans l'après-midi, les mortiers allemands et autrichiens installés au nord d'Apremont et à Montsec commencèrent le bombardement. Le fort riposta vigoureusement, soutenu par celui de Liouville.

Cependant, le même jour, Dubail avait pris personnellement la direction de la contre-attaque de flanc où le 16e corps devait jouer le rôle principal : la 32e division attaqua sans succès le bois de la Voisogne et évacua le bois de la Hazelle ; mais Beaumont fut occupé.

Toute la journée fut dure au 6e corps : la 67e division rejetée sur Vaux-les-Palameix, la 12e sur Mouilly. « Même au risque de vous faire couper de Verdun, tenez », téléphonait Sarrail au général Verraux. On tint et, tandis que le Ve corps bombardait le fort de Troyon vide de défenseurs, il était lui-même bombardé sur la route de Saint-Remy à Mouilly par le fort de Génicourt. La 12e division (général Herr) se rétablit au village des Éparges dans la journée du 24 et la 67e division au bois des Chevaliers. Dès ce jour, la stabilisation se fit dans cette région, au prix d'ailleurs de vives attaques menées surtout à gauche, contre Mesnil-sous-les-Côtes et les Éparges.

Elle se faisait également à l'aile gauche de l'armée Sarrail, de l'autre côté de la Meuse, où le Kronprinz avait reçu l'ordre d'attaquer, avec ses XIIIe et XVIe corps, les 5e et 15e corps de Sarrail. Le 22 septembre, il s'était emparé des bois de Montfaucon et d'Avocourt, mais n'avait pu progresser plus loin. Le 5e corps (général Micheler) avait reculé lentement au sud de la ligne Boureuilles-Vauquois. Toutefois, en présence de cette situation, le 8e corps avait été remis par le général Joffre à la disposition de l'armée. Le général de Castelli était depuis le 20 à proximité des quais des gares de Sainte-Menehould et de Villers-Daucourt, lorsqu'il reçut, dans la nuit du 23 au 24, l'ordre de diviser son corps en deux masses : d'une part, la 16e division transportée en chemin de fer à Lérouville et Sampigny était mise à la disposition de la 1re armée ; d'autre part, la



SAINT-MAXIMIN. — ESTACADE PROVISOIRE SUR L'OISE

15e division et l'artillerie de corps se portèrent le 24, par une longue marche, en soutien des 15e et 5e corps au sud de la forêt de Hesse ; elles devaient, le 25, commencer l'organisation d'une position défensive entre Aubréville et Dombasle. D'ailleurs, la situation se raffermissait de ce côté.

Cependant, si la stabilisation du front se faisait au nord, il n'en était pas encore de même près de Saint-Mihiel, au fond de la poche. Là, un fâcheux incident s'était produit. La 75e division Vimard (149e brigade) avait lâché la hauteur Sainte-Marie dans l'après-midi du 24 et, croyant voir la Meuse monter, avait vivement passé sur la rive gauche. L'abandon de la côte Sainte-Marie fixait le sort de Saint-Mihiel que ne pouvait plus guère défendre une brigade de dragons détachée de ce côté.

La 6e division bavaroise, contournant par le nord le fort du Camp des Romains, entra le soir même dans la ville et quelques éléments réussirent à franchir la Meuse et à occuper Chauvoncourt, qui fut définitivement perdu le 25 par la 149e brigade. Le général Pol Durand, commandant le 3e groupe de divisions de réserve (quartier général à Courouvre), reporta son front sur la rive gauche : bois de Bislée, le Malinbois et les Paroches où il se maintint (1).

Tenir, tel était le mort d'ordre, car déjà le 8e corps accourait et, le soir même, la 16e division (général de Mondésir) dégageait le fort de Liouville menacé de près et refoulait la 5e division et la 11e brigade bavaroises jusqu'à la route de Saint-Mihiel à Apremont.

Cependant, la 12e brigade bavaroise se rassemblait à la lisière du bois de Versel pour l'assaut du fort du Camp des Romains, qui jusqu'ici s'était défendu énergiquement.

Le 24 au soir, tout est prêt.

(1) Voir la déposition du lieutenant-colonel Bize dans les *Procès-verbaux de la Commission de métallurgie.*

Les obstacles étaient pulvérisés, les remparts étaient ébréchés, l'artillerie du fort pressée dans un étroit espace était anéantie et le mur principal était jeté dans les fossés. Mais l'esprit de résistance de la forteresse n'était pas encore éteint. Quand la troupe d'assaut monta la pente pendant la nuit et se terra devant les obstacles de fil de fer, elle fut balayée par une violente fusillade et un feu de mitrailleuses.

A 5 h. 30 du matin, le 25, le général von Höhn donna le signal de l'attaque. Les deux bataillons du 11e régiment s'élancèrent à l'assaut en huit colonnes contre le fort occupé par des troupes d'élite ; celles-ci défendaient toujours les murailles bombardées et les casemates éboulées. Les colonnes d'assaut se jetèrent dans le fossé, escaladèrent par des échelles le mur principal et s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée du 6e régiment. La garnison se défendit encore à l'intérieur avec une sombre résolution derrière ses meurtrières et ses fossés grillagés. Alors le 16e bataillon de pionniers se mit à la besogne avec des bombes asphyxiantes et des gaz incendiaires. Cependant le feu sortait toujours des casemates à demi ensevelies et pleines de fumée. Enfin, après trois heures, la résistance faiblit. Le colonel français accepta la reddition avec les honneurs de la guerre qui lui étaient offerts et il monta à la lumière du jour avec les restes de sa garnison (1).

L'ATTAQUE PROGRESSE DANS LE FLANC ALLEMAND. LA STABILISATION

Telle fut l'admirable résistance du fort du Camp des Romains. Quelques heures de plus et il eût été dégagé. C'est en effet, le 25, le moment décisif. Von Strantz est épuisé par ses propres efforts. La 16e division progresse vers la route de Saint-Mihiel à Apremont, la 7e division de cavalerie s'approche de Montsec, la 2e division de cavalerie est devant Xivray, le 16e corps (Taverna) attaque Seicheprey, nettoie le bois de Jury et Limey ; l'artillerie lourde arrive au sud du bois de la Hazelle et concentre ses feux ; la 73e division (Lebocq) est au bois Brûlé et à l'auberge Saint-Pierre. La bataille s'améliore.

D'ailleurs, elle est commandée : depuis le matin, Dubail a reçu de Joffre le commandement de toutes les troupes à l'est de la Meuse, et, à 16 heures, il a reçu la mission de grouper sous ses ordres la 3e armée et la 1re armée. Il rentre à Neuves-Maisons et prescrit au général Durand de tenter immédiatement la reprise du pont de Saint-Mihiel avec ses deux divisions de réserve.

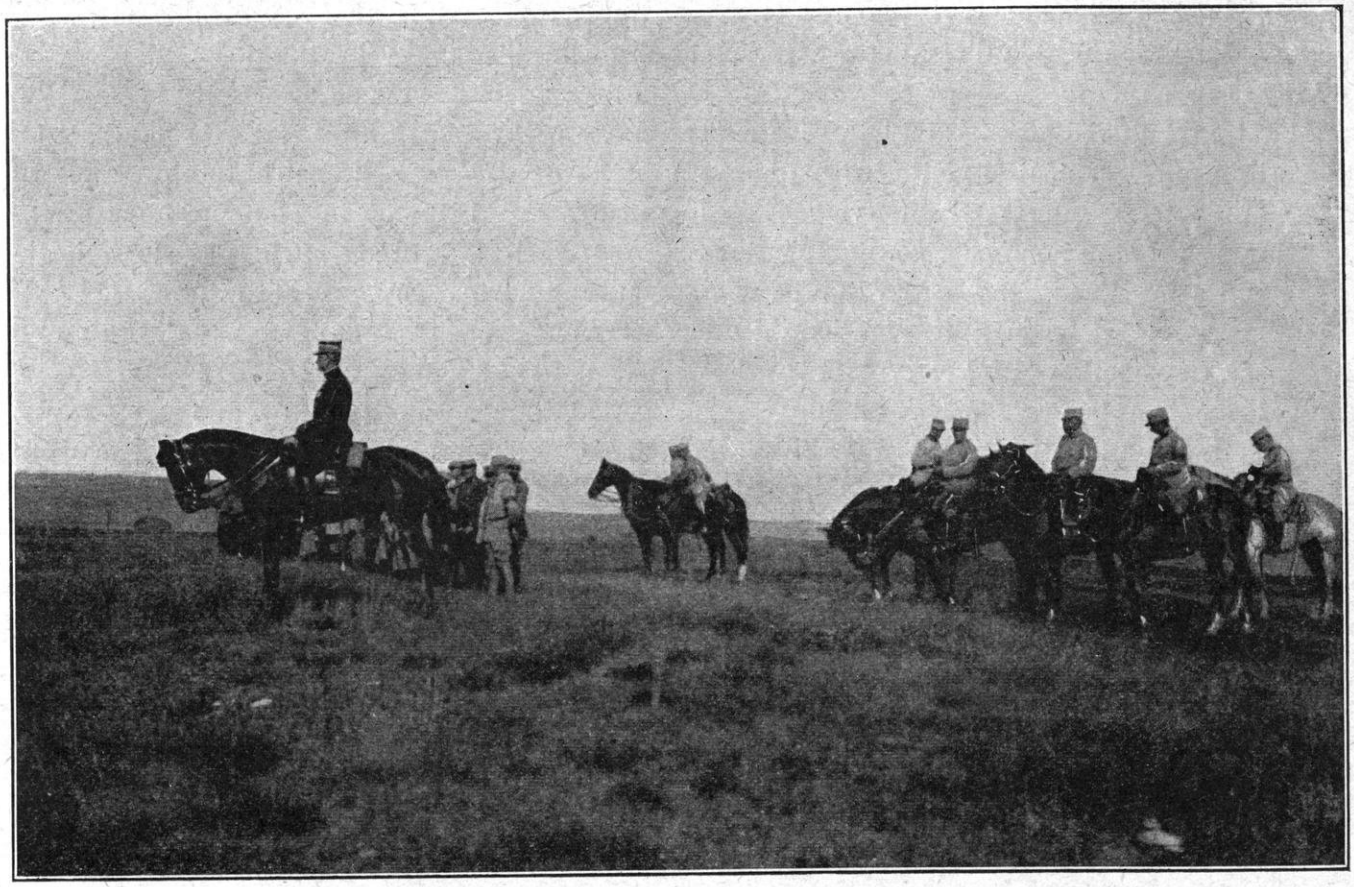
Dans la nuit, on ne réussit pas en ce point, mais Xivray, Marvoisin, Seicheprey sont enlevés. La 32e division a pris le bois de la Hazelle rempli de cadavres. C'est un plein succès. Et les renforts (deux divisions) amenés et impatiemment attendus par Dubail arrivent dans la journée du 26 :

16 heures, le 26. — La tête de la 64e division de réserve est arrivée à Hamonville assez fatiguée (70 kilomètres depuis la nuit). Elle va s'engager sur Richecourt à la gauche du 16e corps. Plus à gauche, la tête de colonne de la division de Vassart marche par Rambucourt sur la forêt de la Grande-Charrière. L'offensive est reprise sur toute la ligne ; l'ennemi cherche à faire un barrage avec de grosses pièces (105, 150, 220) établies à Montsec et près du bois de Mort-Mare. Il bat frénétiquement le front Rambucourt-Beaumont-Seicheprey. Que veut-il obtenir? Sans doute arrêter notre offensive pour filer dans la nuit.

Toutefois, peu de progrès ont pu être réalisés le soir du 26 : on a échoué devant le pont de Saint-Mihiel, devant le bois de la Haute-Charrière, devant Richecourt.

« Continuer », tel est l'ordre pour le 27. La 15e division (du 8e corps), qui peut sans danger quitter le sud de la forêt de Hesse, où le front s'est stabilisé, va venir appuyer le 6e corps et son propre corps. Mais, dès ce jour, la stabilisation gagne le côté sud de la bataille de Woëvre. Partout, les attaques françaises sont arrêtées « par un déploiement extraordinaire d'artillerie lourde ». En fin de journée, l'ennemi occupe toujours Ailly (nous tenons le pont de Han), Apremont, la lisière sud des bois des Hautes-Charrières, Richecourt, Lahayville, les bois de Mort-Mare, d'Euvezin, du Four, de la Roppe et Le Prêtre. Les troupes françaises sont au contact immédiat de l'ennemi sur tout le front, sauf dans la région est où les villages de Remenauville, Regneville et Fey (8e division d'ersatz) se trouvent entre les deux lignes. Le 28, la brigade coloniale prend et perd Apremont et Loupmont. Toujours l'artillerie lourde allemande ! « Le 29, écrit le général Dubail, je sens, d'une façon générale, que la 1re armée forme maintenant un outil

(1) STEGEMANN, *Geschichte des Krieges*, 2e vol., p. 59.



LE GÉNÉRAL DESCOINGS ET SON ÉTAT-MAJOR

solide dont l'action est méthodique, on combat sans répit, on ne lâche plus, on fortifie le terrain conquis et on y reste sous les bombardements les plus violents... J'ai fait distribuer, dans la journée, des boucliers au 16e corps et aux 73e et 64e divisions de réserve. Cette dernière division et la 16e reçoivent des grenades à main (les premières fabriquées). Demain le 8e corps recevra des boucliers. »

La bataille s'achevait par épuisement, du moment qu'elle prenait, sur les deux côtés comme au fond de la poche, on dira bientôt de la « hernie » de Saint-Mihiel, le caractère d'une guerre de siège. L'ordre du jour de Joffre vint, en effet, le 1er octobre, marquer le terme des opérations, en exprimant aux troupes de Sarrail et de Dubail l'entière satisfaction du commandant en chef :

Dans les opérations qui se déroulent autour de Verdun depuis deux semaines, les 1re et 3e armées ont à lutter contre un adversaire pourvu de puissants moyens matériels, notamment d'une nombreuse artillerie de très gros calibre.

Malgré ces conditions difficiles, dans les nombreux combats qu'elles ont eu à livrer de jour et de nuit, les troupes de ces deux armées, sous la conduite de chefs ardents et résolus, n'ont cessé de faire preuve d'une ténacité indomptable et d'un esprit de sacrifice admirable.

Sans doute, la double manœuvre de flanc n'avait pas réussi à rejeter von Strantz des Hauts de Meuse. Il faudra tenter de nombreuses reprises et finalement attendre quatre ans pour couper la « hernie de Saint-Mihiel ». Mais l'ennemi non plus n'avait pas atteint son triple but : Verdun n'était pas encerclé, Sarrail n'avait pas reculé derrière la Meuse, les transports français continuaient de l'Est vers l'Ouest.

Falkenhayn échouait, bien qu'il eût fait de grands efforts pour gagner la partie en se renforçant dans les derniers jours : la 33e division de réserve arrivait à Combres le 29 septembre, la 14e brigade de landwehr à Pareid

le 26, la 10e division d'ersatz à Montsec le 1er octobre, la division d'ersatz de la Garde à Flirey le 28 septembre.

Il est vrai que, de part et d'autre de la ligne de front, les effectifs vont être «pompés» pour alimenter la guerre de mouvement qui continuait, ardente, sur les communications allemandes de Picardie. Le XIVe corps allemand va partir dans la nuit du 1er au 2 octobre et, dans le camp français, le 16e corps sera bientôt appelé vers les Flandres.

Cependant, Falkenhayn est *définitivement fixé en Woëvre* et, convaincu désormais, comme il le dit lui-même, que les contre-attaques qu'il a prescrites ne peuvent plus obtenir de résultat, il reprend la thèse de Bülow, c'est-à-dire la décision à l'aile ouest, et consacre à sa réalisation toutes ses ressources, avec le ferme dessein « de faire tomber dans les mains des Allemands la côte nord de la France et, par suite, la maîtrise du Pas de Calais ». Verdun n'a pas succombé ; « la force de l'Est » est intacte. Les fautes commises dès le début, par le Grand Quartier Général allemand apparaissent, de plus en plus, comme irréparables. A la guerre, on ne rétablit pas, par des opérations de détail, une situation générale compromise.

CHAPITRE LVII

LA COURSE A LA MER
1re Partie : DE L'OISE A ARRAS

La Course à la mer ou plutôt la bataille de Joffre sur les communications et la contre-manœuvre de Falkenhayn. — Le transport des armées de part et d'autre. La bataille de Roye. — Les combats de la Somme. — La bataille d'Arras.

L'EXPRESSION « Course à la mer » ne correspond pas exactement aux buts que se proposaient les deux hauts commandements français et allemand en commençant la manœuvre, ni aux efforts qui se manifestèrent dans les batailles pour atteindre ces objectifs. Aucun document ne révèle qu'il y eut une conception d'une « course » dirigée du Sud vers le Nord, de Compiègne à Nieuport, dans le dessein exclusif de développer un front continu depuis l'Oise jusqu'à la mer du Nord. Tout au contraire, on peut dire que la mer du Nord n'a été atteinte que *contre* la volonté des deux adversaires. L'un et l'autre craignaient plutôt qu'ils ne désiraient l'extension démesurée du front jusqu'à cet obstacle éloigné et insurmontable. Le dessein immédiat et commun était de poursuivre jusqu'à complet achèvement une manœuvre stratégique consistant *à se déborder réciproquement* par la seule aile restant mobile, c'est-à-dire l'aile Ouest.

Cette manœuvre de débordement ne réussit pas ni d'un côté ni de l'autre, voilà le fait, et il fallut bien s'arrêter, à la fin, devant l'obstacle que formait la mer du Nord. Mais ce résultat fut en fait une grave défaite pour la stratégie allemande. Le projet déclaré de l'état-major était de finir la guerre en quelques mois. Ce résultat, il l'eût obtenu s'il eût atteint Paris, ce qui lui eût donné les côtes de la Manche par surcroît. Il n'eut ni Paris ni la Manche et l'armée allemande s'immobilisait dans les tranchées. Toute sa conception de la guerre était anéantie. Par contre, le relèvement nord-sud de la ligne de bataille permit au commandement français de menacer pendant quatre années les communications allemandes. Il lui fournit le moyen de refaire ses armements, d'appeler ses alliés et finalement de reprendre et d'achever la campagne finale qui devait lui permettre de réoccuper Bruxelles et de gagner la guerre.

LA BATAILLE DE JOFFRE SUR LES COMMUNICATIONS ALLEMANDES

Atteindre les communications allemandes, tel est en effet le véritable but poursuivi par le général Joffre. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit dans les chapitres précédents en ce qui concerne l'initiative prise par le commandement français contre l'aile droite

allemande, dans la grande Instruction du 25 août. A chaque étape dans le développement de la manœuvre initiale, nous avons vu la pensée du général Joffre se modeler sur les événements eux-mêmes. Suivant la nature et la puissance des moyens dont il estime pouvoir disposer chaque jour, nous l'avons vu s'efforcer de réaliser pas à pas, tout en s'assurant la victoire *frontale* sur la Marne, le débordement de l'aile droite allemande. Dans l'exposé de la bataille de l'Aisne, nous avons dit comment il avait bien vite renoncé à continuer l'attaque frontale, même subsidiaire, des plateaux de l'Aisne et renforcé de plus en plus l'extrême gauche de Maunoury pour réaliser la manœuvre débordante sur les communications. C'est que, depuis plusieurs jours déjà, son haut jugement avait compris, une fois pour toutes, l'intérêt capital que présentait la région du Nord dans la manœuvre stratégique.

LE GÉNÉRAL ALIX

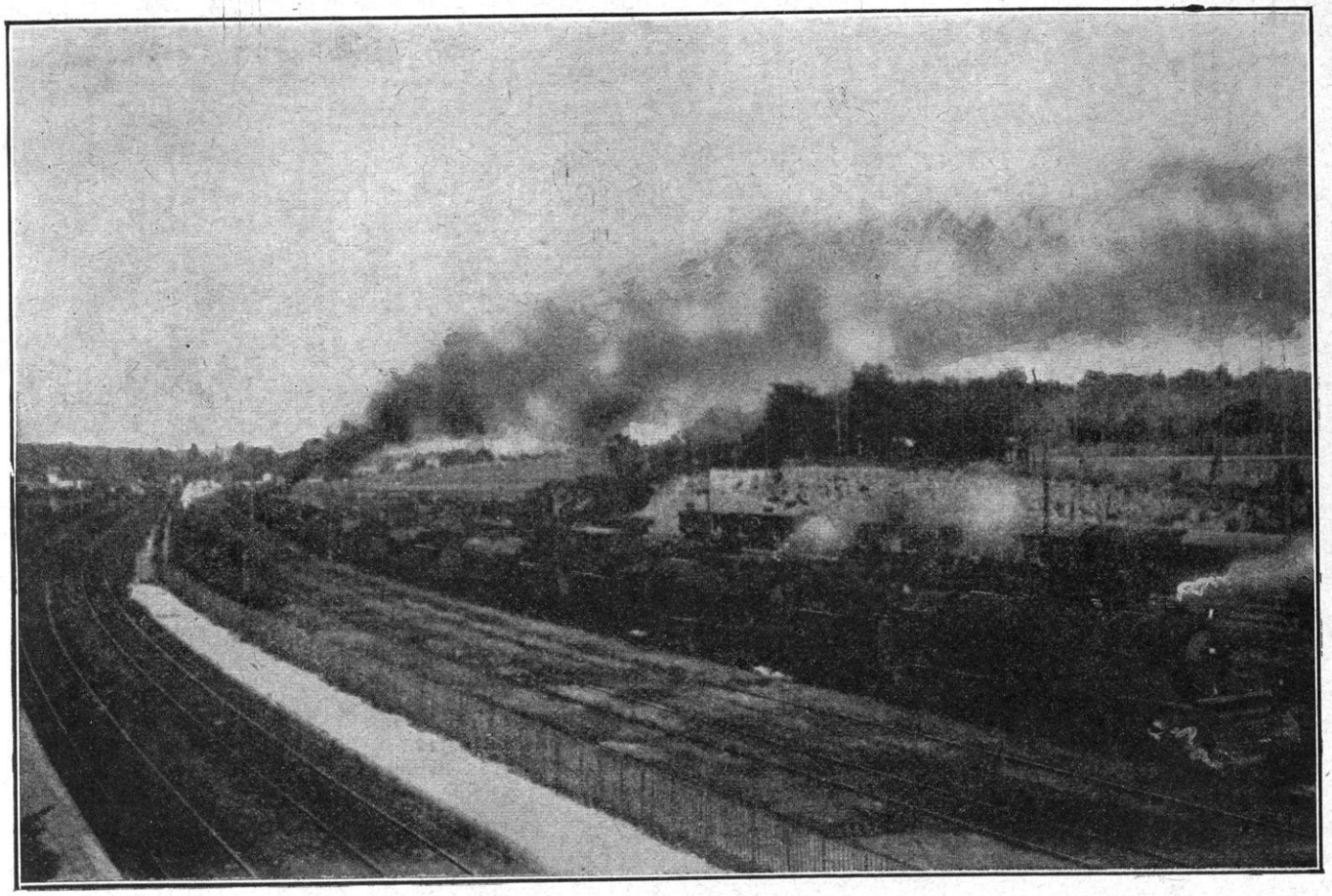
C'était en effet de la possession de cette région que dépendait la sécurité des communications de l'ennemi le long de sa grande ligne de pénétration et de ravitaillement constituée par la Sambre, l'Escaut et l'Oise. Joffre s'inspirait de la situation géographique et militaire d'une région qui se trouvait, une fois de plus, renouveler le rôle qu'elle a toujours rempli dans l'histoire de Rome. Le plateau du Cambrésis et du Vermandois, qui est comme le belvédère de la France du Nord, en séparant les bassins de la Meuse et de l'Escaut des bassins de la Somme et de la Seine, forme la crête entre la région de Paris et la région de la mer. » C'est le plateau du Vermandois, c'est-à-dire le véritable seuil militaire de la France, autour de Saint-Quentin, que l'ennemi en marche vers les plaines tant convoitées de Paris et de la Loire s'est toujours efforcé d'atteindre ; les combats, les assauts pour les frontières, au cours des siècles, se sont livrés près des villes assises, non seulement sur ce gradin (Saint-Quentin, Vermand, Le Catelet, Bohain, Le Cateau, Landrecies Guise, La Capelle), mais aussi sur le fossé qui l'entoure, à Corbie, Ham, Péronne, Cambrai, Valenciennes, Maubeuge (1). »

S'il atteignait le seuil du Cambrésis, Joffre dominerait la ligne si aventurée et si exposée des communications ennemies ; s'il s'y maintenait, il assurerait sa liaison immédiate avec l'armée belge, reprendrait possession de l'incomparable richesse du bassin industriel étendu depuis Lille jusqu'à Maubeuge et provoquerait fatalement l'évacuation par l'ennemi du massif de Laon et sa retraite vers la Meuse.

LE 13e CORPS ARRÊTÉ PAR LE IXe CORPS DE RÉSERVE

Pour obtenir un tel résultat, pas une minute n'était à perdre, dès l'heure où l'ennemi marquait un mouvement de fléchissement. Aussi

(1) Gabriel Hanotaux, *Circuits des Champs de bataille de France. — Secteur du Nord*, par Pierre Dauzet, p. 314.



LA LIGNE DU CHEMIN DE FER A ABBEVILLE

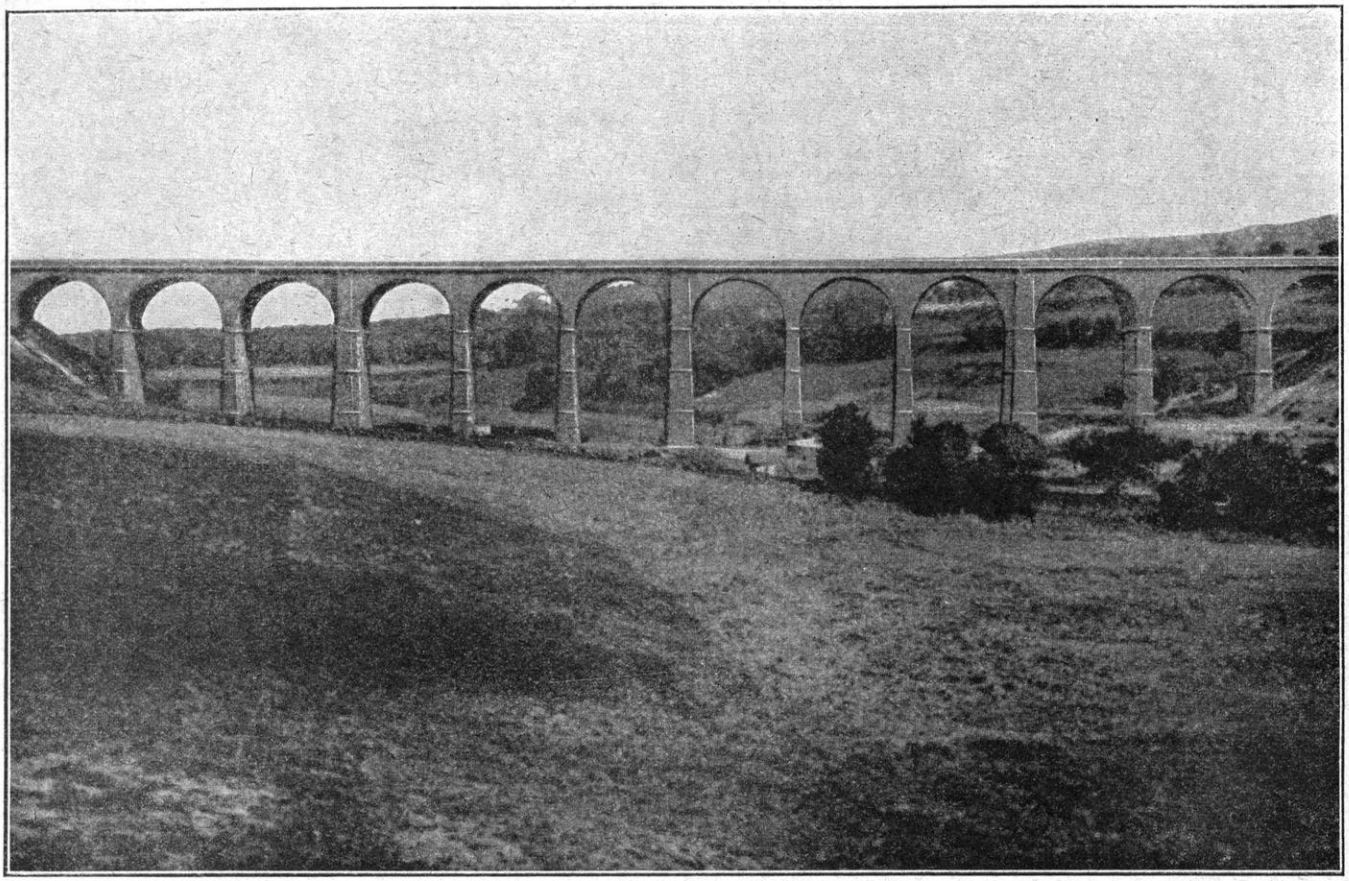
voyons-nous, *dès le 9 septembre*, outre les instructions pressantes aux armées de la Marne, un ordre de Joffre prescrivant au général d'Amade, qui commande le groupe des divisions territoriales stationné au nord-est de Rouen, « d'inquiéter les communications de l'ennemi en portant le gros vers Beauvais et des éléments à l'Est ». Au fur et à mesure que la retraite allemande s'accentue, les ordres se précipitent : le 10 septembre, ordre de débarrasser la région d'Amiens à la mer des patrouilles allemandes; le 11, ordre de marcher sur Amiens.

En même temps, le corps de cavalerie Bridoux (1re et 5e divisions) est jeté en avant, le 10, « pour les opérations à grande envergure sur les derrières de l'ennemi ».

Nous avons vu que Maunoury, d'autre part, est vivement pressé, le 11, de jeter « le plus tôt possible des forces à l'ouest de l'Oise ». Joffre le prévient que, de ce côté, un corps ennemi nouveau (IXe corps de réserve) peut se présenter devant lui, mais il lui envoie, pour le combattre, le renfort du 13e corps. Le même jour, 12 septembre, Maunoury s'inquiète d'un mouvement ennemi signalé vers Saint-Just et il craint d'être débordé au lieu de déborder; le corps de cavalerie lancé dans cette direction s'y trouve attardé, avons-nous dit, dans la journée du 13 au lieu de remonter la vallée de l'Oise, tandis que l'armée Maunoury franchit l'Aisne. Et ainsi Joffre ne réalise pas, aussi vite qu'il le voudrait, la menace sur les communications.

Cependant les premiers ordres allemands prescrivaient, non le renforcement de la région ou la remise en état des voies ferrées, mais bien l'évacuation (1). Le 13 au soir, cette fois mieux renseigné, Maunoury signalait que les

(1) Le 10 septembre à l'aube, un détachement en auto de la 81e division territoriale avait réussi à détruire la voie ferrée à Goyencourt, au nord de Roye. Sans coup férir,



LE VIADUC DE POIX, SUR LA LIGNE D'AMIENS A ROUEN

détachements ennemis s'étaient retirés sur Noyon et Roye, qu'aucune troupe n'était aperçue entre Amiens et Saint-Quentin et que Saint-Quentin même était évacué. Aussitôt le corps Bridoux galopait dans cette direction et, le 14, il arrivait dans la boucle de la Somme, protégeant à longue distance l'installation des divisions territoriales du général d'Amade dans Amiens et les environs.

Malgré la résistance qui s'affirmait sur les plateaux de l'Aisne, Maunoury gardait bon espoir. « Un gros effort est nécessaire, mandait-il à Joffre le 15 à 5 heures du soir, mais la situation ne s'annonce pas mauvaise, personne n'étant signalé sur mon flanc gauche. » Or, nous l'avons vu plus haut, c'est à cette heure même, 15 au soir, que le IXe corps de réserve (général von Bœhn), débouchant de Noyon, arrête la manœuvre d'enveloppement de Maunoury qui est sur le point de réussir par Carlepont. A partir de ce moment, l'infanterie française va piétiner sur place et, si elle cherche à se glisser vers l'Ouest, ce sera pour s'éloigner de l'Oise, c'est-à-dire du grand couloir de communication de l'en-nemi.

La journée du 16 voit toute l'action concentrée au village de Carlepont, alors que c'est du 13e corps (Alix), débarqué à Creil, à Pont et à Compiègne, que la décision devrait venir si, par fractions, ce corps s'engageait plus rapidement et plus énergiquement dans le couloir. Mais le général Alix est arrêté, le soir même du 16, à 10 kilomètres au sud-ouest de Noyon. Joffre sent bien que l'horizon s'assombrit et il jette à Maunoury un dernier appel : « C'est des forces de gauche que dépend le sort de la bataille. »

Maunoury l'entend bien ainsi, mais le 17, la pluie torrentielle, la boue, les rafales de

Beauvais et Abbeville étaient réoccupés le 11, Amiens le 12 ; le 13, on fit prisonnier, au nord d'Amiens, un détachement de landwehr de 150 hommes.

ELINCOURT SAINTE-MARGUERITE. — CADAVRES ALLEMANDS APRÈS LE COMBAT

l'artillerie lourde allemande, la crainte de pénétrer trop avant dans le massif boisé difficile de la « Petite Suisse », firent que le 13e corps, engagé contre le IXe corps de réserve dans « un combat confus, sans ordre et mal conduit », entre Ribécourt, Elincourt et Ressons, ne put se maintenir sur cette ligne ; il fut rejeté, le soir du 17, sur la ligne Bailly-Cambronne - Chevincourt - Vandelicourt-Marquéglise, avec deux brigades sur la rive droite de l'Oise et deux sur la rive gauche ; devant lui, l'ennemi tenait Machemont. Notons que la 3e division de cavalerie de Lastours, parvenue et attaquée le 15 à Bussy, au nord de Noyon, s'était repliée le soir sur Lassigny et avait évolué au sud, les jours suivants, jusqu'à la cuvette de Saint-Maur.

Les deux échecs de Carlepont et d'Elincourt, de part et d'autre de l'Oise, les 16 et 17 septembre, forçaient le haut commandement français aux résolutions suprêmes.

LES GRANDS TRANSPORTS DE TROUPES VERS L'OUEST COMMENCENT LE 17 SEPTEMBRE

L'ère des glissements vers l'Ouest et des transports vers le Nord va commencer ; avec une intensité croissante, la bataille s'efforcera de gagner les plateaux de la Somme visant, de part et d'autre, au débordement.

Une instruction générale, le 17 expose la situation des armées françaises et fait prévoir le développement nouveau qu'elle va prendre :

« L'ennemi tient tête sur tout le front et utilise sur un même point les éléments les plus divers, comme le montrent les numéros des régiments prisonniers.

« La progression de nos troupes, quoique lente en raison des organisations défensives ennemies, est, sur certains points, continue. Il est essentiel de conserver une attitude agressive et de tenir l'ennemi *sous la menace de l'offensive* pour l'empêcher de se dégager et d'effectuer

des mouvements de glissement d'une partie du front sur l'autre.

« Les reconnaissances d'avions doivent particulièrement reconnaître le sens des mouvements ennemis en arrière de ces lignes.

« La bataille actuelle peut durer quelques jours avant une solution décisive. Il est nécessaire d'*organiser avec le plus grand soin le terrain conquis* et de profiter de l'appui de cette organisation pour constituer dans chaque armée derrière le front des réserves prêtes à l'offensive. La constitution de ces réserves permettra de donner aux troupes du repos et d'*opérer des déplacements en vue de manœuvres ultérieures.*»

Ainsi la condition essentielle pour que des *déplacements* et des *manœuvres ultérieures* puissent s'opérer, c'est d'organiser avec le plus grand soin le terrain conquis, depuis l'Oise jusqu'aux Vosges. Il est d'autant plus important de « fixer » l'ennemi sur ce vaste front que la manœuvre conçue par Joffre sur les communications ne peut être alimentée que par des prélèvements sur les forces échelonnées jusqu'en Alsace et non par des unités nouvelles. Il faut puiser dans les troupes combattantes. Le jour même, 17 septembre, l'immense rocade commence.

Comme il apprend que des débarquements allemands importants sont signalés à Valenciennes et à Cambrai, Joffre y répond à 14 h. 30 par l'ordre de transporter le 14e corps de Bayon au nord de Paris. Et, comme il s'agit maintenant de porter toute la bataille à l'ouest de l'Oise, c'est à un chef nouveau qu'il faut en confier la direction. Nous avons dit (1) comment Joffre, puisant dans sa « force de l'Est » maintenue inébranlable, se décida, le 18 à 7 heures du matin, à télégraphier à Castelnau, alors à Commercy en observation devant la Woëvre : « L'état-major de votre armée et le 20e corps seront transportés vers l'Ouest. Veuillez vous rendre au G. Q. G. » La 2e armée, dans la pensée de Joffre, devait d'abord remplir la mission qu'il avait fixée dans son instruction de la veille : « Constituer à l'aile gauche de notre dispositif une masse capable de parer non seulement au mouvement débordant de l'ennemi, mais aussi d'*assurer l'enveloppement.* » (voir plus loin l'ordre semblable de Fakenhayn).

ÉLINCOURT SAINTE-MARGUERITE. — RUINES D'UNE FERME APRÈS LE BOMBARDEMENT

A cette 2e armée, Joffre va amalgamer les forces dispersées à l'ouest de l'Oise et adjoindre d'autres forces prélevées sur les secteurs défensifs. Il avait désiré, le 16, pousser le 13e corps au delà de Noyon sur Villequier-Aumont, « de manière à déborder constamment l'aile droite allemande *et à menacer ses communications*». Le général Alix ayant échoué, Joffre enlevait, le 17, *le corps Conneau* (8e et 10e divisions de cavalerie) à l'armée Franchet

(1) Voir tome XII, p. 70.

PÉRONNE. — UNE RUE PRINCIPALE APRÈS LE BOMBARDEMENT

d'Espérey et le jetait en renfort à l'ouest de Compiègne.

Puis comme le 13e corps a derechef échoué, c'est *le* 4e *corps* qui, décroché du front de l'Aisne, est à son tour porté à l'ouest de l'Oise dans l'après-midi du 18 et dans la nuit, sur le flanc gauche du 13e corps. Telle est la situation le 18 septembre au soir, au couloir de l'Oise, lequel n'a pu, jusqu'ici, être débordé par l'infanterie.

LE CORPS BRIDOUX AUX ABORDS DE CAMBRAI ET DE SAINT-QUENTIN. L'IMPORTANCE DU PONT DE PÉRONNE

A cette heure, en effet, si l'occasion était manquée, elle avait été saisie, la veille, par la cavalerie française. Nous avons dit que le général Joffre, ayant à sa disposition le corps de cavalerie Bridoux (1re et 5e divisions), l'avait jeté sur les derrières de l'ennemi.

Les troupes allemandes d'occupation évacuaient en hâte les villes et les voies de communication.

Des trains, à Péronne, rebroussaient vers le Nord ; dans la nuit du 14 au 15, Péronne était évacué et, le 15 au matin, le corps Bridoux y rentrait. Franchissant la Somme, il stationnait, le soir, dans la zone Guyencourt, Tincourt, Templeux-la-Fosse. Il mettait le pied sur le plateau du Vermandois et du Cambrésis. Ordre lui fut donné de se porter en avant le 16 « pour tenter la destruction de la voie ferrée *Busigny-Saint-Quentin* et opérer sur Saint-Quentin ». Roisel et Le Catelet évacués, les deux divisions se portèrent en éventail dans la direction Cambrai-Bohain, c'est-à-dire vers le nœud vital des communications allemandes. Si le général Bridoux n'atteignit pas Cambrai, ni Bohain, ni Saint-Quentin, ses cavaliers dépassèrent cependant la grande route de Cambrai à Saint-Quentin et s'appro-

chèrent de très près des deux villes (1). Ils prenaient largement à revers, par cette marche hardie, les forces allemandes dont la pointe vers le Sud était encore à la lisière de la forêt de Laigle. Malheureusement la mort du général Bridoux, le 17 après-midi, à Fluquières, vint jeter la consternation parmi ces troupes ardemment jetées en avant (2). Le 18, à la nouvelle de débarquements allemands importants sur Cambrai, le corps de cavalerie se replia entre Péronne et Vermand.

Il se rapprochait ainsi du groupe de divisions territoriales dont la présence, si heureusement ménagée depuis les premiers jours de la guerre, allait devenir pleinement efficace. Installé autour d'Amiens, le groupe avait reçu de Joffre, le 16 au matin, cette mission : « Opérer à l'extrême gauche de nos armées pour y remplir à la fois un rôle de couverture pour nos troupes et de police dans la région occupée. Se porter dans la région Amiens, Arras ou Cambrai, selon les circonstances ».

Or les circonstances agissaient dans le sens de la marche sur Péronne. Le général Brugère venait de prendre, le 17, la succession du général d'Amade et le groupe se trouvait avec ses quatre divisions (84e, 82e, 81e et 88e) entre Boves et Rubempré, le détachement Descoing poussant sur Albert et le corps de spahis sur Acheux, lorsque l'ordre arriva de se porter, dès le 18, sur Péronne. Le mouvement fut préparé, les ordres donnés, mais, le 18 à 10 h. 30, un télégramme du G. Q. G. prescrivit l'arrêt du gros des divisions à hauteur de Corbie et l'organisation de positions défensives de part et d'autre de la Somme. « Ligne de communications ennemie paraît être : Cambrai, Bohain, Saint-Quentin. Mouvement sur Péronne suspendu. » Le général Brugère occupa aussitôt le front Villers-Bretonneux - Corbie - Franvillers. Toutefois, dès le lendemain 19, un nouveau télégramme de Joffre, revenant sur l'objectif principal, lui signalait l'importance toute spéciale du pont de Péronne. Nous verrons bientôt comment le mouvement s'exécuta.

(1) Le 17 septembre, plusieurs batteries de 75 prirent position autour de Fayet et canonnèrent les batteries allemandes installées derrière l'Orphelinat Cordier, aux abords de Saint-Quentin ; un avion survola la ville d'où l'ennemi, pris de panique, évacua ses convois. Mais la cavalerie française était trop en pointe et elle était mal renseignée sur les forces allemandes ; à 5 heures du soir, l'attaque fut abandonnée.

(2) Les autos de l'état-major du général Bridoux furent attaqués, sous la pluie et la brume, par un parti allemand posté à la corne d'un bois. Les dernières paroles du général méritent de passer à la postérité : « Mon cher Buisson, mon brave ami, je meurs avec joie pour mon pays. Dites au corps de cavalerie que le sacrifice de ma vie doit lui servir d'exemple ».

FALKENHAYN ET BULOW DÉCIDENT TARDIVEMENT, LE 21, LA MARCHE VERS L'OUEST

Voyons maintenant ce qui se passait dans le camp allemand, quelles étaient les intentions et les instructions du commandement, et à la suite de quels mouvements la ligne de bataille parvint à s'éloigner du couloir de l'Oise, par où les troupes françaises pouvaient cependant le plus directement s'engouffrer vers le seuil du Vermandois et du Cambrésis, qui apparaissait comme la plaque tournante des transports allemands.

« Des renseignements recueillis, disait l'Instruction de Joffre du 17 septembre, il semble résulter que l'ennemi exécute des glissements de troupes vers le Nord-Ouest, à l'abri de l'organisation défensive puissante établie sur tout son front. »

Au 2e bureau du G. Q. G., les nouvelles arrivaient, en effet, pressantes :

16 *septembre.* — Sur la rive droite, la 7e division de cavalerie allemande venant de Cambrai se serait portée dans la région de Péronne.

17 *septembre.* — Des débarquements importants auraient eu lieu hier dans la région Valenciennes-Denain (préfet du Nord). Ce renseignement est à rapprocher de l'avis de notre attaché militaire que 30 à 40 000 hommes seraient venus d'Aix-la-Chapelle (11 septembre) par Liége à destination de la France.

19 *septembre.* — L'ignorance où l'on est des destructions et réparations faites sur les voies ferrées en Belgique rend difficile l'appréciation des moyens de transport dont disposent les Allemands.

Tels étaient les renseignements qui dictaient

PÉRONNE. — UNE PARTIE DE LA VILLE BOMBARDÉE

la conduite du haut commandement français dans la poursuite de la manœuvre de débordement qu'il avait conçue. Mais le haut commandement allemand n'avait pas, de son côté, envisagé tout d'abord un mouvement débordant par l'Ouest. La première pensée de Bülow, le 13 septembre au soir, alors que Joffre avait déjà entamé la manœuvre de débordement, avait été de « souder » les trois armées Kluck, von Heeringen et Bülow pour résister à tout prix sur les plateaux de l'Aisne. Toutefois, pour appuyer son aile droite, nous avons dit que le G. Q. G. allemand espérait que, le 14, la 7e division de cavalerie venue de Lorraine se porterait sur Ham et que le IXe corps de réserve, descendu de Valenciennes par voie de terre, la rejoindrait.

Bülow ne craint pas d'ailleurs de désigner des objectifs trop éloignés : à la cavalerie Marwitz et Richthofen, il indique comme point de direction *Corbeil*. Mais on est loin de Corbeil puisque, dans la nuit même, le G.Q.G. prescrivait à Bülow, s'il ne pouvait se maintenir sur l'Aisne, de replier la 1re armée sur La Fère. Cette armée n'avait en effet qu'un rôle de flanc-garde et Bülow dut le rappeler à von Kluck qui, toujours cavalier seul, se faisait fort de reprendre l'attaque par sa droite, comme il avait fait sur l'Ourcq, dès que le IXe corps de réserve serait entré en ligne à Noyon. Le G. Q. G. et Bülow voulaient au contraire que le IXe corps de réserve ne fût « engagé que pour permettre à l'armée de rompre le contact ». Ils l'avaient appuyé, d'ailleurs, par le 2e corps de cavalerie (von der Marwitz), composé des 2e et 9e divisions, en envoyant ce dernier sur l'aile droite, le 16 au matin, par Coucy-le-Château.

Cependant, d'autre part, le résultat heureux qu'obtint von Kluck en jetant quand même à l'attaque le IXe corps de réserve et, surtout, la stabilisation générale du front

RÉGION DE ROYE ET DE LASSIGNY

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

Mèt. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10Kilom.

et l'inquiétante crise des munitions, firent que Falkenhayn et Bülow durent bientôt chercher autre chose que l'étroite soudure des armées sur les plateaux de l'Aisne. *Le 20 septembre,* Bülow est d'avis que « la décision doit être maintenant cherchée à l'aile Ouest » et, le lendemain 21, une entrevue décisive a lieu à Witry-les-Reims entre les deux chefs. Il était trop tard. La « Course à la mer » va naître, il est vrai, de cette entrevue ; mais il est incontestable que l'initiative du vaste mouvement débordant appartient au général Joffre, puisque, dès la toute première heure de la bataille de l'Aisne, il dirige ses forces de gauche sur les communications allemandes. Grâce à cette initiative, le front nouveau prend immédiatement, autour du pivot du massif de Thiescourt — pivot de toute la guerre — une direction Sud-Nord qui, seule, peut être considérée comme une grande victoire ; car toute l'évolution allemande vers la Seine-Inférieure est brisée et les communications avec l'Angleterre sauvegardées au moment où s'engage la bataille de quatre ans qui décidera de la victoire.

Amiens, tel est le but nouveau des armées allemandes ; cela ressort avec la plus grande précision de la décision prise le 21 à Witry-les-Reims et rapportée en ces termes par Bülow : « La Ire armée tiendra aussi longtemps que possible la ligne conquise et ne cédera qu'à une pression sur son aile droite.

« *La VIe armée se concentrera non vers Saint-Quentin, mais bien vers Amiens.*

« La VIe armée sera renforcée par tous les moyens possibles. La IIe armée mettra pour cela à sa disposition le XVIIIe corps et même éventuellement la Garde. Dans les autres armées, tout ce qui sera disponible, et où que ce soit, devra être rendu libre.

« C'est seulement lorsque toutes les forces seront rassemblées *près d'Amiens* que l'on portera le *coup décisif* à l'ennemi qui se sera lui-même rassemblé au nord de Paris contre le flanc droit de l'armée. »

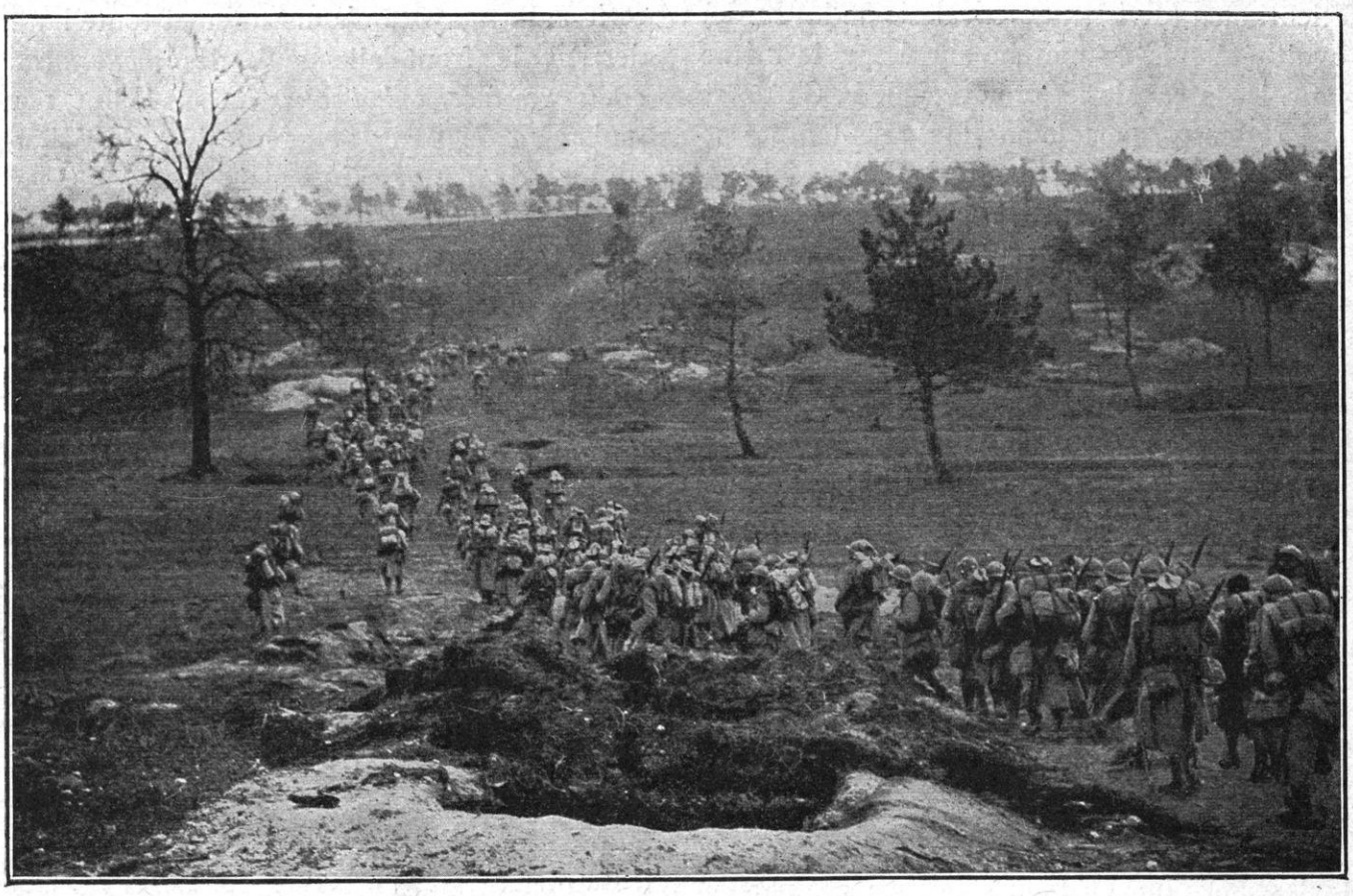
Telles furent les propositions de Bülow agréées par Falkenhayn. Ce même objectif, nous le retrouverons, avec le même caractère décisif, lors de l'offensive de mars 1918. Falkenhayn échoua en 1914 comme Hindenburg et Ludendorff devaient échouer quatre ans plus tard. Toute la guerre de stabilisation est entre ces deux parenthèses.

Disons pour être justes que Falkenhayn paraît avoir conçu son plan quelques jours plus tôt et que le déplacement de la VIe armée (Kronprinz Ruprecht de Bavière) avait été envisagé dès le 16. Un document officiel allemand indique que la VIe armée quitta la Lorraine entre le 16 et le 23 septembre et que sa destination première était Lille. Quoi qu'il en soit, la réalisation ne répondit pas à ces intentions. C'est d'abord sur Saint-Quentin que la VIe armée fut envoyée et ultérieurement sur Amiens. La manœuvre débordante de Joffre avait obtenu, déjà, ce premier résultat.

L'INCOHÉRENCE DU HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND

La situation se modifiait, d'ailleurs, de jour en jour et d'heure en heure, par suite de l'extrême activité manifestée du côté français, sur l'initiative de Joffre. Bülow dut, le 22 au soir, envoyer à Luxembourg un radio ainsi conçu : « Ennemi renforce encore aile Ouest ; il est à craindre que VIe armée engage de nouveau le combat avec *fractions arrivant isolément ; il faut éviter cela.* J'envisage donc la constitution d'un nouveau groupe d'armées sous mon commandement ». Mais c'est ici que les contradictions, les tiraillements, et pour tout dire le désordre de la pensée du haut commandement allemand se révèlent. Ce radio de Bülow se croisa avec un ordre général de Falkenhayn daté lui-même du 22 septembre : la VIe armée était définitivement constituée à l'extrême aile Ouest de l'armée allemande ; mais, sur les plateaux de l'Aisne, les Ire, VIIe et IIe armées devaient, *par une action offensive,* fixer l'adversaire qui leur était opposé.

Nous savons ce qu'il advint de ces offen-



FANTASSINS FRANÇAIS ALLANT PRENDRE LES TRANCHÉES

sives ordonnées avec obstination par l'Empereur Guillaume jusqu'au 27, sur l'Aisne, en Champagne, en Argonne, à Saint-Mihiel. Alors que l'action principale était à l'Ouest, l'ennemi s'acharnait à une rupture frontale, sentant déjà que la guerre de siège lui serait mortelle. « Jamais notre armée ne s'anéantira dans les tranchées. Le génie du peuple allemand l'en préservera. » La parole de Bernhardi semblait hanter l'esprit de l'Empereur.

A cette heure cependant, la calme perspicacité de Joffre subordonnait toute action détachée à l'action principale, c'est-à-dire à la manœuvre sur les communications allemandes.

L'initiative de Joffre lui avait donné l'avance dans la « Course à la mer », l'incohérence du commandement allemand accentua encore cet avantage. Bülow écrit amèrement : « Dans ces conditions, il me fallut renoncer à renforcer davantage l'aile droite de l'armée, car un plus grand affaiblissement de la première ligne de combat était incompatible avec l'action offensive réclamée ».

LES TRANSPORTS ALLEMANDS VERS L'OUEST POUR ATTEINDRE LA BAIE DE LA SOMME ET SE CONCENTRER OFFENSIVEMENT A AMIENS

Ce n'est que le 27 que l'Empereur et Falkenhayn se décidèrent à « suspendre tout mouvement offensif ». Leurs instructions ajoutaient : « En vue de renforcer l'aile droite des armées, la moitié du corps de la Garde et toutes les troupes à pied attachées aux divisions de cavalerie disponibles à la IIe armée seront dirigées par chemin de fer sur la VIe armée en direction de Péronne, armes à cheval sur Saint-Quentin ».

Dès lors, les transports de troupes s'accélèrent : déjà, le XVIIIe corps était passé par La Fère le 23, le 1er corps de cavalerie

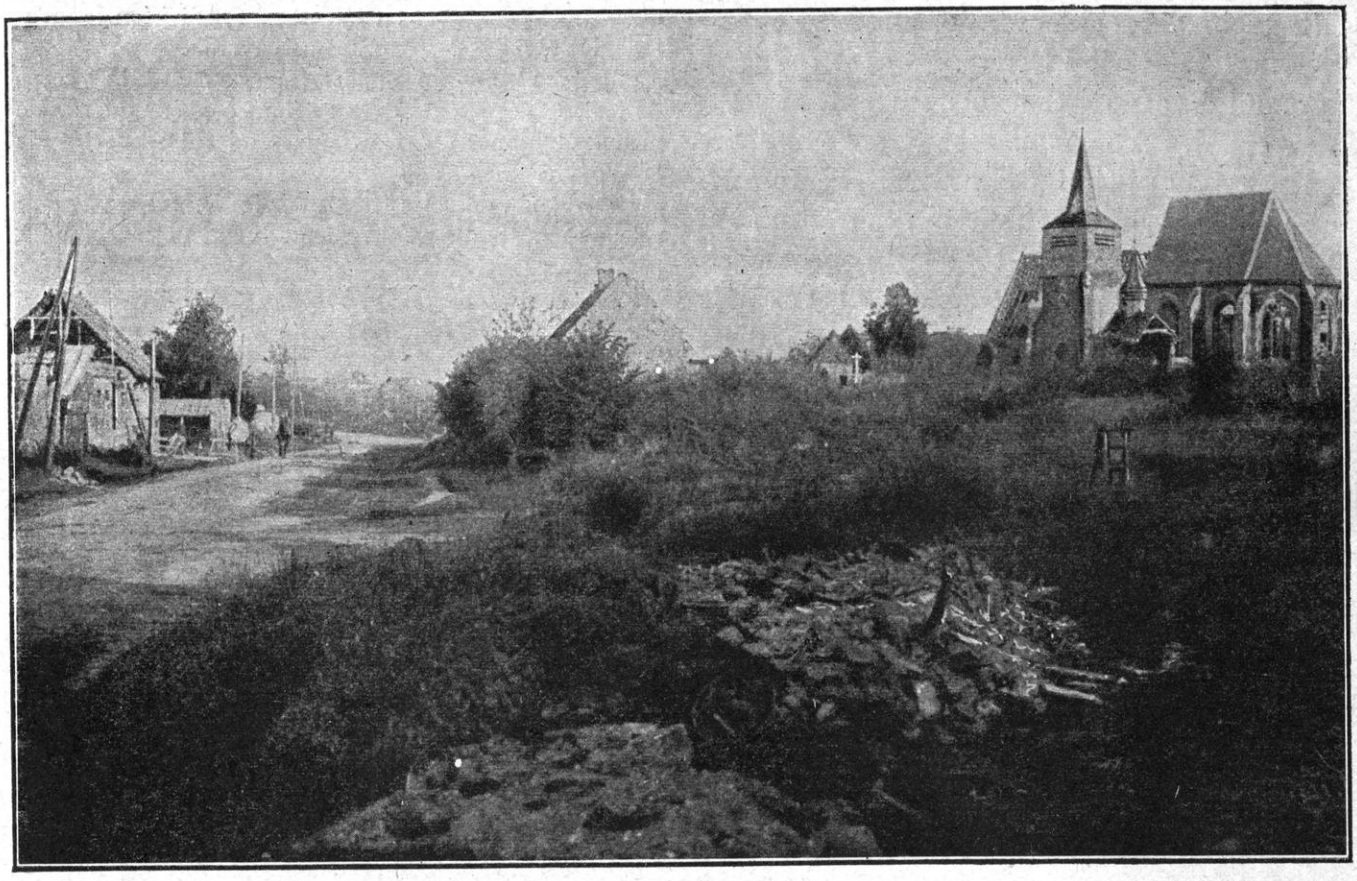
Richthofen (division de cavalerie de la Garde) avait été mis en marche sur Laon le même jour. De la cavalerie, prélevée sur la Garde et le VIIe corps, part le 28; le 29 septembre et le 1er octobre, le général von Plettenberg, commandant le corps de la Garde, part avec la 2e division de son corps; du 3 au 8 octobre, tout le VIIe corps avec son chef, le général von Claer, part pour Cambrai. Enfin l'ordre général du 9 octobre plaçait von Bülow à la tête d'une nouvelle IIe armée chargée d'opérer à l'ouest de Saint-Quentin.

La Course à la mer ne s'alimentait pas seulement sur le groupe d'armées de Bülow, c'est-à-dire sur les plateaux de l'Aisne ; elle enlevait sur toute la ligne de bataille, jusqu'en Lorraine, les troupes disponibles. Nous n'anticiperons pas sur les événements de la seconde partie de la Course à la mer, c'est-à-dire les combats de la Lys, le siège d'Anvers et les batailles de l'Yser et d'Ypres où s'engagent dans chaque camp d'autres troupes et des corps nouveaux, mais, pour nous en tenir à la première partie, c'est-à-dire à la bataille de Roye, aux combats de la Somme et à la bataille d'Arras, nous verrons, au cours de leur exposé, apparaître successivement corps d'armée sur corps d'armée. Ils se hâtent et, grâce à la distance diminuée par la forme concentrique du front allemand, Falkenhayn regagne, en manœuvrant par la ligne intérieure, le temps précieux précédemment perdu.

Du pivot du massif de Thiescourt au pivot de Notre-Dame-de-Lorette, voici, engagés dans la bataille de Roye et dans les combats de la Somme, le IXe corps de réserve, le IIe corps, le XVIIIe corps, le XXIe corps, le Ier corps bavarois, le 1er corps de cavalerie, le 2e corps de cavalerie, le IIe corps bavarois, le XIVe corps de réserve et, engagés dans la bataille d'Arras, la Garde, le Ier corps de réserve bavarois, le IVe corps, le VIIe corps, le XIVe corps. Telles sont les forces jetées par Falkenhayn pour contrecarrer la manœuvre de Joffre.

Suivons sa pensée. Le but poursuivi apparaîtra plus nettement : « Il ne restait donc, écrit Falkenhayn, qu'à exécuter en toute hâte, derrière le front allemand, des *mouvements analogues à ceux de l'ennemi*, dans le but, non seulement de parer aux tentatives de débordement de l'adversaire, mais de *s'y opposer offensivement*, autant que les circonstances le permettraient, en exécutant, du côté allemand, *un mouvement enveloppant*. (C'est également l'ordre qu'a reçu Castelnau.) En même temps, il fallait écarter en tout état de cause la menace venant d'*Anvers* de nous prendre à dos. Le général von Beseler reçut l'indication de pousser de toute manière l'attaque contre cette place... La question de savoir s'il convenait de faciliter, par un *recul plus accentué du front*, les mouvements des troupes allemandes vers l'Ouest et de rendre plus difficiles les tentatives d'enveloppement de l'ennemi, fut résolue négativement. Un recul du front ne pouvait rien changer à la nécessité d'écarter par des contre-mesures le mouvement débordant de l'ennemi et de chercher par tous les moyens pour l'aile droite allemande *un solide appui à la mer* ».

Ainsi, rejetant toute idée de retraite nouvelle, le haut commandement s'est décidé, après avoir masqué Anvers, à prendre une nouvelle offensive à l'aile droite qui cherchera son appui à la mer. On a vu que l'instrument de cette offensive est la VIe armée rappelée de Lorraine et que son point de concentration désigné est *Amiens*. Il ne s'agit donc pas d'une « course » vers la mer du Nord, mais bien d'une *offensive* qui doit *partir d'Amiens* pour s'opposer au mouvement débordant de Joffre et reprendre ainsi la direction de Rouen, en s'étirant à l'extrême droite jusqu'à la baie de la Somme, c'est-à-dire *jusqu'à la Manche*. En un mot, Falkenhayn cherche à atteindre la mer, non pas au Nord, mais *à l'Ouest*. C'est une fois encore la manœuvre manquée de von Kluck sur la Seine-Inférieure. L'État-major allemand s'obstine. Mais, une fois de plus, par une extension excessive de sa méthode offensive à tout prix, il court au-devant d'un nouvel échec.



(Photo Meys.)

ROIGLISE. — L'ÉGLISE ET L'ENTRÉE DU VILLAGE

Et voici d'ailleurs comment il avoue et précise cet échec de la manœuvre : « De ce côté (théâtre de guerre franco-belge), on avait bien repoussé les tentatives d'enveloppement de l'ennemi de la fin de septembre et du début d'octobre, *mais les intentions allemandes d'enveloppement n'avaient pas été réalisées.* La supériorité du réseau ferré français l'avait empêché, bien qu'entre temps des forces très importantes fussent entrées en action, par exemple le gros de la IIe armée venu de la région de Reims, la VIe armée jusque-là utilisée en Lorraine et de fortes unités de cavalerie qui avaient été portées en avant par un mouvement circulaire autour de l'aile droite. Le front allemand n'était pas parvenu au delà de la ligne : ouest de Roye, ouest de Bapaume, ouest de Lille. *La côte à laquelle l'aile droite devait s'appuyer, et de laquelle on espérait interdire le trafic du Pas-de-Calais à l'Angleterre et agir efficacement sur l'île elle-même, ainsi que gagner le flanc des Français, n'avait pas été atteinte.* »

C'est donc bien une nouvelle victoire française que nous allons étudier. Elle en a tous les caractères stratégiques et elle en gardera tous les effets jusqu'à la fin de la guerre. Falkenhayn avoue ce qu'il a perdu en manquant la baie de la Somme.

Nous savons déjà, et nous verrons peu à peu s'en dégager les preuves, que Joffre y a gagné la guerre.

LE HAUT COMMANDEMENT FRANÇAIS ET LES CHEMINS DE FER. LE TABLEAU GÉNÉRAL DES TRANSPORTS

Ce ne fut pas sans d'énormes difficultés et, quoi qu'en dise Falkenhayn, si le succès de la manœuvre française fut obtenu, ce n'est pas grâce au réseau ferré français, mais plutôt malgré les difficultés de transport,

la longueur des parcours, l'insuffisance et la défectuosité des voies ferrées.

Conduite avec clairvoyance et ténacité vers les communications ennemies, la manœuvre du général Joffre devait, heure par heure, s'inspirer de la situation des transports allemands et obtenir par tous les moyens une excellente utilisation des troupes. S'il y avait, du côté français, un avantage incontestable du fait de la supériorité des moyens de communication, on n'en cherchait qu'avec plus d'ardeur à troubler ceux de l'ennemi dans les territoires occupés. C'est cette vue claire d'un but unique qui faisait, comme toujours, le principal mérite du haut commandement français, tandit que le haut commandement allemand s'épuisait, lui et les forces, dont il disposait, à courir plusieurs lièvres à la fois.

Nous avons vu déjà les ordres donnés par le général Joffre au corps de cavalerie Bridoux, dans le but de détruire la voie ferrée Cambrai-Busigny-Saint-Quentin. Renseignements et ordres se succédaient ainsi chaque jour, procédant tous de la même préoccupation. A la 1re région (Lille) et à la place de Dunkerque, Joffre envoyait, le 21 septembre cette instruction pressante : « Il y a un *intérêt capital* à faire opérer des destructions sur la voie ferrée Mons - Valenciennes - Cambrai - Bohain - Saint-Quentin. » On groupait avec soin tous les renseignements pouvant aider à l'exécution de ces ordres :

22 *septembre.* — On signale mouvements de troupes importants en Belgique vers Bruxelles et des transports d'Aix-la-Chapelle sur Liége. Voie ferrée Valenciennes-Cambrai-Saint-Quentin sérieusement gardée.

23 *septembre.* — Lignes exploitées par les Allemands dans le Nord de la France : Mons-Valenciennes-Cambrai, ligne Bavai-Le Quesnoy-Solesmes : là, majorité des débarquements.

25 *septembre.* — D'après Compagnie du Nord, transports de troupes par voie ferrée et ravitaillement des armées allemandes dans vallée de l'Oise s'effectueraient Mr ligne Liége-Bruxelles (par Gembloux et par Louvain)-suons-Valenciennes-Cambrai et par la voie Arlon-Namur-Marienbourg-Hirson.

Sur ces lignes, troupes transportées de Lorraine (débarquements à partir du 15 jusqu'au 23) : 7e division de cavalerie, XVe, XXIe corps, éléments bavarois.

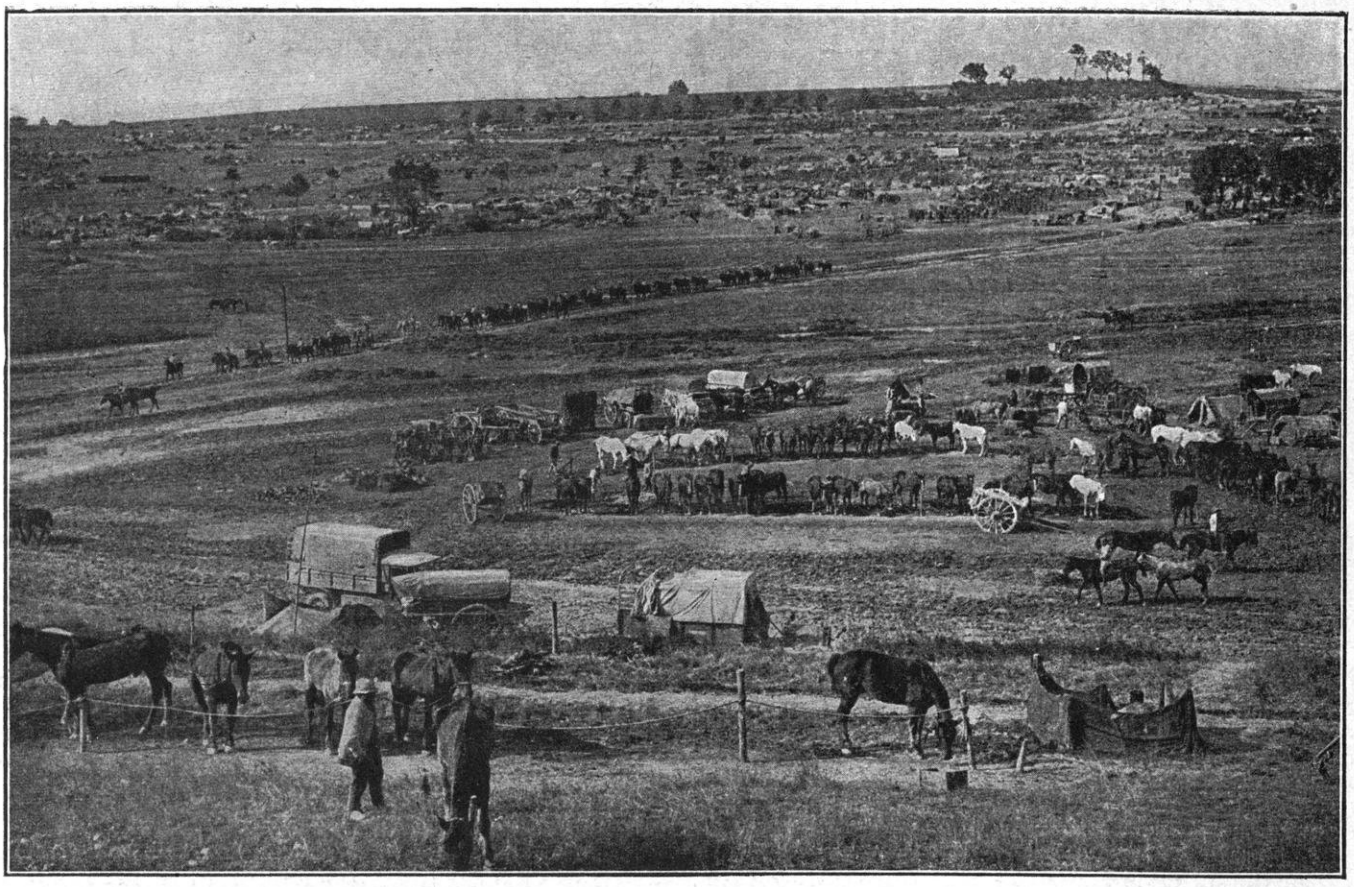
28 *septembre.* — On suppose transport du XIVe corps de réserve des Vosges dans le Nord à partir du 18. De même division de cavalerie bavaroise transportée de la Woëvre.

Destruction de voies ferrées par les Belges expliquent ralentissement des mouvements vers Valenciennes à partir du 24.

Joffre sentait également la nécessité de faire appel au concours de tous pour la réalisation du but qu'il poursuivait. Le 24, il écrivait au ministre de la Guerre : « La bataille est engagée à notre aile gauche. Les Allemands semblent y avoir amené presque toutes les forces qui se trouvaient en Belgique. Le moment est venu pour l'*armée belge d'agir sur les lignes de communication allemandes.* Prière de le lui demander. » L'action de l'armée belge fut efficace, nous venons de le voir, mais déjà l'ennemi se massait devant Anvers et allait commencer le siège que nous exposerons bientôt.

Tandis qu'il portait son attention sur les voies ferrées utilisées par l'ennemi, le haut commandement français déplaçait lui-même ses troupes de l'Est et du Centre vers l'Ouest. Il se servait du chemin de fer comme d'un instrument perfectionné et se proposait de prolonger méthodiquement cet effort, jusqu'au moment où son programme serait complètement achevé et où le but final, c'est-à-dire la retraite générale de l'ennemi, serait atteint.

Dès la première heure, Joffre qui, il ne faut pas l'oublier, appartient à l'arme du génie, avait prévu le rôle capital qu'allaient jouer, dans des circonstances nouvelles, le service des chemins de fer et le service automobile. Les instruments de la guerre se transforment en pleine bataille. Il fallait pourvoir à tout simultanément et préparer de loin les procédés nouveaux de la victoire. Aussitôt après la bataille de la Marne, le 12 septembre, le généralissime avait lancé cette instruction générale :



CAMPEMENT ENTRE MARICOURT ET SUZANNE PENDANT LA BATAILLE DE LA SOMME

L'ennemi a cédé sur tout le front, abandonnant blessés, matériel et approvisionnements.

Nos armées le poursuivent vigoureusement. Il est indispensable que les gares régulatrices assurent la continuité de la poursuite en allant au-devant des besoins des armées et en les débarrassant de tous leurs impedimenta.

En conséquence, toutes les annexes des régulatrices seront renforcées en personnel et ravitaillement, de manière à se transformer progressivement en régulatrices sans que ce transfert occasionne aucune perturbation dans les transports.

Les compagnies de sapeurs suivront les troupes pas à pas. Le rétablissement des communications télégraphiques et téléphoniques sera poussé activement en employant simultanément les sections techniques de télégraphie et le personnel des compagnies de chemins de fer.

L'exécution de ces ordres devra être poursuivie avec la plus grande activité de la part de tous, militaires et agents des compagnies. Au moment où ceux qui ont l'honneur d'être sur le front versent leur sang sans compter, ils importe que *tout le personnel des chemins de fer (militaires, militarisés ou civils) travaille jusqu'à l'extrême limite de ses forces*, toujours tendu dans cette préoccupation : satisfaire les besoins et les désirs des troupes, contribuer à les pousser en avant en leur assurant la vie matérielle et des munitions.

Cet effort ne se démentira pas ; ce premier appel au concours immédiat de l'arrière était sûr d'être entendu. La bataille des chemins de fer qui s'engageait et allait se poursuivre jusqu'à la mi-novembre permettra de donner au front définitivement stabilisé l'orientation sud-nord dont le haut commandement français fera la base de ses conceptions stratégiques jusqu'à la fin victorieuse de la guerre.

Cependant, pour obtenir le rendement maximum, il était nécessaire de veiller constamment à cet organisme extrêmement délicat chargé des tâches les plus diverses.

Le réseau du Nord était alors réduit de 3 840 à 1 500 kilomètres, et la région au nord de la Somme ne communiquait plus, par voie ferrée, avec le reste du pays, que par l'unique pont tournant d'Abbeville, sur la ligne du littoral. Du 15 septembre au 10 novembre, l'effort fourni par ce réseau dans de telles conditions, que Falkenhayn se garde bien de

reconnaître, fut véritablement héroïque. Par la ligne du littoral et le pont tournant d'Abbeville, passèrent des centaines de milliers de fugitifs belges et français, un matériel énorme, et, surtout, 2 169 trains de troupes qui circulèrent sur des tabliers métalliques à moitié coupés ou voilés par des explosions incomplètes et réparés à la hâte par des moyens de fortune (1).

On conçoit que, dans une tâche aussi complexe, les prévisions les plus exactes, les calculs les plus précis ne puissent subir, au cours de l'exécution, aucune retouche. C'est pourquoi, lorsque, en pleine période d'activité, la question fut posée par le maréchal French du transport de l'armée britannique vers le Nord, le général Joffre fit, le 30 septembre, cette réponse ferme et mûrement étudiée :

Son Excellence le maréchal French estime que le moment présent est particulièrement favorable pour son projet. Sur le front britannique, comme sur celui des Ve, IXe et IVe armées, la situation est, pour ainsi dire, inchangée, Depuis tantôt quinze jours, les armées du centre ont été accrochées au terrain sans réaliser aucune avance réelle. Sur ces fronts, des périodes de calme ont alterné avec de violentes attaques. Mais le général en chef tient à souligner que tel est loin d'être le cas aux ailes.

En fait, sur la droite, la IIIe armée et une partie de la Ire armée ont livré, depuis plusieurs jours, une bataille obstinée aux environs de Saint-Mihiel, dont l'issue n'est pas douteuse, mais dont les résultats ne se sont pas encore fait sentir.

Sur la gauche, la IIe armée, qui occupe aujourd'hui l'extrémité de la ligne, a été, voici trois jours, l'objet d'attaques furieuses qui montrent l'importance que l'ennemi attache à l'écrasement de notre aile.

Cette armée constituera-t-elle toujours la gauche des forces françaises? C'est peu probable, parce que le fait que l'armée a été aujourd'hui scindée en deux amènera sans aucun doute le général commandant en chef à former une nouvelle armée sur ce point. Les transports de troupes nécessités par la création de cette armée, formée d'éléments retirés du front en évitant de laisser des vides dans nos lignes, rendront évidemment notre situation assez délicate pendant quelques jours.

Si le général commandant en chef a envisagé la possibilité de retirer un certain nombre de corps d'armée sans modifier son front, il n'a jamais songé à transporter une armée entière dont le retrait créerait un vide impossible à combler.

La bataille est engagée depuis le 13 septembre. Il est nécessaire que, pendant cette période de crise, qui aura une influence considérable sur les opérations à venir, chacun maintienne ses positions sans songer à les modifier, et soit prêt à toutes les éventualités.

Déclenché maintenant, le mouvement envisagé par Son Excellence le maréchal French entraînerait inévitablement des *complications*, non seulement dans le *dispositif des troupes*, mais aussi dans l'*organisation des trains de ravitaillement*. Il pourrait amener, dans le dispositif général de nos armées, *une confusion dont il est difficile de déterminer la portée*.

Pour les raisons exposées ci-dessus, le général commandant en chef ne peut partager le point de vue du maréchal French quant au moment où le mouvement pourrait être exécuté. D'autre part, *il semble possible de le commencer dès aujourd'hui*, PROGRESSIVEMENT, en prenant un certain nombre des dispositions suivantes, etc...

C'est grâce à ce constant souci du fonctionnement parfait des rouages du service des chemins de fer que Joffre réussit à porter la bataille au plus près des communications allemandes et qu'il put réaliser le programme inouï des transports que nécessita soudainement ce déplacement du théâtre de la guerre.

Afin de donner immédiatement au lecteur, avant même le récit des événements auxquels il se rattache, une vision plus concrète du prodigieux effort accompli par la voie ferrée et aussi par l'automobile (1), nous croyons utile de reproduire le document capital que l'on trouvera ci-après et qui figure, sous forme de tableau, les transports de troupes effectués depuis le 10 septembre jusqu'au 24 novembre 1914.

(1) Le maréchal French raconte qu'il se trouvait, le 9 octobre, à Abbeville et que, du haut d'une colline, il vit « *toutes les voies couvertes à perte de vue d'une procession de trains.* Qu'un mouvement par le flanc d'une certaine ampleur se préparât, nul observateur n'en eût pu douter. Quelques avions ennemis survolaient le terrain où je me trouvais et je suis bien sûr que les Allemands ont dû avoir vent de notre approche vers le Nord. »

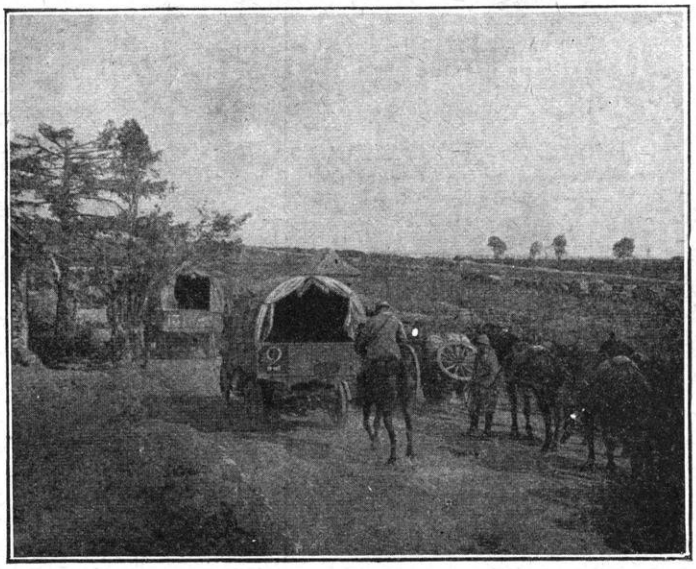
(1) Ordre de Joffre du 6 octobre : « Mesures générales pour le transport des troupes par automobile. Les conditions spéciales d'embarquement seront toujours réglées par les quartiers généraux d'armée. Il faut prévoir un point d'embarquement différent pour chaque régiment d'infanterie. »

DATE ET NUMÉRO de l'ordre d'exécution	UNITÉ TRANSPORTÉE Durée du trajet Nombre de trains	ZONE DES EMBARQUEMENTS et date initiale des transports	ZONE DES DÉBARQUEMENTS et date de la fin des débarquements	LIGNE DE TRANSPORT
10 septembre. N° 3103.	13e corps. 21 h. 00 105	Epinal. 11 septembre à 14 h.	Région Nord de Paris. 16 septembre à 20 h.	Épinal, Vaivre, Gray, Villers-les-Pots, Dijon, Villeneuve-Triage, Noisy, Pantin, La Plaine-Saint-Denis.
17 septembre. N° 650.	14e corps. 28 h. 00 109	Bayon. 18 septembre à 7 h.	Clermont, Saint-Just, Beauvais. 23 septembre à 2 h.	Bayon, Darnieulles, Jussey, Vaivre, Gray, Villers-les-Pots, Villeneuve, Noisy, Pantin, La Plaine-Saint-Denis, Creil.
18 septembre.	20e corps. plus E. M. et D. E. S. Armée de Castelnau. 24 h. 16 118	Toul. 19 septembre à 7 h.	Poix, Abancourt. 25 septembre à 5 h. 16	Domgermain, Barisey, Bricon, Troyes, Flamboin, Montereau, Melun, Corbeil, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Mantes, Sotteville-les-Rouen, Darnetal, Serqueux.
20 septembre. N° 709.	Éléments d'A. L. de la IIe armée. 31 h. 00 37	Toul, Nancy. 22 septembre à 7 h.	Creil, Clermont, Saint-Just. 25 septembre à 3 h.	Toul, Pont-Saint-Vincent, Mirecourt, Darnieulles, Jussey, Vaire, Gray, Saint-Jean-de-Losne, Dijon, Villeneuve, Noisy, Pantin, Creil.
22 septembre. N° 726.	Eléments d'armée correspondant aux 13e et 14e corps. 24 h. 30. — 52	Epinal. 24 septembre à 7 h.	Creil. 27 septembre à 11 h. 30	Épinal, Aillevillers, Lure, Vaivre, Gray, Villers-les-Pots, Dijon, Villeneuve, Noisy, Pantin, La Plaine-Saint-Denis, Creil.
22 septembre. N° 727.	Parcs et convois de la IIe armée. 22 h. 40 56	Neufchâteau. 24 septembre à 22 h.	Serqueux. 28 septembre à 4 h. 40	Neufchâteau, Bricon, Troyes, Flamboin, Montereau, Melun, Corbeil, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Mantes, Sotteville-les-Rouen, Darnetal, Serqueux.
24 septembre.	11e corps. (Infant. et Génie + 1 A.D.) 3 h. 48. — 75	Compiègne. 25 septembre à 15 h.	Longueau. 28 septembre à 18 h.	Compiègne, Creil, Longueau.
24 septembre.	10e corps. (2 divisions constituées). 4 h. 44. — 70	Compiègne. 28 septembre à 4 h.	Longueau, Villers-Bretonneux. 1er octobre à 4 h. 44	Compiègne, Creil, Longueau.
27 septembre. N° 799.	Division Barbot. 30 h. 25 27	Charmes-Châtel-Thaou 28 septembre à 18 h.	Région d'Arras. 1er octobre à 3 h. 25	Darnieulles, Jussey, Vaivre, Gray, Villers-les-Pots, Villeneuve, Noisy, Grande-Ceinture, racct d'Épinay, racct d'Epluches, Creil, Arras.
27 septembre. N° 799.	70e division de réserve. 30 h. 00 41	Nancy et environs. 28 septembre à 18 h.	Région d'Arras. 1er octobre à 17 h.	Toul, Neufchâteau, Bricon, Troyes. Flamboin, Montereau, Melun, Corbeil, Juvisy, Versailles, Mantes, Sotteville, Darnetal, Serqueux, Amiens, Arras
29 septembre. N° 844.	4e division de cavalerie. 16 h. 28 22	Epernay. 30 septembre à 12 h.	Le plus possible au nord-est 20 octobre à 4 h. 28	Epernay, Fère-Champenoise, Esternay, Noisy, Grande-Ceinture, racct d'Épinay, racct d'Epluches, Creil, Amiens, Arras.
30 septembre. N° 898.	7e division de cavalerie. 23 h. 01 24	Sorcy-Void. 2 octobre à 6 h.	Lens. 4 octobre à 5 h.	Gondrecourt, Brienne, Troyes, Flamboin, Montereau, Héricy, Corbeil, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Mantes, Sotteville, Serqueux.
1er octobre. N° 873.	21e corps. 19 h. 46. — 110	Châlons. 1er octobre à 23 h.	Lille, Armentières. 6 octobre à 10 h. 46	Châlons, P. A. Creil, Abbeville, Calais, Armentières.

DATE ET NUMÉRO de l'ordre d'exécution	UNITÉ TRANSPORTÉE Durée du trajet Nombre de trains	ZONE DES EMBARQUEMENTS et date initiale des transports	ZONE DES DÉBARQUEMENTS et date de la fin des débarquements	LIGNE DE TRANSPORT
1er octobre. N° 849.	6e division de cavalerie. 27 h. 57 28	Sommesous, Fère-Champenoise. 3 octobre à 13 h.	Lille, Armentières. 5 octobre à 7 h.	Fère-Champenoise, Sommesous, Troyes, Flamboin, Montereau, Corbeil, Juvisy, Versailles, Sotteville, Darnetal, Abbeville, Etaples, Saint-Pol.
5 octobre. N° 943.	2e corps anglais. 7 h. 06 105	Compiègne. Pont-Sainte-Maxence. 5 octobre à 12 h.	Hazebrouck, Saint-Omer. 9 octobre à 18 h.	Creil, Amiens, Calais, Hazebrouck.
5 octobre. 40T	Etat-Major anglais. 13 h. 00. — 4	Fère-en-Tardenois. 8 octobre à 6 h.	Saint-Omer. 9 octobre à 4 h.	Fère-en-Tardenois, Moreuil, Ormoy, Epluches, Creil, Amiens, Calais.
6 octobre. 41T	58e D. R. 28 h. 52 26	Arches-Brugères. 6 octobre à 12 h.	Montdidier, Dompierre, Maiguelay. 8 octobre à 20 h. 52	Arches, Épinal, racct Darnieulles, racct Jussey, Chalendrey, Chaumont, Joinville, Blesme, Sommesous, Châlons, Noisy, Pantin, Montdidier.
7 octobre. 44T	14e brigade de dragons. 27 h. 42 8	Charmes. 8 octobre à 16 h.	Doullens. 10 octobre à 5 h.	Charmes, lignes 60-40, Pantin, La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Hangest, Doullens.
8 octobre. 46T	Parcs et convois de la 58e D. R. 23 h. 20. — 13	Châtel. 9 octobre à 1 h.	Montdidier. 11 octobre à 3 h. 35	Lignes 60-40, Pantin, La Plaine, Epluches, Creil, Montdidier.
8 octobre. 45T	3e corps anglais. 7 h. 06. — 105	Compiègne. 9 octobre à 12 h.	Calais. 14 octobre à 9 h.	Creil, Amiens, Calais.
11 octobre. 49T	Une division de 1er corps anglais. 15 h. 00. — 64	Fère-en-Tardenois. 13 octobre à 5 h.	Calais. 16 octobre à 12 h.	Oulchy-Breny, Mareuil, Ormoy, La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Calais.
14 octobre. 51T	Reste de l'armée anglaise et troupes d'étapes françaises. 15 h. 00. — 72	Fère-en-Tardenois. 15 octobre à 18 h.	Calais. 18 octobre à 24 h.	Oulchy-Breny, Mareuil, Ormoy La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Calais.
9 octobre. 48T	Éléments d'armée de la 9e armée destinés aux IIe et Xe armées. IIe armée : 25 h. 30 Xe armée : 29 h. 25 46	Epernay. 12 octobre à 4 h.	Crèvecœur, Doullens. 15 octobre à 8 h. 50	Châlons, Sommesous, Troyes, Flamboin, Montereau, Corbeil, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Mantes, Darnetal, Serqueux, Abancourt, Saint-Omer, Crèvecœur, Amiens.
15 octobre. 54T	Dvision de Lahore. 27 h. 10 32	Les Aubrais. 17 octobre à 5 h.	Arques, Wizernes. 20 octobre à 17 h. 20	Orléans, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Sotteville, Darnetal, Abancourt, Eu, Abbeville, Etaples, Calais.
16 octobre. 55T	42e division. 21 h. 30 36	Epernay. 18 octobre à 18 h.	Furnes. 21 octobre à 5 h. 10	Épernay, Noisy, Pantin, La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Calais.
18 octobre. 56T	9e corps d'armée. 21 h. 30 117	Mourmelon, Châlons. 20 octobre à 6 h.	Région de Berguette. 25 octobre à 2 h. 10	Châlons, Noisy, Pantin, La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Etaples, Saint-Pol.
21 octobre. 57T	Régiments de cavalerie de corps des Ire, IIIe et IVe armées. IVe armée : 37 h. 40 IIIe armée : 37 h. 37 Ire armée : 36 h. 56 28	Ire armée : Sorcy-Void. IIIe armée : Les Islettes. IVe armée : Suippes. 22 octobre : 12 h. 23 octobre : 4 h. 23 octobre : 12 h.	Région d'Hazebrouck. 24 octobre à 18 h. 40 25 octobre à 2 h. 52 25 octobre à 9 h. 41	Ste-Menehould, Revigny, Montierender ..... Sorcy, Gondrecourt, Montierender..... } Troyes, Flamboin, Montereau, Corbeil, Juvisy, Versailles, Mantes, Sotteville, Darnetal, Abancourt, Eu, Abbeville, Calais.

DATE ET NUMÉRO de l'ordre d'exécution	UNITÉ TRANSPORTÉE Durée du trajet Nombre de trains	ZONE DES EMBARQUEMENTS et date initiale des transports	ZONE DES DÉBARQUEMENTS et date de la fin des débarquements	LIGNE DE TRANSPORT
21 octobre. 57T	Régiments de cavalerie des corps des Ve et VIe armées. Ve armée : 20 h. 35 VIe armée : 13 h. 00. — 34	Ve armée : Muizon-Fismes. VIe armée : région de Compiègne. 24 octobre : 12 h. 25 octobre : 12 h.	Région d'Hazebrouck. 26 octobre à 8 h. 35 26 octobre à 18 h. 15	Mareuil, Ormoy, La Plaine, Epluches, Compiègne } Creil, Amiens, Abbeville, Etaples, Calais.
24 octobre. 59T	2 groupes du 46e d'art. 20 h. 27. — 8	Epernay. 26 octobre à 7 h.	Région d'Hazebrouck. 27 octobre à 19 h. 42	Noisy, Pantin, La Plaine, Epluches, Creil, Abbeville, Calais.
24 octobre. 58T	Troupes indiennes. 29 h. 00 70	Les Aubrais. 26 octobre à 7 h.	Région de Berguette. 31 octobre à 24 h.	Orléans, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Sotteville, Darnetal, Abancourt, Eu, Abbeville, Etapes, Calais.
25 octobre. 60T	Eléments combattants du 32e corps et de la 38e div. 19 h. 40. — 30	Fismes. 27 octobre à 7 h.	Région de Dunkerque. 29 octobre à 20 h. 20	Fismes, Oulchy, Mareuil, Ormoy, La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Abbeville, Etaples, Calais.
28 octobre. 61T	Partie du 16e corps. 10 h. 52 et 13 h. 00 46	Régions de Montdidier et de Compiègne. 29 octobre à 6 h.	Région d'Hazebrouck. 30 octobre à 23 h. 15	Montdidier, Amiens. } Abbeville, Compiègne, Creil, } Amiens .... } Calais.
29 octobre. 62T	Parcs et convois du 32e corps et de la 38e division. 19 h. 45. — 17	Fismes. Oulchy-Breny. 31 octobre à 5 h.	Dunkerque, Hazebrouck. 1er novembre à 19 h. 40	Fismes, Oulchy, Mareuil, Ormoy, La Plaine, Epluches, Creil, Amiens, Abbeville, Etaples, Calais.
29 octobre. 63T	Parcs et convois du 16e corps. 13 h. 00. — 21	Région de Compiègne. 1er novembre à 6 h.	Région d'Hazebrouck. 2 novembre à 18 h.	Compiègne, Creil, Amiens, Abbeville, Calais.
7 novembre. 66T	8e division anglaise. 22 h. 00 45	Le Havre. 9 novembre à 7 h.	Région d'Hazebrouck. 13 novembre à 7 h. 30	Le Havre, Rouen R. G., Darnetal, Abancourt, Eu, Abbeville, Etaples, Calais, Hazebrouck.
10 novembre. 68T	6e bataillon de chasseurs (IIe armée). 8 h. 43. — 9	Villers-Bretonneux. 11 novembre à 10 h.	Région d'Hazebrouck. 12 novembre à 9 h. 13	Marcelcave, Amiens, Etaples, Calais, Hazebrouck.
10 novembre.	2 régiments d'infanterie 9 h. 40. — 6	Montdidier. 11 novembre à 8 h.	Région d'Hazebrouck. 12 novembre à 15 h. 10	Tricot, Montdidier, Amiens, Etaples, Calais, Hazebrouck.
11 novembre. 70T	1 brigade marocaine. 23 h. 27 6	Mourmelon. 11 novembre à 12 h.	Région d'Hazebrouck. 12 novembre à 18 h. 30	Mourmelon, Châlons, Pantin, La Plaine, Creil, Amiens, Boulogne, racct des Fontinettes.
10 novembre. 68T	2 bataillons de chasseurs (Ire armée). 2 bataillons de chasseurs (IIIe armée). 30 h. 53. — 6	Toul. Mussey. 11 novembre à 12 h.	Région d'Hazebrouck. 12 novembre à 24 h.	Revigny, Vitry, Sommesous, Sézanne, Pantin, La Plaine, Creil, Amiens, Boulogne, racct des Fontinettes.
11 novembre. 71T	6 bataillons (Ire armée). 31 h. 38 6	Pagny-Sorcy 11 novembre à 16 h.	Région d'Hazebrouck. 13 novembre à 6 h. 40	Pagny-sur-Meuse, Sorcy, Neufchâteau, Bologne, Bricon, Noisy, Pantin, La Plaine, Creil, Amiens, Boulogne, racct des Fontinettes.
12 novembre. 72T	1 brigade (6 bat.) et 3 groupes d'artillere (IIe armée). 10 h. 47. — 15	Estrées-Montdidier. 13 novembre à 8 h.	Région d'Hazebrouck. 14 novembre à 6 h. 10	Montdidier, Amiens, Boulogne, racct des Fontinettes.
24 novembre. 77T	Division de cavalerie indienne. 28 h. 00 44	Les Aubrais. 26 novembre à 8 h.	Berguette. 1er décembre à 5 h.	Orléans, Juvisy, Versailles, Plaisir, Grignon, Mantes, Sotteville, Darnetal, Serqueux, Abancourt, Eu, Abbeville, Etaples, racct des Fontinettes, Hazebrouck.

LE DISPOSITIF DE LA BATAILLE DE ROYE. Maintenant que nous avons exposé les raisons géographiques et stratégiques qui vont conduire les deux manœuvres adverses jusqu'au delà du promontoire d'Artois, au bord de la plaine flamande, il nous faut reprendre chacun des gradins de cette remontée vers le Nord et étudier les combats que les Allemands livrent sur chacun d'eux, pour le briser et parvenir au but poursuivi par Falkenhayn, c'est-à-dire la concentration sur Amiens, l'occupation des côtes de la Manche depuis Boulogne et la reprise de la marche sur Rouen. Enlever chaque gradin, tel est donc le premier objectif allemand. Par contre, s'y maintenir et progresser de là sur les communications ennemies, telle est la volonté française.



SUR LA ROUTE DE MARICOURT A SUZANNE

C'est dire que l'on continuera de se battre sur le premier gradin quand, déjà, le pied sera sur le second, et ainsi de suite jusqu'au promontoire de Notre-Dame-de-Lorette, où le plateau d'Artois tombe sur la plaine. Ainsi se dégagent à nos yeux trois larges zones de combat, trois degrés, puisque s'offrent aux armées en présence : 1° le pivot de Roye-Lassigny, 2° les plateaux de la Somme, 3° le promontoire d'Artois. Sur chacun d'eux, successivement, la lutte s'engage, s'exaspère, puis se stabilise, au fur et à mesure qu'elle se porte au degré supérieur.

Nous avons exposé comment l'incendie, qui va gagner de proche en proche, s'était allumé sur le massif de Thiescourt, par les combats du 13e corps contre le IXe corps de réserve et comment l'échec du général Alix dans sa marche sur Noyon avait hâté la décision de Joffre de jeter une nouvelle armée dans la région de Lassigny-Roye. Nous avons ainsi amené l'ensemble des événements qui se déroulent à la même heure, aux abords de Saint-Quentin et de Cambrai où Bridoux s'est avancé, vers le pont de Péronne que Joffre surveille attentivement, sur le massif de Lassigny où le gros des forces est engagé, jusqu'au 18 septembre au soir.

« C'est des forces de gauche en particulier que dépend actuellement le sort de la bataille. » Joffre eût volontiers répété cet appel qu'il adressait l'avant-veille à Maunoury. Chaque jour s'affirmait de plus en plus sa volonté de déborder l'ennemi par la rive droite de l'Oise, mais chaque jour aussi des difficultés nouvelles se présentaient. Il fallait y parer par un afflux croissant de troupes de manœuvre enlevées aux fronts stabilisés.

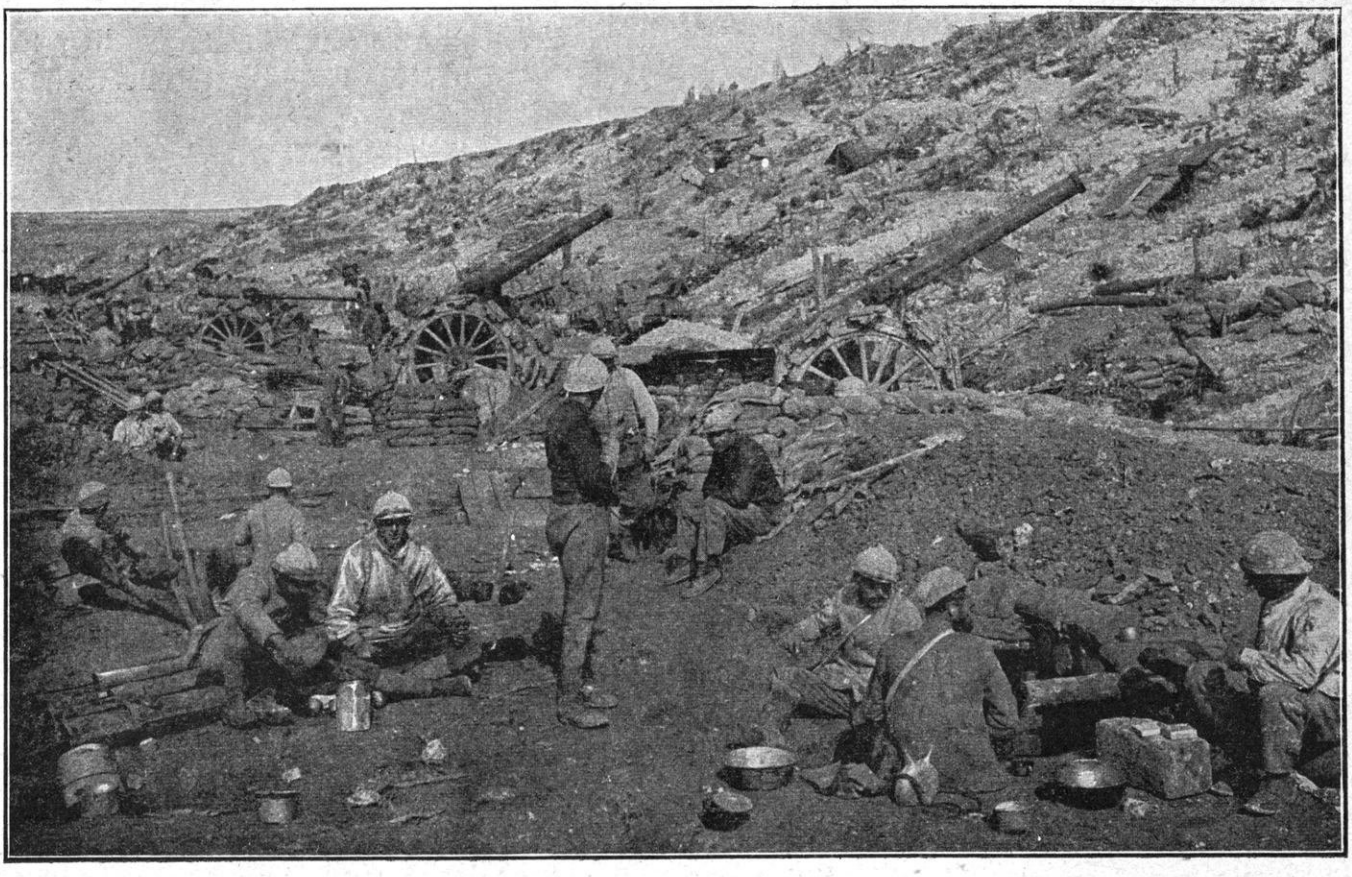
Déjà Maunoury, de son poste de commandement de Croutoy, avait, le 18 septembre à midi, réparti entre ses lieutenants la ligne de bataille de la rive ouest de l'Oise. Cette ligne devenait de plus en plus dense. Aussi l'espoir était-il grand dans le camp français. Nous avons dit quelle était à ce moment la situation réelle de l'ennemi ; les renseignements recueillis le 18 au soir étaient de bon augure :

Les troupes ennemies qui ont opéré le 17 et le 18 sur la rive droite de l'Oise et qui ne paraissent pas s'élever à plus d'une division d'infanterie (IXe corps de réserve) appuyées par une division de cavalerie, n'ont pas été renforcées.

Aucune troupe importante venant de la région de Cambrai n'aurait encore franchi la transversale Péronne-Le Catelet le 18 à midi.

Les routes débouchant de Péronne sur Roye-Montdidier sont complètement libres d'ennemis.

A Saint-Quentin, il y aurait l'effectif d'environ trois bataillons et quelques batteries.



ARTILLERIE FRANÇAISE EN POSITION SUR LA SOMME

Gros parcs à Chauny-La Fère. Colonne de voitures sur la route Chauny-Noyon.

Ainsi le chemin paraissait libre vers les communications allemandes. Le Grand Quartier général et Maunoury pouvaient se croire maîtres de la situation. A 21 heures, le 18 septembre, le général Maunoury fixait ainsi la mission de ses troupes :

Les 1re et 5e divisions de cavalerie (provisoirement sous les ordres du général Buisson), tout en continuant à s'éclairer dans les directions de Bohain et de Cambrai, devaient se porter dans la direction générale de La Fère, afin de couper les communications de l'ennemi à l'ouest de l'Oise ;

Le 13e corps (plus la 4e brigade marocaine) (général Alix), après s'être reconstitué sur la rive droite de l'Oise, devait se porter en direction de Noyon et, se flanc-gardant à Elincourt, prendre pour premier objectif le front l'Ecouvillon-Pimprez ; il s'y retrancherait, puis il pousserait sur la Divette de Passel à Thiescourt ;

La 3e division de cavalerie (général de Lastours), opérant en liaison avec le 13e corps, devait se porter sur Lassigny ;

Le 4e corps (plus la brigade de spahis) (général Boëlle), qui avait reçu dans la journée l'ordre de franchir l'Oise sans délai et de jeter dès le soir une forte avant-garde sur l'Aronde, entre Braisnes et Gournay, devait pousser ses avant-gardes plus à l'ouest encore, sur Gournay, Moyenneville, La Neuville-Roy pour le 19 à midi, et sur Montgerain-Méry pour le 20.

Telle était d'ailleurs la volonté du général Joffre, toujours présente et dirigeante, surtout en ce point capital vers lequel toute la manœuvre qu'il avait conçue depuis le 11 était concentrée. Dès l'aube du 19, le lieutenant-colonel Serret remettait, de la part du général Joffre, cette note à la 6e armée :

La situation qu'on voudrait réaliser au plus tôt (soit demain 20 dans la matinée) pour le 4e corps est la suivante :

Le corps d'armée orienté face au nord, front sur la ligne générale Cuvilly-Méry-Tricot, avant-gardes sur Conchy-les-Pots et Montdidier.

Quels que soient les événements qui puissent se produire aujourd'hui 19 devant le 13e corps, c'est nettement en dehors du flanc gauche de ce corps, soit à l'ouest de la route d'Estrées-Saint-Denis à Roye, que le 4e corps doit être porté.

Le dispositif adopté affectait ainsi la forme d'un tremplin : d'un côté, la cavalerie, qui s'éclaire sur Bohain, descend sur Tergnier-La Fère où elle coupe les communications, tandis qu'à 50 kilomètres à l'ouest, le 4e corps profite de ce mouvement pour se relever vivement sur Montdidier et qu'au centre le 13e corps s'empare du pivot constitué par le massif boisé de Thiescourt.

En outre, les prévisions optimistes s'appuient sur la formation d'un autre dispositif que, le 18, un ordre particulier de Joffre a fait connaître au général de Castelnau : « Une armée placée sous les ordres du général de Castelnau et dénommée 2e armée est constituée dans la région au sud d'Amiens avec les éléments suivants :

« 1° Le 13e corps d'armée (y compris la 4e brigade du Maroc) actuellement aux prises au sud-est de Noyon ;

« 2° Le 14e corps qui débarque dans la région de Beauvais à partir du 19 septembre ;

« 3° Le 20e corps qui débarque, à partir du 20, dans la région Poix, Grandvilliers, Aumale, Formerie ;

« La 1re division de cavalerie et le corps de cavalerie Conneau (5e, 3e, 10e divisions) ; deux de ces divisions (1re et 5e) sont, le 18, dans la région de Péronne ; les deux autres sont, l'une, la 10e, vers Compiègne, l'autre, la 3e, à la gauche du 13e corps.

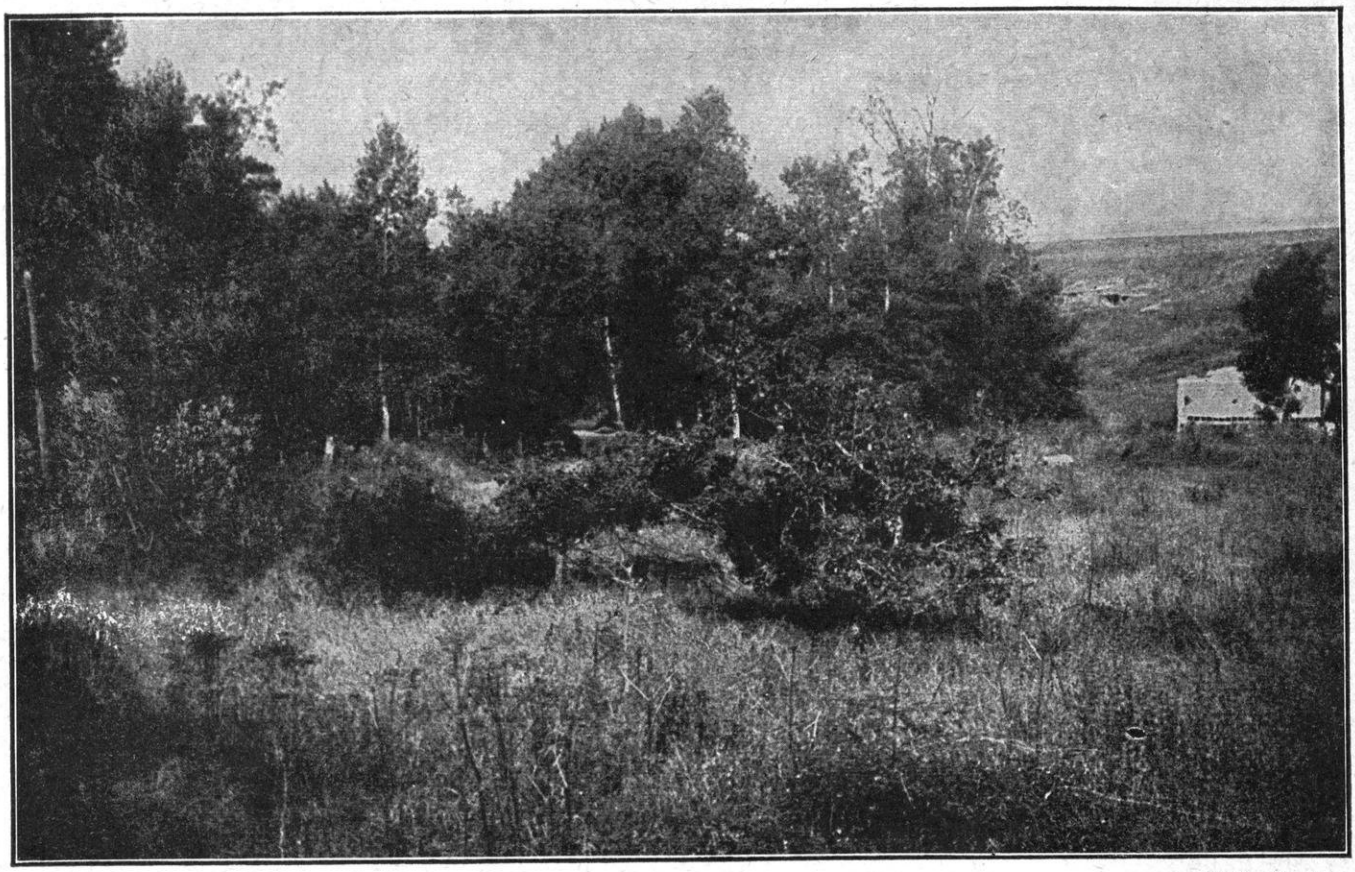
« La mission de la 2e armée consiste à agir contre l'aile droite allemande en vue de permettre au reste de nos forces de reprendre le mouvement en avant. La 2e armée doit, en conséquence, conserver *une direction de marche débordante* par rapport aux nouvelles unités que l'ennemi pourrait amener en ligne ; le soin de poursuivre l'aile droite allemande en retraite reste à la 6e armée.

En même temps que la 2e armée continuera à s'élever sur le flanc de l'ennemi, le groupe des divisions territoriales du général Brugère (81e, 82e, 84e, 88e divisions et cavalerie Beaudemoulin) s'élèvera de son côté vers le Nord, à une forte étape en avant de la gauche de la 2e armée, dont il couvrira ainsi la marche par sa seule présence. » (*Instruction personnelle et secrète du commandant en chef* n° 32.)

Voici encore une de ces instructions à longue portée et à large envergure qui caractérisent la manière de Joffre. Il voit toujours très loin en avant, mais c'est par un raccourci dans les mots qu'il condense sa pensée. Chacune de ses paroles et de ses phrases doit être pesée. La suite de la guerre est dans ces quelques phrases, comme la Bataille de la Marne était dans l'Instruction du 25 août.

Voyons donc la pensée qui se dégage de cet ensemble, où rien n'est laissé dans l'ombre. La manœuvre projetée sera déclenchée par une masse disposée en carré et mise en marche vers le Nord-Est, le coin supérieur droit (corps de cavalerie) entraînant le dispositif. Si l'ennemi, échappant aux antennes de cette cavalerie, s'infiltre au milieu du carré, il est empêché de le déborder par le côté ouest (Corbie-Montdidier) et empêché de le percer par le côté sud (Montdidier-Noyon). La présence active des divisions territoriales, — qu'il est prudent de ne pas engager trop rapidement ni par un contact trop rude dans la bataille, — canalise les forces allemandes vers le Nord et ce résultat seul est capital. Si l'ennemi bat en retraite, c'est à la 6e armée qu'incombe la tâche de le poursuivre parce que, rejeté du massif de l'Aisne et menacé par l'ouest, sa ligne de retraite ne peut plus être dirigée que vers la forêt d'Ardenne.

Toutefois, il faut tenir compte de l'ennemi. Nous avons dit comment le problème est envisagé, à ce moment critique, du côté



(Photo Meys.)

LA VALLÉE DE L'AVRE, A L'ÉCHELLE SAINT-AURIN

allemand ; on hésite encore, mais bientôt la décision sera prise de hâter la marche vers l'Ouest, et alors la manœuvre de Falkenhayn par la ligne intérieure regagnera le temps qui a été perdu pour tenter une rupture frontale.

Les jours sont donc comptés. De Falkenhayn et de Joffre, c'est à qui arrivera le premier.

La difficulté pour Joffre réside dans le fait que, pour déborder largement par la ligne extérieure, ses armées ont à accomplir de longues marches, tout en tenant la ligne de combat. Les troupes de débordement ne vont donc s'engager que successivement. Si von Kluck peut s'accrocher les premiers jours, et il l'a prouvé à Carlepont, il sera en bonne posture pour tenir longtemps. La ligne de bataille, en effet, est destinée, de par la volonté de débordement qui anime les deux commandements, non pas à se renforcer en profondeur, mais à se prolonger d'un seul côté. Tenir sur un point quelques jours, c'est, par conséquent, s'y maintenir pour longtemps. Le développement de la bataille n'est que la suite de cette idée maîtresse.

Le 19 et le 20 septembre, tandis que le 4e corps est en route, le 13e corps est seul à soutenir le combat ; il est épuisé et se reconstitue, et on lui demande d'attaquer avec la dernière énergie le pivot boisé de la Petite Suisse. Le général Alix, qui a sa brigade marocaine en réserve au mont de Caumont, attaque cependant avec sa 25e division (général d'Infreville) en partant de Machemont-Béthancourt et avec sa 26e division en ligne sud d'Elincourt-Samson-carrière à 500 mètres sud-est de Montigny. Ordre de stopper et de se retrancher dès qu'on aura atteint l'Ecouvillon-Attiche-le Hamel-Dreslincourt-Pimprez. La 3e division de cavalerie doit, par une pointe de débordement à gauche, marcher sur Lassigny.

Au cours de la journée du 19, le 13e corps réussit à avancer quelque peu. Tout en dépla-

çant le gros de ses forces vers l'ouest du massif, selon les instructions de Joffre, il progresse encore dans la journée du 20, de telle manière que, vers le soir, il avait des avant-gardes à Plessis-de-Roye et à Ricquebourg et ses gros autour de Mareuil-Lamotte et de La Neuville-sur-Ressons. La 3e division de cavalerie (général de Lastours) cantonnait à la même heure à Conchy-les-Pots. Ainsi le massif, s'il n'était pas complètement en possession du 13e corps, puisque Ribécourt même, sur l'Oise, était toujours aux mains de l'ennemi, commençait à être débordé sérieusement par l'ouest.

De ce côté, le 4e corps (général Boëlle) avait remarquablement exécuté son mouvement, favorisé par la nuit très obscure du 18 au 19 et par une pluie torrentielle. Le 19 au matin, son avant-garde (général Félineau) s'était trouvée en place sur l'Aronde, tandis que les gros des divisions de Trentinian et de Lartigue franchissaient l'Aisne et l'Oise, se portant vers les cantonnements prescrits. Le 20 au soir, les avant-postes s'établissaient depuis le bois au sud-est de Maignelay et, par Courcelles, jusqu'à la croisée de chemins entre Cuvilly et Lataule.

A minuit, le général de Castelnau, arrivé en auto à Creil dans la journée, avec son état-major, prenait effectivement le commandement de la 2e armée.

L'ÉCHEC CONTRE LASSIGNY (21-23 SEPTEMBRE).

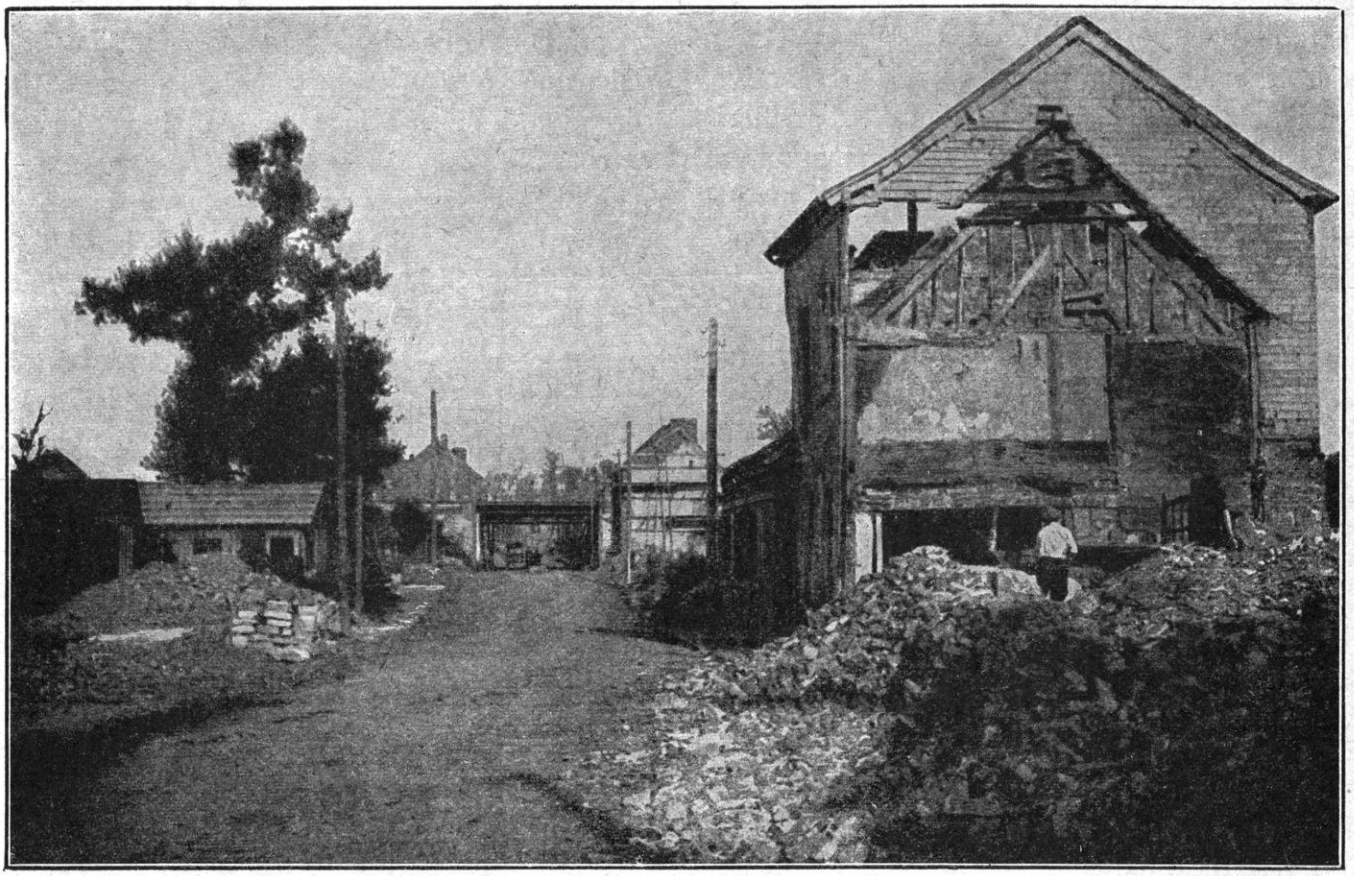
Les effectifs *très dispersés* de cette armée comprenaient donc : le 14e corps (général Barret) qui débarquait au nord de Clermont, le 20e corps (général Balfourier) qui débarquait vers Abancourt et Aumale, le groupe de divisions territoriales (général Brugère) qui allait s'engager pour la possession du pont de Péronne, le corps de cavalerie (général Conneau) sur Péronne-Roisel, le 13e corps (général Alix), dans le massif de Thiescourt, la 3e division de cavalerie (général de Lastours) sur Conchy-les-Pots, la 10e division de cavalerie sur Wacquemoulin, enfin le 4e corps (général Boëlle) prêt à descendre du plateau de Méry dans la plaine de Roye.

Évidemment, ces troupes sont dispersées ; elles tendent cependant à se concentrer autour du noyau des 13e et 4e corps. C'est par ces deux corps que la bataille, soutenue jusqu'ici par le 13e corps seul dans le massif, est engagée à fond le 21 septembre à l'aube. Castelnau a donné comme objectifs : au 13e corps, qui forme la droite en avant, Guiscard et au 4e corps qui soutient son voisin, Roye. Il espère que Maunoury, très pressé à ce moment — car von Kluck s'efforce de nous bousculer du pivot de l'Oise — se verra ainsi dégagé sur les plateaux de l'Aisne.

A 7 h. 30, l'avant-garde du 4e corps descend du plateau de Méry et les divisions avancent sans difficultés. Il n'en est pas de même à droite, où le 13e corps progresse avec peine, et lentement, sur un terrain organisé. Bien qu'il ait occupé Ribécourt (1), il échoue, l'après-midi, devant Lassigny. Or Lassigny est le point sensible de la région, au débouché du massif sur la plaine. La brigade marocaine du 13e corps, bien qu'elle fût soutenue, sur l'ordre du général Boëlle, par la 7e division (de Trentinian), ne put pénétrer dans Lassigny et l'ennemi (7e division de cavalerie) resta solidement établi sur la hauteur, au sud du village. La division Trentinian occupa toutefois Fresnières et la ferme de La Taulette, tandis que la 8e division de Lartigue campait à Beuvraignes et à Tilloloy. Cet échec devant Lassigny aura, nous le verrons, la plus grave répercussion sur toute la bataille.

Le 22 septembre, la large zone d'opérations de l'armée commence à se resserrer : les 14e et 20e corps s'approchent de la bataille, l'un vers Montdidier, l'autre vers Moreuil. Pourtant, le combat, concentré à Lassigny, n'arrive pas à une solution : impuissant à déboucher de

(1) L'ennemi (IXe corps de réserve commandé par von Bœhn) était épuisé. Un carnet dit : « La 17e division de réserve, qui n'est plus une division, mais une petite compagnie à bout de forces et de munitions, n'a pas pu tenir Ribécourt. Les chefs étaient désorientés, inquiets et aucunement maîtres d'eux-mêmes. »



(Photo Meys.)

ROYE. — LA TRAVERSÉE DE LA VILLE

Ribécourt, le 13e corps échoue de nouveau à sa gauche, devant Lassigny ; la brigade marocaine, soutenue par la division Trentinian, est repoussée dans le village par les mitrailleuses allemandes et, à la tombée du jour, l'ennemi, qui s'est énergiquement défendu, tient toujours le front organisé Balny-Lassigny-Plémont.

Mais la ligne, si elle résiste à la charnière, s'est vivement relevée, comme la veille, vers le Nord. Le général Boëlle a poussé la division de Lartigue contre la cavalerie allemande ; cette division a pénétré dans Roye et forcé l'ennemi à évacuer Roiglise, Champien et Balâtre. Si l'articulation du massif de Thiescourt résiste, la manœuvre de débordement par la plaine de Roye est toujours en bonne voie.

Puisqu'il en est ainsi, c'est en ce dernier point qu'il faut s'efforcer de hâter la décision. Aussi le général de Castelnau prescrit-il au 13e corps, pour le 23 septembre, d'organiser le terrain à sa droite et de se jeter à sa gauche sur Amy et Avricourt, en soutien du 4e corps qui, lui, débordera l'ennemi en marchant sur Nesle.

Ainsi, déjà, la lutte change quelque peu d'aspect : elle s'accroche, à droite, au terrain tourmenté de la Petite Suisse et tend à s'y retrancher, tandis qu'elle s'élargit toujours par débordement à gauche, où sont jetés la gauche du 13e corps, tout le 4e corps, les 3e et 10e divisions de cavalerie (vers Chaulnes) et enfin les 14e et 20e corps dont les têtes de colonnes marchent vers le Nord.

La journée du 23 ne réalisa pas cependant les desseins du général de Castelnau contre la droite de von Kluck. L'ennemi, bien que peu nombreux, résista vigoureusement et habilement. Le IXe corps de réserve (von Bœhn) et le IIe corps de cavalerie : 2e, 9e et 7e divisions (von der Marwitz) s'accrochèrent aux troupes françaises. Von Bœhn réussit une

fois encore à clouer sur place le 13e corps qui attaquait la charnière de Lassigny et von der Marwitz, avec une cavalerie très active, très mobile et bien outillée, appuyée d'artillerie lourde et de nombreux cyclistes, manœuvra en retraite devant le 4e corps, dont les avant-gardes avaient débouché à l'aube de Verpillières et de Carrépuis, en marche vers la trouée de la Somme, entre Nesle et Ham.

Le brouillard gêna, en outre, la progression du 4e corps, et Castelnau, qui voulait relever sa direction plus au nord, fut immobilisé, dès le matin, par l'arrêt du corps Alix devant Lassigny ; ainsi ce corps ne put se porter sur Amy et Avricourt, comme l'ordre lui en avait été donné. De son côté, le 4e corps se trouva aux prises avec des organisations défensives ennemies entre Réthonvillers et Solente et, en même temps, pris de flanc par de l'infanterie allemande à Avricourt. Biarre fut cependant enlevé et un violent combat s'engagea pour la possession de Billancourt qui, finalement, resta aux mains de la 8e division. Le corps Boëlle cantonna, le soir, avec ses avant-postes en demi-cercle depuis Amy et Ognolles jusqu'à Billancourt, Herly, Etalon et ferme Bel-Air.

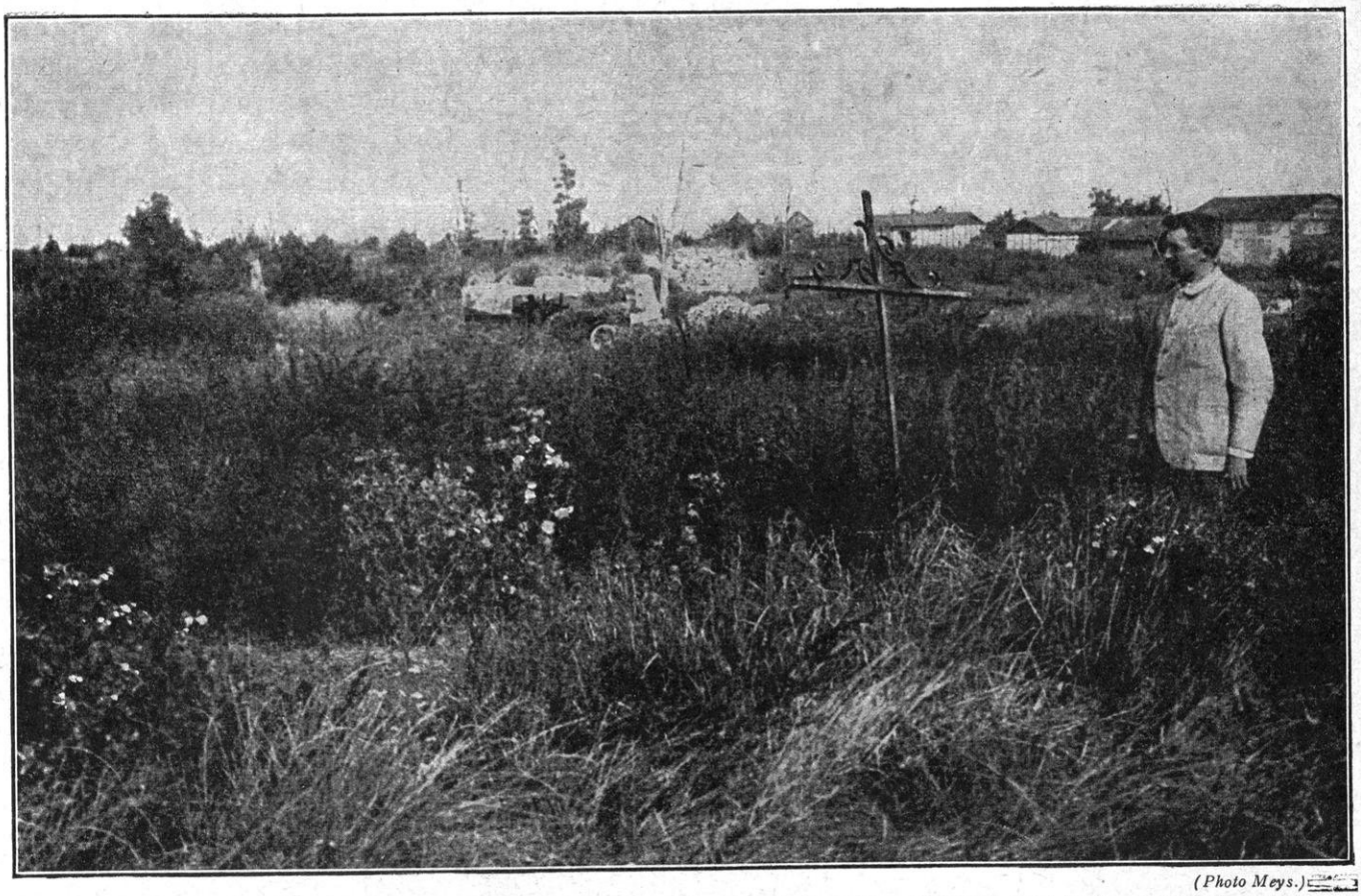
L'ARRÊT DU 4e CORPS DEVANT NESLE (24-25 SEPTEMBRE)

Ce front fait face au nord-est, à 2 kilomètres de Nesle ; or, c'est un plus large débordement que recherche Castelnau, avec la double préoccupation de concentrer ses unités et de ne pas être lui-même débordé. Or, son armée n'est pas encore concentrée que, déjà, le pont de Péronne vient d'être perdu par Brugère, aux prises avec des forces allemandes importantes : il faut donc que l'armée continue à marcher vers le Nord, la gauche en avant. Tel est l'ordre pour le 24. Mais les circonstances imposent aux troupes une triple mission : de Crapeaumesnil à Champien il faut organiser un centre de résistance en face d'un ennemi retranché ; vers Nesle il faut prendre l'offensive ; il faut enfin, le cas échéant, résister si l'ennemi débouche de Ham ; car un prisonnier a annoncé que le XXIe corps allemand, débarqué à Busigny, marche dans cette direction. Telle est la tâche qui incombe au 4e corps.

Lourde mission pour une armée qui, dans son élan vers le Nord, traîne toujours le boulet de Lassigny. Si la dispersion du début, causée par les conditions difficiles des débarquements, tend à s'atténuer, la fatigue et les pertes augmentent, le terrain est très difficile, le temps très mauvais. De son côté, l'ennemi, comme aux premiers jours, comprend toute l'importance de l'articulation du massif de Lassigny et s'y maintient énergiquement. Il lance entre Nesle et Lassigny la gauche de la VIe armée (Kronprinz de Bavière) nouvellement arrivée, c'est-à-dire deux nouveaux corps : le XXIe venu de Busigny, et le XVIIIe qui arrive le 23 à La Fère.

Toute la manœuvre va se trouver compromise, telles sont les suites de l'échec du 13e corps. Alors que ce corps d'armée devait entraîner les autres corps destinés à le seconder à sa gauche, c'est lui qui, maintenant, est à la traîne. Ce grave retard, non seulement immobilise en quelque sorte la victoire de Joffre, mais il a donné à Falkenhayn le temps d'amener ses renforts et de commencer sa propre offensive sur notre aile tournante. Déjà ses corps d'armée débarquent et marchent à la bataille plus rapidement que les nôtres, car tel est l'avantage d'opérer sur la ligne intérieure. Et tandis que les 14e et 20e corps atteignent enfin Rosières et Corbie, le XXIe corps allemand (général Fritz von Below) marche vers la trouée de Nesle et oblige Castelnau, qui vise à l'enveloppement, à soutenir l'articulation.

Là, le 24 septembre, le 13e corps, cloué devant Lassigny, occupe Fresnières et le bois des Loges et, plus au nord, le 4e corps s'organise pour résister à l'est (7e division Desvaux) et pour pousser de l'avant au nord (8e division de Lartigue) quand, dès 7 heures, le XXIe corps l'attaque de tous côtés et arrête la brigade de



(*Photo Meys.*)

ANDECHY. — L'EMPLACEMENT OU SE TROUVAIT L'ÉGLISE AVANT LE BOMBARDEMENT

spahis à Pertain (31e division allemande) et la 3e division de cavalerie à Hyencourt. La division de Lartigue est en plein combat à Bel-Air, à Etalon ; elle tonne de tous ses canons, se défend avec énergie toute la journée à Liancourt (colonel Gazan), à Réthonvillers, à Billancourt ; mais les spahis se sont repliés, à gauche, sur Fransart et Castelnau a envoyé au général Barret l'ordre d'engager son 14e corps pour soutenir le corps Boëlle. Le 14e corps s'engage, mais il s'engage mal. C'est l'heure critique.

16 *heures.* — Le général commandant le 4e corps prescrit de redoubler d'efforts sur le front nord pour maintenir l'ennemi en attendant l'entrée en ligne de la 27e division (du 14e corps) qui attaque à 16 h. 30 sur le front Lihons-Vermandovillers.

Malgré la vaillance et la force de résistance de ses unités, la 8e division doit céder. Le 117e lance une contre-attaque dans Liancourt, mais les Allemands l'arrêtent en poussant devant eux la population civile sortie de force des maisons. Par ce moyen, ils repoussent le 117e qui évacue Liancourt et se retire à hauteur de Crémery. Du côté de Réthonvillers, la 15e brigade (colonel Froppo) se défend avec acharnement. Elle a dû évacuer Billancourt ; Réthonvillers tombe ensuite sous des attaques profondes, qui avancent malgré des pertes énormes du fait de notre artillerie.

17 *h.* 40. — L'ennemi enlève Sept-Fours.

19 *heures.* — Situation du 4e corps. Ligne de résistance : 7e division : Crapeaumesnil, Amy, Margny, Champien, Solente ; 8e division : ferme Waucourt, Gruny, ferme de l'Abbaye ; brigade de spahis : Fresnoy-les-Roye.

21 *heures.* — Le corps d'armée et particulièrement la 8e division devront se maintenir coûte que coûte pour permettre l'entrée en ligne du 14e corps, de la 39e division et de l'artillerie lourde. Le général de Castelnau félicite la 8e division de son énergique résistance. Au cours d'une contre-attaque menée devant Réthonvillers, le colonel Froppo, commandant la 15e brigade, tombe blessé ou mort aux mains de l'ennemi (1).

C'est un recul assez prononcé. La journée du 25 septembre ne sera guère meilleure. Les ordres sont de reprendre l'offensive sur tout le front avec la dernière énergie. Le

(1) Extrait du journal de marche du 4e corps d'armée.

20e corps entre en ligne : la crainte d'être débordé par le Ier corps bavarois (général von Xylander) qui, venu de Péronne, touche Chaulnes, a obligé en effet le général de Castelnau, la veille à 7 heures du soir, de combler le vide entre les 14e et 4e corps. Il a porté en toute hâte la 39e division (du 20e corps) et deux groupes d'artillerie derrière Fransart, à La Chavatte, ce qui, par conséquent, affaiblit d'autant l'exécution du mouvement d'enveloppement. Il est vrai que le général Joffre a des réserves pour l'alimenter : le 11e corps et le 10e corps vont être mis à la disposition de la 2e armée, l'un le 24 au soir, l'autre le 27 au soir ; mais ces unités sont loin d'être en place et, tandis qu'elles s'acheminent, la bataille fait rage.

GROUPE DE SOLDATS REVENANT DES TRANCHÉES

Castelnau la conçoit pour le 25, sous la forme d'un débordement par la cavalerie à Péronne, par la 11e division (du 20e corps) à Brie et par le 14e corps à Marchelepot. Mais la journée ne réalise pas ces espérances : la cavalerie est arrêtée à Montauban, la 11e division atteint tout juste Dompierre ; le 14e corps, rejeté sur Lihons, abandonne Chaulnes à l'ennemi. La 39e division, menée au combat par le général Balfourier, commandant du 20e corps, enleva La Chavatte, mais échoua devant Fouquescourt.

Le 4e corps, attaqué l'après-midi, perdit et reprit Balâtre (7e division Desvaux). Dans l'ensemble la bataille s'équilibrait. Toutefois, une poche se dessinait vers l'est jusqu'à Champien.

L'ABANDON DE ROYE (29-30 SEPTEMBRE)

L'ennemi se devait de chercher à couper cette poche. Castelnau ordonna donc à tous les corps d'armée de s'établir solidement sur le terrain avant de passer à l'offensive. Bien lui en prit : l'ennemi, le 26, parut épuisé ; il abandonna Maucourt à la 3e division de cavalerie de Lastours, Chaulnes au 14e corps (général Barret). Cependant il bombardait Roye et attaquait avec vigueur Champien, au fond de la poche tenue par le 4e corps. L'attaque se renouvela le 27, appuyée par une puissante artillerie lourde. Champien résista vaillamment (colonel Farret, du 101e), mais Margny-aux-Cerises tomba. Les pertes étaient lourdes (trois colonels tués). Le général Boëlle, obligé d'accumuler ses forces dans la poche de Champien, sous le feu convergent de l'artillerie lourde ennemie, proposa à Castelnau, qui accepta, le repli de son corps derrière Roye : dès le soir, on travaillait ferme à l'organisation d'une ligne Goyencourt, Camp de César, Saint-Mard-les-Triot, cote 91, rue de l'Abbaye.

Ainsi la bataille de Roye pour l'enveloppement devient de plus en plus la bataille de Roye pour l'articulation. Le 13e corps, retranché, n'est plus en situation de se mettre en mouvement et nous venons de voir le 4e corps préparer, à son tour, une forte position défensive de repli. Le 28, des blockhaus sont édifiés pour les généraux et les colonels, l'ennemi canonne les deux bords de la poche, Goyencourt et Amy ; il faut se hâter.

L'ÉCHELLE-SAINT-AURIN. — LE CHATEAU ET LA PLAINE DEVANT LE VILLAGE

Castelnau prend son parti de la guerre en tranchées et il se résigne à immobiliser plus de la moitié de son armée. Ses directives, le 28, sont : se maintenir sur le front ; organiser non seulement une première, mais une seconde ligne de fortifications ; limiter les attaques au strict nécessaire (1). Donc, pour le 13e corps, le 4e corps, la 39e division et le 14e corps, il s'agit désormais, tout en déployant une sérieuse activité, de *se maintenir sur les mêmes emplacements*. Bataille nouvelle, bataille d'articulation, le pied pris dans l'étau. L'échec de Lassigny d'abord, l'arrêt devant Nesle en sont cause. Il faut s'incliner ; l'obstacle est infranchissable ; la ligne de l'Oise, la grande voie de communication de l'ennemi ne sera pas atteinte.

Dans la nuit du 28, et à l'aube du 29, de violents combats à la baïonnette ont lieu à Champien qui résiste à l'assaut d'un corps allemand nouvellement arrivé, le XVIIIe corps (général von Schenk). Et le général Boëlle doit, en même temps, relever à sa gauche la 39e division qui est portée à Bray-sur-Somme, où le danger, nous le verrons bientôt, est également pressant. Il est urgent de vider la poche de Roye. Dans l'après-midi du 29, la situation du 4e corps devient critique ; les divisions, malgré l'arrivée des renforts, ne comptent plus chacune que 6 000 fusils environ ; le corps d'armée occupe un front de 16 kilomètres, canonné de toutes les directions par l'ennemi ; l'artillerie lourde allemande bat le défilé de Roye par où arrivent tous les ravitaillements. A 5 heures du soir, le général Boëlle se décide à replier ses troupes pendant la nuit sur le front solidement préparé entre Rue de l'Abbaye, Saint-Mard-les-Triot, Fresnoy et Fouquescourt, en liaison avec le 13e corps à Breuvraignes et avec le 14e corps à Maucourt. Le mouvement s'exécute sans incident : le 30 à midi, l'ennemi entrait dans Roye.

Le repli du 4e corps, le départ vers le nord de la 39e division, l'activité de plus en plus grande qui se déployait sur la Somme, sur le plateau de Bapaume et en Artois marquaient en quelque sorte la fin de la bataille de Roye pour l'enveloppement et déjà l'on pouvait pressentir que la lutte, qui maintenant ne continuait plus que pour l'articulation, présentait du moins un avantage : le premier gradin de l'escalier s'affermissait sur le sol et permettait aux armées françaises de s'élever sur une base solide vers le nord.

LA STABILISATION DE LA BATAILLE Il y eut encore quelques incidents. Dans la nuit du 30 septembre, l'ennemi enleva Fresnoy-les-Roye en flammes et La Chavatte au groupe du général Collas. Attaqué par une division (la 31e) du XXIe corps et une division du XVIIIe corps, le 4e corps résista brillamment toute la journée du 1er octobre, notamment à Fouquescourt. Aux ailes, le 14e corps agit avec vigueur, mais le 13e corps, sous l'effort d'une nouvelle force allemande, le IIe corps (général von Linsingen) (1), perdit Crapeaumesnil à 8 heures du soir.

Le général Joffre, sentant à quel point il était nécessaire de se maintenir à l'articulation quand le front de plus en plus s'étirait vers le Nord, envoya, le jour même, des renforts : la 8e division de cavalerie (général Baratier) sur Bouchoir, la 92e division territoriale sur deux lignes arrière à fortifier Le Quesnel-Arvillers-Davenescourt et Rouvroy-Le Quesnoy-Andechy, afin de parer à toute éventualité de repli ; enfin la 56e division de réserve, quittant l'armée Maunoury, était envoyée par Compiègne à l'armée Castelnau. En même temps, le général Joffre exprimait aux états-majors et aux troupes de la 2e armée sa satisfaction.

(1) Le 29 septembre, un combattant écrit, devant Fouquescourt : « Un à un nous sortons des tranchées que nous avons couvertes avec des portes et des contrevents garnis de terre et nous nous rassemblons sur la route pour aller remplacer les hommes du petit poste. Depuis quatre jours, nous sommes installés devant Fouquescourt. On a creusé des tranchées auxquelles on apporte peu à peu plus de confortable, comme si nous devions nous éterniser sur cette position. »

(1) Ce corps d'armée avait fait son apparition dès le 23 septembre au matin à la Potière (nord de Lassigny).

LA RÉPARATION DES CANONS DE 75 SUR LE FRONT

Le résultat était maintenant acquis autour de Roye et l'on ne pouvait faire plus dans cette région ; l'un comme l'autre adversaire n'avaient pas réussi à en déboucher.

Le front perd, par conséquent, de son importance. Ordres identiques : se maintenir sur place, seulement. A quelques incidents près, qui émeuvent plus qu'autrefois parce que, dans la tranquillité relative des secteurs, la perte d'une position, d'un village cause un trouble hors de proportion avec la haute sécurité que la solidité d'un front immense donne maintenant au haut commandement.

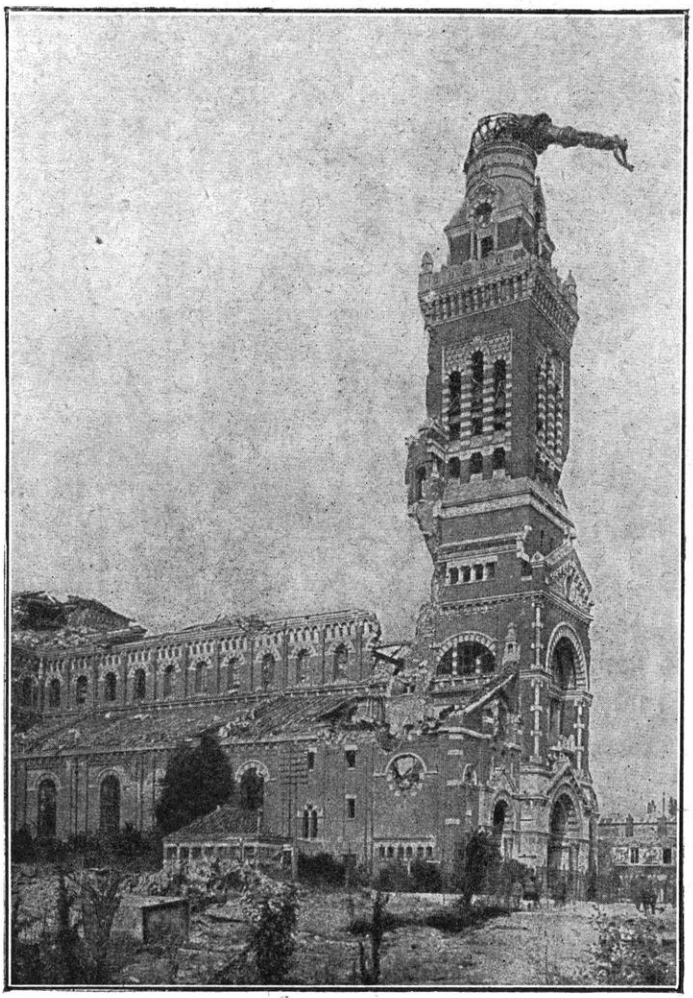
Le 2 octobre, l'armée du prince Rupprecht de Bavière échoue devant le 14e corps, sur Frise, Fontaine-les-Cappy et Foucaucourt (28e division), elle prend Lihu à la 27e division et Goyencourt au 4e corps, mais elle est chassée de Maucourt. L'armée von Kluck (IIe corps Linsingen) prend Fresnières au 13e corps qui, soutenu par la 56e division de réserve, se maintient à Canny et aux Loges. Cependant, on observe que 9 divisions ennemies sont maintenant en face de trois corps français. Il est donc nécessaire d'étayer l'articulation par des renforts : la 62e division de réserve est envoyée à Castelnau ; elle soutiendra la 56e division de réserve. On dit que l'ennemi est à bout de souffle ; le 3 octobre, la 7e division enlève Beuvraignes à la 3e division allemande et progresse le 4, aidée par le 13e corps. Mais ce jour-là, von Kluck (IIe corps, dont la droite est devant Laucourt, et IXe corps de réserve) combine son action avec le Kronprinz de Bavière (XVIIIe corps dont la gauche est à Saint-Mard, XXIe corps et Ier corps bavarois) et enlève au général Boëlle Laucourt et Saint-Mard-les-Triot. On doit reconnaître que l'ennemi, occupé à creuser des tranchées au nord, devant Lihons et Maucourt, cherche à s'enfoncer encore dans la poche de Roye, trait frappant de l'obstination

bien connue de von Kluck et de Rupprecht de Bavière. Mais cette manœuvre sur l'articulation se concilie assez mal avec la manœuvre gagnant toujours d'enveloppement qui continue vers le nord ; il semble qu'ici encore, l'ennemi ait perdu la juste notion de la tactique à adopter.

Le général Joffre ne perd pas de vue, un instant, sa conception générale. Au contraire, il la renforce. En effet, le 4 octobre, à 22 heures, il fait appel au général Foch, pour lui confier le commandement du groupe des armées du Nord (2e armée Castelnau, groupe de divisions territoriales Brugère, 10e armée de Maudhuy, 1er et 2e corps de cavalerie Conneau et de Mitry). Foch mis en vedette par Joffre, quelle sereine percée sur l'avenir ! Le but immédiat est de coordonner les opérations qui prolongent vers les Flandres la manœuvre de débordement. Ainsi alerté, le général Foch se rend, à 4 heures du matin, le 5 octobre, chez le général de Castelnau, à Breteuil. Il lui donne verbalement ses instructions brèves, mais fermes, qui, résumées en trois mots, stabilisent l'articulation en vue de laisser toute liberté au mouvement : *maintenir les positions*. Dans son ordre à l'armée, le général de Castelnau répète : maintenir le front à tout prix.

Il y eut pourtant encore quelques durs moments. Le 6 octobre, von Kluck lança la 3e division allemande sur Laucourt et l'enleva, tandis que le prince Rupprecht de Bavière, bousculant le même 4e corps, emportait Parvillers, puis Damery, Andechy, Le Quesnoy. Le général Boëlle ne réussit à arrêter l'ennemi que sur ses positions défensives de Bouchoir à l'Échelle-Saint-Aurin.

A vrai dire, ce brusque repli avait quelque peu ému le général de Castelnau, et cette émotion s'était traduite par un message adressé à Joffre à la fin de l'après-midi.



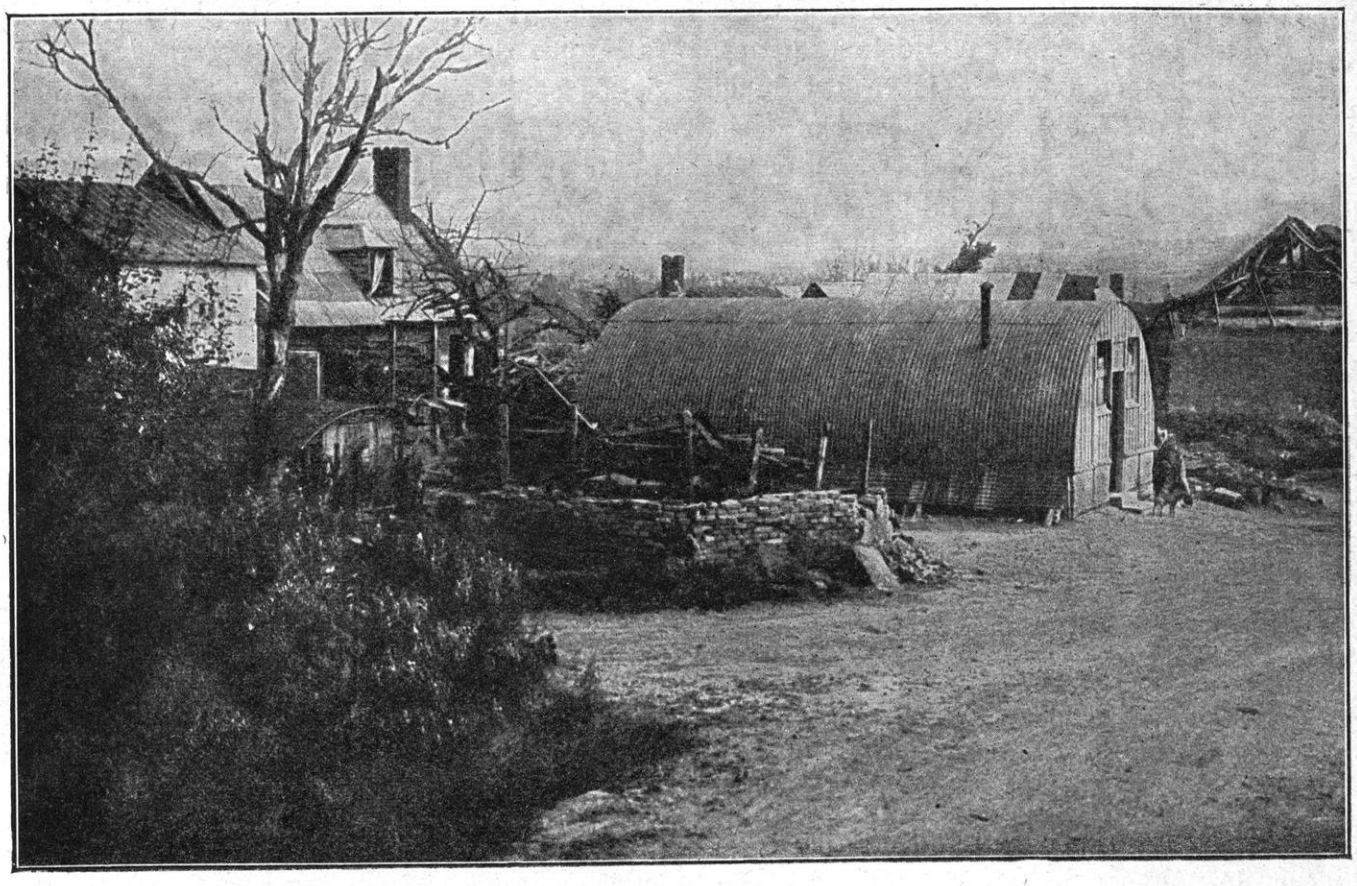
ALBERT. — LA CATHÉDRALE

Dès réception, le général Joffre, appliquant immédiatement à la situation un jugement calme et juste, transmit le message au général Foch avec cette instruction : « Il me paraît absolument nécessaire que vous remontiez cette armée dont moral me paraît atteint (1). » Et, en même temps, il prescrivait un remède et télégraphiait à Castelnau : « Demandez au général Gough (2) de vous prêter momentanément son appui. D'autre part, j'invite le commandant de la 6e armée à vous donner si possible l'appui d'une brigade. »

Renforcé d'un groupe sous les ordres du général Wirbel, le 4e corps, le 7 octobre, reprit,

(1) French, passant à Breteuil, le 8 octobre après-midi, écrit dans ses Mémoires : « Le général de Castelnau venait d'apprendre la mort de deux de ses fils, tués à l'ennemi et, comme de juste, paraissait fort triste et déprimé. »

(2) Le corps de cavalerie Allenby, composé des divisions de Lisle et Gough, était de passage à Montdidier, montant vers les Flandres.



(Photo Meys.)

BRACHE. — BARAQUEMENT OCCUPÉ PAR LES FRANÇAIS

puis reperdit Parvillers et Fouquescourt. De nouveau, mais plus fermement encore, Joffre mandait à Foch :

« Par message téléphoné, 2e armée rend compte que Fouquescourt a été évacué cette nuit comme étant trop en avant. Je vous prie appeler attention commandants d'armée sur inconvénient de ces rectifications de front en arrière qui peuvent donner à ennemi impression d'un succès et sont de nature à démoraliser nos troupes. C'est la troisième rectification de ce genre qui s'opère à 2e armée ; j'espère que c'est la dernière ; *quand on veut rectifier, c'est par une attaque en avant qu'il faut le faire.* »

Cette attitude énergique du général Joffre, trouvant écho chez Foch, servit à celui-ci de directive durant toute la campagne de la course à la mer.

Le front, marqué par Méharicourt, Rouvroy-en-Santerre, Erches et Grivillers, fut consolidé le 8 par l'organisation d'une seconde ligne allant de Saulchoy à Marquivillers. Les Anglais n'eurent pas à intervenir. A droite, nous occupions, dans le massif, Ribécourt, la butte d'Antoval (cote 113), le Hamel, le bel observatoire de la ferme d'Attiche, les Bocages, le Marais, Belval, la cote 80 près de Lassigny, Plessis-de-Roye, Canny-sur-Matz, le bois des Loges (1).

L'ennemi, à part quelques coups de main, arrêta définitivement son offensive ; il s'organisa dans ses tranchées. Les troupes de Castelnau en firent autant. On était épuisé de part et d'autre. La 2e armée procéda à la consolidation de ses positions défensives, en vue de pouvoir effectuer des prélèvements d'unités sur son front.

Le front une fois stabilisé, seul, le feu d'artillerie persiste par intermittences. A part la prise du Quesnoy-en-Santerre, le 30 octobre, par le 4e corps (117e, colonel du Paty de Clam) et quelques attaques vers Andechy et Lassigny, rien ne vient plus troubler le silence du massif et de la plaine.

(1) Devant Beuvraignes, une patrouille du 121e trouva, sous un monceau de cadavres, le drapeau du 49e poméranien.

La conclusion qui se dégage de la bataille de Roye peut être résumée en quelques lignes.

L'effort bien combiné de la droite de la Ire armée (von Kluck) et de la gauche de la VIe armée (Rupprecht de Bavière) avait obtenu un résultat incontestable : il fixait le front occidental au massif de Lassigny et sauvegardait les communications de l'armée allemande sur la ligne de l'Oise. Par contre, il n'avait pu réaliser le débordement et l'enveloppement en direction de Beauvais-Rouen. Il n'avait pas davantage réussi à prolonger en ligne droite le front de l'Aisne le long de l'Avre afin de gagner la ligne de la Basse-Somme et la Manche, alors que c'était là le véritable objectif que Falkenhayn se proposait. Il s'anéantissait au contraire — et pour longtemps — dans un système de tranchées qu' Hindenburg sera bien obligé d'abandonner en 1917. Enfin et surtout, il n'avait pu empêcher les troupes françaises, malgré les difficultés des transports sur la ligne extérieure, de tourner le nouveau pivot de Lassigny et de monter sans cesse droit au Nord. La bataille des communications continuait.

Le résultat était acquis autour de Roye et le général Joffre le comprenait ainsi lorsqu'il avait félicité, dès le 1er octobre, les troupes de Castelnau. Puisqu'on ne parvenait pas à s'ouvrir, par les plateaux de l'Artois et vers la plaine de Douai, la voie sur les derrières de l'ennemi, il apparaissait déjà au haut commandement français que la vaste poche allemande de Noyon-Lassigny-Roye offrait des possibilités de manœuvre sur les deux côtés. Là fut le point faible de la stabilisation allemande dans cette région. Et c'est par là qu'après une lutte de quatre années, s'acheva victorieusement la guerre.

LES COMBATS DE LA SOMME. LE PONT DE PÉRONNE

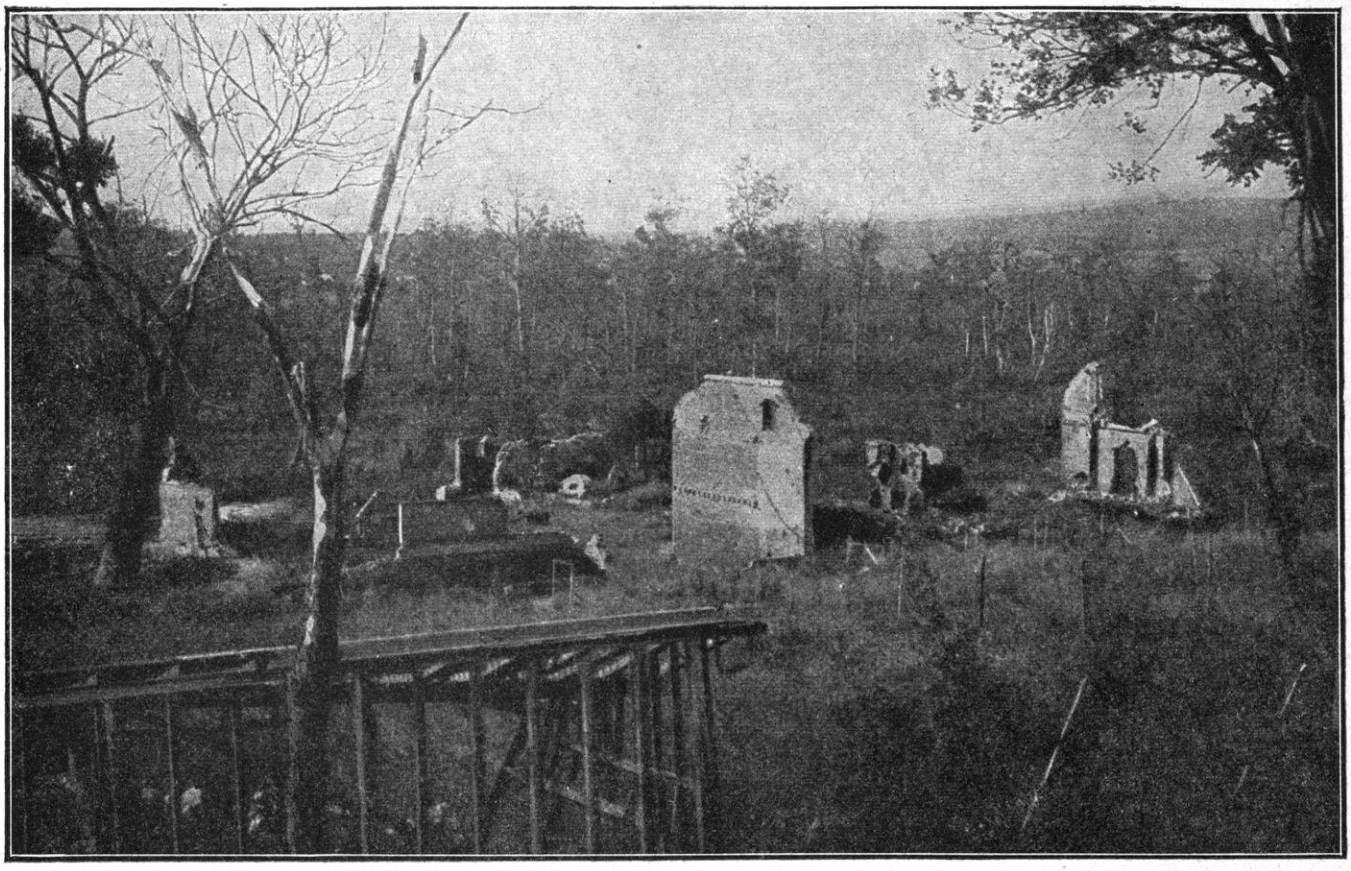
Cependant, au-dessus du gradin de Lassigny-Roye, un nouveau gradin s'élevait depuis la vallée de la Somme jusqu'aux plateaux qui la dominent au nord. Le Cambrésis et le Vermandois constituant le seuil militaire de la France du Nord, une armée en possession de ce seuil, c'est-à-dire des deux systèmes de hauteurs : Bapaume-Combles et Vermand-Urvillers, tient la clef du couloir de l'Oise et de la dépression de la Somme, autrement dit la clef des accès septentrionaux du bassin parisien.

Nous avons vu que la bataille de la Marne avait jeté la panique parmi les troupes allemandes d'occupation de cette région et que la cavalerie française du corps Bridoux, suivie par le groupe de divisions territoriales, avait occupé Péronne et était parvenue, le 17 septembre, aux portes mêmes de Saint-Quentin, de Bohain, de Cambrai, à l'heure même où la grande ligne de communication Sambre-Escaut avait amené les premiers renforts de la VIe armée allemande. Débarquées autour du futur bastion du Cambrésis, ces unités nouvelles avaient fait, nous venons de le voir, de vigoureuses sorties sur Chaulnes et sur Roye.

Or, elles se portaient au même instant sur Péronne et sur Bapaume, bientôt sur Arras, avec ce double objectif : 1° contrecarrer la manœuvre d'enveloppement de Joffre ; 2° réaliser la conception de Falkenhayn, c'est-à-dire se concentrer autour d'Amiens pour reprendre, de ce point, la marche sur Beauvais-Rouen avec appui à la Manche.

A l'heure où, le 19 septembre au soir, un télégramme de Joffre signalait au général Brugère l'importance capitale du pont de Péronne, le corps de cavalerie du général Buisson était aux environs de Roisel, le pied sur le seuil du Vermandois où Joffre eût tant désiré se maintenir. Si seulement on réussissait à garder solidement la tête de pont de Péronne, il n'y avait pas de doute que la 7e division de cavalerie allemande, qui occupait encore Roye et Guerbigny, ne fût obligée à la retraite et que le IXe corps de réserve, pressé dans le massif boisé de Thiescourt, ne suivît le mouvement.

Selon les termes de l'instruction de Joffre datée du 20 septembre, le groupe des divisions



BRACHES. — CE QU'IL RESTE DU VILLAGE

territoriales devait s'élever vers le Nord, à une forte étape en avant de la gauche de la IIe armée (Castelnau), dont il couvrirait ainsi la marche par sa seule présence. Il s'était arrêté, par ordre supérieur, le 18, à hauteur de Corbie. Le général Brugère, en prenant le commandement du groupe des mains du général d'Amade, le trouvait composé d'une force d'environ 55 000 hommes ayant des antennes jusqu'à Arras (spahis auxiliaires) et à Combles : 81e division (général Marcot), 82e division (général Vigy), 84e division (général de Ferron), 88e division (général Curé), détachement de cavalerie (général Beaudemoulin), brigade mixte (général Gillet). Les quelques jours de repos accordés à ces troupes dans la région de Rouen, après les combats du mois d'août sur l'Escaut, avaient à peine suffi à les remettre en mains. Le général Brugère, ancien combattant de 1870 à l'armée de Metz et à l'armée de la Loire, ancien généralissime, homme de grande expérience et de grand courage, avait dit à ses territoriaux, avec une belle franchise : « Ayez confiance en moi comme j'ai confiance en vous et nous prouverons que les anciens valent bien les jeunes et que, dans l'armée, tous les cœurs battent à l'unisson. » Il fallait bien un réconfort à ces hommes, à qui l'on avait laissé entendre, avant la guerre, qu'ils ne devaient pas aller au feu, et dont les bataillons en ligne, insuffisamment armés et sans artillerie, avaient subi le choc et éprouvé la surprise des premiers jours.

Se conformant à l'ordre de Joffre, Brugère fit occuper, le 20 septembre, le pont de Péronne par un détachement venu d'Albert ; la chose devenait urgente et le Grand Quartier général rappelait l'intérêt capital qu'il y avait à opérer des destructions de voies ferrées entre Saint-Quentin, Bohain, Cambrai, Valenciennes et Mons. Mais déjà le corps de cavalerie, parvenu

RÉGION DU SANTERRE

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

Échelle 1/200 000 — 1 centimètre pour 2 kilomètres

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

près du chemin de fer, avait dû s'arrêter, puis se replier vers Roisel (1). Pendant quelques jours, il se maintint en observation aux passages de la Somme, de concert avec le détachement territorial, et fut libéré, le 22, par deux renforts successifs qui vinrent grossir le détachement.

L'ABANDON DU PONT DE PÉRONNE (23 SEPTEMBRE)

L'ennemi s'approchait en effet de Péronne par le nord-est et le sud. L'importance des passages devenait capitale, d'autant plus que la 2e armée (Castelnau) avait comme mission générale de s'élever en direction d'Albert-Saint-Quentin, précédée par le groupe Brugère qui devait s'élever lui-même en direction d'Aubigny-Béthune. Ce jour-là, 22 septembre, arriva un premier renfort (général Beaudemoulin) qui se porta sur la sortie Est de Péronne ; un second, constitué par le 45e d'infanterie, était annoncé. Le général Vigy prit le commandement du détachement avec mission de tenir Péronne et les ponts de la Somme, de Saint-Christ à Feuillères. Une attaque menée par une force allemande venue de Ham fut repoussée le même jour à Villers-Carbonnel. Cependant le 1er corps bavarois (général von Xylander), venant de Roisel, se déployait le 23 à 8 heures du matin et attaquait le détachement Vigy, tandis qu'une autre colonnne marchait sur Villers-Carbonnel. On fit face résolument : le corps de cavalerie Buisson (1re et 5e divisions) entre la voie ferrée de Cambrai et la Somme, au nord de Péronne ; la brigade Gillet, le détachement Descoings, et l'artillerie de la 88e division sur le plateau de Barleux-Flaucourt - Villers - Carbonnel. A 10 h. 30, le 45e, arrivé juste à point en auto, est jeté par le général Vigy sur la Cologne, vers Catelet. L'attaque est enrayée, mais une tentative de marche en avant échoue et le général de Castelnau, avisé le soir que Péronne ne pourra pas être tenu longtemps, ordonne dans la nuit l'évacuation des positions et le repli en direction d'Albert.

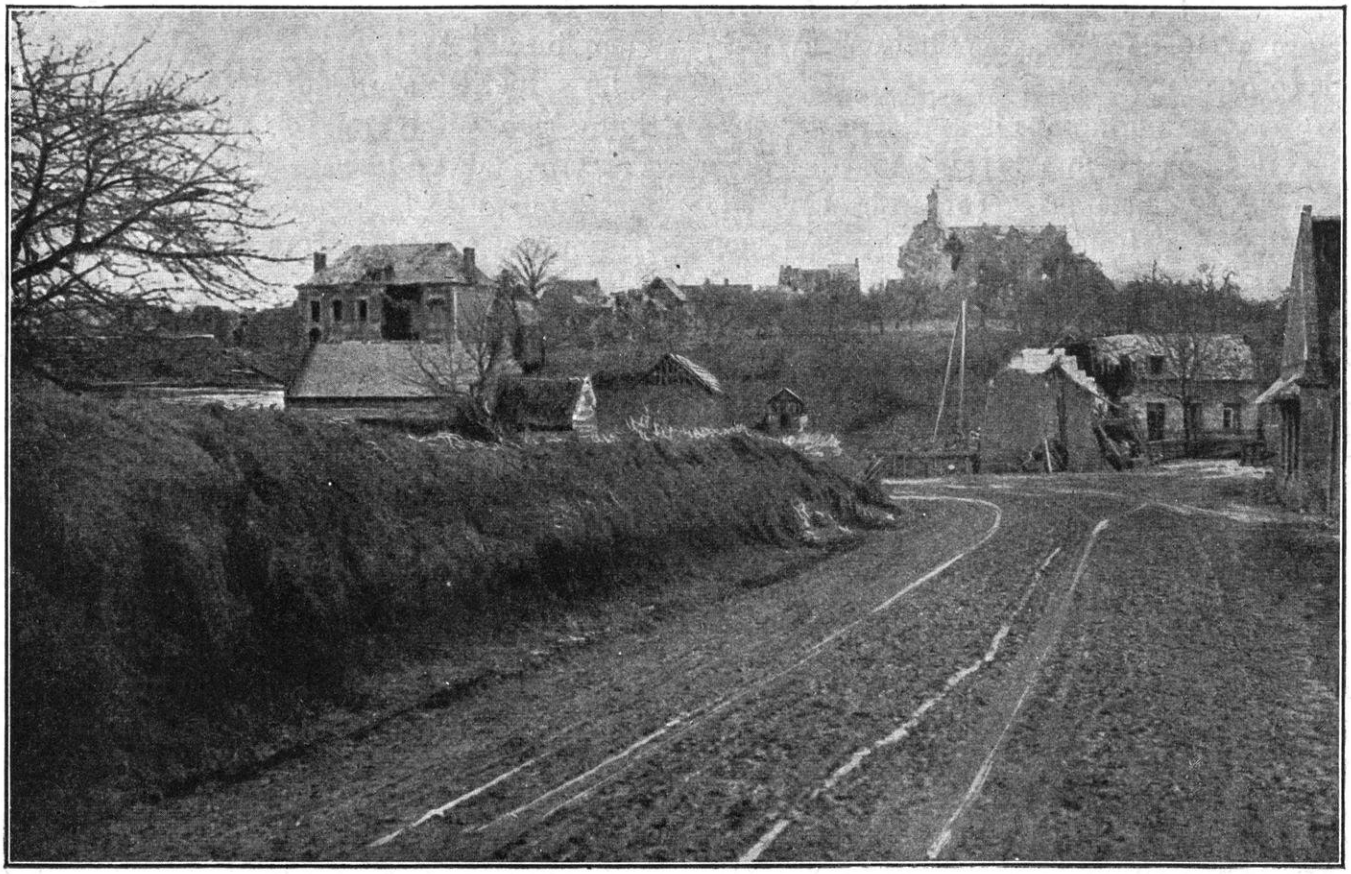
L'abandon de Péronne provoqua, le 24, une offensive violente contre la gauche de Castelnau, qui n'était pas encore en place : le Ier corps bavarois descendit du plateau de Flaucourt sur Chaulnes où il attaqua le 14e corps (général Barret) et, à la même heure, nous l'avons vu, le XXIe corps barrait la route de Nesle au 4e corps (général Boëlle). Castelnau prescrivit au général Balfourier, commandant le 20e corps, de jeter sa 11e division sur la route de retraite du détachement Vigy et de gagner Maricourt par une marche de nuit. De ce côté, le corps de cavalerie Buisson, épuisé, défendait encore Mont-Saint-Quentin et la route d'Albert ; le soir, il dut, à son tour, se replier le long de cette route.

Si les ponts de la Somme sont perdus, pourra-t-on garder maintenant le plateau qui les domine au nord, à Combles et à Bapaume? C'est plus particulièrement de ce côté que se porte, maintenant, la manœuvre. Joffre sent combien l'articulation de la future bataille libératrice est compromise. Il avise Castelnau qu'il met à sa disposition, à Compiègne, le 11e corps (général Eydoux) et il dirige le 25 le groupe des divisions de Brugère vers la ligne Tilloy, Héninel, Saint-Léger, Mory, Beugnâtre, Frémicourt, la cavalerie Beaudemoulin à Bapaume.

Castelnau porte tout son espoir sur la 11e division (du 20e corps), qu'il a chargée d'enlever Villers-Carbonnel et de passer la Somme à Brie, secondée qu'elle sera par le corps de cavalerie Buisson et le 45e. Mais la 11e division, actionnée, ne dépassa même pas Dompierre, arrêtée par le 1er corps bavarois qui s'était retranché sur Soyécourt-Herbécourt ; au nord de la Somme, le corps de cavalerie Buisson se heurta à des organisations défensives devant Montauban.

Il faudrait donc renoncer à réoccuper la

(1) *Journal de marche du 18e dragons allemand :* « Ayant appris qu'un corps de cavalerie anglais (*sic*) menaçait notre route d'étapes, la 4e division de cavalerie (von Garnier) marcha (de Cuts) sur Saint-Quentin. Quand nous arrivâmes à Cambrai, il n'y avait plus trace de cavalerie ennemie. Notre division prit ses quartiers pour plusieurs jours dans les villages environnants. »



(Photo Meys.)

THIESCOURT. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

ligne de la Somme de Péronne à Ham. Installé au plateau de Flaucourt, l'ennemi s'y accroche désespérément.

Mais comme l'idée de débordement garde toute sa force dans l'esprit des deux commandements adverses, c'est *au nord de la Somme* qu'il faut agir.

Le général Joffre stimule ses armées en leur montrant le but. Le 26 à 8 h. 30, il envoie cet ordre général : « La bataille décisive est engagée, et dans des conditions qui nous sont favorables. L'ennemi a mis tous ses corps en ligne et va chercher, au prix d'un violent effort, à échapper à l'étreinte de nos armées. Le général commandant en chef compte qu'à cette heure, d'où peut dépendre le succès de la campagne, chacun mettra une fois de plus une énergie indomptable à refouler l'ennemi, le chasser de ses lignes et assurer la victoire de nos armes. »

LE COMBAT DU TRANSLOY ET LE REPLI DERRIÈRE L'ANCRE (26 SEPTEMBRE)

C'est donc sur le terrain au nord de la Somme qu'allait s'engager la bataille pour l'enveloppement, le 26 septembre. Déjà, la veille, le corps de cavalerie Buisson et le 45e s'étaient heurtés à des organisations défensives devant Montauban. Ils savaient qu'ils seraient bientôt soutenus, puisque le 11e corps débarquait à Boves, Longueau et Amiens et, qu'en outre, le groupe des divisions territoriales montait sur le plateau de Bapaume. Mais l'ennemi était déjà si proche ! Était-il temps encore de lui barrer la route?

Le général Brugère s'était porté, à l'aube du 26, en avant de Bapaume avec les 82e et 84e divisions sur Ginchy, Le Transloy, Barastre, les 81e et 88e en réserve du nord au sud de Bapaume ; plus au sud, la 5e division de cavalerie et le 45e étaient vers Guillemont et le

détachement d'Aboville s'organisait à Curlu et au pont de Hem, en liaison avec le 20e corps.

Brugère se porta dans la matinée au monument de Bapaume ; un de ses régiments enleva Beugny. L'ennemi (Ier corps de cavalerie Richthofen) patrouillait dans toute la région avec ses deux divisions, la 4e (von Garnier) au nord, la cavalerie de la Garde (von Storch) au sud. Appuyée par la cavalerie Beaudemoulin vers Bertincourt, la 84e division (de Ferron) se porta sur la route de Saillisel, mais, impressionnée par le feu de l'artillerie allemande, elle se replia trop rapidement, abandonnant Beaulencourt. Le général Curé, appelé avec sa 88e division, reprit le village et rejetait déjà jusqu'au delà du Transloy, à 5 heures du soir, la cavalerie de la Garde, lorsqu'une panique du 26e territorial obligea la division à abandonner Le Transloy en flammes. A droite, la 82e division (Vigy) évacuait Ginchy.

Était-il prudent de s'obstiner sur les plateaux? Castelnau était avisé que le IIe corps bavarois (général von Martini) se préparait, derrière la cavalerie de la Garde, à pousser de l'avant en direction d'Albert. La IIe armée était ainsi menacée d'enveloppement par le nord de la Somme. Mieux valait rompre que risquer une affaire malheureuse qui eût brisé les divisions territoriales déjà si mal préparées à ces dures épreuves. Castelnau se décida donc pour un repli en vue d'une consolidation du front de l'Ancre et de la Somme. En fait, on barrait la route d'Amiens : 8 bataillons et de l'artillerie furent transportés à Morlancourt sous les ordres de Balfourier. Ordre fut donné à Brugère, à 9 heures du soir, d'organiser, sur Albert et Beaucourt-sur-Ancre, une position de défense qui prolongerait la ligne de résistance du 20e corps établie à Carnoy et à Maricourt, facilitant ainsi le débouché du IIe corps arrivé au sud-ouest d'Albert. La retraite derrière l'Ancre se fit sans incident ; la division Marcot s'établit à Bucquoy, les divisions de Ferron, Curé et Vigy sur les bords de l'Ancre, depuis Miraumont jusqu'à Aveluy.

La situation s'affermit le 27 septembre. Joffre envoyait le 10e corps à Castelnau, le 11e corps était sur les hauteurs ouest d'Albert ; une attaque de la 3e division bavaroise sur Carnoy-Maricourt fut repoussée. Enfin, le soir, Brugère se releva légèrement vers le nord : on apprenait, en effet, qu'à 4 heures du soir, le XIVe corps de réserve (général von Stein), qui montait en deux colonnes de Cambrai, avait pénétré dans Bapaume.

COMMENT LE PLAN ALLEMAND FUT BRISÉ AUX COMBATS DE LA SOMME

La VIe armée (Kronprinz Rupprecht de Bavière), dont faisait partie ce corps d'armée, venait d'installer son quartier général à Saint-Quentin. Elle comprenait, au sud, les unités que nous avons vues combattre dans la plaine de Roye et sur le plateau de Flaucourt, c'est-à-dire le IIe corps de cavalerie : 2e, 7e et 9e divisions (von der Marwitz), le XVIIIe corps (von Schenk), le XXIe corps (Fritz von Below), le Ier corps bavarois (von Xylander). En outre, les unités qui marchaient, par les plateaux de Combles et de Bapaume, vers la vallée de l'Ancre, afin d'achever, autour d'Amiens, la concentration de forces que cherchait Falkenhayn : c'étaient, toujours du sud au nord, le IIe corps bavarois (von Martini), le XIVe corps de réserve (von Stein) et le Ier corps de cavalerie : division de la Garde et 4e division (von Richthofen). La direction sud-ouest Cambrai-Bapaume-Albert, donnée au XIVe de réserve, montre bien qu'il s'agissait d'une concentration enveloppante dans la région d'Amiens. Voici d'ailleurs le récit de von Stein, que nous reprendrons d'un peu plus haut :

Rentré à Luxembourg, je trouvai ma nomination comme chef du XIVe corps de réserve. Je pris un bref et cordial adieu de von Moltke. Il faisait l'impression d'être malade. « Vous êtes sacrifié pour moi, » me dit-il... Peu de jours après mon arrivée au corps, dans les Vosges, nous avançâmes par Sarrebourg pour être transportés

(Photo Meys.)

AMIENS. — LA RUE SAINT-LEU

par chemin de fer sur Anvers. Le transport se fit par le Rheinland et l'Eifel en passant par Aix et Liége. Il régnait encore en Allemagne l'enthousiasme du début. Mais, après avoir franchi la frontière, on ne nous donnait même plus de nourriture ; d'une station à l'autre, on nous faisait espérer. Pendant la route, nous reçûmes une autre destination, c'était Cambrai. La ligne du chemin de fer n'était pas très sûre ; aussi le voyage dura environ soixante heures au lieu de trente. Tous ces dérangements rompaient aussi la série des trains. C'est ainsi que l'état-major arriva le premier à Cambrai avec seulement 40 fusils et carabiniers. A la gare, deux employés venaient d'être tués par une bombe lancée d'un avion. Dans la ville, il y avait un commandant avec un bataillon de landsturm qui se trouvait dans une fort pénible situation. Une division de cavalerie fortement diminuée venait aussi d'y arriver (il s'agit très probablement de la 4e division von Garnier). Son commandant me donna les premières nouvelles sur l'ennemi. Des forces importantes se rassemblaient à Douai ; une division de spahis devait être tout près et il devait y avoir une affluence de territoriaux.

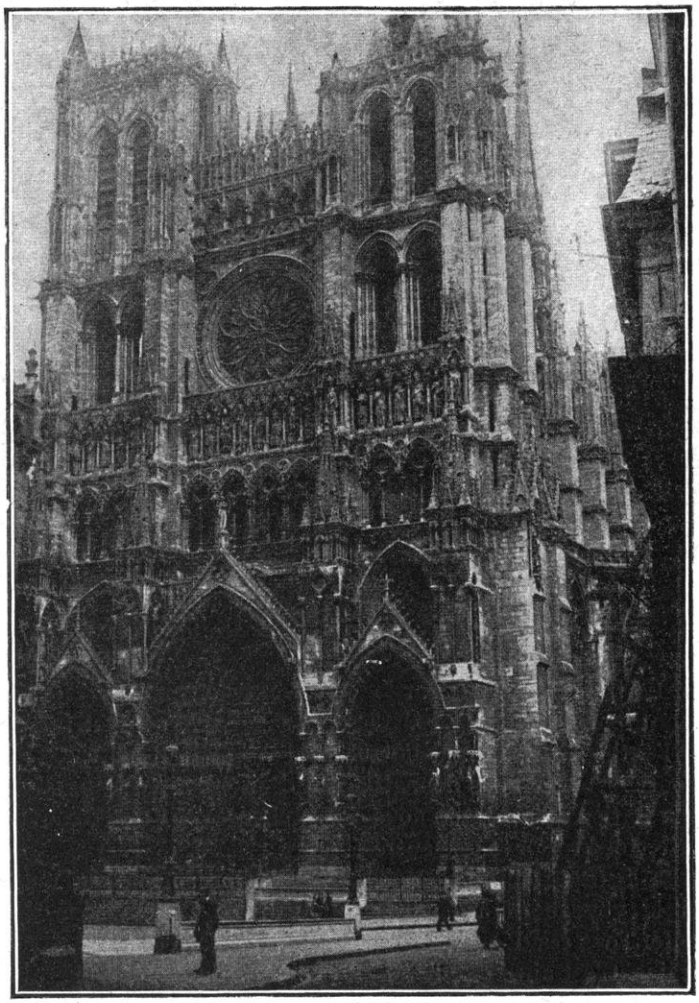
Dès le lendemain, nos troupes de couverture avancées furent attaquées vers Bapaume. Nous reçûmes l'ordre de *marcher au plus vite sur Albert en passant par Bapaume.* C'était plus facile à dire qu'à faire. Mes troupes n'arrivaient que peu à peu et elles étaient en plein débarquement. L'artillerie surtout manquait. Il devait y avoir devant nous une forte cavalerie française et anglaise (!) A gauche, le contact fut pris avec le IIe corps bavarois qui avançait vers l'Ancre inférieure au nord de la Somme. A droite, deux commandants de cavalerie de haut grade se chargeaient de la couverture (division de la Garde et 4e division).

Le troisième jour, la marche commença. La colonne de droite (26e division de réserve), commandée par le général baron de Soden, marchait sur Bapaume ; la colonne de gauche (28e division de réserve), commandée par le général von Pawel, passait à gauche de Bapaume (donc au sud). Beaucoup de troupes manquaient encore. La colonne de droite se heurta bientôt à l'ennemi, mais l'affaire fut vite terminée ; la colonne de gauche était au combat près de la route Bapaume-Péronne ; là aussi l'ennemi disparut. Mais la troupe était exténuée ; j'ordonnai de manger, puis de se reposer... Puis les divisions furent remises en marche, celle de droite sur la route en direction d'Albert, celle de gauche sur Longueval. L'état-major resta dans le grand village du Transloy et trouva à se loger dans une importante ferme. J'ai vu le village après la bataille de la Somme, complètement dévasté, et j'ai eu auparavant le triste spectacle de la fuite des habitants. Combien de choses ont été épargnées à l'Allemagne et combien d'autres auraient pu lui être évitées encore, si elle avait voulu !

Pendant les jours qui suivirent, les combats conti-

nuèrent. Si, au début, nous n'avions en face de nous que des territoriaux et de la cavalerie, qui ne prêtaient pas une très grande résistance, maintenant nous avions à lutter contre des troupes de ligne avec une forte artillerie, qui avaient pris d'excellentes positions sur les hauteurs de l'autre côté de l'Ancre et entre l'Ancre et la Somme. Le IIe corps bavarois fut arrêté au village fortifié et au château de Maricourt. Nous atteignîmes (XIVe de réserve) la ligne Thiepval-Fricourt. L'ennemi se trouvait encore à droite, en arrière, dans les villages autour de Miraumont. Nos masses de cavalerie étaient bien arrivées à notre droite (1), mais leur situation, devant les villages occupés, était difficile. Si une division de cavalerie ne pouvait se maintenir sur ma droite, *ma ligne de retraite et de communication sur Cambrai était menacée.*

Un chef de cavalerie que je connaissais me cria, au cours d'une rencontre : « Stein, Stein, c'est une sale affaire ! » (2).



AMIENS. — LA CATHÉDRALE

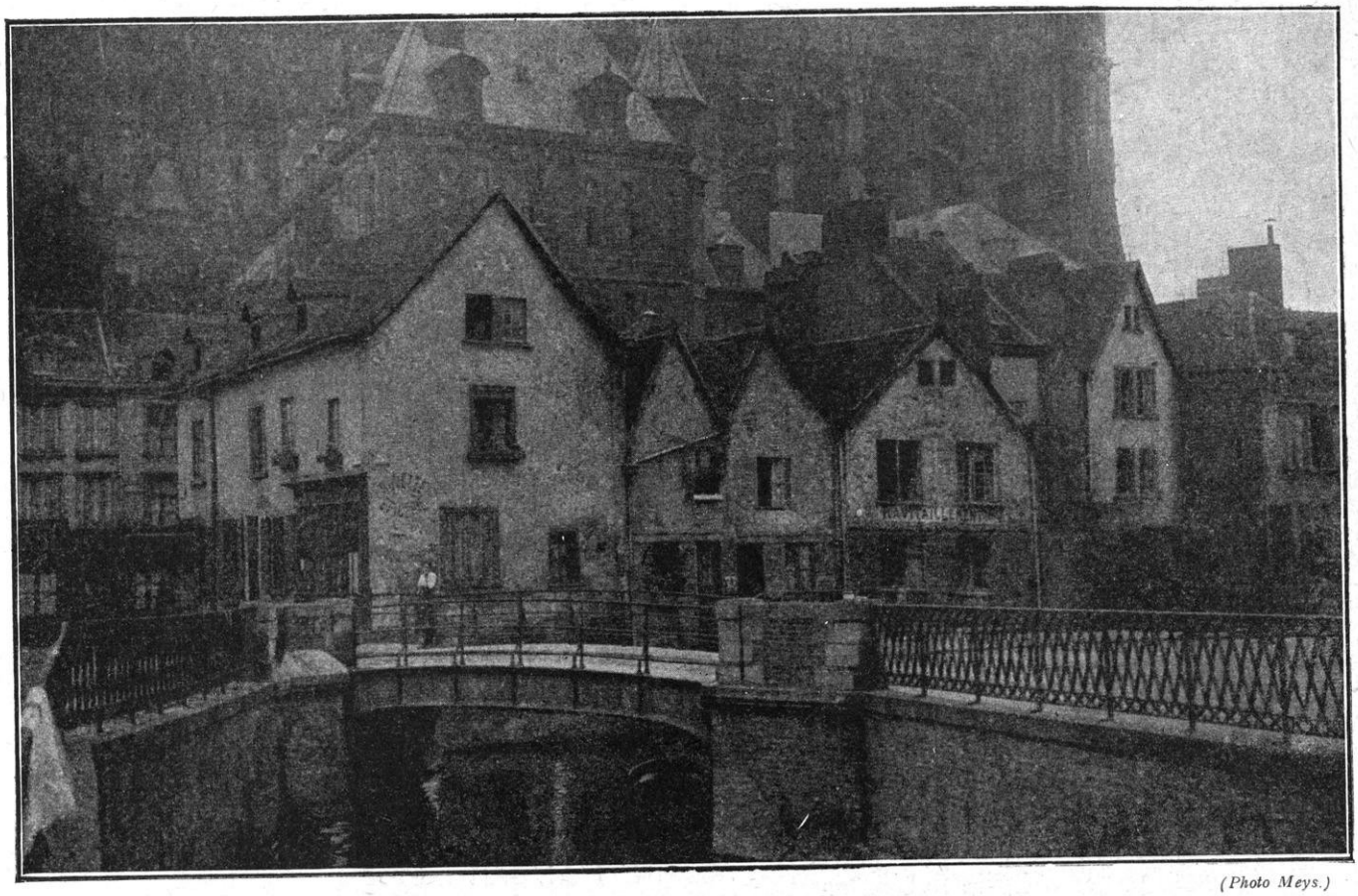
Ce récit de l'ancien quartier-maître général de Moltke découvre l'aspect général de ces premiers combats de la Somme. Deux corps allemands marchaient vers Amiens, cherchant à couper les divisions de Brugère de l'armée de Castelnau combattant au sud de la Somme vers Dompierre. Grâce à la perspicacité de Castelnau, les 8 bataillons de Balfourier jetés par lui sur Maricourt, Carnoy et, en outre, le IIe corps porté sur Albert, avaient écarté le danger de rupture et d'enveloppement. La route d'Amiens se trouvait barrée, comme elle le sera quatre ans plus tard, à Villers-Bretonneux. Une autre conséquence s'ensuivait : arrêté net entre Thiepval et Maricourt, dans sa ruée face au sud-ouest, le prince Rupprecht de Bavière présentait son flanc droit au groupe des divisions Brugère posté sur les hauteurs nord-ouest de l'Ancre. Les divisions territoriales sont donc, au moins pour plusieurs jours, une grave menace pour l'ennemi.

Falkenhayn paraît s'être plaint amèrement de l'arrêt de la VIe armée entre l'Ancre et la Somme. On ne peut s'en étonner, puisque le plan qu'il avait conçu échouait complètement au point le plus sensible de la manœuvre d'enveloppement. La prise d'Amiens, après la rupture du mince cordon de troupes françaises échelonnées au nord de l'Ancre, eût achevé l'encerclement de la 2e armée Castelnau ; elle eût rendu impossible la manœuvre de Joffre vers le promontoire d'Artois et les communications ennemies. En coupant la ligne des transports alliés à l'unique pont tournant d'Abbeville, l'armée allemande se fût rendue maîtresse des côtes de la Manche.

On voit à quel fil fragile le sort de la guerre tenait à ce moment. Avoir réussi à tenir ce fil et à consolider de si faibles positions n'est pas un moindre sujet d'admiration que les belles manœuvres de la Marne comme l'arrivée du 21e corps à la trouée de Mailly ou du 15e corps à Bar-le-Duc. Le 20e et le IIe corps

(1) Les deux corps de cavalerie Marwitz et Richthofen se sont en effet portés en masse sur la droite de la VIe armée : Marwitz le 29 septembre, Richthofen le 1er octobre.

(2) Von Stein, *Erlebnisse und Betrachtungen aus der Zeit des Weltkrieges*, p. 60 et suiv.



(Photo Meys.)

AMIENS. — LE QUARTIER SAINT-LEU

ont débouché sur la Somme au point exact et à l'heure même où ils étaient indispensables. Von Stein, menacé sur ses derrières par Brugère, et à qui l'on disait : « Stein, Stein, c'est une vilaine affaire! », raconte que Falkenhayn publia, un peu plus tard, une communication d'après laquelle son corps et le corps voisin auraient été arrêtés des journées entières par des territoriaux.

Je l'ai énergiquement contredit, ajoute von Stein, en prouvant que mes troupes, au premier jour de marche immédiatement après leur débarquement du train, avaient abattu 45 kilomètres, bien que leur nombre fût incomplet et que la plupart n'eussent ni mangé, ni dormi et que, dans l'intervalle, elles eussent livré deux combats.

Il n'en reste pas moins vrai que le groupe des divisions de Brugère, comme le dit Falkenhayn, avait retardé à ce point l'armée du Kronprinz de Bavière qu'il fut impossible à celle-ci de déboucher sur Albert et sur le couloir de Corbie-Amiens. Devant elle, les renforts envoyés par Joffre dressaient maintenant un solide barrage. Amiens protégé, la Manche était sauvée.

LA POINTE ALLEMANDE AU PLATEAU DE THIEPVAL

Un résultat capital était acquis. Si, de même que cela s'est produit à la bataille de Roye, des fluctuations nombreuses, des oscillations ont encore lieu à l'articulation, elles n'ont plus une influence réelle sur les conclusions de la bataille. Rupprecht de Bavière se refuse d'abord à croire qu'il a manqué son but et il se prépare à attaquer : Castelneau n'attend pas : le 28 septembre, il dirige une contre-manœuvre sur le flanc de l'ennemi, derrière le masque formé par les divisions de Brugère. Deux divisions qui lui arrivent, l'une du 11e corps, l'autre du 10e, sont poussées en direction d'Arras. Mais, au même moment, Rupprecht de Bavière a déclenché son offensive.

La 21e division (du 11e corps) est attaquée de nuit dans Pozières, bientôt en flammes, et obligée d'abandonner Contalmaison ; le 20e corps (Balfourier), assailli à Montauban, se replie sur Mametz-Carnoy. Tel était l'effort des IIe bavarois et XIVe de réserve. Devant le groupement Brugère, où le flanc de l'ennemi était en danger, la 84e division (de Ferron, puis Lavergne) perdit, puis reprit la ferme Beauregard ; la cavalerie française enleva à Richthofen Courcelles-le-Comte et Achiet-le-Petit.

Cette première journée est grave, car l'ennemi s'est installé sur le plateau de Thiepval et il le fortifie. De là, il va commander dans les trois directions qui enserrent ce plateau, au sud la route d'Albert, à l'ouest et au nord la vallée de l'Ancre et ses hauteurs. Bien qu'entouré par les Français, Thiepval allemand est une menace constante. Dans la journée, le 11e corps (général Eydoux), attaquant du bois d'Aveluy, a échoué contre le plateau que la 88e division (général Curé) aborde à Authuile et Beaucourt. Même échec du même corps (22e division), le lendemain 29. Remarquons, toutefois, que l'ennemi n'est plus désormais en situation de déboucher de Thiepval, car, passant sur le dos du 11e corps, il trouverait sur la route d'Amiens, à Querrieu, la 19e division (du 10e corps) et, sur la route de Doullens, à Varennes, la 3e division de cavalerie.

C'est, d'ailleurs, toujours entre Ancre et Somme que porte son principal effort ; le 20e corps est, le 29, engagé sur tout son front, à Maricourt, Carnoy, Mametz, Fricourt ; il cède d'abord puis, sentant que l'ennemi est, de son côté, à bout de force et ne combat plus que par son artillerie lourde, Balfourier saisit le moment et reprend Maricourt, Mametz, Fricourt. Très en pointe, l'armée du prince Rupprecht pourra-t-elle même tenir jusqu'à l'arrivée des corps accourant à la rescousse plus au nord, en direction d'Arras? Le corps de cavalerie de Richthofen en est encore à combattre, jusqu'au 1er octobre, à Croisilles, à Saint-Léger, à Ervillers, c'est-à-dire à 20 kilomètres au nord-est de Thiepval et, au sud de la Somme, le Ier corps bavarois est aux prises avec le 14e corps (général Barret), à Dompierre et même au plateau de Flaucourt.

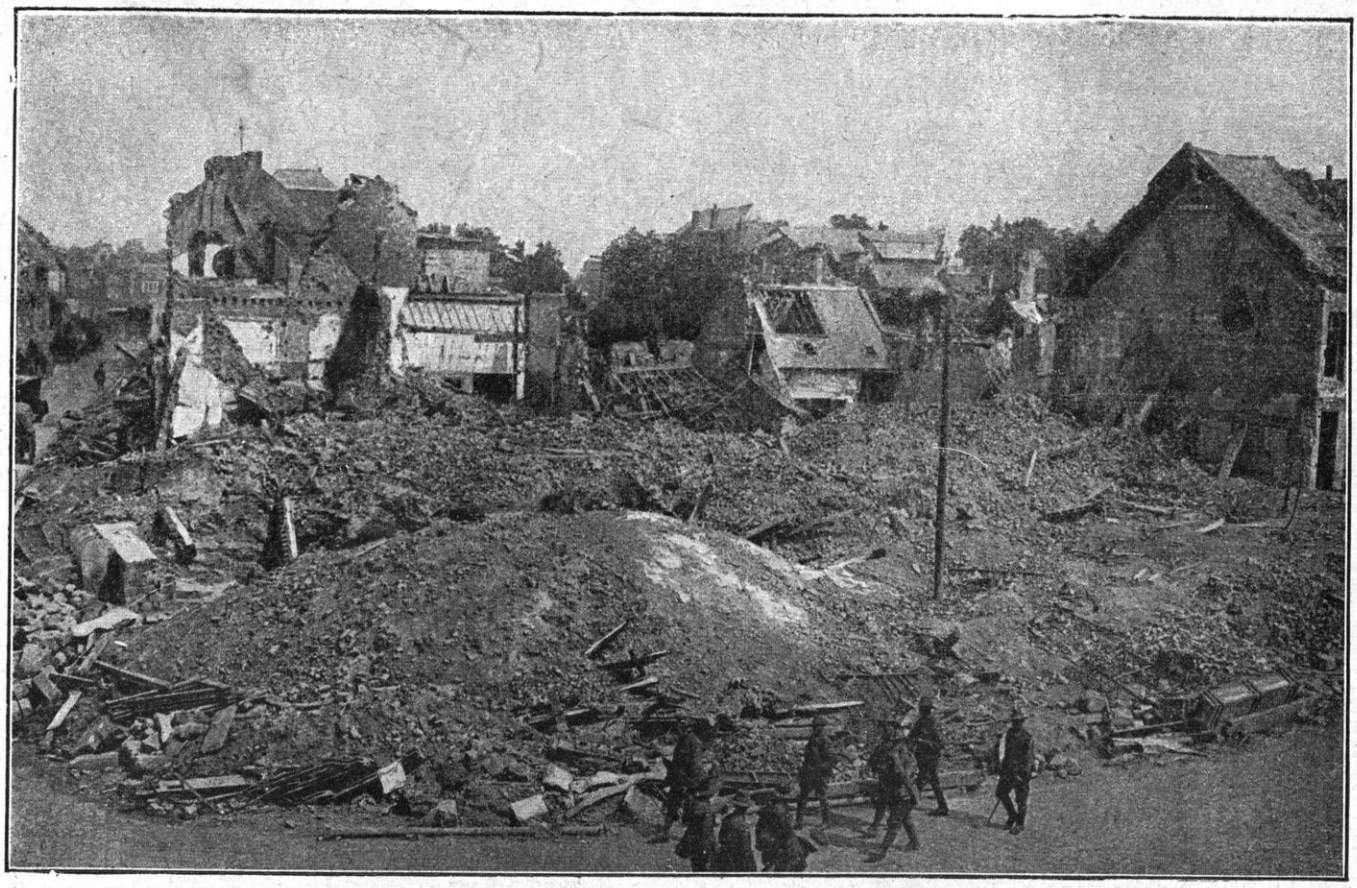
Il faudrait briser cette pointe allemande; Castelnau porte, le 29 au soir, la 39e division (du 20e corps) à Bray-sur-Somme. Voilà pour stabiliser le côté sud. Reste à poursuivre la manœuvre d'enveloppement. Le général Joffre, de plus en plus disposé à l'offensive, accorde de nouvelles forces à Castelnau : les 70e et 77e divisions de réserve qui doivent débarquer sur Arras-Lens. Enfin il groupe toutes les unités de la région d'Arras en une subdivision d'armée sous les ordres du général de Maudhuy. La bataille d'Arras va commencer.

BRUGÈRE SE DÉFEND PIED A PIED SUR LES COLLINES DE L'ANCRE (29 SEPTEMBRE-21 OCTOBRE)

Tandis que ce troisième gradin d'Artois est déjà disputé avec acharnement, la lutte, ici comme à Roye, se poursuit longtemps encore sur le second gradin.

L'action de Brugère se rapproche d'ailleurs d'Arras. Miraumont eût bien été emporté le 29, mais Thiepval a tonné sur le flanc de la division Curé qui s'y portait. Pour le 30, le général Joffre prescrit de protéger les débarquements d'Arras et nous allons voir, chaque jour, se lier plus étroitement, pour une action commune, le groupement Brugère et la subdivision de Maudhuy.

Le 30, Brugère tenait sur la ligne générale Baillescourt, Moulin ruiné, hauteur ouest de Miraumont, Achiet, bois de Logeast, Courcelles-le-Comte. La division Vigy disputa à l'ennemi la ferme Beauregard. Le 1er octobre, la division Marcot enleva la station de Courcelles-le-Comte, Moyenneville et Hamelincourt ; elle prêta le lendemain son artillerie à Maudhuy. Le 3, elle perdit Courcelles-le-Comte et Achiet ; cet événement n'était pas sans gravité. Brugère dut demander que la 8e division de cavalerie et la brigade mixte soulageassent ses divisions territoriales.



BAPAUME. — LA VILLE APRÈS SON BOMBARDEMENT

Car devant les divisions territoriales épuisées, c'est la Garde qui donne.

Dès le matin du 4 octobre, la division Marcot lâche Bucquoy et se replie sur Hannescamps. Brugère accourt à la sucrerie, y rencontre le général Baratier arrivé à la tête du détachement mixte du 20e corps (8e division de cavalerie, une brigade d'infanterie et un groupe d'artillerie) et jette toutes les troupes disponibles autour de Bucquoy ; mais, sous le tir violent de l'artillerie de la Garde, force est bien de s'arrêter. Aux Essarts-lès-Bucquoy, le général Marcot est tué par un obus. Puisieux et Serre ont dû être abandonnés par la 82e division Vigy. Le soir, le front passe par Beaucourt, Beaumont, Hébuterne, Gommécourt, Hannescamps, Monchy-au-Bois, Berles-au-Bois. Mauvaise journée.

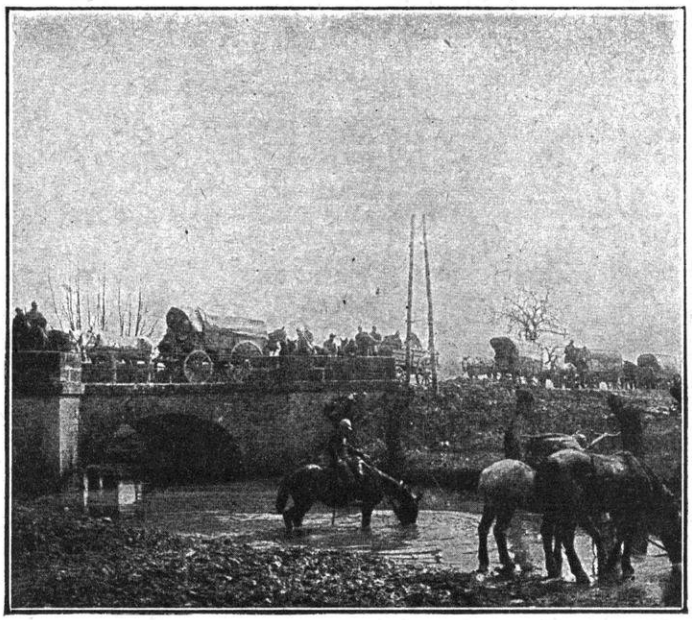
La Garde (général von Plattenberg) avançait ; elle avait pour objectif, les jours suivants, d'atteindre, au moins par son canon, la route qui relie Arras à Doullens : ce serait une compensation à l'arrêt sur la route d'Amiens. Castelnau dut détacher une division du 11e corps au sud de Colincamps. A la nuit, la Garde enlevait encore Gommécourt à la brigade de Lobit du 20e corps.

Le XIVe corps de réserve, écrit le général von Stein, était sur l'Ancre et en arrière, sur une largeur de front de 27 kilomètres. La situation s'améliora de jour en jour. Des corps nouveaux arrivèrent derrière nous. Sur la ligne atteinte, on en arriva peu à peu à la guerre de positions. De l'autre côté de la courbe de l'Ancre, le XIVe corps de réserve s'empara par des attaques de nuit des villages de Beaucourt et de Beaumont et, de ce fait, la liaison fut établie avec la Garde, qui avançait péniblement en combattant à notre droite et allongeait le front par Serre en direction d'Arras, jusqu'à Monchy.

On avait déjà le sentiment que l'équilibre gagnait les divers secteurs de la ligne de combat. De notre côté, le 14e corps se fortifiait sur Dompierre-Foucaucourt. Aucun effort des 11e et 20e corps n'avait réussi à déloger les Allemands de Mametz et de Thiepval ; toutefois,

le 6 octobre, l'ennemi perdit le château de Thiepval, Authuile et la cote 141. On se bat pour la possession d'un village, on s'acharne sur un coin de terre, sur un ravin ou un penchant de colline, mais sans dépenser beaucoup d'effectifs. La grande occupation désormais est l'organisation des tranchées. Le 11e corps s'installe autour de Hamel, le 20e corps progresse à Hébuterne, où les tranchées se font face à 40 mètres. Les divisions territoriales s'enterrent à Colincamps-Sailly,—ferme la Haie — Fonquevillers-Hannescamps-Monchy-Berles.

On assure aussi la protection de la route d'Arras à Doullens, où l'ennemi cherche toujours à couper de l'armée Castelnau la subdivision de Maudhuy énergiquement accrochée à la poterne d'Arras. La Garde y poursuit ses efforts contre Brugère. Elle s'empare, le 9 octobre, de ce haut pays qui est aux sources de l'Authie ; elle entre à Fonquevillers, à Monchy-au-Bois, à Berles-au-Bois. De plus en plus, elle s'approche de la grande route et l'on serait en droit d'être inquiet si Foch, à Doullens, n'était pas au poste de confiance où Joffre l'a porté depuis le 4 octobre. Sur son ordre formel, on contre-attaque le 10 ; on réoccupe Berles et même, provisoirement, Monchy (groupe Baratier). Si, le soir, il faut lâcher Hannescamps, on reprend Fonquevillers le 11 (1).



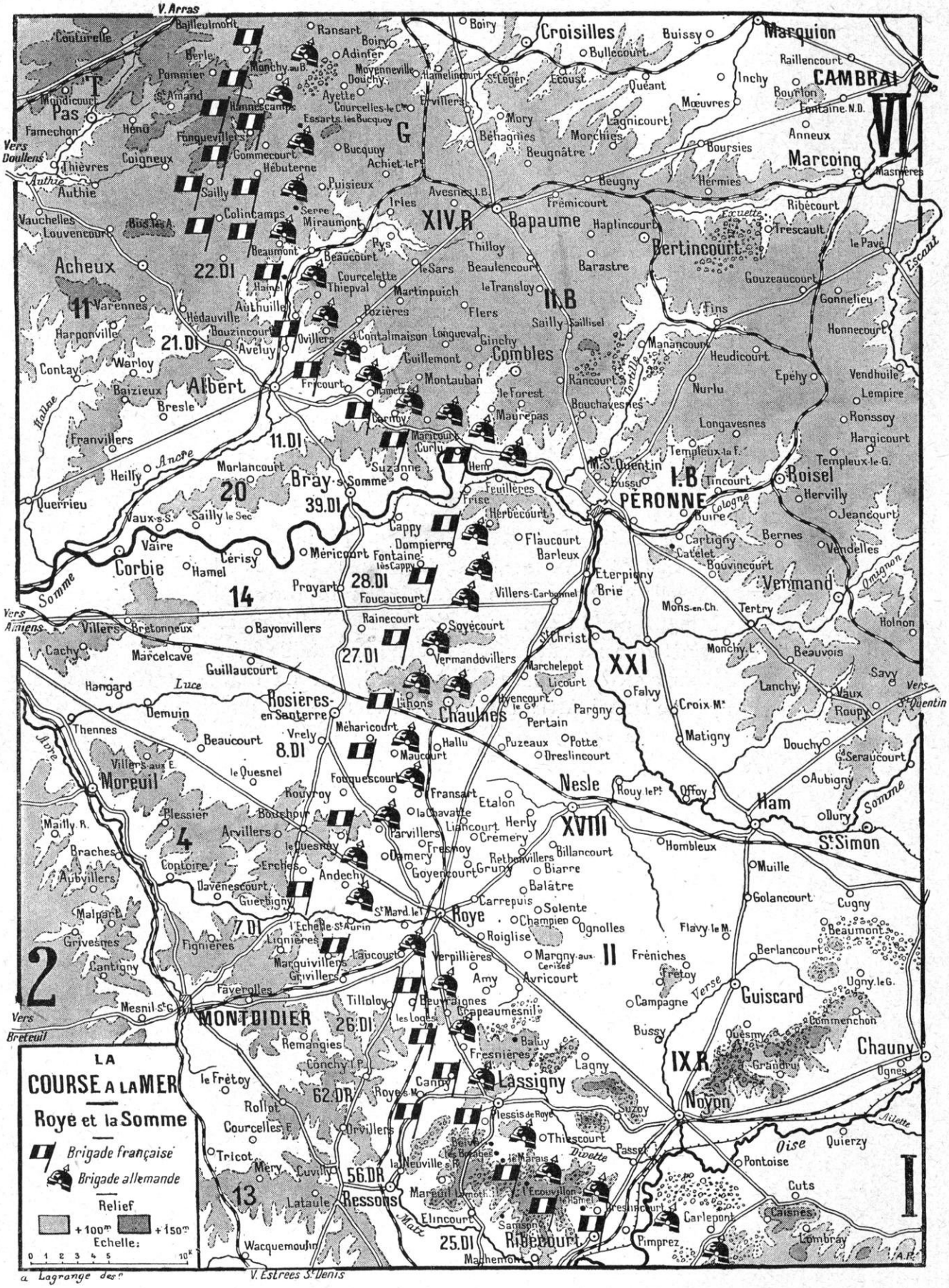
PASSAGE D'UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT

La lutte pour ces villages marque en réalité la fin de la bataille. La stabilisation est à peu près complète. Les missions confiées au groupe territorial changent peu : se renforcer sur le front, progresser pied à pied pour tenir l'ennemi sous une menace constante, l'empêcher de franchir la ligne Bailleulmont-Basseux-Bellacourt, tenir l'artillerie prête pour défendre le front des divisions et flanquer le 10e corps à Rivière et le 20e corps à Berles. Ce dernier corps absorbe les divisions territoriales (82e et 84e) mises à sa disposition. Le 16 octobre, l'amélioration prescrite consiste à créer un centre de résistance pour trois compagnies ou un bataillon, un centre secondaire pour deux compagnies, un ouvrage pour une compagnie, une tranchée pour une section.

Nous entrons ainsi dans une phase nouvelle de la guerre. La lutte va, en se localisant à l'extrême, prendre le caractère qui peu à peu s'est s'étendu depuis le Nord-Est jusqu'aux Vosges. Le 21 octobre, le groupe des divisions territoriales est dissous : les 81e et 82e divisions, sous les ordres du général d'Amade, passaient au gouvernement militaire de Paris, la 88e division passait à la 2e armée, la 84e à la 10e armée, les escadrons de spahis auxiliaires algériens au détachement d'armée de Belgique.

La tâche active des territoriaux était achevée. Les services qu'ils venaient de rendre au pays, pour être jugés impartialement, doivent être mis en regard de la tâche à laquelle ils avaient été préparés et des circonstances difficiles ou qu'on leur avait imposée inopinément. Le général Joffre proclama hautement les sacrifices consentis par ces hommes qui surent faire leur devoir dans des circonstances extraordinairement difficiles. On leur avait demandé beaucoup, elles avaient donné sans

(1) Le 26e régiment (lieutenant-colonel Colin) trouva, le 14 octobre, dans une maison de ce village, le drapeau du 17e bavarois.


LA
COURSE A LA MER
Roye et la Somme
Brigade française
Brigade allemande
Relief
+ 100m
+ 150m
Echelle:
0 1 2 3 4 5 10K
a Lagrange dessr
V. Estrees St. Denis
V. Arras
Vers Doullens
Vers Amiens
Vers Bretteuil
Vers St. Quentin
Croisilles
Marquion
CAMBRAI
Marcoing
Bapaume
Bertincourt
Combles
Albert
Acheux
Pas
Corbie
Moreuil
MONTDIDIER
Roye
Chaulnes
Rosières-en-Santerre
Bray-s-Somme
PERONNE
Roisel
Nesle
Ham
St. Simon
Guiscard
Noyon
Chauny
Lassigny
Ribécourt
Ressons
Vermand
Albert
Somme
Ancre
Luce
Avre
Oise
Escaut
Canal du Nord
Canal de la Somme
XIV.R
II.B
I.B
XXI
XVIII
II
IX.R
VI
I
22.DI
21.DI
11.DI
20
39.DI
28.DI
14
27.DI
8.DI
4
7.DI
2
26.DI
62.DR
56.DR
13
25.DI

compter de leur courage et de leur sang à la patrie. Dans sa lettre à Brugère, Joffre rendit cet hommage à ces braves troupes : « Pendant un mois, vos divisions ont combattu en première ligne, à côté de nos corps d'armée. Elles ont résisté aux plus violentes attaques de l'ennemi ; elles ont fait reculer la Garde prussienne. Ces résultats, dont elles peuvent être fières, sont dus pour une grande part au chef qui dirigeait leur action et qui a su communiquer à tous son énergie, son ardeur, son dévouement absolu au pays. »

LA BATAILLE D'ARRAS. LES BUTS

De proche en proche et de gradin en gradin, nous venons de voir la bataille, s'étendre comme un incendie, sur toute la région montueuse qui protège l'Ile-de-France. Après avoir éclaté de bonne heure sur le massif de Lassigny, elle a gagné le gradin de Roye et du Santerre, menacé un instant le Vermandois et le Cambrésis, puis elle s'est propagée sur la Picardie et les plateaux de la Somme ; parvenue au faîte, elle l'attaque maintenant par le promontoire d'Artois, c'est-à-dire par le côté faisant face à la plaine de Douai. Arrivera-t-on à temps, pour éteindre la flamme qui, dévorant ce pignon ébranlé, gagnant le long du faîte, menace d'atteindre le côté de la maison qui regarde la mer ? s'il en était ainsi, l'édifice s'écroulerait tout entier. Tel est l'angoissant problème qui se pose pour le commandement français, au promontoire d'Artois, devant Arras. La bataille est arrivée à un sommet géographique ; pour l'histoire, c'est une heure critique.

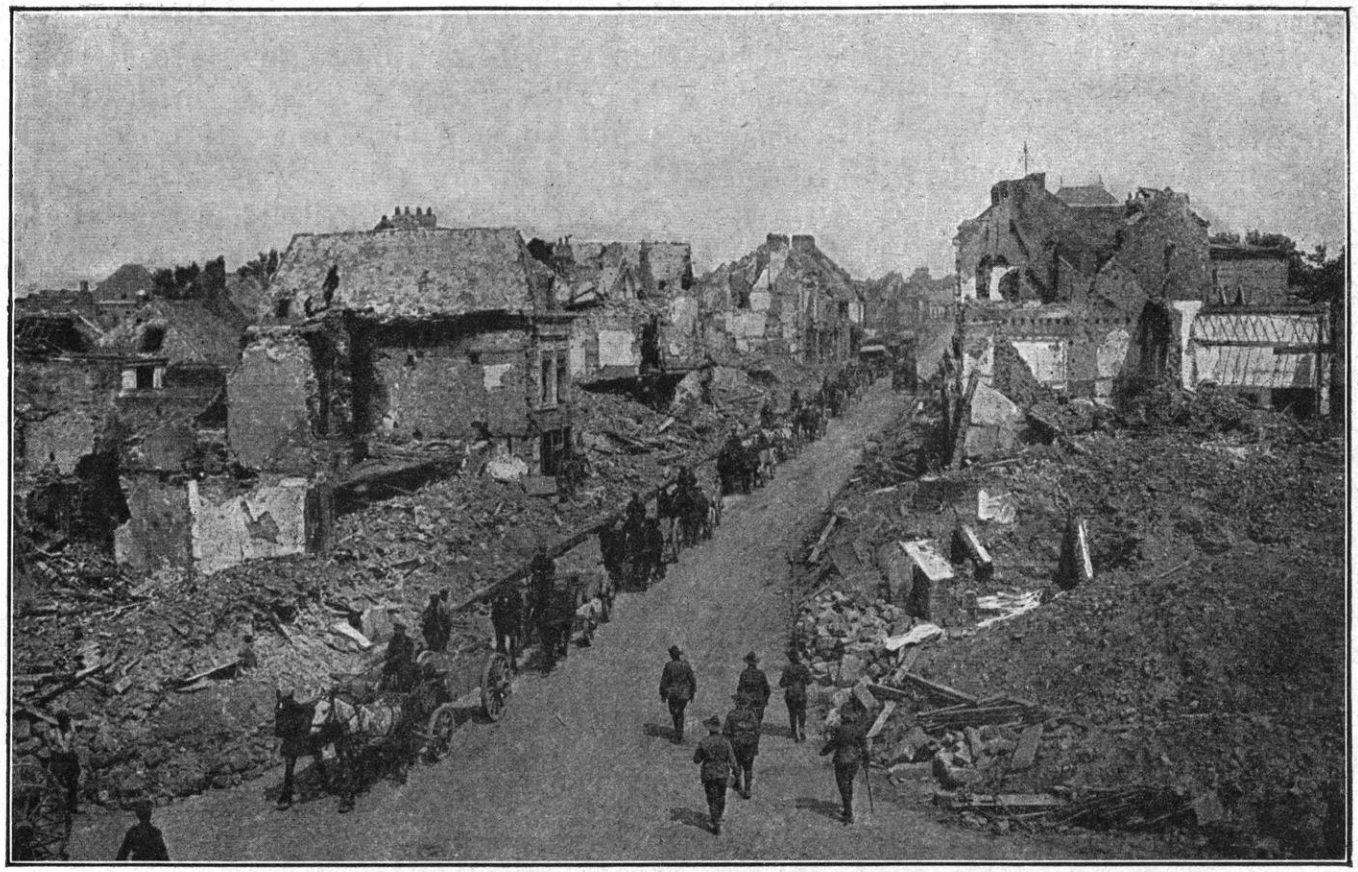
Le système des hauteurs de l'Artois domine, à l'ouest, la plaine du Nord. Les agglomérations de Douai, de Valenciennes, de Lille, le riche bassin houiller étendu sur dix kilomètres de largeur entre Lens et Valenciennes, les ressources économiques immenses étalées dans cette plaine, c'est une proie incomparable pour l'ennemi. Arras a un grand passé historique et militaire : étape de la route de Paris à Bruges, placée aux confins de la nation picarde et de la Flandre, cette place forme, avec les hauteurs qui la protègent, un musoir avancé qui commande, non seulement le bas pays de Lille et de Douai, mais aussi toute la plaine flamande.

Or, si Joffre a projeté de reprendre possession des richesses du Nord et d'atteindre les communications allemandes sur la ligne de la Sambre, Falkenhayn n'abandonne nullement l'espoir d'atteindre la Manche par le rebord flamand des collines d'Artois. Nous allons donc voir les armées allemandes, placées sous ses ordres, longer l'ourlet des ondulations du Cambrésis et du plateau de Bapaume, s'y étaler jusque dans la plaine de Douai, occuper Douai et, poussant jusqu'aux abords d'Arras, grimper sur la ligne des hauteurs qui, par Houdain, court jusqu'au Boulonnais, jusqu'à la mer.

Mais, un obstacle se dresse devant lui. Quand il aura pris pied, au nord, sur le massif de Vimy-Lorette, il trouvera devant lui Arras, défendu avec la dernière énergie. Sa cavalerie, jetée dans la plaine de la Lys, se heurtera à la cavalerie française au pied même de la falaise, c'est-à-dire à Béthune, Aire, Saint-Omer ; et la ligne de bataille finira par se stabiliser, droit au Nord, par La Bassée et Armentières, au milieu même de la plaine. La défense d'Arras aura créé ce barrage et obtenu ce grand résultat.

Ce n'était pourtant pas pour « défendre » Arras que le général Joffre faisait ainsi monter ses renforts de gradin en gradin. Le but qu'il se proposait était plus haut, plus vaste, plus stratégique en un mot : ce qu'il se proposait toujours, c'était d'atteindre les communications allemandes.

Dans sa correspondance avec le gouvernement, il affirme ses intentions nettement et vigoureusement offensives. Le 27 septembre, il s'expliquait ainsi sur le repli de Brugère : « Les divisions territoriales qui s'étaient avancées vers Cambrai se sont repliées par mon ordre pour *attendre l'entrée en ligne des forces qui vont être engagées de ce côté.* » Quelques jours après, dans une note sur la mission confiée à l'armée britannique, le plan français est admirablement exposé en ces termes :



BAPAUME. — CONVOI ANGLAIS TRAVERSANT LA VILLE DÉTRUITE

Les difficultés qu'éprouvent actuellement les armées alliées à produire une rupture sur le front de l'ennemi ont conduit à rechercher la décision de la bataille dans l'ENVELOPPEMENT DE LA DROITE ALLEMANDE. En outre, ce mouvement MENACE LES LIGNES DE COMMUNICATION PRINCIPALES DE L'ENNEMI. Il permet de se rapprocher de l'armée belge de campagne et de la place d'Anvers.

L'exécution de ce plan nécessite le *transport rapide* vers notre aile gauche d'un certain nombre d'éléments retirés du centre ou de notre aile droite.

Par une manœuvre analogue à la nôtre, les armées allemandes, en combinant les transports par voie de fer et les mouvements par voie de terre, ont pu s'opposer jusqu'ici à la réussite de notre enveloppement. Ces mouvements par voie de terre leur sont facilités par la *forme en équerre du dispositif*. Mais cet avantage va cesser en raison de l'extension vers le nord. Nous devons donc pouvoir espérer gagner l'ennemi de vitesse, en raison de l'intensité de nos transports par voie ferrée...

Il est nécessaire que la mission confiée aux troupes s'exécute *aussi rapidement que possible*. Le débordement de l'aile droite ennemie doit se réaliser avant que l'adversaire ait pu lui-même prolonger son front. Si la manœuvre ne se produisait pas en temps voulu, elle deviendrait caduque. Dans cette hypothèse, les Allemands auraient, non seulement le temps de prendre Anvers, mais ils pourraient acculer l'armée belge à la mer. Enfin, menaçant eux-mêmes notre gauche, ils pourraient nous forcer à nous replier vers la Somme, ce qui, ultérieurement, rendrait impossible tout mouvement débordant de notre part. Telle est la raison pour laquelle nous avons été amenés *à engager nos corps d'armée successivement dès leur débarquement*. Les Allemands, en face de nous, opèrent de même. Si nous faisions autrement, nous risquerions à tout moment d'être débordés.

Rien n'est plus clair. Il faut à tout prix hâter les transports, les débarquements et l'engagement immédiat des troupes dans la bataille afin de déborder l'ennemi et d'éviter d'être débordé par lui.

LES MOYENS. LA SUBDIVISION DE MAUDHUY

Pendant la bataille de la Marne, Arras et les routes avoisinantes n'avaient été parcourus que par quelques détachements de cavalerie ennemie. Dès le 16 septembre, des autos portant des éléments français étaient arrivés, puis le 18, le régiment de goumiers arabes (lieutenant-colonel du Jonchay).

La cavalerie se porta le 23 sur Douai qu'un détachement de spahis réoccupa et d'où, le 27, deux escadrons partirent en direction de Tournai.

Le général Joffre, les yeux sur les communications ennemies de l'Escaut et de la Sambre, poussait dans cette direction sa cavalerie, son infanterie, ses renforts et rappelait à tout instant la grande mission à ses lieutenants. Le 27, toujours en vue de la manœuvre de débordement, il donne le 10e corps à Castelnau, qui portera vers le Nord toutes ses forces disponibles sous la protection des divisions territoriales. Le 29, il charge Brugère de renforcer Arras avec deux auto-mitrailleuses et un groupe d'auto-canons et il le prévient qu'il devra protéger des débarquements le 30 ; une brigade est alors envoyée sur Arras pour appuyer le corps Conneau.

Enfin, le 30 septembre, le général Joffre envoie à Castelnau de nouvelles unités destinées à l'enveloppement : ce sont les 70e et 77e divisions de réserve (Fayolle et Barbot) qui débarquent l'une à Arras, l'autre à Lens. En même temps, devant une tâche difficile dont il sait mieux que tout autre l'importance, Joffre en confie la direction à un chef dont il vient d'apprécier la valeur sur la Marne et sur l'Aisne, au général de Maudhuy.

Celui-ci, accompagné de son chef d'état-major, le lieutenant-colonel des Vallières, se rendit sur-le-champ, dès l'après-midi, à Breteuil, aux ordres du général de Castelnau, à qui sa subdivision d'armée était rattachée.

Se maintenir à tout prix au sud de la Somme; *envelopper l'aile droite ennemie, au nord de la Somme,* tel était l'effort demandé à Castelnau. La subdivision de Maudhuy se chargerait de faire aboutir la manœuvre d'enveloppement. Elle se composerait, à partir de minuit, du 10e corps (général Desforges) (19e et 20e divisions) en marche vers le Nord, à l'abri de l'Ancre, pour atteindre seulement Acheux et Bucquoy; d'un corps provisoire (général d'Urbal) formé de la 77e division (Barbot) débarquant à Arras et de la 70e division (Fayolle) débarquant à Lens; et enfin du corps de cavalerie Conneau (1re, 3e, 5e, 10e divisions) aux prises déjà depuis quatre jours avec la cavalerie allemande (4e division et division de la Garde) au nord de Bapaume, à Croisilles, à Saint-Léger, à Ervillers. C'est donc en ces derniers points que se relient les combats de la Somme et de l'Ancre soutenus par Brugère avec la bataille d'Arras qui va s'engager.

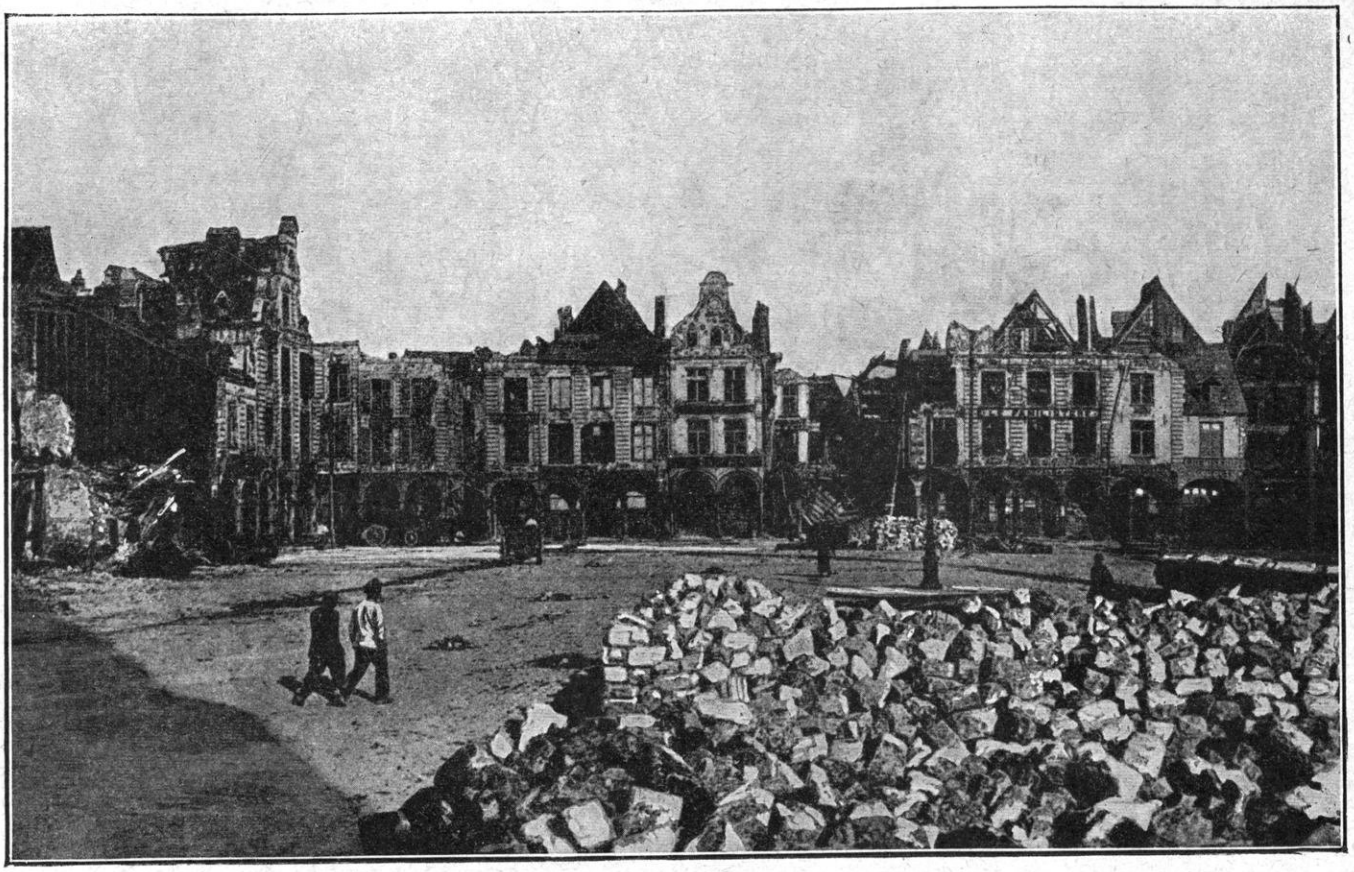
La subdivision de Maudhuy avait pour mission : 1° de se réunir dans la région d'Arras ; 2° d'agir contre l'aile droite des forces allemandes attaquant de front la 2e armée, cette aile droite devant se trouver vers Bapaume.

La journée du 1er octobre fut employée à remplir la première partie du programme : le rassemblement des troupes. Ce n'était pas chose facile ; écoutons un témoin :

> Imaginez une bataille qui s'engage au moment même où les organes du commandement (état-major, artillerie, aviation, service télégraphique, etc.) sont à peine existants dans la main du chef d'état-major, où ils arrivent peu à peu, les uns après les autres, de tous les points du front et à l'arrière, accourant dans la plus grande hâte, ne connaissant qu'un nom pour se renseigner, se diriger, et se grouper quelque part, on ne sait exactement où, mais sûrement à la bataille : le général de Maudhuy.
>
> L'espoir était immense, mais il fallait aller vite, plus vite que l'ennemi. Alors, tant pis pour les bureaux et les services en retard, tant pis pour les états-majors incomplets, tant pis pour tout ce qui n'était pas là effectivement présent, à pied d'œuvre en Artois et capable de marcher et de se battre ! D'une part, un général et un chef d'état-major sans organes de commandement, mais enthousiastes. D'autre part, des troupes déjà décimées, mais résolues. Enfin, pas de machines à écrire, pas de téléphones. Des ordres verbaux ou griffonnés sur des bouts de papier ou des carnets à polycopier. Cela suffit. En avant ! On fera les comptes rendus plus tard (1).

C'était, dans de telles conditions, une tâche ardue que l'enveloppement de la droite allemande. Elle obligeait Maudhuy à se lancer dans l'inconnu de la plaine de Douai-Lille. Or, la veille, 30 septembre, les quatre bataillons territoriaux (général Planté), qui se trouvaient dans la région de Douai, y avaient été attaqués et rejetés par des forces supérieures : le corps de

(1) *Souvenirs de la bataille d'Arras*, par le commandant MARCEL JAUNEAUD, dans *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1920.



ARRAS. — LA GRANDE PLACE BOMBARDÉE

cavalerie de von der Marwitz (2e, 7e et 9e divisions) et un corps nouvellement débarqué, le 1er bavarois de réserve (von Fasbender). Le général Conneau jeta en hâte sa 1re division de cavalerie en direction de Douai. Joffre surveillait d'ailleurs ce point avec la plus extrême attention et, le 1er octobre, une nouvelle instruction fixait la mission d'ensemble de la cavalerie :

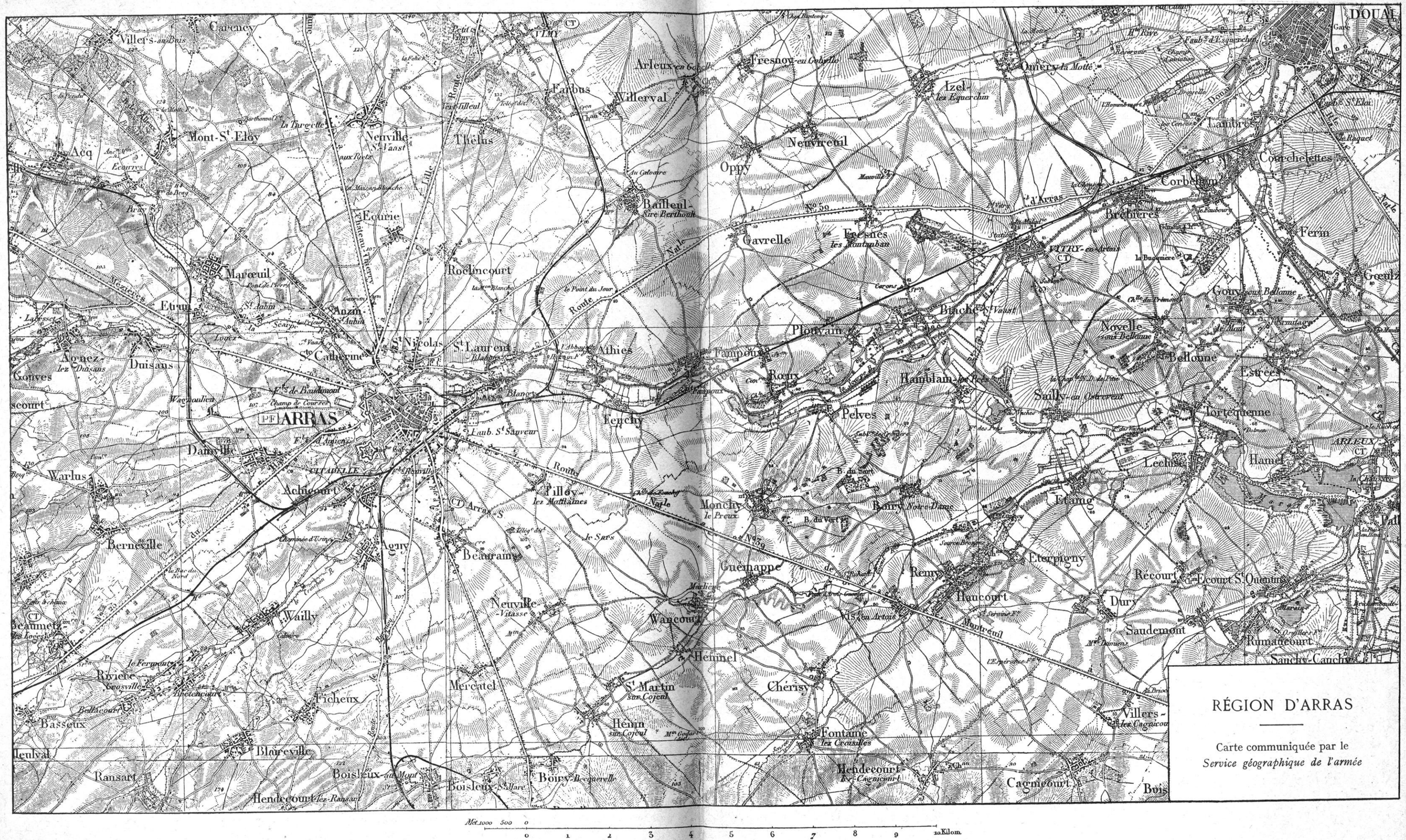
Instruction particulière pour les corps de cavalerie. — 1° Le corps de cavalerie Conneau, comprenant les 1re, 3e et 10e D. C., opérera en liaison avec le détachement d'armée Maudhuy et sous ses ordres. Il a pour mission de permettre au détachement d'armée *de constamment déborder l'aile droite ennemie.*

Dans ce but, il s'efforcera de rechercher les corps ennemis qui se porteraient contre notre gauche, de les signaler suffisamment à temps, et de les retarder le plus possible pour permettre à nos troupes de modifier, s'il y a lieu, la direction générale de leur mouvement en vue de s'élever sur le flanc droit de l'adversaire. Il opérera au sud de la Scarpe.

2° Le corps Mitry, comprenant les 4e, 5e et 6e D. C., opérera au nord de la Scarpe face au nord-est. Il sera placé sous les ordres du général de Castelnau. Il aura pour mission d'interdire à toute patrouille ou détachement ennemi la reconnaissance de nos postes et de nos détachements et *de tenter des coups de main sur les communications adverses.* Il se mettra en liaison avec les troupes de la garnison de Dunkerque poussées à Douai, Orchies, Mouchin, et éventuellement, par ses reconnaissances, avec les troupes alliées opérant dans la région de Lille et le territoire belge.

Dans le cas où les colonnes ennemies pénétreraient dans la zone attribuée au corps Mitry, il remplirait vis-à-vis d'elles le rôle confié au corps Conneau. Chacun des corps de cavalerie sera pourvu par la 2e armée de deux bataillons sur automobiles et d'une escadrille d'avions.

On voit à quel point l'action stratégique se développe. La bataille n'est pas commencée sur le gradin d'Artois que déjà le gradin des Flandres se constitue par l'arrivée du corps de cavalerie Mitry. Plus le champ destiné à la manœuvre d'enveloppement se rétrécit, plus Joffre et Falkenhayn précipitent leurs transports et jettent en toute hâte, bûche à bûche leurs renforts dans la mêlée. Le relèvement



RÉGION D'ARRAS

Carte communiquée par le
Service géographique de l'armée

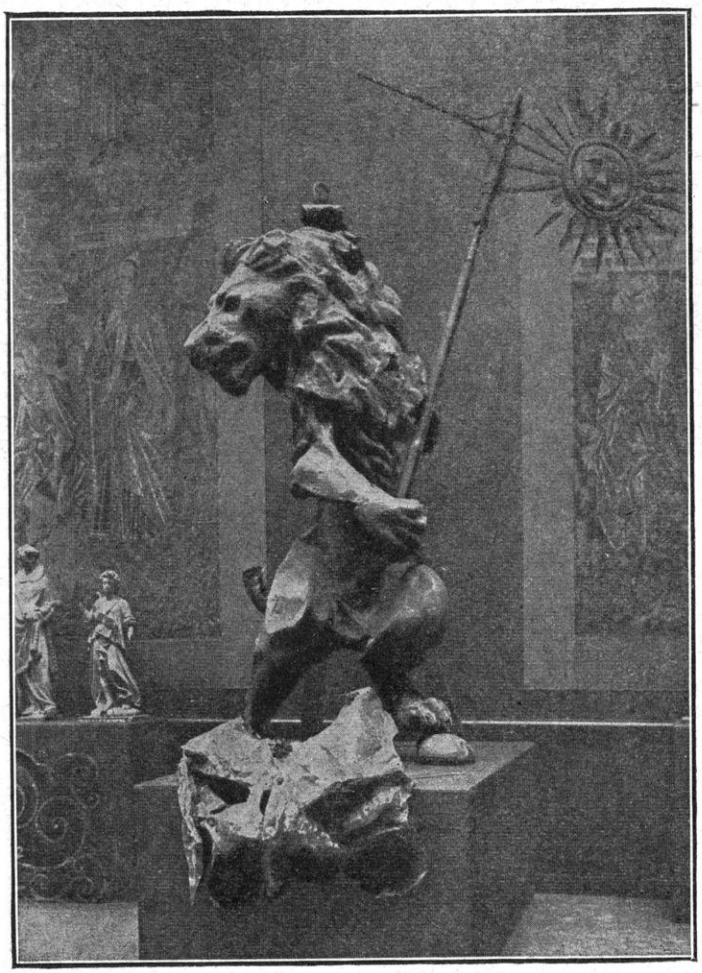
Met. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

continuel du sud vers le nord déterminant toujours les premiers contacts par le sud, c'est donc à Croisilles et Saint-Léger, où les deux cavaleries sont aux prises, que la bataille d'Arras commence.

L'ENNEMI CONVERGE SUR ARRAS. LE RETARD DU 10e CORPS (2 OCTOBRE)

En fait, on la croit en bonne voie : Brugère tient Moyenneville ; donc la position de Croisilles est en crochet débordant sur l'ennemi. Cependant Richthofen vient d'enlever Croisilles et Saint-Léger au corps Conneau, quoique ce corps ait été renforcé, à la dernière minute, par le 70e descendu d'auto sur la route de Cambrai. A tout prix, il faut que Brugère protège les débarquements de la subdivision de Maudhuy ; aussi la 168e brigade territoriale est-elle portée, le 1er octobre, sur la ligne Boisleux-au-Mont et Boisleux-Saint-Marc pour l'organiser. Le corps de spahis envoie un escadron avec auto-canons et auto-mitrailleuses sur Douai et se porte lui-même à Leforest pour couvrir les débarquements de Fayolle à Lens et assurer la liaison entre Douai et le corps de cavalerie.

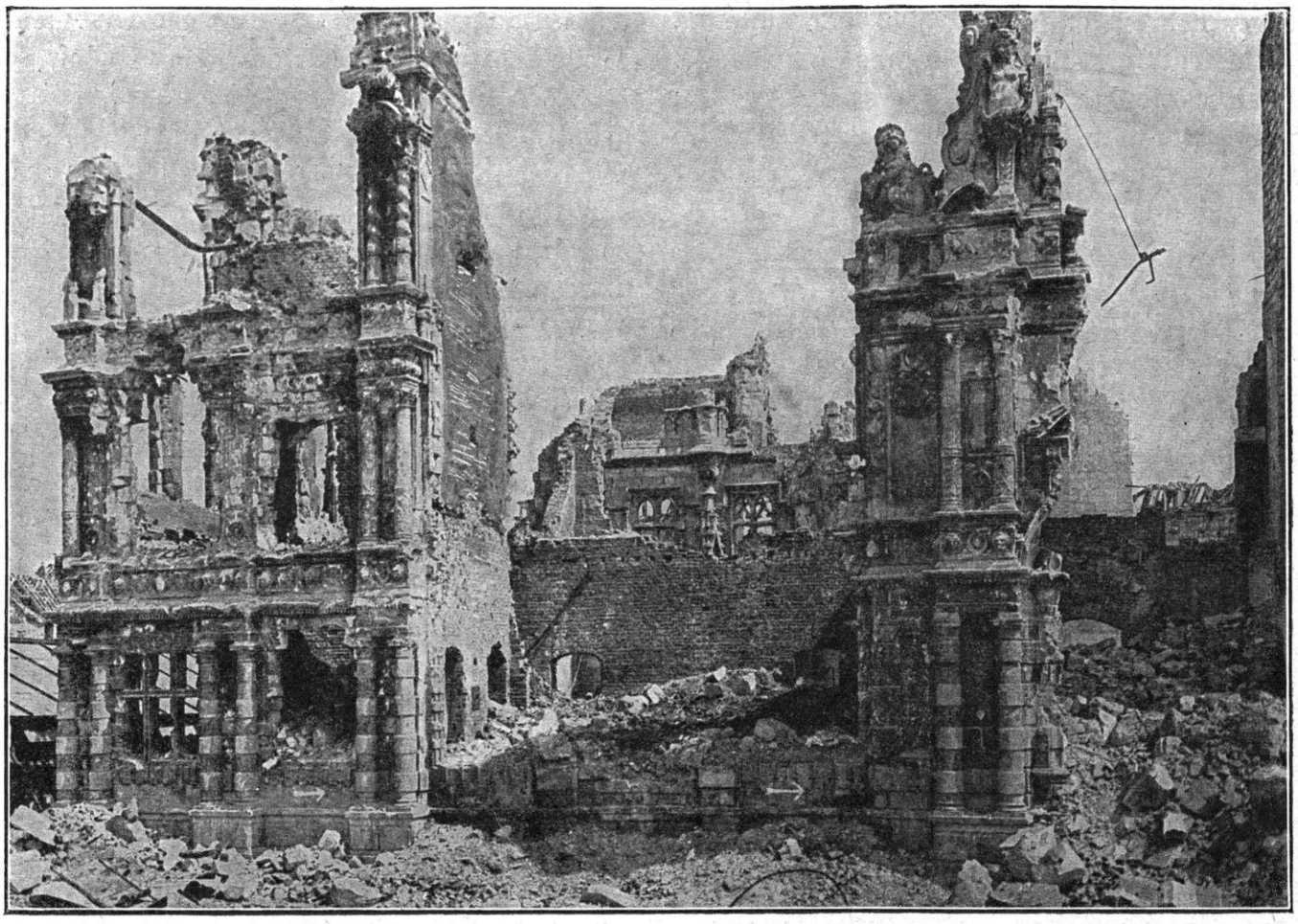


LE LION DU BEFFROI D'ARRAS

Mais l'ennemi monte de la plaine : un avion a signalé, le 1er octobre, à 10 heures, qu'un corps d'armée s'approche en deux colonnes, dont les têtes sont à Mory et à Mœuvres (c'est le IVe corps commandé par le général Sixt von Arnim et venu du plateau de Nouvron). On sait, en outre, que le Ier corps bavarois de réserve (général von Fasbender) s'est emparé de Douai le 1er au soir. Une force de 80 000 hommes converge sur Arras.

Il fallait parer à une telle menace. Maudhuy, installé à Acheux, dirige une division de cavalerie sur Douai et se déploie sur la ligne du Cojeul avec le gros de sa cavalerie et son corps d'armée provisoire. Quant au 10e corps, qui était encore à Monchy-au-Bois et à Sailly-au-Bois, le général de Castelnau, sollicité par son chef d'état-major, le général Anthoine, d'en rappeler une partie vers le centre de la 2e armée, approuva, au contraire, l'intention de Maudhuy de le jeter en masse dans le flanc de l'ennemi. Les 1re et 10e divisions de cavalerie devant tenir aux ailes Vitry-en-Artois et Boiry-Becquerelle, le corps provisoire orientant Fayolle de Lens sur Gavrelle et tenant avec Barbot la ligne du Cojeul, il fut prescrit au 10e corps de se rassembler en carré à Mercatel, prêt à marcher *vers le sud-est*, sur Saint-Léger.

Le dispositif était ainsi conçu lorsque, dès le matin du 2 octobre, le IVe corps allemand (von Arnim) débouche par la route de Cambrai, en marche sur Arras ; et c'est *de l'est* qu'il attaque vigoureusement, sur le Cojeul, la 77e divison Barbot. A 7 kilomètres d'Arras, Wancourt est perdu ; à Guémappe, à Monchy-le-Preux, on se bat avec acharnement. Or,



ARRAS. — L'HOTEL DE VILLE EN RUINES

Fayolle descend seulement de Lens vers Gavrelle et le 10e corps a son orientation vers le sud-est. Il est 11 heures; à la sortie sud de Beaurains, Maudhuy a installé son poste de commandement.

Quelques autos arrêtés au bord de la route, face au sud... Le lieutenant-colonel des Vallières, assis dans sa limousine écrivait des ordres. Le général de Maudhuy, debout sur la route, regardait et écoutait la bataille. Il la vivait, recevant les comptes rendus et interrogeant les blessés qui se dirigeaient en file vers Arras...

Nous assistions à une véritable bataille de rencontre, où, faute de renseignements, faute d'avions, faute de reconnaissances de cavalerie, tout allait se passer par surprise. Seul, le combat lui-même allait pouvoir permettre de savoir tardivement quelque chose et d'éviter de lancer dans le vide l'attaque du 10e corps (1).

A 10 h. 45, de Maudhuy se décide et prescrit au général Desforges de faire face à gauche et de marcher *vers le nord-est*, par les deux rives du Cojeul. « Que Barbot tienne, et dans deux heures, le 10e corps tombera à l'improviste et en masse dans le flanc du IVe corps prussien. Qu'il tienne, et ce soir ce sera une éclatante victoire. »

Cependant Monchy-le-Preux, débordé, avait dû être évacué par le 159e (colonel Mordacq) et le combat était âpre à la division Barbot. Un instant, l'ennemi était apparu à la crête de la Chapelle de Feuchy, où se tenaient d'Urbal et Barbot. Et Fayolle n'arrivait pas! C'est que, pris de flanc par tout le Ier corps de réserve bavarois débouchant de Douai, la 70e division Fayolle, dans sa marche au sud, avait dû faire face à l'est entre Rouvroy et Oppy, et qu'elle était maintenant séparée de Barbot par un trou, le couloir de la Scarpe. Maudhuy y dépêcha le gros de son corps de cavalerie à 15 heures. On était anxieux. Quand donc le 10e corps attaquerait-il sur Wancourt ?

(1) Commandant MARCEL JAUNEAUD, *loc. cit.*

A 17 heures, on apprit que, par suite de malentendus, la marche du gros du 10e corps avait continué de Mercatel *vers le sud-est* au lieu du nord-est (1). Retard d'une telle gravité que les conséquences s'en feront sentir sur l'issue de la bataille.

LE COMBAT DE NEUVILLE-VITASSE (3-4 OCTOBRE)

Au cours de la nuit, Fayolle perdit Bois-Bernard, Neuvireuil et Fampoux, Barbot tint de Feuchy à Neuville-Vitasse ; mais ce trou du couloir de la Scarpe était toujours dangereux. A 7 h. 15, le 3 octobre, Maudhuy donna l'ordre au général Desforges de lancer enfin son 10e corps sur Monchy-le-Preux. Le général Rogerie, avec six bataillons, prit la tête et se mit en marche sur Neuville-Vitasse. Mais de bonne heure, il se heurta devant des tranchées creusées pendant la nuit par le IVe corps allemand à l'est de Neuville-Vitasse. L'attaque échoua. La 19e division (général Bailly), qui avait reçu l'ordre de « balayer le Cojeul », subit des pertes sérieuses dans des combats acharnés. A la fin de l'après-midi, l'ennemi entra dans Neuville-Vitasse en flammes. Certes, cette terrible journée n'avait pas donné le résultat attendu par de Maudhuy. Tandis, qu'à droite, Brugère avait reculé sur Ayette et Ablainzevelle, à gauche la division Fayolle avait perdu Fresnoy et reculé sur Arleux-en-Gohelle. Mais, en fait, le corps provisoire d'Urbal avait, le soir, rejeté sur tout son front les violentes attaques de l'ennemi et, comme on ne voulait pas abandonner l'idée d'enveloppement de la droite allemande, les 1re et 3e divisions de cavalerie reçurent l'ordre de se porter à l'attaque sur Hénin-Liétard.

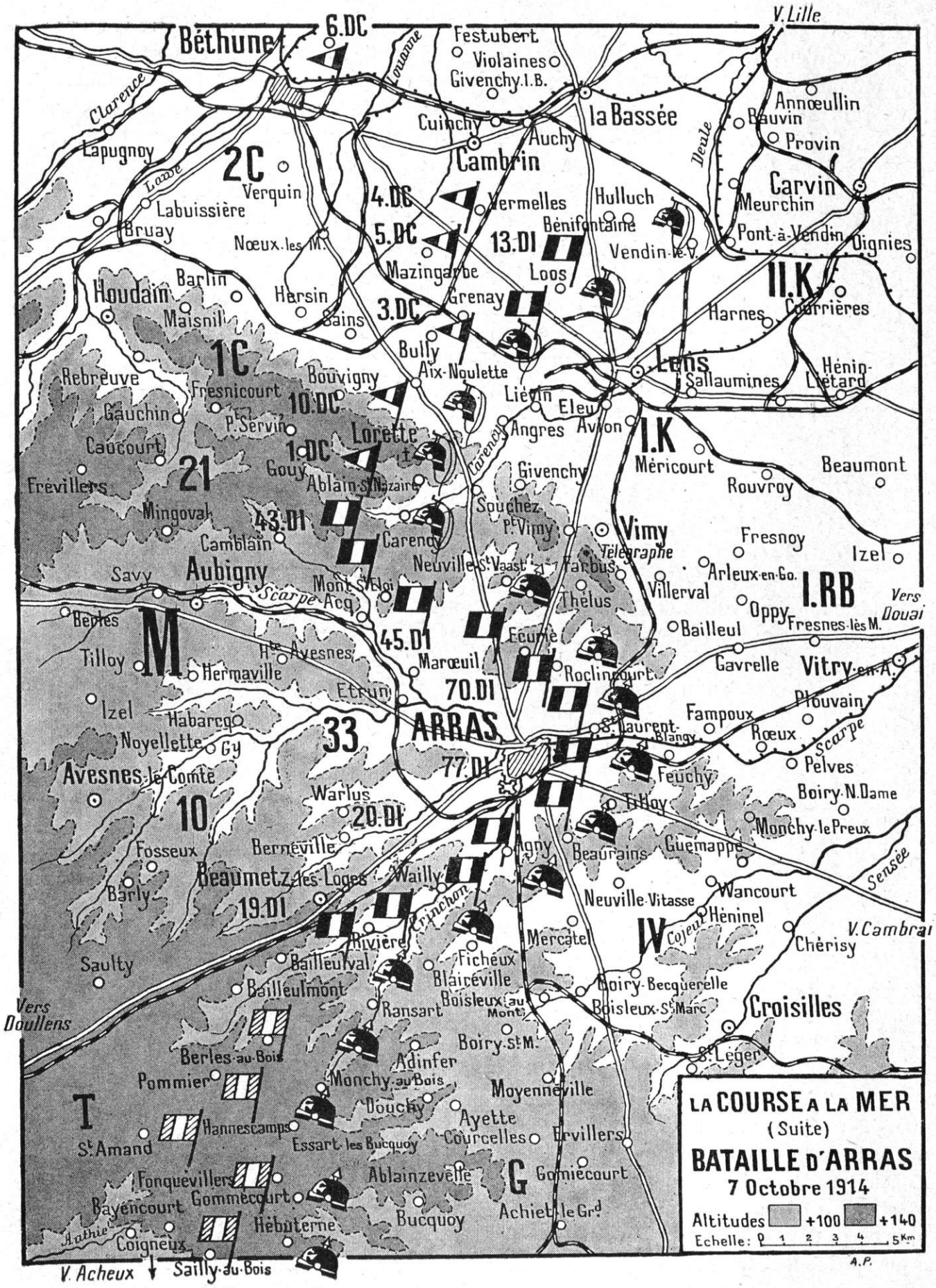
Joffre, le jour même, envoyait de nouveaux renforts à de Maudhuy, comme il avait fait à Maunoury, à Castelnau, à Brugère. Dans la soirée, les débarquements de la 45e division, prévus à Doullens, furent poussés audacieusement jusqu'à Arras, malgré le danger du couloir de la Scarpe. Un nouveau corps d'armée, le 21e (général Maistre), devait à son tour débarquer à Armentières et Merville (13e division) et à Saint-Pol (43e division), couvert par le détachement du général Dumezil entre La Bassée et Lille. Il n'était que temps d'aviser de ce côté : les 4e et 5e divisions de cavalerie du corps de Mitry s'étaient repliées sur Bénifontaine-Lens, la cavalerie allemande de Richthofen (4e division et division de la garde) venait d'occuper Courrières et Harnes, les communications avec Lille étaient coupées. Au lieu de déborder, n'allait-on pas être débordé?

Castelnau pressait Maudhuy de pousser le plus loin possible ; mais il s'agissait surtout de tenir avec la dernière énergie et de se fortifier. L'ennemi, en effet, s'acharnait contre le front d'Artois. Un radio surpris à l'aube du 4 octobre disait : « *Sa Majesté veut voir aujourd'hui le corps de cavalerie sur les derrières de l'adversaire.* »

La nuit du 3 au 4 avait été dure au corps d'Urbal. Si Barbot avait tenu de la Chapelle de Feuchy au Point-du-Jour, Fayolle, attaqué de toutes parts et ne disposant plus que de 50 coups par pièce, avait dû abandonner aux Bavarois de von Fasbender les villages de la plaine, Méricourt et Villerval, et retraiter sur la crête de Vimy, c'est-à-dire sur le promontoire d'Artois, appelé ainsi au rôle de rempart du Nord.

Et tandis que Fayolle se maintenait sur la crête, le 10e corps, autour du point d'appui capital de Neuville-Vitasse, à 5 kilomètres d'Arras, était attaqué avant l'aube du 4 par les troupes de von Arnim. Attaque brutale qui surprit la 19e division, écrasa le 41e régiment (colonel Passaga) et enleva le village. Comme la situation était également critique du côté de Brugère qui perdait au même instant Bucquoy, la garde allemande pouvait pousser dans la brèche d'Adinfer-Ransart et couper à Beaumetz-les-Loges la voie ferrée Doullens-Arras.... Plus une minute à perdre : le détachement

(1) « Il se passe une chose inexplicable : les régiments d'infanterie reviennent, s'entrecroisent, changent de direction. Dans la vaste plaine, ce ne sont que troupes en marche, sillonnant les ondulations de terrain. L'attaque est arrêtée... Pendant toute la journée, nous restons là, occupés à écouter le bruit du canon qui tonne en avant. Pourquoi cette inaction? » (Dr G. VEAUX, *En suivant nos soldats de l'Ouest*, p. 199.)


Béthune
6.DC
V. Lille
Festubert
Violaines
Givenchy I.B.
la Bassée
Annœullin
Bauvin
Provin
Carvin
Meurchin
Pont-à-Vendin
Dignies
Clarence
Lawe
Lapugnoy
2C
Verquin
Labuissière
Bruay
Nœux-les-M.
4.DC
5.DC
Cambrin
Auchy
Cuinchy
Vermelles
Hulluch
Bénifontaine
13.DI
Vendin-le-V.
Loos
Mazingarbe
Grenay
3.DC
Houdain
Barlin
Maisnil
Harsin
Bains
Bully
Aix-Noulette
II.K
Harnes
Courrières
Lens
Sallaumines
Hénin-Liétard
1C
Rebreuve
Fresnicourt
Bouvigny
10.DC
Liévin
Eleu
Avion
Angres
Gauchin
P. Servin
Caucourt
1.DC
Lorette
Carency
I.K
Méricourt
Beaumont
Rouvroy
Frévillers
21
Gouy
Ablain-St-Nazaire
Givenchy
Souchez
Mingoval
43.DI
Camblain
Carency
Vimy
P. Vimy
Fresnoy
Télégraphe
Izel
Savy
Aubigny
Neuville-St-Vaast
Farbus
Arleux-en-Go.
Villerval
I.RB
Vers Douai
Mont-St-Eloi
Scarpe
Acq
Thélus
Oppy
Fresnes-lès-M.
Berles
M
45.D1
Ecurie
Bailleul
Tilloy
H. Avesnes
Hermaville
Marœuil
Roclincourt
Gavrelle
Vitry-en-A.
Etrun
70.DI
Izel
Habarcq
ARRAS
Fampoux
Plouvain
St-Laurent-Blangy
Rœux
Scarpe
Noyellette
Gy
33
77.DI
Pelves
Avesnes-le-Comte
Feuchy
Boiry-N.Dame
Warlus
10
20.DI
Tilloy
Monchy-le-Preux
Fosseux
Berneville
Agny
Beaurains
Guémappe
Beaumetz-les-Loges
Wailly
Barly
Neuville-Vitasse
Wancourt
Sensée
19.DI
Héninel
Cojeul
Ervinchon
Rivière
Mercatel
IV
V. Cambrai
Chérisy
Saulty
Bailleulval
Ficheux
Blairville
Croisilles
Bailleulmont
Boisleux-au-Mont
Boisleux-St-Marc
Ransart
Vers Doullens
Boiry-St-M.
Berles-au-Bois
Adinfer
St-Léger
Pommier
Monchy-au-Bois
Moyenneville
T
Douchy
Ayette
Hannescamps
Courcelles
Ervillers
St-Amand
Essart-les-Bucquoy
Fonquevillers
Ablainzevelle
G
Gomiécourt
Gommecourt
Bayencourt
Bucquoy
Achiet-le-Grd
Hébuterne
Authie
Coigneux
V. Acheux
Sailly-au-Bois
LA COURSE A LA MER
(Suite)
BATAILLE D'ARRAS
7 Octobre 1914
Altitudes +100 +140
Echelle: 0 1 2 3 4 5 Km
A.P.

Baratier est jeté par Castelnau dans cette brèche jusqu'aux abords de Bucquoy; Maudhuy ordonne au général Desforges de tenir à tout prix sur Tilloy-Beaurains-Mercatel-Ficheux. Si la droite arrivait à se consolider [la 45e division (Drude) débarquait à Beaumetz-les-Loges et Arras], on pouvait espérer que le centre et la gauche tiendraient, en admettant encore que les trois divisions du corps de cavalerie, groupées à Givenchy, fussent en mesure d'interdire l'accès du rempart de Vimy aux forces allemandes qui venaient d'entrer à Lens. Autre préoccupation: garder à tout prix les liaisons avec le 21e corps qui était en cours de débarquement dans la plaine de la Lys.

Dans l'après-midi, le général Desforges réussit à rétablir son 10e corps sur Feuchy-Tilloy-Beaurains- Mercatel-Boisleux-Saint-Marc-Boisleux-au-Mont, l'artillerie de la 45e division débarquait en hâte à Arras, la brigade de cavalerie Chêne rejetait l'ennemi au Point-du-Jour, Fayolle tenait sur les pentes de la crête de Vimy. On respirait. Le soir, le général Foch, nommé par Joffre au commandement du groupe du Nord, fut annoncé ; la subdivision devenait 10e armée ; l'ordre de son chef pour le lendemain fut bref : « Tenir partout. »

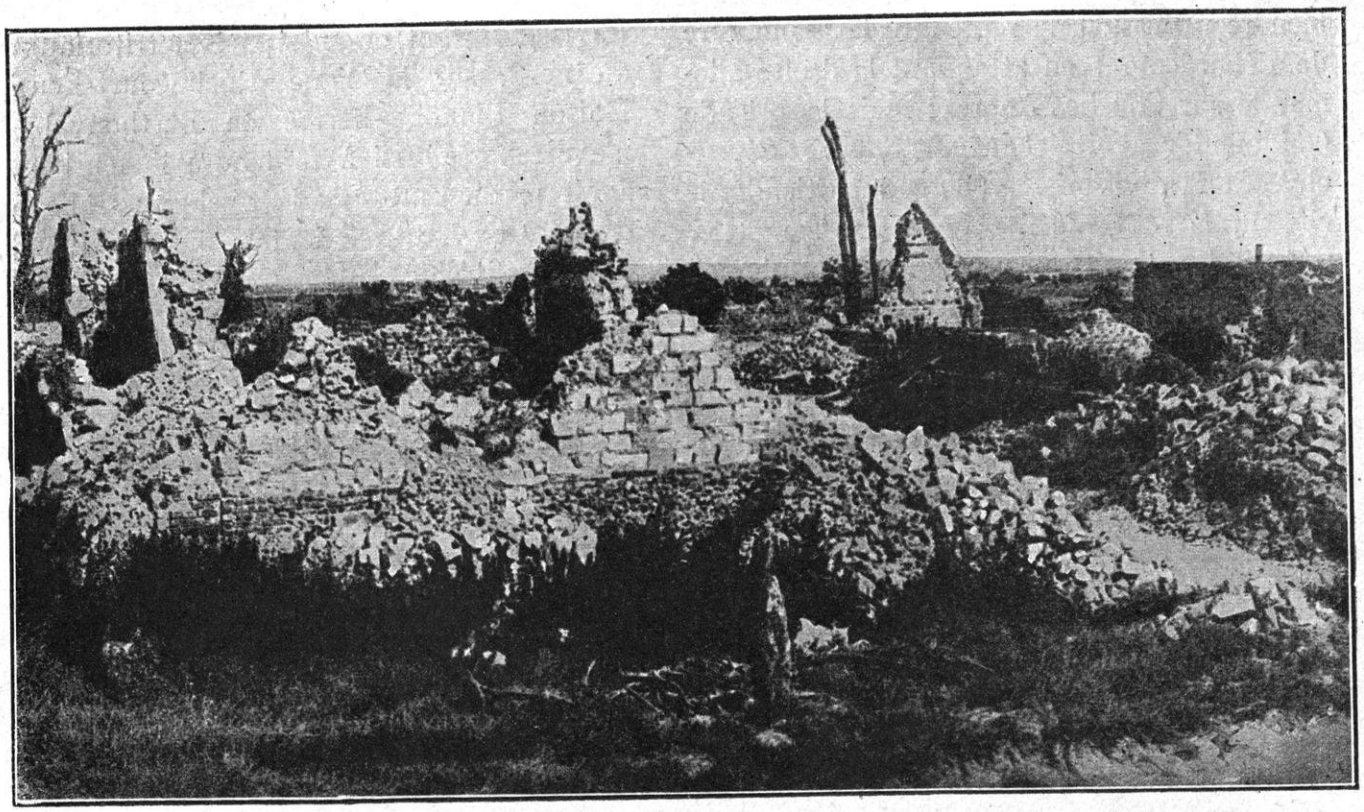
FAYOLLE PERD LE REMPART DE VIMY. FOCH A AUBIGNY (5 OCTOBRE)

Le général de Maudhuy avait télégraphié à Joffre son espoir de reprendre l'offensive, « sauf incidents de nuit ». Or, ces incidents se produisirent et ils furent graves. Le Ier corps bavarois de réserve s'empara de Givenchy, et peu après, de la crête du Télégraphe. Fayolle perdait coup sur coup Souchez, Givenchy, Petit-Vimy, Vimy, Farbus, Thélus. Le rempart était entamé. La journée du 5 commençait mal, l'armée du prince de Bavière pointait ses ailes menaçantes autour d'Arras, devant Mercatel au sud et devant Neuville-Saint-Vaast au nord. Là, le corps de cavalerie Conneau s'était replié jusque sur Mont-Saint-Éloi et le général d'Urbal dut jeter la 45e division Drude au secours de Fayolle : un régiment se porta sur Roclincourt, tandis que la brigade Quiquandon recevait mission de reprendre les hauteurs de Vimy. A Aubigny, le général de Maudhuy veillait à ses arrières : on s'occupa de préparer une position de repli sur la Scarpe entre Etrun et Acq et un point d'appui au sud de Carency ; on poussa en auto sur Aubigny l'infanterie de la 43e division (21e corps) débarquée à Saint-Pol.

Or, pendant qu'on s'efforçait ainsi de parer au danger menaçant la gauche, la droite était violemment prise à partie. Menacé par le sud, le 10e corps qui tenait ferme à Beaurains (brigade Ménissier) avait dû replier son aile droite sur Ficheux et sur Blaireville. La voie ferrée de Doullens, que la Garde cherchait à atteindre, était bombardée à Beaumetz-les-Loges et à Saulty. Entre les divisions territoriales de Brugère et la 10e armée de Maudhuy, c'est-à-dire entre Monchy (84e division territoriale) et Ficheux (10e corps), un trou dangereux tendait à s'élargir. Le général de Maudhuy demanda à Castelnau l'aide de la 8e division de cavalerie tout en préparant les ordres de retraite du corps provisoire et du 10e corps, ce dernier sur Beaumetz et Rivière.

A ce moment précis, le général Foch arrivait sur les lieux:

Il était exactement dix heures. Penchés l'un près de l'autre sur la carte, le général de Maudhuy et le lieutenant-colonel des Vallières étudiaient l'abandon d'Arras et le repli de l'armée, lorsqu'une auto s'arrêta devant la porte de la petite maison d'Aubigny et le général Foch pénétra en coup de vent dans notre salle. Il s'arrêta net au seuil, jeta un coup d'œil rapide sur la scène, remarqua l'angoisse qui couvrait les visages et comprit tout... Alors il tendit ses bras ouverts au général de Maudhuy et lui dit d'une voix vibrante : « Maudhuy, je vous embrasse pour tout ce que vous avez fait, et pour tout ce que vous ferez ; vous entendez bien ! pour tout ce que vous ferez ! » Puis, se retournant, il ajouta avec un geste particulier : « F...ez le camp ». Nous ne nous le fîmes pas répéter deux fois et nous passâmes dans la pièce à côté, le laissant seul avec le général de Maudhuy et le lieutenant-colonel des Vallières. Il était inutile d'écouter pour savoir ce qui se passait. A certains moments, des éclats de voix ébranlaient la maison. « Je ne veux rien entendre ! Vous comprenez ! Je ne veux rien entendre ! Je suis sourd !... Je ne connais que trois



VIMY. — MAISONS DÉTRUITES, PRÈS DE LA RUE DE L'ÉGALITÉ

manières de combattre : attaquer, résister, f... le camp. Je vous interdis la dernière. Choisissez entre les deux premières !... »

Puis la voix s'adoucit. Des mots encore venaient jusqu'à nous : — Tout le 21e corps. Manœuvrer? Tenir? Partir? L'avez-vous fait?... Des échelons ! Il faut trouver une ligne de résistance...

A onze heures, pendant que je prenais au téléphone un message du général Joffre disant en substance au général de Maudhuy : « Bravo ! Allez-y ! » (1), le lieutenant-colonel des Vallières expédiait en toute hâte au corps provisoire et au 10e corps deux officiers pour « les retenir », arrêter les ordres de retraite ; leur dire de « tenir à tout prix » et les prévenir qu'au lieu de « partir », l'armée allait repasser à « l'attaque générale » (2) !

Foch s'érigeait grand chef à l'heure grave entre toutes et sur le terrain d'où devait rayonner l'apogée de son illustre carrière. De même qu'aux Marais de Saint-Gond, il était lui-même. Sa volonté animait, son intelligence éclairait. Ce qui était obscur un instant avant s'inondait de lumière une minute après. Tout était remis en ordre et en place par le fait seul qu'un tel commandement intervenait à l'heure critique.

Sa volonté de chef correspondait, d'ailleurs à celle de l'armée tout entière. Tous sentaient que le recul, c'était une défaite peut-être irrémédiable. A la 77e division, les unités ayant été prévenues de préparer le mouvement de retraite, le général Barbot arrive, coiffé d'un béret et vêtu d'une capote bleue de simple soldat du 159e ; on présente à sa signature l'ordre écrit confirmant le mouvement de repli ; il s'indigne, le déchire et s'écrie : « Un ordre de retraite? Jamais !... Moi vivant, on ne recule pas !... Et maintenant, messieurs les officiers d'état-major, allez à la troupe ! Élevez les cœurs ! Répétez partout que l'on tient bon et que nous ne lâcherons pas Arras (1) ! »

LE REPLI DU 10e CORPS SUR LE CRINCHON (5 OCTOBRE)

Cependant l'ennemi pressait toujours : le général Conneau, avec les deux corps de cavalerie qu'il prenait sous ses ordres, avait

(1) En fait, voici ce que Joffre disait à Maudhuy : « 5 octobre, 10 heures : Reçu votre télégramme de 6 h. 40. Je suis heureux de voir l'énergie que vous montrez et à laquelle je m'attendais d'ailleurs. Je compte entièrement sur vous. »

(2) Commandant MARCEL JAUNEAUD, *loc. cit.* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1920).

(1) Capitaine HUMBERT, *La division Barbot*, p. 23.

bien reçu mission de reprendre la manœuvre de débordement en attaquant la droite allemande sur Souchez-Angres ; mais la brigade Quiquandon avait échoué sur Souchez-Givenchy. Et la division Fayolle se maintiendrait-elle sur la route de Souchez à La Targette ?

A droite, la situation paraissait de plus en plus compromise : le matin même une brigade du 10e corps surprise à Ficheux par un tir violent d'artillerie s'était repliée précipitamment. Grâce au sang-froid du colonel Paulinier, chef d'état-major du général Desforges, on put limiter le mouvement de retraite le long du Crinchon, avec une bonne artillerie sur la crête de la route de Doullens. L'ordre se rétablit. La cavalerie allemande, occupée maintenant au vaste mouvement d'enveloppement par la plaine de la Lys, négligea la trouée de Ransart et le général Desforges, sans être trop inquiété, put dégager et étendre sa droite sur Beaumetz et Rivière, son centre en avant d'Agny, sa gauche appuyée sur la citadelle et la gare d'Arras où s'était organisé le capitaine de la Boissière avec les débris du 71e.

Quant au corps provisoire d'Urbal, il dut s'installer sur le front Tilloy-Saint-Laurent (division Barbot) organisé par les territoriaux et, au nord, sur la ligne Roclincourt-Ecurie-Maison Blanche - ferme de Berthonval. Il n'avait pas réussi à reprendre l'offensive et avait perdu Carency ; là quelques tranchées creusées en hâte reliaient la division Fayolle à la 43e division.

MAUDHUY ATTAQUE CONCENTRIQUEMENT SUR LE PROMONTOIRE DE VIMY

C'était de ce côté que le général de Maudhuy avait l'intention de reprendre la manœuvre de débordement. Il prévoyait, pour le 6 octobre, une action convergente menée par le 21e corps (général Maistre) et les deux corps de cavalerie (général Conneau) : la 43e division prête à attaquer vers l'est sur Carency, le reste du 21e corps (13e division Baquet) prêt à marcher du nord vers le sud par Lens, la cavalerie attaquant à fond sur Souchez, Givenchy, Liévin.

Tout l'espoir de la bataille était concentré maintenant sur la cavalerie et sur la division Baquet comme il l'avait été, au début de la bataille, sur le 10e corps.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME

TABLE DES GRAVURES

Pages

Un parc de ravitaillement sur le front... 2
Corcy. — Le cimetière français... 3
Cœuvres. — Le village avant et après son bombardement. 5
Soldats partant pour la bataille de la Marne... 6
Vailly. — Le village et ses abords... 7
L'Aisne à Pontavert 10
Longpont. — Une partie du village après son bombardement. 11
Vic-sur-Aisne. — Le village sur les bords de l'Aisne... 13
Fismes. — Avant la bataille de l'Aisne... 14
Les bords de la Vesle à Fismes... 15
Bazoches. — Le village et les bords de la Vesle... 17
Soldats dans un village de la Marne... 18
La voie ferrée à Mont-Notre-Dame... 19
Pargnan. — Une partie du village... 21
Un parc du train des équipages... 22
Bazoches. — Le pont sur la Vesle... 23
Poilu revenant à l'arrière pour l'évacuation après un premier pansement. 26
Hartennes. — La traversée du village... 27
Le fort de Condé... 29
Un parc de ravitaillement sur le front... 31
L'abbaye de Longpont... 32
Prosnes. — La traversée du village bombardé... 33
Pontavert. — Le pont sur l'Aisne... 34
Les ruines de la ferme de Moscou. — Au fond, les hauteurs de Moronvilliers... 35
Un des fossés du fort de la Pompelle... 37
Le Chemin des Dames, vue prise de Craonne... 39
Pontavert-sur-Aisne. — Le village après son bombardement. 43
Le pont de Guignicourt après son bombardement... ... 45
Un camp de prisonniers allemands... 46
Longpont. — Portes d'entrée du village et du château des Montesquiou 47
La corvée de pommes de terre dans un camp de prisonniers allemands 49
Méry. — Les ruines de l'église... 50
Emplacement de la ferme du Choléra, sur la route 44, entre Reims et Laon... 51
Un trou d'obus à la cote 108. — Au fond, Berry-au-Bac 53
La trouée d'Amifontaine entre la ferme du Choléra et Berry-au-Bac... 55
Folembray. — Sépultures violées par les Allemands... 56
La trouée en descendant de Corbeny... 57
Guignicourt. — Le village après son bombardement... 59
Une batterie de 120 long... 61

Pages

Le Chemin des Dames entre Hurtebise et Craonne... 62
Le point de chute du premier obus tombé sur la cathédrale de Reims. 63
La vallée de l'Aisne à Pargnan... 65
Un parc de munitions près de Verdun... 66
Le sommet du plateau de Californie, près de Craonne... 67
Reims. — Le cimetière de l'Est... 68
Les monts de Moronvilliers, le Casque et le Têton... ... 69
Corcy. — L'étang et le passage à niveau... 71
Batterie anglaise sur la Marne... 74
Mondement. — L'entrée du château... 75
Droiselles. — L'église et ses abords... 77
Moulin détruit à Saint-Etienne-au-Temple, près de Suippes. 78
Batterie anglaise en action pendant la bataille de la Marne... 79
Convoi d'autobus français sur le front. 83
Vauclerc. — Le bois et ce qu'il reste du village... 85
La toilette d'un soldat anglais... 86
La terrasse du château de Mondement... 87
La plaine devant le mont Août... 89
Le bois de la cote 107, sur la route de Meaux à Varreddes... 91
Mareuil-sur-Ay. — Le pont après la bataille de la Marne... 92
Villers-Saint-Genest. — La traversée du village... ... 93
Moronvilliers. — La plaine et le cimetière près du village 95
Canon traversant une rivière pendant l'avance anglaise sur la Marne 97
Colonne d'infanterie en marche... 98
Margny. — L'entrée du village... 99
Esternay. — Les abords de la ville... 101
Compiègne. — Un pont de chalands... 102
Fismes. — La grand'place après le bombardement... ... 103
Route de Moronvilliers à Reims... 105
Sennevières. — La route à l'entrée du village... 107
Dragons en reconnaissance sur le front... 108
La ferme de Saint-Prix... 109
Corcy. — La ligne du chemin de fer... 111
Convoi de camions anglais... 112
Mondement. — Un coin du village et l'église... 113
Convoi britannique sur la Marne... 114
Esternay. — Les abords de la ville... 115
Chambry. — L'entrée du cimetière... 118
Barcy. — Le village près de l'église... 119
Étrepilly. — Une partie du village... 121
Bas-Bouillancy. — La ferme des Gueux... 123
Saint-Etienne-au-Temple. — Moulin détruit par les Allemands. 125

TABLE DES GRAVURES

Pages

Lanciers anglais en marche... 126
La route de Saint-Soupplets à Marcilly ... 127
Morains-le-Petit. — La traversée du village... 131
La crête du Poirier... 132
Forfry. — La râperie... 133
Eclatement d'obus sur le front... 134
Vauclerc. — Les ruines du village... 139
Soldats britanniques devant leur casemate... 140
Ce qu'il reste de la ferme de Constantine... 141
Une partie du village de Craonne après son bombardement... 143
Canon de 155 en batterie... 145
La cavalerie française prête à charger se cache dans un ravin. ... 146
Vailly. — Deux vues du village près de l'église... 147
Le fort Leveau, près de Maubeuge... 149
Celles-sur-Aisne. — La traversée du village... 151
Le Bois-Foulon, sur le plateau de Vauclerc... 153
Comment le village de la Pompelle se protégeait du repérage des avions à l'aide de toiles de tente ... 154
Le général Passaga ... 158
Un des fossés du fort de Troyon... 159
Craonnelle. — Le village et ses abords... 161
Une tranchée française, près de Berry-au-Bac... 162
Le fort de la Pompelle... 163
Craonne. — Vue générale prise du mont Hermel... 165
Berry-au-Bac. — L'extérieur de l'église... 166
Craonne. — Vue de la ville avant sa destruction... 167
Craonnelle. — Vue prise d'une fenêtre du château... 170
Saint-Mihiel. — La passerelle... 171
La vallée de la Meuse, près de Saint-Mihiel... 173
Saint-Mihiel. — Le grand logis. — Au fond, l'abside de l'église ... 175
Saint-Mihiel. — L'Hôtel de Ville... 176
Saint-Mihiel. — L'église Saint-Michel... 177
Le Bois-Foulon, sur le plateau de Vauclerc... 179
Un bivouac sur le front... 181
Saint-Maximin. — Estacade provisoire sur l'Oise... 183

Pages

Le général Descoings et son état-major ... 185
Le général Alix... 188
La ligne du chemin de fer à Abbeville... 189
Le viaduc de Poix, sur la ligne d'Amiens à Rouen... 190
Elincourt-Sainte-Marguerite. — Cadavres allemands après le combat... 191
Elincourt-Sainte-Marguerite. — Ruines d'une ferme après le bombardement ... 192
Péronne. — Une rue principale après le bombardement... 193
Péronne. — Une partie de la ville bombardée... 195
Fantassins français allant prendre les tranchées... 199
Roiglise. — L'église et l'entrée du village... 201
Campement entre Maricourt et Suzanne, pendant la bataille de la Somme... 203
Sur la route de Maricourt à Suzanne... 208
Artillerie française en position sur la Somme... 209
La vallée de l'Avre, à l'Échelle-Saint-Aurin... 211
Roye. — La traversée de la ville... 213
Andechy. — L'emplacement où se trouvait l'église avant le bombardement ... 215
Groupe de soldats revenant des tranchées... 216
L'Echelle-Saint-Aurin. — Le château et la plaine devant le village... 217
La réparation des canons de 75 sur le front... 219
Albert. — La cathédrale... 220
Braches. — Baraquement occupé par les Français... 221
Braches. — Ce qu'il reste du village.. 223
Thiescourt. — L'entrée du village... 227
Amiens. — La rue Saint-Leu... 229
Amiens. — La cathédrale... 230
Amiens. — Le quartier Saint-Leu... 231
Bapaume. — La ville après son bombardement... 233
Passage d'un convoi de ravitaillement... 234
Bapaume. — Convoi anglais traversant la ville détruite... 237
Arras. — La grande place bombardée... 239
Le Lion du beffroi d'Arras... 242
Arras. — L'hôtel de ville en ruines... 243
Vimy. — Maisons détruites, près de la rue de l'Égalité... 247

CARTES

Le saillant du fort de Condé (carte au 80 000e)... 8-9
La trouée d'Amifontaine (carte au 80 000e)... 24-25
La poursuite française (front ouest) : positions le 13 septembre 1914, à midi ... 40-41
La poursuite française (front est) : positions le 13 septembre 1914, à midi ... 80-81
La manœuvre de la Marne (août-septembre 1914)... 116-117
Carte des opérations sur le théâtre occidental de la guerre ... 128-129
Les fortifications de Maubeuge... 155
Région de Compiègne (carte au 80 000e)... 156-157
Bataille de l'Aisne (positions le 17 septembre soir)... 168-169
Région de Roye et de Lassigny (carte au 80 000e)... 196-197
Région du Santerre (carte au 80 000e)... 224-225
La course à la mer (Roye et la Somme)... 235
Région d'Arras (carte au 80 000e)... 240-241
La course à la mer (suite) (Bataille d'Arras)... 245

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE LIV
(*Suite*)

LA RETRAITE ALLEMANDE ET LA POURSUITE FRANÇAISE
(10-14 SEPTEMBRE 1914)

Ordres donnés pour la poursuite française. — Les trois objectifs de la poursuite : la manœuvre de pivot ; la manœuvre de rupture ; la manœuvre d'enveloppement. — Rôle de chacune des armées, de l'Ourcq à l'Argonne. — La retraite allemande. — Le Haut-Commandement en délisquescence. — La concentration allemande sur la Vesle, l'Aisne et l'Argonne. — Les combats pour la poursuite et pour la retraite. — Le front se fixe... 1

CHAPITRE LV

CONSIDÉRATIONS SUR LA BATAILLE DE LA MARNE

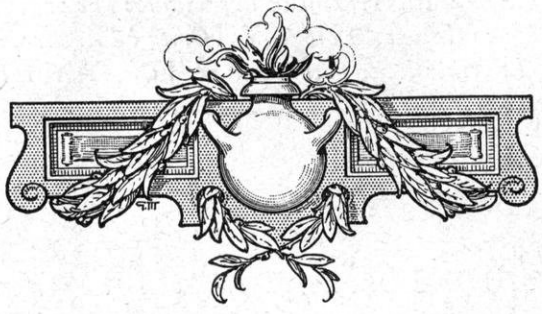
La manœuvre allemande et la doctrine de Schlieffen. — Schlieffen a pillé Carnot. — Les témoignages allemands avouent « la tenaille » et la puissance de notre « force de l'Est ». — La contre-manœuvre française. — Comment on a tenté de diminuer la bataille de la Marne. — La manœuvre morale allemande. — La polémique française. — Conclusion sur la bataille de la Marne. — Psychologie des États-Majors allemands. — La guerre de 1914 a été en Allemagne une « guerre de bureaux ». 73

CHAPITRE LVI

DE L'AISNE AUX VOSGES
LES BATAILLES DE STABILISATION JUSQUE FIN SEPTEMBRE 1914

Le siège et la reddition de Maubeuge. — La rocade allemande, imitée de la française, de l'Est vers l'Ouest. — La bataille de l'Aisne : la manœuvre de Joffre arrêtée à Carlepont, à Crouy-Condé et à la trouée de Berry-au-Bac. — Echec de la tentative désespérée de l'empereur Guillaume en Champagne. — La crise des munitions. — La bataille de la Woëvre. — La stabilisation de l'Aisne aux Vosges... 137

CHAPITRE LVII

LA COURSE A LA MER
PREMIÈRE PARTIE : DE L'OISE A ARRAS

La Course à la mer, ou plutôt la bataille de Joffre sur les communications et la contre-manœuvre de Falkenhayn. — Le transport des armées de part et d'autre. — La bataille de Roye. — Les combats de la Somme. — La bataille d'Arras... 187